Journal, an trois

Numéro 5
Hiver et printemps 2021

# *Les miettes de nous*

Recueil de textes (& autres) libres
produits par les praticiennes des séminaires « Langue, sens, éthique et pertinence »,
« Sens, éthique et pertinence » et « Sémiotique, pratique et clinique »
dans le parcours « Éducation tout au long de la vie » du mastère en sciences de l'éducation
de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

# TABLE

Pierre Johan Laffitte, *Éditorial. Quelques mots, quelques textes.*

## Langue, monde, chemin

Fanny Raspail, *Maman, pourquoi c'est drôle ?*
Sébastien Adam, *Bâtir, habiter, accueillir, partir.*
Antoine Beyret, *Autobiographie langagière.*
Jérémy Maurel, *Introspection cursive.*
Anonyme, *Inishmaan occitan.*
Claire Perrin, *Écrit libre… pour des esprits libres !*
Bintou Fofana, *De cette Bintou, enfant…*
Camille Ramond, *De la langue à Lubat, à la temporalité du Journal.*
Magalie Sanz, *La boudine.*

## Pédagogie, bricolages

Manon Moro, *Je veux profiter d'écrire.*
Maria Kouti, *Une de ces fois que j'étais très honnête.*
Rahma Es-Seddiqi, *Le Quoi de neuf, un véritable détecteur de troubles de langages.*
Julien Constans, *Le cahier d'exploitation en MFR.*
Jasmine Eudeline, *Lettre d'une musicienne, présence d'une violoniste.*
Laura Kinder, *Pourquoi et comment enseigner la musique à distance à des enfants en situation de trisomie 21 avec les principes de la pédagogie Montessori ?*
Eva Jobert, *La musique, une langue universelle.*
Cassandra Alexis. *Médecine narrative*
Estefania Amer Maestriau, Jonathan Correia, Elise Le Page, *Pédagogie institutionnelle, Liberté, pouvoir, responsabilité.*

## Expériences, courages, colères

Julia Arslane Andrianjafitsara, *Pertinence et sens du langage artistique. réalisation d'un projet inside out.*
Yvan El Hage, *Dans Beyrouth.*
Basma Benchaoui, *Avec des jeunes esquintées, une rencontre à rendre vraie, ou : Les notions de collaboration, de coopération et d'horizontalité dans le cadre de construction de projets professionnels de jeunes non scolarisés dans des villages et bidonvilles au Maroc.*
Barbara Vérité, *Le Quoi de neuf en DSDEN.*
Hanna Mellouki, *Nous sommes un corps. Qualiticienne sur une plate-forme d'appels.*
Julie Radzimsky, *L'accueil.*
Anne Coquerelle-Herbet, *La Lumière des Fadas.*
Anonyme, *Une expérience du silence à l'hôpital psychiatrique. Approche en psychiatrie institutionnelle.*
Anne Gautier, *A day in the life (ou : Life in a day).*
Lena Jimenez, *Les Rep +.*
Sandrine Roques, *Ne pas s'en laisser passer une.*
Laeticia Ortega, *Cet énorme trousseau de clés.*

## NOTRE DISPOSITIF, SON ANALYSE INSTITUTIONNELLE ÉPARPILLÉE, MAIS LÀ

Pierre Johan Laffitte, Réponse du 6 avril 2021 sur le forum de *Langue, sens, éthique et pertinence.*
Anonyme, *Réflexion sur la communauté de référence et l'émancipation.*
Meva Rajaona Andriantsoa, *Journal de lecture.*
Juliette Godard, Kheira Etienne, Catherine Rival, *1,2,3 Soleil !*
Garina Oracius, *Langues, sens, éthiques et pertinences.*
Laura Seigné, *Un séminaire comme processus, du silence comme patience active.*
Eline Bouvarel Sylvestre, *Le sens et l'essence des mots.*
Johnny Grichtchouk, Aude Loget, Jean-Marc Ovazza, respectivement dans le rôle de la langue, de la pertinence, et du sens. *Textes libres, coopératifs et multiréférentiels.*
Pierre Johan Laffitte. Courriel du 6 juin 2021
Jérémy Ianni, *Va-et-vient*

## POÉSIES SINGULIÈRES

Jérémy Ianni, *Agencement des images d'une vie.*
Cécile Brasseur, *Textes libres.*
Noly Saintilvert, *Quelques visages de l'autisme.*
Lucie Chavanel, *S'échapper vers le large, inscrire entre mer et ciel.*
Marion Chantelot, *De l'intérêt d'avoir un cercueil en or.*
Esma Cil, *Vagabondage.*
Marie Eschmann, *Ne plus penser, respirer, accueillir.*
Elasri, Fatima. *Naissance d'une rivière. Se connecter avec la nature. Une expérience existentielle pendant le danger du corona.*

On peut goûter l'interprétation de la chacone de J. S. Bach par Jasmine Eudeline et visionner le film d'Ilhem Belarbi au lien indiqué sur la page :
https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Travail_collectif#Sens,_éthique_et_pertinence_&_Langue,_sens,_éthique_et_pertinence,_printemps_2021

# QUELQUES MOTS, QUELQUES TEXTES
# ÉDITORIAL

*Envolées, les miettes de nous.*
(Olivia Ruiz)

*Sed scripta manent.*
(Proverbe latín)

Voici des textes, dessins, photographies, bande-dessinée, composition graphique ; autour, des liens vous mèneront vers des entretiens vidéo, un film et une interprétation instrumentale (vous les trouverez, accolés à ce présent recueil, ici :
https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Travail_collectif#Sens,_éthique_et_pertinence_&_Langue,_sens,_éthique_et_pertinence,_printemps_2021).

La plus grande part sont l'œuvre des collègues ayant participé au séminaire « Langue, sens, éthique et pertinence », de la première année (en éducation à distance) du parcours « Éducation tout au long de la vie » du mastère en sciences de l'éducation de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

D'autres œuvres sont issues du séminaire « Sens, éthique et pertinence », de la seconde année du même parcours de mastère. Deux lieux proches, bien qu'ayant donné lieu à des sessions parallèles, à des forums distincts — ils auraient fort bien pu se croiser —, des visioconférences à des moments différents mais qui, dans leur principe (et comme pour tous les moments de travail enseignant ou de recherche que je propose), pouvaient accueillir quiconque en exprimait le désir et acceptait les lois de travail du groupe accueillant.

Enfin, et dans le même esprit, d'autres textes sont issus du séminaire « Sémiotique, pratique et clinique », de la seconde année du même mastère « en présentiel » (comment peut-on en arriver à utiliser de tels mots, à se faire contaminer par de telles barbaries notre vision de ce qu'est véritablement une coprésence…). Ce séminaire constitue un point de côté dans les points de départ, mais nullement dans l'éthique qui y règne.

Cette éthique, c'est une certaine façon de prendre en compte, en commun et de façon singulière, ce qu'il en est du pouvoir, de la responsabilité, et de la liberté de chacune d'entre nous.

*« Donc, ce qu'on se propose, en plus de nos présences dans les forums et lors de nos visioconférence, c'est de faire comme en pédagogie Freinet : produire des textes libres, qu'ensuite on rassemblera, en un journal, ou un album.*
*— Super ! Et sur quel thème ?*
*— Ben, c'est libre.*
*— Et de combien de pages ?*
*— Ben, c'est libre.*
*— Et sous quelle forme ?*
*— Ben, c'est libre.*
*— Et c'est chacun qui fait le sien ?*
*— Ben, vous êtes libres.*
*— Et comment ce sera évalué ?*
*— Ben, nous sommes libres : nous pouvons en décider ensemble, et en assumer la responsabilité. Qui a des propositions avant qu'on passe au vote ? »*

Et voici la récolte.

Des textes simples — pas banals —, faits dans le doute, dans le flou, quelques fois qui sait dans l'automatisme d'un rendu, mais souvent semble-t-il dans la joie ; à tout le moins, c'est sûr, dans une liberté qui n'en est peut-être que le synonyme parfois angoissant — dont il faut cependant conquérir la possibilité

d'une convergence, et en assumer le sens dans une parole qui signe « Je », ce qui *oblige* (mais que rien n'impose). Souvent une première fois, un vécu de première fois, à l'université, ou tout simplement à l'école.

On peut trouver sens à récolter des fruits maigres, rares et lents à pousser. On peut savoir l'art de ramasser des miettes. Les repues[1], les habituées de prêt-à-manger ou les bouches raffinées ne sachant goûter que l'orthodoxie des menus ayant pignon sur rue, doivent s'y résoudre : elles ne verront jamais ici qu'amusements peu efficaces, peu convaincants. Nous, nous y voyons, précaire et quotidienne, un peu de vie. Ce qui n'est déjà pas si mal.

Et rien n'est peut-être plus calamiteux que de vouloir seulement chercher à convaincre.

Cela étant, il faut bien dire ce qui est : à la lecture de certains textes, on ne pourra manquer de se sentir recevoir une gifle. Pas toujours, pas toujours nécessaire, mais surtout pas recherché : proposé, dans le hasard de la libre décision de chacune, qui cherche à dire le vrai, c'est-à-dire un certain inévitable de soi-même.

Certains textes ont été anonymisés, à la demande de leurs autrices. Qui les connaît saura les reconnaître. Les autres, se satisferont de tout simplement prendre plaisir à lire ce qu'elles nous offrent en partage.

Quelques autres parmi nous ont tenu à ce que leurs textes libres ne soient pas publiés. C'est leur droit : la liberté réside aussi dans le fait d'écrire, sans forcément donner à lire, ou pas encore — respecter le rythme de la parole de chacune, c'est aussi, et avant tout respecter son cheminement, parfois solitaire, parfois à l'écart des agoras : mais toujours, d'une façon ou d'une autre, reliée par un mutuel respect, dans une loi commune et décidée toutes ensemble. Loi du Conseil, qui a respecté de telles demandes. Ces personnes sont donc là, elles aussi, en silence. Et là encore, cela ne signifie pas qu'elles soient absentes.

J'aurais pu, sans doute voulu, écrire moi-même un texte libre pour faire partie de cette « bande » qui forme la figure d'autrice de ce recueil. Je me dis que c'est dans les deux courriels majeurs, l'un de mars, l'autre de juin, que reposera la trace de ma libre parole, celle que je me suis senti autorisé à partager, malgré ma fragilité et l'éventuel vécu de culpabilité (justifié ou non, rattrapé ou non, là n'est pas la question).

Somme toute, et comme je tente de m'en expliquer dans le courriel du 6 juin envoyé au groupe de M1 (et reproduit dans le cours de ce recueil), j'ai la sensation de n'avoir cessé d'écrire librement, geste singulier, mais impossible sans la présence collective de toutes ces collègues : dans l'enregistrement de nos visioconférences depuis le printemps 2020, et mis sur le site www.sensetpraxis.fr, dans la partie « Séminaire coopératif », surtout à la sous-page « Travail collectif »… (https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Travail_collectif)

Ces moments, je les ai proposés, mais avant tout vécus, comme des « arrêts d'autobus ». L'image vient du psychiatre catalan Francesc Tosquelles, qui disait en substance : « Une institution, c'est comme un autobus. L'autobus, il passe toujours à la même heure, au même endroit. Qu'il y ait quelqu'un ou pas, il passe. Et le jour où quelqu'un en a besoin, il sait qu'il peut compter dessus ». Je peux passer pour le chauffeur du bus ; c'est impropre : j'ai certes assumé la conduite au départ, histoire de l'amener pour les premières fois à « l'arrêt d'autobus », le temps d'assurer les premières usagères que, oui, ça marchait, en gros ; mais ensuite, le volant a été pris par chacune. Et moi-même, cette année n'aurait pas été la même, elle ne se serait sans doute pas bouclée avec la même assurance de n'avoir pas fait qu'en prendre plein la gueule, si je n'avais su, assurément, que je pouvais toujours emprunter l'autobus — même s'il m'est arrivé de ne pas y monter. Sujet, parmi d'autres. Faillible, dans une ambiance qui, elle, ne le fut pas, et œuvra à travailler nos fragilités. Cela s'appelle une fonction d'accueil, une fonction de portance, et son dessin, une éthique.

---

[1] Je rappelle que je « mets tout au féminin », dès lors qu'il s'agit de parler du « on » de l'humanité en général. Par goût rétif à l'écriture inclusive, mais pas plus machiste qu'un.e autre, je n'ai rien trouvé d'autre pour demeurer dans cette langue française que je reconnais comme ma *seule* patrie, ou *matrie* comme eut dit ce brave Stendhal. Je n'en considère pas moins légitime les personnes qui recourent à l'écriture inclusive (certaine, dans ce recueil, me le fait même remarquer avec humour !), ni plus phallocrates celles qui se disent que les hommes, et donc les femmes, et tous les autres, ont peut-être d'autres moyens et d'autres urgences pour lutter contre une connerie plurimillénaire.

Enfin, il faut préciser les défauts de cette publication, dont nous prions les lectrices de bien vouloir les excuser. Faute de temps, ou à force d'usure de nos énergies, nous n'avons pas mené à bien toutes les relectures, ni toutes les harmonisations, qui auraient été nécessaires.

D'où une langue parfois erronée. Nous faisons confiance au lectorat pour ne pas transformer cela en un vécu de « langue *fautive* », et de savoir distinguer entre ce qui peut relever de la simple étourderie, mais aussi parfois d'un rapport plus douloureux à la langue, et en tout cas de savoir ne pas juger un sujet en lisant son texte, mais au contraire l'accueillir.

De la même façon, le bricolage aurait mérité une meilleure organisation coopérative pour « lisser » la présentation d'ensemble, enlever les « pages de titre » relevant de l'exercice de validation universitaire, mais pas d'un journal, etc. Il faut croire que ce sera aux prochaines générations, si elles désirent elles aussi faire ce journal, de mieux faire que nous cette année.

Enfin, une remarque sur la nature de cet ouvrage que vous tenez entre les mains, ou devant vos yeux. Il s'appelle « Journal », dans la mesure où, année après année, il se crée bel et bien une régularité dans la production d'un ensemble de textes libres. Cependant, il vaudrait mieux l'appeler « recueil », ou bien « album », pour reprendre le nom d'un outil pédagogique approprié, car c'est de lui qu'est né, pour moi, l'idée de structurer *tout* enseignement autour d'une production d'écrits. Pour qu'il s'agisse d'un véritable journal, au sens où Célestin Freinet et ses continuatrices l'ont mis en place dans leurs classes, et où bien d'autres l'ont « greffé » sur leurs propres pratiques psychiatriques, sociales, associatives, etc., il aurait fallu qu'il y ait plusieurs numéros par promotion, que cela « fasse repère », retour régulier. En à peine quelques semaines, c'était impossible. Ailleurs, avec plus de temps, je participe à des groupes qui font effectivement un tel journal. Ici, parler de « journal » n'est qu'une façon (sans doute nécessaire avant tout pour moi-même…) de placer un « idéal du moi » dans cet ensemble précaire, tâtonné, qui, quelques séances par an, nous permet de travailler ensemble et de produire « des textes libres à l'université ». Le journal, comme tous les outils de pédagogie Freinet et de pédagogie institutionnelle, est d'une très grande complexité dans son efficacité humaine et pédagogique, *et* d'une simplicité magistrale, permettant justement à toute praticienne de s'en emparer et de le manipuler.

Pierre Johan Laffitte, responsable pédagogique des séminaires
pjlafffitte@almageste.net

# LANGUE, MONDE, CHEMIN

Texte libre UE Langue sens éthique et pertinence

Pierre Johan Lafitte

Fanny Raspail M1 Sciences de l'éducation ETLV
2020/2021

# Maman, pourquoi c'est drôle ?

*Merci à ma jolie petite salade de [1]fruits de 6ans, tu me fais rire chaque jour depuis ta naissance, même si je ne comprends pas toujours ton humour pointu.*

# Maman ! Pourquoi c'est drôle ?

Bonne question Dalva, question qui sort de ta bouche depuis maintenant au moins un an.

Question qui me tracasse et réjouie en même temps. Au départ je ne savais pas quoi te répondre

- *" Ben je ne sais pas Dalva, ton comportement, le mot que tu as dit c'était marrant"* ou finalement de guerre lasse *" En fait ce n'est pas drôle c'est juste que je suis de bonne humeur" " Mais j'ai pas du tout rigolé là !"*.

Cette question est spéciale pour moi, elle marque un tournant dans ta thérapie. Tu le sais on te l'a expliqué, puis avec tes implants et tes deux opérations tu ne peux pas l'ignorer, tu es née sourde profonde. Enfin en Cophose, LA surdité totale.

Pour m'expliquer à quel point tu es sourde on m'a dit :

- " *Madame un avion de chasse passerait au-dessus d'elle, elle ne l'entendrait pas."*
- *"Ah ok!"*

Je ne sais pas pourquoi ça m'a fait rire, je trouvais ça ironique, mécanisme de défense certainement. Je n'ai pas été achevée par la nouvelle, au fond de moi, depuis la grossesse même je sentais que tu n'entendais pas et je ne trouvais pas ça bien grave, j'étais déjà tournée vers les solutions.

Assez rapidement (trés relativement vu l'inexplicable errance de diagnostic) tu as été implantée avec une technologie de pointe, les implants cochléaires, des oreilles bioniques que tu aimes qualifier de magiques.

Puis s'est posée la question de la rééducation, comment allais tu communiquer avec nous et avec les autres ? On a testé la LSF, je n'ai pas été convaincue, comment t'apprendre à parler une langue que je ne connais pas et qui ne sera jamais ma langue maternelle ? Après de longues heures de recherches sur internet et des nuits blanches, EUREKA! Nous allons tester l'AVT ! L'Auditory verbal therapy, venue de pays anglosaxons c'est une rééducation miraculeuse s'appuyant uniquement sur l'audition de l'enfant et l'apprentissage naturel du langage. A la clef une communication normale, fluide avec tout le bagage symbolique qui va avec ! La suite tu la connais en France les professionnels ne connaissent pas cette méthode, la

[1] Rapport à une blague, jeu de mots que Dalva m'a faite récemment. Dalva Mikhin Raspail , elle mangeait une papaye, je lui ai dis " *Tu aimes tellement les papayes qu'au lieu de Raspail on pourrait t'appeler Dalva Papaye !"* elle m'a répondu *" J'aime aussi les mangues, les fraises, les abricots, les cerises...Donc on peut m'appeler Dalva salade de fruits, jolie jolie jolie".*

seule thérapeute, ta grande amie Ophélie exerce dans la fin fond de la bretagne. Tu me suis, enchainant les séances intensivement, profitant de la plage bretonne et courant après les crabes... à cette époque je me demandais si tu entendais le bruit des vagues. Tu me suis aussi à l'étranger pour faire régler tes implants, qu'en France les professionnels n'arrivent pas à faire marche correctement.L'Espagne puis l'Allemagne ! Que de voyages jusqu'à ta question préférée ! Pourtant tu avais pris du retard, j'ai bien cru que tu ne parlerai jamais ! Et finalement tu as commencé à 4ans, maladroitement au début, avec des phrases étranges et des mots bizarrement tournicotés, parfois ça me faisait rire, parfois j'avais peur, mais je t'ai encouragé. Puis une réussite semblable à un escalier menant à un podium, de réglages en réglages, de séances en séances, le vocabulaire et le langage s'étayant, tes progrès sont devenus exponentiels ! Tu parles comme si tu avais toujours parlé alors que tu n'as entendu qu'à 3ans et demi !

Ta question innocente n'est pourtant pas si anodine. Car le sais-tu, l'humour est au programme de l'AVT, cette habileté à le maitriser est un de nos objectifs pour que ton langage soit le plus naturel et spontané possible.

Objectifs ? Spontanéité ? C'est paradoxal ! Oui ça l'est ! L'AVT la méthode qui t'a fait parler est paradoxale, l'AVT est une thérapie auditive intensive s'appuyant sur le quotidien. La thérapeute orthophoniste coach certifiée évalue le niveau de l'enfant à chaque séance et aide à la construction du langage en procédant par étapes et objectifs. Les familles se saisissent donc de ces objectifs et de la posture AVT. En tant que mère je suis chaque jour ta thérapeute, je t'ai parlé, j'ai joué avec toi, je t'ai lu des centaines d'histoires en n'oubliant jamais nos objectifs et les habiletés de langage que je devais te transmettre pendant ces moments. Te donner de nouveaux mots, encourager ta production, faire germer et épanouir ta conscience auditive, muscler ta mémoire auditive, modéliser ta syntaxe, et maintenant la théorie de l'esprit et l'humour ! Une des dernières étapes !

Je t'ai toujours trouvé hilarante, tu es née avec un sens de l'humour décapant! Ta gestuelle, tes regards, ce que tu nous partage au quotidien respire la bonne humeur et la volonté de nous faire rire. Toute petite déjà Ophélie en séance était charmée. Elle m'a toujours dit, quand nous arriverons au travail de l'humour ce sera plutôt facile pour elle j'ai hâte que nous y soyons. Et nous y sommes. Et ce n'est pas si simple. La théorie de l'esprit pour toi c'est un peu vague, te mettre à la place des autres, identifier ce que peuvent ressentir ou l'état d'esprit des personnes que tu côtoies n'est pas facile. Certaines personnes diront que tu as un coté despotique. Ce n'est pas faux, mais charmante despote. Tu tires parti de ton implant pour nous écouter et communiquer avec nous mais aussi pour nous couper quand tu en as assez. Combien de fois ma mère me raconte des moments quand elle était en train de te demander pour la 10éme fois de ranger tes jouets ou bien te gronder pour je ne sais quelle raison où tu l'as fait tourner en bourrique, tu avais déjà déconnecté tes implants pour ne pas être dérangée par ses remontrances.

-*"De toute façon je t'entends plus nananère !"*

Nous avons donc commencé à travailler les émotions, à jouer au jeu de rôle. Mais pour l'humour comment faire...

Ophélie avec flegme...

- *"Bah faut y aller directement, faites-lui des blagues, lisez en lui et expliquez lui après coup. C'est du matériel qui petit à petit va se construire à force d'y être confrontée."*

Ok! Bon j'en parle à Carine, la maman de ton meilleur ami Ethan lui aussi sourd profond mais aussi autiste HPI, qui a sacrément du mal avec la théorie de l'esprit. D'après sa mère la période d'apprentissage de l'humour était très compliquée. Elle me rassure : "*Bon avec "Dalva ça ira ! Tu te rappelles dans la voiture quand ils jouaient, Dalva s'amusait de lui et le faisait ramer, bah c'est une forme d'humour, d'ailleurs c'est grâce à elle qu'Ethan à un peu appris la malice." :*

- *Dalva - " Tu as gagné" !*
- *Ethan - " Ouiiiii !"*
- *Dalva- "Bah non tu as perdu"*
- *Ethan - " Oh non!!!"*
- *Dalva - "Tu as gagné je te dis !"*
- *Ethan - "Oui super !"*
- *Dalva - " AHAHA non en fait !"*
- *Ethan- " Crise de larmes"*

Qu'à cela ne tienne, lançons-nous ! Je télécharge quelques articles sur Cairn sur l'humour, je lis un mémoire spécialisé sur le sujet traitant du développement de l'humour et ses étapes chez les enfants. Psychologie du développement et psychologie cognitive, ce n'est pas très drôle ni spontané mais j'essaye de m'éclairer sur ce chemin.

Qu'en ai-je appris ? Que l'humour loin d'être une qualité anecdotique va bien au-delà de cela, c'est une capacité cognitive étroitement liée au développement ainsi qu'à l'environnement.

D'après la théorie de Piaget sur le développement, entre 2 et 12 ans l'enfant atteint le stade des opérations concrètes. Entre 2 et 4 ans la pensée symbolique, puis entre 4 et 7ans la pensée préopératoire. Le langage lui se met en place entre 2 et 4ans, même si avant l'enfant emmagasine déjà des modèles de communication.

Et l'humour dans tout ça ?

[2]L'humour, au sens large, est une forme d'esprit railleuse qui s'attache à souligner le caractère comique, ridicule, absurde ou insolite de certains aspects de la réalité, dans le but de faire rire ou de divertir un public. L'humour est un état d'esprit, une manière d'utiliser le langage, un moyen d'expression.

Justement l'humour requiert d'anticiper les intentions de l'autre, de lui attribuer des états mentaux, mais aussi dans le cas de jeux de mots de comprendre le changement de sens et l'intention de l'émetteur de changer le sens de son énoncé. Une bonne dose de théorie de l'esprit donc...

Et pourquoi la surdité compliquerait les choses ?

Car le retard de langage induit par l'absence de perception de la parole, (durant 3ans pour ton cas à toi Dalva) provoque aussi un retard : de compréhension du langage et de toutes ses subtilités, dans la pensée symbolique, un retard lexical etc... Et comme l'explique Julie Hoskens dans sa thèse :

[2] Source Wikipédia définition de l'humour.

[3]"Dans la vie quotidienne, nos pensées, croyances et désirs s'expriment par le biais du langage. Dans l'approche de la théorie de l'esprit, on parle d'actes de discours (Vanderveken, 1988) ou d'actes de langage (Searle, 1969). Dans ces actes, unités de base de la communication, s'expriment nos états mentaux. Nous pouvons déduire les états mentaux d'autrui par leurs expressions comportementales et langagières (…) L'interaction humaine est donc une interaction des esprits, l'esprit correspond à des états mentaux qui entrent en interaction par le biais du langage et du comportement"

[4] Plusieurs études le montrent, les enfants sourds, même implantés, et sans rééducation spécifique allant dans ce sens ont plus de mal à s'intégrer dans des groupes et entretenir des interactions de type humoristique !

Je me rappelle encore quand plus petite à tes 5ans tu t'étais agacée et tu me disais *" tu ne comprends rien".* Le propos de notre petit emboucanage était qu'un vendredi après l'école je te récupérais à bord d'une dépanneuse. Tu m'expliquais donc très fière d'arriver dans un si chouette véhicule que la voiture s'était cassée en route (en fait une voiture électrique avec la batterie défaillante mais bon...) Et j'avais donc répondu innocemment :

- *" ah la voiture est tombée en panne !"*
- *" Non maman ! N'importe quoi on est pas tombé ! La voiture était cassée elle n'est pas tombée !*"

J'ai commencé à cette période-là à t'apprendre le double sens de certains mots, et l'usage d'expressions imagées "Il pleut des cordes, un froid de canard, manger comme un cochon" autant de subtilités qui normalement s'acquièrent naturellement mais que je suis encore en train de décortiquer.

Et pour l'humour comment fait-on ? Je me suis plongée dans quelques lectures et je trouve quelques concepts :

"Le type d'humour apprécié sera en lien avec l'étape développementale du moment, à 4/5 ans sur le corps et son contrôle, à 8 ans sur le langage et son fonctionnement..."

[5]"l'âge de 6 ans, correspond au stade de la pensée opératoire concrète décrit par Piaget. La capacité de décentration de l'enfant lui permet d'accéder aux incongruités de type double sens d'un mot. Par exemple : « Quel est le comble pour un électricien ? Ne pas être au

---

[3] Julie Hoskens. Le développement de l'humour : la production et l'appréciation de l'humour chez les enfants de 4 ans, 6 ans et 8 ans. Psychologie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2012. Français. ffNNT : 2012TOU20059ff.

[4] HI children in mainstream school show decreasing self-confidence and mood scores with increasing age (Keilmann et al. 2007)
HI children averaged 'neutral' scores for assertiveness, TH children had 'positive' scores. (Keilmann et al. 2007).
HI children are significantly less successful at joining groups than typically hearing children (Boyd et al. 2000, Martin et al. 2010)
They initiate conversation less than typically hearing children (Weisel et al. 2004) Verbal initiation is the most common type of initiation in typically hearing children (Weisel et al. 2004) Deaf preschoolers use more physical initiations (Duncan 1999)
HI : Hear Impaired, Typically Hearing

[5] Julie Hoskens. Thèse ffNNT : 2012TOU20059ff.

courant ! » Pour McGhee, ce stade est le dernier dans le développement de l'humour étant donné que ce type d'humour continue à être apprécié à l'adolescence et à l'âge adulte."

Frayeur je me perds dans ces informations ! Entre le développement, la cognition et les différents types d'humour je ne sais par où commencer.

Puis je me jette à l'eau. Ou plutôt j'y jette Pince Mi. Cette vieille blague pas franchement hilarante me revient à l'esprit et en rentrant de l'école je teste prudemment... :

*" Pince mi et Pince moi sont sur un bateau, pince mi tombe à l'eau qui reste sur le bateau ?"*

Tu me regardes amusée, tu ne saisis pas immédiatement le jeu de mot et je pense aussi qui tu n'as pas retenu le "pince moi", je répète, tu me réponds "pince moi" et je te picote le bras !

Tu ne comprends pas et tu te lance dans une revanche de chatouillis. Je me vois donc obligée de t'expliquer plus ou moins sérieusement dans une conversation tout sauf spontanée :

- *" Ecoute bien PINCE MI et PINCE MOI, sont sur un bateau..."*
- *" Ils font quoi déjà ?"*
- *"Je sais pas ils pêchent, Pince mi tombe et..."*
- *"Mais pourquoi ? Il s'est penché ? Et les requins ?"*
- *"Bon Pince mi nage vite et il n'est pas loin de la plage... Bref qui reste sur le bateau ?"*
- *"Je ne sais pas, c'est quoi le nom du copain ?"*
- *"Ecoute bien PINCE MI et PINCE MOI"*
- *"Ah Pince moi !"*
- *" Et bah tu as entendu c'est drôle !!!"*
- *"Pourquoi c'est drôle ?"*
- *" Bah parce que PINCE MOI, voilà c'est rigolo"*
- *"Hihihi Pince moi, non pince toi pince toi toi toi !"*

Tentative plutôt concluante tu y prends gout et moi aussi, c'est vrai que ce n'est pas l'objectif le moins agréable. Ça met un peu d'ambiance à la maison.
Après quelques lectures je tente de mettre en place plusieurs stratégies, une posture humoristique, et de la modélisation d'humour. J'ai vaguement compris l'article un peu scientifique et en anglais mais j'essaye d'appliquer ce que j'ai saisi.
[6]Une posture humoristique et modélisation : insister sur l'intonation, faire de l'humour le plus souvent possible et donner un modèle d'humour adapté à l'âge de l'enfant.
Hmmm adapté à l'âge de l'enfant ? Mi jeu de mots mi scato ?

- *"Dalva vient voir"*
- *"Regarde cette image c'est qui ?"*
- *"Une biche !"*
- *"Oui presque c'est un Daim"*
- *"Un daim c'est comme une biche ? C'est la même famille ?"*
- *"Oui voilà. Et à ton avis comment s'appelle ce daim ?"*
- *"Je sais pas, il s'appelle babigouda [7]?"*
- *"Ahah heu non non, il s'appelle Cacabou"*
- *"Cacabou ?"*
- *"Oui cacabou-daim"*

[6]Franzini Louis R. "Kids who laugh. How to develop your child's sense of humor"
[7] Prénom certainement inventé par Dalva, manipuler les phonèmes et créer des "faux" mots est pour elle une forme d'humour, j'encourage mais j'essaye quand même qu'elle produise des blagues accessibles aux êtres humains plus modestes. En même temps est- ce moins joli que Cacabou ?

- *"...Pourquoi c'est drôle ?"*

Echec. Cette blague n'est pas passée. Tampis. Le lendemain j'achète un paquet de carambar, tu aimes les bonbons joignons l'utile à l'agréable.

Première blague :

- *" Qu'est ce qui a deux bosses et qui vit au pôle nord ?"*
- *" Un phoque à deux bosses"*
- *"Non un chameau qui s'est perdu"*
- *"Pourquoi c'est drôle ?"*
- *"C'est amusant de se dire que le chameau s'est perdu, il est parti du Sahara jusqu'au pôle nord ce n'est pas possible"*

Tu ne réponds pas tu retournes jouer mais je sens que quelque chose se débloque, tu commences à comprendre, tu essayes dans la soirée de répéter la blague à Honza , ça le fait rire mais pas vraiment pour la blague que tu racontes un peu de travers :

*" C'est quel chameau sur le pôle nord qui a deux bosses ? Il est perdu ?"*

Un peu plus tard j'essaye une autre blague j'ai beaucoup cherché je suis très fière de ma trouvaille je la trouve très rigolote

- *" Comment s'appellent les parents de l'homme invisible ?"*
- *" C'est qui qui est invisible ?"*
- *"Imagine un enfant invisible, qui sont ses parents ?"*
- *"...Mais ça n'existe pas c'est dans les histoires ça ! C'est imaginaire[8] !"*
- *"Oui mais c'est une histoire et c'est drôle, écoute ! Alors comment s'appellent les parents de l'homme invisible ? "*
- *"Je sais pas" (**Tu appréhendes avec un sourire curieux)
- *"Les transparents !"*

Tu ne rigoles pas tout de suite je te décortique le jeu de mot et j'essaye de te faire répéter la blague. Je sens un tilt en toi. Tu t'en souviens des jours plus tard, tu la raconte à [9] Mé qui s'en amuse. Tu es contente et tu t'essayes à créer tes propres devinettes, ça n'a pas vraiment de sens, c'est sans queue ni tête mais tu es drôle et tu te mets en scène.

Les jours s'enchainent, les blagues aussi : "[10] Qu'est ce qui est vert qui monte et qui descend ? comment appelle t'on les petits d'une oie, l'histoire des deux saucisses de noël, qu'est-ce qu'une carotte dans une flaque d'eau ? quel est le comble pour un juge ? Quel fruit n'est pas une viande ?"...

J'initie aussi des situations rigolotes et tu t'en empare de plus en plus naturellement :

- *"Alors Dalva tu répètes tout ce qu'on dit ! Tu es un perroquet !*
- *Dalva qui répéte en faisant le petit clown maniéré *" Alors tu es un perroquet ? "*
- *"Oh non tu es un Dalva-oquet !"*

[8] Dalva fait bien la différence entre réel et imaginaire mais a du mal avec les situations intermédiaires et le second degré. C'est un travail à faire.

[9] Diminutif de mémé , ta grand-mére.

[10] Un petit pois dans un ascenseur, des noisettes ( oies settes), deux saucisses se retrouvent sur une poele le soir de Noel, l'une dit " il fait chaud non ?" La seconde hurle " Au secours ! Une saucisse qui parle !", un bonhomme de neige en été, de manger des avocats, la pastèque (pas steack).

- *“Quoi ?”*
- *“ Bah oui pére-oquet, maman-oquet, Dalva-oquet,...”*
- *“Ah oui grand mére-oquet et grand pére-oquet aussi ahahah, et Honza c’est un beau pére-oquet !”*

La question “Maman, pourquoi c’est drôle ?” prend de plus en plus de place dans notre quotidien, tu réclames des blagues, et essaye de comprendre les ressorts humoristiques des situations quotidienne mais aussi dans les dessins animés que tu vois ! L’humour est en marche ! Nous avons encore du travail à faire sur ce thème mais je suis contente que tu me raconte tes petites blagues que tu rapportes maintenant de l’école !

Qu’est ce qui est jaune et qui n’a pas le temps ?[11]

C’est la première blague qui te fait tant d’effets, je ne m’attendais pas à ce que tu saisisses si bien le sens ! Tu te l’ai approprié et tu l’as raconté à tout le monde autour de toi ! Parfois maladroitement mais l’intention y est !

Pourquoi je te raconte cette étape ? Car pour moi c’est une façon de te montrer d’où tu es partie et comment tu as réussi à construire ta subjectivité, j’ai cherché pour toi, je te donne encore aujourd’hui du vocabulaire de la syntaxe, mais tu es la seule à choisir comment tu te saisis de ce que je te propose. Tu l’as vu à travers les exemples, certaines blagues te font moins rire (voir pas du tout), tu en a réinterprété certaines, ajouté des détails. Je ne savais pas forcément comment aborder l’humour, je ne voulais pas te faire la violence de l’interprétation, t’imposer un univers symbolique et un humour. Finalement tu as construit et tu continues de construire ta façon d’utiliser le langage, TON langage.

Et en bonus quand tu liras cette lettre, remémore-toi ta blague préférée, celle du Crocolion[12] !

Prochaine étape après celle-ci, l’argumentation ! Cette fois ci j’ai déjà quelques idées !

[11] Un citron préssé.

[12] Je vous invite à chercher cette blague sur internet, ce n’est pas très fin mais Dalva et moi on a beaucoup ris ! Puis elle introduit un peu le thème suivant de l’argumentation !

Sébastien Adam

Courriel : adamsebastien@free.fr

N° d'étudiant : 20019763

Année 2020/2021

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES-SAINT-DENIS

# Master 1 de

# SCIENCES DE L'EDUCATION TOUT AU LONG DE LA VIE (ETLV)

## UE2- EC2 Langues, Sens, Ethique et Pertinence

# ***Texte libre***

*Au premier semestre, j'ai rédigé une expérience personnelle autoformative pour le module « Autoformation et réflexivité ».*
*J'ai souhaité y revenir pour le cours de « Langues, Sens, Ethique et Pertinence » afin d'essayer de questionner ce parcours de vie et d'approfondir des éléments de réflexion pour conscientiser cette expérience de vie.*

24 ans, un mariage tout frais et en début de vie active, ma femme arrive un soir des courses et m'annonce qu'on lui a proposé l'achat de la maison d'une famille où elle donnait ses cours particuliers. Le prix était bas, la maison à redécorer et atypique. Nous pouvions tenter d'accéder à la propriété. Rendez-vous avec des banques, dossiers effectués, l'achat se concrétise.

*Il est à noter que notre éducation chacun de notre côté avait prôné l'importance de l'accès à la propriété. Louer était pour nous une perte financière qui pouvait constituer un gouffre au bout d'un temps. De plus, nos situations professionnelles respectives, étaient fragiles et n'étaient pas propices à l'achat d'une maison individuelle dans la norme.*

Naturellement, l'engouement de la première acquisition nous avait fait occulter des problématiques auxquelles nous allions devoir faire face. En même temps, à ce prix-là, il ne fallait pas être exigeant.

La maison est en préfabriqué et habitée précédemment par des agents EDF pour qui l'électricité n'était pas une question de budget. Nous emménageons en janvier et là, nous nous rendons compte que la maison n'est absolument pas isolée et que si le diagnostic de performance énergétique était bon c'était simplement parce qu'ils ne payaient qu'une infime partie de leur consommation électrique. De plus, les radiateurs étaient ce que j'appelle « des grille pains ». Après calcul, si nous souhaitions chauffer à 20° la maison, il aurait fallu compter près de 1000€ d'électricité par mois.

Il nous fallait rapidement prendre les devants. La cheminée, ne suffirait pas à vivre sereinement. Vivre avec un manteau dans la maison n'était pas vivable sur le long terme.

Après discussion avec la famille et vu notre budget serré post 1er achat, il fallait agir. J'ai donc dû me renseigner sur l'isolation. Un ami de la famille est venu nous aider. Il fallait également

se résigner à changer les radiateurs. Et modifier l'installation électrique est également devenue la seconde inconnue.

Concernant l'isolation, direction Leroy Merlin pour conseil auprès d'un vendeur et lecture de livres. Pour la pose, le livre c'est bien mais pas suffisant car il y a toujours l'exception qui n'est pas prévue dans le livre. L'expérience, c'est mieux. J'ai donc appris à poser l'isolant avec une personne expérimentée.

Pour l'électricité, c'est plus compliqué et on peut dire : « plus dangereux », ça fait réfléchir. D'autant plus qu'il y a des normes à respecter. Les radiateurs étaient branchés aux prises, ce n'est plus possible, on risque de tout faire sauter. Livres en poches, j'apprends. Heureusement, la même personne s'y connait et m'aide à mettre en pratique les connaissances théoriques. Et oui, l'installation électrique de base n'est pas forcément aux normes et si les fils ont été inversés, il ne faut pas se tromper.

Un peu d'huile de coude, beaucoup de réflexion, je sors de ce chantier après 1 mois de travail le week-end et le soir après le travail. J'avais acquis de nouvelles compétences et je trouvais cela intéressant et concrétisable.

Quelques surprises supplémentaires m'avaient permis d'apprendre à poser du parquet flottant et de faire un peu de plomberie.

Après une année passée dans la maison, on apprend que les murs sont en amiante. Les maisons en préfabriqué de ces années là avaient des cloisons en amiante. Il nous était alors impossible de nous projeter dans le futur. Pas de travaux possibles dans cette maison et la peur d'y élever des enfants.

D'un autre côté, nous avions l'idée d'investir dans l'immobilier locatif. Une maison, bien délabrée est en vente dans la rue d'à côté. Après plusieurs passages devant au retour du travail, nous décidons de la visiter.

Tout est à refaire, rien à garder. Les prix de l'immobilier avaient explosé, notre maison était améliorée et cela nous permettrait de sortir de l'amiante.

Le défi est lancé, retour auprès des banques. Nous savions désormais comment procéder.

Par contre, nous allions devoir faire face à de nouvelles expériences.

Taudis à retaper, comment allions nous procéder. Déjà, savoir que changer et comment réaménager :

- Toiture à refaire
- Electricité
- Planchers
- Chauffage
- Cuisine
- Salle de bain
- Plomberie
- Plafonds
- Cloisons
- Isolation

La question qui reste est en fait que garder ?

On avait beau réfléchir à l'aménagement, l'idée d'un rehaussement de la toiture s'imposait. Il fallait donc déposer un dossier de déclaration de travaux en mairie et vérifier la solidité des murs.

Déposer un dossier signifiait faire des plans. Un architecte ? Hors budget !

Résultat : crayon, règle, compas, équerre en main, notions géométriques scolaires, on trace des plans conformément aux demandes du dossier. Plans conformes et accepté. Une corde de plus à mon arc avec le vocabulaire en prime : plan de masse, plan de situation, faîtage….

Le dossier est accepté. Mes maigres connaissances en isolation, électricité n'allaient pas suffire. Heureusement, dans la famille de ma femme, on construisait les maisons familiales sans l'intervention de professionnels depuis tout le temps. Ils allaient donc nous aider à construire.

Cependant, nous avions occulté que pour construire, il fallait acheter et là, au vu des travaux, Leroy Merlin ne suffisait plus. Il fallait aller chez les pros et la famille voulait bien aider mais ne pouvait pas acheter. Non seulement il fallait les bons matériaux mais il fallait également les bonnes quantités. S'il manque un madrier, tout le chantier est bloqué et impossible de prendre la voiture pour aller en chercher.

Des soirées de travail entières pour lister, calculer et anticiper. Des après-midis face à des professionnels pas forcément contents de vendre à des particuliers qui veulent auto construire. Garder le sourire et blaguer, « faire la blonde », comme le dit ma femme, pour obtenir des conseils et tenter de négocier des tarifs. Un apprentissage social essentiel pour mener à bout le chantier.

Déclaration de travaux acceptée, acte de vente signé, c'est parti pour la rénovation.

Phase 1 : On détruit

Il fallait détruire tout ce qui n'était plus nécessaire. Casser c'est sympa, on a l'impression que c'est à la portée de tous. En fait, pas vraiment. Il faut casser de façon méthodique. En effet, si on casse le plancher avant le plafond, cela devient difficile de casser le plafond. Réflexion collective et l'ordre de destruction se met en place progressivement. Pour casser, il faut également apprendre à se protéger : masques, tenue manche longue, chaussures de sécurité….

Une fois cassées, tout prend plus de place et il faut se débarrasser des gravats. De même, une fois la toiture retirée, quoi de pire que la pluie pour tout endommager. Même avec des bâches, cela a été compliqué.

Phase 2 : Livraisons

Une fois tout détruit, on attaque la reconstruction. Pour cela, il nous faut des livraisons. Là on se retrouve face à de nouvelles problématiques : la place pour la marchandise, la largeur des rues et les câbles électriques suspendus sur le trottoir.

Il faut donc revoir la stratégie, les commandes et les livraisons doivent être progressives sinon on n'y arrivera pas.

On commence par le toit et pour cela il faut surélever les murs. La maison est ancienne : 1939, il nous faut les consoliser avant de les monter davantage sinon cela ne tiendra pas.

Monter un mur porteur, on apprend ; des linteaux, on fait. Ensuite viennent les madriers, bastaings, liteaux. Contre toute attente, on se rend compte que même monter des tuiles à l'étage, cela s'apprend. Il faut apprendre à les lancer, sans les casser bien sûr. Un peu compliqué au début et on ne veut pas trop de perte. On improvise donc un monte-charge manuel afin de limiter la casse.

La toiture posée, il faut s'attaquer aux planchers, nouvel apprentissage. Il faut également jouer à l'équilibriste.

Avant de coller l'isolation et faire les cloisons, les fils électriques doivent être installés mais cette fois ci, on complexifie. Les fils électriques étaient en tissu et le tableau central digne de l'époque de construction. Les interrupteurs étaient anciens comme la maison.

Il faut donc bien étudier les normes et règlementations en vigueur. Tout a évolué. Il faut alors également faire comprendre à « ceux qui savent » que les normes évoluant, on ne doit pas faire exactement comme ils le pensent. Et là ce n'est pas gagné. C'est pour cela que j'ai décidé de passer Certificat d'Aptitude Professionnel (C.A.P.) en installation d'ouvrage électrique en candidat libre, sans passer par un quelconque parcours hétéroformatif.

Pour ce projet j'avais besoin d'une validation officielle, par quelque chose qui faisait autorité. Je me sentais comme « un orphelin de la culture » (Gusdorf.G, 1966 p.169), car on n'a pas le droit à l'erreur avec l'électricité, le risque d'incendie est réel mais surtout le plus important pour moi était de me rassurer et me convaincre que j'en était capable. Un peu comme un rite de passage, le passage d'un non-compétent à un compétent. Avec le recul c'est pour l'instant le diplôme dont je suis le plus fier. Diplôme qui m'a permis *« d'instaurer de nouveaux rapports entre l'objet de l'expérience, le vécu du candidat et des personnes tierces, avec qui les échanges ont lieu. Le travail de l'expérience implique donc la reconnaissance de la valeur de l'expérience, pour l'acteur lui-même, en s'inscrivant dans le jeu des interactions avec son environnement (Morisse, 2014, 2016 à paraître). »* Cette validation de diplôme m'a donné confiance et rendu légitime pour la réalisation complète de l'électricité dans la maison.

Matériel acheté, on peut commencer.

L'électricité faite, on pose l'isolation, les cloisons et les fenêtres !

Concernant la plomberie, il faut également s'opposer « à ceux qui savent ». Les matériaux ont bien évolué. Il faut tout penser : chemins à prendre, matériaux à utiliser, sorties de cloisons. L'arrivée d'eau est tellement ancienne, que le service des eaux doit la changer. Le compteur est au même endroit que les eaux usées. Il est donc changé.

Ensuite viennent les sols. Il faut poser du carrelage sur du parquet. On trouve le matériel chez les professionnels car il ne faudrait pas que tout se fissure en raison du sol en bois.

Une fois les sols préparés, il faut apprendre à poser le carrelage : où commencer, comment mettre la colle, poser, mettre de niveau, jointoyer et essayer de travailler proprement. Heureusement, nous sommes aidés.

Ensuite, il faut poser les toilettes, la salle de bain et la cuisine. Pour le chauffage, nous avons fait appel à un professionnel qui nous a montré où faire passer les câbles et tuyaux pour faciliter son installation.

Une fois le chantier partiellement terminé, nous nous sommes installés et avons terminé progressivement les travaux.

*Quand je me relis, je me dis « Quel investissement financier et personnel ». Le temps passé, le stress engendré par les délais de vente de la 1ère maison, la complexité de toutes les démarches. Et oui, nous sommes en France et ce n'est pas si simple ! Avec du recul, je me dis « qu'une personne normale » ce serait arrêté là. Mais est-ce l'élan de la jeunesse, l'envie d'enrichir nos connaissances et compétences, de les mettre en œuvre davantage, la dynamique de notre couple ? Je ne saurai le dire mais finalement, on ne s'est pas arrêté là !*

Nous avions encore à l'idée d'investir dans l'immobilier donc 3 ans après, nous avons été contactés par un agent immobilier pour visiter un bien qui pourrait nous intéresser.

Encore une ruine à aménager. Elle convenait parfaitement à un projet de création d'appartements.

Démarches auprès de la banque, des services fonciers effectuées, on se lance dans la division de cette maison datant de 1900 en 4 appartements.

Pour faire tout dans les règles, 4 appartements signifiaient 5 compteurs d'eau et d'électricité.

Côté Régie des eaux, les professionnels étaient là pour prodiguer de bons conseils et nous aiguiller. Nous avons facilement trouvé une solution.

Côté EDF, cela s'est avéré plus compliqué. Les particuliers qui font par eux-mêmes sans faire appel à un électricien « professionnel », ils n'aiment pas et font tout pour le freiner. Aucun conseil, vous n'avez qu'à lire et remplir le dossier. Les contacter, c'est difficile. Heureusement, on ne se décourage pas et on sait lire, ouf. On finit par y arriver. Après le devis validé, c'est auprès de vendeurs professionnels qu'il faut se tourner pour acheter ce qui est demandé. Pareil, en arrivant dans le magasin, tout est fait pour décourager. On me vend même du matériel inadapté. Je suis obligé d'y retourner et c'est grâce à un professionnel qui vient acheter, que le vendeur se trouve piégé et obligé à me vendre ce qui était demandé.

On repart pour un gros chantier : électricité, plomberie, menuiseries, sols, isolation, ventilations. Et comme on veut louer, tout doit respecter les normes et permettre de vivre correctement.

On mobilise tout ce que l'on avait appris précédemment et on apprend encore davantage. Cette fois-ci on ajoute le ravalement par bardage extérieur en bois.

Après 8 mois de chantier intensif, on peut commencer à louer.

Là aussi, beaucoup d'administratif à respecter pour être en règle.

L'expérience humaine peut commencer, bien cerner les personnes choisis, car je ne suis pas passé par une agence, leur poser des questions et tenté de percevoir leur honnêteté dans les réponses, dans les gestes, dans les regards, les expressions. En écrivant ces mots je me rends compte que j'ai aidé pas mal de personne car en proposant des loyers légèrement en dessous des prix du marché, et en choisissant des personnes dans le respect de loi sans faire de zèle sur les exigences économiques attendues. Par exemple j'acceptais régulièrement des intérimaires, tant qu'ils avaient des preuves de leur missions déjà effectuées, car sur l'aéroport Charles De Gaulle, il y avait toujours du travail, avant le confinement.

*Toutes les personnes avaient toutes des histoires singulières et leur dossier étaient toujours refusés par les agences de par leurs histoires, alors que moi je les prenais et je n'ai jamais eu de loyer impayé. Nous avons toujours, en effet, été conciliants et recherché des solutions ensemble. C'est peut-être cette implication commune dans la recherche d'une solution qui fut la clé de la réussite. En effet, nous n'avons jamais exigé le loyer en cas de retard mais toujours essayé de comprendre pourquoi. Il peut arriver à tout le monde d'avoir des « accidents de vie » ou des difficultés financières ponctuelles. Nous avons toujours questionné le locataire en lui demandant ce qu'il pouvait proposer pour que nous puissions trouver une solution puis avons officialiser par un document les solutions trouvées. Certes, je me dis que le fait d'avoir pris des assurances de loyers impayés m'a sûrement aidé à ne pas entrer en conflit car j'étais plus serein en me disant que sans solution, l'assurance paierait mais l'idée était également de ne pas mettre en difficulté l'autre. Autrement dit, cet investissement que nous pensions initialement que purement économique s'est révélé également social car nous avons aidé de nombreuses familles. Je pense particulièrement à cette famille de 4 où le père a loué en son nom sans enfants sur son avis d'imposition, qui a finalement emménager avec toute sa famille sans rien dire et a pu bénéficier d'un jardin et d'un logement le temps de se relever et de trouver plus grand. Nous l'avons appris très*

*rapidement et lui savait également que nous étions informés. Et pourtant ni eux, ni nous en avons discuté, même quand je passais à l'improviste dans le jardin et que je voyais toute la petite famille ensemble. Une forme de pudeur et de respect je suppose.*

Le chantier terminé, nous nous sentons à l'étroit dans notre résidence principale. Deux choix s'offraient à nous : rester et agrandir ou vendre et acheter de nouveau. Le marché de l'immobilier ayant chuté et ayant acquis des compétences en la matière, nous pesons le pour et le contre et décidons d'opter pour l'option agrandissement par nos soins.

On passe à l'étape supérieure. Là, il nous faut un permis de construire.

Plans à tracer, surface limite à ne pas dépasser pour ne pas devoir faire appel à un architecte. Nous arrivons à effectuer le dossier et à le déposer.

*Après 2 mois d'instruction du dossier, tout est accepté. Il faut cependant noter que nous avons pu obtenir une dérogation. Là c'est une variable humaine qui nous a, je pense, permis de l'obtenir. En effet, lors du premier rendez-vous avec la mairie, je me suis présenté avec ma fille de 2 ans. Elle a attiré tout le service urbanisme, comme c'est souvent le cas avec les bébés. Est-ce le fait que tout le monde devienne « gaga » qui nous a aidé ? Peut-être pas. En tout cas, ils étaient bien plus agréables qu'à l'accoutumé et je pense que cela a permis de donner une impulsion positive.*

Contrairement aux précédents chantiers, là il faut creuser pour créer les fondations. Les anciens l'auraient fait à la main, moi je préfère louer un engin. Là aussi c'est un apprentissage. Il faut apprendre à creuser, pas trop difficile jusque là mais il ne faut pas se retourner et ne pas oublier qu'il faut prévoir un chemin pour sortir du trou. Une fois toute cette terre retirée, il faut l'évacuer du terrain. Une nouvelle machine est nécessaire car nous ne pouvons pas tout faire à la main. De nouveau, j'apprends à utiliser l'engin et je verse la terre dans une camionnette pour l'évacuer à l'endroit prévu.

Ensuite, on creuse les fondations à la main car il faut être plus précis. Nouveau professionnel pour nous aider, faire appel à une toupie pour apporter le ciment. Quand elle arrive, il faut être prêt car ça arrive vite. On m'explique, je demande a un maximum de personne on prépare tout pour éviter toute déconvenue.

J'utilise une source d'information hétéroclite à savoir les apprenants que je côtoie en formation dans mon métier de formateur, près de 1000 personnes par ans et qui m'apprennent tout un tas de détail important.

Finalement c'est impressionnant et ça demande vraiment de la préparation mais tout se passe bien.

Le chantier avance progressivement chaque week-end et/ou journée non travaillée ainsi que certaines soirées. On a appris de nos erreurs précédentes, on s'améliore.

On essaie de ne commander que le nécessaire pour ne pas envahir le chantier même si la tentation est grande car on a envie d'avancer.

On continue notre apprentissage pour monter les murs, couler les dalles, couler des planchers, faire l'électricité tout en se renseignant sur les nouvelles normes demandées, poser les menuiseries, faire la plomberie. Des nouveautés se révèlent : couler un escalier : calculer le nombre de marches, leur hauteur, leur profondeur, préparer et surtout ne pas se tromper. Nous essayons également l'isolation par l'extérieure car s'étant renseignés, il s'avère que cela serait la plus efficace. Nous rencontrons l'entreprise qui produit les matériaux nécessaires à l'autre bout de la France. Tout nous est présenté et expliqué. C'est une nouveauté pour tout le monde. Le début se passe plutôt bien puis viennent les finitions et là c'est un peu plus complexe car difficile. Le résultat n'est pas exceptionnel mais nous avons réussi. Le ravalement est terminé et mis à part quelques défauts, il est correctement effectué.

Toutes ces expériences m'ont permis d'affiner ma vision des travaux à effectuer, du temps que cela pourrait demander et de leur faisabilité par mes soins en fonction de mes compétences ou non.

Pour analyser la réussite du projet il me semble nécessaire de parler de mon métier et des personnes qui mon aidés. Je travaillais comme formateur pour adulte en sureté et sécurité aéroportuaire, donc rien à voir avec la construction de maison. Et pourtant, certaine de mes formations de sécurité m'ont aidé. Notamment la formation Gestes et Postures qui lutte contre les douleurs dorsales et la formation de Facteur Humain qui tente de comprendre l'implication de l'humain dans la survenue d'accident afin de modifier son comportement pour les éviter. Cette idée d'éviter un éventuel accident a toujours été une priorité dans ce projet. Avec du recul, aujourd'hui, je me dis que c'était essentiel d'avoir toujours un temps d'analyse de la situation de travail pour éviter de forcer et de se faire mal, ou même de maitriser les risques notamment sur les travaux en hauteur, sur la toiture et les échafaudages.

Donc mon métier m'a permis d'avoir une attitude, un comportement, une atmosphère de sécurité et de bienveillance sans en être prisonnier qui ralentirai le rythme de travail mais toujours lié au « bon sens », a des actions ayant du sens.

Par exemple, quelque chose d'essentiel pour ce projet c'est la technique de manutention. A première vue cela parait très banal le fait de porter des charges, mais si on respecte quelques principes de physique, comme par exemple forcer avec ses cuisses et rapprocher le centre de gravité de la charge du sien. On peut ainsi réduire l'impact du poids des charges que l'on porte pour son dos par 5 ce qui n'est pas négligeable quand on doit déplacer le contenu de 6 palettes de blocs de béton cellulaire de 1100kg chacune. Mais pour cela il est nécessaire de ne pas confondre vitesse et précipitation et de changer ses habitudes, à savoir mettre de la réflexion pour porter n'importe quel type de charge, tout ça avec comme objectif de faire de l'économie d'effort.

*Je me suis rendu compte que ce travail réflexif dans l'action pour des choses que tout le monde considère comme simple, n'est pas chose évidente, car il ne faut pas seulement savoir que la technique pour le port de charge est essentielle, pas seulement être convaincu intellectuellement, mais plutôt viscéralement.*

C'est difficile à expliquer car cela relève de la sensation du corps, du ressenti. Une forme de check list de la sensation corporelle au moment de saisir la charge et de la positionner sur le corps. Cela commence dès la saisi par les mains, ressentant la charge et l'arrête de ce bloc que l'on vient caler contre la cuisse, les abdos qui se contractent, la tête restant le plus droit possible. Une forme de corps que je qualifierai de « robotique ». Ou le haut du corps reste le plus droit possible, les jambes jouant le rôle de vérin, et les bras celui de pince pour saisir les charges.

Aussi, j'ai vite compris qu'il était très important d'organiser la distribution du travail ainsi que l'ordre des priorités. La bonne gestion du temps et des capacités de chacun est précieux, car il ne faut pas laisser les tâches ingrates toujours au même personne, la notion de plaisir et du gout pour ce que l'on fait afin de créer et garder une bonne ambiance sur le chantier est important. Avoir régulièrement un petit mot rigolo ou espiègle avec chacun, permet d'oublier un peu la fatigue et le poids des charges à manutentionner.

Avoir toujours à disposition un coin avec des boissons et un peu de nourriture en libre accès sans faire aucune remarque de quelque nature quand certain font de grande pose car la notion de liberté de pouvoir s'arrêter quand on le désirait était pour moi essentiel.

Les premiers jours de chantiers, lorsqu'il y avait de la main d'œuvre, j'ai été surpris par le fait je ne travaillai pas, en tous cas pas au sens où je le pensai. Je passai mon temps à aller voir chaque intervenant pour leur apporter des outils, aider à faire un mélange, expliquer ce qu'il y avait à faire pour le moment, passer un coup de balai… Bref faire un peu de tout et rien à la fois, mais être toujours là dès qu'une question pointe et d'y trouver une réponse rapidement. Avoir toujours un petit mot rigolo ou espiègle avec chacun.

Selon Christian Verrier (1999), afin de la faire correspondre aux évolutions qu'elle a connues depuis le XIXe siècle, propose de l'autodidaxie la définition suivante : « *L'autodidaxie est un auto-apprentissage volontaire – quel que soit le niveau scolaire antérieur de l'apprenant – s'effectuant hors de tout cadre hétéroformatif organisé, en ayant éventuellement recours à une personne-ressource ».*
Dans ce projet j'étais « hors de tout cadre hétéroformatif » bien évidemment avec cependant, non pas « éventuellement recours à une personne ressource » mais « continuellement recours à des personnes ressources ». L'aspect continuel que j'ai vécu s'explique par le fait de n'avoir aucune certitude sur les tâches à effectuer. Que ce soit préparer du ciment, réaliser des branchements électriques, fixer une fenêtre, un volet roulant, du carrelage, etc…Je devais me convaincre pour chaque action que celle-ci était correct voir acceptable, et pour cela je m'efforçais d'être en mesure de l'expliquer ou de me la faire expliquer et que je le comprenne, sans pour autant entrer dans des séries de détails inutile, et que cette explication soi logique et avec du sens. Je pense que la critique bienveillante, sans dénigrer, mais pour trouver des solutions dans une logique globale d'éviter les accidents dans tout ce qui était envisagé a permis de mener ce projet a termes.

Après chaque projet, de la première maison à la seconde en passant par les appartements, je pense avoir fait « un « travail de l'expérience », c'est à dire interroger « ce que le sujet arrive à faire avec ce vécu ». C'est faire « *un travail sur ce vécu* », comme le définit Pastré (2013, p. 93). Ce qui devient, d'une certaine façon, une activité consciente et volontaire, qui conduit le sujet à modifier sa pensée. « Le fait d'éprouver quelque chose en

tant que ce fait est considéré non seulement comme un phénomène transitoire, mais comme élargissement ou enrichissement de la pensée (Lalande, 1951, pp. 309-310). »

Je me suis mis ici dans un environnement rempli de problème à résoudre. Les interactions étaient permanentes, entre problème rencontré, mise en place de solutions, action corrective éventuel, rendre routinier les actions ainsi réfléchies, devenant aujourd'hui ce qu'on pourrait appeler naturel mais qui en fait a été une série d'élimination de gestes inutiles pour ne garder que les plus efficaces. Comme par exemple étaler du ciment sur des parpaings qui parait simple à première vue « tu prends le ciment et tu le pose sur le parpaing » mais il faut que ce ciment ne soit ni trop liquide ni trop sec, répartis de sorte à avoir une épaisseur de 1 à 2 cm, permettant de sceller le parpaing qui sera ajuster au maillet, niveau à bulle et cordaux. Prendre du ciment dans la pelle mais pas dans la totalité de celle-ci, met sur un seul côté permettant de déposer la dose en un seul geste sur le bord du parpaing et tiré un peu le boudin ainsi créer. Chaque geste est précis et utile, permettant une redoutable efficacité et rapidité pour un minimum d'effort. Je pense que cette recherche permanente d'analyse du geste vers le moindre effort m'a permis d'enchainer des projets de grande ampleur sans trop souffrir physiquement et en réinvestissant ce qui venait d'être appris sur un premier projet vers un suivant un peu plus difficile avec des difficultés supplémentaire et ainsi de suite.

Une phrase que j'ai entendu à la radio sans y faire spécialement attention et qui pourtant me revient régulièrement en tête durant toutes ces années, « le bonheur c'est lorsque vos actes sont en accord avec vos paroles » (Gandhi). « C'est dans l'intériorité du sujet que l'expérience trouve circonstanciellement son origine et ses motivations. […] Une sorte de pulsion vers elle se fait jour, relevant d'aspirations profondément enracinées. » (Christian Verrier, Expérience réfléchie et non réfléchie)

Par ce retour sur moi-même, sur une partie de ma vie j'ai fait œuvre de moi-même, une œuvre d'art selon la formule de Michel Foucault.

Cette expérience auto formative a été la mise en acte de moi-même par moi-même, donnant du sens a ce que je suis, me permettant d'être en accord avec ce que je suis par une « formation de soi par soi » (Gaston Pineau).

*Pour conclure, vous vous dites peut-être, c'est bon, ils se sont arrêtés là ! Et bien, même pas. La vie faisant, nous avons déménagé à 800 km de là. Je pense qu'on a réussi à ne pas s'attacher affectivement aux biens immobiliers. Nous sommes sortis grandis des expériences*

*vécues et c'est à cela que l'on s'attache tout particulièrement. La suite, à nous de la construire ensemble et pour le moment, on ne sait pas où cela nous mènera.*

*Je pense que toutes les connaissances et compétences acquises de part ces expériences ne l'auraient pas été sans l'envie et le dynamisme collectif permis par l'entraide. Comme le dit Célestin Freinet : « Si votre enfant n'a pas soif de connaissances, s'il n'a aucun appétit pour le travail que vous lui présentez, ce sera de même peine perdue que de lui « entonner » dans les oreilles vos démonstrations les plus éloquentes, c'est comme si vous parliez à un sourd. Vous pouvez flatter, caresser, promettre ou frapper, le cheval n'a pas soif ! Et méfiez-vous : par votre insistance ou votre brutale autorité, vous risquez de susciter chez vos élèves une sorte de dégoût physiologique pour la nourriture intellectuelle, et vous boucherez à jamais peut être les chemins royaux qui mènent aux profondeurs fécondes de l'être ».*

*Ces épisodes de vie m'auront conforté dans le fait que dans ma pratique professionnelle, je dois susciter le plaisir et l'envie pour que les apprenants puissent acquérir les connaissances, compétences et atteindre les objectifs visés préalablement.*

# Autobiographie Langagière

'Mystical fog on lac Ontario' - October 2018 - Antoine Beyret

« C'est faux de dire, je pense ; on devrait dire, on me pense »

A. Rimbaud

**Langues, Sens, Éthique & Pertinence. DNA2EDG3**
**Master 1 Sciences de l'Éducation ETLV Paris 8**
**Année 2019-2020**

**Antoine Beyret**
**Numéro d'étudiant : 19010134**

« Nous racontons pour partager la solitude, inhérente à notre condition humaine. Nous racontons pour nous faire connaître. Et surtout, nous racontons pour nous comprendre nous-mêmes. »[1]

La pertinence de se raconter ici, prend sa genèse durant ma Licence à l'université Paris 8 en Sciences de l'Éducation. En effet, dans le cadre du cours sur la Médiation Interculturelle animé par Hassane Hacini, l'idée de créer une autobiographie langagière nous fût soumise aux fins de validation. L'exercice me permettant de me raconter et non de me 'la raconter' comme l'on disait en argot il y a quelques temps, m'a tout de suite séduit. Cette possibilité de faire un retour sur ce que je vie et de faire un rapport avec le sens qui selon Pierre Johan Laffitte « est, pour un sujet, la condition de possibilité de productions langagières… » Cette nécessité que « cela fasse sens »[2] à son importance si l'on souhaite se rendre quelque part, n'est-ce pas ?

Comme la vie prend tout son sens, ou pas, dans le cheminement, je souhaite faire un retour en arrière afin de pouvoir mieux évaluer où je vais et pouvoir compléter d'éléments glanés en chemin afin d'étayer ma pensée. Comme le dit le poète Antonio Machado, « Caminante, no hay camino…Se hace camino al andar. (C'est en marchant que se fait le chemin.) »[3]

Quand j'étais dans le sein de ma mère, la langue parlée autours de moi était le français. C'est ma langue maternelle, 'la langue des femmes' comme le dit Barthes.[4] Complexe Œdipien ? Peut-être ! Néanmoins, c'est la langue qui m'a bercé, la langue de mon premier je t'aime qui me fût susurré à l'oreille.

J'ai ensuite grandi dans différents endroits en France. En Savoie, là certains parlaient encore le patois, mon oncle et ma grand-mère pouvaient le parler. Je ne l'ai pas appris, c'est dommage !

Puis à Lyon et à Paris, à l'école il y avait mes camarades dont les parents parlaient différentes langues à la sortie et puis chez eux, j'entendais des mots d'arabe, de portugais, de malgache,

[1] *La construction de l'identité par le récit*_https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229.htm
[2] LAFFITTE PJ. *Sens et Praxis. Éléments pour une analyse praxique du discours. Enquête transdisciplinaire à travers les langages, les pratiques et les sciences humaines.* Résumé du dossier d'Habilitation à diriger des recherches. Source : https://www.sensetpraxis.fr/sens_et_praxis.pdf
[3] Citation issue de la page de couverture : ROUZEL J. *Le travail d'éducateur spécialisé Éthique et pratique,* Paris, éditions Dunod 2000
[4] BARTHES, Roland (1975) : *La langue maternelle* dans Roland Barthes par Roland Barthes, Paris : Seuil, coll. Points, p. 138

de créole, le tagalog, le bambara, le wolof et le lingala… Et la langue que l'on parlait entre nous, où on mélangeait des mots de verlan, d'argot, de gitan, d'arabe…

En tant qu'ado, je suis retourné vivre avec ma tante à Lyon, dans 'le quartier' sur le Boulvard des États-Unis. Là, c'est l'arabe qui est parlé, et oui, on aurait pu penser à l'anglais avec un nom pareille mais c'était prémonitoire, j'y reviendrai. Non, dans ce quartier du huitième arrondissement c'est majoritairement le Chaoui, la langue Berbère des plateaux de l'Aurès en Algérie qui domine. J'apprend quelques mots, je ne sais pas faire la distinction entre les différents dialectes, avec mes copains on parle français et on a aussi notre langage, celui du quartier, il est différent de celui qu'on parlait à Paris, il m'a fallu l'apprendre. 'On rouille' pour dire que l'on traine… Mais je n'ai pas rouillé longtemps…

À l'armé, là aussi c'est un brassage de langues, de 'gars' on dit 'pelo' à Lyon, qui viennent de la campagne, des cités, des villes et puis ceux qui viennent des territoires d'outre-mer. Pendant un an on parlait tous en français, on échangeait nos expressions, on s'invitait figurativement au travers du langage dans nos quartiers respectifs.

J'ai vingt et un ans, je suis amoureux, je marie Tracy, que je connais depuis l'école. Tracy, elle est originaire de la Martinique, elle a grandi là-bas et en métropole, elle ne parle pas le créole si ce n'est quand elle est fâchée, là elle le parle ! Mais ses frères et sœurs et sa mère, parlent tous en créole, et comme on se voit souvent, j'absorbe cette langue. Mais j'hésite à la parler. Peut-être est-ce parce que c'est la langue que les blancs utilisaient sur les plantations pour s'adresser aux esclaves ? Et puis c'est vraiment particulier car je parle un peu le créole Réunionnais, j'ai grandi avec des personnes venant de l'ile de La Réunion. Et pour cette langue, je ne m'étais pas posé de question. J'étais bien plus jeune aussi !

Je travaille en tant qu'éducateur de rue dans une autre ville du Val de Marne, il y a là aussi un brassage ethnique de langues. Moi en parallèle j'apprenais le langage social, le langage militant, comme le dit Barthès, qu' « une langue est également un instrument politique (…) et relie un individu à une identité plus vaste, publique ou communautaire - ou l'en sépare.»[5] Ce langage me permet de faire des liens, ceux du champs du social.

Je pense avoir vécu une forme d'exclusion avec ma langue maternelle. La langue française exclue, que ce soit à l'orale ou à l'écrit. Ne serait-ce que dans la façon dont on reprend nos enfants afin qu'ils parlent correctement : ''non ! c'est pas comme ça qu'il faut le dire,

[5] BARTHÈS R. (1975) *Ibid.*

c'est…. ! On ne dit pas…., on dit… !'' Il y a déjà une forme de violence dans l'apprentissage de la langue française avec beaucoup d'interdits, « l'inter-dit, c'est ce qui se dit entre les humains pour qu'ils puissent vivre ensemble.[6] » Pourtant cela crée de l'insécurité chez moi, Barthes, décrit qu'il éprouve souvent les manques cruels du français; d'autre part, il ne se sent jamais en état de sécurité dans sa propre langue; les occasions sont nombreuses où il en reconnaît « la division menaçante ». Peut-être est-ce due à ce que ce soit « la langue de la hiérarchie sociale et politique [7]» comme le mentionne Pierre Johan Laffitte en la comparant avec la langue occitane dans le contexte des écoles Calandreta. J'ai de la chance, j'ai une aisance avec l'écrit, mais le français écrit ne m'aime pas ! Trop de fautes, trop d'insécurité… Peut-être est-ce due à 'les cries' ?

En 2006, nous immigrons au Canada, pour que les enfants deviennent bilingues. C'est ce que l'on se disait avec Tracy à cette époque. Par ce que l'anglais dans ce monde parait être la langue qui doit être parlé, certainement due aux effets de la mondialisation « la mondialisation comme nivelage par le bas (…) La simplification, qui facilite les échanges, les dénature aussitôt » comme le dit Edouard Glissant dans un documentaire.[8]

Notre choix s'est porté vers le Canada car il y a le français aussi, c'est plus facile pour trouver du travail !

Nous sommes hébergés à Montréal chez une famille d'amis originaire d'Haïti, il y a dans cette maison des mélanges de créole, de québécois et d'anglais. Le québécois, cette langue comprend des expressions venant de l'ancien français ainsi que des traductions littérales de l'anglais, mais elle est aussi composée du joual.[9] Ce joual est plus parlé dans la rue, dans les quartiers populaire mais il y a des variantes selon les régions, les villages. Je ne le parle pas, je le comprends par contre. Je pense que je ne suis pas resté suffisamment de temps au Québec pour le parler couramment.

Après une année passée à Montréal, nous décidons de partir dans la province voisine, l'Ontario dans laquelle on parle anglais. Toujours dans le but que nos enfants deviennent bilingue.

---

[6] ROUZEL J. *Le travail d'éducateur spécialisé Éthique et pratique,* Paris, éditions Dunod 2000 (p.82)
[7] LAFFITTE PJ. *Pédagogie et Langage. La pédagogie institutionnelle, à la rencontre des sciences de l'homme et du langage*, Paris, L'Harmattan, « Cognition et formation », 2020. 4e partie : Langue, langage, parole en Calandreta
[8] Documentaire : Interview de Édouard Glissant. Source : https://www.youtube.com/watch?v=Ttqh1iIk_pc
[9] Le joual : http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/Quebec-lex-joual.htm

Ce n'est pas facile cette installation, l'anglais est vraiment difficile à comprendre, on se demande avec Tracy si c'est une bonne idée d'être venu.

Tracy après deux mois, décide de prendre un emploi dans une garderie francophone. Moi je souhaite améliorer mon anglais et je continue les cours offerts pour les nouveaux arrivants. Je suis dans un cours intermédiaire/avancé. On est une quinzaine venant de nationalités différentes, Liban, Syrie, Coré du Sud, Chine, Egypte, Pérou, Cuba, Thaïlande… Nous échangeons tous en anglais, on a du mal à se comprendre, l'enseignant, nous aide avec la prononciation. C'est ce qui est le plus frustrant cette prononciation, car j'ai l'impression d'avoir bien dit le mot mais personnes ne me comprend, surtout les natifs anglophones. Font-ils exprès de ne pas me comprendre ? Non, il ne sert à rien de tenter de reproduire ce que l'on a appris de manière mécanique mais cela ce place dans « l'articulation singulière d'un désir et d'une existence» [10] nous dit Laffitte. C'est là que « seul le sujet articule une parole propre, indice véritable de sa présence. »[11] Et pour être entendu et compris, il est nécessaire d'être vraiment présent et non pas seulement accentuer certaines syllabes mêmes si cela aide à être compris.

Je suis frustré, j'ai le désire de communiquer, je redouble mes apprentissages par davantage d'immersion. Je décide d'aller à un cours dans un organisme le matin et dans un autre l'après-midi. Je fais du bénévolat deux fois par semaines auprès de jeunes en situation de délinquance qui doivent assister à un programme de réinsertion. Je ne sais pas ce qu'il faut faire, je me demande ce que je 'fout là'. On me dit que je fais du bon boulot ! Je crois que les jeunes se disent 'c'est qui ce fou là ?' C'est certainement parce que je suis placide face à ces jeunes qui doivent probablement dire tout un tas de 'conneries' mais comme cela ne m'affecte pas, ils se lassent. Moi, j'ai l'impression que je progresse dans mon apprentissage de cette seconde langue. J'apprend les gros mots et des mots d'argot local, c'est bon signe, cette langue commence à faire sens !

Je travaille dans une école primaire le matin dans laquelle j'enseigne le français à des enfants anglophones et l'après-midi je donne des cours de français aux adultes de la fonction publique. Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais faire, je souhaitais vraiment travailler en complète immersion en langue anglaise.

[10] LAFFITTE P.J (2020) *Ibid.*
[11] *Ibid.*

Mes enfants sont à l'école francophone mais commencent à parler en anglais et interagissent avec les autres gamins là où on habite, il y a une plus grande facilité pour eux à apprendre cette langue, eux ils la vive !

Pendant sept ans, j'ai utilisé l'anglais environ cinquante pour cent de mon temps, dans les relations amicales, professionnelles et les interactions de la vie quotidienne, magasins, services, etc.

Maintenant que mes enfants sont grands et que j'ai divorcé de leurs mère, ma vie est constamment en anglais. Que ce soit, mes relations amicales, amoureuses et professionnelles, l'anglais prédomine ma vie. Cela devient ma langue vivante !

Je ne sais pas quelle langue j'utilise lorsque je dors, si c'est le français ou l'anglais, y-a-t-il une langue du rêve ? Parfois je me réveille et je suis déjà en train de penser en anglais. « Il faut considérer que les pensées ne soient pas dans une langue particulière. Il y a une forme de représentation pré linguistique qui s'installe avant d'être formé dans une langue, » nous explique François Grosjean dans son article « Thinking and Dreaming in Two (or more) Languages. »[12]

Je ne perds pas ma langue maternelle, j'oublie parfois certains mots. Néanmoins, au fil des ans je me rends compte que mon identité, mes modes de pensés changent et cela est due à l'utilisation de deux structures langagières, qui influent différemment ma pensée. En Français, je suis plus analytique, je questionne, je critique, je décortique, je mets en perspective mes pensées ou bien mon discours. Pierre Johan Laffitte nous dit que « la langue 'maternelle' constitue notre appréhension la plus profonde, physique, et la plus intime de ce qu'est le langage… et de ce qu'est le monde bien sûr : on voit le monde à travers les mots qui nous l'inoculent et nous l'apprennent. »[13] N'existerait-il pas une structure propre à la langue française dans le concept cartésien ? Serait-ce due à ce qu'il faille toujours questionner les accords et faire toute une gymnastique grammaticale afin de 'coucher' quelques mots sur le papier ?

Alors qu'en anglais, pour moi cela devient plus direct et il y a plus d'action lié à la pensée. Ces deux systèmes langagiers qui constituent ma pensée s'entremêlent et me donnent une toute

[12] GROSJEAN F. *Thinking and Dreaming in Two (or More) Languages. The language(s) of thoughts and dreams*. Posted on March 16, 2011. In Psychology Today. Source: https://www.psychologytoday.com/intl/blog/life-bilingual/201012/what-bilinguals-languages-are-used
[13] LAFFITTE P.J (2020). *Ibid.*

nouvelle façon de penser. Sautant d'une en Français à une autre en anglais. «  Les personnes bilingues utilisent et choisissent un certains langage en fonction des buts, des situations de vie et en fonction des personnes »[14] Ce que François Grosjean, appelle « le principe de complémentarité. »[15]

Je pense aussi qu'au fur et à mesure j'ajoute d'autres codes à ma langue maternelle car une langue évolue, à l'instar de la pensée et de la vie. De nouveaux mots se créent qui associent d'autres manière de penser, de voir le monde. Toutefois, les références ne sont plus les mêmes dans ma langue maternelle. Quand je retourne en France, je parle plus lentement, je questionne les gens car je ne connais plus l'actualité, j'observe et je cherche à m'adapter, cela me demande beaucoup d'efforts, cela fait depuis 2006 que j'ai quitté le vieux continent.

Cette identité langagière définit le 'je'. C'est bien au travers du langage que l'on a un nom. C'est par le langage que nous exprimons ce que nous pensons. Mon identité évolue en fonction de mon langage. « Le langage devient indispensable non seulement pour la construction d'un monde de pensée mais aussi pour un monde de perceptions »[16] À l'instar d'Abraham Bengio,[17] simplifiant la pensée de Paul Ricoeur sur *l'ipséité* et la *mêmetè* en une bonne et mauvaise pensée. Comme lui, je préfère prendre la direction de l'*ipse* comme formation identitaire, qui permet l'ouverture, l'adaptation, le changement et la remise en question. Alimenté par une autre langue et j'espère une troisième prochainement et pourquoi pas d'autres, en fonction de mes pérégrination…

Ce besoin de se raconter prend toute sa pertinence dans mon contexte actuel. Car il y a une dimension dynamique malgré un arrêt temporel de cette autobiographie langagière écrite au présent en 2019 et complété à ce jour en mai 2021. Mon cheminement linguistique évolue. La possibilité d'agrémenter cette autobiographie langagière d'apports théoriques glanés cette année, offre  de manière rétroactive une opportunité d'étayer l'expérience langagière de ce présent mis en mot.

---

[14] GROSJEAN F. *Ibid.*

[15] CHRUSCIEL M. Interview de François Grosjean, par rapport au bilinguisme. Post du 30/01/2015 sur le blog destiné à tous les locuteurs Français qui s'intéressent à la langue anglaise un pont entre le monde francophone et la culture anglo-américaine. Source : https://le-mot-juste-en-anglais.typepad.com/le_mot_juste_en_anglais/2015/01/le-professeur-fran%C3%A7ois-grosjean-linguiste-du-mois-de-janvier.html

[16] Ruth Nanda Anshen, libre traduction de la préface de *Language &Thought*, Édition Moyer Bell 2004 (p11)

[17] BENGIO, Abraham (2007) : *Quand quelqu'un parle, il fait jour. Une autobiographie linguistique*, Genouilleux : Éd. La passe du vent, p. 85.

Depuis novembre 2020, me voilà en Guyane Française, dans l'ouest et non à 'l'ouest' comme le dit cette expression populaire référant au fait d'être égaré, quoique à bien y réfléchir, le changement radical en terme culturel et linguistique renvoie à une phase de désorientation.

Cette décision de quitter le Canada longuement murit a été fortement précipité par un vrai 'ras le bol' de la crise sanitaire de 2020 que je vivais sur place.

Arrivé dans cet ouest Guyanais, j'ai pris conscience d'une particularité au sein d'un territoire multiculturelle. Situé à la frontière naturelle du Suriname par le fleuve Maroni, la spécificité linguistique et culturelle prédomine cette région. Je suis en territoire Bushinengue, dont la représentation majoritaire ethniques est de descendance africaine, composé par les peuples de «noirs marrons » qui se sont libérés de l'esclavage au XVIII$^{e}$ siècle pour s'installer dans la forêt le long du fleuve.

Ces peuples sont composés de Saramaka, Matawaï, Kuinty, paramaka et enfin les Aluku, Djuka et Boni. Ces derniers sont représentés majoritairement sur le territoire où je suis. L'appellation Bushinengue est un terme qui émerge dans les en 1680-1690 et qui veut dire « les Noirs de la forêt. » [18]

La langue parlé dans le village d'Apatou où j'habite est le Ndjuka et l'Aluku. Cette langue est composée de dialectes africains, portugais, anglais, néerlandais et quelques mots de français. Les linguistes qualifient les langue Nenge Tongo, composés des différents dialectes susmentionnés, comme « langues créoles à base lexicale anglaise. »[19] Néanmoins, comme le montre cet exemple de petites phrases en Ndjuka traduit en français : « A boto fu kabiten a moyn. : La pirogue du capitaine est belle. » « Feyfi sama teke feyfi uku. : Cinq personnes ont pris cinq cannes à pêche. »[20] peu de rapprochement peuvent se faire de prime abords avec les langues coloniales.

Me voici désorienté car la langue française est très peu parlée voir refusé comme mode de communication informel. La complexité réside dans les représentations respectives et des rapports entre les différents groupes ethniques résidant sur ce territoire. De manière très

[18] Histoire Boni, les noirs marrons : https://www.rfi.fr/fr/hebdo/20180427-histoire-boni-esclavage-marron-guyane-suriname-cimarron-noir-bushinengue

[19] LÉGLISE I. Les langues parlées en Guyane : une extraordinaire diversité, un casse-tête pour les institutions. 2019 https://www.reseau-canope.fr/fileadmin/user_upload/Projets/Line/Les-langues-parlees-2019.pdf

[20] Langues et innovations numériques éducatives en Guyane. Canopé. Source : https://www.reseau-canope.fr/langues-et-innovations-numeriques-educatives-en-guyane/ressources-en-langues.html

simplifié, il y a les 'blancs' occupant des postes administratifs dans les institutions gouvernementale et bien souvent en position hiérarchique élevé. Les créoles (Guyanais, antillais) qui sont classifiés par les linguistiques comme « langues créoles à base lexicale française » et qui sont les populations majoritaire de la Guyane et occupent également des postes similaires dans les différentes sphères économiques et dont très peu parlent les langues du groupe Nenge Tongo. Ces positionnements reproduisent le schéma colonial du temps de l'esclavagisme, rappelons à ce fait que les Bushinengue se sont libérés de la servitude de manière bien organisé à un niveau militaire au 18e siècle.[21]

Quand à moi, je représente beaucoup de ces stéréotypes coloniaux dans l'imaginaire collectif local mais le poste de formateur que j'occupe à la Maison Familiale Rurale (MFR) du village d'Apatou me donne un certains avantage. En effet un grand nombre de mes collègues sont membres de la communauté Bushinengue, je suis le seul 'métro' (nom donné aux blancs de Guyane). Cela me permet d'être un peu mieux accepté dans le village. Auprès des élèves de la MFR, le fait que je parle couramment l'anglais et que je vienne du Canada me confère un autre positionnement, cassant la représentation qu'un grand nombre ont, de ces métro qui leur ont enseignés à l'école pour ceux qui ont été scolarisé sur le territoire Guyanais mais également la possibilité pour une grande majorité de ceux qui n'ont pas été à l'éducation nationale et qui ont effectué leurs scolarité au Suriname de pouvoir s'exprimer en anglais, qu'ils parlent avec une grande aisance.

J'évolue dans ce nouvel environnement langagier. Il me permet en complément de ces études de continuer ce cheminement rétrospectif, je crois pertinemment que «se raconter, c'est embrasser sa vie dans un mouvement – sous-tendu par son projet existentiel – qui va du passé vers l'avenir; le récit nous fait ainsi éprouver l'étirement du temps. Et c'est en cela qu'il inscrit dans le temps[i].» Je me raconte, cette autobiographie langagière m'éclaire sur le langage et sur moi-même. Cela me permet de me positionner dans un passé langagier, et un présent articulé…le tout, afin de mieux continuer…

[21] HURAULT J. Histoire des noirs réfugiés Boni de la Guyane française. Outre-Mers. Revue d'histoire 1960. Source : https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1960_num_47_166_1316

# Bibliographie

BARTHES, R. *La langue maternelle* dans Roland Barthes par Roland Barthes, Éditions. Seuil, coll. Points. Paris 1975. Document de cours L3 ETLV - la Médiation Interculturelle animé par Hassane Hacini -Paris 8. Année universitaire 2019-2020

BENGIO, A. *Quand quelqu'un parle, il fait jour. Une autobiographie linguistique*. Édition. La passe du vent. 2007. Document de cours L3 ETLV - la Médiation Interculturelle animé par Hassane Hacini - Paris 8. Année universitaire 2019-2020

LAFFITTE PJ. *Pédagogie et Langage. La pédagogie institutionnelle, à la rencontre des sciences de l'homme et du langage*, Paris, L'Harmattan, « Cognition et formation », 2020. 4e partie : Langue, langage, parole en Calandreta. Document pour ressource de cours Master 1. ETLV -animé par Pierre Johan Laffitte - Paris 8. Année universitaire 2020-2021.

LAFFITTE PJ. *Sens et Praxis. Éléments pour une analyse praxique du discours. Enquête transdisciplinaire à travers les langages, les pratiques et les sciences humaines.* Résumé du dossier d'Habilitation à diriger des recherches. Source : https://www.sensetpraxis.fr/sens_et_praxis.pdf

NANDA ANSHEN R. *Language &Thought*. Édition Moyer Bell. 2004 (libre traduction de la préface)

ROUZEL J. *Le travail d'éducateur spécialisé Éthique et pratique,* Paris, éditions Dunod 2000

RYCKEL, C. & DELVIGNE, F. *La construction de l'identité par le récit.* Dans Psychothérapies 2010/4 (Vol.30) Source : https://www.cairn.info/revue-psychotherapies-2010-4-page-229.htm

# Sitographie

CHRUSCIEL M. Interview de François Grosjean, Rapport au bilinguisme. Post du 30/01/2015 sur le blog destiné à tous les locuteurs Français qui s'intéressent à la langue anglaise un pont entre le monde francophone et la culture anglo-américaine. Source : https://le-mot-juste-en-anglais.typepad.com/le_mot_juste_en_anglais/2015/01/le-professeur-fran%C3%A7ois-grosjean-linguiste-du-mois-de-janvier.html

Documentaire : Interview de Édouard Glissant. Source : https://www.youtube.com/watch?v=Ttqh1iIk_pc

GROSJEAN F. *Thinking and Dreaming in Two (or More) Languages. The language(s) of thoughts and dreams*. Posted on March 16, 2011. In Psychology Today. Source: https://www.psychologytoday.com/intl/blog/life-bilingual/201012/what-bilinguals-languages-are-used

HURAULT J. Histoire des noirs réfugiés Boni de la Guyane française. Outre-Mers. Revue d'histoire 1960. Source : https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_1960_num_47_166_1316

JOUVE, A. *Guyane : l'histoire des Boni, de l'esclavage au marronnage*. Publié le 27/04/2018 sur RFI : https://www.rfi.fr/fr/hebdo/20180427-histoire-boni-esclavage-marron-guyane-suriname-cimarron-noir-bushinengue

LÉGLISE I. Les langues parlées en Guyane : une extraordinaire diversité, un casse-tête pour les institutions. 2019 https://www.reseau-canope.fr/fileadmin/user_upload/Projets/Line/Les-langues-parlees-2019.pdf

Langues et innovations numériques éducatives en Guyane. Canopé. Source : https://www.reseau-canope.fr/langues-et-innovations-numeriques-educatives-en-guyane/ressources-en-langues.html

Le joual : http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/Quebec-lex-joual.htm

**ANNÉE UNIVERSITAIRE 2020/2021** **IED**
**PARIS 8**

# Devoir de validation de l'EC :
## Langues, sens, éthique et pertinence.
## « Introspection cursive »

Présenté par : **Maurel Jérémy**
N° d'étudiant : 19001814

Master 1 des Sciences de l'éducation parcours éducation tout au long de la vie

Enseignant référent : **M. Laffitte P-J**
Dossier rendu en mai 2021

## SOMMAIRE

**Réflexivité** ..... **1**

**Conclusion** ..... **5**

**Bibliographie** ..... **7**

**Réflexivité**

*« Apprendre à se connaître, voilà toute la difficulté pour l'homme. »***.** (Krishnamurti, 2011).

Voilà également mon point de départ et mon leit motif depuis cette fameuse reprise d'études en licence au sein de l'IED, il y a de cela une année. Je l'entrevois maintenant, tout ceci n'est qu'un cheminement inconscient, involontaire vers une transformation profonde. Il est parfois des vents qui nous mènent contre notre gré vers des contrées enfouies depuis longtemps au sein de notre passé. Multi temporalités qui ressurgissent au détour d'une reprise d'études venant à la fois imbriquer les pièces du puzzle de notre vie mais en même temps produire ce Big Bang existentiel. Remise en question de son identité ou émergence de son être. Je ne sais pas vraiment. J'aime à penser que j'y travaille depuis maintenant deux ans pour advenir. « *Le terme « advenir » proprement dit désigne autant le sentiment d'accueillir les informations qui viennent à soi et s'actualisent en soi, que le sentiment de se renouveler soi-même à la faveur de la saisie de ces informations que l'on ne peut ni imaginer ni concevoir a priori* » (Berger, 2014)[1]. Pour ma part, je tente de sortir de ma chrysalide et de comprendre mes blessures pour que ce présent devienne un passé plus alcyonien dans mon futur. Ce texte contribue à cette évolution, à ce cheminement long et douloureux qui me mène vers plus de sérénité. Me sculpter doucement, tendrement en prenant appui sur la consistance de la polysémie des mots, pour former mon récit, pour guérir de mes maux. « *C'est d'ailleurs sur cette « puissance d'agir du récit que reposent les démarches de formation qui font appel aux « histoires de vie » pour engager des processus de changement et de développement chez les sujets* » (Delory-Momberger, 2013, p.9).

Je dérive sur le fleuve de notre belle langue française afin de me réinventer, de me concevoir, de me comprendre. Cette traversée ne fut pas sans tempête et cette langue que j'apprends à aimer revêtit parfois cette peau de chagrin sous les traits impitoyables d'un enseignant.

Produire son histoire de vie, c'est pénétrer dans une dimension heuristique de soi-même, partir à la recherche de son intériorité en utilisant la possibilité de revenir sur son écrit afin de l'épaissir. C'est cet approfondissement existentiel qui est le graal d'un tournant de vie. « *Produire une réflexion sur d'où nous venons et où nous allons* » (Hess, 2009, p.27). Passer du statut d'acteur de sa vie à celui d'auteur par le biais de la calligraphie. Construire une distance réflexive avec son vécu pour mieux se transformer. Accepter et appréhender cette distance me déroba une vie au regard de mes quarante-six printemps.

[1] Site du Cerap : https://www.cerap.org/fr/epist%C3%A9mologie-m%C3%A9thodologie/m%C3%A9thode-en-premi%C3%A8re-personne-et-rapport-au-corps-sensible-pour-une#_ftn3

***Souvenirs d'enfance***

*C'est avec plaisir que je montre à mes enfants les écoles maternelles et primaires dans lesquelles j'étudiais. J'étais un élève moyen mais relativement autonome. Mes parents n'ont pas effectué de longues études mais ont toujours eu un rapport positif, empli d'espoir, envers l'école. Le seul petit bémol à ce tableau restera (et c'est encore vrai) mon rapport avec la langue française et notamment à l'écrit. En effet, ma graphie a de tout temps était « horrible ». Les lignes d'écritures interminables faites en classe et à la maison (sans aucun doute conseillées à ma mère par l'institutrice) n'y changeront rien.*

*Extrait de l'autobiographie langagière de Jérémy (2019).*

L'autobiographie langagière m'apparait peu à peu comme cet Eden, où dans la solitude de la nuit, je déverse mes entailles temporelles pour mieux cicatriser. Quelle surprise ! Durant mes pérégrinations autour de la biographisation réciproque m'apparait cette phrase au sein d'un article de Catherine Lehoux : *« dans l'article de Jean Biarnès deux voies sont présentées : l'exploration du passé pour mieux comprendre le présent et construire ainsi l'avenir »* (Lehoux, 2014). Rien n'est hasard, tout est présage et réflexion. C'est maintenant que tout se joue, que se décompléxifie mon existence. La lumière apparait, les pièces de mon puzzle de vie s'imbriquent au gré des rencontres et des lieux. Le temps est une nécessité au sein d'un tournant de vie. L'écriture biographique un exutoire. « *Elle permet la réflexion sur l'identité comme quelque chose d'unique et de pluriel à la fois, se trouvant dans un processus permanent de renouvellement* » (Strungariu, 2014, p.592). Je ne saurai véritablement expliquer d'où vient cette volonté de s'étudier afin de se découvrir. « *L'instant pivot* » (Lesourd in Galvani, 2011 p.35) me reste étrangement abstrait. Probablement, sûrement, est-il à rechercher dans un passé volontairement enfoui. Ou peut-être, cette sensation qui relève de l'ordre du vital, qui nous incite à ne plus vouloir suivre le rythme effréné d'une société nous obligeant à courir jusqu'à en perdre notre humanité. Plus simplement, ce besoin d'écrire me permet d'anesthésier les fêlures de mon passé.

***Souvenirs d'école***

*De mon rapport à la langue française, il me restera comme une fissure. Encore aujourd'hui, lorsque je dois composer, une appréhension me vient à l'idée de montrer ces motifs que j'appelle écriture. « Toi, Jérémy on ne peut pas tricher sur toi … (rire) », l'humour demeura une constante dans ma vie, éternelle lumière de mes failles, ce sera également mon bouclier protecteur.*

*En liaison avec la graphie, l'orthographe vint appuyer et faire entrer un peu plus profondément la lame pour élargir la blessure. « Maurel, comme d'habitude, zéro, c'est nul ». Je ne me souviens pas précisément des noms de mes enseignants, seuls ceux de français, et notamment celui de 6ème reste gravé. Je n'ai jamais eu peur de ces derniers, j'étais un élève « rebelle » « agité ». Cependant leurs remarques sur mes lacunes étaient comme des flèches acérées qui me déstabilisaient, qui perforaient mon identité.*
*Même lors des résultats du C.A.P.E.P.S, une de mes professeures qui me préparait à l'écrit pédagogique me fit cette remarque en apprenant ma note qui me positionnait dans la première quintile : « 14/20, comment tu as fais ? Moi je t'enlevais à chaque fois deux points pour ton écriture ». Sans s'en apercevoir, elle pointait du doigt l'ouverture béante de ma douleur. L'arrivée d'internet et des bulletins en ligne constitua un véritable bonheur pour moi.*
*Extrait de l'autobiographie langagière de Jérémy.2019.*

Tout n'est que temporalité, accepter ce tournant de vie existentiel, c'est accepter la lenteur de ce processus. Abordant la sensation du mouvement interne, vecteur de l'expérience du « *corps Sensible* », Eve Berger nous révèle que « *quand on ressent cette lenteur à l'intérieur de soi, beaucoup de personnes nous témoignent d'un sentiment d'apaisement et de confiance* » (Berger, 2011,11'52'', partie1). Cet ancrage universel commun est curatif pour l'être et crée du sens pour se transformer. La mythologie nous décrivait ce caractère pluriel de ce temps. Chez les grecs la notion de pluralité temporelle se présentait sous la forme de trois divinités. Chronos (dieu du temps physique), mais également Kairos (représentant un temps plus abstrait qualifié de métaphysique) et enfin Aion (dieu du temps des cycles, notamment les saisons). La réflexion sur le temps et ces multiples facettes date donc de la nuit des temps. Les grecs auraient peut-être pu ajouter Metavasi (transition) qui nous aurait permis de mieux passer d'un temps à un autre, d'un événement à un autre, d'une identité à une autre. Moment de transitions entre deux temps. Françis Lesourd, lui, abordera la notion de *« savoir-passer »* (Lesourd, in Galvani, 2011, p35). Le temps de se réapproprier sa vie, son histoire afin d'entamer ce tournant. Cette interaction entre ces temporalités qui nous sont propres donne lieu à « *un temps inchoatif,…. il n'est ni rétrospectif ni prospectif mais inchoatif, ouvrant des commencements* » (Pineau, Le Grand, 2019). Une seconde naissance.

**Souvenirs d'expatriation**

*Étrangement, intégrant les minorités, le français est devenu de nouveau mon allié. Dans un pays historiquement marqué par cette langue, je retrouvais un réel plaisir à étudier cette langue et je me suis surpris à redécouvrir des classiques comme Les Misérables ou Le Comte de Monte-Cristo. J'ai évolué dans cette recherche linguistique avec des voies si variées et si semblables.*

*Traversant la méditerranée, me confrontant à mes fissures linguistiques qui révélaient, maintenant je le sais, une part plus profonde de mon être. J'ai cheminé peu à peu, pas à pas vers une réconciliation avec ma langue, avec moi-même, avec les autres.*

*Je sais que mon chemin n'en est encore qu'à son éveil.*

*Extrait de l'autobiographie langagière de Jérémy (2019).*

*« Pourquoi vouloir retirer la cagoule de celui ou de celle qui a encore besoin de la nuit sur son visage ? Ce geste ne peut être que personnel et non du fait d'autrui. »* (Barbier, 2017, p13). L'autoformation existentielle me ramène à mon intériorité. Mes interactions avec les autres me conduisent vers ma réflexivité. L'autobiographie langagière me pousse à écrire, à décrire des émotions au sein de ma solitude nocturne. Drapé de ce manteau ténébreux mais protecteur, ces heures où calme et lenteur sont présents favorisent l'introspection. « *Produire sa vie : l'autoformation et l'autobiographie est une œuvre au long cours, mobilisant soi, les autres et les choses, expériences et expressions, orales et écrites, mais aussi silences, pour tenter de conjuguer temps et contretemps*. » (Pineau, 2012, p.40-41). L'écriture prend cette dimension déterminante de l'agir au sein de cette crise existentielle. « *Tout savoir est marqué de l'écho d'un faire* » (Beaudouin, 2001, p.279). La connaissance de soi passe par ce lent accouchement littéraire. Temps et contretemps se superposent. Passée, présent et futur s'entrechoquent créant cette instabilité inhérente à l'homme lui permettant d'avancer à l'instar de cette marche qui ne peut être réalisée et efficace qu'au prix d'un déséquilibre permanent.

L'autobiographisation langagière sera ma marche vers l'émergence d'un nouveau moi. Je pense que l'écriture est incontournable pour mettre en exergue les tensions liées à l'accouchement de cette nouvelle identité. Je continue à être convaincu que le journal est une dimension où l'on se met à nu devant soi, devant les autres. On ne doit pas se mentir, se voiler la face. Cette honnêteté est d'ailleurs parfois étrange et dangereuse car elle oblige à s'accepter tel que l'on est. Se découvrir dans notre plus simple appareil, sans artifice, sans maquillage. L'autobiographie langagière nous demande ce travail d'auto-acceptation sans compromis, sans mensonges.

*« Apprendre une autre langue est un peu comme devenir quelqu'un d'autre »*

***Haruki Murakami, écrivain japonais***

*Ce sera la seule référence que je m'autoriserai au sein de ce récit. Au contraire de mes habitudes, j'ai souhaité ce travail plus intimiste, non par soucis de me refermer sur moi, car je pense au contraire que cette introspection langagière m'a permis de comprendre que c'est en partie la relation aux autres qui a contribué à me faire avancer au sein de cette abstraction magnifique que l'on nomme la vie.*

*Simplement je souhaitais comprendre et analyser en partant de mon vécu cette relation si particulière que j'entretiens avec le français et les autres langues.*

*Empreinte de sentiments ambivalents et puissants, la relation avec notre langue ne peut se détacher de la relation que l'on entretient avec les autres. Cette relation nous transforme peu à peu pour nous amener si nous le souhaitons à mieux saisir cette subtilité que l'on nomme l'Homme.*

*Extrait de l'autobiographie langagière de Jérémy.2019.*

Il aura donc fallu passer par cette réconciliation avec ma propre langue pour me permettre de devenir quelqu'un d'autre. La découverte d'une autre langue nous transforme, la méconnaissance de la sienne nous annihile. La langue constitue une part de notre être, de nos fondations. Les miennes étaient instables. Ma transition de vie est passée par l'élaboration de mon œuvre calligraphique faite de ratures, de réécritures pour finalement permettre l'émergence de mon être tant convoité. Mon chemin, j'en ai conscience n'en est encore qu'à ces balbutiements.

*Devant l'éclair -*
*Sublime est celui*
*Qui ne sait rien !*

Haïku

Matsuo Bashõ

**Conclusion**

Mon voyage introspectif s'arrête ici et maintenant pour ailleurs et plus tard. Je m'arrête, mais je ne termine pas. J'ai conscience que le cycle immuable de la vie m'appellera de nouveau.

Martin Luther King affirmait : « *peu m'importe ce qui va m'arriver maintenant. Car je suis allé jusqu'au sommet de la montage* » (Foix, 2013, p 275). J'ai gravi un de mes sommets et pris conscience du vide, mais j'ai également été subjugué par l'immensité des couleurs, des formes, des êtres. Mes œillères se dispersent au vent progressivement pour accueillir ce nouveau moi. C'est une résurrection provenant de mon histoire. Passer l'épreuve de la conscientisation, vient le soulagement et l'épanouissement. « *Après mon récit de vie, j'ai pris conscience du tuteur accroché à mon arbre. Ce tuteur, c'était les normes établies, les croyances, les valeurs, la formation, l'éducation reçue, que l'école, l'église, la société, la famille m'avaient inculquée et que j'avais contribué à renforcer. Ce tuteur, je l'ai arraché, car il avait plus d'importance que l'arbre lui-même* » (Pineau, 2012, p.43-44).

La finalité, l'aboutissement, c'est la connaissance de soi. À l'heure où l'éternelle inconnue viendra me prendre sans rendez-vous, où elle demandera à Atropos de couper irrémédiablement mon fil de vie. A cet instant magique où elle détruira éternellement mon futur et où mon présent ne se résumera qu'à quelques éphémères poussières. À l'heure où l'ensemble de ma vie ne me semblera qu'étincelle, je voudrais pouvoir avoir le temps de me dire *« au fond j'aurai eu une belle vie* » (Hawking, 2014, p164).

## Bibliographie

**Barbier R.** (2017), *Le Vide sans œillères : Vers une sagesse poétique en spiritualité laïque*, livre pdf.

**Delory-Momberger C**. (2013), *La recherche biographique en éducation, Fondements – Méthodes - Pratiques*, Saint Gemmes, Presses universitaire de Saint-Gemmes.

**Foix A**. (2012), *Martin Luther King*, Paris, Gallimard.

**Hawking S.** (2013), *La brève histoire de ma vie*, Paris, j'ai lu.

**Hess R**. (2009), *le journal de recherche,* Entretien avec Bertrand Crépeau
Cet entretien suscité par Bertrand Crépeau, bûcheron et formateur de travailleurs sociaux, a été amorcé à Paris, rue Marcadet, le mercredi 21 octobre 2009. Il a été ensuite repris par R. Hess en octobre 2010.

**Krishnamurti J.** (2011), *Face à soi-même: Réflexions sur la nature de l'être,* presse du châtelet.

**Galvani P, De Champlain Y, Nolin D, Dubé G (coord.)** (2011), *Moments de formation et mise en sens de soi*, Paris, édition l'Harmattan (Livre PDF).

**Pineau G, Le Grand J-L**. (2019), *les histoires de vie, Paris,* Presse Universitaire de France (livre Ebook).

## Sitographie

**Baudouin J-M**. (2001), « Autobiographie et formation : regards sur le texte et l'action », https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=DBU_BAUDO_2001_01_0279

**Berger E**. (2014) , « Méthode en première personne et rapport au corps Sensible : pour une pratique corporéisée de la description », https://www.cerap.org/fr/epist%C3%A9mologie-m%C3%A9thodologie/m%C3%A9thode-en-premi%C3%A8re-personne-et-rapport-au-corps-sensible-pour-une

**Lehoux C.** (2014), Commentaires à la lecture de l'article de Jean Biarnès : *« Maintenant je ne suis plus invisible, on me regarde » ou de la biographisation réciproque »* http://youpiloulipo.blogspot.com/

**Pineau G**. (2012), « Histoire de vie et formation de soi au cours de l'existence ». file:///C:/Users/ACER/Downloads/SOC_118_0039.pdf

**Strungariu M**. (2014), « L'autobiographie langagière : lieu de reflexion sur son identité », https://www.researchgate.net/publication/271134115_L'autobiographie_langagiere_lieu_de_reflexion_sur_son_identite_Etude_de_cas

## Conférence You tube

**Berger E**. (2011), « rapport au corps sensible et création de sens pour sa vie », Partie 1 :https://www.youtube.com/watch?v=K3KFj-8w0RA&ab_channel=pointdappuiofficiel

**Baudouin J-M**. (2001), « Autobiographie et formation : regards sur le texte et l'action », https://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=DBU_BAUDO_2001_01_0279

Dans le cadre de ce séminaire, je souhaiterais rendre un texte libre divisé en deux parties distinctes :

- Une première assez personnelle sur mon ressenti actuel de certaines choses et mon rapport à ce master.
- Une deuxième qui concerne une conversation que j'ai eu avec un enseignant chercheur en linguistique qui étudie les langues minoritaires, notamment l'occitan.

Il me semble que nos productions sont amenées à être assemblées en un recueil à disposition des étudiant•es de cette promotions. Pour diverses raisons, je souhaiterais que l'ensemble de mon texte soit anonyme s'il venait à être inséré dans ce recueil.

Par ailleurs, j'utilise une forme d'écriture inclusive qui je le sais ne vous ai que peu appréciable, cependant, c'est celle que j'ai choisie (bien que le fait de tout mettre au féminin m'ait beaucoup interpellée et est en réflexion sur l'usage que je pourrai en faire). J'espère que la lecture du point médian et des contractions néologiques ne sera pas trop douloureuse ☺

## Partie 1 :

Sur le modèle des conseils que vous mettez en place lors des réunions de séminaire sur BBB, je m'inscrits pour les excuses. Des excuses pour ne pas du tout avoir participé aux forums de cette UE et pour ma participation silencieuse aux réunions du vendredi soir. Ces excuses sont bien évidemment dirigées pour l'ensemble des personnes de ce master.

Tout au long de l'année, j'ai beaucoup questionné le sens de mon inscription dans ce master, ce que je souhaitais y trouver et ce que je souhaitais y donner. D'une manière générale, je me pose beaucoup de questions sur mon rapport aux choses, aux personnes et au monde dans l'espace-temps dans lequel elles se situent et s'entremêlent ; ainsi qu'au rapport entre toutes ces entités entre-elles indépendamment de mon existence.

Par rapport au master, mes questionnements ont grandement été impactés par l'année que nous venons de vivre, vivre à la fois tou•tes ensembles et à la fois individuellement. C'est assez vide de substance de dire que nous vivons les choses à la fois ensemble et à la fois individuellement, évidemment qu'en tant qu'individu, nous vivons les choses selon notre prisme subjectif, mais qu'étant intégré•es dans des sociétés, nous vivons certaines de ces mêmes choses collectivement et que donc les aspects individuels et collectifs forment des entrelacs infinis. Cependant, ce sur quoi je veux insister ici, c'est que l'on peut remarquer que ces derniers

mois ont mené à développer l'égoïsme humain, qui a toujours été là par nature, mais qui s'est exacerbé par le contexte ambiant. La « vie » a perdu une partie de son sens, si tant est qu'elle en est déjà eue un. Les rapports à soi et aux autres ont été redessinés. Tout d'abord il y a eu cette injonction à s'isoler pour « se protéger et protéger les autres », mêlé au rappel (visiblement nous l'avions oublié) que tout le monde peut mourir (sic), créant une peur de mourir seul•e et de voir mourir tout son entourage. La suite des décisions sanitaires (politiques ?) a poussé nos rapports sociaux à être resserrés à un nombre limité de personnes : notre cercle très proche (ce qui est tout à fait paradoxal avec le fait de vouloir protéger celleux que l'on aime, mais passons). Exit alors, les relations intermédiaires, éloignées, superficielles, en fin de réciprocité ou d'intérêts communs, les relations festives, celles du travail quotidien et tout simplement les simples rencontres. Nous nous sommes donc retrouvé•es dans une situation où à la fois les relations très proches sont devenues les seules relations que nous pouvions avoir, où elles ont occupé tout notre espace et se sont développées d'une manière ou d'une autre (ce qui n'est pas si mal) et dans le même temps, tout autre type de relations (pourtant nécessaires et « essentielles ») se sont transformées en un magma incompréhensible de sens, voir ont cessé d'exister. On peut comprendre que notre psychisme se sente quelque peu malmené.

Les rapports ont donc changé. Certains en bien, d'autres en moins bien. Je suis frappée depuis plusieurs mois, par le repli sur soi de chacun•e (notamment au niveau des réflexions et vécus intimes) qui ne cesse de se coupler à des envies et des besoins de retrouver des interactions sociales de toutes sortes. C'est sans doute ce qui me touche le plus en ces temps de déconfinement. La violence dans les rapports. Cette espèce de (non) retour à la normale fait jaillir depuis quelques semaines une forme de violence chez chacun•e qui m'est difficile à mettre en mots, mais qui est palpable. Je pense que ce traumatisme commun que nous avons vécu (que nous vivons) va nous prendre beaucoup de temps pour nous en remettre. Il a grand besoin d'être mis en mots, collectivement et individuellement.

Toutes les choses dont je parle ont toujours été présentes, il n'y a pas spécialement de nouveautés. Mais il y a surement une grande partie de ces choses qu'on ne voulait pas regarder et qui ont été imposées à nous et sont actuellement imposées à nous de manière générale, brutale et presque systémique.

Voilà, mon ressenti actuel, ma réflexion sur ce qui m'entoure et ma quête de sens à ce moment précis, qui ne sera peut-être pas la même dans une semaine, mais qui est là. Tout cela a eu et à encore une incidence colossale sur ma présence active mais souvent silencieuse dans ce master.

## Partie 2 :

A la lecture des textes de ce cours, j'ai tout de suite pensé à une de mes connaissances qui est maître de conférences en linguistique dans une université parisienne et qui a, il y a quelques temps de cela déjà, enseigné l'occitan dans la Drôme.

Ses thèmes de recherches actuels concernent la sociolinguistique critique, les normes et la standardisation et étudie depuis longtemps les langues minoritaires en Ecosse et en France. Je l'ai contacté début mai pour savoir s'il était partant pour que je lui fasse passer un entretien informel sur son expérience passée en tant que professeur d'occitan dans le secondaire, ainsi que sur les recherches à ce propos qu'il a pu mener. Par un temps changeant et lunatique d'un lundi midi, nous avons donc pu échanger à ce propos autour d'un wrap poulet, tomates, mozza dans un square parisien. L'environnement informel dans lequel s'inscrit cette discussion devrait vous indiquer qu'il est inutile de chercher une retranscription, je ne me suis pas mise dans les baskets d'une chercheuse, mais plutôt dans celui d'une oreille attentive et très curieuse !

Nous sommes donc revenus chronologiquement sur son parcours tant académique, que géographique et linguistique ! En effet, dans son récit de vie, il y a des recoupements très clairs qui mêlent époque, localisation géographique, langue, statut académique et pratique d'un métier, ainsi qu'envies personnelles.

Tout d'abord au début des années 2000, C. a enseigné le gallois à l'université de Rennes. Cette expérience semble lui avoir plu, cependant il note que le gallois est une langue minoritaire considérée comme étrangère en Bretagne. Cela lui a donc donné envie de voir ce que pouvait être la pratique de l'enseignement d'une langue minoritaire dans le pays dans lequel elle est parlée ou du moins supposée être parlée. Comme il savait déjà parler l'occitan, C. a décidé de passer le CAPES d'anglais et d'occitan, obtenu sans encombre.

Nous nous retrouvons donc dans l'environnement de l'enseignement secondaire dans les quartiers nord de Marseille. L'enseignement de l'occitan est une option pour les élèves. Premier étonnement de C. : beaucoup d'élèves sont inscrit•es. Second étonnement : iels n'ont pas l'air de savoir pourquoi iels sont inscrit•es à ce cours. La volonté de ces inscriptions ne semble pas être due à un héritage familial. C. me raconte qu'un jour où en quête de sens il demande à ses élèves pourquoi iels viennent à ce cours ; l'un d'elleux répond que grâce à ce cours « *quand j'irai en Provence quand je serai grand, je pourrai parler provençal* ». La

réponse quelque peu déroutante me mène à me dire que le sens d'enseigner cette langue dans ce contexte peut être régulièrement remis en question : de la part de la personne qui enseigne, mais aussi des élèves et de l'institution scolaire en générale.

Pour en revenir à C., la suite de ses aventures se situent toujours en tant qu'enseignant dans le secondaire, mais dans la Drôme. Ici, l'occitan est une langue présente dans l'héritage familial (à l'époque où C. enseignait, souvent les grands-parents de ses élèves la parlaient encore). Le sens de cet enseignement semble donc avoir été un peu plus simple à expliquer aux élèves. Cependant, les conditions de travail étaient compliquées : C. était l'unique professeur pour 4 collèges et 1 lycée dont certains étaient distants de 80 km. De plus, l'horaire des cours qu'il donnait était condensé sur une petite partie de la journée (le midi), ce qui rendait ses journées compactées sur la route entre deux cours dans la précipitation d'arriver au cours suivant. Plusieurs choses découlent de ce fait : l'occitan est optionnel, ce qui montre déjà la prise de parti de l'institution scolaire quant à la pratique de cette langue régionale. De plus l'horaire du cours est décidé par le conseil pédagogique à un moment (la pause déjeuner) qui ne pousse pas les élèves à la participation. Pourtant, au contraire, beaucoup d'élèves y étaient inscrit•es. C. me dit qu'il s'est beaucoup demandé pourquoi les élèves s'inscrivaient à cette option alors qu'elle n'était que peu reconnue et mise en valeur par l'institution scolaire, ainsi que placée au moment où iels devaient manger. Je pense en effet, qu'il faudrait creuser cette question de l'intérêt que les élèves mettent dans l'apprentissage de cette langue au sein du système scolaire : leur intérêt d'une manière générale mais aussi, mis en contraste avec le peu de place accordé par le système scolaire à cette langue.

Car C. me mentionne un autre problème : la bataille légale pour le volume horaire accordé à l'enseignement de l'occitan. Officiellement, les options de langues régionales sont données pour 3 heures par semaine. En réalité, seule 1 heure par semaine était prévue et il était impossible de négocier avec les chef•fes d'établissement le nombre d'heure officiel (sauf à Saint-Paul Trois Châteaux où lors de sa deuxième année d'enseignement, C. a réussi à obtenir une 2ème heure par semaine). Les décisions de l'institution et la place que prend l'institution vis-à-vis de la pratique de cette langue sont donc très questionnables : proposer l'option mais pas dans des conditions décentes, quel respect est accordé aux enseignants de cette matière ? quel respect est accordé à la langue en elle-même ? Aussi, dans cette idée de cohérence entre ce qui est proposé dans les établissements scolaires et la question du sens de proposer de telle choses, C. m'explique qu'à part à Nyons où il y avait une continuité entre le collège et le lycée où donc l'enseignement de l'occitan se poursuivait ; dans les autres collèges où il était enseignant, les

élèves allaient dans un lycée différent où le proviseur était contre l'enseignement de l'occitan. Donc les élèves ne continuaient pas l'apprentissage de l'occitan après le collège révélant une absence totale de continuité et de suivi de leurs apprentissages. Encore une fois, le rôle de l'institution et des décisions qui sont prises en son sein bouleversent la pratique et le sens que l'on peut donner à un métier, à une passion, à un apprentissage et à une langue.

Avec une pointe d'émotion évoquant « *la beauté de la route avec la lavande en fleur sur les côtés* », la suite du récit de C. découle donc sur son choix d'arrêter ce métier car il ne ressentait pas sa vie de manière très satisfaisante. Être continuellement sur la route, enseigner une langue qui n'a que peu de reconnaissance par ses collègues et l'institution, aucune solidarité entre professeur•es de langues et encore moins de collaboration entre les enseignant•es de langues romanes (dans l'un des collèges, la professeure d'espagnol avait dit à ses élèves de ne pas prendre provençal en option parce qu'iels allaient se mélanger les deux langues).

A ce moment-là, C. reçoit de manière assez inattendue une proposition pour travailler sur l'éducation des langues minoritaires à l'Institut national de la pédagogie à Lyon. De ce que C. me dit, il avait du mal à comprendre pourquoi il était là, qui l'employait, le sens de ce qu'il faisait et de ses missions, car il n'avait pas de tâche attribuée. Après quelques temps, il a finalement appris qu'il était employé à cet endroit pour remplacer quelqu'un pendant 1 an le temps que l'Institut recrute une personne pour un contrat longue durée et spécialisé dans ce domaine. Sauf qu'il y avait beaucoup de problèmes au sein de l'Institut et les laboratoires voyaient régulièrement leurs directeur•rices être remplacés, ce qui fait que C. est resté en poste 7 ans au lieu d'une année car personne ne s'occupait vraiment de ce qu'il faisait et de son poste. Ce dernier a fini par disparaitre quand l'INRP a été dissout.

A la suite de cet épisode, C. a décidé d'entrer en thèse avec pour sujet de recherche : l'enseignement des langues minoritaires en Calandretas et en Ecosse. Je lui demande quelle signification il pourrait donner à son sujet de thèse sans utiliser les mots de sa problématique ou de son écrit de recherche, ce à quoi il me répond que le sens pour lui était de comprendre « *ça veut dire quoi essayer de sauver une langue ?* ». L'éducation et l'enseignement étaient donc des champs de son objet de recherche, mais c'étaient loin d'être les seuls.

De manière complètement spontanée, C. s'exclame : « *les Calandretas c'est le truc qui te réconcilie avec l'éducation ! Tu as l'impression de voir des enfants heureux ! Ils elles semblent contents d'être là !* ». Je trouve de mon côté amusant (dans le sens attristant) que le concept de système scolaire soit appréhendé de manière si négative (y compris par quelqu'un

du corps enseignant), alors que le but même de l'école est supposé être l'opposé. Il y a quand même beaucoup de choses à revoir dans ce système…

C. a fait son terrain de recherche dans une école à Orange sur une classe regroupée de CE2, CM1, CM2. Il m'explique que le contexte était très compliqué : dans le monde occitan, il y a une opposition nette entre celleux qui pensent que le provençal est une langue séparée de l'occitan et celleux qui pensent que l'occitan est une langue dont le provençal est un dialecte ou une variante. Depuis 1995, le maire d'Orange a favorisé les personnes qui pensent que l'occitan est une langue à part, car ces personnes étaient moins menaçantes pour lui politiquement. Ses opposant•es au conseil municipal étaient de leur côté organisé•es au sein du parti occitan. Donc, au moment où C. a commencé ses observations, le maire avait coupé les subventions de cette école (décision prise en accord avec ses convictions politiques). L'école a donc dû racheter les locaux dans lesquels elle était pour pouvoir survivre (souvent ces écoles sont dans des locaux mis à disposition des mairies). J'entrevois déjà ici ce que C. a pu vouloir dire par « sauver une langue » au-delà de son enseignement scolaire. Dans un tel contexte, on voit tout le complexe que peut avoir un objet dans un espace-temps donné. Ici la survie d'un lieu d'apprentissage sur décision d'un personnage politique, qui montre ce que veut réellement dire « pouvoir » politique. Ce pouvoir donné entre-autre par un statut étatique qui mêle sournoisement les intérêts politiques, les intérêts personnels voir égotiques aux conséquences qu'ont de telles décisions sur des groupes de personnes. Tout cela cristallisé et martelé par la puissance de ce qu'est l'économie qui permet de justifier les décisions d'un côté et de faire disparaitre ce qui dérange d'un autre. (Cela entre d'ailleurs directement en résonnance avec les lois actuelles sur l'enseignement immersif des langues régionales). Les répercussions sur l'éducation et sur la langue sont notables dans cette histoire. Et ce qui est intéressant aussi, c'est la réaction faite à cette décision : trouver d'autres subventions pour survivre. Faire survivre le lieu, l'institution, l'éducation, l'enseignement, la langue. Les personnes aussi. Les humain•es. Et leurs idées, leurs convictions, ce en quoi iels croient et pourquoi iels vivent et se battent. C'est la première forme de militantisme qui est évoquée dans cette discussion que j'ai avec C. : non, tout ne meurt pas !

L'école a donc subsisté avec le rachat de ses locaux et dans le cadre de sa recherche, C. a pu faire ses observations au sein de cette Calandreta. Il a fait un certain nombre d'entretiens avec des enfants en leur demandant au préalable la langue dans laquelle iels souhaitaient s'exprimer, ce à quoi les enfants ont toujours répondu : « *en occitan* ». Par ailleurs, lors de ses observations, C. a remarqué qu'entre elleux les enfants parlaient français (par exemple lors des temps de récréations). Son hypothèse sur le fait que les enfants ne parlent pas en occitan

lorsqu'iels sont juste entre elleux est parce que ces enfants n'ont pas été socialisé•es dans leur enfance en occitan. Il tire cette hypothèse d'un parallèle avec ses observations en Ecosse où les enfants apprennent à parler autant, si ce n'est plus avec des enfants plus âgé•es qu'avec leurs parents. En effet en Ecosse, bien que les parents soient très stricts pour que l'écossais ne soit pas parlé à la maison, les enfants ne parlent presque que écossais dans la cour parce que c'est la langue des « plus grands » enfants. Les enfants sont socialisé•es assez tôt à parler en écossais avec d'autres enfants. L'hypothèse de C. est donc que la Calandreta où il faisait ses observations était une école relativement nouvelle, donc la première génération d'enfants n'avait pas eu d'enfants plus âgé•es pour parler occitan lors des récréations (du moins à l'époque où il y était). Ce n'est peut-être plus le cas actuellement… ? A l'époque, C. avait initié des tentatives d'incitation à parler occitan dans la cour mais cela n'avait pas pris. En farfouillant dans les vieilles boîtes de jeux occitans mises à disposition dans l'école, il avait essayé de jouer à un jeu avec elleux et de voir comment iels réagissaient : les enfants avaient uniquement gardé les termes du jeu en occitan mais parlaient en français pour tout le reste de leurs interactions. L'absence de socialisation en occitan préalable impliquait que même dans un contexte linguistique occitan iels interagissaient en français.

Je comprends l'aspect de la langue dans la socialisation avec les enfants plus grands, mais j'interroge C. sur ce même aspect de leur socialisation dans leur contexte familial : quelle est la prise de position et l'implication de ces parents ? C. m'explique que la plupart des parents ne parlent pas vraiment occitan, certains même pas du tout. D'autres vont l'apprendre en même temps que leurs enfants (en allant à des cours du soir). D'une manière générale, les parents ne sont pas forcément militant pour l'occitan, le choix d'inscrire leur enfant dans une Calandreta est plus intéressé du point du fait que c'est une école bilingue et qui utilise la pédagogie Freinet (comme le montraient les résultats de L'Héritier dans un article du cours)[1]. En réalité, pour certains parents, le fait que la langue parlée soit l'occitan n'a que peu de valeur, cela serait presque mieux pour elleux si c'était en anglais me dit C..

Je demande à C. s'il sait si certains enfants continuent de parler cette langue dans la suite de leur vie, s'il sait quelle place iels peuvent accorder à la pratique de cette langue, l'usage qu'iels peuvent en faire ou leur ressenti adulte d'avoir été scolarisé•e dans une Calandreta. C. est resté en contact éloigné avec 3 filles de l'école, très impliquées et motivées à l'époque où il

[1] L'héritier, C. Parler l'invisible in colloque « *minorités invisibles : diversité et complexité (ethno)sociolinguistiques* », 28-29/11/2013, DIPRALANG, Montpellier

faisait ses observations qui ont actuellement environ 25 ans. Il n'a pas forcément réponse à toutes ces questions car iels n'ont pas gardé de relation proche, mais lors des échanges qu'iels ont pu avoir quelques années après la sortie scolaire de ces élèves, elles comprenaient encore quelques mots d'occitan mais ne le parlaient plus du tout.

Je m'interroge alors sur le ressenti des enseignant•es et le sens que tout cela peut avoir sur elleux. Je demande à C. s'il n'y a pas des instants de démotivation pour elleux d'enseigner à des enfants qui dans de nombreux cas ne vont pas continuer à pratiquer cette langue dans la suite de leur vie et dont certains parents ne montrent pas forcément d'intérêt à cette langue précise dans la scolarisation de leur enfant. Selon C., bien au contraire ! Motiver des enfants c'est leur métier et en tant que personnes militantes leur but c'est aussi de convaincre les parents à l'importance de l'occitan. C'est aussi se dire que l'on sème quelque chose qui peut-être par la suite reviendra (peut-être que quand ces enfants auront des enfants iels voudront peut-être retransmettre cette langue). Comme dans toute pratique militante, chaque changement est le fait d'une minorité de personnes, qui non seulement a un sens très fort pour elles, mais en plus, qui par détermination peut s'étendre à d'autres personnes et possiblement amènera à des changements plus globaux. C. compare cela avec les sciences : tout le monde ne comprend pas ce que font les scientifiques, mais pourtant les scientifiques proposent des choses en ayant foi en leur véracité, leur sens, leur implication et en leur possibilité d'être reprises a posteriori par d'autres : si on ne propose pas, rien ne pourra jamais être repris. On ne peut, par ailleurs pas faire que des choses qui vont marcher. C'est cette même idée du militantisme pour les langues et notamment pour l'occitan au sein des Calandretas. A Orange, cette implication militante est aussi liée à une dynamique de lutte contre le Front National. Selon C., le sens que les instituteur•rices des Calandretas peuvent avoir de leur métier vient de plusieurs facteurs : leur sens du service public, le sens de la mission d'enseignement, un vrai plaisir à faire ce métier, parler une langue qu'iels aiment. En résumé, iels pratiquent quotidiennement quelque chose qu'iels aiment, qui a un sens fort et profond pour elleux. Cela peut être relié avec l'article de Dobui et Kaufman (2014) qui évoque certains aspects similaires.[2]

Je demande alors à C. ce qu'il a tiré de cette expérience, de son travail de recherche ? Pas au niveau des « résultats » de ses observations ou de son rendu académique, mais ce qu'il

[2] Dobui, B., & Kaufman, D. (2014). Valorisation par la clandestinité : éducation et travail d'une association linguistique à New York.

en a tiré pour lui-même. Il me répond exactement la première phrase que celle qui lui était venue au début de son discours sur les Calandretas : ça l'a réconcilié avec l'école. Notamment avec la découverte de la pédagogie Freinet que par ailleurs il questionne. Par exemple, comment faire pédagogiquement pour que des enfants parlent en occitan entre elleeux dans la classe ? Un système d'amende était mis en place au début de l'année (pas avec de la vraie monnaie, mais une monnaie choisie collectivement). Si les enfants avaient bien travaillé, iels pouvaient gagner des points, mais si quelqu'un parlait en français, alors il y avait une amende. Je trouve cela assez percutant que l'anecdote que C. me raconte sur ce qui a pu le questionner dans la pédagogie mise en place soit exactement le même sujet que ce qui a créé un débat très animé sur un des forums du cours de ce master. Il ne me dit cependant pas plus de ce qu'il en pense.

Cette expérience (au sens large) l'a donc réconcilié avec l'école, pour autant, je lui demande si ça ne lui a pas donné envie à un moment de devenir instituteur dans une Calandreta (C. est par la suite devenu maître de conférences et a continué une carrière universitaire). Je récolte un « *non* » catégorique et affirmé. Tout d'abord pour l'aspect du travail quotidien avec des enfants (il n'a pas spécialement de vocation pour cela et préfère les interactions entre personnes plus âgées), mais aussi parce que ce qu'il aime c'est le lien entre recherche et enseignement (donc cela nécessite plus ou moins d'enseigner dans le supérieur). Ensuite, C. cherche ses mots et m'explique la métaphore du chef de gare : son ressenti quand il était enseignant en collège était une « *impression que j'allais vieillir en faisant toujours la même chose et que tous ces enfants allaient passer avec toute leur vie devant eux et que moi j'étais bloqué là. Ca doit être pareil avec des enfants encore plus jeunes* ». Je ne m'attendais pas vraiment à cette réflexion que je ne m'étais d'ailleurs jamais faite de mon côté. Mais c'est intéressant de voir le rapport au temps qui passe et le rapport avec qui on vit un même moment (un•e instituteur•rice avec sa classe d'élèves).

Nous terminons cette discussion en faisant un parallèle avec l'irlandais (j'ai vécu en Irlande de l'ouest, à Galway quelques temps). Dans certaines parties de ce conté, l'irlandais est toujours parlé couramment et est une langue officielle (avec l'anglais), ce qui n'est pas le cas en Irlande du Nord. Nous évoquons assez superficiellement, la guerre entre le nord et le sud de l'Irlande, les conflits linguistiques qui ont émané à ce moment-là et qui continuent d'être débattus (notamment avec la réorganisation qu'implique le Brexit). Avec C., nous avions d'ailleurs fait un voyage sur les îles Aran en décembre 2019 (cf photo). Sur ces îles, très peu peuplées, les populations parlent irlandais naturellement et anglais avec les non-locaux. Il y a aussi une école pour que les jeunes adolescent•es et adultes viennent faire des stages d'été

immersifs en irlandais. Nous nous rappelons alors, les quelques soirées que nous avions passées au pub, seul•es étranger•es (nous étions loin de la période touristique) entouré•es de tous ces hommes réunis autour de bières parlant irlandais. Avec beaucoup de nostalgie, cette conversation m'évoque le dernier voyage qu'il m'a été possible de faire.

*Inishmaan – Aran Islands (Irlande) le 1er décembre 2019*

## Bibliographie :

Dobui, B., & Kaufman, D. (2014). Valorisation par la clandestinité : éducation et travail d'une association linguistique à New York.

L'héritier, C. Parler l'invisible in colloque « *minorités invisibles : diversité et complexité (ethno)sociolinguistiques* », 28-29/11/2013, DIPRALANG, Montpellier

**PERRIN Claire – n° 16711608**

# LANGUE, SENS, ÉTHIQUE ET PERTINENCE

***Écrit libre… pour des esprits libres !***

## Le bilinguisme immersif à l'école dans l'actualité !

Nous sommes le 29 mai 2021. Aujourd'hui des enfants et des enseignants des écoles Calendreta battent le pavé pour dénoncer la décision du Conseil constitutionnel, censurant partiellement la proposition de loi en faveur des langues régionales. Celui-ci s'est notamment opposé à l'enseignement immersif des langues régionales dans les écoles publiques ou sous contrat avec l'État, avançant en effet qu'il est contraire à l'article 2 de la Constitution stipulant le fait que « *les particuliers ne peuvent se prévaloir, dans leurs relations avec les administrations et les services publics, d'un droit à l'usage d'une langue autre que le français* ». Ainsi, l'usage du français s'impose dans les relations avec les administrations, s'inscrivant dans une mission de service public.

C'est tout de même étonnant de ramener l'enseignement dans une langue régionale, mais aussi l'enseignement tout court, à une dimension administrative, et il est toujours surprenant d'avoir autant besoin d'affirmer la domination du français ! Dans notre être-ensemble, nous avons besoin de langues communes de communication et d'échange, *mais pourquoi adopter une telle position hégémonique et défensive ?*

Il est d'autant plus dommage que le bilinguisme immersif pratiqué par les écoles Calendreta, au-delà d'un militantisme pour transmettre la langue et la culture occitane, renforce avant tout un choix pédagogique : celui de faire de la classe, ainsi que l'exprime Corinne Lhéritier (2013), un « *milieu de langage, c'est-à-dire de culture et d'organisation symbolique, et non seulement lieu d'apprentissages plus ou moins entassés selon les modes ministérielles et sans tenir compte des 'rythmes fins' de chacun* ». Celui encore de s'appuyer sur « *une pédagogie de la parole, une pédagogie du sujet dans sa singularité* ». Ce dont il s'agit surtout, c'est de proposer une pédagogie plus innovante et respectueuse de l'enfant.

L'immersion dans l'occitan y contribue car il ne s'agit pas seulement pour l'enfant d'apprendre une langue mais de devenir sujet de son apprentissage : « *On a là un renversement dans le rapport scolaire de l'occitan et de l'enfant : ce n'est plus un objet que l'on apprend, qui est premier, c'est un sujet qui s'empare d'un outil et le fait à sa main* » (Lhéritier, 2013). Les mots de Pierre Johan Laffitte (2020) vont également dans ce sens : « *le fondement conceptuel de Calandreta n'est pas tant l'abord sociolinguistique de son identité diglossique fortement minorée, que l'abord psycholinguistique des enjeux du multilinguisme. (...) Il (l'occitan) n'a d'autre voie que de devenir la source, l'outil et l'étayage pour déployer la puissance de parler, créer, agir, grandir* ». Justement, cela est rendu possible dans les écoles Calendreta par le choix de la pédagogie institutionnelle, le bilinguisme immersif et la pédagogie institutionnelle y étant complètement intriqués.

**Le plurilinguisme dans le collège où je travaille**

Ce qui se joue avec la « *pédagogie d'ouverture au multilinguisme* » (Laffitte, 2020) et son lien avec le développement de meilleures conditions pour apprendre, m'interpelle et m'intéresse grandement. En effet, je suis assistante pédagogique dans un collège un peu oublié au fin fond du Val d'Oise, qui a pourtant la chance de regrouper un personnel mais aussi un public d'une diversité linguistique absolument unique ! De nombreux élèves que j'accompagne ne sont pas de langue maternelle française. Leurs familles parlent polonais, kabyle, arabe, wolof, portugais… Des enfants parlent ces langues, d'autres pas, certains traduisent pour leurs parents, mais tous ont baigné dans ces langues. Ce cours m'invite d'ailleurs à ne pas en rester à une généralité et à être plus attentive à cette réalité, à « *cette incroyable richesse* » pour reprendre les mots de Bien Dobui et Daniel Kaufman à propos de New York où sont parlées 800 langues. J'en sais finalement trop peu ! Je me trouve donc au collège avec des élèves qui ont grandi dans le passage d'une langue à l'autre. Pour autant, ce multilinguisme, de fait d'un grand nombre de nos élèves (environ 700), ne me semble pas perçu comme une richesse ou un atout dans mon établissement, ni par l'éducation nationale en général... « *Au collège, on parle français* », c'est ainsi qu'un de mes collègues a repris un élève utilisant un mot arabe en classe. *Pourtant, ne pourrait-on pas davantage être curieux des mots des autres, leur faire de la place, en faire une chance d'ouverture ?*

Dans les écoles fréquentées par les enfants d'ambassadeurs, peut-être le multilinguisme est-il valorisé ! En tout cas, dans les collèges appartenant aux réseaux d'éducation prioritaire, il me semble plutôt vu, au mieux, comme un handicap supplémentaire, ou au pire, il est tout simplement

ignoré, écarté, sans en faire une richesse ou une chance. Alors il est facile de penser que le multilinguisme des milieux populaires, des milieux de l'immigration, n'est certainement pas mis en valeur : la discrimination entre en jeu, une discrimination qui n'est pas tant linguistique que sociale. Ce qui est méprisé, ce n'est pas que vous parlez une autre langue, c'est l'identité et l'expérience que vous exprimez par votre langue, avec tous les préjugés qui s'y rattachent. C'est cela que l'on veut enfermer dans le silence. Et il me semble impérativement urgent d'y répondre en refusant la discrimination et l'exclusion à l'école. Ce n'est pas seulement une exigence éthique, politique, sociale, c'est aussi une exigence pédagogique. *Qui peut apprendre à l'école s'il sent que sa famille, que son milieu, n'y sont pas considérés ? Que sa langue, son histoire doivent se cacher ?* Je crois profondément que l'éthique de toute véritable pédagogie est de permettre à l'enfant de dire et de se dire, de l'accueillir et de le respecter dans ce qu'il a de plus singulier, en reprenant les propos de Pierre Johan Laffitte. Ce qu'il a de plus singulier c'est aussi ce qui le façonne : son histoire, sa famille, son milieu, sa langue. Accueillir et respecter l'enfant, c'est aussi accueillir et respecter tous ces aspects.

La langue véhicule aussi « *une certaine façon de voir le monde* » (Laffitte, 2020). Quel dommage d'appauvrir notre compréhension collective du monde en cultivant si peu cette diversité des langues et des origines ! Cela m'évoque la réflexion d'un enseignant, mise sur papier dans *Tous peuvent réussir ! Partir des élèves dont on n'attend rien* : « *Quand chaque enfant a les preuves que sa vision du monde est entendue, acceptée, qu'elle contribue au même titre que les autres à l'identité de la classe, se met en route une pédagogie de l'appartenance scolaire qui permet une démocratie vivant dans la classe* » (Deligne, 2013). Une démocratie vivante où l'on peut exprimer son opinion, faire nôtre la pensée des autres, dialoguer, débattre, communiquer, décider ensemble, bref : apprendre et grandir.

Dans notre système éducatif classique, on parle de l'anglais, de l'allemand ou de l'espagnol en tant que Langue vivante 1 (LV1) ou Langue vivante 2 (LV2) alors que des enfants sont baignés depuis leur naissance dans bien d'autres langues vivantes que celles enseignées à l'école ! *Que se passerait-il si l'on faisait dès les petites classes de cette diversité linguistique une richesse pour tout le monde, en nous appuyant davantage sur les savoirs des enfants et de leurs familles ?* Je devrais creuser cette question avec des collègues. Car justement, *« Les corrélations entre souplesse linguistique et aptitude cognitive à de nombreuses autres compétences intellectuelles ont été souvent soulignées »* dit Pierre Johan Laffitte. *Pourquoi faire le choix (absurde !) de passer à côté*

*de cette possibilité de mieux apprendre par la reconnaissance et la valorisation des richesses linguistiques de nos classes ?*

**Des chemins ouverts pour renouveler nos pratiques**

Mais ce n'est pas inéluctable, les travaux auxquels j'ai pu accéder grâce à ce cours, comme ceux de de Bien Dobui, de Jean-Léo Léonard, de Pierre Johan Laffitte et d'autres encore, encouragent à chercher comment, par nos pratiques pédagogiques, il est possible de redonner du pouvoir à l'expression du désir d'apprendre et de grandir de chaque enfant, de refaire du français une langue de liberté qui serve son expression singulière. Je trouve alors des pistes pour renouveler *la praxis* dans ce que je découvre de la pédagogie institutionnelle, avec ses « *quoi de neuf* » et ses lieux de parole, ce que j'apprends des techniques Freinet, notamment celles autour de l'écriture libre. J'en trouve également dans l'approche des bibliothèques de rue d'ATD Quart Monde que j'ai connues dans mon enfance en suivant mes parents engagés dans cette association. Ces bibliothèques initiées et animées par ATD Quart Monde dans les quartiers défavorisés de 35 pays amènent des livres choisis avec soin à des enfants réunis sur une couverture, une natte, un bout de trottoir. Le livre, si souvent associé à l'école, à l'échec et à la honte, redevient objet de curiosité, de joie, de rencontre, d'expression, de fierté... Les enfants se réapproprient les livres et par là-même, la langue, la langue orale du conte, la langue écrite du livre. Cela rejoint et renforce leur désir d'apprendre. Ainsi, que ce soit à l'école ou dans la rue, l'enjeu est avant tout d'ancrer nos pratiques dans le désir d'apprendre des enfants.

Je suis aussi intéressée par ce qui est dit de la force de l'apprentissage d'une langue minoritaire, non utilitariste (*dans la perspective de l'économie mondiale !*), d'une langue qui ne va pas de soi. Quand le petit Khaled, 5 ans, dit à Corinne Lhéritier : « *L'occitan c'est au bout, c'est au bout du monde* », je me demande en quoi apprendre ensemble par l'immersion une langue minoritaire promeut une forme d'égalité entre les uns et les autres, propice à la vie ensemble et aux apprentissages. Parce que cette expérience défige aussi les autres langues et les identités. C'est toujours formidable de découvrir la puissance du faible, du petit, du précaire pour démystifier et questionner les certitudes…

D'après Léonard (2012), « *Lorsque c'est la diglossie qui est jugée honteuse, contre-productive et absurde – pour ne pas dire de manière triviale, ringarde – et non plus le bilinguisme dialectal ou le contact de langues, les conditions sont enfin remplies pour un changement réel et une nouvelle*

*construction des relations inter-groupes au sein de l'État-nation. En somme, la conscientisation (...) est le levier même de ce retournement* ». Voilà de quoi initier, même modestement, de nouvelles façons d'approcher la diversité linguistique, afin de susciter de nouvelles façons de se rencontrer et de créer, dans la classe et dans l'école, des relations qui favorisent, subliment la vie ensemble, les apprentissages, la singulière réussite de chacun.

**Singularité du sujet et savoirs d'expérience**

Dans les écrits et conférences proposés par le cours, j'ai trouvé matière à réfléchir et enrichir mon projet de recherche. Ce qui y est exprimé sur la « *singularité du sujet* » me rejoint dans ce qui m'anime : reconnaître que toute personne porte une expérience qui la rend unique, détentrice, porteuse d'un savoir indispensable à la réalisation de notre monde commun. La conception de l'éthique comme étant le respect absolu du sujet me semble fondamentale.

C'est autour de la prise en compte des savoirs d'expérience que je souhaite mener mon projet de recherche. Mes années de licence en psychologie m'ont permis d'approcher la notion de savoir d'expérience, notamment à travers les travaux de Patricia E. Deegan, psychiatre souffrant de schizophrénie. Liée à la notion d'*empowerment* (Deegan, 2001), on la retrouve aussi chez d'autres acteurs sociaux, hors cadre médical, et en particulier chez les militantes féministes ou dans certains mouvements communautaires (Bacqué, Biewener, 2015). J'ai pu appréhender ensuite d'autres facettes de cette notion grâce à ATD Quart Monde, organisation qui s'attache à promouvoir la reconnaissance du savoir des plus pauvres, qui propose de penser non plus pour eux mais avec eux, pour bâtir un monde commun et en finir avec la misère.

Ces 25 dernières années, ATD Quart Monde, en partenariat avec des universités, a développé une méthodologie qui permet la co-construction de connaissances par le croisement de trois types de savoir : savoir des personnes en situation de pauvreté, savoir des acteurs de terrain, savoir des universitaires (Groupe de recherche Quart Monde-Université, 1999).

Pour cette association, outre les nombreuses crises économique, sociale et plus récemment sanitaire, auxquelles le monde fait face, nous oublions une crise majeure qui se déroule sous nos yeux depuis des décennies : « *celle de la production de connaissances qui nie avec une violence inouïe la connaissance des personnes et populations en situation extrême d'exclusion, de discrimination et par conséquent de misère* » (Brand, 2012).

En effet, dans toutes nos sociétés, il existe une mise à l'écart presque systématique des personnes qui subissent l'extrême pauvreté. Ces personnes ne sont pas seulement reléguées dans des quartiers défavorisés, discriminées, laissées sur la touche par le monde du travail, de l'éducation ou de la formation, elles sont tout simplement ignorées. Leurs conditions de vie sont mal connues ou mal analysées, et la plupart du temps, sans elles ! On ne sait pas ce qu'elles pensent de leur vie, de la vie de notre société, on ne sait pas comment elles agissent quotidiennement pour faire face à leur situation et ce à quoi elles aspirent, on ne leur demande pas leur avis, *« comme si manquer de tout serait aussi manquer de savoir utile aux autres »* (Brand, 2012). Ainsi, leur intelligence n'est pas sollicitée, leur savoir d'expérience, profane, informel, n'est pas pris en compte. Et puis parallèlement, les acteurs politiques et institutionnels pensent et élaborent des théories, puis des stratégies afin de détecter les failles à l'origine de la détresse sociale, et enfin proposent des lois, des mesures, afin de pallier les défaillances du système : ils pensent pour, et non avec les personnes en situation de pauvreté. *Pourtant, celles-ci ne devraient-elles pas être les premières associées à l'élaboration, la mise en œuvre et l'évaluation de ces programmes et politiques puisqu'elles sont les plus durement touchées par les inégalités et les discriminations ?* D'après Ferrand dans un article paru en 2013, la conséquence de leur mise à l'écart et de la non-reconnaissance de leurs savoirs implique que la misère se perpétue, les solutions proposées, élaborées sans elles, se retournant alors contre celles-ci.

Geneviève Defraigne-Tardieu, dans son livre *L'université populaire Quart Monde, la construction du savoir émancipatoire* (2012), nous explique que *« Le milieu de la grande pauvreté agit comme un révélateur des fragilités et des limites des projets humains. Il appelle à bâtir un savoir qui libère au lieu d'exclure, qui rassemble au lieu d'isoler, qui émane des plus fragiles au lieu d'émaner seulement des experts reconnus, un savoir qui permette de comprendre et d'interpréter le monde dans son ensemble au lieu de maintenir à l'écart l'expérience et la pensée des plus démunis. L'apport de tous, y compris de ceux qui sont le plus privés de l'accès aux savoirs reconnus, est nécessaire pour comprendre le monde. La démocratie exige cet apport pour arriver à une réelle intercompréhension ».*

Le Mouvement ATD Quart Monde, depuis ses débuts il y a 60 ans, a suscité différents espaces d'expression qui reposent sur la reconnaissance des savoirs d'expériences des personnes en situation de grande pauvreté. On peut citer, en particulier, l'Université populaire Quart Monde initiée en 1972 par Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, avec des personnes vivant la pauvreté. Cette dernière s'est développée en réseaux et existe aujourd'hui dans différents pays où

est implantée l'organisation. Il s'agit d'espaces de dialogue, le plus souvent mensuels, de réflexion et de formation réciproques entre des personnes vivant dans la grande pauvreté et d'autres citoyens. Par conséquent, l'Université populaire permet aux personnes en situation de pauvreté de construire leur pensée, de se former à l'expression publique, de partager ce qu'elles ont appris à travers leur expérience : *« Celui dont les idées ne peuvent être entendues parce qu'elles ne peuvent être exprimées est le jouet de tous les pouvoirs arbitraires* - a écrit un jour Joseph Wresinski -*, il est toujours soumis aux idées des autres, il en est l'esclave »* (1979). Dans ce lieu de partage populaire, les personnes en situation de pauvreté s'expriment en premier car c'est leur pensée et leur parole qui servent de référence. Enfin, Defraigne-Tardieu (2012) ancre plus profondément la réflexion en précisant qu'il est le lieu, le siège de la construction d'un savoir émancipatoire. C'est un lieu qui permet la transformation de l'être, de passer de la honte de sa condition à la fierté de son milieu, de son courage et de sa résistance.

Les travaux de Léonard ou de Dobui font, pour moi, beaucoup écho à des expériences comme celles vécues à ATD Quart Monde, ils expriment également le passage de la honte à la fierté, la notion de résistance par la construction d'un savoir émancipatoire.

Ainsi, dans l'article de Bien Dobui (2017), Fulgencio C. exprime la ségrégation ressentie par les amuzgophones à San Pedro Amuzgos où la langue n'est pas enseignée à l'école et où l'administration n'en fait aucun cas : *« ... je vais parler de pourquoi nous perdons la langue amuzgo. Tout d'abord par l'immigration des gens vers les grandes villes. Ensuite parce que nous avons honte. Les personnes de San Pedro Amuzgos ont honte de leur langue. Aussi parce que ceux qui parlent la langue amuzgo ne lui accordent pas assez de valeur. (...) Enfin pour finir, c'est à cause de la discrimination des autres habitants, qui parlent seulement l'espagnol. Et ça, - la discrimination -, nous les indigènes, nous en avons vu passer ».*

Dobui explique alors comment le peuple amuzgo a survécu aux invasions et aux guerres, aux déplacements forcés, en se réfugiant dans des régions toujours plus isolées, et puis finalement en restant sur place et en revendiquant leurs droits à un lieu où vivre. Toutefois, les Amuzgos subissent toujours une forte discrimination, la honte étant un sentiment que l'on intériorise toujours plus si l'on vit des humiliations constantes. Ils sont de plus en plus nombreux à tenter d'émigrer vers le Nord en réponse à la pauvreté et à la marginalisation. Pour l'auteur, les attitudes discriminatoires négatives à leur égard servent aussi de point de rassemblement : « *La discrimination est une expérience commune vécue par beaucoup, et sert aussi à créer des groupes identitaires. (...) les*

*projets linguistiques ont la possibilité de stimuler un sentiment de résistance préexistant* » (Dobui, 2017). Ils le peuvent, à condition d'adopter une approche participative, en bâtissant des projets qui vont du bas vers le haut, qui mettent les locuteurs au centre de l'élaboration des données (*et non pas sous un microscope tenu par d'autres*), et en permettant la réflexion sur des sujets pertinents, utiles à leur communauté et à d'autres : « *C'est une manière de donner un lieu de questionnement, de réflexion, comme une sorte de think tank sur leur propre expérience. (…) L'élaboration linguistique est devenue ici une ressource dans la gamme de solutions pour déjouer l'oppression* » (Dobui, 2017).

**Du silence…**

« *Le silence n'est pas absence de langage, c'est une parole en puissance, sur le mode du possible, c'est-à-dire se rouvrant à la possibilité d'être interprétée, mise en question, en appel d'un dialogue : sa propre présence contagieuse par-delà les mots* » (Laffitte, 2021). Cela me parle et m'invite à une présence beaucoup plus attentive vis-à-vis de mes élèves, à leur silence, au fait de leur laisser la maîtrise du moment où ils prennent la parole et décident de le rompre. Cela me donne aussi l'envie de me former davantage pour créer les conditions dans la classe qui permettent qu'advienne une parole plus authentique des enfants et que le sens d'être là ensemble et d'apprendre s'approfondisse.

Pour autant, je pense aussi à ceux qu'une expérience parfois incommunicable fait taire. Là aussi leur silence est « *appel d'un dialogue* ». *Mais que nous faut-il avoir compris avant qu'il puisse s'initier ?* Dans son livre *Quand un peuple parle* (2015), Bruno Tardieu, volontaire permanent d'ATD Quart Monde, relate son expérience de bibliothèque de rue à New York. Un jour, la séance de bibliothèque de rue a pour thème les animaux. Les enfants sont invités à dessiner, peindre, imaginer ce qui pourra être inscrit dans la base de données qu'ils bâtissent dans la mémoire de l'ordinateur que l'équipe amène dans la rue chaque semaine. On est alors au début des années 80, Tardieu et ses co-équipiers sont en avance en amenant ainsi l'informatique sur le trottoir, au cœur des quartiers défavorisés, dépendant des familles pour l'alimentation en électricité. Charmaine, 4 ans, montre tout à coup fièrement un dessin sur lequel elle a dessiné des rats car, dit-elle, « *il y en a plein chez nous, dans l'appartement !* ». Sa sœur aînée, Bridget, saisit le dessin et le déchire en s'exclamant qu'il n'y a pas de rats là où ils vivent. Bruno Tardieu est interloqué, il voit la perplexité de Charmaine et explique dans son livre que tout petit, un enfant dans la misère se met à douter de

ce qu'il a vu, de ce qu'il sait : « *Même s'il dit la vérité, on peut lui dire que c'est faux* ». Il y a des choses qu'on ne peut pas dire car elles peuvent se retourner contre vous, contre votre famille.

Tardieu relate aussi cet après-midi où l'enfant le plus agité de la bibliothèque de rue s'assied enfin sur la couverture le séparant du trottoir, avant de s'emparer d'un livre. Manque de chance, c'est un livre sur les vacances ! Ses chapitres racontent : « *John part en vacances à la mer* », « *Betty part en vacances à la montagne* », « *David part en vacances à la campagne* »… En refermant le livre, l'enfant s'écrie : « *Moi, je pars en vacances à la montagne* », ne manquant pas alors de faire réagir les autres enfants : « *Toi, tu es un menteur ! Tu ne pars jamais en vacances, tu n'es qu'un clochard et ta famille aussi !* ». Une bagarre s'ensuivit, relata Tardieu, avant d'ajouter : « *Je me mordis les doigts d'avoir amené un livre aussi normatif, dans lequel l'expérience de Chris ne faisait pas partie de la diversité mise en avant pour tous les enfants. Je me rendis compte que beaucoup d'autres livres l'étaient également. Je compris aussi que sans cesse le savoir officiel nie l'expérience des pauvres. Il se crée une dissonance, une discontinuité cognitive dès la petite enfance entre l'expérience réelle, observée, et la connaissance légitime pour décrire cette expérience. Les gens finissent par penser que le savoir ne peut pas venir d'eux (...). Les milliards d'enfants pauvres doivent faire face à cette dissonance qui les fait taire, et leur silence est interprété comme un vide d'esprit* » (2015).

*Quel chemin faut-il faire avec ces enfants pour qu'ils puissent se dire et que ce qu'ils ont à dire soit accueilli ?* Lorsque j'étais enfant, j'avais participé plusieurs fois à des rencontres Tapori, courant d'amitié entre enfants de milieux différents initié par ATD Quart Monde. C'est là que j'ai découvert que des enfants, comme moi, ne pouvaient pas grandir dans leur famille et se retrouvaient placés en institution en raison des conséquences de la grande pauvreté dans la vie de leur famille. Ils étaient souvent humiliés et affrontaient l'échec scolaire. Pourtant, dans ces rencontres, nous étions tous des enfants plein de vie : Pendant deux jours, nous nous retrouvions ensemble, venant chacun de différents quartiers de Suisse, où je vivais. Nous nous retrouvions dans le jeu, nous réfléchissions autour d'un thème, nous découvrions les « *histoires de courage* » d'enfants de différents pays confrontés à la grande pauvreté (*de petites monographies d'enfants*), nous étions amis. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais les animateurs travaillaient beaucoup les conditions qui nous permettaient de nous accepter, enfants aux vies si différentes mais avec de mêmes rêves, sans qu'aucun ne se sente exclu, ne soit réduit au silence. Ils étaient en permanence attentifs à celui qui avait le plus de difficultés et nous mobilisaient dans le même sens. Ils avaient créé un cadre

sécurisant pour tous les enfants, un cadre où rien de ce que nous ne disions ne pouvait se retourner contre nous.

Je m'interroge beaucoup sur la qualité qu'il nous faut développer pour que ces enfants qui doivent faire face « *à la dissonance* » se sentent chez eux à l'école, qu'ils puissent y être pleinement eux-mêmes, s'y exprimer et y prendre la parole, partager leurs savoirs, pour que leur appétit d'apprendre puisse finalement s'y développer. Je pressens qu'il faut pour cela développer de véritables savoir-faire mais aussi qu'il faut bien plus que de très bonnes pratiques professionnelles. Car il est essentiellement question d'engagement et d'implication personnelle. Il s'agit de prendre le parti de « *partir des élèves dont on n'attend rien* », de valoriser leurs apports, de prendre au sérieux leurs projets, de faire découvrir à tous que derrière l'enfant le plus turbulent, en échec, il y a un enfant qui veut apprendre. L'implication de l'enseignant et du personnel scolaire ne suffit pas, il faut créer les conditions de la coopération entre les enfants, la développer entre les parents et le monde de l'école, mais aussi rechercher le partenariat.

**Pour en revenir à mon projet de recherche**

Travaillant comme assistante pédagogique dans un collège, j'ai voulu inscrire au cœur de mon projet de recherche de Master en Sciences de l'éducation le questionnement autour de la façon dont l'école s'ouvre aux savoirs des parents de milieux moins favorisés. Je crois que c'est l'une des clés pour que l'école devienne davantage l'école de la réussite de tous les enfants. Mais je vois très peu d'initiatives dans ce sens sur le terrain.

Au cours de cette année, d'autres faits m'ont marquée, tels que le temps de rassemblement organisé au collège pour rendre hommage à Samuel Paty. Ce fût un moment de tensions dans l'école, il n'a pas été facile d'imaginer comment vivre un temps de réflexion avec les élèves. De nombreux membres du personnel, souvent invisibilisés, n'y ont pas été associés. Pourtant, ils auraient pu nous aider à être attentifs à d'autres éléments. Dans l'école, le savoir des parents a peu de place, mais au sein même de la communauté du collège, certains savoirs ne sont pas plus sollicités.

Alors petit à petit, j'ai commencé à m'interroger sur l'école elle-même : *au sein de celle-ci, tous les acteurs sont-ils reconnus comme détenteurs d'un savoir dont l'ensemble a besoin pour vivre un projet pédagogique qui vaille la peine ?* Certains acteurs m'ont dit se sentir ignorés, en bas de l'échelle. Une personne m'a dit qu'il s'agissait même pour elle d'une forme de maltraitance

institutionnelle. J'aimerais vraiment approfondir cette question, pas seulement comme un lieu de transmission des savoirs, mais aussi et surtout comme un lieu de reconnaissance de tous les acteurs et de mutualisation des savoirs. Car *« Pour soigner le désir d'apprendre de l'écolier, il faut d'abord soigner le milieu scolaire lui-même »* (Laffitte, 2020).

Pour autant, j'aimerais aborder cette interrogation à partir de ma propre pratique d'assistante pédagogique. Je n'ai pas une grande marge de manœuvre dans l'école, je ne peux pas aujourd'hui initier des espaces de dialogue avec les parents ou entre collègues, si ce n'est avec quelques-uns que j'ai vraiment appris à connaître. Mais j'ai la chance d'être quotidiennement avec les élèves, ils sont en réalité le cœur de ma pratique. Par l'observation participante et l'écriture d'un journal quotidien (« *Ne rien dire que nous n'ayons fait* »), par des entretiens et des travaux collectifs, j'aimerais saisir de quelle façon je m'appuie sur les savoirs, les réflexions, l'apport des autres acteurs et en premier des enfants, pour construire ma pratique pédagogique. Cette démarche doit absolument être privilégiée afin d'apprendre de la pratique et de l'action : « *Une praxis est une pratique singulière, où le sujet n'est pas seulement un pratiquant, mais un praticien qui vise à maîtriser la logique du processus de production* » (Laffitte, 2020).

Outre la pratique du journal quotidien, je réunirai quelques enfants pour réfléchir collectivement aux apprentissages, à ce qui les fait avancer. Les élèves sont capables de co-construire leur enseignement, ils sentent ce qui les aide à grandir, à apprendre et à avancer et ils peuvent nous le dire. Eux-mêmes sont capables de me guider dans ma pratique pour que je les accompagne avec plus de justesse et d'harmonie. Enfin, j'aimerais y réfléchir également en réunissant quelques parents et quelques enseignants qui accepteront la démarche, ainsi que d'autres agents du collège.

**En guise de conclusion**

J'aimerais terminer par l'extrait d'un texte de Joseph Wresinski (1979) qui fait beaucoup écho à ce que j'ai lu des uns et des autres, l'un de mes nombreux textes de référence !

*« Savoir, c'est d'abord avoir la conscience d'être quelqu'un, pouvoir donner une signification à ce que l'on vit, à ce que l'on fait, pouvoir s'exprimer. Savoir, c'est avoir une place dans le monde, connaître ses racines, se reconnaître d'une famille, d'un milieu. Savoir, c'est par conséquent pouvoir participer à ce qu'est et fait autrui. (…)*

*Savoir, c'est comprendre ce que l'on est, ce que l'on vit, pour pouvoir le partager avec d'autres, c'est faire des expériences dont on ne sorte pas humilié, mais fier. Un tel savoir est la condition fondamentale de toute promotion, de toute vie humaine digne d'être vécue ».*

## BIBLIOGRAPHIE


Bacqué, M.-H., Biewener, C. (2015). *L'empowerment, une pratique émancipatrice ?* Éditions La Découverte, Paris.

Brand, E. (2012). *La Misère est violence. Rompre le silence, chercher la paix.* Éditions Quart Monde, Montreuil.

Deegan, P. (2001). Le rétablissement en tant que processus autogéré de guérison et de transformation. Socrate Réhabilitation. http://www.espace-socrate.com/index.php/tous-les-articles/2-non-categorise/40-le-retablissement-entant-que-processus-autogere-de-guerison-et-de-transformation

Defraigne-Tardieu, G. (2012). *L'université populaire Quart Monde. La construction du savoir émancipatoire.* Presses universitaires de Paris-Ouest, Nanterre.

Dobui, B. (2017). « Résistance par l'élaboration linguistique : le cas de l'amuzgo. ». *Contacts (ou conflits) de langues en contexte postcommuniste et postcolonial*. Presses Universitaires de la Méditerranée, Montpellier.

Dobui, B., Kaufman, D. (2014). « Valorisation par la clandestinité : éducation et travail d'une association linguistique à New York ». *Minorités invisibles*, pp. 270 – 281.

Félix, R. et al. (2013). *Tous peuvent réussir ! Partir des élèves dont on n'attend rien.* Éditions Quart Monde, Montreuil.

Ferrand, C. (2013). « Le croisement des savoirs et des pratiques, source de renouveau pour la démocratie ». *Le sujet dans la Cité, Partager les savoirs. Construire la démocratie (N°4)*, pp. 56-65.

Groupe de recherche Quart Monde-Université. (1999). *Le croisement des savoirs. Quand le Quart Monde et l'Université pensent ensemble*. Les Éditions de l'Atelier/Éditions Ouvrières, Les Éditions Quart Monde, Montreuil.

Laffitte, P. J. (2021). « Dans le silence, la fabrique du dire. Variations sémiotiques et pédagogiques sur le silence langage ». *Spirale – Revue de Recherche en Éducation (N° 67)*, pp. 75-84.

Laffitte, P. J. (2020). *Pédagogie et langage. La pédagogie institutionnelle, à la rencontre des sciences du langage et de l'homme.* L'Harmattan, Paris.

Léonard, J.-L. (2012). « Les communautés invisibles : praxis réflexive de l'imaginaire pour la construction de contenus didactiques endogènes au Mexique ». *Dialogues et Culture*, pp. 71-86.

Lhéritier, C. (2013, 28-29 novembre). *Immersion dans une classe coopérative institutionnelle bilingue : éléments d'appropriation d'une langue et d'une culture " minorisées "* [Colloque]. Parler l'invisible, Montpellier.
https://aprene.org/wp-content/uploads/2016/06/Parler-Invisible-Images.pdf

Tardieu, B. (2015). *Quand un peuple parle. ATD Quart Monde, un combat radical contre la misère*. Éditions La Découverte, Paris.

Théron, F. (2010, août). *Le « quoi de neuf ? » avec des petites sections* [Séminaire coopératif]. Le groupe ChamPIgnon de Béziers, Association du Champ P.I. Pédagogie Institutionnelle.
https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Theron_Le_quoi_de_neuf_avec_des_Petites_Sections

Wresinski, J. (1979). « L'enfant du Quart Monde en quête de savoir *». Igloos, N°105-106*.

**Master 1 ETLV IED**

**Texte libre**

**Langue, sens, éthique et pertinence**

**FOFANA Bintou**

**19001476**

Introduction :

Pour ce devoir, j'ai choisi le texte de Pierre Johan LAFFITTE « *Dans le silence, la fabrique du dire ».* Je souhaiterais faire un parallèle avec moi.

Mon objet de recherche porte sur l'apprentissage de la langue française des femmes migrantes d'Afrique subsaharienne en France. Travaillant en tant qu'assistante de service sociale au sein d'une association qui accompagne les femmes subsahariennes séropositives, je me suis questionnée sur l'impact de leur apprentissage de la langue français comme langue étrangère et le lien avec leur empowerment. Après avoir observé l'évolution des usagers sur mon lieu du travail pendant trois ans, je me suis aperçue que la langue voir le langage était un enjeu capital dans le processus d'insertion socioprofessionnelle des migrants en France.

Ma réflexion a évolué progressivement. Tout d'abord ma question de départ était : En quoi les apprentissages formels et informels contribuent à l'empowerment des femmes migrantes subsahariennes en France ? Puis, je me suis demandée mais quels apprentissages ? Quel est l'apprentissage fondamental pour qu'elles mettent en place leur pouvoir d'agir ? Je me suis alors tournée vers la langue et son importance. Une autre question est ressortie de ce long processus de réflexion et de travail : **En quoi l'apprentissage de la langue française contribue à l'empowerment des femmes migrantes subsahariennes en France ?**

Pour ce texte libre, je choisi d'écrire un journal afin que de ma personne, ma démarche de travail et de réflexion soient partagées. Par souci de santé, je n'ai pas pu participer à tous les séminaires ni participer activement aux forums mais j'ai rattrapé ces derniers et apportée ma contribution également. J'ai grandement apprécié ce séminaire, il a contribué à mon travail dans ma note d'investigation.

## *Une petite partie de moi …*

Le journal est un outil permettant de m'accompagner tout au long du travail en cours. Il me permettra de noter l'avancée de mes recherches, mon état d'esprit, me raconter, me questionner et retracer ce travail. Je ne suis pas familière de cet outil que j'ai découvert l'an dernier en licence Sciences de l'Education en enseignement à distance. A l'entente du mot « journal », j'ai pris peur. Un journal ?! Je devrais donc me raconter et parler de moi ? J'en étais incapable. Je n'ai pas pris le temps de comprendre les attentes pour ce devoir, j'ai opté pour la synthèse avec laquelle j'étais familière. Pour le diplôme d'assistante de service social, la synthèse était une épreuve du domaine de compétence 4. C'est tout naturellement que je me suis dirigée vers elle pour ce cours en licence. Quelques variantes entre la synthèse professionnelle attendue pour le diplôme et la synthèse de texte vu en licence mais la méthodologie à suivre était similaire.

Introvertie, peu bavarde, terrée dans un mutisme durant mon enfance, la simple idée de tenir un journal m'a angoissée. Que dire ? Comment le dire ? Vais-je intéresser mes lecteurs ? Vais-je répondre aux attentes ? Suis-je à la hauteur ? De nombreuses questions me tourmentaient au début de cette année, mais après la lecture du journal de Rémi Hess et des attentes d'un journal, je m'en suis sentie capable. Du moins, je me suis dit « Mais pourquoi pas?! Je peux le faire ». La lecture du journal de Rémi Hess m'a permis de voir le journal sous un angle différent. J'ai considéré le journal comme un outil de travail et un support indispensable pour l'accompagnement des travaux colossaux comme l'écriture d'une note d'investigation, un travail de recherche au sens plus large. J'ai compris le sens de journal à ce moment-là. Je me suis alors questionnée à savoir si tous les chercheurs notamment les sociologues tenaient des journaux en parallèle. Pourquoi les sociologues vous devez vous demander ? Tout simplement car je suis une grande amoureuse de la sociologie. Ma rencontre avec la sociologie remonte à l'année 2009, en classe de première. Tentée par une filière littéraire, j'ai opté pour une filière Economique et Social sans réellement savoir ce qui m'y attendait. La filière ES paraissait être la plus « sure » donc let's go ! La classe de première ne répondait pas à mes attentes mais des attentes en avais-je réellement ? Une jeune fille de 16 ans ayant choisi son orientation seule, en concertation avec mes amies et mes cousines car mes parents ne connaissaient pas le système scolaire français mais souhaitaient le meilleur pour moi. Le meilleur serait donc le baccalauréat Economique et Social, un bon compromis entre mes capacités et mes petits projets futurs. En classe de Terminale, la vraie rencontre avec la sociologie a eu lieu. Un jeudi matin de Janvier

2011, après un semestre centré sur les chapitres d'économie, nous avons entamé la partie sociologie. « Prenez vos cahiers ou vos classeurs dans l'autre sens, nous allons commencer la partie sociologie. Notez en majuscule : PARTIE SOCIOLOGIE. Chapitre 1 : La stratification sociale et les inégalités sociales » dit Mme Olivier. Machinalement, nous notons sans se poser de questions. « Qu'est-ce que vous inspire ces termes ? » demande-t-elle à toute la classe. A cet instant, je me suis « bah euh, pas grand-chose à vrai dire. » J'attendais la chute avec impatience. Progressivement, nous sommes entrés dans le sujet avec les termes « reproductions sociales », « inégalités », « stratifications » et « classes sociales ». « Classes sociales » me suis-je demandée, qu'est-ce ? L'existence d'une hiérarchie sociale a toujours été présente dans mon esprit mais j'étais loin de m'imaginer qu'une science y était consacrée. Des milliers, voire des millions de travaux dans le monde entier existaient sur les questions de l'étude humaine. Je découvrais la sociologie. A l'écoute de l'introduction et de l'explication du contenu du chapitre et des chapitres à venir, j'ai eu cette impression cité dans le cours de sociologie de Eloy Florence en Licence l'an dernier : *" elle doit souvent commencer par rendre étrange ce qui nous est familier et ce qui nous parait évident à première vue".* C'est donc cela la sociologie ? Un phénomène qui m'entoure depuis toujours, dont j'ai conscience mais que je suis dans l'incapacité d'expliquer. Au fil des cours, les inégalités sociales devinrent une évidence mais comment y remédier ? Que faire pour y remédier ? Comment nous, enfants issus de l'immigration en bas de l'échelle sociale, pourrions-nous connaitre une ascension sociale ? Une ascension sociale par l'école ? Par l'entreprenariat ? Des centaines de questions m'ont bousculée mais un sentiment d'injustice naquit en moi. Aucun choix ne s'offrait à moi, je devais réussir. Je raconte cet épisode car je pense que cela a été un tournant dans ma vie. Cette prise de conscience a contribué à me construire et redéfinir mes objectifs.

Revenons sur mon enfance et l'environnement dans lequel j'ai grandis, cela vous permettra de mieux me connaitre. Je reviens sur mes engagements un peu plus tard, si vous me le permettez.

Née à Saint-Denis dans le début des années 1990, j'ai toujours vécu en Seine-Saint-Denis. Benjamine d'une fratrie de huit enfants, j'ai grandis dans une famille polygame.. Oui dans une polygame, j'ose enfin le dire ! Nous avions des problématiques communes aux autres familles et forcément d'autres spécifiques à notre régime familial. Mes parents étaient aimants et très dévoués à leurs enfants. Un père chauffeur de bus de profession et une mère auxiliaire de vie, ils ont été au service des autres tout au long de leur vie. Ma mère était altruiste, investie et engagée. Une femme de caractère passionnée par le monde et rêveuse, désireuse de rendre le monde meilleur à son échelle. Chaque matin, son projet était de rendre son monde meilleur et

d'être meilleure que la veille ; un grand programme dans une journée. Intelligente, déterminée, cultivée, elle a tout mis en œuvre, selon sa capacité, afin que ses enfants réussissent. Elle a porté à bout de bras son foyer, ses enfants et sa famille. Elle s'occupe de tout et de tout le monde, inépuisable ! Belle et amoureuse de la justice et de la droiture, elle nous a élevée dans des valeurs fermes et des principes à tenir. La moralité était au centre de notre éducation ainsi que la religion. Il fallait filer droit ! Mon père était le lion indomptable, l'homme de fer mais avec ses enfants, ils étaient doux et tendre.

Ayant grandi en Seine-Saint-Denis, dans un quartier dit populaire et issue de l'immigration, je vivais dans un univers défini par mes petites habitudes ; l'école, le sport, la musique et ma vie dans le quartier. Mes parents sont originaires de la Cote d'Ivoire, arrivés en France respectivement à la fin des années 70 et à la fin des années 80, ils se sont intégrés ici. Ils souhaitent que le l'on excelle à l'école mais était-ce possible ? Un père passionné par la langue française, analphabète et autodidacte, il apprit seul à lire et à écrire. Mon grand-père paternel a participé à la guerre Seconde Guerre Mondiale, c'était une fierté pour lui. Il a toujours souhaité que ses enfants sachent qu'il a combattu pour son pays. Dans mon autobiographie langagière, j'écrivais en ces termes « *Mon père était un passionné de la langue française, illettré et autodidacte, il n'a jamais fréquenté les bancs de l'école. Il était l'aîné de la famille, il devait travailler avec son père pour subvenir aux besoins de la famille. Je pense que son intérêt pour la langue française et la réussite scolaire de ses enfants étaient étroitement lié à l'Histoire. Mon grand-père paternel a combattu pour la France durant le Seconde Guerre Mondiale. Il a transmis à mon père son témoignage de guerre et sa fierté d'avoir servi pour la France. Mon grand-père était fier d'avoir contribué à l'écriture cette partie de l'Histoire et d'avoir en parti sauvé l'avenir de la France et préservé son identité. »* Si je peux résumer notre rapport à la langue française, plus largement à l'Histoire, cet extrait de mon autobiographie le résume très bien. La réussite et l'école ont toujours eu une place fondamentale au sein de notre famille. Mon entourage n'était pas en mesure de m'aider, je n'avais pas accès aux cours particuliers, faute de moyens financiers et je voulais réussir. En primaire, j'étais considérée comme une excellente élève mais selon Madame Chevraux, il fallait que mon potentiel soit stimulé. Mon institutrice souhaitait que je puisse être accompagnée afin de repousser mes limites car je semblais m'ennuyer en classe. Nous étions cinq dans ce cas de figure. A l'inverse de moi, les autres élèves concernés étaient aidés par leurs parents. La mère de Sophie était infirmière, le père de Nicolas était ingénieur, la mère de Sabi était institutrice en Tunisie et les parents d'Anne-Claire étaient professeurs. Et moi ? Ma mère était disposée à m'aider mais ayant deux emplois, elle

rentrait à 22h en semaine. Je ne pouvais pas l'attendre, épuisée par mes longues journées. Mes frères vivaient à l'étranger et mes sœurs avaient quitté le domicile familial. J'étais donc seule pour réussir. Plus tard, en revenant sur mon enfance, j'ai compris que les familles m'étaient en place des stratégies de réussite pour leurs enfants (cours particuliers, changement d'école,…). Ma mère avait tenté mais nous n'avions pas les moyens, je devais réussir seule.

Après la séparation de mes parents, ma mère a pris un second emploi afin de pouvoir s'en sortir seule avec ses quatre enfants à charge. Je ne voyais ma mère que le soir et le week-end. Mes journées étaient rythmés et cadrés par les institutions ; école puis aides aux devoirs, puis centre et à 19h c'était la délivrance ! Il fallait rentrer pour réchauffer les plats ou se trouver un quelques choses à manger. La vie au sein d'une famille monoparentale m'a forgée. Malheureusement, j'ai été exposé aux souffrances, aux difficultés et à la réalité auxquelles ma mère était confrontée.

Passionnée de sport, de musique, de découverte et de challenge, j'ai toujours souhaité repousser mes limites. Au collège déjà, j'avais besoin de plus.. Toujours plus ! Eternelle insatisfaite, je courrais toujours après des rêves différents. More and more, always, everyday.. J'étais surnommée «  La machine ».  Je peux dire aujourd'hui que je portais bien mon surnom !

Comme je le disais plus haut, mes années lycée ont été un tremplin pour moi. En quête d'identité, je me suis trouvée au fil des années, des évènements et de mes expériences.

J'ai entamé une classe préparatoire aux grandes écoles de commerce dans un lycée du Val d'Oise. La classe préparatoire était vu comme un ascenseur social, un moyen de contre carrer une thèse du sociologue français Bourdieu. Il décrivait les inégalités et les reproductions sociales comme un phénomène figé. Un enfant d'ouvrier deviendra ouvrier ou au mieux employé. Selon Pierre Bourdieu, un enfant d'ouvrier ne pouvait devenir cadre, notamment médecin pour le citer. Persuadée de l'école comme ascenseur social, j'ai entamé une classe préparatoire dans l'espoir de travailler en tant qu'audit. Cette filière élitiste ne me correspondait finalement pas. Je me suis tournée vers ce que j'aimais le plus faire : aider les autres, travailler au service des personnes, à l'image de mes parents.  Après l'arrêt de mes études, je suis retournée à mes premiers amours : le social et l'animation. Animatrice de centre de loisir depuis mes dix-sept ans, j'ai repris un poste permanent au sein d'un espace jeunesse. En plein cœur du centre-ville, au sein d'un quartier populaire, l'Espace Jeunesse était la vie de la cité pour ses habitants. L'accueil était destiné à des jeunes de 12 à 25 ans sur structure et les activités étaient réservées aux 12-17 ans. Très rapidement, je me suis aperçue que le plus grand besoin n'était

pas lié à l'animation mais à l'insertion professionnelle, à l'orientation scolaire et aux orientations liées aux ouvertures de droits. L'animation est passée en second plan avec le public des 17-25ans. Les questionnements ont pris place dans mon esprit progressivement. Passionnée par la sociologie, je me suis orientée vers la justice sociale, l'équité, la méritocratie, l'égalité des chances et le décrochage scolaire. Des sujets études qui concernaient le monde qui m'entourait et qui m'entoure toujours. Cette fois, mon regard sur la question était différent, entre le terrain et l'intérêt théorique. La prise de conscience a été frappante. Comment aider ces jeunes en difficultés à plusieurs niveaux ? Le rôle d'animatrice ; un plafond un verre ! En mars 2014, je décide de passer le concours d'assistante de service social à Paris. En septembre 2014, me voici sur les bancs de l'Ecole Normale Sociale à Paris. Dans l'espoir de pouvoir aider les jeunes à la fin de ma formation, je m'investis dans mon cursus scolaire. Juillet 2017, le diplôme est en poche ! Enfin ! J'ai fait mon stage de fin de formation auprès des femmes migrantes d'Afrique subsaharienne séropositives… Quelle leçon de vie ! A travers l'accompagnement social, le récit de vie des femmes, les actions collectives, j'ai découvert un nouvel univers. Je me suis redécouverte, j'en ai appris plus sur moi en six mois qu'en plusieurs années. Les récits de vie des femmes sont composés de violences, de traumatisme, des parcours migratoires laborieux, la pathologie, le rejet, l'acceptation, ect. Depuis 2018, je suis en poste d'assistante sociale au sein de cette association. L'ironie.. Je me suis orientée vers ce métier pour aider les jeunes, mon public de prédilection et finalement je me suis engagée auprès du public adulte. Un public avec lequel je ne m'imaginais pas travailler.

Le travail social me passionne mais éternelle insatisfaite que je suis, toujours en quête d'aventures et de nouveaux rêves, je décide de poursuivre mes études en Licence Sciences de l'Education à l'Université Paris 8. Un nouveau projet émerge dans mon esprit ; Travailler en Côte d'Ivoire avec le public des femmes séropositives. Pourquoi la Cote d'Ivoire ? Premièrement, la majorité des femmes que nous accompagnons sur la structure sont originaires d'Afrique subsaharienne, en majorité de la Cote d'Ivoire. Les chiffres sont frappants. En 2019, sur 159 femmes nouvelles accueillies à l'association, 90 sont originaires de ce pays. Pourquoi ? Je me suis penchée sur les chiffres du VIH dans la région de l'Afrique de l'Ouest et les chiffres de la Cote d'Ivoire ont été frappants. La santé publique et le travail social à Abidjan sont mes nouveaux projets. De plus, j'ai une attache particulière pour ce pays qui est le pays d'origine de mes parents.

Après l'obtention de ma licence, la question de la poursuite de mes études en Master s'est posée car je craignais de ne pas être à la hauteur. Je ne me sentais pas légitime d'intégrer cette

formation. Sur les conseils d'une amie, je me suis lancée et j'ai tenté ma chance. J'ai longuement hésité entre le master FLE proposé par l'Université de Rouen et le master SDE proposé par Paris 8. Au sein de l'association, nous avons une partie de nos femmes qui apprennent le français et qui entrent dans l'écriture à l'âge adulte. J'ai trouvé intéressant de questionner l'apprentissage de la langue française en France comme langue étrangère pour ces femmes originaires des pays où la langue y est parlée. D'où l'intérêt que j'ai porté à la filière Français Langue Etrangère. Les sciences de l'éducation me correspondaient plus car je me suis questionnée sur les apprentissages. Par les apprentissages, je pense aux apprentissages formels et informels qui régissent nos vies et qui nous permettent de grandir, de nous accomplir et de nous redécouvrir. A force d'observation, je me suis demandée « **Comment les apprentissages formels et informels contribuent à l'empowerment des femmes d'Afrique subsaharienne en France ? ».** Ceci est ma question de départ pour mon sujet de M1. J'aime beaucoup ma question, je la trouve passionnante et elle est au cœur de mon quotidien au sein de l'association. Mon lieu de travail est une source d'inspiration pour moi. Je passe mon temps à observer et à réfléchir sur ce qui s'y déroule. La question du sens est importante pour nous. Pourquoi ceci ou cela se déroule ? Comment ? Pourquoi le travail social est ancré en moi depuis l'enfance ? Pourquoi j'aime donner de mon temps pour les personnes démunies ? Pourquoi je me questionne en permanence sur le sens ? Pourquoi, pourquoi.. A force de réflexions, ma problématique a progressivement murit : **En quoi l'apprentissage et/ou l'appropriation de la langue française des femmes migrantes d'Afrique subsaharienne en France contribuent à leur empowerment ?**

Tous ces questionnements quotidiens me permettent de faire une introspection, de réfléchir sur ma pratique professionnelle et mon positionnement.

En écrivant mon journal, je m'aperçois que tout mon cheminement professionnel et personnel ne pouvait que me mener vers les sciences de l'éducation. Je me suis dirigée vers l'enseignement à distance car je travaille à plein temps en tant qu'assistante sociale. Je me suis dit « Quelles alternatives s'offrent à pour poursuivre mes études ? ». Après mes recherches, je me suis tournée vers l'enseignement à distance. L'Université de Paris 8 me semblait être la meilleure option pour moi. Les valeurs de l'Université me ressemblent en de nombreux points. Une faculté qui revendique l'accès à la culture pour toutes les classes sociales notamment les étudiants issus des quartiers populaires. Comme Rémi Hess, je pense que nous pouvons lutter contre le déterminisme social et accéder à de meilleures positions sociales, contrairement à Bourdieu.

## *Samedi 22 mai 2021 – Dans ma chambre à 15h50*

Aujourd'hui je me penche sur le séminaire de Langue, sens, éthique et pertinence. J'ai adoré chaque séminaire, c'était une réelle source de réflexion et d'enrichissement pour ma part. J'ai l'impression que mes camarades partagent ce sentiment. Au fil des séminaires, j'avais l'impression de voyager dans un univers avec plus de profondeur, celui du Langage. Cet aspect de l'éducation que je découvre depuis peu mais avec lequel je suis tant en phase me passionne. C'est ma philosophie de vie et ma perception au sens large. Malheureusement, j'ai peu participé aux forums mais j'ai suivi chaque séminaire. Ma croisade contre le covid a eu raison de moi sur certains points. Mon assiduité et mon implication ont été fortement impactées mais je me relève peu à peu et je continue de me battre pour ce qui m'est si cher et si précieux notamment cette formation. Je ne pensais pas que je serai affaiblie à ce point-là bien que certains amis m'avaient comptée leurs expériences, je me sentais au-dessus de cela ! Et pourtant… J'ai passé des journées entières à me tordre de douleur, à me sentir affaiblie, à transpirer, à souffrir le martyr, à avoir du mal à respirer et surtout à perdre l'envie de tout. L'envie de croire à un lendemain meilleur, l'envie de croire à une issue favorable , à une victoire contre la maladie, l'envie de me battre, de me relever et surtout l'envie d'avancer. Je remercie mon entourage qui m'a secouée dans les moments les plus difficiles et je les remercie pour leur soutien sans faille.

Oh, je suis allée un peu loin.. Revenons à ce séminaire.

## *La participation silencieuse :*

J'ai suivi la réunion sur la participation silencieuse et le non-dit avec beaucoup d'attention. Les interventions de mes camarades m'ont fait penser à moi et mon enfance. J'ai eu une enfance difficile, avec un contexte familial bien particulier, des violences subies et j'en voulais au reste du monde à l'adolescence. A l'enfance, j'étais renfermée sur moi-même, murée dans un silence, un mutisme même. Je communiquais très peu verbalement avec les autres, en famille, avec mes amies ou encore à l'école. Je me suis réfugiée dans l'écriture et dans la lecture. Je communiquais avec les personnages des romans que je lisais, j'écrivais pour mettre sur feuille ma souffrance et mes pensées. Je refusais de me rendre chez un psychologue, je n'en avais pas envie et je n'y voyais pas l'utilité. Alors à quoi bon ?

Malgré cela, je me souviens que j'avais un mode de communication car j'imposais mes choix et j'arrivais à échanger parfois pour donner mon avis ou pour discuter tout simplement. La

conférence sur la participation silencieuse m'a questionnée. Quelle forme de langage j'employais durant mon enfance ?

Ce que j'ai retenu comme mots clefs durant l'intervention de mes camarades :

« Le silence a du sens mais quel sens a-t-il pour nous ? », « il faut observer la communication non verbale lors des silences », « Il faut laisser de l'espace à l'autre », « Le silence dans le travail social ; il faut parler puis laisser de la place à l'autre et attendre qu'il comprenne », « le silence = langage (interprétation, subi,..) », « Le silence c'est également la peur de dire des bêtises, la crainte des autres, du jugement des autres », « Le silence permet à l'autre de réfléchir, d'exprimer un sentiment, une révolte et également de mieux écouter ».

Je retiens ces interventions mais ce n'est pas l'intégralité de la conférence mais ce sont les interventions qui m'ont le plus marqué.

Pour ce devoir, j'ai naturellement choisi d'étudier le texte de Pierre Johan LAFFITTE « *Dans le silence, la fabrique du dire »*. J'ai adoré lire ce texte, je m'y suis retrouvée, je me suis vu dans cette classe où le silence était respecté au même titre que la parole. Dans un univers organiser « l'oralité et la langue »[1]. Je me suis souvenue de cette Bintou, enfant, assise au milieu de cette classe, à écouter mes camarades de classe raconter leurs week-ends et leurs vacances pendant je reste silencieuse, profondément silencieuse. Tout le monde est habitué à ces silences pleins de sens et éloquents que je transmettais à tous. J'ai compris que le silence dans lequel je trouvais la force de communiquer était dû aux traumatismes vécue mais à la l'adolescence, ce silence s'est transformé en force, en mots, en paroles et une affirmation de moi. Suis-je entrée dans le moule, dans une société axée sur le langue en dépit de ce silence si parlant ?

[1] « *Dans le silence, la fabrique du dire »,* Pierre Johan LAFFITTE, p.1.

Camille Ramond

ramondcamille1@gmail.com

Numéro étudiant : 20019692

# TEXTE LIBRE

EC – **Langue, sens, éthique et pertinence** – Pierre Laffitte

Université Paris 8

Institut de l'Enseignement à Distance

Master 1 en Sciences De l'Éducation

Parcours « Éducation Tout au Long de la Vie »

# SOMMAIRE

Quelques mots introductifs.....p 3

Qu'est-ce que la langue ?.....p 3

Quel est le sens là-dedans ?.....p 4

Ne serait-ce pas par la création du désir ?.....p 6

Où la notion de la temporalité prend une place essentielle ?.....p 7

Quelques propos concluants.....p 9

*Bibliographie*.....*p 10*

*Filmographie*.....*p 10*

*Sitographie*.....*p 10*

Quelques mots introductifs

Le terme central de ce cours est la langue et je vais, ici, tenter de faire du lien avec les autres mots clefs, à savoir : sens, éthique et pertinence. Il s'agit là de proposer un écrit transversal s'inscrivant dans ma sphère à la fois personnelle et professionnelle tout en alimentant le document par d'autres cours qui me font écho.

Qu'est-ce que la langue ?

Physiologiquement, la langue se situe dans la cavité buccale. Elle est l'organe de la gustation, de la déglutition et que sais-je encore. L'intérêt n'est pas de dresser une liste exhaustive sur cet axe puisque d'autres me semblent plus pertinents à proposer. Plus communément peut-être, la langue est celle qui nous permet l'expression et la communication entre les individus à bien des égards. La langue est donc parlée et il y a là une richesse quant à la diversité de communautés linguistiques existantes de ce monde. Certaines sont dominantes et d'autres, vous l'imaginez, minoritaires. D'emblée, je pense à un article qui s'intitule *« valorisation par la clandestinité »*[1] qui nous plonge dans la richesse que propose la ville de New York à travers la diversité des communautés linguistiques présentes en son sein notamment celles en voie de disparition qui se font rares. Il faut dire que le terrain de recherche est propice avec ces 800 langues parlées dans la ville. La linguiste Leanne Hinton fait le lien entre la menace faite aux langues minoritaires ainsi que l'économie mondiale contemporaine. Ce travail de recherche nous relate que les langues ne sont pas seulement parlées dans leur pays d'origine et qu'il arrive même qu'elles soient davantage parlées en dehors, dans un pays étranger. La création de leur association à New-York permet de prendre en compte la réalité sociolinguistique du sujet afin de proposer leurs services à des personnes souhaitant conserver leur langue qui bien souvent, on essaie de leur enlever. Leur modèle associatif est de contrebalancer la culture de la pensée unique. En effet, j'ai le sentiment que bien souvent, il est question d'intégration voire d'assimilation de l'autre amenant d'une certaine façon à rompre avec sa langue, son identité voire même sa culture.

La culture de la pensée unique me rappelle un échange avec l'un de mes colocataire qui m'a tourmenté un certain temps. En effet, ce dernier travaille dans un collège où il n'est pas autorisé à parler une autre langue méconnue des autres dans cet établissement. En l'occurrence, il s'agissait là de la langue arabe. Nous pouvons donc imaginer que l'anglais, l'espagnol voire même l'anglais comme langues vivantes apprises au collège sont acceptées. Pour autant, je ne suis pas sûre que celles-ci soient comprise par tous si l'on se réfère à la langue comme expression et communication

1 Dobui, Kaufman, 2014

avec autrui. Nos échanges se poursuivent et il me laisse entendre qu'il s'agirait là d'une appréhension voire une crainte de l'établissement de ne pas comprendre l'autre et d'emblée, pouvant imaginer des mots indésirables à leur encontre qu'il ne serait donc pas possible de reprendre. Je le formule avec une touche d'interprétation de ma part peut-être. Je mesure le poids de l'institution scolaire dans notre société. Cependant, elle vogue parfois à contre courant en interdisant par appréhension ce qui pourrait être dit sans le comprendre. Plutôt que de valoriser et l'intégrer, elle la rend clandestine. La logique prend une direction bien distincte de ce que nous pouvons lire dans ce cours et je pense ici, aux lectures des documents sur les écoles Calandretas. Alors quel est le sens ? J'ai la sensation qu'il est seulement question de signification autrement dit l'école est là pour enseigner et chaque professeur enseigne sa matière aux élèves. Et l'éthique là-dedans ? La logique de la singularité, de l'incalculable n'est-elle pas substituer par la logique du général ?

Quel est le sens là-dedans ?

Suite au visionnage du documentaire *« Lubat : père et fils »*, un temps d'échange s'est proposé avec la réalisatrice et Louis Lubat dans le cadre d'un cours. Celui-ci m'a inspiré dans l'émergence du sens de la langue. Ce documentaire nous transporte dans une démarche de transmission entre générations et d'émancipation à travers la culture musicale qu'ils traduisent par un monde d'œuvre, de parole et d'expérience du vivant qui fait histoire. J'ai le sentiment que leur conception de la culture est immatérielle et qu'il faut prendre le temps de parler et de raconter par l'art de l'improvisation tout particulièrement. *« Quand on manque de langage, il faut s'engager, c'est en vous engageant que vous allez acquérir du langage. »*[2] Louis Lubat précise que l'art de l'improvisation s'inscrit finalement dans cette ambivalence, cette dialectique entre la maîtrise et la non maîtrise. Elle est le fruit de l'imprévu, de la spontanéité, du hasard tout en demandant une grande rigueur technique. Il y a là comme une immersion où je m'intègre, par visioconférence mais tout de même, à ce monde Uzestois où vit cet ensemble se voulant alternatif dans le milieu artistique. J'ai la sensation que ce lieu est emprunt d'une philosophie propre à leur culture où il faut « jouer puis réfléchir », « jouer pour apprendre » n'étant pas réservée exclusivement à l'art musical mais peut s'étendre bien au-delà. La mobilisation du corps et de l'esprit est intégrante à leur philosophie où l'émotion s'exprime par la transmission entre le père et son fils ainsi que l'émancipation entre le maître et l'élève. Je ressens leur émotion avec une certaine ferveur telle une alchimie notamment par les échanges et les relations interpersonnelles qui se nouent dans ce projet et il me semble que c'est ce qui le fait vivre tout comme ce qui pourrait l'arrêter brutalement.

2 Conférence de Louis Lubat et Laure Duthilleul

*Je décide d'intégrer cette photographie suite à la présentation succincte du documentaire.*

*La photographie fige un temps complice entre Bernard Lubat et son fils Louis Lubat. Elle relève de la spontanéité où chacun est en mouvement. Certains se concentrent autour de leur instrument tandis que d'autres plaisantent ensemble. L'émotion se reflète sur le visage des protagonistes de ce documentaire qui esquissent un sourire. D'une certaine manière, la photographie traduit la philosophie et l'univers musical dans lesquels ils s'inscrivent l'un et l'autre.*

L'ensemble de ces éléments me laisse penser que la langue ne peut se détacher du milieu de vie que l'on pourrait également traduire par le tissu vivant qui la compose. De nombreux échanges ont eu lieu sur le forum des étudiants autour de la thématique suivante : donner du « sens » à son institution. Je me suis prêtée à l'exercice également en faisant notamment référence à Pierre Delion, psychiatre, apportée par une collègue de la promotion. Il distingue l'établissement qui doit répondre à des objectifs de l'institution qu'il définit comme la façon dont on va l'habiter. L'institution c'est remettre debout et un *« tissu vivant pour accueillir l'autre. »*[3] Le sens se trouverait donc à l'intérieur de l'institution à l'opposé de l'établissement qui prendrait plutôt la forme d'une signification (à l'école on enseigne, à l'hôpital on soigne). Ce psychiatre ajoute que l'équipe constituant l'institution est la force vivante même qu'il propose sous la forme d'une constellation transférentielle. Dans une démarche de prise en charge, ce concept demande à être réfléchi puisqu'il faut pouvoir à la fois se déformer pour prendre l'empreinte de l'autre et être assez solide pour le porter. Je retrouve ici l'ambivalence évoquée par Louis Lubat dans l'art de l'improvisation. Dans le sens où la prise en charge oscille entre une certaine rigueur et une consistance nécessaire tout en étant malléable, spontanée pour accueillir l'autre de façon singulière. Je retrouve ici la logique singulière et incalculable au sein de l'éthique. Une autre conférence présentant l'ouvrage *« éducation ou barbarie pour une anthropologie pédagogique contemporaine »* de Bernard Charlot me fait rebondir. Le sujet de la conférence était de *« réintroduire la question de l'homme dans l'éducation fondée sur des valeurs, des normes et des désirs. »*[4] Il s'agit bien là d'une dialectique entre la pédagogie traditionnelle pensée comme la norme tandis qu'il est question du désir pour la pédagogie nouvelle. L'existence de ces mouvements restent cependant tout à fait minoritaires par rapport au système dominant que nous connaissons. C'est un acte que relèverait presque du militantisme dans notre mode de vie sociétal. Alors comment faire pour que des changements opèrent dans la pédagogie et ainsi, réintroduire la question de l'être humain dans ce processus ? *« Il faut changer les pratiques »* nous dit-il. Hum.

Ne serait-ce pas par la création du désir ?

J'aimerais ici creuser la question du désir dont parle Bernard Charlot qui me fait écho à une dimension plutôt existentielle et bien éloignée du système de management actuel, paradoxal voire en contradiction avec cette logique même. Pour garder l'exemple de l'institution scolaire, il s'agirait de refuser la dictature de la note et de l'évaluation pour rechercher le progrès vis-à-vis de soi-même. Il précise ainsi qu'il est nécessaire de repenser la temporalité pédagogique et celle pour vivre. Il

3 Delion, 2016
4 Conférence de Bernard Charlot

faudrait sortir de cette logique de l'utile et se centrer sur ce qui est important, la base et le fondamental. Je retrouve également la question du désir dans les Calandretas à laquelle s'ajoute la question de la subjectivité. A travers des lectures, j'ai découvert leur fonctionnement où la langue utilisée peut être le français et l'occitan dans l'optique de faire émerger la langue du sujet. Il y a donc trois langues existantes dans ces écoles et elles sont mises en relation pour exister entre elles. La langue participe à l'ouverture sur le monde, aux autres et au sujet lui-même. Je perçois l'occitan comme une zone de passage pour justement susciter une dimension plutôt existentielle du sujet dans une logique du particulier et du singulier. Ces écoles ont donc une double cheminement à la fois par leur méthode d'immersion linguistique et leur pédagogie coopérative. C'est dans cette ambiance que le désir de l'enfant peut advenir puisqu'il respecte son rythme profond d'existence. Je reste persuadée que la construction de ce désir sera d'autant plus solide lorsqu'il vient de l'enfant lui-même. J'ajouterai également que c'est dans le hasard que la rencontre entre l'enfant et l'institution se fait. Le milieu de vie autrement dit la classe institutionnalisée est ce qui permet, d'une certaine manière, d'assurer la solidité et la résistance de ce tissu. C'est par ce biais, qu'individuellement ainsi que collectivement, les différents membres peuvent laisser place au fortuit qui pourra nourrir leur cheminement voire même leur existence. Le « Quoi de neuf » particulièrement permet l'émergence de l'imprévu puisqu'il s'agit d'un lieu d'accueil du sujet et de parole libre dans un sens plus singulier voire intime. Je retrouve ici cette idée du tissu vivant puisqu'il s'agit d'une institution où ce sont les élèves qui créent ce milieu de vie. En ce sens, l'instituteur déploie l'énergie de cet ensemble vivant. Le désir de savoir de l'enseignant passe par l'élève prenant une place tout à faire nécessaire dans les apprentissages. Ces méthodes ont la volonté de donner du sens à notre être là ainsi qu'aux apprentissages auxquels nous sommes confrontés. Il y a là une volonté de s'adresser à l'autre comme un sujet désirant où peut naître la créativité et l'initiative dans ce groupe-sujet et plus individuellement, le sujet singulier lui-même. N'oublions pas qu'il s'agit là encore d'une minorité qui se heurte aux pratiques dominantes et que le changement de pratiques semble délicat pour s'étendre à l'ensemble. D'ailleurs, c'est peut-être même par ce aspect-là que le sens émerge et que l'institution trouve tout son sens.

Où la notion de la temporalité prend une place essentielle ?

Le développement de la sphère existentielle permet donc de créer du désir et de la volonté chez l'autre afin de développer une puissance d'agir au sein de leur propre parcours de vie. J'aimerais ici axer ma réflexion sur la question de la temporalité. En effet, l'institution est bien souvent aux prises avec l'objectivation des temps qui se traduit par la rigidité, la coercition et la régularité. Tandis que d'autres oscillent entre celle-ci et la subjectivation des temps qui est plus

modulable et moins enfermante dans des limites chronologiques comme l'est la précédente. La subjectivation tend vers une approche herméneutique qui *« révèle le temps humain comme déployé à travers un cheminement existentiel par lequel le sujet cherche à se comprendre en comprenant le monde. »*[5] En ce sens, le temps est perçu comme un processus pour comprendre l'intersubjectivité et il pensé comme un processus et non une procédure qui pourrait tendre vers une réification de l'autre. J'ajouterai que la subjectivation des temps *« relève plutôt d'un ordre esthétique ou éthique, d'une cohérence dans le contraste des épisodes existentiels qui participent au processus de subjectivation. Le véridique, notion qui accueille sentiments et valeurs, prime ici l'efficace. »*[6] L'éthique resurgit ici dans une logique de la particularité et de l'incalculable. Il est là question de faire naître et émerger la singularité de l'autre dans une visée émancipatrice qui ne peut se déduire à l'avance. Le sujet évolue dans l'objectivation et / ou la subjectivation des temps et cela influe d'emblée sur « l'équation temporelle personnelle. » Elle se définit par une capacité de l'individu à combiner divers temps spécifiques dans l'idée d'un équilibre, d'une meilleure disponibilité aux temps des autres et de s'orienter vers une complexité temporelle. Cette équation peut d'ailleurs tendre soit vers une émancipation ou une destruction de la personne.

La question de la temporalité me taraude au sein même de mon contexte d'intervention professionnel et me permet, d'une certaine manière, de donner du sens à mon institution ainsi qu'à mon être là dans ce champ. Plusieurs orientations sont proposées dans notre rapport au temps comme je viens de l'évoquer notamment celle de l'objectivation, de la subjectivation et enfin, de l'exil temporel. Ce dernier est *« associé à diverses formes d'exclusion ou de précarité semble plutôt relever d'une non-appropriation ou d'une désappropriation des repères temporels de la société dans laquelle le sujet s'inscrit. »*[7] La temporalité pour ces personnes « temporellement exilées » est bien distincte de la population et bien souvent, il s'agit-là du public avec lequel je travaille quotidiennement relevant de la politique sociale de lutte contre la pauvreté et les exclusions. *« Pour elles, qui sont aux prises avec les exigences de la survie au jour le jour, le long terme n'a plus de sens. »*[8] Il y a là un décalage récurrent, notable entre le temps institutionnel et le temps de la personne, ce qui rend bien souvent l'accompagnement délicat. L'institution doit répondre à des appels à projet, rendre compte des résultats d'insertion et de formation de ces personnes « temporellement exilées ». Elles se situent dans un autre temps bien éloigné éprouvant des difficultés à se représenter leur propre histoire ainsi qu'user du langage. Ce qui rend la démarche inintelligible

5 Cours sur l'approche multi-référentielle
6 Cours sur l'approche multi-référentielle
7 Cours sur l'approche multi-référentielle
8 Cours sur l'approche multi-référentielle

d'emblée. Pour la rendre compréhensible, il faudrait pouvoir prendre conscience du temps de l'autre et s'y adapter plutôt que chercher à ce que l'autre s'adapte à notre temps comme le voudrait le système sociétal. D'autant plus pertinent avec ce public où le flou spatio-temporel est relativement prégnant. *« L'exclusion sociale se double d'une auto-exclusion psychique »*[9] nous dit-on. Le temps n'est pas le même, j'insiste. L'institution ne peut pas ou ne veut pas donner un temps et pourtant, il est nécessaire dans l'accompagnement de ces personnes excluent socialement. L'auto-exclusion en ait, pour moi, une conséquence. Au café associatif, nous prenons un temps que les autres institutions ne peuvent donner lorsque nous le pouvons. D'ailleurs, c'est bien là où les personnes viennent nous chercher notamment. Nous travaillons la remobilisation plutôt que l'insertion. Les institutions n'ont pas le temps pour ça, il faut insérer socialement par une formation ou un travail pour rendre compte et rendre des comptes aux financeurs montrant que la personne « s'en sort » socialement. L'association dans laquelle je travaille fait face, à son échelle, à l'institué (l'ordre établi, la norme) qui voudrait insérer rapidement la personne dans la vie sociétale actuelle. Travail délicat quand le parcours est marqué de ruptures depuis X année. D'où la nécessité de prendre le temps pour ne pas court-circuiter des étapes dans le cheminement de la personne et que le temps vécu ne soit pas perçu comme une réification. *« Le pouvoir fait un travail considérable sur les mots »*[10] où je constate qu'un glissement sémantique est notable pour dépolitiser, effacer l'essence même des mots et indéniablement, l'accompagnement qui s'en suit auquel l'association reste attentive.

Quelques propos concluants

L'expérience du texte libre m'a, d'une certaine manière, rappelé celle du journal où je me prête à l'exercice depuis mon entrée en formation. Il s'agit là d'une expérience personnelle où l'esprit s'y réalise. Ce qui me fait écho à la notion de transduction permettant à la pensée associative de cheminer de façon illimitée allant à l'encontre même du cloisonnement. Je retiens la citation évocatrice d'une collègue sur le forum de discussion disant *« j'aime retenir l'idée d'un vagabondage intellectuel dans la transduction. »*[11] Ce texte libre me ramène finalement à la notion centrale de ma recherche à venir, à savoir la question de l'émancipation. Celle-ci s'étend bien au-delà puisqu'à la recherche d'une émancipation intérieure, je mature moi-même vers la question *« qu'est-ce que je fous là ? »* que vous nous posez régulièrement lors de nos classes coopératives tout en m'inscrivant dans une temporalité entre le présent, le passé et un advenir.

9 Cours sur l'approche multi-référentielle
10 Lepage, 2007
11 Forum moodle ied Paris 8

# BIBLIOGRAPHIE

Cours sur l'approche multi-référentielle de Francis Lesourd

DOBUI B., & KAUFMAN D. (2014). *Valorisation par la clandestinité : éducation et travail d'une association linguistique à New York.*

LEPAGE, F. (2007). *L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu...* CUESMES, Cerisier, 111p.

# FILMOGRAPHIE

JEUDON X. (Réalisateur). (2016). « I comme institution ». Psynem. Consulté le 4 mai 2021, disponible : https://www.psynem.org/Pedopsychiatrie_psychanalyse/Clinique_techniques_conditions/Institution

# SITOGRAPHIE

Conférence de Bernard Charlot. Consulté le 6 avril, disponible : https://moodle.iedparis8.net/mod/forum/view.php?id=3236

Conférence de Louis Lubat et Laure Duthilleul. Consulté le 20 avril, disponible : https://moodle.iedparis8.net/mod/forum/view.php?id=3240

Forum moodle ied Paris 8. Consulté le 6 mai, disponible : https://moodle.iedparis8.net/mod/forum/discuss.php?d=1073

La « Boudine »

Je suis en CE2 et je dis à Juliette et Ninon « mon frère à la boudine qui ressort », elles éclatent de rire et Juliette me dit « mais c'est quoi la boudine ? c'est quoi ce mot ? ». Tout de suite je comprends que j'ai laissé échapper un indice, qui vient ruiner tous les efforts que je déploie depuis des années pour ne rien laisser paraître. Se tenir correctement, être toujours parfaitement propre, ne jamais rien porter de troué, abimé ou tâché, essayer d'identifier, sans cesse, ce qui ne se dit pas et ne se fait pas en dehors de *chez nous*.

Ninon prend ma défense, argumentant qu'on peut dire comme on veut et qu'en plus c'est drôle. Je ne sais pas et ne saurai jamais si elle a saisi, comme on peut saisir quand on a huit ans, la distance sociale qui nous sépare.

## I. Langage et classes sociales

La « boudine », comme on appelait chez moi enfant le nombril, la « salle », qui désignait pour une amie savoyarde au collègue le salon, le « casse dalle'» comme disait ma mère pour parler du goûter, toutes ces expressions qui me rappelaient sans cesse que nous n'étions pas *comme eux*, quand bien même nous fréquentions tous les jours à l'école à la faveur de la carte scolaire, *les autres*, c'est-à-dire des enfants des classes moyennes à fort capital culturel et des enfants des classes supérieures, dont les parents étaient principalement médecins.

Annie Ernaux évoque à de nombreuses reprises cette distance sociale propre au langage dans ses ouvrages. Dans *La Place* par exemple, où elle retrace une partie de la vie de son père, ouvrier devenu petit commerçant, elle multiplie les exemples de ces expressions, maintes et maintes fois mobilisées, qui ont peuplé son enfance et marqué son appartenance quasi définitive (malgré le CAPES puis sa position d'écrivaine reconnue) aux classes populaires. Sa mère répète ainsi, « Je vaux bien ces gens là »[1], « la gosse ne manque de rien »[2], dans leur quartier il n'y a pas de commerce qui pourraient leur « faire du tort »[3], le café tenu par ses parents a pour clients des gens « pas fiers »[4]…

Si l'on se penche sur la manière dont les inégalités sociales viennent percer le voile du langage, on se rend compte que cela ne se limite ni à des expressions ni à la maîtrise ou non d'un vocabulaire

[1] Annie Ernaux. *La place*. Gallimard, 1983, p.37.

[2] Annie Ernaux, *op. cit.*, p.56

[3] [3] Annie Ernaux, *op. cit.*, p.52

[4] [4] Annie Ernaux, *op. cit.*, p.53

particulier, mais que de manière plus générale « les enfants acquièrent des manières de parler et des rapports socialement différenciés au langage, aussi bien oral qu'écrit, qui les dotent de ressources inégales et les classent dans la hiérarchie, scolaire puis sociale. »[5]. Il y a un bien un « capital linguistique »[6], qui est acquis dans le cadre familial et qui se rapproche plus ou moins des exigences scolaires.

La vaste enquête menée auprès d'élèves en grande section de maternelle entre 2014 et 2018 sous la direction de Bernard Lahire et retracée dans *Enfances de Classe* souligne bien que « les rapports au langage sont le produit d'une socialisation de classe, avec des variations significatives selon les types de capitaux détenus, ce qui nous renseigne sur la production précoce des inégalités, mais aussi sur la hiérarchie sociale dans son ensemble et sur les luttes de classements entre fraction de classe »[7]. Ces différences s'expriment dans une myriade de pratiques quotidiennes relatées dans l'ouvrage : de la valorisation de la prise de parole en public, à la régulation des conflits par l'expression des émotions, jusqu'à la gestion des gros mots, donc de l'« apprentissage des registres de langue et du fait que le type de vocabulaire exigé dépend du contexte d'énonciation »[8] et des divers usages de l'humour avec les enfants. L'exemple de la mobilisation régulière de l'humour dans les familles de classes supérieures, et notamment de l'ironie et du second degré, est particulièrement intéressant en ce qu'il participe du « 'sense of entitlement' inculqué de multiples manières dans les milieux sociaux privilégiés »[9]. Ainsi « Les enfants sont ainsi inégalement préparés à subir ou à maîtriser les rapports de pouvoir engagés dans ces usages du langage et ces formes d'humour »[10].

## II. L'école et la reproduction des inégalités

Ces réflexions sur la répartition inégalitaire des compétences langagières ne peut pas laisser indifférent les professionnels de la didactique et de la pédagogie, en particulier car de nombreux

---

[5] Lahire, Bernard, et Julien Bertrand. *Enfances de classe : de l'inégalité parmi les enfants*. Éditions du Seuil, 2019, p.1029

[6] Bourdieu, Pierre, and Jean-Claude Passeron. La reproduction : éléments pour une théorie du système d'enseignement . Les Editions de minuit, 1987.

[7] Lahire, Bernard et Julien Bertrand, *op. cit.*, p.1033

[8] Lahire, Bernard et Julien Bertrand, *op. cit.*, p.1047

[9] Lahire, Bernard et Julien Bertrand, *op. cit.*, p.1056

[10] *Ibid*. p.1056

travaux en sociologie de l'école soulignent à quel point cette institution contribue à reproduire les inégalités sociales, notamment en matière de langage.

Ainsi les travaux de Bernard Lahire par exemple montrent à quel point l'école valorise un rapport réflexif au langage et perpétue une culture de l'écrit, face auxquels les enfants sont inégalement préparés[11], or « maîtriser symboliquement le langage est une manière de maîtriser, ou de dominer, ceux qui ne le maîtrisent que pratiquement »[12].

Les recherches de Fabienne Montmasson-Michel, et notamment sa thèse de doctorat sur « la priorité accordée au langage à l'école maternelle au nom de la réduction des inégalités scolaires » montre que cela « perpétue la domination scolaire ». Par exemple l'enseignement du langage à l'école est organisé selon un postulat de continuité entre l'oral et l'écrit, « processus assure la supériorité sociale des 'maîtres et maîtresses du langage', ces enfants initiés du langage littératié qui cumulent tous les traits de l'excellence linguistique, et donc, scolaire »[13]. Dans le même sens, elle souligne par exemple que c'est encore l'interaction interindividuelle qui est au coeur des enseignements, alors que cette pratique d'une part est « propre aux familles dotées en ressources linguistiques et culturelles légitimes »[14] et d'autre part que sa mise en pratique dans les écoles maternelle est quasi-impossible. En effet, cela supposerait « des classes maternelles dans lesquelles l'enseignant socialiserait par petits groupes les enfants au parler-penser de l'écrit. Pendant ce temps, le gros de la classe, composée d'enfants disciplinés capables de travailler seuls, passerait 'sagement' d'une activité à l'autre sans faire de bruit. C'est une utopie, qui malmène les enseignants. Beaucoup déploient une grande énergie pour réaliser ce travail de la parole, dans des conditions très difficiles et pour des résultats décevants. »[15]. Fabienne Montmasson-Michel relate dans son travail de thèse de nombreux témoignages d'enquêtés, enseignants en maternelle, en tension permanente entre les injonctions de l'institution et les conditions matérielles d'exercice de leur métier, ce qui les plonge dans des dilemmes moraux et des bricolages didactiques. Par exemple, pour mettre en place ces ateliers sur le langage, qui sont particulièrement couteux pour les enseignants en terme d'organisation, ils vont avoir tendance à travailler la parole « au moyen de conversations collectives concurrentielles », c'est-à-dire dans des situations où les enfants sont en groupe et où la prise de

---

[11] Lahire, Bernard. *Culture écrite et inégalités scolaires: Sociologie de "l' échec scolaire" à l'école primaire*. Presses Universitaires de Lyon, 1993.

[12] Lahire, Bernard et Julien Bertrand, *op. cit.*, p.1031

[13] Fabienne Montmasson-Michel. Enfances du langage et langages de l'enfance. Socialisation plurielle et différenciation sociale de la petite enfance scolarisée. Thèse de doctorat en Sociologie. Université de Poitiers, 2018, p.260

[14] Fabienne Montmasson-Michel, *op. cit.*, p.258

[15] *Ibidem*.

parole est nécessairement plus difficile pour les « faibles parleurs », ce qui, à terme, perpétue les inégalités langagières.

## III. La maîtrise du langage tout au long de la vie

Or ces inégalités de maîtrise du langage ne sont pas sans conséquence, sur les parcours scolaires d'une part, et de manière plus générale sur la recherche d'emploi, la relation aux institutions administratives, médicales etc, mais également sur la capacité à se raconter soi-même. Par exemple dans la fréquentation des administrations, la maitrise du langage peut permettre de réussir à « faire valoir ses droits » et à l'inverse des compétences linguistiques limitées peuvent empêcher de traduire un besoin dans une demande qui rentre dans les cadres de l'administration[16].

En ce qui concerne le pouvoir cathartique de la mise en récit de son expérience personnelle, on pourra évoquer par exemple l'oeuvre d'Edouard Louis, notamment *En finir avec Eddy Bellegueule* ou *Qui a tué mon père,* celle d'Annie Ernaux déjà évoquée plus haut, mais également le récent one woman show *Nanette* d'Hannah Gadsby. Comme le soulignent très justement Maria Passeggi, Simone Rocha, Luciane De Conti il y a un « pouvoir heuristique de la narration à la première personne et [une] dimension autopoiétique de la réflexion sur les expériences existentielles »[17]. Ces chercheuses se sont notamment intéressées au pouvoir du *travail biographique*, entendu comme « l'activité produite par l'individu pour donner une cohérence et un sens aux événements de sa vie»[18], chez les enfants malades, comme une manière de « se comprendre et comprendre les changements qui se produisent en eux-mêmes »[19]. Elles soulignent notamment que « les récits deviennent ainsi un espace de négociation de sens permettant aux enfants, en projetant des formes d'organisation de l'univers hospitalier, [et leur permettant] de configurer – et quelquefois de réinventer – leurs expériences quotidiennes et de laisser entrevoir leur projet d'avenir »[20].

Ce pouvoir du récit biographique ne peut nous laisser indifférent, d'autant plus lorsque l'on s'intéresse aux parcours de formation et à la nécessité pour les individus de donner un sens à leur

---

[16] Siblot, Yasmine. « Les rapports quotidiens des classes populaires aux administrations. Analyse d'un sens pratique du service public », *Sociétés contemporaines*, vol. no 58, no. 2, 2005, pp. 85-103.

[17] Passeggi, Maria, Simone Rocha, et Luciane De Conti. « Raconter pour vivre *avec* des maladies chroniques : l'expérience des enfants hospitalisés », *Le sujet dans la cité*, vol. 5, no. 2, 2014, p.114.

[18] Christine Delory-Momberge, 2013, p.122 citée par Passeggi, Maria, Simone Rocha, et Luciane De Conti, *op. cit.*, p.115

[19] Passeggi, Maria, Simone Rocha, et Luciane De Conti, *op. cit.*, p.115

[20] Passeggi, Maria, Simone Rocha, et Luciane De Conti, *op. cit.*, p.117

trajectoire professionnelle lorsqu'il s'agit pour eux de se former, de se (ré)orienter, et de dessiner leur avenir dans le monde du travail. Comme le souligne Christine Delory-Momberger, le récit est bien un outil puissant pour qui s'intéresse à l'orientation professionnelle, constituant un « espace de médiation – médiation de soi à soi-même et médiation de soi à l'autre »[21] qui devra permettre pour l'individu la co-construction « d'une troisième médiation, celle de son inscription sociale et économique, celle de la faisabilité de son projet dans les contextes et environnements qui sont les siens »[22]. Christine Delory-Momberge attire cependant notre attention les « différences de capital discursif entre les individus », ce qui fait écho à ce que nous évoquions dans la première partie. Elle rappelle que les individus n'ont pas tous la même capacité à se mettre en récit et à faire sens de leur parcours, et que le « pouvoir de tenir un discours sur soi, de donner de soi-même et de son existence une représentation conforme à la requête sociale et institutionnelle »[23] est inégalement réparti puisqu'il est fonction des ressources scolaires, financières, culturelles des individus. Finalement, l'accent mis sur la capacité à se raconter pourrait exclure « précisément ceux qui en auraient le plus besoin (…) [ceux] dont le récit de la vie est la seule monnaie qu'ils peuvent encore échanger, parce qu'ils sont dans la situation de ne plus pouvoir faire autre chose que de *payer de leur personne*, autrement dit de livrer l'histoire de leurs échecs et de leurs manques »[24].

[21] Christine Delory-Momberger, « La part du récit », *L'orientation scolaire et professionnelle*, 39/1 | 2010, p.102

[22] *Ibidem*.

[23] Christine Delory-Momberger, *op. cit.*, p.104

[24] Christine Delory-Momberger, *op. cit.*, p.106

# PÉDAGOGIE, BRICOLAGE

MORO Manon (manon.moro@orange.fr)
N° d'étudiante : 20009181
M1 Education Tout au Long de la Vie - IED Paris 8

# LANGUES, SENS, ETHIQUE ET PERTINENCE

*Moi-même et le premier élève en situation de handicap que j'ai accompagné.*
*Il sera question dans ce texte de moi, lui et tous les autres.*

## TEXTE LIBRE

Lundi 26 avril 2021

Il y a deux ans jour pour jour, je passais le concours de l'Ecole Normale Supérieure, après deux ans de Classe Préparatoire. Six fois six heures de rédaction, sur l'impôt, la représentation, la santé et l'alimentation, l'ordre et les Français et tout ce genre de choses dont je me rappelle étrangement très distinctement. Aujourd'hui, assise dans le jardin des Plantes, sortant de l'école élémentaire où je travaille désormais, je fais face à ma feuille blanche pour la validation de l'EC « Langues, Sens, Ethique et Pertinence » de mon Master de Sciences de l'Education. Seul sujet : « Ecrivez un texte libre ». Quel sens donner à tout cela ?

Il me semble que tout cela m'aurait paru incroyable il y a deux ans, dans tous les sens du terme : impossible à concevoir et formidable à imaginer. Alors par où commencer ? Par mes années d'école élémentaire passées à pleurer toute la journée ? Celles au collège où je m'ennuyais ? Le lycée où je déprimais ? La prépa où j'angoissais ?

Je crois qu'au contraire, il faut commencer par le plus insignifiant, et pourtant le plus fondamental, le tout début. Un de mes premiers et plus limpides souvenirs, après la naissance de ma sœur bien évidemment, c'est la classe de ma grand-mère. Je me rappelle des poufs colorés sur lesquels je sautais et du tableau noir où j'écrivais. Je ne me rappelle pas de ses élèves, je ne suis même pas sûre de les avoir vraiment croisés. Mais j'aime à croire que c'est à ce moment précis que je suis devenue une future éducatrice. Professeure des écoles, éducatrice spécialisée, puéricultrice, peu importe le statut je crois qu'une chose était sûre : j'allais faire partie de celles qui refusent de quitter le monde de l'enfance parce qu'il est si pur, si beau, si doux qu'il serait indécent de ne pas vouloir rester encore un peu avec eux, jusqu'au bout. Aussi parce que l'apprentissage est un processus si mystérieux qu'il faut être fou pour ne pas vouloir apprendre toute sa vie. Apprendre aux autres bien sûr, apprendre des autres surtout.

Il s'est pourtant passé bien des choses depuis ce jour-là.

Je veux profiter d'écrire mon parcours et de lui trouver un sens pour dire, analyser, mais surtout dénoncer le système scolaire contre lequel je ne peux qu'avoir une rancœur immense. Je veux dire comment l'Education Nationale, sous un vocable qui ne laisse rien au hasard, transforme les enfants en une masse de pseudo-citoyens malheureux à qui elle fait croire que le libre-arbitre si cher aux Lumières leur permettra de s'élever, comprenez socialement, quand le système est pensé par et pour la conservation des classes dominantes en haut de l'échelle sociale, et fondé sur la destruction psychologique de presque tous.

J'ai donc commencé par l'école primaire. Une école que j'ai vécue comme un endroit hostile, où je ne me suis jamais sentie à ma place, où j'avais peur de tout et de tout le monde, surtout de l'échec d'ailleurs. Pourquoi cette rhétorique de la faute à éviter ? Pourquoi ce système du chacun pour soi dès le plus jeune âge ? Pourquoi cette école qui brime les enfants au lieu de les aider à s'épanouir ? Pourquoi fonctionner encore comme sous Jules Ferry alors que les pédagogies dites nouvelles ont déjà 100 ans ? Je sais, évidemment, ô combien l'école

a évolué depuis la IIIème République. Elle s'est adoucie peut-être, mais n'a pas changé de nature. L'école est toujours un instrument de propagande républicaine qui vise à créer une société de l'ordre, en formatant des petits citoyens dociles qui ne s'en rendront jamais compte puisqu'on leur contera pendant 10 ans la grandeur de la France des Lumières et des Droits de l'Homme. On leur contera cette France qui éclaire depuis toujours le monde de son progrès, sans jamais pour autant leur avouer ce que leurs ancêtres faisaient vraiment en Indochine, en Algérie, au Rwanda, et partout ailleurs. L'école est celle qui fait croire que tous les enfants français sont égaux quand certains se rendent tous les jours dans un bâtiment amianté qui s'effondre alors que d'autres étudient dans des monuments historiques. C'est celle qui dit lutter contre les discriminations et qui se fonde sur un racisme et un sexisme systémiques. C'est celle qui érige l'autisme comme grande cause du quinquennat et qui investit des sommes misérables dans l'accompagnement des enfants en situation de handicap. L'école publique française, c'est l'école de l'hypocrisie, et c'est sur elle que se fonde, dès le plus jeune âge, la croyance en un système égalitaire méritocratique, qui permettra ensuite d'expliquer l'échec scolaire par un défaut de capacité intellectuelle ou de motivation, quand la vraie cause est sociale, économique, raciale, et de genre.

Après l'école vient le collège, le collège où il faut travailler dur pour aller en général. Parce que les formations professionnelles c'est la honte, c'est pour ceux qui sont en ULIS, en SEGPA, ceux qu'on cache dans l'atelier professionnel au fond de la cour, ceux qui ne viennent jamais avec les autres en sortie, ceux qui entretiennent le jardin pendant que les autres jouent au foot. On mène aveuglément depuis 50 ans une politique du « tous au lycée général » quand on sait qu'il n'y aura pas de place à l'Université pour tout le monde. Une fois de plus, c'est ce fonctionnement et ce discours qui permettent de légitimer l'orientation massive des enfants issus de classes populaires vers les voies de garage, sans aucune prise en compte des intérêts de l'enfant.

C'est ensuite le lycée. Là encore, il faut travailler, cette fois-ci pour avoir un bon métier. C'est là pour moi que les ennuis commencent vraiment. J'ai eu du mal supporter, comme beaucoup d'adolescents, la façon dont nous étions orientés. Le lycée consistait encore à ce moment, mais il me semble que la réforme n'y a pas changé grand-chose, à hiérarchiser les filières générales : les meilleurs en S, les moyens en ES, les nuls en L. Attention aux dissidents : impossible de faire ce que vous aimez, il faut faire la filière dont vous êtes capable, sinon vous risquez d'être au chômage. C'est sur cette rhétorique que se fonde, une fois de plus, la ségrégation sociale au sein même du lycée général. Et c'est cette rhétorique qui crée des élèves, en plus d'être socialement déterminés, malheureux. Le pire arrive au moment de faire les vœux post-bac. Idem, une hiérarchie ternaire : prépa, université, DUT/BTS. Au cas où la ségrégation sociale n'ait pas été parfaite du premier coup, on recommence le système, toujours fondé sur la même rhétorique : qui peut le plus peut le moins, si on est doué c'est qu'on travaille, et si on travaille on mérite un bon métier. Et surtout, on n'oublie pas de mettre en lumière les quelques boursiers qui atteignent les classes prépa, à la force de leur travail acharné, caution des riches pour dominer les pauvres.

Cerise sur le gâteau : la classe préparatoire. Outil parfait de conservation de la classe dominante fondée sur une logique de proportionnalité de la souffrance psychologique à la hauteur de la place occupée dans la hiérarchie sociale. La classe préparatoire est un concept qui consiste à faire croire que les dominants méritent leur place parce qu'ils font des

formations intellectuellement et psychologiquement difficiles, alors même que cela constitue en réalité en un détournement de la majorité de l'argent public destiné à la formation supérieure dans les lycées d'élite, au détriment des Universités et formations professionnalisantes. Au-delà de ça, l'inconvénient de la classe préparatoire est de produire des élèves psychologiquement dangereux, pour eux-mêmes mais surtout pour les autres, alors même que ce sont ces personnes qui occuperont les postes les plus influents : cabinets ministériels, mandats politiques, direction d'entreprise. Il me semble qu'on tient là une explication des politiques inhumaines menées par les dirigeants issus de ces formations d'élite.

Il y a deux ans donc, je ratais l'ENS. J'ai appris un matin de juin, je m'en rappelle très distinctement, que je n'avais pas Normale Sup. Mon monde s'écroulait. C'était sans savoir que j'aurais bien plus que ça.

J'ai eu Freddy[1], Morgane, Léopold, Ambre et Jérémie d'abord. Et puis j'ai eu Aurélien, qui aime les hélicoptères et les smileys. J'ai eu Lilou qui est plus belle que les Grées. J'ai eu Mehdi, qui lisait inlassablement la même page du dictionnaire et qui voulait jouer à la pizza. J'ai eu Elisa, qui se demande ce que fait Bébé Lila et qui veut imprimer des photos de l'hôpital Robert Debré. Et puis tous les autres : Gustave qui veut prendre le bus 38 direction Porte de la Chapelle, Mohammed qui écrit l'alphabet partout même sur les murs, le petit Medhi qui ne veut pas taper la dame de la boulangerie, le grand qui veut manger toutes les miettes qui traînent par terre, Juliette qui adore par-dessus tout débarrasser la table, et tant d'autres encore. Quel immense honneur de voir le monde à travers leurs yeux.

On dirait comme ça que je suis tombée chez les fous. Mais est-ce que ce n'est pas nous finalement qui sommes fous ? Nous qui nous acharnons à apprendre par cœur des livres entiers remplis de termes incompréhensibles pour réussir des concours absurdes qui nous sélectionnent sur tout sauf les compétences requises pour exercer nous métier. Nous qui voulons toujours être les premiers alors qu'il n'y a qu'une place sur le podium, et qui voulons en même temps être les plus heureux sans jamais se rappeler qu'il y a assez de bonheur pour tout le monde. Nous qui pensons qu'être différent c'est terrible, sans jamais connaître la joie d'être au monde autrement. Nous qui voulons toujours prendre le sentier balisé dont la terre trop foulée nous fait mal aux talons alors que les herbes hautes sur les bas-côtés ne demandent qu'à être traversées. Nous qui voulons toujours faire plus vite et toujours tout seul, alors qu'on pourrait faire tellement mieux et tellement plus beau.

Je saute du coq à l'âne et je ne dis pas que le handicap n'est pas terrible, loin de là. Je sais le séisme pour les enfants et pour les familles. Je dis juste qu'il est possible d'être au monde différemment, et que mon être au monde à moi, c'est d'avoir la chance d'être auprès de ces enfants qui sont bien plus que mes élèves. Ce sont mes soleils, mes passeports vers une réalité, ni plus belle, ni plus laide, juste ailleurs et ici en même temps.
Je dis que mon bonheur est de m'être perdue et d'avoir emprunté, malgré la voie royale toute tracée qui semblait m'attendre, le chemin qui passe par les herbes folles, celui qui va moins vite, qui est plus sinueux, rocailleux, qui fait trébucher par fois, qui fatigue beaucoup plus, mais qui me rend beaucoup trop heureuse pour vouloir m'en écarter.

[1] Tous les prénoms ont été modifiés.

Le sens de tout ça donc, c'est que tout le monde n'a pas cette chance de ne pas savoir lire les panneaux. Beaucoup trop sont laissés pour compte sur le bord de la route principale, sans que personne ne leur indique le chemin vers une existence plus douce, plus heureuse. Sans que personne ne leur dise qu'ils peuvent, eux aussi, changer leur monde.

C'est ainsi que la rhétorique bien huilée du système scolaire français, fondée sur l'éloge de la méritocratie et de l'égalité de tous, ne sert en fait qu'à conserver l'ordre social existant. Voilà, pour moi, le sens de l'Education Nationale. Un sens impertinent, sans aucune éthique autre que la conservation des intérêts des privilégiés hypocrites qui font semblant d'agir au nom du peuple qui, un jour je l'espère, s'élèvera contre cette immense mascarade qu'est l'Etat bourgeois capitaliste.

Jeudi 29 avril 2021

Je reprends ce texte trois jours plus tard. Il a été écrit sur le vif, on ne comprend peut-être pas tout. Alors je me permets de résumer. Après ma classe préparatoire, j'ai commencé une école d'urbanisme, que j'ai payée en travaillant dans des écoles. D'abord en tant qu'accompagnatrice Coup de Pouce auprès d'élèves en grandes difficultés scolaires et sociales, puis auprès des enfants en situation de handicap en tant qu'AESH et animatrice dans une centre de loisirs à parité. J'ai alors décidé de faire un master de sciences de l'éducation à distance, parce que je souhaitais me former de façon plus universitaire sur la question tout en poursuivant ces activités. Ce choix de vie m'épanouit plus que jamais.

Ce que je veux dire dans ce texte donc, c'est le point auquel le système scolaire français est inadapté aux enfants. Je le sais parce que ce système m'a forcée à faire des études qui ne me plaisaient pas alors même que j'ai toujours su le métier que je voulais faire. Je le sais aussi par les emplois que j'ai occupés : le système scolaire actuel est pensé pour et par les dominants, au détriment des élèves marginalisés : handicapés, racisés, pauvres.

Mais je veux dire aussi, à travers ce texte, que nous, nous qui souhaitons dédier notre vie aux enfants, nous qui souhaitons les éduquer pour en faire des êtres libres, heureux et réellement égaux, nous sommes prêts à nous battre jusqu'au bout pour faire de l'école un vrai lieu d'épanouissement pour tous. C'est sur cette note positive que je souhaite achever ce texte libre.

UE4-EC1 « Sémiotique, pratique et clinique »

Nom : KOUTI

Prénom : Maria

Numéro étudiant : 18909048

Enseignants : LAFFITTE Pierre

Département : Sciences de l'Education (SEPF) Master 2 Tout au long de la vie

Avant écrire ce texte libre, j'avais dans ma tête d'écrire sur le sujet d'autisme, mais le dernière cours a changé mes plans. C'était une plaisir de discuter avec mes camarades sur nos problèmes avec cette crise sanitaire, ainsi que nos remarques sur le déroulement du master. Quant à moi, j'avais la chance de parler pour mon parcours et mes difficultés de discuter avec les autres sur nos expériences professionnels, puisque j'en ai peu par rapport aux autres. Je pense que c'était une de ces fois que j'étais très honnête. La vérité est que j'ai un long chemin à parcourir mais je pense que j'ai fait un bon départ. A l'occasion de tout ça, j'ai décidé d'écrire un texte sur mes expériences acquises au fil des ans et plus précisément pour ma toute première expérience en tant qu'enseignant en Grèce.

*

> *« L'illettré de demain ne sera pas plus celui qui ne sait pas lire, mais celui qui n'aura pas appris à apprendre »*[1] détaille Toffler Alvin.

En rétrospective, mes expériences acquises au fil des ans m'ont apporté des fournitures appropriées pour ma vie actuelle, et font partie intégrante pour mon avenir. Sur ce point, je souhaite attirer l'attention sur un moment significative de ma vie. Il importe de savoir que mon désir de devenir éducatrice est né en moi depuis mon enfance. M'occuper des enfants et les aider à évoluer a toujours été un rêve qui, au fil des années, s'est transformé un objectif à atteindre. J'ai pu réaliser ce rêve à travers mes études de l'Université Aristote de Thessalonique au département de Philosophie et Éducation en Grèce.

Après avoir suivi des cours pédagogiques, j'ai effectué des interventions éducatives dans des écoles afin d'appliqué mes connaissances théoriques. Je me rappelle encore la première fois que je suis entrée dans la classe en tant qu'enseignante, j'étais tellement stressée et très timide. Je me souviens clairement que j'étais début derrière le siège, visiblement anxieux sur la façon de se tenir debout dans la salle de classe. Je n'étais pas assez préparée pour les questions des élèves et cela semblait dans mon enseignement.

[1] Toffler Alvin, *Les nouveaux pouvoirs : savoir, richesse et violence à la veille du XXI e siècle,* Paris, Fayard, 1991

J'ai réalisé rétrospectivement qu'un facteur aggravant pour mon anxiété est due au manque de bonne préparation du sujet que j'ai enseigné. Le professeur, qu'il était présent, m'a dit après le cours que je devais me détendre et bouger dans la classe pour être plus proche aux élèves au lieu de s'asseoir si loin d'eux. Cela m'a fait penser les années quand j'étais moi-même élève comme eux, ainsi que les professeurs que personnellement je jugeais pour leur distanciation montrée en restant assis à leur siège sans bouger. J'entamé à réfléchir immédiatement pourquoi j'ai agi de cette façon et comment je peux le changer. Peut-être cette image a été gravée profondément dans ma mémoire, et j'ai agi de cette façon inconsciemment. C'est en ce moment qu'une première angoisse existentielle autour de mon identité d'enseignante apparaissait.

Reprenons maintenant la deuxième fois que j'ai visitée une école. C'était pour mon stage qui durerait trois mois. Je serais, donc, professeure, dans le cadre du stage, dans un Lycée pour les cours littéraires. Cependant, malgré ma formation que j'ai pensée suffisante pour mon stage puisque j'étais à la fin de mes études, la réalité s'est avérée différente. Autant que j'avais étudié pour l'acte éducatif et autant que je sache l'objet cognitif de la leçon, mes connaissances théoriques ne pouvaient pas toujours faire face aux circonstances et défis auxquelles je confrontais. Je me sentais au départ que les élèves ne peuvent pas me comprendre et que mes savoirs ne servent à rien. Il y avait des moments ou je pensais que je ne pourrai pas devenir une vrai enseignante, transmettre les connaissances, adapter la théorie que j'avais acquise à leur propre réalité et faire face le comportement unique de chaque enfant.

Par conséquent, j'ai entamé une délibération intérieure, j'ai discuté aussi avec mes professeurs à l'université et avec des collègues à l'école pour trouver de suggestions fructueuses, et je me suis alors mise à me demander: Comment puis-je simplifier les connaissances en connaissant la dynamique de chaque classe? Comment puis-je gérer chaque élève ? Et surtout comment puis-je devenir une vraie enseignante ? Qu'est-ce que un vrai enseignante, in fine ? En posant ces questions existentielles à moi-même, j'ai décidé, donc, de rechercher plus profondément.

Par extension, une inquiétude existentielle à propos de mon identité en tant qu'enseignante est apparue une fois encore et une délibération intérieure revêt un caractère indispensable. Une réflexion personnelle à l'intérieur s'est produite. Je sus que mon être était à la rencontre de moi-même, à la redécouverte de moi-même. Cette

procédure constitue le chemin vers l'établissement du soi véritable. Selon Gabilliet et Montbron, référant à Aristote, *« si l'exercice des vertus peut s'apprendre, il reste de ces apprentissages qui ne prennent leur sens qu'après que l'on ait agi. Il en est de même pour la plupart des expériences vécues, qui se retrouvent au cœur de tout processus d'autoformation. Tout en gardant à l'esprit qu'une expérience ne peut être formatrice que si l'apprenant sait l'appréhender de façon critique »*[2]

J'ai continué à chercher en moi les réponses à mes questions et à me connaitre mieux. Après passant beaucoup du temps à réfléchir j'ai pu identifier ma véritable identité. À ce stade, j'ai réalisé que j'avais atteint ce point culminant: Apprendre à être enseignante. J'ai l'appris par moi-même. Ce fait m'a conduit à changer en mon être même. Un sentiment existentiel de moi a émergé, un auto-développement, un épanouissement personnel. Par rapport à cette fille que j'étais initialement pleine d'anxiété, d'embarras et d'incertitude, je suis devenue une fille confiante, plus active et j'ai cultivé une relation de confiance avec les élèves.

Grâce à cette introspection, j'ai pu comprendre aussi que les élèves apprennent à travers leurs expériences et sens, ils observent de nouvelles choses, les touchent, les peignent et expérimentent. De cette façon, ils assimilent mieux les nouvelles connaissances à mesure qu'ils acquièrent une expérience personnelle. Personnellement, j'appris qu'il fallait bien de donner priorité aux élèves et à leurs intérêts, les aimer et les comprendre même dans leurs jeux ou leurs méfaits et développer des relations de communication plus significatives avec eux. Au fait, comprendre moi-même m'a aidé de mieux comprendre les autres.

J'ai appris, donc, à être enseignante par moi-même au fil du temps. Je me sentais que j'avais mûri. Il importe de savoir qu'une fois qu'on « apprendre à être », cette autoformation existentielle reste permanente. Les confucianistes, au fait, croisaient que *« le soi vient à naitre en contrôlant, en disciplinant et en cultivant ses dispositions et sa personnalité »*.[3] Ils donnaient un sens plutôt existentiel qui nous mène à un auto-développement et une quête pour trouver la voie soi-même.

---

[2] Gabilliet Philippe, Montbron Yves, *Se former soi-même, les outils de l'autoformation*, Paris, ESF Editeur, 1998, p.51

[3] Yao Xinzhong, *Self-construction and identity: The Confucian self in relation to some western perceptions*, Asian philosophy, 6/3, 1996, p.10

Je me sentais que je découvrais un part inconnu à moi et tout cet itinéraire intérieur m'a conduit au cœur des choses, dans l'essence même de l'existence. J'avais l'impression que mes yeux étaient ouverts. D'autres mondes s'ouvrent sous nos pieds. Enfin j'ai réussi à trouver mon chemin. Comme Lesourd souligne dans *« L'homme en transition »,* quand la transformation existentielle se déroule, cela entraînerait à une épiphanie qui *« a le potentiel de créer des expériences de transformation (...) Après, la personne n'est plus vraiment la même ».*[4]

De surcroît, la réflexion, c'est-à-dire l'éloignement et la méditation des individus sur leurs conditions de vie et leurs expériences, est une étape clé de leur émancipation. Pour que l'émancipation convoitée parvienne il faut, en plus de la participation sociale et d'éducation, un mouvement existentiel apparaît chez l'individu. Verrier Christian dans *Émancipation, auto éducation existentielle et éducation populaire de demain*, explique-t-il *«qu'il ne peut y avoir d'émancipation sociale sans un mouvement intérieur des personnes* ».[5]

La vérité est que grâce à ce séminaire j'ai pu partager quelques pensées et expériences personnelles qui m'ont façonné en tant qu'enseignante, et je peux constater que j'ai j'ai appris à comprendre les situations vécues par moi et des autres, des fournitures qui me seront utiles pour mon projet professionnelle.

Pour conclure ce travail, je voudrais remercier personnellement Monsieur Laffitte qui m'a fait de surpasser ma timidité dans le cours, car habituellement je prends peu la parole, craintive de faire des erreurs en français. Cette cours, nous a beaucoup aidés d'acquérir des nouvelles connaissances, approfondir sur des sujets intéressants, réfléchir et problématiser. C'était très constructif à tous égards!

[4] Denzin Norman, *« Interpretive interactionism »*, Quality Research Methods Series, 17, A Sage University Paper, 1989, p.15
[5] Verrier Christian. *Émancipation, auto éducation existentielle et éducation populaire de demain*. Recherches et éducations, 2016, p.51.

# Bibliographie

Gabilliet Philippe, Montbron Yves, *Se former soi-même, les outils de l'autoformation*, Paris, ESF Editeur, 1998

Toffler Alvin, *Les nouveaux pouvoirs : savoir, richesse et violence à la veille du XXI e siècle,* Paris, Fayard, 1991

Verrier Christian. *Émancipation, auto éducation existentielle et éducation populaire de demain*. Recherches et éducations, 2016

Yao Xinzhong, *Self-construction and identity: The Confucian self in relation to some western perceptions*, Asian philosophy, 6/3, 1996

Une étoile agit dans l'ombre

# Le « Quoi de neuf ?»

# Un véritable détecteur de troubles de langages

**Professeur** :

**Pierre Johan Laffitte**

« Langues, sens, éthique & pertinence »
Master II sciences de l'éducation - Parcours ETLV
Université Paris 8 – Laboratoire EXPERICE

**Année universitaire 2020-2021**

« Dans une séquence de temps où tout le monde s'ennuie, un événement surgit qui, sans que l'on sache trop pourquoi, change l'ambiance. Un processus inattendu conduit à secréter des univers de référence différents; on voit les choses autrement; non seulement la subjectivité change,

## Avant le quoi de neuf

En 2016 et parallèlement avec l'instruction en famille de mes deux petits bouts de choux (Boutaïna et Kinane), j'ai fondé une association « Planète Montessori » qui organise des ateliers inspirés de la pédagogie Montessori pour les enfants de 3 à 16 ans, basés sur l'expérimentation, le respect de rythme, la liberté dans le choix des activités et l'autonomie. J'étais vraiment satisfaite de résultats que ce soit du côté de mes enfants (instruction en famille) ou d'autres enfants (Ateliers). Plusieurs parents m'ont demandé d'ouvrir une école qui pratique cette pédagogie. J'ai commencé à penser sérieusement à cette idée après deux ans de travail (instruction en famille et association), surtout que dans ma région il n'y avait pas un projet pareil. Mais, je me voyais incapable d'affronter cette nouvelle aventure, je ne possédais pas les compétences nécessaires pour gérer toute seule cette école, je n'étais pas sûre de pouvoir former des bonnes éducatrices. C'est une grande responsabilité qui nécessite plus de diligence et de savoir ; Je voulais connaitre les autres pédagogies alternatives, je ne voulais plus m''enfermer dans une seule pédagogie, mais je ne savais pas quoi lire, quels ouvrages peuvent me former ? D'où l'idée de m'inscrire au Master.

## Pédagogie institutionnelle

En Master 1, j'ai découvert pour la première fois la pédagogie institutionnelle, c'est l'une des principaux mouvements d'éducation nouvelle dont on peut voir les prémisses en France dans les années 1940 sur le terrain de la psychothérapie et de la psychiatrie, lorsque François Tosquelles créa à Saint-Alban (Lozère) la thérapeutique institutionnelle pour lever les freins bureaucratiques qui pèsent sur les hôpitaux psychiatriques. Il fut relayé par Jean Oury et Félix Guattari à la clinique de La Borde dans les années cinquante.

Dans les années 1960, ce mouvement de la psychothérapie institutionnelle rencontrait la pédagogie Freinet en produisant la pédagogie institutionnelle sous l'impulsion de R. Fonveillle et F.Oury.

Donc, c'est une pédagogie qui utilise les techniques Freinet ainsi que l'apport théorique et pratique de la Psychothérapie Institutionnelle. Son but est de faire de la classe un milieu éducatif. Elle est basée, comme son nom l'indique, sur des institutions. On entend par «institutions» les dispositifs inventés par l'ours des casernes[1] (Fernand Oury) : « les

[1] Vial Jean. Vasquez (Aida), Oury (Fernand). — De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle. In: Revue française depédagogie, volume 20, 1972. pp. 78-81

ceintures », « les métiers », « la monnaie ». Ces institutions donnent une grande place à la parole à travers la mise en place des lieux de parole tel que « le conseil », « le quoi de neuf » et « ça va ça va pas »: les enfants sont constamment encouragés à s'exprimer pour libérer la parole de toute sorte de blocages ou de timidités et construire un groupe en fusion.

Le «Quoi de neuf» représente un moment de transition entre la maison et l'école où chaque membre du groupe peut s'exprimer pour pouvoir ensuite se mettre au travail.

J'ai admiré cet outil de coopératif,  et je me suis dit pourquoi ne pas l'instaurer dans ma petite famille pour développer le langage oral de mes enfants, mais cette fois-ci ce sera un lieu de transition entre l'école et la maison. Et par ici commence mon histoire.

## Le quoi de neuf

Pour pouvoir valider mon M1 j'étais obligée de mettre mon petit enfant kinane (3ans) à l'école avec ses sœurs (Boutaïna 6 ans, Oumaïma 8 ans). Le trajet de l'école à la maison prenait une vingtaine de minutes par voiture, je voulais faire de ce temps mort un moment d'échanges et de partages, de créer une situation de communication tout en respectant les règles ou les lois. J'ai donc instauré « le quoi de neuf » afin d'évoluer le langage de mes enfants et libérer leur parole. La voiture était le lieu où va naitre cette praxis pédagogique, un lieu où j'accueil du sujet. C'est vrai que ce lieu ne nous  permet pas de se mettre en rond et chacun prend son tour comme dans une danse, mais il nous a donné une sensation de sécurité de paix et d'amour où la petite famille se réunit après une longue journée de séparation.

La première chose que je leur ai expliqué est les règles : « le quoi de neuf commence quand je dis quoi de neuf », « j'écoute celui qui parle attentivement sans lui couper la parole», « je demande la parole en disant une seule fois mon nom » (car je ne peux pas regarder les mains levées, je conduis).

- **Le lieu commun**

La première séance, Boutaïna (6ans) a pris la parole, elle a parlé pendant tout le trajet sans être interrompue. Elle était un peu timide au début mais après quand elle a vu que tout le monde l'écoute attentivement elle ne voulait plus arrêter en inventant des scenarios. Elle était très heureuse, comme c'était la première fois qu'elle soit entendue. Elle a raconté tout ce qu'il a fait depuis qu'elle s'est réveillée le matin, elle fabriquait parfois des fantasmes pour ajouter un de suspense et ne pas ennuyer les auditeurs. « La maitresse m'a dit Bravo Boutaïna tu es la

meilleure élève dans cette classe et elle a demandé aux élèves de m'applaudir», « les autres ne savent pas lire ils disent é-é-é-cou-l à la place de école », « j'ai fait deux roulettes tout le monde était bouche B »

Je ne voulais pas l'interrompre, j'ai laissé le temps aux autres pour réagir, mais ils n'ont pas demandé la parole. J'ai accepté leur silence, je me suis dit peut-être ils sont fatigués.

La deuxièmes séance c'est encore Boutaïna qui a demandé la parole, avant de la lui donné j'avais posé la question suivante « Avez-vous participé aujourd'hui ? »
Boutaïna : oui j'ai participé et la maitresse m'a dit bravo
Oumaïma : moi aussi j'ai participé
Kinane : maman qu'est ce qu'on va manger aujourd'hui ?
Cette fois j'ai entendu la voie de Oumaïma. Kinane a changé la discussion, peut-être parce qu'il avait faim ou parce qu'il ne comprenait pas le sens de « participer en classe », mais il a respecté les règles : il n'a pas parlé jusqu'à ce que je lui ai donné la parole.
La troisième séance
Moi : le quoi de neuf commence. Vas-y à toi la parole Boutaïna
Boutaïna : maman tu sais aujourd'hui j'ai participé beaucoup en français et en arabe…
Moi : (interrompue) c'est bien, le tour de Oumaïma maintenant
Oumaïma : j'ai parcitipé beaucoup et j'ai eu 10/10 en math
Moi : Bravo, c'est ton tour maintenant Kinane
Kinane : Ouf, j'ai oublié
Moi : ce n'est pas grave, essaie de te souvenir
Kinane : maman j'ai participé
Moi : c'est vrai ? Bravo !
Boutaïna : Qu'est-ce que tu as dit à la maitresse ?
Kinane : J'ai dit maitresse je veux aller aux toilettes (tout le monde rit sauf Kinane il ne voulait pas dire une blague)
Moi : tu participes quand tu réponds aux questions de la maitresse ou tu poses des questions, par exemple…
Kinane, en raison de son âge, ne peut pas garder longtemps l'information. J'ai essayé plus tard de lui donner la parole avant ses sœurs. Mais il a montré une bonne qualité d'écoute. Le quoi de neuf est un outil d'expression et d'écoute. Il a montré aussi un grand respect de lois : « tu m'as coupé la parole, laisse-moi terminer ». J'ai remarqué aussi que Boutaïna a utilisé la phrase « j'ai participé » pour commencer sa prise de parole, et c'est le cas aussi avec

Oumaïma et Kinane. « J'ai participé » est devenue la clé qui ouvre la porte de la parole, un appareil qui débloque le langage, un vrai échauffement de la prise de parole, c'est le lieu commun, le mot magique que tout le monde connait et utilise au début de chaque « Quoi de neuf ? ».

- **La dimension linguistique**

Kinane : j'ai participé
Boutaïna : Qu'est-ce que tu as dit à la maitresse ?
Kinane : j'ai dit la semaine
Moi : tu veux dire les jours de la semaine
Kinane est dans un âge de développement de langage, l'évolution de son langage est très remarquable, sa prise de parole s'est enrichie progressivement au fur et à mesure du temps: il a commencé par un hors sujet, puis « j'ai participé », « j'ai participé, j'ai dit la semaine », « j'ai participé j'ai dit les jours de semaine », jusqu'une phrase longue et complexe « maman, j'ai participé, j'ai cité les jours de la semaine et les mois de l'année et la maitresse m'a donné un chewing-gum ». J'étais très contente de voir cette évolution : Pendant que les enfants sortaient de l'école en silence et timidement, mon fils m'appelait de loin en me disant qu'il avait participé en classe. Il n'attendait pas qu'il arrive dans la voiture.

- **Dans le silence, la fabrique du dire**

La parole d'Oumaïma (8 ans) était limitée, entrecoupée par des moments de silence, de pause. Pendant que je conduisais, le silence me paraissait long et anormal : Elle avait des grosses difficultés à s'exprimer, elle cherchait longtemps les mots. F. Dolto disait «Quand la parole s'arrête, le symptôme parle». Je me suis dit peut-être parce qu'elle était dans une école française pendant deux ans elle n'arrivait pas à s'exprimer correctement en arabe dialectal, alors je lui ai demandé de parler la langue qu'elle voulait ou pouvait, le plus important c'est de s'exprimer. J'ai observé par la suite que même en français ses phrases étaient incomplètes, réduites, en utilisant des verbes au présent, elle commençait la phrase toujours par le milieu,… J'ai remarqué un grand écart entre sa parole et celle de sa petite sœur. Elle hésitait beaucoup avant de parler. Un jour, je n'arrivais pas me contrôler, alors je lui ai adressé un discours d'une maman confuse, inquiète pour sa fille :

- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Rien rien

- Comment rien, tu voulais dire quelque chose raconte-moi
- ------- rien, je ne sais pas
- Pourquoi tu ne veux pas parler, Regarde ta sœur elle parle et raconte sans difficultés
- Vous n'allez pas me comprendre (en criant)

« Vous n'allez pas me comprendre », cette phrase est resté dans mon oreille, elle m'a rappelé mon enfance, j'étais toujours incapable d'exprimer ce que j'avais en tête, ou raconter un vécu, une anecdote ou tout simplement une blague. Je me disais que personne ne pouvait me comprendre.

Chaque fois qu'elle voulait parler, je l'écoutais avec tout mon corps et mon cœur, tous mes sens et toutes mes émotions, j'avais une écoute fine, une oreille attentive pour comprendre et non pas pour répondre, pour me comprendre avant de comprendre ma fille, parce qu'elle est mon image. Son silence était une parole, un silence angoissé qui révèle mon moi intérieur, je le considérais comme entendu, il me racontait mes souffrances à trouver des mots et à former des phrases, un bruit de fabrication, la fumée avant le tchou-tchou d'un train à vapeur. J'imaginais son silence comme les douleurs des contractions utérines prénatales, sauf que la douleur de l'accouchement se termine par l'accouchement, un événement heureux, et cette douleur peut ne pas se terminer par des mots, ce qui oblige la personne à **se retirer de ce monde et à ne pas essayer de refaire l'expérience.**

J'ai toujours considéré les autres comme la raison de mon échec, et maintenant les choses ont changé. Je vois que le problème est en moi et que c'est un problème héréditaire qui nécessite un diagnostic.

J'ai beaucoup lu et cherché sur Internet jusqu'à ce que j'aie trouvé un trouble appelé la dysphasie, et les orthophonistes m'ont confirmé la présence de ce trouble.

Moi qui voulais décrocher la lune, qui voulais sauver la terre, je me suis retrouvée prisonnière de mon corps, un corps que soudain je ne reconnais plus, j'ai senti le même sentiment de Gregor Samsa[2], qui s'est réveillé un matin après des rêves agités, sous forme d'un monstrueux insecte, sauf que au lieu de poser la question de Gregor « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? », le quoi de neuf m'a permet de poser cette question différemment : « Quel est le sens de ce que je fais là ? », autrement dit « Qu'est-ce que je fous là ? » (Marc Ledoux)

## Après le quoi de neuf

[2] Franz KAFKA, la métamorphose

Connaitre cette vérité m'a rendu triste et heureuse en même temps, triste pour ma fille parce qu'elle doit faire énormément d'efforts pour un résultat moyen, et heureuse pour moi car je me suis enfin guérie d'une crise d'angoisse permanente, un malaise psychique de « j'ai raté ma vie » « pourquoi les autres ont réussi ». Maintenant, je connais bien que chacun a ses compétences et chacun son métier, donc oubliant le projet d'ouvrir une école.

Durant ces années du master j'ai découvert la passion d'écrire, ce moyen d'expression m'a permis de prendre mon temps, à réfléchir, organiser et décrire mes idées, mes émotions, les concepts qui me trottent dans la tête. Il m'a permis de communiquer sans fournir beaucoup d'effort, et m'a donné un soulagement psychologique que je ne connaissais pas à l'oral. (l'écriture comme thérapie).

Les fautes de syntaxe me faisaient peur au début, mais quand j'ai écouté Gilles Deleuze[3] qui considère ce lui qui commence par le milieu sa phrase, qui introduit la langue parlée dans l'écrit, qui creuse dans sa langue une langue étrangère, qui crée la syntaxe, qui bégaie la langue est **un grand styliste**, cela m'a donné l'envie de continuer.

S'il n'y avait pas la peur de ne pas finir à temps, j'aurais changé de sujet de recherche et travaillé sur le Quoi de neuf à la rencontre de la dysphasie, mais peut être un autre travail de recherche, pourquoi pas?

[3] L'Abécédaire de GILLES DELEUZE : S comme Style https://www.youtube.com/watch?v=n_pIFchoIiQ

UNIVERSITE PARIS 8

Institut d'enseignement à distance

Document de validation du séminaire :

# Sens, éthique et pertinence

Julien CONSTANS

Master 2 – ETLV

19010642

13 Mai 2021

Tout d'abord je tiens à préciser que je me suis trompé de séminaire ce semestre. J'ai donc majoritairement participé au séminaire de Master 1 qui s'intitule « Langue, sens éthique et pertinence » et qui m'a apporté de nouvelles perspectives dans mon quotidien de Formateur en Maison Familiale Rurale. C'est un soir d'Avril, lorsque je naviguais sur les forums que je pris conscience d'un élément incontournable dans ma recherche : La pratique du récit de vie chez des jeunes adultes provoque en eux des effets qui les transforment. En MFR le récit de vie a un nom : Le « cahier d'exploitation ». Je me permets de vous partager ainsi un extrait de mon travail qui témoignera, je l'espère, de l'importance de ce forum dans ma recherche.

## 1. Un outil d'existence de soi

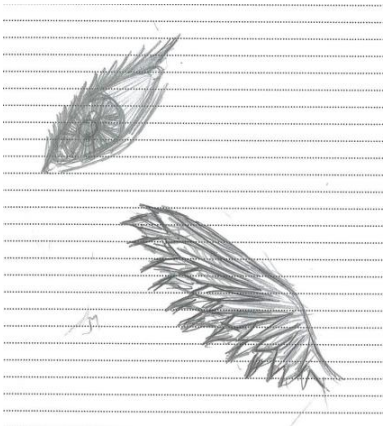
### a) La présence du « Je »

Dans les « cahiers d'exploitation » on observe avec récurrence la présence du pronom personnel de la première personne du singulier des deux genres : le « Je ». Ainsi, le « Je » apparait principalement au début du récit de l'élève. Il fait également suite à une expression de temps et de lieu : *« Aujourd'hui j'ai »*[1], *« Today je me suis reposée »*[2] ou bien *« Je vais pas bien ».*[3]

Nous pouvons penser ainsi que l'élève introduit sa présence au moyen du « Je » et se situe par rapport à l'écrit vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'un espace. On observe un récit qui agit de façon à « cadrer la scène » comme dans une pièce de théâtre. L'élève devient narrateur de sa propre expérience. Pourrait-on dire ici que *« Je est un autre »*[4] ?

### b) Un lieu d'expression de soi

Le « cahier d'exploitation » et l'analyse que l'on en tire nous permet de souligner plusieurs axes de travail. Dans un premier temps, il fait transparaitre des éléments non écrits :

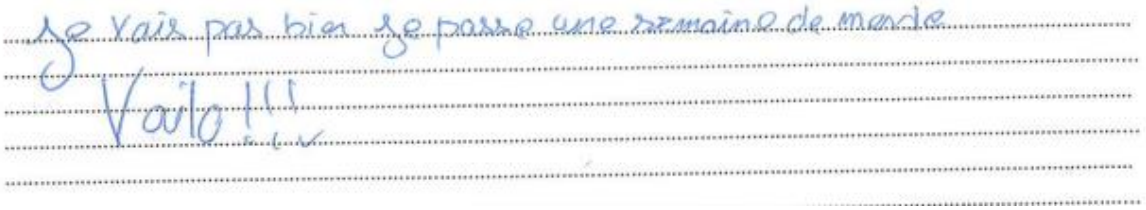


Extrait du « cahier d'exploitation » de M.

[1] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[2] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[3] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[4] LEJEUNE Philippe. *Je est un autre : L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris : Seuil, 1980

Il est également un lieu d'expression libre. On y retrouve des thématiques parfois extérieures au cadre scolaire : *« Niveau personnel je suis en crush sur quelqu'un et je me sens plutôt heureuse »*[5] ou bien *« J'ai passé d'excellentes fêtes de noël et aussi de bonnes vacances mise à part la nouvelle d'hier sur la mort de ma petite mamie ».*[6] On remarque la **présence d'un récit de vie** qui s'étend au-delà de l'expérience professionnelle

Enfin, le « cahier d'exploitation » permet à celui qui le rédige de laisser émerger des éléments qui le renvoient à lui-même :




Extrait du « cahier d'exploitation » de M.

Ces éléments « qui parlent de soi à soi » se retrouvent également dans le récit notamment *« j'espère que ça va aller mieux même si je sais au fond de moi que ça ne vas pas aller du tout »*[7] ou bien *« Je me sens toujours heureuse que ce soit dans ma vie pro ou perso ».*[8] Au travers de ces extraits nous découvrons une éventuelle **fonction de miroitement** remplie par le « cahier d'exploitation ». L'individu se parle ici à lui-même au moyen de l'écriture.

## 2. Un moyen d'autoformation

Le cahier d'exploitation se présente comme un outil qui prolonge et proroge l'apprentissage hors de la Maison Familiale Rurale et de la salle de classe. Il agit comme un moyen d'auto-formation et viens marquer la synergie du triptyque de l'auto-hétéro-éco. Nous sommes-là sans rappeler la pensée de J-J. ROUSSEAU qui évoque ces trois maîtres dans l'apprentissage.

### a) Écrire l'expérience

Parce qu'il est le lieu où tout reste à écrire, le cahier d'exploitation est un espace dans lequel se consigne l'expérience mise en mots. On y retrouve l'apparition des expériences de la journée : *« Ce lundi j'ai commencé à 8 heures 30, j'ai aidé à l'accueil des derniers enfants, on a joué »*[9] ou bien *« Le début de stage s'est très bien passé, j'ai rencontré les professionnels et les résidents à l'EHPAD. J'ai vu le côté animateur, on a fait de la confiture, on a lu le journal de presse, on a chanté, un repas*

[5] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[6] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[7] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[8] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[9] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation

*thérapeutique… ».*[10] Ces extraits reflètent ici une volonté d'exprimer une expérience vécue. On observe une succession de temps sélectionnés et hiérarchisés pour la narration. L'alternant peut être amené à énumérer les éléments qui composent son expérience à un **premier niveau « superficiel » de succession des expériences** lorsqu'il nous dit : *« À midi, repas de noël puis comptine de noël avant la sieste, on a joué avec les bébés et j'ai endormi un bébé ».*[11] D'un autre côté, l'élève nous permet régulièrement d'accéder à un **deuxième niveau approfondit de description de l'expérience** lorsqu'il exprime en profondeur un temps vécu : *« Enterrement de ma grand-mère, réveil 7h20, on se prépare avec un nœud dans l'estomac […] Chez ma grand-mère on dépose toute la nourriture, un petit tour chez elle pour se remémorer tous les bons souvenirs, bien évidemment je pleure […] Voilà se fût une journée riche en émotion ».*[12]

On remarque ici que l'action de mise en écriture de l'expérience permet sa mise en forme dans des lieux et des temps. La temporalité utilisée est chronologique, c'est-à-dire qu'il va du plus éloigné dans le passé vers le plus récent et l'actuel. L'écriture de l'expérience laisse parfois apparaitre des éléments de regard en arrière que nous allons traiter plus loin.

### b) Un lieu d'auto-formation-réflexive

Peut-on parler d'autodidaxie lorsque nous évoquons la pratique du récit de vie dans le cahier d'exploitation ? C'est C. VERRIER qui nous en propose une définition. Pour lui, *« l'autodidaxie est un auto-apprentissage volontaire – quel que soit le niveau scolaire antérieur de l'apprenant – s'effectuant hors de tout cadre hétéro-formatif organisé, en ayant éventuellement et ponctuellement recours à une personne-ressource ».*[13]

De notre côté nous observons que **le cahier d'exploitation est le lieu intime et privilégié de la réflexivité**. Quand on observe : *« Je me sens un peu seule cette semaine, mes journées paraissent interminables »*[14] ou bien *« Ma journée a été superbe je me sens vraiment à l'aise en étant en stage à l'EHPAD, j'ai le sentiment d'être utile et j'en suis vraiment fière »*[15]on remarque que l'élève effectue un regard rétrospectif sur lui-même. Parfois, à la suite de temps d'évocation de l'expérience, on observe : *« et je ne vais pas spécialement bien »*[16]et « v*oilà se fût une journée riche en émotion ».*[17] Nous pouvons dire ici que l'alternant laisse apparaitre de façon succincte un « élan de réflexivité ». Il chercherait ici à montrer un élément de sa réflexion tout en conservant le secret et l'intimité de ce qu'il ne dit pas.

---

[10] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[11] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[12] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[13] VERRIER Christian. Autodidaxie et autodidactes. Anthropos. Paris : 1999, p. 83
[14] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[15] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[16] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[17] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation

Dans un deuxième temps, le cahier d'exploitation se présente comme **un lieu de l'auto-apprentissage**. Nous pouvons dire qu'il est un **haut-lieu de l'apprentissage de soi** lorsqu'on y voit : *« J'avoue que c'est plutôt fatiguant quand même mais je tiens le coup. Physiquement et mentalement je sais que je peux tenir le coup car je suis forte »*[18] ou bien *«Ce que j'aurais pu faire avec le recul : ne pas lui dire non mais agir immédiatement en intervenant pour l'arrêter dans sa lancée et lui expliquer de ne pas s'en prendre à elle. → Je me suis sentie impuissante et coupable au final ».*[19] L'alternant nous fait partager plus ou moins en conscience la façon dont il s'apprend. C'est ici au travers de la fatigue ou de la posture face à un enfant que l'élève établit un rapport d'apprentissage avec son expérience.

## 3. Un rapport à soi autrement

### a) Le cahier d'exploitation : Dire et rendre possible

Le cahier d'exploitation apparait comme un outil du quotidien qui permet à l'alternant d'écrire son expérience en lien avec son environnement professionnel. Au travers d'une forme d'« historisation » de sa pratique, l'alternant entreprends ainsi une mise à distance de lui-même avec son expérience. En donnant la forme narrative à son vécu, il permet que se produisent plusieurs effets.

D'abord, le cahier d'exploitation se présente comme un lieu qui convoque l'imaginaire. Par-là, il rend possible l'accession d'une nouvelle réalité. L'expérience vécue n'est plus seulement un élément qui fait corps avec l'élève mais devient alors un vécu-objet. Au travers de la pratique de l'écriture, l'alternant entreprend une mise à distance et une « objectivation » de son histoire. Cette prise de distance le met « hors de lui ». Il sort de son corps et l'écrit lui permet alors d'éprouver les émotions du récit de quelqu'un d'autre. Le cahier d'exploitation, en représentant un espace-temps « autre » et intime, permet à l'élève de revivre l'expérience autrement que dans lui-même.

Ensuite, le cahier d'exploitation se propose comme un « tiers-exutoire » pour l'élève. Lorsque l'on y retrouve des scènes de la vie personnelle qui font écho à la violence, la souffrance, voir à l'appel à l'aide, il agit ici comme un régulateur de l'émotion. En donnant une connotation d'éternité au trop-plein émotionnel qui se déverse, il cristallise l'instant et suscite la prise de distance chez celui qui écrit. Lorsqu'on y observe *« Je vais pas bien »*[20] ou bien *« Ma petite mamie est morte »,*[21] il y a là une démarche de prise de conscience qui permet qu'existe une possibilité dans un autre espace-temps que celui dans lequel se trouve j'individu. Le cahier d'exploitation devient alors un « tiers-lieu du possible ». Il est d'abord « tiers-lieu » car il invoque une dimension spatiale qui est autre dans la vie de l'alternant. L'alternant n'est plus dans sa chambre, au travail ou à la MFR : il ouvre le cahier d'exploitation qui rentre et ne rentre pas dans une ou toutes ces dimensions à la fois. La page vierge

[18] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[19] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[20] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[21] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation

devient alors la pleine possession de l'élève et s'ouvre à lui comme un infini champ des possibles. Cet horizon intime et désocialisé permet que s'exprime l'éthique et la réflexivité chez l'élève. Quand on observe *« Je me suis sentie impuissante et légèrement coupable au final »*[22] ou bien *« Je sais que je peux tenir le coup car je suis forte »*[23] on observe que se révèle l'intime de l'émotion éprouvée et que cette action suscite la réflexivité. Le cahier d'exploitation se propose alors en un lieu d'expression de l'éthique impossible. Il permet la libération et la prise de pouvoir de l'élève sur son expérience passée, présente et à venir.

Aussi, le cahier d'exploitation prend la forme d'un « récit-miroir » qui permet l'explicitation de l'expérience éprouvée ainsi qu'une mise à distance du vécu, mais il produit également d'autres effets. En se proposant comme un miroir, il renvoi à l'élève une auto-évaluation de sa pratique. L'alternant s'évalue ainsi dans sa technique professionnelle et relationnelle. Lorsqu'elle s'inscrit dans un tiers-lieu du possible, cette auto-évaluation permet le réajustement individuel et intime de la pratique de l'élève. Le cahier d'exploitation devient alors un lieu d'auto-référencement dans lequel l'élève se détache de son expérience et l'évalue par rapport à lui-même. On observe alors l'établissement d'une relation d'équilibration entre l'alternant et le cahier d'exploitation. L'outil d'écriture en tant que support de récit est personnifié : une relation d'affection s'établit entre chacun au travers d'une histoire qui les relie.

Enfin, nous pouvons dire que la pratique de l'écriture permet que s'établisse une relation de bouclage *écrit₁ > réflexivité > écrit₂.* On retrouve-là un effet où *« écrit₁ »* représente le premier jet de l'expérience. Il s'agit-là de la première expérience sensible et teinté d'émotions. L'alternant évoque son vécu au travers d'un regard hautement subjectif. La deuxième étape consiste en la mise en place individuelle et intime d'un mouvement de réflexivité. L'*erlebnis* est alors relue, repensée et éprouvée différemment par la mise « hors de soi » du récit. Enfin, on observe une partie secondaire dans le récit qui vient marquer un *« écrit₂ »* nait de l'incidence de l'*« écrit₁ »* et de la *« réflexivité »* que cette première pratique a suscité. Cette deuxième étape de l'écrit provoque chez l'élève l'ouverture d'un nouvel horizon de vie qui lui permet de s'autoriser une prise en main de son expérience à venir. Lors de sa recherche avec un public alcoolique abstinent, C. BAEZA nous questionne et nous dit que *« les narrateurs pourraient relire leur carnet et tenter d'accéder au troisième niveau de leur mémoire, la méta-mémoire ».*[24] La pratique du cahier d'exploitation permettrait-elle d'accéder ici à un niveau qui s'étendrait au-delà de la réflexivité ?

### b) Un outil « résilientiel »

Le récit de vie qui s'opère dans le cahier d'exploitation peut comporter une dimension résilientielle. Quand nous lisons : *« Ce carnet d'exploitation est pour moi un journal intime, bon c'est*

[22] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[23] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[24] BAEZA Carole. *Carnets de route d'alcooliques abstinents*, Paris : Mare et Martin, 2010, p. 354

*pas le même concept mais bref. A la différence, un journal intime on veut que personne le lise sauf que le carnet d'exploitation il est lu et c'est ce que je veux. Je veux qu'il soit regardé et lu par vous. Je sais que si je fais un appel à l'aide je serais entendu et ça c'est bien ».*[25] Nous pouvons dire ici que le cahier d'exploitation est d'abord un entre-deux qui relie le moniteur et l'élève dans le plus grand des secrets. Il se présente ainsi comme le lieu absolu du transfert entre les deux individus et sollicite, plus que jamais, une intimité partagée.

En permettant à l'élève que s'exprime sa volonté avec entièreté, le cahier d'exploitation fait abstraction de la privation de parole et du manque de légitimité institutionnelle que l'élève peut être amené à vivre. Il n'est plus élève, mineur et incapable mais devient, dans cet espace-temps de sa formation, le directeur de sa vie et s'exprime en sachant qu'il sera considéré en tant que personne. Nous pouvons ainsi dire que le cahier d'exploitation et un lieu de rééquilibration des histoires de vie en permettant que le « subit » soit réécrit et devienne le « choisit ».

Enfin, cet outil permet que naisse un mouvement de résilience chez l'élève. On en remarque les prémices lorsque l'un d'entre eux nous dit *« Pourquoi je ressens tout ça maintenant ? Je ne sais pas et si on me pose la question je saurais pas répondre »*[26] ou bien lorsque d'autres ne s'expriment plus et ont l'impression « d'avoir tout dit ». Nous pouvons alors dire que le cahier d'exploitation, au travers de l'ensemble des caractéristiques que nous avons évoquées, reproduit un « placenta affectif » sécurisant et constructeur pour l'élève. Il représente un « autre monde » dépourvu de toute insécurité affective et biologique qui permet que se rejouent tout d'abord l'accouchement dans la venue au monde de l'élève mais aussi les scènes fondamentales de son développement lorsqu'il évoque son récit de vie.

## Conclusion

Naviguer et participer au forum de ce séminaire m'a permis de rencontrer d'autres personnes et d'entendre leur positionnement sur cette thématique. J'ai ainsi pu m'ouvrir à de nouveaux questionnements qui sont venus illustrer ma recherche. Le partage d'expériences et la pratique de l'écrit sur le forum sont venus faire écho avec les « cahiers d'exploitations ». N'est-on pas ici aussi dans un récit de vie pour l'autre et pour soi ?

[25] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation
[26] Cf. Annexes : Extraits de cahiers d'exploitation

## Annexes

### Annexe 1 : Extraits du cahier d'exploitation de X

Lundi 14 décembre 2020

Le début de stage s'est très bien passé, j'ai rencontré les professionnels et les résidents à l'EHPAD. J'ai vu le côté animateur, on a fait de la confiture, on a lu le journal de presse, on a chanté, un repas thérapeutique... J'ai été très bien accueillie par les professionnels et les résidents, au début j'étais sur la réserve mais j'ai pris de l'assurance au fil des jours. Je me sens à l'aise dans le domaine de l'humanitaire. Ça confirme que je veux travailler dans l'humanitaire dans le domaine des enfants, infirmière puéricultrice en hôpital et quelques années passées en hôpital, faire à domicile

Vendredi 18 décembre 2020

Ce début de vacances se passe bien, je me suis bien reposée et j'ai déjà commencé les devoirs, je préfère m'avancer pour ensuite mieux profiter de mes vacances. Je vais aussi réviser un peu tous les jours 2 à 3 matières pour être bien préparée s'il y a une évaluation

Samedi 19 décembre 2020

J'ai continué un peu mes devoirs, du moins mon français sauf que pour un exercice je n'avais pas d'inspiration alors j'ai arrêté. Globalement j'ai passé une bonne journée en compagnie de ma famille j'ai hâte de revenir en stage

Dimanche 20 décembre 2020

Aujourd'hui je me suis reposée le plus possible je n'ai pas continué mes devoirs je voulais passer une journée sans devoirs. Juste penser à moi.

Lundi 21 décembre 2020

Cette matinée a été très agréable, je me suis réveillée de bonne humeur. En début d'après-midi j'ai recommencé à faire mes devoirs, pour ensuite bien profiter de mes vacances des révisions se fera sur la deuxième semaine de vacances sur une matière car il y a un contrôle et je veux le réussir mais je réviserai aussi les autres matières. Je me sens bien et heureuse

Mardi 22 décembre 2020

J'ai apprécié cette journée. Je me suis sentie légère et heureuse aujourd'hui. Je suis sortie de chez moi et prendre l'air m'a énormément fait de bien, ça m'a vidé la tête. J'ai mis mes devoirs de côté pour aujourd'hui

mais je reprendrai dès demain. J'essaye au mieux de rester positive tous les jours et garder le sourire. Je discute aussi avec mes amis et passe le plus de temps possible avec ma famille.

## Vendredi 25 décembre 2020

Joyeux Noël ! Cette année a été un Noël très particulier à cause de la crise sanitaire mais j'ai pu profiter de ma famille en étant très prudente. Je n'ai pas écrit le 23 et 24 décembre car je profitais de ma famille. Je suis super contente de mes cadeaux, pour moi Noël est la meilleure fête de l'année. Je suis très heureuse en tout cas.

## Samedi 26 décembre 2020

Aujourd'hui j'ai regardé une série que ma soeur m'a conseillé et elle fait réfléchir. Ça m'a inspiré pour écrire une histoire. Et je me sens plutôt apaisée. J'aime laisser faire mon imagination me guider. J'aime être des histoires mais surtout en écrire quand j'ai d'inspiration. De temps en temps c'est bien de laisser notre imagination nous transporter dans un tout nouveau univers qui nous définit, qui nous rend heureux et c'est ce que j'ai fait ce soir.

## Vendredi 1 janvier 2021

BONNE ANNÉE !!! On passe enfin en 2021 ! En espérant que cette année va nous réserver de très belles surprises. Je suis prête mentalement et physiquement à affronter cette nouvelle année dans la positivité ! On est des survivants de 2020 et maintenant avançons dans la positivité ! J'espère réussir mes CCF et je ferai tout pour y arriver et arriver à accomplir les objectifs que je me suis fixée et bien travailler pour réussir mon CAP et l'obtenir avoir mon permis, trouver du travail pour cet été... Mes résolutions pour 2021 est de réussir professionnelle dans ma vie perso, de prendre plus confiance en moi, d'oser beaucoup plus et d'être encore plus positive. Ce lundi je reprends mon stage en EHPAD, d'un côté j'ai hâte mais d'un autre pas vraiment. C'est le sentiment que je ressens aujourd'hui, j'ai plus hâte d'être à la MFR et de revoir les autres pour être honnête, mais à l'EHPAD tout se passe très bien. En tout cas je suis vraiment contente qu'on soit passé en 2021.

## Lundi 4 janvier 2021

Aujourd'hui j'ai repris le stage et j'étais vraiment contente de l'avoir repris. Ce qui est bien c'est que je vais pouvoir voir tous les services (à peu près), en tout cas je vais tourner. J'ai été satisfaite de mon travail et du travail qu'on m'a confié.

Mardi 5 janvier 2021

Ma journée a été superbe, je me sens vraiment à l'aise en étant en stage à l'EHPAD, j'ai le sentiment d'être utile et j'en suis vraiment fière. Pour moi, aider les personnes est une vocation, tout le monde a le droit à de l'aide. J'aime beaucoup ce stage, j'aime découvrir de nouvelles choses et pour l'EHPAD est une nouvelle expérience pour acquérir des compétences que moi-même je ne penserai pas avoir acquis et en cours d'acquisition.

Jeudi 7 janvier 2021

C'était une très bonne journée, j'avoue que je commence à fatiguer mais tout va bien. Plus les jours passent et je me rends compte que devenir infirmière puéricultrice est vraiment ce que je veux faire. J'ai trouvé ma voie, qui je suis et ce que je veux et ne veux pas. Je me sens à ma place et utile en aidant les personnes. Le stage en EHPAD me fait prendre conscience que je suis capable et ça me fera prendre confiance en moi pour les autres stages. Je suis fière de moi et de ce que je fais, que ce soit en stage ou à la MFR.

Vendredi 8 janvier 2021

Enfin le week-end ! Je dois dire que la fatigue a été présente pendant cette journée mais j'ai tenu. Ce week-end je vais réviser pour mon contrôle, je ne sais pas quand il aura lieu ou du moins quel jour de la semaine, je veux le réussir. Je suis vraiment contente de ma semaine et de ce que j'ai fait en stage

Samedi 9 janvier 2021

Je prends cette journée pour pouvoir me reposer avant de reprendre la semaine de cours. Ensuite cette semaine de cours je reprends avec le stage et pendant deux semaines et ainsi de suite. Le repos me fait énormément de bien aujourd'hui et demain aussi pour revenir encore plus en forme. Je me plais vraiment à la MFR, je me suis fais des amis avec qui je rigole beaucoup et passe des bons moments avec eux.

Jeudi 4 février 2021

Aujourd'hui on a regardé un documentaire sur les aides-soignantes et je l'ai trouvé super intéressant car c'est dans le milieu médical. Je suis fatiguée, physiquement et je commence à fatiguer mentalement. J'essaye de trouver la force pour me remonter niveau mental, car si le mental ne suit pas, le physique ne suivra pas non plus. Il faut que je m'enferme dans ma bulle pendant un petit moment pour retrouver ma force mentale. Je jouerai de la guitare et écouterai de la musique pour m'évader et tout oublier le temps d'un instant. J'aimerai arrêter le temps pour tout vider, surtout me vider la tête. Je voudrais partir très loin, sans problèmes, en étant heureuse et en faisant la fête jusqu'au bout de la nuit.

Vendredi 5 février 2021

J'étais satisfaite de ma journée et contente qu'elle se soit terminée car elle a été un peu compliquée avec les histoires mais je reste en dehors de ça. Le week-end va me faire le plus grand bien.

Samedi 6 février 2021

Je me suis bien reposée. Je reprends le stage lundi et pendant 2 semaines et après j'ai terminé en EHPAD. C'est une bonne expérience quand même. Il me tarde de finir quand même car c'est très fatiguant. On aura notre premier CCF à passé et j'aurais je stresse un peu même si je le fais pas voir. Dans ma vie perso, je suis épanouie, toujours en crush sur la même fille mais je me fais pas d'espoir. Je force pas les choses, si ça doit se faire ça se fera mais elle est hétéro. Dans mes sentiments je ne les fais pas développer, je veux contrôler mon cœur et mes émotions car j'ai assez souffert comme ça. C'est aussi bien de s'éviter.

Lundi 8 février 2021

Ce matin de 7h à 14h j'étais au stage, je suis dans le service des soins pendant les 2 dernières semaines. Ce matin je me suis sentie comme un poisson dans l'eau, j'étais dans mon élément. Il me tarde quand même de finir le stage en EHPAD car c'est très fatiguant. Je me sens vraiment en forme et TELLEMENT HEUREUSE !!! Je laisse entrer la positivité dans ma vie et non la négativité. Vive la positivité !

Mardi 9 février 2021

J'ai passé une bonne matinée mais je n'ai pas l'habitude de me lever à 5h30 du matin et je le ressens au niveau de mes nerfs. Je me suis reposée cette après-midi et ça m'a fait un peu de bien. A cet instant je me sens énervée et j'ai l'impression de ressentir mes nerfs trembler à l'intérieur de moi.

Dimanche 14 février 2021

Ça fait quelques jours déjà que je n'ai pas écrit et là ça va me faire le plus grand bien. Pendant ces derniers jours j'ai pas écrit car j'étais fatiguée. Mon stage ça a été, les matinées se sont bien passées, je n'ai pas eu d'incident et j'espère que cette dernière semaine ça va continuer comme ça. Hier j'ai passé une après-midi de dingue, j'ai fait que rire avec un pote et ma soeur, c'était juste trop bien. En ce moment je me sens mal car entre ma soeur et ma mère c'est "la guerre". Ça me déchire de les voir se détruire comme ça. J'espère que dans les prochains jours ça ira beaucoup mieux. J'étais dans un bon mood durant ces derniers jours mais là ça commence à down un peu. J'espère que ça va vite remonter car j'ai pas envie que ça down encore car ça risque de down beaucoup et j'en ai pas vraiment envie. Ça arrive d'avoir le moral en bas, d'avoir envie de pleurer, de tout plaquer et de partir très loin et de vivre sa meilleure vie, sans problèmes, toujours avoir des good vibes. Je vais essayer de me remonter car là c'est pas possible je dois me reprendre en main. J'ai hâte de finir le stage en EHPAD et après je prends un associatif. Je vais aller faire un gros dodo maintenant.

Lundi 15 février 2021

Pour mon premier après-midi en soin ça s'est plutôt bien passé. Je préfère travailler en après-midi plutôt que le matin car je suis plus en forme et il y a pas les toilettes à faire et les douches car à la longue (enfin j'ai fait qu'une semaine) c'est un peu chaud. Mon moral va beaucoup mieux, je me suis reposé et vider la tête. Ecrire et écouter la musique m'aide à m'évader.

Mardi 16 février 2021

Ce soir je suis un peu fatiguée j'avoue. L'EHPAD c'est pas de tout repos même en après-midi, le soir je dors vraiment bien et la nuit aussi. Le matin je me réveille en étant en forme et ça c'est bien. Je me sens bien dans ma vie et heureuse. Pour l'amour j'attends que ça me tombe dessus, j'ai pas envie de chercher et puis je suis bien seule (bon je suis en manque de câlins quand même, j'aime beaucoup les câlins c'est la base) sauf qu'aux la pandémie

on peut pas n'en faire et ça m'énerve car les câlins m'aident à me détendre et éviter que mon stress monte beaucoup.

## Jeudi 18 février 2021

C'est mon avant-dernière après-midi avant de quitter le stage en EHPAD. J'ai énormément de peine de quitter l'EHPAD mais je leur donnerai de mes nouvelles. Ce stage m'a fait grandir mentalement. J'ai beaucoup appris là-bas, la vie en EHPAD, comment se comporter avec les résidents, m'occuper d'eux, faire les toilettes, les douches, le coucher et... Je garde que de bons souvenirs que je garderai dans ma tête et mon cœur.

## Samedi 20 février 2021

J'ai terminé le stage en EHPAD hier soir à 21H. Il y avait beaucoup d'émotions en moi. Pendant une pause à l'extérieur, j'ai pleuré. Physiquement ça a été éprouvant mais ça a été une expérience unique que je connaîtrai peut-être qu'une fois dans ma vie. Ce stage m'a fait énormément grandir. J'ai appris tellement de choses à leurs côtés. Ça m'a fait mal de devoir les quitter mais comme je leur ai dit ce n'est pas un adieu mais un au revoir et que je les rachèrai pas comme ça. Ils auront de mes nouvelles par lettres et j'irai aussi les voir à Castel pour leur passer un coucou. Ils m'ont beaucoup aidé à prendre confiance en moi et à repousser mes limites encore plus loin et de me faire voir de quoi j'étais capable. Je me suis rendu compte que j'étais capable d'énormément de choses et de faire de grandes choses. Ils ont été reconnaissant envers moi. Ils disaient "heureusement que la petite est là". Ils ont été si adorables avec moi, même les résidents m'ont très bien accueilli et ils ont été aussi adorables avec moi et très reconnaissants. Chaque fois que j'allais les voir ils me remerciés d'avoir parlé avec eux et d'avoir passé du temps avec eux. Aujourd'hui j'ai le contre coup d'hier... Mon prochain stage va être dans l'association à la Croix Rouge. Ça va être super cool de voir comment ça se passe là-bas. Je stresse pas ça va. La prochaine fois qu'on reçoit en cours on a un CCF à passer le 2 mars prochainement et je stresse un peu j'avoue car ça date approche très vite. Ça week-end je vais m'avancer le plus possible sur mes devoirs, d'ailleurs, je vais commencer maintenant donc à plus tard !

## Lundi 22 février 2021

Et ça y est... Ce sentiment qui revient m'envahir... Ce sentiment de vouloir tout lâcher et de partir loin de tout et des problèmes. Je le demande pas souvent mais aidez-moi. Aidez-moi avant que je craque et que je pète les plombs car ce jour là ça arrivera ça fera mal et je veux pas en arriver là...

J'essaye de garder confiance et de me dire que ça va aller, après je redeviens positive mais bon j'entends un nouveau problème qui arrive je ne m'en mêle pas mais en entendre tout le temps c'est lourd.

## Mercredi 24 février 2021

Aujourd'hui est une bonne journée avec le soleil, la bonne humeur et à la maison tout va mieux et enfin j'ai envie de dire je commençais à craquer mais ça va beaucoup mieux j'ai vite retrouvé mon good vibes et mon sourire. En plus un ami est venu hier et il est resté dormir à la maison et aujourd'hui il nous a fait des gaufres et elles étaient super bonnes (c'est des gaufres à bulles car on a l'appareil pour) j'ai pris confiance en moi la semaine prochaine, le mardi, j'ai un CCF à passer et je stresse un peu mais c'est un bon stress, c'est un stress positif et c'est super bon pour la suite. La semaine de vacances fait beaucoup de bien je pars bien me reposer.

## Jeudi 25 février 2021

Avec mon oncle on a rendu visite à notre grand-mère et son mari (qui est pas mon grand-père) et ils étaient vraiment contents de nous voir. On a mangé avec eux et c'était super bon on a beaucoup mangé, on avait la ventre plein. J'ai pas encore fini mes devoirs mais je vais les terminer, déjà ce soir je vais commencer le devoir sur le documentaire qu'on a vu en cours. J'ai hâte en parlant de ce documentaire il était intéressant, ce que j'ai préféré dedans c'est de voir comment ils faisaient (les aides-soignants) et aussi comment ils vivaient cette aventure. En ce moment je n'écris pas beaucoup car je n'ai pas l'inspiration et je dois avouer que je ne sais plus quoi dire. Faut rester positive pour la suite!

## Vendredi 26 février 2021

J'ai passé une bonne journée et j'ai pas encore fini mes devoirs et ça m'énerve. Je vais m'y mettre ce soir pour rattraper le retard et pouvoir prendre soin de moi. J'ai pas mal de choses à faire aussi pour le 4ème stage et tout mais ça va aller. Je vais le côté positif de la vie. Il faut aussi avoir le moral pour pouvoir avancer dans la vie. Je finis mon français ce soir et j'enchaîne sur les questions par rapport aux aides-soignants qui veulent devenir infirmiers/infirmières. Mon projet de devenir infirmière puériculture est toujours là et de partir au Canada, au Québec plus précisément est toujours là aussi. Allez, je vais travailler. Bonne nuit!

Jeudi 4 mars 2021

A mon CCF de mardi j'ai eu 19,5 | 20 !!! Je suis tellement contente et fière de moi et de ce que j'ai fais ! Il me manquait juste de mettre la tenue (la blouse) et j'avais 20/20 mais c'est pas grave ! Je suis très fière de moi et ce que j'ai fais ! Je suis fatiguée alors je vais dormir ! Bonne nuit !

Vendredi 5 mars 2021

J'ai passé une bonne journée dans l'ensemble. Je suis fière du parcours que je suis entrain de faire. J'ai un regard positif vers l'avenir. Je me sens confiante pour l'avenir. Pour le 3ème journal j'ai déjà une idée de ce que je veux faire, je ferai sur l'astronomie. Je suis passionnée d'astronomie depuis toute petite et aussi pour les tigres blancs aux yeux bleus qui est mon animal préféré, je me le ferai en tatouage sur le mollet droit. Pour moi ça représente la force, le courage, le fait de vouloir avancer dans la vie et de ne jamais baisser les bras. J'ai déjà eu l'envie de baisser les bras dans le passé mais c'est terminé, je lève toujours les bras car la vie c'est ça. Il y a des hauts et des bas, sans bas il n'y aurait pas de haut. Comment on remonterait vers le haut si il n'y avait pas de bas dans notre vie ? Le soir quand il y a des étoiles je les regarde, ça m'apaise et me fait vider la tête pour tout oublier le temps de quelques minutes. Petite je voulais travailler à la NASA et devenir astronaute, c'était mon rêve. Puis les années ont passé et j'ai découvert le monde de la gendarmerie, police, infirmière. En 6ème, je voulais être dans la police scientifique mais les maths et la physique c'était tellement dur. Alors j'étais sur la gendarmerie et la police, mais je veux pas prendre de risque avec mes opérations. Alors je me suis dirigé dans le médical et j'ai une préférence pour les enfants alors j'ai trouvé infirmière puéricultrice et si je peux monter encore plus alors je fonce. Je suis un loup solitaire ou alors je marche qu'avec très peu de personnes. Maintenant j'aimerai aller à l'endroit où on a fait la partie cohésion, m'allonger dans l'herbe et admirer le ciel et regarder les étoiles dans le calme.

Lundi 8 mars 2021

Ce week-end j'ai pas écris car j'en avais pas forcément l'envie et je n'avais rien à dire. Aujourd'hui j'ai commencé mon 3ème stage dans l'associatif et j'ai beaucoup aimé. J'ai vu comment ça passe le tri des kits et d'autres éléments, au niveau des commandes etc... Demain va être une journée bien chargée car il y a des colis à faire et tout mais ça va être encore une bonne journée. Je vais continuer sur ce positif !

Mardi 9 mars 2021

Deuxième jour de stage et tout s'est très bien passé. Il n'y a pas grand chose à raconter, juste que je suis vraiment énervée.

Jeudi 11 mars 2021

Je pensais à la sortie qu'on aurait faite et j'aimerais revenir à ce jour et qu'il dure encore longtemps. Je me suis sentie si vivante ce jour-là, je le répète beaucoup mais c'est la vérité. Quand j'étais petite, on avait fait une petite sécurité routière (en primaire) et je devais me faire opérer pour la première fois de ma vie. On m'avait interdit de faire plus de vélo. Je voulais juste pleurer toutes les larmes de mon corps. Courir était un calvaire, je courrais à peine 5 minutes j'avais plus de souffle. Avant ma première opération j'étais à 40% de souffle en tant normal, enfin tout le temps. Je pouvais courir que très peu, il y a beaucoup de choses dont je ne pouvais pas faire mais aujourd'hui je peux. Même si mon oesophage ne fonctionne plus car il est dilaté et restera dilaté pour toujours (enfin il fonctionne à 1%) je me sens tellement chanceuse d'être vivante. J'ai une valve anti-reflux des professeurs qui m'ont opéré ont été obligé d'ouvrir mon oesophage bien plus. De cette maladie je pouvais en mourir et je peux en mourir si je reçois un coup trop fort. Je vis ma vie comme si c'était le dernier jour. Je profite de tout ce qui me vient et je vois la vie en positivité. Je suis aussi tombée dans une dépression de 1 an et demi. J'avais des anti-dépresseurs à prendre tous les jours jusqu'à que je guérisse de ma dépression. Pendant 3 ans j'étais harcelée au collège et c'est à cause de ça que je suis tombée en dépression. Aujourd'hui je me fous plus de ce que pense par qui que ce soit. Je suis tellement heureuse et très fière de moi.

Vendredi 12 mars 2021

J'ai le sentiment de pas me sentir écoutée quand je dis quelque chose d'important. Surtout auprès de ma famille. Je dis pas que j'ai toujours raison, que je donne toujours les meilleurs conseils mais j'aimerais juste qu'ils m'écoutent plus et qu'on échange sans crier. Et aussi j'ai l'impression que mon avis compte pas. Petite on me disait "Tu es trop gentille avec les autres tu es trop naïve..." et aujourd'hui c'est "Tu es trop méchante..." Mais je dois faire quoi ? Continuer à être moi-même ou alors jouer un personnage ? Pour moi je dois rester moi-même car je n'ai plus envie de me faire marcher sur le pied par qui que ce soit. Déjà, I have no time pour les problèmes car j'ai un avenir à construire et j'ai pris confiance en moi c'est pas pour que les autres me la fasse baisser. I'm a Queen. Ah oui ! Je suis en week-end !

:)

Dimanche 14 mars 2021

C'est une belle journée ensoleillée. Je me sens bien et je m'avance sur mes devoirs comme ça c'est fait. Je préfère m'avancer et ne pas prendre de retard car après je stresse énormément et je dois faire vite vite. Demain je reprends le stage qui d'ailleurs se passe très bien. Je m'entends très bien avec toute l'équipe, on est au contact avec les personnes bien sûr en respectant les gestes barrières. J'espère que le Covid va vite partir pour pouvoir voyager comme on le faisait avant. Et aussi retrouver notre vie d'avant.

Mardi 16 mars 2021

J'ai entammé ma deuxième semaine de stage qui se passe très bien. Je suis avec ma sœur au même stage depuis hier et ça se passe très bien de ce côté. Des douleurs à l'œsophage sont parvenus à mon stage, depuis le matin elles y sont mais ça va c'est supportable. D'ailleurs, j'ai une chose à dire par rapport à cette maladie. Je veux me livrer. A l'âge de 10-11 ans je ne vais plus trop, je suis allée voir un médecin expert par rapport à ma maladie, il m'a expertisé tout ça. Il m'a dit, enfin demandé si je voulais me mettre en handicapé car cette maladie handicap dans la vie quotidienne. J'ai dit non. Car je me considère pas comme handicapé et puis je le suis pas. Ça m'a marqué ce moment. Imaginez à l'âge de 10-11 ans on vous dit ça... Ça m'a mit une véritable claque. Je respecte, admire et comprends les personnes en situation d'handicap. C'était une partie de ma vie "sombre" que je voulais écrire et ça m'a fait énormément de bien d'en parler.

Mercredi 17 mars 2021

Ça a été une bonne journée mais physiquement j'étais pas bien du tout. Demain je vais finir tous mes devoirs et bien réviser pour mon CCF de vente que je veux absolument obtenir. Et je veux aussi avoir de super notes à mes autres CCF. Ce soir je vais parler d'un sujet qui me tient à cœur. Je fais partie de la communauté LGBT en tant que lesbienne. J'en parle rarement de ce sujet ou du moins je ne le vis pas autant que je vais me le vivre maintenant. Je vais plus en parler car je suis vraiment fatiguée alors à demain!

Jeudi 18 mars 2021

Je vais parler du sujet qu'on devait parler hier mais j'étais trop fatiguée. J'ai découvert mon homosexualité assez jeune déjà en primaire (j'avais 9 ans et demi 10 ans) j'avais une attirance pour une fille (et pour un garçon)

Les années ont passé et je suis devenue bisexuelle (j'avais 14 ans). Le temps passe et je découvre que je suis plus intéressée par les filles uniquement. Ce sujet me touche beaucoup car il y a encore trop d'homophobie dans ce monde. Puis qu'est ce que veut dire ce mot ? Homophobie ? Les gens ont peur de deux personnes du même sexe qui s'aiment ? Qui propagent l'amour ? C'est comme les parents qui renient leurs enfants car ils sont pas hétéros ? Je suis extrêmement fière de faire partie de cette communauté et fière d'être qui je suis, fière d'être MOI ! C'est tout pour ce soir, à demain !

Mercredi 24 mars 2021.

Ça fait pratiquement une semaine que je n'ai pas écrit. Pas que j'avais rien à dire mais je me sentais pas d'écrire. Pourquoi ? Car en ce moment JE NE SENS PAS BIEN. Physiquement je me sens très fatiguée. Mentalement je fais une chute libre. En étrange et chez moi tout ne passe très bien ! Mais dans ma tête ÇA VA PAS. Je suis même pas pourquoi... Enfin c'est peut-être car je veux trop aider les personnes et que me suis plus focalisée sur moi. Quelque chose me revient aussi... je reparle à l'AUTO-MUTILATION. Et c'est pas bon du tout. Sûrement enfin je pense que à mon retour à la HTR ça ira et c'est ça que j'espère. Voilà pourquoi autant d'absence dans mon carnet. S'il vous plaît, ne le dites à personne. Je veux que ça reste entre vous et moi, s'il vous plaît. J'ai trop parlé pour les autres sans faire attention à moi. Je suis fatiguée la monde. Fatiguée. Et ça n'est même pas par rapport à tout ce que j'ai écrit car ça m'a énormément soulagée d'en parler. J'ai juste envie de tout envoyer balader et de m'exprimer ce que je ressens en criant et en pleurant toutes les larmes de mon corps. Évidemment je vais continuer à énormément travailler pour réussir mes études car j'ai toujours autant de motivation pour réussir, ça je ne l'ai pas perdu et je ferai tout pour pas la perdre et puis je suis tellement déterminée. AU TAF !

Jeudi 25 mars 2021.

Aujourd'hui on peut dire que ça peut aller. Pas énormément de changement par rapport à hier. Peut-être que c'est juste un coup de mou et ça va durer. Je crois qu'un énorme câlin me ferait énormément de bien. Je suis en ce moment ce qu'on appelle un "mental breakdown", mon mental va pas bien, le physique va bien. Je n'ai pas fait de bêtises, mes bras sont clean. Mais attention, je ne vais pas et ne veux pas me suicider, je veux vivre. Mais ça va pas. Il y a une personne qui sait que je suis en down mais je n'ai pas dit le plus gros. Mon cerveau doit sûrement m'alarmer de me regarder moi et de m'occuper de moi et que d'aider les autres ça peut attendre un peu car si je continue comme je fais en

ce moment je vais surement y laisser ma peau et je veux éviter car si je tombe vraiment bas pour me relever ça sera plus compliqué.

Samedi 27 mars 2021

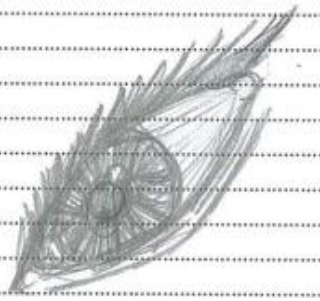
Aujourd'hui on peut dire que ça va. J'essaye de me remonter et positiver mais c'est pas encore ça. Je profite des petits moments où je me sens bien et écoute de la musique. Dernière révision pour le CCF de vente, enfin des petites révisions. Le plus gros est fait en écoutant en cours. J'ai vraiment hâte de revoir les autres car 3 semaines c'est vraiment long mais plus que dimanche à tenir. Il me tarde d'être lundi et que la semaine débute. Je sais que mon moral ira beaucoup mieux dans les jours suivants. Je pense qu'il y a eu une accumulation de tout et que maintenant ça évacue. C'est vrai que c'est bizarre d'avoir une réaction comme celle-ci. J'ai des amis mais pourquoi à certains moments j'ai l'impression d'être seule? Je n'ai pas la réponse à cette question. En fait, j'ai envie de m'allonger sur l'herbe avec une couverture et m'allonger dessus et je regarde les étoiles en discutant avec une inconnue. Avec une inconnue car je me sens plus à l'aise avec les filles. Et de discuter de tout et de rien avec elle. Je suis une fille qui a besoin de contact physique, le plus les câlins mais malheureusement avec le covid c'est pas possible. D'ailleurs pourquoi c'est la covid et pas le covid? Enfin bref c'était la question que je me posais. Sinon j'ai besoin d'un gros câlin de 10 minutes ça me ferait énormément de bien. Et ça y est ça revient... Le bad mood revient... J'espère que cette période passera vite. J'ai mon humeur qui change assez rapidement aussi et ça peut être un problème. Je peux sourire, danser, chanter, être heureuse et dans la seconde qui suit je peux être triste ou avoir envie de tout casser (une colère excessive). C'est comme quand j'écoute une chanson. Je peux passer à une chanson qui parle d'amour, d'une autre qui parle de tristesse, une autre qui parle de suicide enfin diverses chansons et divers sujets. C'est très changeant en ce moment. Je peux aimer une personne comme la seconde suivante la détester. Super bizarre mais bon c'est comme ça. Mais je veux préciser, je suis pas bipolaire. Je sais pas ce que j'ai mais ça va passer. Ce carnet d'exploitation est pour moi un journal intime, bon c'est pas le même concept mais bref. À la différence d'un journal intime où veut que personne le lise sauf que le carnet d'exploitation il est lu et c'est ce que je veux. Je veux qu'il soit regardé et lu par vous. Je sais que si je fais un appel à l'aide je serai entendu et ça c'est bien des fois j'ai envie d'être avec les autres mais d'un coup j'aurai envie d'être seule et de m'enfermer dans ma bulle. Pourquoi je ressens tout ça maintenant? Je ne sais pas et si on me pose la question je saurai pas répondre.

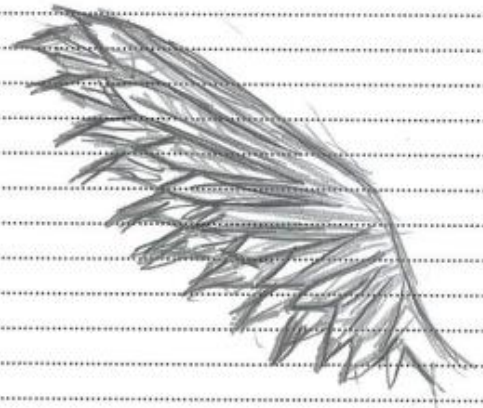
## Annexe 2 : Extraits du cahier d'exploitation de M

Mon stage se passe très bien. Je reçois une très bonne ambiance sur mon lieu de travail, et j'ai une très bonne entente avec les aînés et mes collègues.

Et je ne vais pas spécialement bien

Je n'ai aucun problème





Je vais pas bien je passe une semaine de merde

Voilà !!!

**Annexe 3 : Extraits du cahier d'exploitation de L**

Lundi 14 Décembre :

: Comment se passe le début du stage ?
. ce que je fait
. les problème rencontrés

J'ai cherché un stage mais je n'ai pas trouver pour
l'instant

Mercredi 6 janvier 2021

j'ai passer d'excellente fête de noël et aussi de bonne vacance
mise à part la nouvelle d'hier sur la mort de ma petite
mamie, j'ai été très gaté à noël j'ai eu plein de
cadeaux le plus beau cadeau que j'ai eu c'est d'avoir
refait toute ma chambre elle est vrai très belle, ensuite
j'ai fait de bonne résolution pour 2021 : c'est profiter
de mes proches mais surtout de chaque instant dan la journée
essayer de toujours garder le sourire mais surtout prende
confiance en moi et plus prendre les choses trop à coeur
me concentrer sur mes études aussi un peu, ne plus trop s'attacher
aussi vite au gens qui me font souffrir, ne plus souffrir en
amour et prende de la maturité et grandir un peu, ne plus trop
faire la conne et aussi de m'énerver pour rien et de faire
souffrir mes proches voilà mes résolution pour 2021.
En tout cas je suis heureuse d'avoir retrouvé ma meilleur
amie : depuis hier soir j'ai pas arrèté de pleurer j'espère
que ça va aller mieux même si je sais au fond de moi que
ça ne vas pas aller du tout.

~~Mardi 5 janvier~~

Jeudi 7 janvier 2021

Début de mon stage en école primaire sa se passe super bien
je suis vite adapté par les enfants je suis le matin pendant la
garderie des maternel et je repart une fois qu'ils partent pour le
bus et je reviens à midi pour aider à faire le service du
midi des petits et après qu'ils sont fini de manger on
vas dans la cour pour faire des jeux du coloriage ect
Bref j'ai passé une excellente journée

vendredi 8 janvier 2021

Début du 2ème jours de stage tout se passe encore très bien +
preparatife pour l'enterrement de mon arrière grand-mère
Repas ect... pas une journée très interessante

Samedi 9 janvier 2021

Enterrement de ma grand-mère réveil 7h20 on se prépare avec quand un noeud dans l'estomac. on mange un bout puis 8h30 départ pour aller chez ma grand-mère. 9h20 on arrive chez ma grand-mère on dépose toute la nourriture un petite tour chez elle pour se remémorer tout les bons souvenirs bien évidemment je pleure puis ensuite go voir ma grand-mère avant d'aller la brûler, sa m'a fait bizarre de la voir on aurais dit qu'elle dormais sans jamais se réveiller, bien évidemment j'ai pleurer pendant au moins 30 min. du coup j'ai appelé une amie à moi pour qu'elle puisse me calmer, ensuite j'ai raccroché, on a mis petite mamie dans le cercueil pour ensuite la mettre dans la voiture et direction là où on va brûler petite mamie. arrivé là-bas on été dans une salle où il y avait de la musique classique et un monsieur qui parlé on a pu lui dire au revoir avant qu'elle soit brûler on a tous pleurer ensuite on est partie retourner chez petite mamie pour manger, nous les enfants on étais j'ai mamie et les adulte chez la voisine. chez ma mamie j'étais avec ma soeur et ma cousine et on a bien rigolé ce qui m'a fait du bien, ensuite on est parti au cimetière mettre la boîte à les cendre de mamie à côté de celle de papie on a tous repleurer on lui a dit au revoir pour de bon et ensuite on est repartie chez la voisine pour prendre le goûter où là aussi on a bien rigolé et après on est rentrer à la maison. Voilà ce fût une journée riche en émotion.

Dimanche 10 janvier 2021

Journée tranquille

**Annexe 4 : Extrait du cahier d'exploitation de A**

Vendredi 26 Mars 2021

Pendant mon stage j'ai appris beaucoup de chose non seulement professionnel mais aussi personnel. J'ai décrocher au téléphone et pris des commandes direct. J'ai défourné des pizzas, fait la vaisselle et préparé des ingrédients. J'ai beaucoup de timidité ce qui est dur pour prendre des commandes. J'ai rencontré un garçon en stage, il s'appelle Adam et il me rend hyper heureuse. On se parle et s'appelle tout le temps (je suis dingue de lui). Il peut pas savoir le bien qu'il me fait.

**Annexe 5 : Extraits du cahier d'exploitation de F**

je fais face, souvent, à la même situation depuis que j'ai commencé mon second stage en crèche, un enfant harcèle un autre enfant régulièrement.
un petit garçon de 2 ans et demi tape et pousse une petite fille d'à peine un an. L'autre jour elle se tenait debout, appuyée sur un meuble à jouets, il la poussé et elle est tombée de sa hauteur, s'est cognée la tête sur le sol et s'est mise à hurler j'étais loin mais j'ai vu qu'il s'approcher d'elle alors j'ai até son prénom et je lui ai dit "non".
il a tout de même continuer d'avancer et la poussé avant que j'eu le temps de me lever.
etant une arrivée récente dans l'equipe je me suis naturellement dirigée vers la petite fille que pleurer pour voir si ça allait et la reconforter que vers l'enfant qui a taper pour le gronder
→ ce que j'aurais pu faire avec le recul: ne pas lui dire non mais agir immediatement en intervenant pour l'arreter dans sa lancée et leur

exprès de ne pas s'en prendre à elle
→ je me suis sentie impuissante et
légèrement coupable au final

## lundi 14 décembre

Ce lundi j'ai commencée ma journée à
8 heures 30, j'ai aider à l'accueil des
derniers enfants, on a joué. On a
profiter du "beau temps" et on a
jouer dehors, juste avant manger
on a coller des gomettes sur des
cadeaux en papiers pour décorer la
crèche. Puis c'était l'heure du repas,
j'ai fait manger les plus grands à
table. Un peu de ménage et on a
accompagner les enfants à la sieste.
Pendant que les plus grands dormaient
on a occuper les bébés puis j'ai fini
ma journée à 15 heures 30.

## mardi 15 décembre

aujourd'hui j'ai commencée à 11 heures,
en arrivant on a chanter des chansons
en attendant de passer à table.
Ce midi j'ai fait manger encore les
grands à table, puis après avoir

nettoyer on a accompagner les grands à la sieste. Pendant qu'ils dormaient, n'ayant que quelques bébés on en a profités pour emballer les créations des enfant pour offrir aux parents pour noël. On a ensuite attendu que tous les enfants soient réveillés pour leurs faire prendre leurs goûter. J'ai fait goûter 3 bébés, on a ensuite joués et fait des toboggan jusqu'à ce que je parte à 18 heures.

mercredi 16 décembre

comme hier journée débuté à 11 heures pour la finire à 18 heures. Encore une journée que est passée vite, chanson de noël, repas des midi, mise à la sieste, derniers emballages pour les cadeaux de noël, on a goûter puis on a joués au ballon jusqu'à ce que je parte.

jeudi 17 décembre

Horaire de la journée : 11 heures 30 jusque 18 heures 30 aujourd'hui c'était une chouette journée; à midi repas de noël puis comptine de noël avant

la sieste, on à jouer avec les bébés et j'ai endormi un bébé. au réveil de la sieste j'ai effectuer mes deux premiers changes de bébés, evidement il y en a une qui a fait pipi lorsque j'avais enlever la couche :) ensuite gouter et en plus c'était les deux ans d'Amaury, puis tous les grands sont allés jouer dehors. En attendant les derniers parents ont a fait des puzzle et jouer à la balle. On a aussi fait du toboggan et des vélos.

vendredi 18 décembre

dernier jour avant les vacances de noël, journée habituelle 8heures 30 - 15 heures 30 on à commencé la matinée par de la motricité avec une intervenante puis activité salle magique. On à ensuite accueilli le père noël qui a apporté les nouveaux jouets pour la crèche (voitures, livres, joujoux...) Puis le déjeuner et le couchage à la sieste

Quelle à été ma posture avec les enfants ?
lors de cette semaine de stage j'ai adopté plusieurs postures professionnels.
une posture affective et rassurante : avant et au lever d'un couchés, lors qu'un enfant a peur ou peurs de tristesse ou de douleurs. Ou même avant et lors d'un change.
une posture plus stricte et plus autoritaire lorsque l'enfant teste ou dépasse les limites avec un comarade ou une professionnelle.
et une posture accompagnante et encourageante lors d'activités ou différents jeux, accompagner, encourager et félicités les enfants.

mardi 19 janvier
Ai je aimer les 2 jours de cours ?
j'ai vraiment aimé travailler de cette manière, les sujets abordés mont plus et étaient très intéressants.
j'ai beaucoup aimé la prap avec monsieur Constant, c'est important et ça fait du bien de mettre des mots sur ses emotions et tout simplement de parler de soi, de

sentir écoutée le fait de laisser place à son imagination et sa créativité

lundi 08 février

les violences éducatives ordinaires

violences physique : j'ai pris qu'une seule fois une gifle dans ma vie, mais j'en ai pris deux d'un coup

→ explication : je me suis perdue dans un camping lorsque mes parents m'ont retrouvé = gifle

→ peur et ont cru que je me cachais
↳ excuses

⟶ sentiments quand j'y repense : sur le coup j'ai pas compris mais aujourd'hui je leurs en veut pas et je comprend.

semaine du 01 au 05 mars

→ nouveau stage

lundi 01 mars

premier jour dans la nouvelle école, début de journée à 8h40, l'équipe professionnel à été super accueillante et les enfants très chaleureux.
On a visité l'établissement puis tout au long de la journée l'Atsem m'a montrée et expliquée les

Habitudes quotidienne.

mardi 02 mars

Aujourd'hui ça à été une journée très sympathique, le personnel et les eleves arrivent à me mettre de plus en plus à l'aise. Je commence à prendre mes repères.

mercredi 03 mars

Journée courte aujourd'hui ; 9heures – 12 heures, ce matin c'était ateliers danse et motricité. Cette après midi ce sera devoirs et révisions à la maison.

jeudi 04 mars

Avant dernier jour de la semaine, ce matin l'Atsem m'a laisser prendre en charge le groupe de grande section, leurs faire faire la date, la météo puis leurs lire une histoire le temps que la maîtresse finisse d'installer les ateliers

vendredi 05 mars

J'etais impatiente d'être en week end mais j'ai quand même passée une

super journée, comme hier l'atsem m'a laisser faire le temps d'accueil; dans la journée j'ai pu proposer un atelier peinture; puis on a fini la journée avec un goûter pour l'anniversaire d'un élève.

mardi 09 mars

Comment avez vous ressenti la journée?

Journée plus lourde qu'habituellement et plus fatigante. Deux évaluations dans la journée, l'impression que les filles sont pas motivées et ne s'investissent pas cette semaine. Je me sens un peu seule cette semaine, mes journée paraissent interminables.

Jasmine Eudeline n°20020883

# Langue, éthique, sens et pertinence

Université Paris 8
Mai 2021

Cher Pierre Johann,

Le suivi de ce séminaire m'a apporté une réflexion sur ma pratique pédagogique. La question de la langue, le respect et la culture de l'histoire personnelle, l'enrichissement mutuel dans l'expérience partagée, les règles de vie collective, la prise en compte du non-dit, la question du sens dans sa pratique pédagogique, tous ces aspects des sujets relevés dans le forum de discussion et dans les vidéos m'ont nourrie, surprise, parfois agacée, et dans l'ensemble m'ont poussée à l'action dans ma relation avec mes élèves, mais aussi avec mes collègues et ma famille.

Je suis violoniste, et, tout en poursuivant les activités de concert, j'ai pris un poste d'enseignement du violon depuis une vingtaine d'années. J'ai tout d'abord reproduit ce que j'avais reçu, au niveau technique, tout en cherchant du répertoire plus attractif, mais j'ai vite été confrontée à la difficulté des élèves à suivre le rythme que je voulais leur imposer, relevant par là que mon parcours n'était pas une norme. Loin d'être frustrée, et refusant le modèle du professeur charismatique qui boute de sa classe l'enfant sans les « qualités » requises pour suivre son enseignement, j'ai préféré m'adapter.

J'ai dû revoir mon approche, et au fil des années, dans l'ouverture et l'écoute des enfants que j'accueille parfois pendant de longues années (jusqu'à 10 ans pour une élève), j'ai construit une pédagogie de la prise en compte de l'individu dans son ensemble (famille, troubles éventuels d'apprentissage),et de l'élaboration d'un programme adapté pour chacune et avec chacune (je prends le pluriel féminin aussi). J'ai toujours refusé la violence des mots utilisés pour assoir une certaine posture sociale, ce qui parfois était interprété par certains élèves ou parents comme aveu de faiblesse, mais cela reste dans les marges.

En bref, je peux m'enorgueillir que l'ensemble de mes élèves est heureux de suivre mes cours de violon, ne perçoit pas de pression négative, et trouve souvent un espace de parole privilégié, où relâcher quelquefois la pression de l'école ou des parents, des échanges autour de sujets sensibles tels que l'anorexie, l'adoption, les troubles d'apprentissage, le divorce des parents, les premiers émois amoureux..Je me sens jardinière, réunissant les bonnes conditions d'apprentissage de ces enfants et adolescents de cette langue sans paroles qu'est la musique.

Dans mes recherches pour ma Note d'Intention, j'ai été touchée par un auteur, Michel Imberty, dont la pensée transversale est très riche. Il pense la musique comme une conscience intime du temps, la musicalité de la voix humaine portant à la fois un proto-narrativité, donc une intentionnalité, et à la fois des unités de temps. Cette perception du temps se fait dans la rétention d'évènements passés, et dans la protention de ce qui pourrait advenir. Pour lui, la musique, comme le langage, porte une symbolique permettant de mettre à distance le réel, de le raconter, de se l'approprier.

A la question posée à mes élèves : « Qu'est-ce pour toi jouer du violon ? » ils répondent, à ma surprise, que c'est un moment privilégié, pendant lequel ils font une coupure dans leur journée, un moment à soi, pour soi, dans lequel leur attention n'est portée que sur le geste technique, et le résultat musical. Ils ont à ce moment des pensées qui surgissent parfois, comme une ouverture au

sensible, à l'inconscient, une pause méditative. C'est aussi parfois un combat avec soi-même pour réussir un passage difficile, dans lequel ils peuvent se prouver qu'ils sont capables de s'en sortir.

Dans la relation à l'autre, les plus grands élèves évoquent le plaisir de jouer pour les autres, avec les autres, mais aussi la pression du regard de l'autre. Une élève de 16 ans ne peut parler du son de son violon car elle le compare à son visage : « il fait partie de moi, c'est difficile de le décrire. Je pense que la façon de jouer en dit long sur ce qu'on est. Je tiens beaucoup d'importance à l'apparence, au regard que les autres me portent, à l'image que j'envoie. Quand je joue, je suis malheureusement axée sur mes défauts.. »

Le sociologue et sémiologue Jean Molino a construit le concept de tripartition dans la musique : le compositeur ou texte, l'interprète et l'auditeur. Ce concept m'est très utile pour expliquer de façon simple la question de l'intentionnalité en musique, et la mise en forme des moyens de l'exprimer. A tout âge, mes élèves peuvent s'emparer de ce concept, pour ne plus se laisser enfermer dans une maîtrise technique de l'instrument, jamais aboutie et toujours soumise au jugement du professeur.

L'enseignement de la musique par l'instrument est donc particulièrement sensible aux notions de langue, d'éthique et de sens, touchant aux plus jeunes et aux plus sensible de soi.

J'ai voulu donner de moi-même pour cette production libre, et de ce que je sais faire : jouer du violon. J'ai cherché à rapprocher les éléments de ce séminaire d'avec ceux de mes recherches.

J'ai choisi de m'enregistrer dans la chaconne de Bach pour violon seul. Héritière d'une tradition de suite de danses de cour du XVIIe, la chaconne ou Passacaille termine la suite, de façon généralement grave et grandiose, passant du mineur au majeur, et dans laquelle le compositeur peut montrer ses talents d'improvisateur. Cette chaconne composée vers 1720, dernier mouvement de la Partita en ré min BWV 1004, de par sa basse obstinée (ré, do, sib, la), représente le cycle de la vie et ses variations, la sensation du temps qui passe, toujours identique et à a fois différent, dans une expression parfois mélancolique, parfois tendre, ou révoltée. C'est un monument du répertoire pour violon, qu'on ne peut jouer qu'après de longues années d'études, mais que l'on garde ensuite comme compagnon de route toute sa vie de violoniste. Je la joue sur violon historique, monté en cordes en boyaux, et avec un archet baroque, pour une recherche d'authenticité dans le son, bien que l'interprétation reste une expression de soi dans les mœurs culturelles actuelles !

L'enregistrement est fait en une seule prise, malheureusement dans une petite pièce. Il manque donc de profondeur, mais il est donc « nature » sans artifice, ni montage.

J'espère que tu y trouveras ma volonté de donner un sens, une intention dans mon interprétation. La pièce est longue (15mn), et le rythme cyclique de la basse est propice à la méditation, aux pensées qui s'échappent, et au rapprochement avec les réflexions soulevées pendant ce séminaire. Ce n'est surtout pas une volonté de faire valoir, mais plutôt comme une offre en cette fin d'année, liée à mon expérience artistique.

« *Ce qu'on ne peut dire et ce qu'on ne peut taire, la musique l'exprime.* »Victor Hugo

Bonne écoute !

Jasmine

# Sujet libre

**Journée d'études jeudi 6 mai**

**"Classe inversée : Quel avenir dans un contexte post-COVID ?"**

**En relation avec mon sujet de recherche :**

**- A l'école de la trisomie 21 -**

**Pourquoi et comment enseigner la musique à distance à des enfants en situation de trisomie 21 (syndrome de Down) avec les principes de la pédagogie Montessori ?**

LAURA KINDER / No d'étudiant : 19002724

(©Texte & photos : Laura Kinder / Logo : Université Paris 8)

## M2 Science de l'éducation

Formateur : Pierre Laffitte

Table des matières

1. SOMMAIRE ..... 3

2. CONFERENCE DE MONICA MACEDO : « Développer les compétences en littératie informationnelle : apanage ou nécessité en temps de Covid-19 ? »..... 4

2.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :10

3. CONFERENCE DE JEAN-CHARLES CAILLIEZ : « Quand la classe renversée passe en distanciel ! » ..... 11

3.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :25

4. CONFERENCE DE DOLLY RAMELLA : « Le numérique pour inverser la classe d'ELE : un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant dans la classe de langue » ..... 26

4.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :36

5. CONFERENCE DE YENNYS HERNANDER ULLOA : « Redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique en espagnol » 37

5.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :39

6. CONCLUSION :..... 40

a) Trois points à retenir afin de relever les défis d'une littératie Informationnelle : ..... 40

b) Trois points à retenir afin de réussir à développer cette littératie :..... 40

c) Six points à retenir pour une classe inversée et renversée épanouie : ..... 41

d) Neuf points à retenir pour une utilisation du numérique dans le but d'inverser une classe et ainsi trouver un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant : ..... 41

e) Cinq points à retenir pour redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique) : ..... 42

7. ANNEXES : ..... 43

# 1. SOMMAIRE

Une journée d'études pas comme les autres se présente devant moi. Celle-ci se déroule en ligne et est tenue par différents intervenants au courant de la journée. Elle s'ouvre donc avec une conférence tenue par Marcel Lebrun de l'Université catholique de Louvain, à Louvain-la-Neuve, Belgique, dont le sujet présenté est le suivant : *« Les classes inversées, simple effet de mode pédagogique ou phénomène précurseur pour « l'école » de demain ? »*. Je ne peux malheureusement pas la suivre, mais j'arrive pour la conférence suivante dirigée par Mônica Macedo de l'Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, nous énonçant son point de discussion : *« Développer les compétences en littératie informationnelle : apanage ou nécessité en temps de Covid-19 ? »*. Viens le tour de Jean-Charles Cailliez de l'Université Catholique de Lille, son thème détaillant ce titre-ci : *« Quand la classe renversée passe en distanciel ! »*. J'écoute ensuite Dolly Ramella, Doctorante LIDILE à l'Université Rennes 2, exposant *« Le numérique pour inverser la classe d'ELE : un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant dans la classe de langue »*. Finalement, la dernière conférence de la journée d'étude est effectuée par Yennys Hernández Ulloa, Doctorante LIDILE de l'Université Rennes 2/Université de la Tunas (Cuba) : *« Redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique en espagnol)».* J'assiste à la totalité de sa présentation, mais je suis malheureusement obligée de quitter la salle de conférence en ligne avant la fin des questions-réponses.

En première partie de ce document, je présenterai donc mes notes effectuées lors de l'écoute de la conférence donnée par Mônica Macedo, (ainsi que des captures d'écrans des slides utilisés par chaque intervenant), puis, je la relierai à mon sujet de recherche dans un petit paragraphe dédié à cet effet, en entreprenant la même structure pour chacune des conférences suivantes. Je conclurai finalement sur une courte synthèse de chacune des conférences entendue. En annexes, les affiches détaillées au sujet de cette journée d'études en ligne.

## 2. CONFERENCE DE MONICA MACEDO : « Développer les compétences en littératie informationnelle : apanage ou nécessité en temps de Covid-19 ?

10:45-11:45

Monica Macedo nous vient donc tout droit de l'Université de Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, maître de conférences en sciences de l'éducation, enseignante et auteure de plusieurs cours dédiés aux formations L3-M1. Elle est spécialisée dans tout ce qui est littératie informationnelle concernant la technologie, dont la littératie sur internet. Monica ouvre donc sa conférence en expliquant qu'elle s'était principalement penchée cette fois-ci sur la question suivante : « Comment l'enseignement s'est déroulée pendant cette phase de confinement », en parlant de la première vague de Covid-19, obligeant élèves et enseignants à repenser leurs manières d'enseignement ainsi que leurs outils pédagogiques. Elle nous propose un exemple « d'espace d'enseignement qui a été créé dans un collège, dans l'académie de Poitier, collège publique, standard sur beaucoup d'aspects, avec une équipe plutôt dynamique et active, partante pour adapter leurs enseignements et qu'ils puissent mobilier dès les premiers jours du confinement pour adapter l'enseignement à une situation en ligne, à distance. » (Je n'ai malheureusement pas eu le réflexe de prendre des captures d'écrans tout de suite, l'idée me venant après-coup, mais son exemple visuel peut se résumer en ces lignes) :

Les élèves lors de la pandémie de Covid-19 ont reçu un enseignement à distance : la plateforme qui est mise en ligne pour ces élèves de 3e est au fait très compliquée à utiliser, les dates des rendus des divers travaux ne sont pas clairement exposées, « tous les enseignants n'ont pas eu la même façon de s'organiser pour mettre leurs contenus en ligne »… Le premier défi pour un élève de 3e dans ces cas-là « c'est de comprendre comment ça marche : où je trouve l'information nécessaire pour pouvoir continuer à étudier et à apprendre ; qu'est-ce que je dois faire dans chaque cours, pour chaque enseignant et être sûr de ne pas avoir manqué quelque chose ! » Un exemple de consigne donné aux élèves de 3e nous est aussi montré : dans un cours de SVT (Science de la Vie et de la Terre) :

*Semaine du 25-5 juin 2020 : « Bonjour les 3e, nous vous proposons les activités à faire chez vous, durant la semaine du 25 au 5 juin 2020 1. Corriger votre activité « principes de la vaccination et notez le dernier bilan de la feuille de la partie c) 2. Prendre une nouvelle*

*feuille à double carreaux et votre partie b) etc 3. Sur une nouvelle feuille recopier ce qui est noté dans le document « Mission » Nous vous demandons que le travail soit envoyé cette semaine, n'hésitez pas à poser des questions sur « ClassRoom » lisez également les questions de vos camarades et nos réponses, ça peut vous aider ! Bon courage à tous !*

Cet exemple est tiré d'un travail effectué par deux enseignants très engagés, mais Monica nous fait tout de même remarquer « la complexité de ces consignes » ! :

*Une tâche longue et complexe, plusieurs points auxquels les élèves doivent répondre ; il y a multiplicité de documents (six documents déposés par deux enseignants, mais dans d'autres situations il y a aussi d'autres documents à aller chercher sur internet qui ne sont pas d'emblée disponible sur l'espace numérique de travail). Il y a également la question des dates : en regardant cette consigne, est-ce que vous savez dire pour quel jour les élèves doivent rendre la tâche ? Plusieurs dates déjà sont affichées, on lit en haut « Semaine du 25 au 5 juin 2020 » donc on suppose que c'est le 25 mai au 5 juin, mais il y a ensuite 25 mai en bas, modifications le 8 juin, donc, toutes ces dates-là, pour un élève de 3e, qui entre dans l'espace numérique du travail ne sont pas forcément évidentes d'emblée, ni toutes ces consignes et ce qu'il doit faire : le pas à pas .*

Tous les élèves ont été confrontés à une telle situation et pour certains, celle-ci a été affrontée avec plus ou moins d'autonomie, des enfants se débrouillant avec l'aide de leurs parents et d'autres non. Pour certains, cette plateforme était atteinte avec des écrans de portables, pour d'autres avec des écrans d'ordinateurs, permettant une visibilité de tous ces documents disponibles (Word, PDF)

Deux témoignages de certains enseignants et élèves (6e et 5e) durant cette période ont été relevé : *« Il y a un aspect très chronophage dans ce travail de type nouveau, auprès d'enfants souvent jeunes, qui ont eu des problèmes de compréhension en classe et qui ne comprennent pas toujours les consignes des différents collègues ! »* Un élève souligne : *« On a très souvent des trucs à rendre, mais on n'est pas forcément au courant ! »*

*Subitement, élèves comme enseignants ont été confronté à cette nécessité d'adapter beaucoup de choses qu'ils faisaient en face à face, à la situation en ligne, en passant par la modalité écrite de la communication des consignes, sans avoir forcément les mêmes possibilités d'interactions qu'ils avaient en face à face dans la classe, entrainant clairement des difficultés, dans un premier temps, qui pour une partie ont été résolu au fil des semaines, et pour d'autres demeurent encore aujourd'hui… Les outils dont on disposaient en mars*

*2020 n'ont pas beaucoup évolués, en tout cas c'est mon expérience de mère qui accompagnait mes enfants dans cette enseignement à distance, les outils n'ont pas beaucoup évolués depuis le premier confinement de mars 2020 ; donc on continue à être confronté à ce type de situation !*

Monica résume de ce fait les défis relevés :

1. Comprendre la tâche qui leur est assignée
2. Sélectionner l'information ou les informations qui pourraient y répondre
3. Evaluer les sources d'informations

Ce troisième point est détaillé davantage par Monica dans la suite de sa conférence, recherche effectuée par elle et son équipe dans ce domaine de littératie informationnelle (concept créé dans les années 1970 aux USA)

Monica nous donne l'exemple d'une littératie d'un texte (pour les plus jeunes 6e-5e année) sur la pollution de l'air (comment faut-il faire pour réduire la pollution de l'air).

Deux comparaisons de deux avis différents leur sont soumises : un directeur de centre de recherche sur la pollution de l'air disant qu'il serait mieux de prendre les transports en commun afin de réduire la pollution si on habite en ville, en évitant de prendre la voiture ; l'autre personne, une femme, dont on n'a pas vraiment de détails à son sujet, mais qui habite en ville affirme qu'elle utilise sa voiture, car elle est petite et est peu consommable. Il était alors posé aux enfants la question suivante : *« Qui a le plus de connaissances sur la pollution de l'air et pourquoi ? »* (La raison d'une telle question était pour détecter chez les enfants de cet âge la façon dont ils prenaient en compte ce genre de critères de connaissance lorsqu'ils entreprennent une évaluation en lecture).

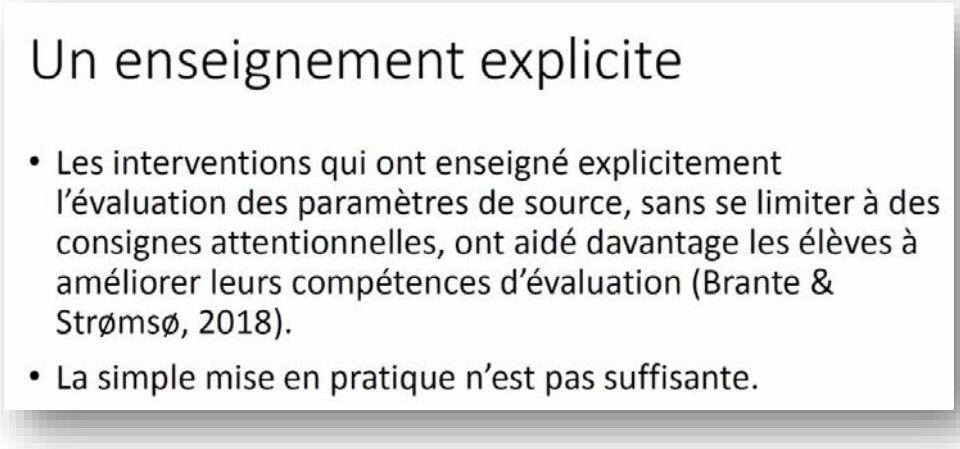
En effectuant un sondage auprès de plusieurs élèves de cet âge, les chercheurs se sont rendus compte que *« l'évaluation de l'expertise des connaissances d'une source, des textes écrits en tout cas, n'est pas une tâche triviale pour les élèves »*. Ils ne vont donc pas forcément vers des critères qui sont des critères basés sur les connaissances acquises, la formation… étant utilisés par d'autres lecteurs dans d'autres contextes. Ils ne jugent pas réellement les attributs de la source d'informations.

Monica passe à un autre exemple :

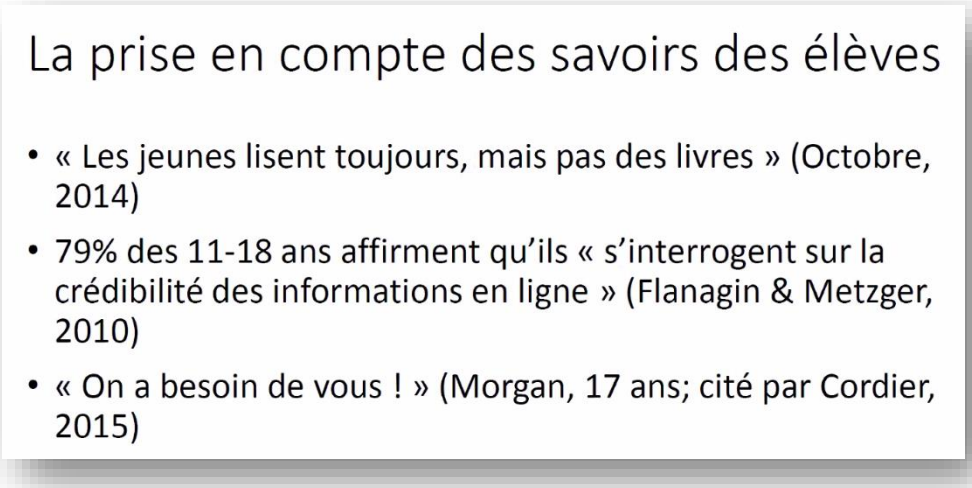
Recherches sur les sites internet (pour les élèves plus âgés, 3e année, une petite recherche sur internet leur est proposée : (quatre pages choisies par les enseignants) : *« L'aspartame est-*

*il dangereux pour la santé ? »* Deux pages de sites internet leur sont soumises, déclarant que l'aspartame n'est pas dangereux pour la santé (un de ces sites étant celui de Coca-Cola) et deux autres sites déclarant le contraire (Doctissimo, forum et un autre). En analysant les diverses réactions des élèves, les chercheurs ont constatés que la majorité des enfants de cet âge ne font pas tant attention à la source (le contexte d'évaluation des sources y est pour beaucoup) et se concentrent davantage sur le contenu, sans vérifier les sources pour savoir si les informations données sont fiables. La pandémie accentue aujourd'hui le besoin de développer les compétences en littératie informationnelle, car les enseignants se retrouvent face à des élèves qui n'ont pas les mêmes conditions d'usage à ces technologies, ainsi que des tendances plus ou moins paresseuses selon les enfants (*« comme je n'ai pas vraiment envie d'aller chercher des informations plus loin, je vais me contenter des premières informations que je trouve… »*). Il y a de ce fait inégalités entre élèves des différentes classes sociales. Comment donc développer cette littératie ? Monica reprend trois points importants :

## 1. Enseignement explicite :




## 2. La prise en compte des savoirs des élèves :

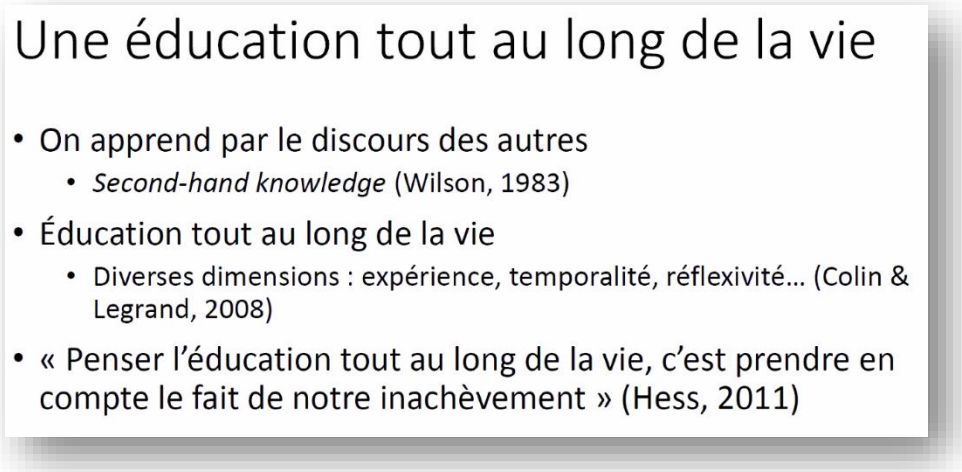


(Il est important de prendre connaissance de ces pratiques de lectures des jeunes afin de pouvoir s'y adapter : que lisent-ils…)

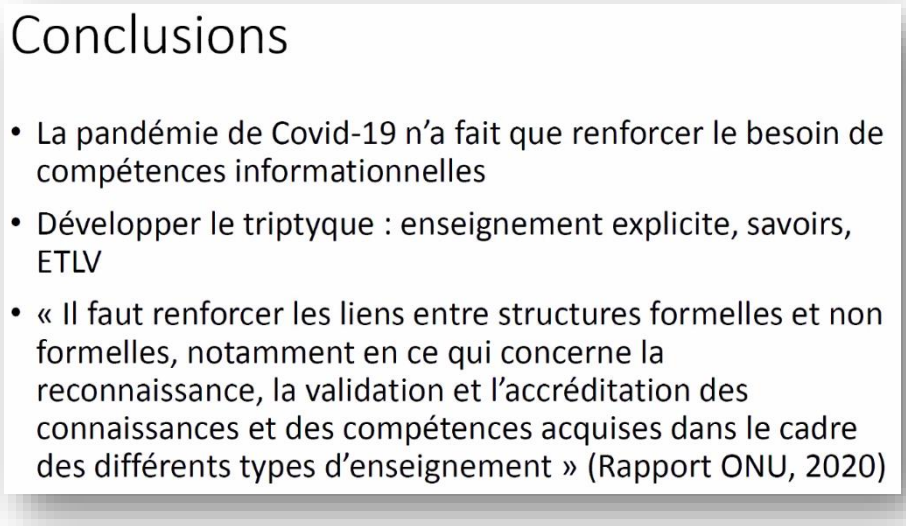
Il est essentiel d'être à leur écoute (d'entendre leur demande : *« on a besoin de vous ! »*) afin de les accompagner sur le développement des compétences technologiques.

## 3. Faire de ce développement de la littératie informationnelle une éducation tout au long de la vie :

*Ce n'est pas parce que on a fini notre scolarité qu'on a moins besoin d'avoir des savoirs et des savoir-faire sur la recherche de l'information et de la lecture sur internet et sur d'autres supports aussi d'ailleurs. La question c'est : comment j'interprète ces discours découverts sur internet, comment je les évalue. Et ça, c'est un apprentissage qui se fait tout au long de la vie et tout au long de la vie, c'est quoi ? C'est différentes dimensions* (en faisant référence à ses collègues à EXPERICE) *tout au long de la vie c'est une dimension d'expérience, les personnes n'ont pas les mêmes expériences sur le sujet, c'est une question de temporalité aussi et de réflexivité, la réflexivité d'un élève de primaire en est une, la réflexivité d'un élève de collège ou lycée en est une autre aussi et toutes ces réflexions-là qui existent doivent être prises en compte ! Il faut toujours se rappeler que nous sommes des êtres inachevés !*



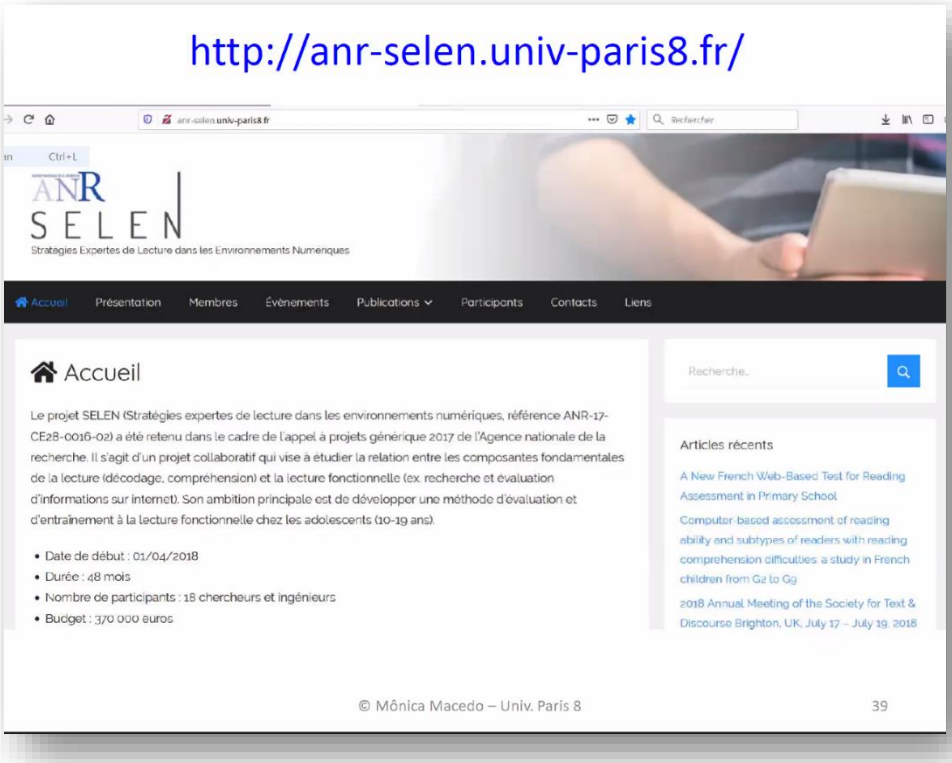

Pour conclure, Monica termine son intervention par la première phrase de son slide et pose ensuite cette question-ci, en y répondant par le second point écrit dans le slide ci-dessous : *« Et comment peut-on développer ces compétences-là ? C'est par un triptyque qui inclut à la foi un enseignement explicite sur la littératie, des savoirs qui sont déjà là chez les élèves et les étudiants et une Education Tout au Long de la Vie ! »* (ETLV)




*Au sujet de dispositifs hybrides : l'enseignement se modifie au grès de la pandémie, presque au jour le jour, et on voit bien qu'émerge des propositions d'enseignement hybride, mais, cet enseignement hybride, il faut savoir le prendre en compte aussi, et le développer !*

*Il faut renforcer les liens entre structure formelle et non formelle notamment en ce qui concerne la reconnaissance de la validation, l'accréditation des connaissances et des compétences acquises, dans le cadre des différents types d'enseignements. C'est quelque chose que l'on sait peut-être dans les principes mais qu'on ne sait pas encore très bien faire ; il faut le développer !*

Pour terminer, Mônica nous quitte avec une petite publicité de leur projet de recherche (d'elle-même et de son équipe) qui s'intitule *« Une stratégie experte de lecture dans les environnements numériques »*, dans lesquels ils essayent de développer toutes ces idées présentées ici.



**2.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :**

La conférence de Monica contient trois points qui rejoindrait mon sujet de recherche : le thème de l'enseignement à distance, celui de l'autonomie quant à l'utilisation de la technologie, puis celui de la littératie sur les écrans. Lors de ma pratique pédagogique dans l'enseignement de la musique à distance avec trois jeunes trisomiques, je me suis rendue compte que la technologie pouvait vite devenir un obstacle pour ceux-ci. Aucun d'entre eux ne réussissaient à allumer l'ordinateur seuls, sans l'aide d'un tiers à leurs côtés, les problèmes techniques augmentant davantage leurs angoisses de devoir se retrouver en monologue en face de leur écran, ne sachant plus comment refouler leurs émotions devant des imprévus technologiques. Leur littératie des bases de la technologie en était totalement absente. Le « comprendre comment ça marche » était un réel défi pour eux, malgré l'aide apportée par les parents les entourant au mieux. Submergés par une vague d'informations de tous genres, ils avaient le risque de s'en retrouver noyés, sans plus savoir « sur quel pied danser ». Je pouvais ressentir leur angoisse de ne pas savoir comment régler les quelconques soucis rencontrés, ceci impactant sur leur état moral : crise subite et saute d'humeur, brusque disparition et désertion de la pièce, laissant à eux-mêmes l'ordinateur et tous ceux qui y étaient connectés. Un exemple d'un tel comportement est visible à la fin du montage que j'ai effectué pour mon mémoire, à partir de : (minutes 01:25:10 à 01:27:39)

Il me fallait donc aller par étape, en évitant de les bousculer quant à la longueur de mes explications (élaborant des consignes courtes et claires et travaillant davantage sur le « pas à pas », l'isolation de chaque difficulté, selon les principes pédagogique de Maria Montessori) ou à la notion du temps (étant des enfants ayant besoin de davantage de temps que d'autres enfants en santé concernant la compréhension des consignes par exemple justement, ainsi que la réalisation des divers exercices-jeux proposés…) Les trois points que Monica souligne pourraient être remis dans mon contexte d'enseignement musical à distance, à savoir (en les adaptant un peu à notre situation) :

1. M'assurer que les enfants comprennent la tâche qui leur est assignée,
2. Les aider à sélectionner les informations qui pourraient répondre à l'avancement de notre programme musical,
3. Les guider vers une littératie et une évaluation (une analyse) des informations reçues afin de réussir à les utiliser dans leurs contextes musicaux (comprendre et faire les liens du nom des notes et de leurs places sur la portée, mettre bout à bout notes et rythmes…)

Je retiens aussi les critères de bases pour un meilleur développement de cette littératie (je le comprends comme étant aussi adaptable à la compréhension musicale malgré la distance ; littératie musicale par la technologie)

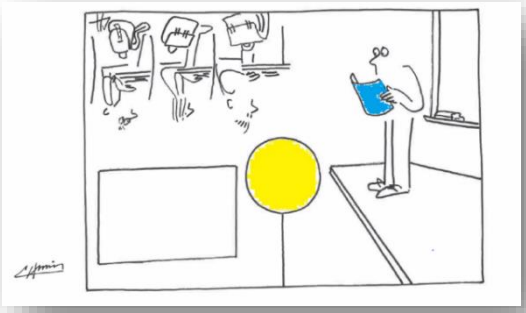
1. Aborder un enseignement explicite quant à la gestion de la communication musicale à travers l'écran (consignes claires et précises, paroles rassurantes quant aux différents problèmes techniques pouvant survenir soudainement…)
2. Me rendre compte des savoirs et des manques de savoirs de mes élèves (m'adaptant à leurs pratiques et à leurs acquis quant à leur apprentissage à distance), en les accompagnant dans ce processus d'apprentissage au travers de la technologie et restant à leur écoute afin de mieux réussir à les comprendre et à cibler leurs différents besoin malgré la distance, pour enfin réussir à y répondre même à travers l'écran !
3. Faire de ce développement de la littératie technologique une éducation tout au long de la vie !

Merci à Monica Macedo pour cette conférence remplie de concepts pédagogiques me poussant à continuer de partir à la découverte de cette littératie informationnelle se trouvant dans cette technologie !

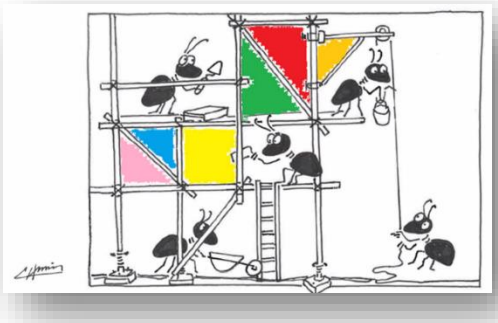
## 3. CONFERENCE DE JEAN-CHARLES CAILLIEZ : « Quand la classe renversée passe en distanciel ! »

13h30 - 14h30 :

Jean-Charles Cailliez, enseignant de biologie à l'Université Catholique de Lille, vient nous parler de la classe renversée. Il nous annonce qu'il expliquera comment sa classe renversée a survécu et continue à survivre à la pandémie de Covid-19 et comment il a dû s'adapter à cette situation d'enseignement à distance. Jean-Charles va donc partager avec nous certaines de ses expériences sous forme de dessins, effectués par son fils, qui accompagneront ses explications tout au long de sa conférence. Il entame directement l'explication au sujet de sa classe renversée : il n'y a pas de cours, c'est un cours magistral mais il ne donne pas de cours, étant, selon ses dires, complètement à l'envers de ce qui se fait habituellement ; d'où le dessin ci-dessous.

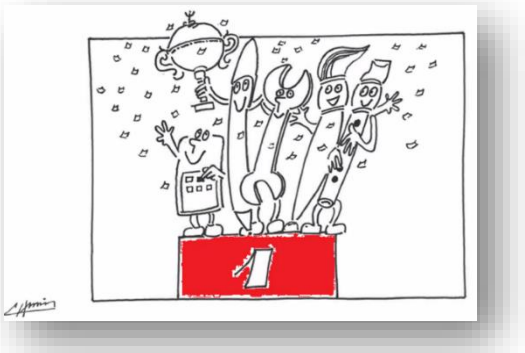


Il explique le fait qu'au départ, on lui demandait de venir parler de sa classe inversée, mais il réplique que sa classe est au fait très différente. Jean-Charles nous détaille donc davantage la façon dont ses cours de biologie se déroulent en présence d'étudiants effectuant la licence L1-L3 : ceux-ci n'ont donc que les titres des chapitres et c'est eux-mêmes qui prennent en main les recherches. C'est en effet ses étudiants qui construisent le cours et non lui-même ; ils deviennent le professeur et lui-même est l'élève de ses « élèves-enseignants ». Jean-Charles part du principe que la meilleure façon d'apprendre c'est d'enseigner, donc les étudiants sont en charge de construire le cours, puis de l'enseigner à l'« enseignant-élève », comme mentionné ci-dessus. On pourrait appeler cette méthode, une « méthode socio-constructiviste qui laisse une certaine liberté aux étudiants de construire le plan, les chapitres du cours, tout en suivant tout de même un programme, dont sa finalité conduira à un examen, afin qu'ils aient le niveau pour passer en M1. Jean-Charles ne donne donc que les titres des chapitres à ses étudiants, puis toute la construction est effectuée par eux-mêmes.



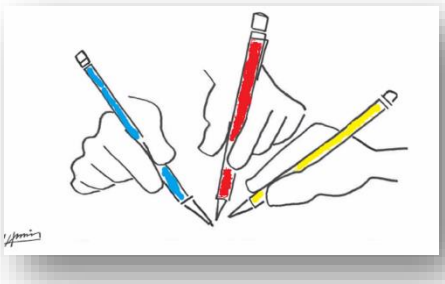
En présentiel, sa classe contient environ 50 élèves, mais cette année le nombre s'élevait à 65. Les étudiants sont en général répartit en équipes de 6 (ce nombre est idéal, car cela devient plus difficile pour l'échafaudage des travaux collectifs : lorsqu'il y en a moins de 6, il suffit qu'il y ait un ou deux étudiant(s) qui travaille(nt) moins que les autres et le groupe est perdu, ou plus que 6 et il est difficile d'obtenir un travail collectif efficace). Comme tout le monde, Jean-Charles s'est subitement retrouvé à devoir enseigner en distanciel. Il a donc effectué des groupes de 4-5 personnes, car plus était un peu plus compliqué dans de telles conditions. Il a repenser sa classe virtuelle afin d'obtenir malgré tout une mixité des « forces », en accomplissant un casting afin que les groupes en soient équilibrés (mixité des niveaux). Lui-même considère que tous les étudiants sont bons, *« il n'y a pas de mauvais et pas de bons*

*étudiants, par contre il y a des étudiants qui sont plus adaptés au système éducatif que d'autres ! »*



Normalement, en présentiel, ses étudiant utilisent des tableaux, des feuilles, des plans, des cartes mentales, des schémas, des matrices et autres, pour une meilleure compréhension du cours… Nous ne retrouvons donc plus cette situation d'étudiants assis sur leurs chaises, sans bouger, à écouter uniquement le déroulement du cours, mais nous rencontrons des étudiants actifs, participant au cours en prenant part à des méthodes collaboratives. Pour le faire, chacun y est intervenants.

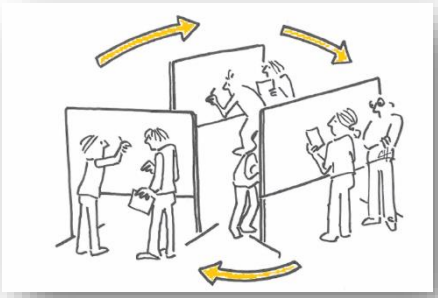
Les étudiants construisent les plans des chapitres et se mettent à co-écrire, en cherchant les informations par eux-mêmes (sur internet et autres). Ils les trillent avec discernement et les évaluent ensemble (il n'y a de ce fait aucun cours tout prêt). Les chapitres rédigés par les élèves doivent être référenciés, *« c'est-à-dire évaluer la pertinence de chaque information ».* Ceci se fait en utilisant un document GoogleDoc, un Drive pour une meilleure communication et collaboration entre tous.



Cette méthode d'enseignement est au fait très dynamique. Etudiants et enseignant travaillent ensemble durant une période de deux heures, sans pause, en mettant les étudiants en mouvement durant les 5 à 10 premières minutes, afin de favoriser l'interaction entre les groupe, en leur proposant des petits exercices à chaque fois différents (des QCM intelligents et inversés, ainsi

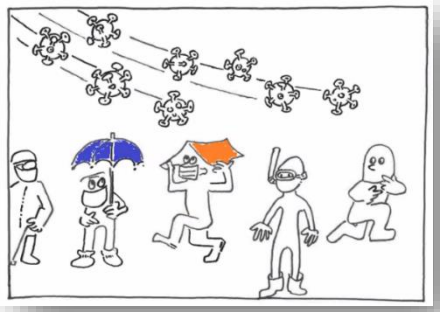
que des quiz, des schémas à annoter…) La règle veut que chaque groupe d'étudiants ne passe jamais plus de deux minutes sur chaque quiz et autres QCM, ceci afin favoriser la cohésion des équipes. C'est au fait aux étudiants de prendre le cours en main, l'enseignant jouant à l'élève.

Il y a aussi l'exercice nommé le tableau tournant. Chaque tableau contient une question : les étudiants sont tous focalisés sur le même sujet ; l'équipe 1 travaille sur un tableau et au bout de environ deux minutes, les équipes tournent et complètent le tableau de l'équipe suivante…



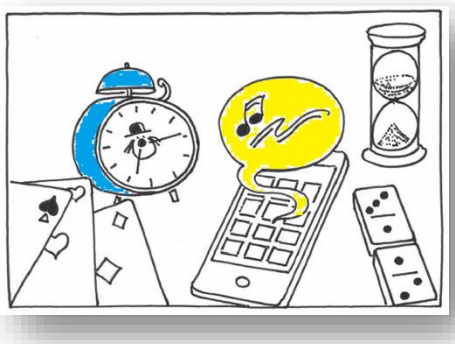
Les étudiants construisent les chapitres qu'ils rédigent en groupe sous forme de quiz et de QCM par exemple, puis les soumettent à l'enseignant afin que celui-ci les remplisse. C'est dans ce format que les étudiants peuvent poser leurs questions sur la matière étudiée.

Avec le confinement, Jean-Charles s'est rendu compte que lui et ses élèves travaillaient au fait déjà sur des plateformes, des blogs, des tchats… qu'il avait mises à disposition pour les travaux de groupe en question. La technologie était malgré tout très peu utilisée avant le confinement, Jean-Charles s'arrangeant toujours pour que l'essentiel du travail soit entrepris en présentiel. Jean-Charles nous incite à nous méfier de l'aspect chronophage de telles utilisations technologiques. Il conseille donc que l'innovation pédagogique (le temps de passage sur les plateformes) ne devrait pas dépasser heure trente de présence. Donc, avec les Covid-19, ses étudiants ont dû eux aussi affronter cette difficulté d'étudiants seuls chez eux, devant constituer les travaux de groupe à distance, en écoutant quand même l'enseignant dans une plateforme plus ou moins dynamique.

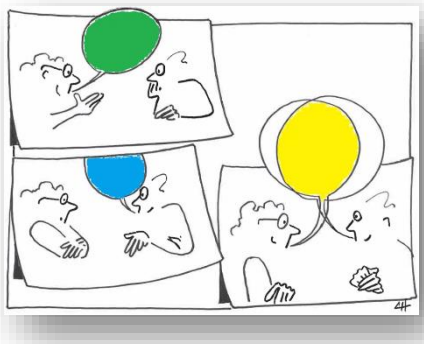


Depuis le mois de mars 2020, ils ont utilisé quatorze plateformes différentes ! Les étudiants étaient plus ou moins habiles et « l'enseignant c'est pareil, l'enseignant chez lui, il doit aussi s'organiser ! » Ce qu'il a pu observer, c'est que ses étudiants se sont adaptés beaucoup plus facilement au distantiel que lui, parce que ceux-ci avaient l'habitude de tchater dans leurs réseaux (WhatsApp, Facebook…) pour travailler en équipe, en s'organisant comme bon leur semblait, tant dis que lui, qui avait l'habitude de passer de groupe en groupe, d'aller d'un îlot à un autre, d'amener les étudiants au tableau, de les faire bouger dans la salle, il s'est retrouvé assis, comme tout le monde devant son ordinateur, ceci rendant la création de dynamique de groupe davantage compliqué. La grande difficulté que Jean-Charles à eu durant ce confinement, c'est qu'il n'a jamais vu ses étudiants, il a terminé son enseignement et il ne les reverrait plus jamais ! Du premier cours de classe renversée jusqu'au dernier, tout a été fait en distantiel, *« ce qui n'était pas le cas lors de la première année »*.

Pour lui, ce qui a compliqué aussi l'enseignement, c'était la gestion du temps : « Il était difficile de faire des cours de deux heures sans pause. Il a malgré tout gardé ses créneaux de deux heures, tout en modifiant un peu le format, en instaurant une pause de 5 à 10 minutes au milieu, découpant ensuite le travail de 5 à 10 minutes dans tel groupe…



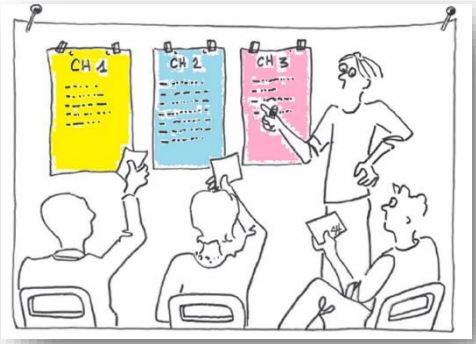
Comme mentionné précédemment, Jean-Charles avait constitué des équipes grâce à un casting, permettant donc aux équipes de travailler au même rythme, sans compétition dans aucun groupe . Ce qu'il a rajouté en distanciel (Zoom…), c'est les groupes aléatoires, les binômes, trinômes… afin que chacun puisse interagir avec des personnes qui ne faisant pas partie de leurs groupes (Jean-Charles souligne que lorsqu'il retournera en présentiel, il hybridera son enseignement en introduisant le distanciel dans la classe pour continuer à faire évoluer sa classe en présentiel).



Jean-Charles nous présente un type d'exercice qu'il a gardé à distance et marche très bien, c'est celui qu'il nomme *« l'imprégnation »*, utilisé en présentiel. Lors du cours, lui et ses étudiants travaillent sur un sujet pas bien traité par les groupes. En jouant à l'élève, il demande au fait *« comment les gênes de bactéries sont-elles régulées »* (ayant remarqué que ce sujet n'avait pas été traité ou pas traité comme il faut). Il leur donne 5 minutes afin de travailler en équipe sur la question posée et au bout de 2 minutes, il les arrête et leur explique le sujet (juste quelques minutes de recherche afin d'aider les étudiants à s'imbiber du sujet, à se plonger dans la question et de les aider à être complétement attentifs à l'explication qui suit ensuite. Ceci étant réellement de l'imprégnation !

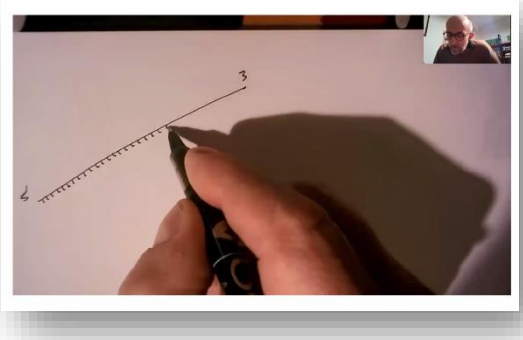
Un autre exemple qu'il pratique en distantiel et qu'il ne faisait pas du tout en présentiel, c'est le choix des questions. Ils travaillent avec Zoom, Moodle, tchat et forums contenant plusieurs équipes et les étudiants choisissent les questions particulières qu'ils désirent que Jean-Charles traite dans un forum sur lesquelles ils ont le plus envie de recevoir des explications (sondages sur les forums…). Ou alors à l'inverse, Jean-Charles publique une dizaine de questions et c'est

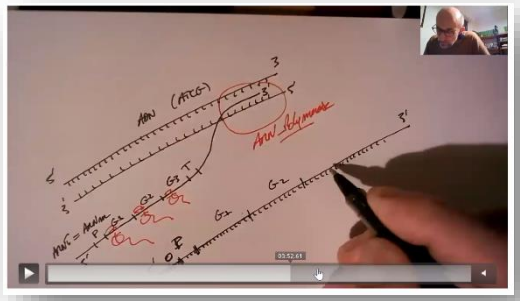
aux étudiants de choisir lesquelles ils auraient le plus envie de recevoir des réponses (ceci étant effectué par sondage et comptages des voix, la majorité l'emportant).

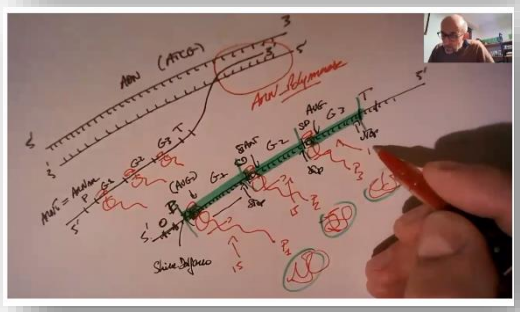



Jean-Charles déclare qu'il ne fait pas partie de ceux qui disent ne vouloir faire que de l'innovation pédagogique en arrêtant les cours standards. Les étudiants aiment quand même les séances de cours académiques. Lorsqu'il les intéresse sur des sujets, en groupe, ils aiment avoir un retour de l'enseignant d'une manière standard. En présentiel, lorsqu'il avait des séances de deux heure, il travaillait ainsi : durant 10 minutes par-ci, ¼ d'heure par-là, toute la classe arrêtait les cours de groupe collectifs et entreprenaient un cours normal (l'enseignant parlant d'une manière standard à ses élèves), mais jamais plus de 10 minutes à 1/4 d'heure et sur un sujet bien précis. Ceci rendait les étudiants captifs. (A distance il faut réduire le temps, donc tout ce qui dure de plus de 20 minutes doit être réduit).

Il a aussi innové ceci : il utilise une webcam lors des cours en distantiel et les étudiants voient exactement ce qui est ci-dessous (ils peuvent l'interrompre à tout moment afin de poser leurs questions). Transcription d'un gène de bactéries… :

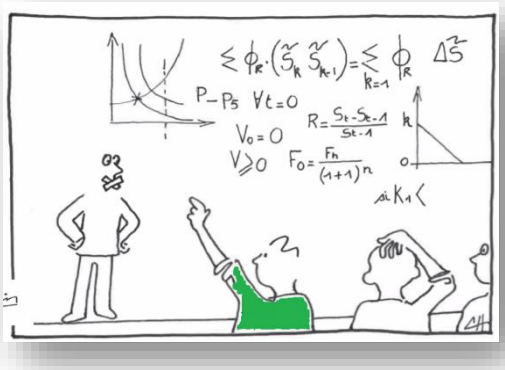




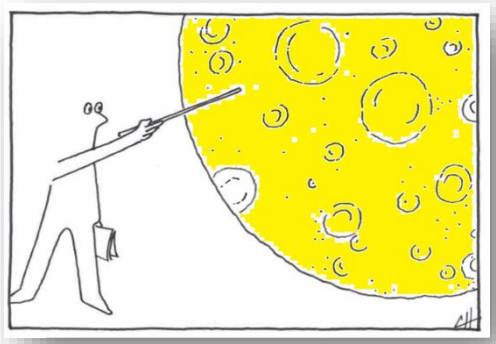


Avec Zoom, les séquences son enregistrée et postées sur la plateforme, afin que les étudiant puissent revisionner la séance. (Il a remarqué qu'un étudiant qui a suivi le cours en direct est bien plus performant lorsqu'il réécoute et revisionne les petites vidéos postées qu'un étudiant ne suivant que le cours enregistré).

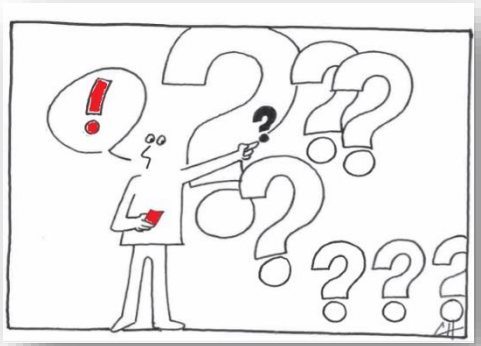
Les étudiants entreprennent aussi des exposés, ainsi que des séries d'exercices interactifs (certains sont transposables en distantiel, mais pas tous) : On projette un schéma sans informations dessus et les étudiants posent des questions collectives pour essayer de mieux comprendre le schéma (2 à 3 minutes d'exercices)



Une autre facette de l'exercice est de focaliser son attention sur un endroit du PowerPoint, en posant ensuite une question : « Je n'ai pas compris cette partie-ci ou décrivez-moi cette partie-là…

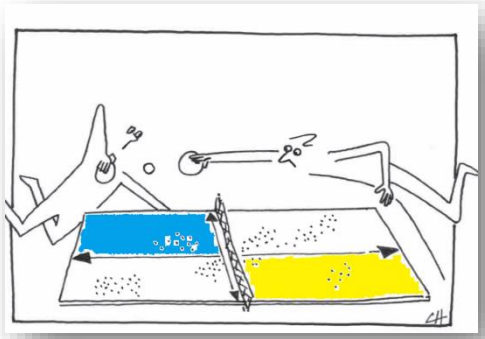


Autre exercice : trouver l'erreur : *« Je vais vous donner une explication d'un mécanisme complexe durant 5 minutes et il faudra trouver l'erreur ou les erreurs dans ce petit exposé »* (diapo à distance ça marche aussi…)

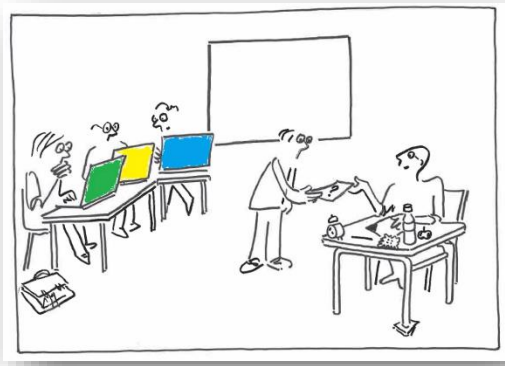


Le karaoké en équipes : ce n'est jamais un élève de l'équipe qui a fait la présentation qui complète et dit ce qu'il pense, c'est quelqu'un d'autre, d'une autre équipe qui essaye de dire ce qu'il pense (l'enseignant joue tout le temps à l'élève et en même temps au prof).

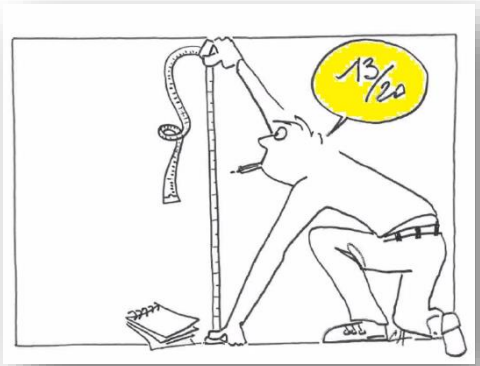
Le jeu du ping-pong : Jean-Charles demande à deux étudiants de présenter le sujet avec seulement une phrase chacun, devant s'enchaîne les phrases : une fois l'un, une fois l'autre, ainsi, toute la classe doit être concentrée…



Les étudiants construisent des chapitres et donc des questions et c'est à l'enseignant de triller en expliquant celles qui sont atteignables à expliquer en direct (si trop facile, Jean-Charles guide les étudiants pour qu'ils aillent chercher les réponses eux-mêmes sur internet…)

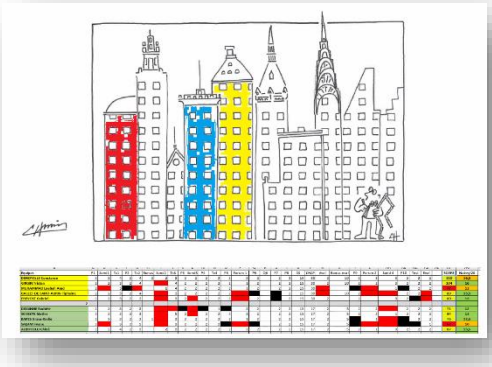


En ce qui concerne les conditions d'examen :

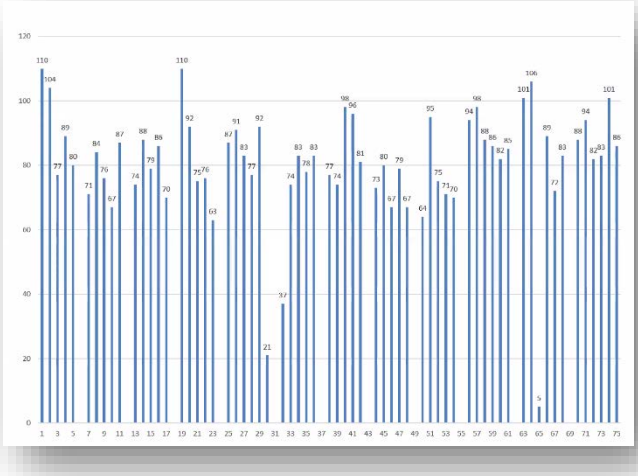


Jean-Charles utilise un fichier Excel : chaque building représente un étudiant (il abolit les notes sur 20 et introduit l'évaluation par points en fonction du travail fourni)

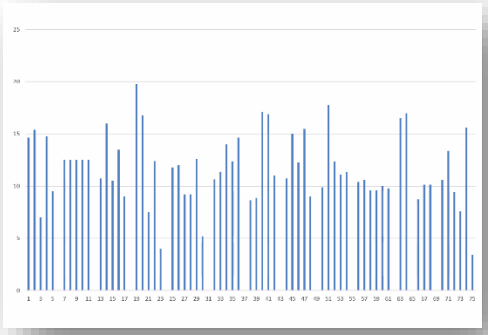
Chaque case représente quelque chose, par exemple, les cases noires représentes les élèves absents… puis en bas, les scores y sont marqués.

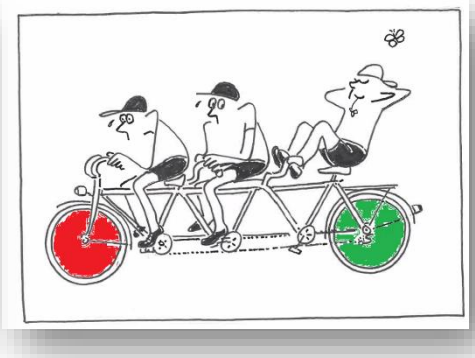


Il entreprend aussi un histogramme anonyme (en décidant de ne plus retirer de points mais d'uniquement en donner : si les étudiants ont envoyé un travail à temps, il leur donne des points, sinon, aucun points n'est ajouter et reçu…

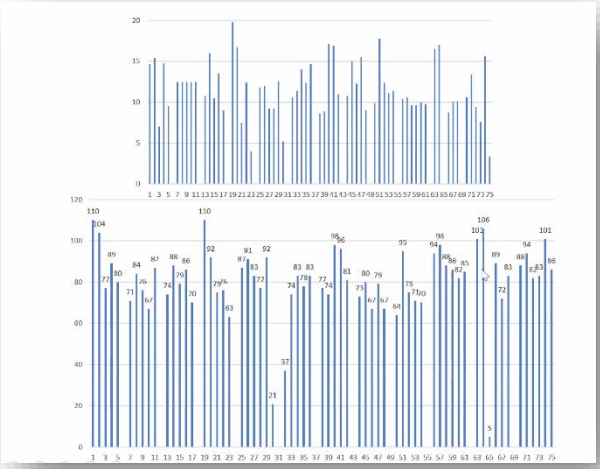


Il y a un même nombre de points pour un travail collectif ; s'il y en a qui ne travaillent pas, c'est aux étudiants à gérer eux-mêmes cela dans leur propre équipe. L'enseignant doit repérer le passager clandestin, celui qui ne fait rien et celui qui est leadeur.



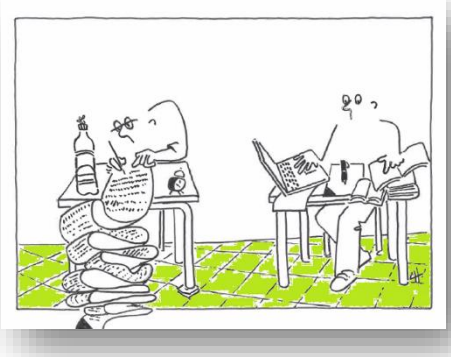


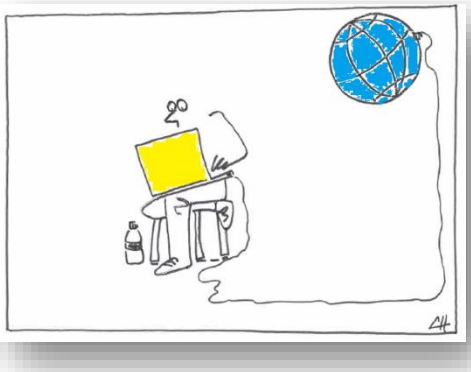
Il se sert aussi d'un test d'entreprise utilisé en management (le test 180 degré), qu'il n'est malheureusement pas possible d'entreprendre en distanciel. Ce test comporte par exemple cette notion-ci : Quelle est la perception d'une personne par rapport à soi : « As-tu l'impression que l'autre travaille mieux ou moins bien que toi ? Chaque étudiant.e est noté par ses collègues.



Jean-Charles fait ensuite une comparaison de la perception des élèves entre eux (tableau en haut) et le sien en plus gros en bas. C'est comme cela qu'il arrive à découvrir les passagers clandestins ne travaillant pas ou ne contribuant pas trop.

L'examen est rédigé sous forme PDF, PowerPoint… Jean-Charles crée donc un examen en ligne.



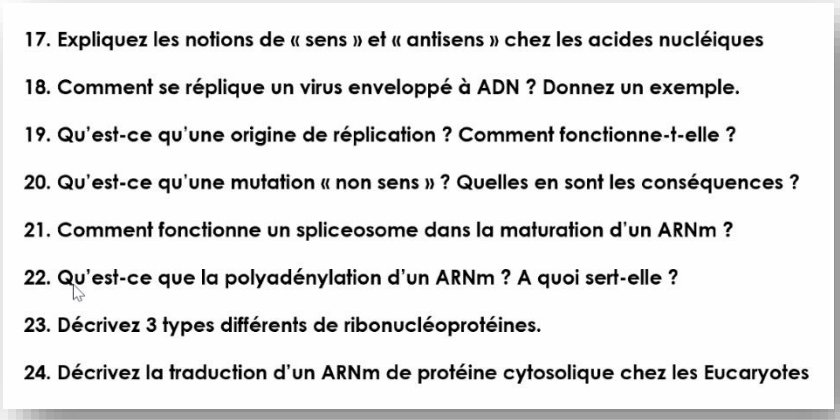


Il est important d'effectuer cet examen dans le but de contrôler les connaissances en s'assurant de ne pas tricher. Les étudiants sont connectés en ligne (l'examen se déroulant sur Zoom direct et en ligne). Les étudiants ont 1h30 pour répondre à 4 questions, donc 20 minutes par question.

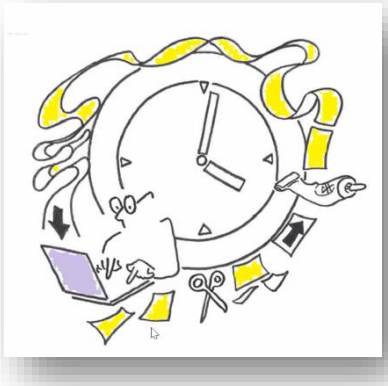
Jean-Charles leur projette cette page ci-dessous et ils ont 5 secondes pour repérer le nom et numéro en face de leur propre nom, puis il passe au diapo suivant.

Par exemple : Charlotte (num. 22) sait qu'elle a 20 minutes pour répondre à la question 22 (elle sait qu'elle perdrait beaucoup de temps à communiquer avec d'autres étudiants).

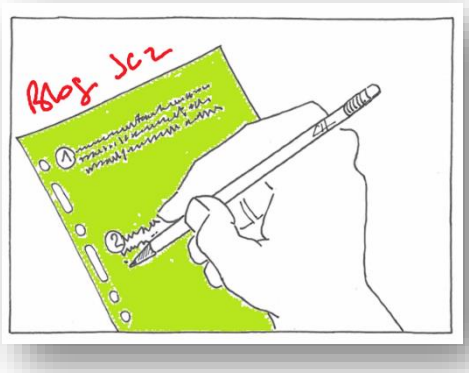
Voici justement un exemple de questions d'examen types :




C'est un examen qui dure quatre fois 20 minutes, donc 1h50-1h55 et les étudiants ont ensuite exactement 5 minutes pour envoyer les copies directement à Jean-Charles. Ce système fonctionne « super bien » selon lui !



A la fin de chaque cours, Jean-Charles demande à ses étudiants d'effectuer une évaluation obligatoire. Ils ont 3 minutes pour y répondre et le remplir à la main (en distantiel ceci s'effectue dans le tchat. Les étudiants ne peuvent quitter la séance que s'ils ont marqué leurs opinions positives et négatives concernant le cours écoulé : Qu'elle est la partie du cours qu'ils ont appréciée (le top 1), pourquoi et le flop 1 en déception, pourquoi. Lorsque nous entreprenons une innovation pédagogique, il est essentiel de se poser les questions suivantes : quel est mon objectif premier : Avoir un meilleur niveau de classe ? Obtenir plus d'interactions entre les étudiants. En fonction de notre désir on innove et les critiques négatives sont à utiliser pour essayer de transformer le cours en entreprenant ceci toujours avec les étudiants afin de contribuer à la pédagogie.




Jean-Charles affiche son contact, ainsi que ses ouvrages, en nous demandant d'écrire notre adresse e-mail dans le tchat si nous désirions qu'il nous envoie davantage d'informations quant à sa méthode d'enseignement.

Il termine enfin sa conférence par ses mots : *« Innover c'est faire avec ; ça bouge, ça change… c'est tout sauf la répétition ! La technologie aide et peut être une source d'innovation ! Elle est inspirante pour créer des choses. »* Son conseil plutôt étonnant mais que je considère comme étant totalement vrai : pour innover, il ne faut en aucun cas utiliser les outils

de la même manière de ce dont ils sont faits ; *« il faut faire des choses différentes avec des outils super simples, comme Word par exemple ! »*

**3.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :**

La conférence de Jean-Charles Cailliez m'a permis de mieux comprendre ce que j'ai effectué lors de ma pratique pédagogique (pierre angulaire de mon mémoire) et m'a donné davantage d'assurance quant à mon enseignement de la musique à distance que j'ai mis en place pour ces enfants en situation de trisomie 21 dont je me suis occupée quelques semaines durant. En écoutant Jean-Charles, je me rends compte que j'ai au fait effectué à peu près les mêmes résonnements que lui alors que je suivais mes « élèves-enseignants » dans cette aventure inédite, en pratiquant, sans le savoir, cette notion de classe inversée et du coup aussi renversée et même renversante. C'est en effet « mes » trois trisomiques qui rythmaient tout naturellement la cadence des séances hebdomadaires et je me laissais guider par eux concernant leurs avancements dont j'ignorais totalement l'aboutissement. Je gardais aussi tout en tête, il est vrai, un fil rouge, une ligne conductrice me menant vers un but bien précis : l'apprentissage des notes, des rythmes, de la culture musicale en générale… et leur littératie. L'apparition du Covid-19 m'a permis à moi aussi d'innover un style d'enseignement musical que je n'avais encore jamais effectué jusque-là, ceci me poussant à tâtonner, à me laisser guider par les différentes circonstances survenant à mon insu… Je compte m'inspirant encore davantage des divers exercices proposés par Jean-Charles, voulant les adapter à l'âge des enfants dont je m'occupe (3-12 ans) ainsi qu'aux diverses notions que j'aborderai dans ma future classe Montessori. Cette conférence si riche en informations pédagogiques exceptionnelles a ravivé davantage en moi la flamme de l'innovation pédagogique que je voudrais utiliser dans ma propre praxis.

Un grand merci à Jean-Charles pour ce puits de connaissances techniques surgissant de cette « méthode socio-constructiviste qui laisse une certaine liberté aux étudiants de construire ensemble, tout en suivant tout de même un programme », dont sa finalité conduira à un certain niveau de progression, dans la passion de l'apprentissage ! Cette conférence me motive donc davantage à continuer d'innover, de tâtonner, d'essayer, de creuser, de mettre en place, de changer, d'évoluer… tout au long de ma vie !

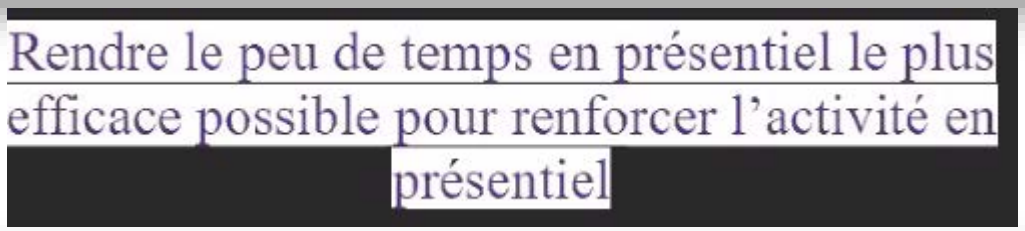
## 4. CONFERENCE DE DOLLY RAMELLA : « Le numérique pour inverser la classe d'ELE : un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant dans la classe de langue »

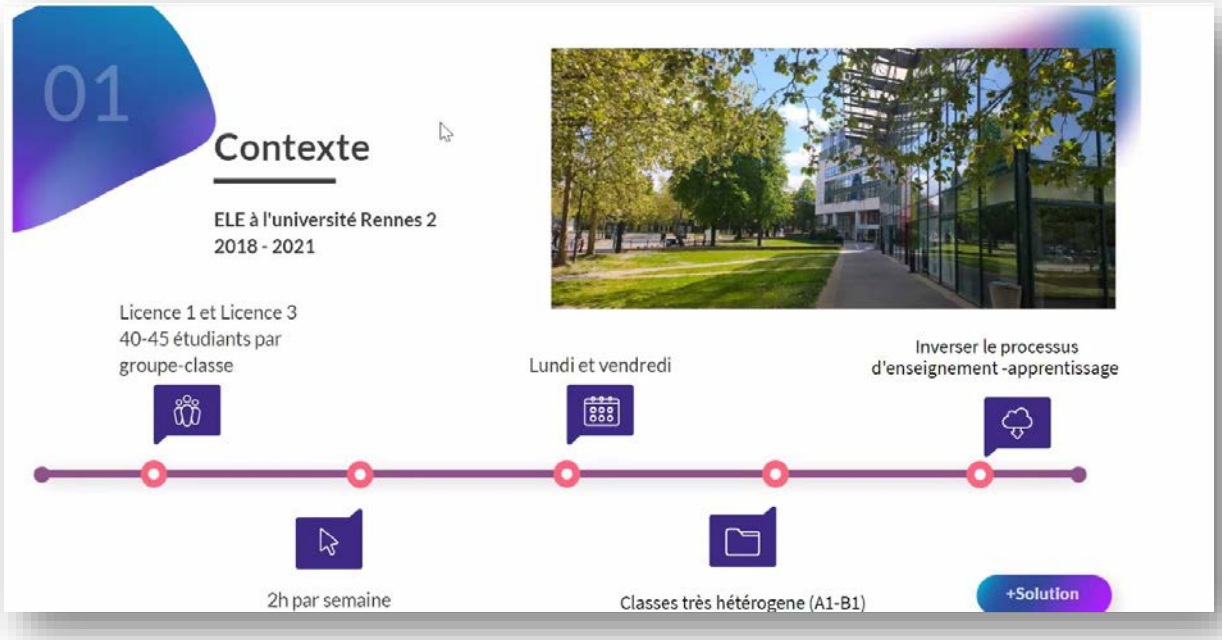
15h - 15h20 :

Dolly Ramella, est Doctorante LIDILE à l'Université Rennes 2 (elle enseigne chez les L1-L2)

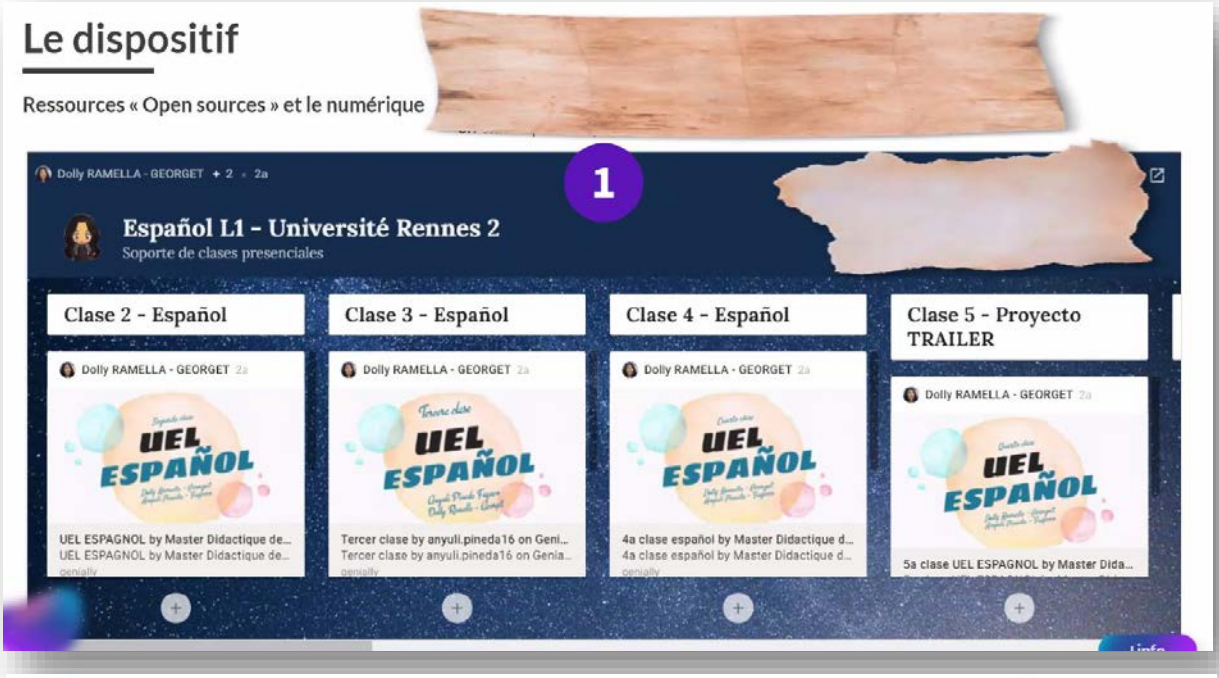
Elle nous présente ici en très peu de temps sa manière pédagogique de fonctionner avec ses élèves d'Espagnole. Elle s'est elle aussi très vite rendu compte de l'importance de permettre aux étudiants de s'investir dans les cours afin de maximiser et facilité leur apprentissage linguistique ! Son intervention en résumé : Au début de son programme, une ambiance particulière y régnait, les élèves ne participaient aucunement et Dolly semblait effectuer un constant monologue. Elle a donc décidé d'entreprendre une réforme pédagogique radicale, en demandant à ses élèves de devenir initiateurs et producteurs d'un site internet de voyage (comme si ceux-ci étaient responsables d'une agence de voyage, fictive bien évidement, surtout en plein Covid), contenant : photos, commentaires, vidéos, textes explicatifs et publicitaires… Tout ceci devant être produite en Espagnol, en l'utilisant aussi bien oralement que par écrit. Le résultat en fut épatant (aussi bien quant à la motivation des étudiants qu'à leurs magnifiques productions). En voici donc le détails en captures d'écrans, car l'image parle plus que les mots. Une classe inversée en présentiel, puis en virtuel pour eux aussi :

view.genial.ly/608c753c350f0b0d0a8eeb6a
Bookmarks
Material Pedagógic...
Convertidor Online...
Bienvenue et instru...
Toshiba
Traductor de Google
Autres favoris
Le numérique pour inverser la classe d'ELE : un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant dans la classe de langue
Dolly RAMELLA
LIDILE EA 3874 - Université Rennes 2
LIDILE
UNIVERSITÉ RENNES 2


Rendre le peu de temps en présentiel le plus efficace possible pour renforcer l'activité en présentiel


01
Contexte
ELE à l'université Rennes 2
2018 - 2021
Licence 1 et Licence 3
40-45 étudiants par groupe-classe
Lundi et vendredi
Inverser le processus d'enseignement -apprentissage
2h par semaine
Classes très hétérogene (A1-B1)
+Solution

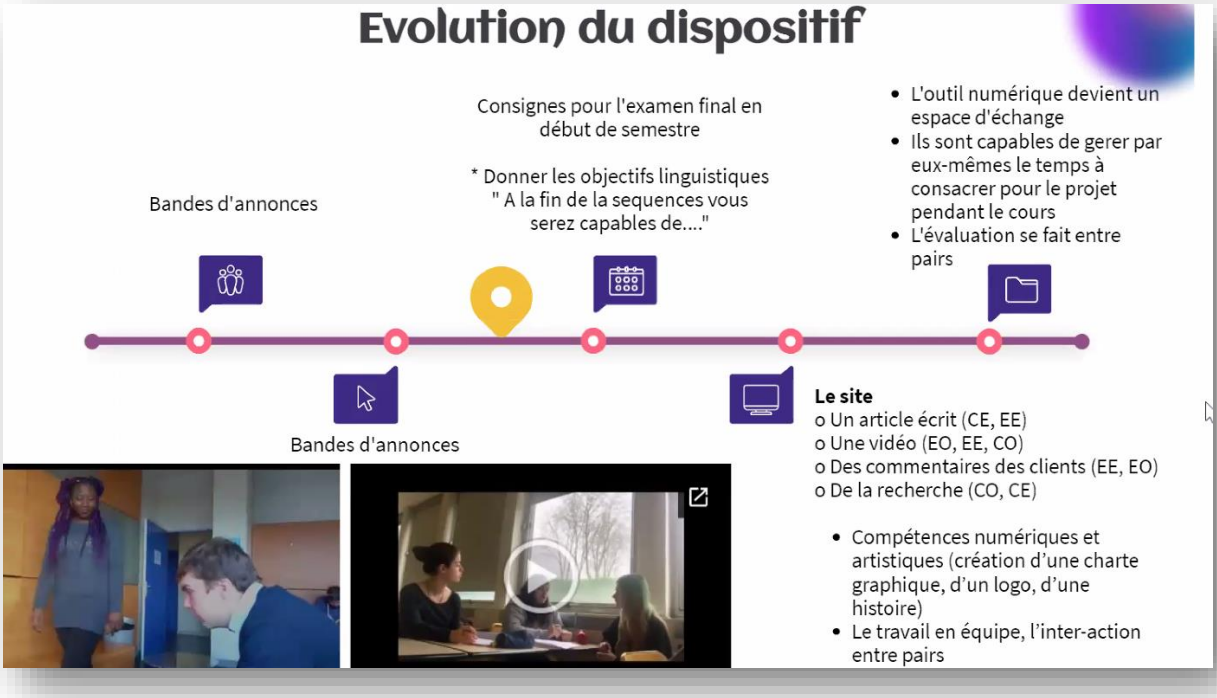
Ses cours publiés sur le site internet (Dolly est passionnée d'informatique):

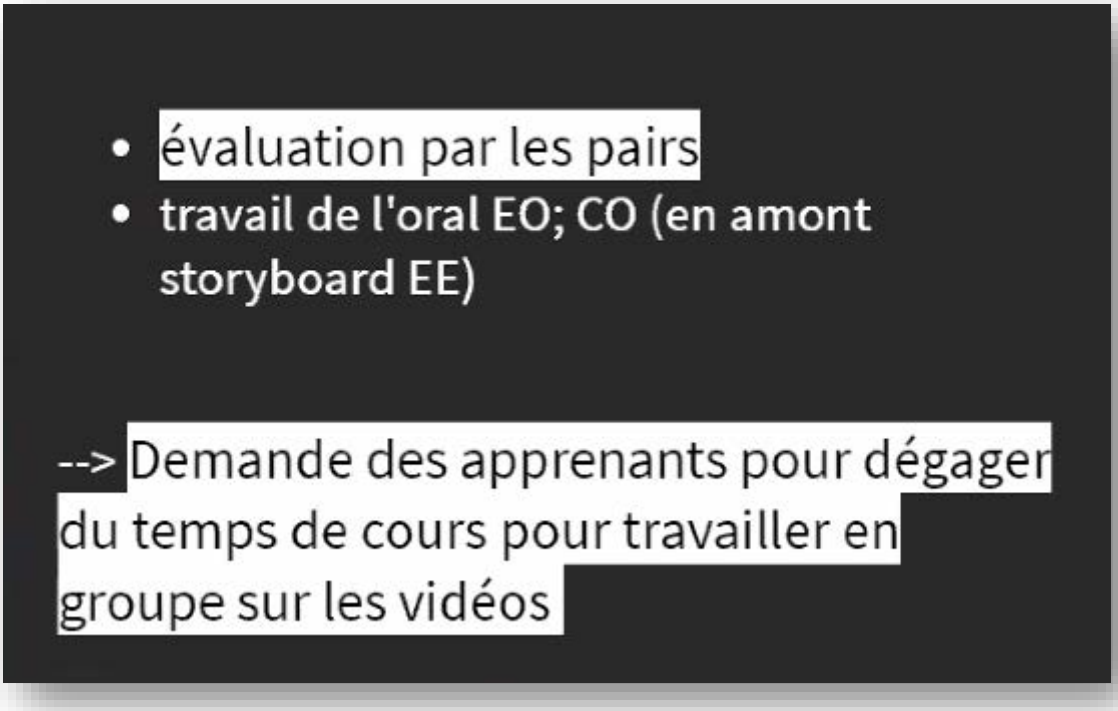



- Les supports de cours sont mis en ligne avant le cours et ils restent disponibles après le cours aussi
- Ce sont pas les étudiants qui produisent quelque chose mais l'enseignant
- L'outil tout seul n'est pas utilisé regulièrement par les étudiants, seulement en classe pour déposer leurs productions

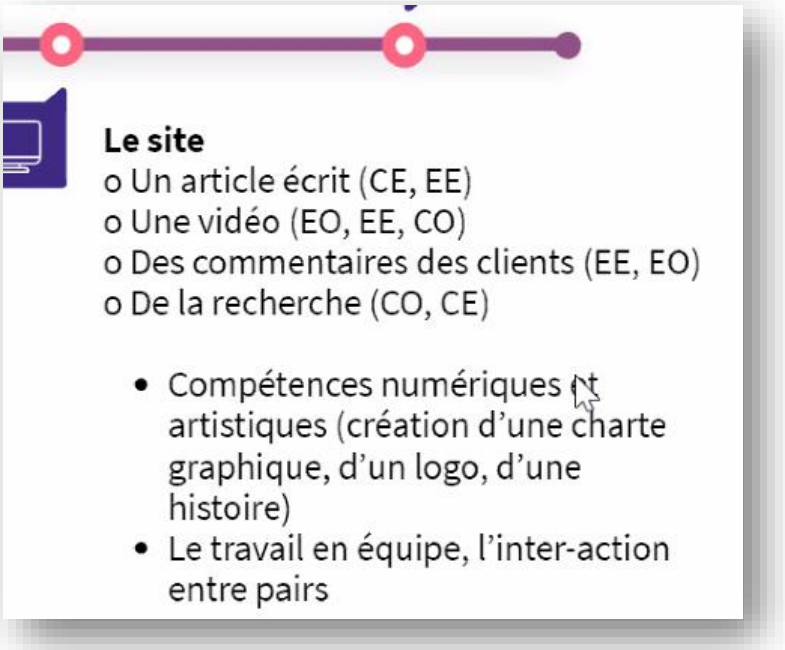
(Comme mentionnée plus haut, les étudiants étaient très peu actifs en cours et n'avaient pas le réflexe d'aller chercher les informations tout seuls. Dolly a donc révisé ses cours, car elle voulait faire travailler ses étudiants en groupe).

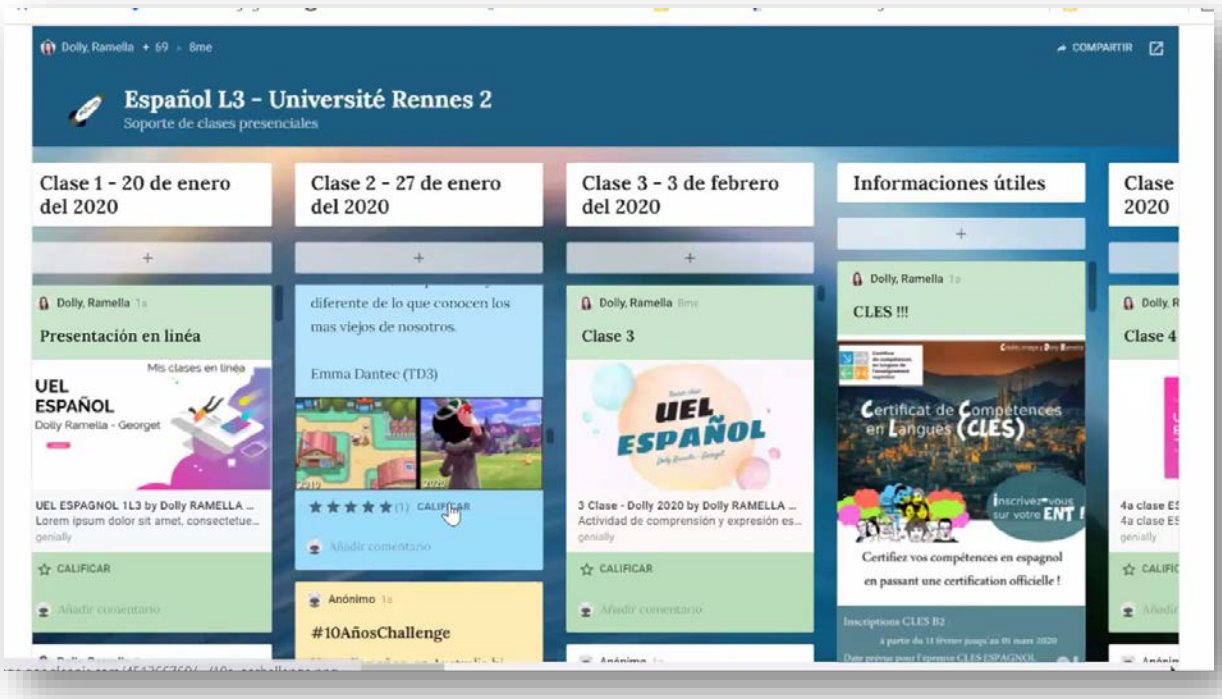
Une idée de création de bandes annonces effectuées par les étudiants survint ! :






Il y a eu aussi l'idée de créer un site internet pour travailler davantage l'expression écrite ; un site internet d'agences de voyages :



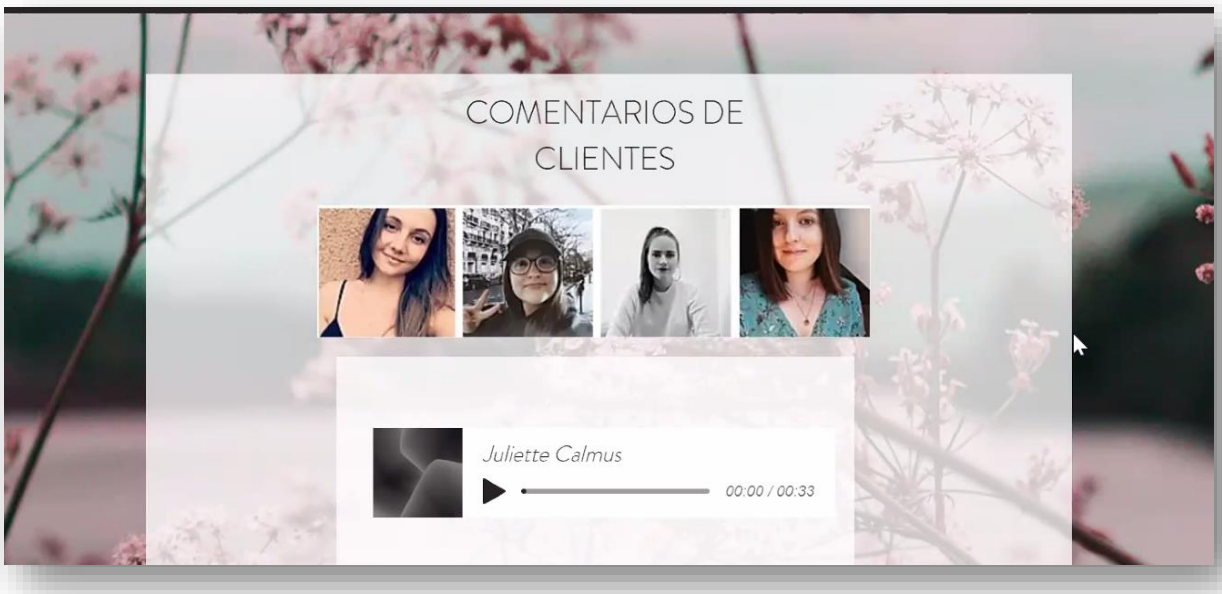



Des vidéos accomplis en cours ont été postée sur leur site internet :

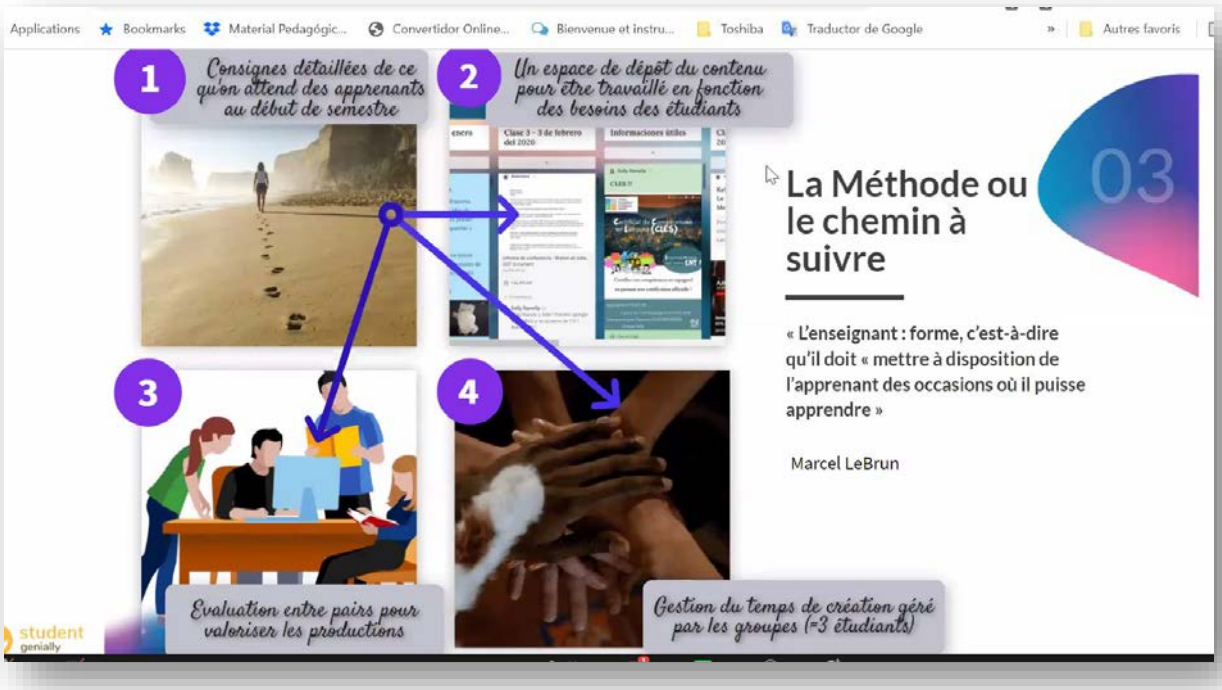
Les étudiants ont dû entreprendre une recherche des tarifs… :

En y incluant des photos typiques qu'ils devaient chercher eux-mêmes :

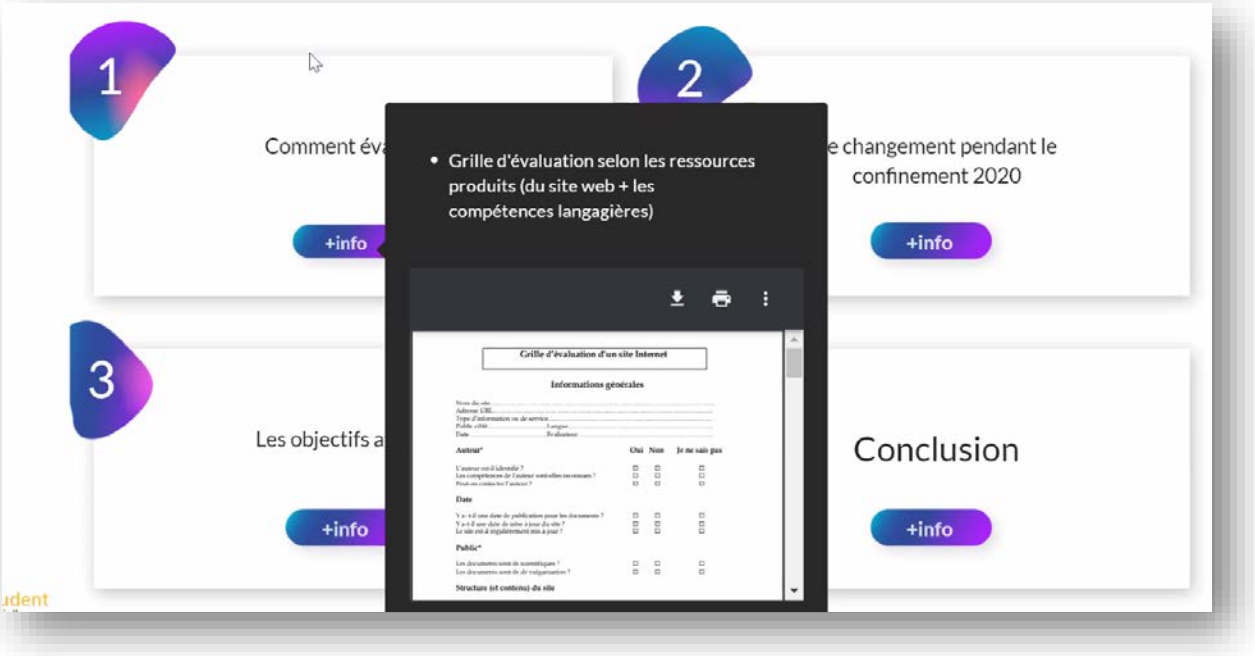
Enfin, une page du site internet a été réservée afin de présenter des photos et des enregistrement audio des élèves eux-mêmes ayant produit ce site internet :




Sa méthodologie : l'examen consistait en la présentation de leurs productions : le site internet en entier terminé (propositions de voyages fictifs) et évalué par les autres étudiants, en auto-évaluation) :



Une grille d'évaluation (à nouveau sur le site internet, était remplie par chaque étudiants) :




Et en distantiel ?

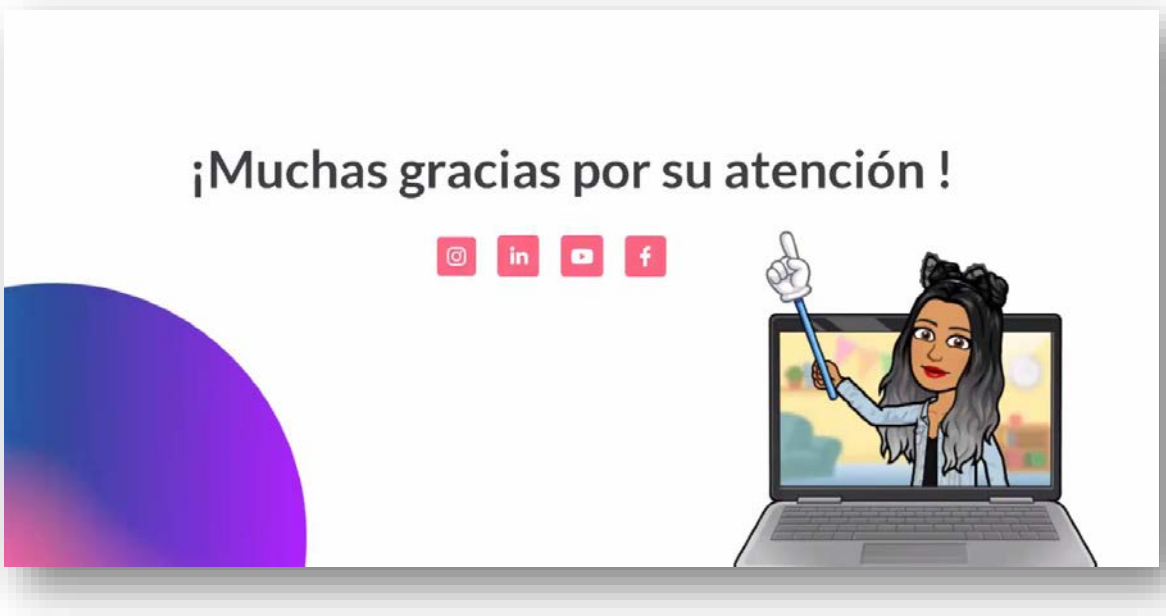
- Les étudiants ont continué à travailler sur les mêmes modalités
- Le travail en équipe
- L'appropriation du dispositif pour travailler à la maison et dans le contexte où les apprenants se trouvent (parfois les membres de leur famille ont contribué)
- Ils ont eu les mêmes productions que celles qui allaient être réalisé en présentiel (pas de stress, pas de questionnements puisque l'objectif et la méthodologie à suivre étaient clairs dès le départ)
- Un seule séance de consultation a été fait afin d'éclaircir quelques questions techniques

L'examen se synthétise en :
**« voilà ce que NOUS avons PRODUIT avec votre cours, voilà NOTRE site » « esto es lo que NOSOTROS hemos HECHO (fait) en su clase, este es NUESTRO sitio »**
" Nous en sommes fières de le présenter parce qu'il nous a pris du temps .... "

**Si mon cours était une œuvre d'art :**

Le cours considéré comme un cadre et ce qui le remplit : les productions des étudiants !

**Si mon cours était une œuvre d'art :**

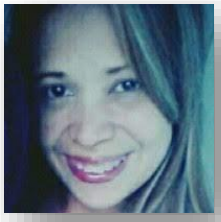



**4.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :**

Cette conférence n'est ni réellement, ni directement liée à mon travail de recherche, mais j'ai tout de même pu en retirer le fait de rendre chaque séance participative. Il est également important d'avoir confiance dans les capacités de ses étudiants, en laissant nos craintes de côté quant à un possible échec. Il est intéressant de constater que Dolly n'a pas eu « froid aux yeux » de demander à ses élèves des exercices d'un niveau élevé. En enseignant les trois jeunes trisomiques à distance, j'avais en effet quelques appréhensions de ne pas savoir m'y prendre, de ne pas réussir à gérer le disantiel (peut-être la peur de l'inconnu se présentant devant moi). J'ai donc décidé de passer par-dessus mes raisonnements et d'entreprendre chaque séance comme si nous étions en présentiel et comme si j'avais toujours enseigné ce genre d'enfants (décidant de leur parler tout à fait normalement et de dérouler les étapes de mes cours sans me soucier des éventuels difficultés que je pourrais rencontrer. Cette conférence me fait donc prendre conscience que, sans le savoir à nouveau, nous avons osé, (les enfants, leurs parents et moi-même), entreprendre une activité qui semblait totalement inatteignable, floue, sans garantie de réussite. Mais le temps et les enfants eux-mêmes nous ont tout à fait prouvé le contraire.

Merci à Dolly Ramella pour sa courte intervention riche en leçons pédagogiques osées et innovantes !

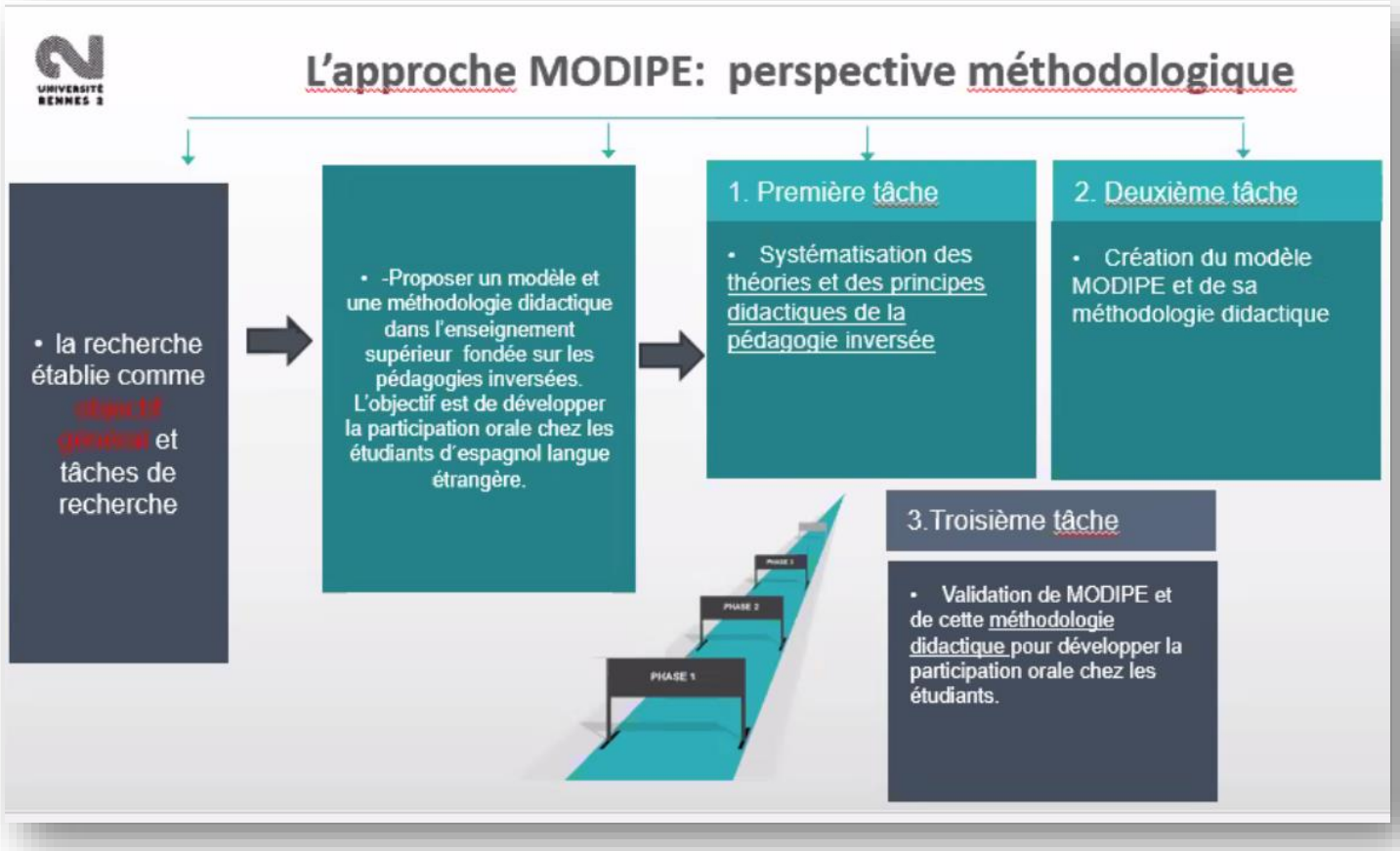
5. CONFERENCE DE YENNYS HERNANDER ULLOA : « Redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique en espagnol »



15h30 - 15h50 :

Yenny Hernández Ulloa, est Doctorante LIDILE à l'Université Rennes 2/Université de la Tunas à Cuba. Elle nous a fait redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique en Espagnol).

Je laisse directement la place à ses slides qui sont malheureusement incomplet, ayant dû me déconnecter) :



## Multi y trans disciplinarieté théorique de MODIPE

Pédagogie(Principes pédagogiques, les lois du PEA)

Psychologie(personnalité, émotion, motivation)

Informatique (avantages didactiques de la technologie, compétences numériques)

Didactique de langues(Principes didactiques des langues vivantes, intégration du numérique, Aprentissage actif, collaboratif et actionnel)

MODIPE Multi disciplinaire

Sociologie(sociologie de l'éducation, le travail en équipe, les caractéristiques des groupes)

Lingüistique(compétences orales, Éléments suprasegmentaux)

Communication Sociale(Rétroaction, interaction)

## Perspective théorique à suivre

### Chemin d´inversion pédagogique

Constitue une approche susceptible de répondre à cette demande sociale et scientifique de la:

Contextualisation

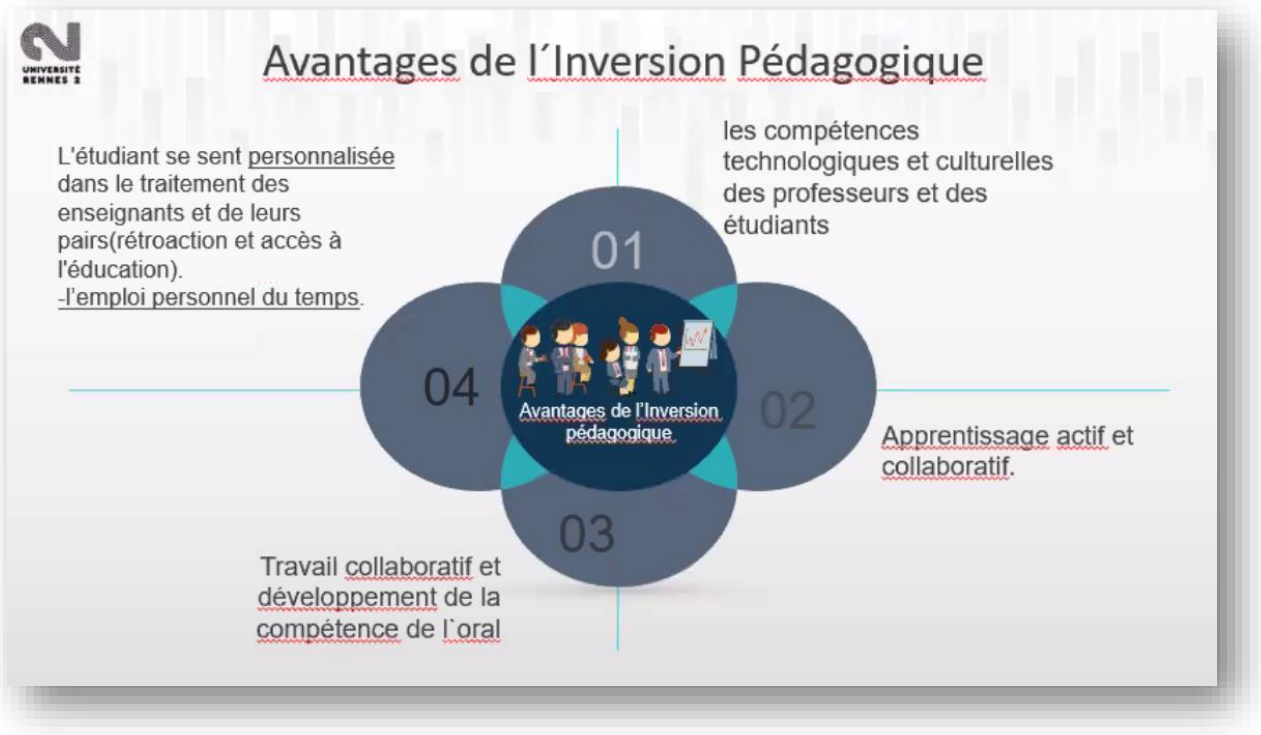
Décontextualisation

Recontextualisation

Philosophie didactique où le PEA se déroule de facon auto-gestionnée CHEZ LES ÉTUDIANTS

PLURALISATION

« les étudiants se construisent par eux-mêmes. C'est cette cohérence qui explique le succès de l'inversion ». (Lebrun, 2015, p. 3)




Etc…

**5.1. Ce que cette conférence peut apporter à mon sujet de recherche en quelques mots :**

Pour le peu que j'ai suivi cette conférence (bien que j'y étais arrivée presque au bout finalement, pas loin des questions-réponses), j'ai découvert que Yenny s'était concentrée sur la proposition d'un modèle et d'une méthodologie didactique dans l'enseignement… fondée elle aussi sur la pédagogie inversée, ayant pour objectif de « développer la participation orale chez les étudiants »… (son premier slide). Je peux donc faire un lien avec mon sujet de recherche en ce qui consiste au fait que j'ai moi aussi effectué une proposition de modèle pédagogique par la pédagogie Montessori, puis j'y ai introduit une méthodologie basée sur mes acquis musicaux ainsi que sur l'adaptation du rythme de mes élèves, régulant le tempo de chaque séance didactique mise en place, en me concentrant davantage sur leur participation orale, d'autant plus que je savais qu'ils en avaient la difficulté, étant donné leur « handicap ». Dans son second slide, Yenny dévoile la didactique de langues, en passant par des principes didactiques, une intégration du numérique, un apprentissage actif, collaboratif et actionnel ; exactement ce que est apparu lors de mon/notre parcours musical à distance, en effectuant tout d'abord des séances en binôme, puis des séances en groupe afin de stimuler la collaboration collective et les échanges sociaux... J'ai trouvé son schéma des cinq pièces de puzzle très pertinent concernant toutes ces notions emboîtées les unes dans les autres, à savoir : travailler sur la pédagogie par la psychologie (la personnalité, les émotions, la motivation ; ce que j'ai effectué avec l'écoute

musicale, le chant, les petits défis collectifs et/ou personnalisés), l'informatique (l'utilisant comme moyen de communication, tout en y prenant un avantage didactique pertinent, étant donné le travail à domicile que les enfants devaient entreprendre en ma présence virtuelle avec des objets faciles à trouver de leur côté). Il y avait aussi l'apprentissage de la gestion des émotions, de l'utilisation de leurs cinq sens en parallèle, ainsi que de réaction face à la technologie, mettant à l'épreuve leur compétences numériques) ; la sociologie (le travail à distance favorisant sans aucun doute le travail en équipe), la linguistique (entraînant leur compétences orales), ainsi que, pour finir, la communication sociale (créant des interactions sociales entre eux, avec leurs parents les secondant et avec moi-même). J'ai aimé la citation qui suit, écrite sur son slide 3 : *« les étudiants se construisent par eux-mêmes. C'est cette cohérence qui explique le succès de l'inversion »* (Lebrun, 2015, p.3) Grâce à une telle expérience, j'ai appris ce que cela signifiait d'entrer en contextualisation, en décontextualisation et en recontextualisation (un mouvement incessant entre praxis-théorie-réflexions-praxis). Le dernier slide que j'ai capturé est très significatif concernant mon approche et ma démarche pédagogique, mon objectif étant toujours que mes élèves « se sentent comme étant des personne à part entière pour qui je m'adapterai personnellement, en employant mon temps et mon énergie à cette tâche, trouver un moyen de favoriser un travail collaboratif et développemental des compétences orales, ainsi qu'un apprentissage actif et collaboratif, en passant par l'affinement des compétences technologiques et culturelles et de moi-même et de mes élèves en distantiel !

Merci à Yenny Hernández Ulloa pour sa présentation instructive sur le sujet, me faisant réfléchir !

# 6. CONCLUSION :

**a) Trois points à retenir afin de relever les défis d'une littératie Informationnelle :**

1. Comprendre la tâche qui leur est assignée
2. Sélectionner l'information ou les informations qui pourraient y répondre
3. Evaluer les sources d'informations

**b) Trois points à retenir afin de réussir à développer cette littératie :**

1. Entreprendre un enseignement explicite
2. Prendre en compte le savoirs des élèves, apprendre à les connaître et s'adapter en conséquence en restant à leur écoute
3. Faire de ce développement de la littératie informationnelle une Education Tout au Long de la Vie (ETLV)

**c) Six points à retenir pour une classe inversée et renversée épanouie :**

1. Faire de ses étudiants, des étudiants-enseignants
2. Pratiquer la *« méthode socio-constructiviste »* laissant une certaine liberté aux étudiants de construire en toute collaboration et coopération enseignant-élèves ; élèves-élèves ; élèves-enseignant (devenant l'élève de ses élèves)
3. Comprendre qu'*« il n'y a pas de mauvais et pas de bons étudiants »*, mais qu'il y a par contre *« des étudiants qui sont plus adaptés au système éducatif que d'autres »* !
4. Considérer qu'*« Innover c'est faire avec ; c'est faire bouger, faire changer… c'est tout sauf la répétition ! »*
5. *« La technologie aide et elle peut être une source d'innovation. Elle est inspirante pour créer des choses. »*
6. Se rappeler que pour innover, il ne faut en aucun cas utiliser les outils de la même manière de ce dont ils sont faits ; *« il faut faire des choses différentes avec des outils super simples ! »*

**d) Neuf points à retenir pour une utilisation du numérique dans le but d'inverser une classe et ainsi trouver un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant :**

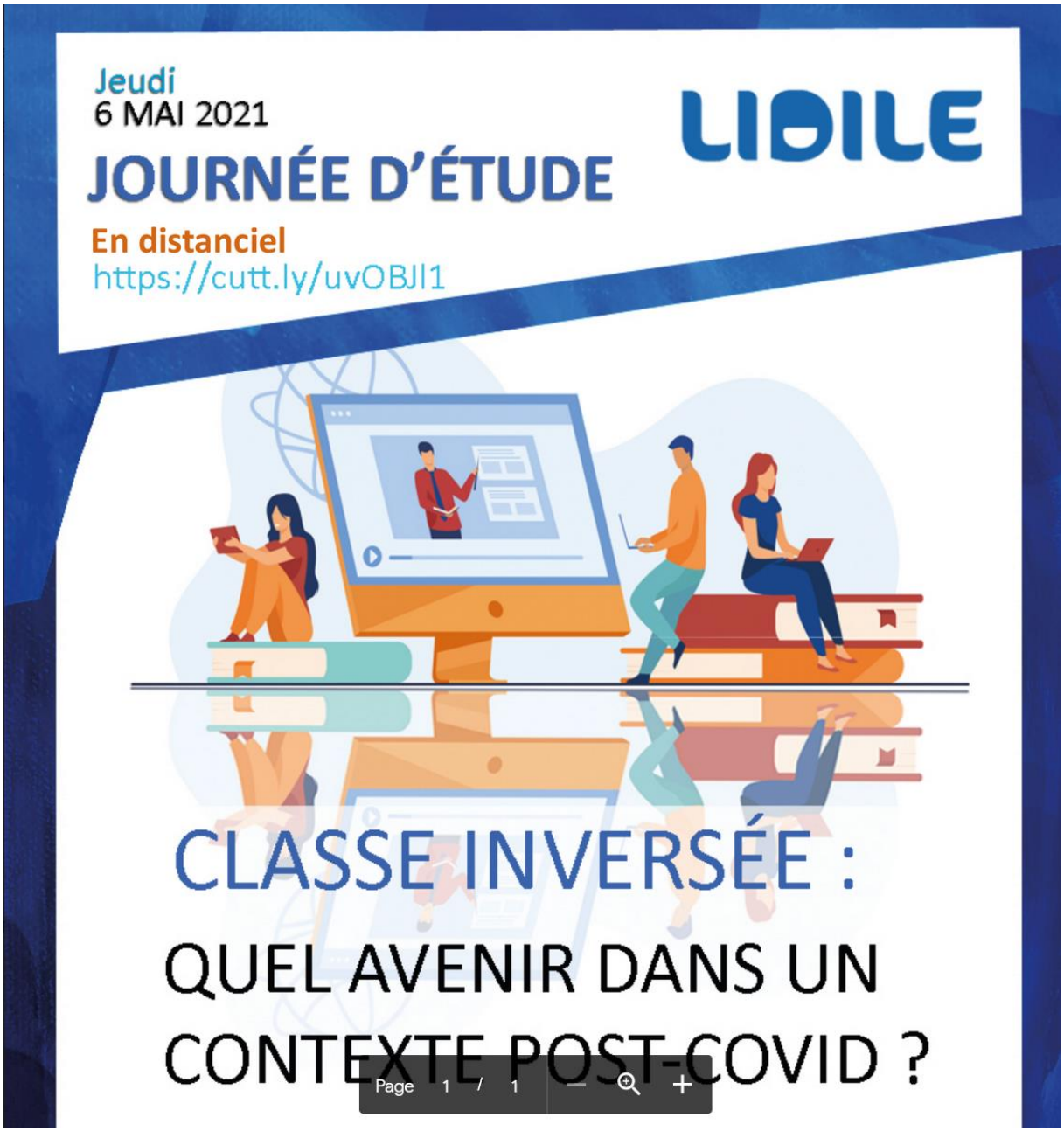
1. Rendre chaque séance participative
2. Avoir confiance dans les capacités de ses étudiants
3. Laisser nos craintes de côté quant à un possible échec…
4. Ne pas avoir « froid aux yeux » et demander ainsi à ses élèves des exercices d'un niveau élevé
5. Passer par-dessus ses raisonnements et entreprendre chaque séance en distantiel comme si elles se déroulaient en présentiel et comme si l'enseignement avait toujours été effectué de cette manière
6. Dérouler les étapes de ses cours sans se soucier des éventuels futures difficultés
7. Oser entreprendre des activités semblant être totalement inatteignables, floues, sans garantie de réussite…
8. Comprendre que le temps et les étudiants eux-mêmes peuvent nous prouver le contraire de nos idées préconçues
9. Admettre que le numérique peut inverser une classe et faire découvrir ainsi un modèle d'évaluation pour inverser de même le rôle de l'apprenant

**e) Cinq points à retenir pour redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique) :**

1. *« Développer la participation orale chez les étudiants »*
2. Prendre en considération la didactique de langues, en passant par des principes didactiques, une intégration du numérique, un apprentissage actif, collaboratif et actionnel
3. Travailler sur la pédagogie par la psychologie (la personnalité, les émotions, la motivation), l'informatique (avantages didactiques de la technologie, compétences numériques), la sociologie (le travail en équipe, les caractéristiques de groupe…), la linguistique (compétences orales), ainsi que la communication sociale (rétroactions et interactions sociales).
4. Ne pas oublier que : *« les étudiants se construisent par eux-mêmes. C'est cette cohérence qui explique le succès de l'inversion »* (Lebrun, 2015, p.3) Entrer en contextualisation, en décontextualisation et en recontextualisation (un mouvement incessant entre praxis-théorie-réflexions-praxis)
5. Favoriser un *« travail collaboratif et développemental des compétences orales, ainsi qu'un apprentissage actif et collaboratif, en passant par l'affinement des compétences technologiques et culturelles des élèves !* »

Tout un programme suivant le défi d'un développement en crescendo tout au long de la vie !

7. ANNEXES :


Jeudi
6 MAI 2021
JOURNÉE D'ÉTUDE
En distanciel
https://cutt.ly/uvOBJI1
LIDILE
CLASSE INVERSÉE :
QUEL AVENIR DANS UN
CONTEXTE POST-COVID ?
Page 1 / 1
Responsables scientifiques, contact:
Aura Luz Duffé-Montalvan (aura-luz.duffe@univ-rennes2.fr),
Christine Evain (christine.evain@univ-rennes2.fr)
Comité d'organisation:
Marie Chatelain, Aura Luz Duffé-Montalván,
Christine Evain, Marie Varin, Emmeline Isaïa
inversons la classe!
UNIVERSITÉ RENNES 2
experice
Programme & inscription

# Classe inversée : quel avenir dans un contexte post-COVID ?

**En distanciel : https://cutt.ly/uvOBJI1**

En l'espace d'un an, la situation sanitaire a bouleversé le contexte de notre enseignement et suscité de nombreuses interrogations quant à nos pratiques. Inévitablement, les dynamiques de classes inversées et les pédagogies actives ont été et restent impactées par le contexte actuel. Si la dynamique des classes inversées, impulsée par une communauté enseignante dans un esprit de co-construction et d'innovation, a montré sa pertinence dans un contexte pré-covid, que devient-elle à l'heure de l'enseignement à distance ? Est-elle stimulée ou freinée par le mode virtuel ?

Sur la base des études telles que celles de Lebrun M. (2013, 2014, 2018), de Normand, R (2014), Hervio, C. (2015), entre autres, on peut déduire que la classe inversée implique un fort investissement, autant de la part des étudiants que de celle des enseignants, mais ouvre de belles perspectives en termes de co-construction de contenus et de compétences.

Nous souhaitons ainsi, lors de cette journée d'étude, répondre à des questions telles que :

- ✓ Quels sont les apports de la classe inversée et ses bénéfices ?
- ✓ Quelles sont ses exigences et ses faiblesses ?
- ✓ Quelle est l'étendue de sa pratique parmi les corps enseignants et dans les différents niveaux d'enseignement ?
- ✓ Peut-on redéfinir sa conceptualisation et sa pratique ?

A ces questions se greffent les enjeux suivants :

- ✓ Comment exploiter les enseignements des classes inversés dans le contexte actuel ?
- ✓ En quoi le contexte actuel encourage-t-il le développement de compétences en littératie informationnelle ?
- ✓ Qu'adviendra-t-il de la classe inversée dans un contexte post-COVID ?

Au fil du temps, le contexte de l'enseignement et de l'apprentissage ayant évolué dans ses pratiques et ses réflexions, cette journée d'étude fera ainsi le point sur cette approche qui s'est introduite peu à peu dans l'enseignement des langues.

UNIVERSITÉ RENNES 2

experice
Centre de Recherche Interuniversitaire Expérience Ressources Culturelles Education

¡nversons la classe!

# Programme

**Matin**

**9h** : accueil

**9h15** : ouverture : Elisabeth Richard, Directrice de l'Unité de recherche LIDILE / Béatrice Faligand, représentante de l'Association Inversons la Classe. (Modératrices Aura Duffé et Christine Evain)

**9h30-10h30** : conférence plénière : modératrice Aura Duffé

***Les classes inversées, simple effet de mode pédagogique ou phénomène précurseur pour « l'école » de demain ?,***

*Marcel Lebrun, Université catholique de Louvain à Louvain-la-Neuve, Belgique*

**10h30-10h45** : questions et discussions

**10h45-11h45 :** conférence plénière : modératrice Christine Evain

***Développer les compétences en littératie informationnelle : apanage ou nécessité en temps de Covid-19 ?***

*Mônica Macedo-Rouet, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis*

**11h45-12h00 :** questions et discussions

**12h00-13h30** : pause déjeuner

**Après-midi**

**13h30 - 14h30** : Conférence plénière : modératrice Marie Chatelain

***Quand la classe renversée passe en distanciel !***

*Jean-Charles Cailliez, Université Catholique de Lille*

**14h30 - 14h45** : questions et discussions

**14h45 - 15h00** : pause

**15h - 15h20** : communication, modératrice Emmeline Isaïa

***Le numérique pour inverser la classe d'ELE : un modèle d'évaluation pour inverser le rôle de l'apprenant dans la classe de langue***

*Dolly Ramella, Doctorante LIDILE - Université Rennes 2*

**15h20 - 15h30** : questions et discussions

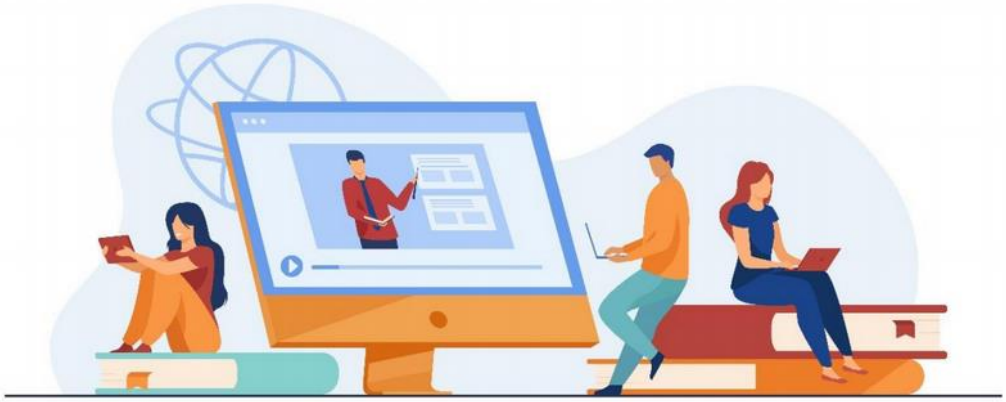
**15h30 - 15h50** : communication : modératrice Marie Varin

***Redécouvrir la classe inversée par le biais de l'approche MODIPE (Modèle didactique d'inversion pédagogique en espagnol***

*Yennys Hernández Ulloa, Doctorante LIDILE - Université Rennes 2/Université de la Tunas - Cuba*

**15h50-16h** : questions et discussions

**16h** : Bilan et perspectives : Aura Duffé et Christine Evain



Jobert Éva – N° étudiant : 20025097

# Langues, sens, éthique et pertinence

## La musique, une langue universelle

Entrer en communication avec autrui est une action anodine quotidienne qui dans une majorité de cas peut paraître assez simple. Cependant, certains facteurs peuvent rendre cette communication complexe. En milieu hospitalier et notamment dans les services de pédiatrie, entrer en communication avec les enfants n'est pas toujours si simple, et cela, pour diverses raisons (l'angoisse, la peur, l'impossibilité de parler, la barrière de la langue, etc…). Après plusieurs observations lors de mes différentes expériences dans ce milieu, j'en suis arrivée à la question suivante : sommes-nous obligés de parler ensemble pour entrer en communication ?

Pratiquant la musique, depuis de nombreuses années, il m'est arrivé à de multiples reprises de proposer des temps de musique aux enfants. C'est alors que j'ai pu me rendre compte que la musique pouvait être un outil de communication, à part entière. En effet, à travers la musique, il est possible de partager des émotions et des intentions similaires aux échanges oraux « basiques ». C'est un autre langage par lequel nous pouvons communiquer. « La musique – qu'on écoute, joue ou chante – possède des qualités créatives, structurales et émotionnelles qui facilitent la conscience de soi, le développement personnel, le contact, l'interaction, l'expression et la communication. »[1]

**Communiquer au travers de la musique pour dépasser la barrière de la langue.**

A l'hôpital, et notamment dans un service spécialisé (pour le foie ou les reins par exemple) il arrive parfois que des enfants soient transférés d'un hôpital à l'autre et d'un pays à un autre. De nombreuses familles étrangères font le choix de transférer leur enfant dans un hôpital en France afin qu'il puisse recevoir de meilleurs traitements ou être opéré. Il arrive alors parfois que des enfants ne parlant pas français soit hospitalisé. Nous pouvons donc être confrontés à cette problématique qu'est la barrière de la langue.

Ivana[2] est une petite fille nigérienne de deux ans, qui est hospitalisée depuis deux jours. C'est une petite fille atteinte d'un cancer des poumons. Elle est venue en France pour se faire opérer et recevoir des traitements. Lorsqu'elle est arrivée dans le service de réanimation, elle venait d'être transférée du Niger. Sa maman a pu l'accompagner dans ce voyage, mais ayant

[1] E. LECOURT, *Musicothérapie : la musique au cœur de la communication*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2016
[2] Les prénoms ont été changés afin de garder l'anonymat.

beaucoup de choses à gérer, elle ne peut pas être auprès de sa fille toute la journée. Ivana ne connaissait encore que très peu le monde hospitalier et ne parle pas français.

*Il est quatorze heures lorsque j'entre dans la chambre d'Ivana. Je suis accompagnée de son infirmière. Avant notre entrée, Ivana était allongée, en train de sangloter. Quand elle nous voit entrer dans sa chambre, elle s'assoit et se met à pleurer. L'infirmière se dirige vers sa perfusion pour changer les produits. Ivana la suit du regard et se met à hurler dès que l'infirmière s'approche de sa perfusion. Elle tente de la calmer en mettant des mots sur ce qu'elle fait, mais cela n'a pas l'air de l'apaiser. L'infirmière m'explique alors qu'Ivana ne parle pas français et qu'ils n'arrivent pas à trouver de solution pour la calmer lorsque sa maman n'est pas là. Je décide de m'approcher doucement de l'enfant et de m'installer sur la chaise à côté de son lit. Je commence à fredonner des berceuses. Ivana est dans un premier temps effrayée lorsqu'elle me voit s'approcher d'elle. Quand elle m'entend fredonner des berceuses, elle me regarde étonnée. L'enfant se calme peu à peu. Elle prend sa tétine et doudou, puis se rallonge. Elle ne pleure plus. Elle me fixe du regard et m'écoute attentivement.*

Le milieu hospitalier est un lieu très effrayant et incompréhensible pour un enfant. Il l'est d'autant plus lorsque l'on ne comprend pas la langue qui est utilisée pour parler. Ivana n'a aucun moyen d'être rassurée quand sa maman n'est pas là. Elle subit des soins intrusifs, qui sont la plupart du temps douloureux et personne ne peut lui expliquer ce qui se passe ou ce qu'ils vont faire. C'est une situation très angoissante pour cet enfant, qui est à l'affût des moindres faits et gestes de chacun. Lors de mes expériences précédentes, j'ai pu me rendre compte que la musique pouvait avoir des vertus relaxantes. J'ai alors fait le choix de fredonner des berceuses à Ivana, pour voir si je pouvais entrer en communication avec elle, par un autre moyen. « *Prenons les berceuses, le berceau des premières émotions musicales. Si elle remplit bien sa fonction, qui est de réussir à endormir, à calmer ou à proposer un retour au calme, elle a toutes les chances d'être belle.* »[3] Même si nous ne parlons pas la même langue, à travers ma berceuse, j'ai pu transmettre un message à Ivana en lui faisant comprendre qu'elle pouvait nous faire confiance et se détendre.

La musique peut également être utile dans l'apprentissage d'une langue, notamment les comptines. Iliès est un petit garçon algérien de quatre ans, qui est hospitalisé depuis trois mois.

[3] P. BEN SOUSSAN, *1,2,3…Comptines !,* 1001 BB, Eres, 2014

Il est venu en France avec ses parents, pour recevoir une greffe. A son arrivé, il ne parlait pas français.

*J'entre dans la chambre d'Iliès, il est en train d'écouter des comptines avec l'infirmière qui est assise près de lui. Quand l'infirmière m'aperçoit, elle me dit « Oh Éva, regarde Iliès connaît désormais plein de mots depuis qu'il écoute cette comptine ! » Elle lui fait signe de recommencer pour me montrer qu'il sait désormais dire les parties de son corps en français. Le sourire aux lèvres, Iliès recommence à chanter la comptine avec l'infirmière. A la fin de la comptine il me regarde très fier de lui et me montre mes mains, en me disant « main » et « bravo » pour que je l'applaudisse.*

Il y a encore quelques semaines auparavant, la communication avec ce petit garçon était assez complexe. Il a toujours été dans une démarche de vouloir communiquer avec l'ensemble de l'équipe, mais ne connaissant pas notre langue et nous ne connaissant pas la sienne, cela avait pu mettre certaines barrières dans la communication. Jour après jour, au travers de jeux et de chansons Iliès apprend du vocabulaire qui utilise désormais régulièrement et il en est très fier. Nous pouvons d'ailleurs observer cette joie perceptible sur son visage lorsqu'il communique avec autrui au travers de ces nouveaux mots appris. Il sollicite d'ailleurs régulièrement le personnel, pour que chacun chante les comptines avec lui. C'est pour lui un moment de partage fort, qui est source de détente et de joie.

**L'impossibilité de communiquer verbalement**

Dès suite d'une opération, d'un accident ou d'une maladie, l'enfant peut ne plus être en capacité de parler. Il se retrouve livré à lui-même, à ne plus savoir comment extérioriser ses pensées et se faire comprendre par les autres. Swan, treize ans, est arrivé dans le coma en réanimation. Il s'est réveillé tétraplégique. Il ne peut plus communiquer avec le monde extérieur, car il n'a pas encore récupéré l'usage de sa bouche.

*Il est quatorze heures lorsque j'entre dans la chambre de Swan, accompagnée d'une musicienne. Nous proposons à Swan et ses parents un temps de musique. Les parents font part à la musicienne des chansons que Swan aimait écouter auparavant. Dès le début de la chanson, les yeux de Swan s'écarquillent, on peut ressentir qu'il apprécie ce temps de musique. Quelques musiques après Swan se met à pleurer, les parents interprètes les pleurs de leur enfant en*

*expliquant que cela doit lui rappeler des souvenirs joyeux, mais que cela doit être douloureux pour lui aujourd'hui qui se retrouve « enfermé » dans son corps.*

Dans cette situation, nous pouvons voir qu'à travers la musique, nous arrivons à communiquer avec cet enfant. Depuis son réveil, Swan ne pouvait pas communiquer avec le « monde extérieur ». La musique lui a permis d'exprimer ses émotions et de nous faire comprendre ce qu'il ressentait. Je pense que cela a pu être bénéfique pour cet enfant qui est livré à lui-même. « Le monde du sonore, le langage musical peuvent également se faire thérapeutiques pour des jeunes lorsque la parole n'est pas mobilisable. »[4]

Les enfants depuis leur plus jeune âge mobilisent leur voix pour communiquer avec tout un chacun. Perdre cette fonction subitement est très angoissant et frustrant pour ces enfants. Inaïa, douze ans, est hospitalisée depuis de nombreuses semaines suite à une hépatite. Elle a subi plusieurs opérations durant lesquelles il y a eu des complications. Inaïa a alors dû être trachéotomisée. Depuis, elle n'a pas encore réussi à mobiliser ses cordes vocales pour parler. Elle communique grâce à un alphabet imprimé.

*Lorsque j'entre dans la chambre d'Inaïa, je vois la très en colère contre sa mère. Elle tape du poing sur la table et se met à pleurer d'énervement. La maman m'explique qu'Inaïa tente de lui faire comprendre quelque chose, mais qu'elle n'arrive pas à décoder les mots. Cela agace fortement sa fille. La maman est un peu décontenancée, elle essaye à chaque instant de faire son possible pour sa fille. Connaissant Inaïa, depuis plusieurs semaines, je sais qu'elle affectionne particulièrement les chaînes de musique. Je décide donc de proposer à la mère et sa fille un moment musical. Inaïa me dit oui malgré qu'elle soit toujours très en colère. Je reviens avec ma guitare et lui demande quelle chanson elle aimerait que l'on chante. Elle me le dit par le biais de son alphabet. Je me mets à jouer et chanter. Au fur et à mesure des chansons Inaïa, se calme, elle retrouve le sourire et se met à danser. La maman est ravie de retrouver le sourire de sa fille. Elles dansent ensemble et rient ensemble.*

Inaïa accepte difficilement de ne plus être en capacité de parler. Elle n'arrive plus à mobiliser ses cordes vocales alors qu'il est tout à fait possible de parler malgré la trachéotomie,

[4] C. GROSLEZIAT, *En avant la musique, Des sons à la musique : un pas de géant*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2006

cela la met encore plus en colère. Elle n'arrive plus à se faire comprendre aussi rapidement et facilement qu'elle le souhaiterait. Elle n'hésite pas à s'énerver quand les personnes avec qui elle tente d'échanger ne comprennent pas rapidement. Lorsque je suis entrée dans cette chambre et que j'ai vu l'énervement d'Inaïa, je me suis dit qu'il fallait que je trouve un moyen pour que la communication passe de nouveau facilement entre la mère et la fille. Au travers de la musique, elles ont pu communiquer de nouveaux ensembles s'en que l'une soit frustrée et l'autre angoissée de ne pas comprendre. Elles ont pu avoir un beau moment de partage autour de la musique.

**Un cadre anxiogène**

A l'hôpital, l'enfant est confronté à une multitude de personnes étrangères, à longueur de journée, qui vont et viennent dans les chambres. Cela ne permet pas d'instaurer un cadre rassurant, dans lequel l'enfant peut se sentir suffisamment en sécurité et en confiance pour échanger avec l'autre. Yassine, 6 ans, est hospitalisé depuis 2 mois à la suite d'une greffe. Depuis son arrivée dans le service de réanimation, il ne communique que très peu avec le personnel soignant et éducatif du service.

*Je frappe à la porte de la chambre de Yassine puis lui demande s'il souhaite que la musicienne vienne lui chanter des chansons. Il me répond timidement en hochant la tête. Lorsque nous entrons Yassine se cache la tête sous son drap. La musicienne commence à chanter des chansons, accompagnée de sa guitare. Au bout de quelques chansons, Yassine sort de sous son drap en faisant apparaître un sourire sur ses lèvres. Il me demande discrètement un instrument de musique pour accompagner la musicienne. Par la suite Yassine demande des chansons qu'il connaît à la musicienne. Echanges, éclats de rire et sourire sont apparus petit à petit.*

Yassine a rencontré une multitude de personnes depuis son arrivée à l'hôpital. Arrivant en urgence et étant greffé très rapidement l'enfant n'a pas eu le temps de découvrir le lieu, de comprendre ce qui lui arrivait et de connaître le personnel soignant et éducatif. Yassine étant de nature timide, il était complexe pour lui d'aller à la rencontre de l'autre. A travers cette observation, nous pouvons voir que l'enfant entre en communication avec nous, à son rythme. Progressivement, l'enfant sort de sa timidité pour participer. « L'éducation musicale n'est pas

seulement l'apprentissage d'un code, de l'usage d'un instrument, mais aussi la mise en forme des émotions, des affects dans un espace d'accordage, de socialisation. »[5]

Depuis notre conception, la musique joue un rôle primordial dans notre communication et dans nos relations. « Il convient de souligner l'importance majeure que jouent les fréquences sonores et les rythmes dans le développement de l'être humain et l'établissement de la relation mère-enfant. En effet, le fœtus partage au sein de l'espace utéroplacentaire le vécu émotionnel maternel dans l'écoute d'intimes échos affectifs qui émanent d'une construction acoustique protomusicale. Immergé dans un « bain sonore » (Anzieu, 1995), le petit être écoute les improvisations vocales de sa mère qui se dégagent d'une polyrythmie de bruits corporels et de l'ambiance sonore externe filtrée par la peau et le placenta. »[6] Cela met bien en avant, que la musique sous toutes ses formes qui soient est un outil plus qu'utile pour communiquer.

De plus, la musique est bénéfique pour l'enfant. « Des berceuses, qui l'aident à s'endormir ; des comptines, qui accompagnent son développement global et lui transmettent des valeurs éducatives, sociales et culturelles. »[7] Je pense donc que c'est un outil pédagogique à ne pas mettre de côté.

[5] C. GROSLEZIAT, *En avant la musique, Des sons à la musique : un pas de géant*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2006
[6] P. VIOSSAT, *Relation mère-enfant et musicothérapie*, Le Journal des psychologues, vol. 267, no. 4, 2009, pp. 55-61.
[7] C. GROSLEZIAT, *En avant la musique, Des sons à la musique : un pas de géant*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2006

**BIBLIOGRAPHIE**


- E. KROTKY, *La pensée éducative de Comenius*, Revue des slaves, tome 56, fascicule 4, 1984.
- P. BEN SOUSSAN, *1,2,3…Comptines !* 1001 BB, Eres, 2014
- C. GROSLEZIAT, *En avant la musique, Des sons à la musique : un pas de géant*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2006
- C. GROSLEZIAT, *Les bébés et la musique, Premières sensations et créations sonores,* 1001BB, Eres, 2007
- E. LECOURT, *Musicothérapie : la musique au cœur de la communication*, Le journal des professionnels de la petite enfance, Juillet/Août 2016
- P. VIOSSAT, *Relation mère-enfant et musicothérapie*, Le Journal des psychologues, vol. 267, no. 4, 2009, pp. 55-61.

# Travail de validation pour le cours :

# Langues, sens, éthique & pertinence

Enseignant : Pierre Johan Laffitte

Master 1 en Sciences de l'éducation,
Éducation tout au long de la vie

Estefania AMER MAISTRIAU - 20019489
Jonathan CORREIA - 18909912
Elise LE PAGE - 19004631

Année universitaire 2020-2021

# Table des matières

Introduction ..... 2

Contribution d'Estefania AMER MAISTRIAU ..... 3

Contribution d'Elise LE PAGE ..... 7

Contribution de Jonathan CORREIA ..... 11

Discussion des liens entre les trois textes afin d'approfondir notre réflexion ..... 14

# Introduction

Lors des différents échanges sur le forum, nous avons vu que nous avions des questionnements similaires, notamment sur la manière dont on pourrait utiliser la pédagogie institutionnelle (1) comme alternative à des systèmes éducatifs basés sur des approches hiérarchiques qui sont dans la transmission de normes et ne contribuent pas à des attitudes de coopération, et (2) pour émanciper les futurs citoyen.ne.s afin qu'ils soient à même de créer une société en accord avec leurs valeurs et visions du futur.

Plutôt que de partir sur un travail individuel, il nous a paru intéressant de confronter nos expériences, nos points de vue, nos influences, nos lectures...qui diffèrent et qui sont donc autant de sources d'inspiration hétérogènes permettant une ouverture plus large que la simple réflexion individuelle.

Nous avons créé un groupe WhatsApp afin d'échanger sur le squelette de notre devoir. Après une discussion sur le contenu et la forme, nous avons choisi une approche en trois temps et un format hybride combinant l'écrit et l'oral. Dans un premier temps, nous avons prolongé la discussion qui avait eu lieu sur le forum du cours en échangeant nos points de vue, de manière directe, à l'oral et à travers d'une visioréunion, que nous avons enregistrée. Dans un deuxième temps, chacun.e d'entre nous a utilisé les apports de cette discussion pour choisir un thème et, en se basant sur ses propres expériences et lectures, y a travaillé de manière individuelle à l'écrit. Nous avons alors partagé nos textes, et, dans un troisième temps, nous avons réalisé un nouvel échange en visioréunion ayant pour but de mettre en dialogue nos textes, d'approfondir les questions abordées dans la première visioréunion et dans les textes, et de clôturer le tout. Dans ce document, nous avons posé le lien vers la première conférence, nos trois textes, et finalement le lien vers la deuxième visioréunion.

**Lien vers la première visioréunion:** https://vimeo.com/547382202/1884ee7dd8

# Contribution d'Estefania AMER MAISTRIAU

Après la première visioréunion que nous avons eue avec Elise et Jonathan, qui ont mis en évidence plusieurs sujets pour lesquels on partageait un intérêt, j'ai décidé d'aborder la question de l'évaluation, car j'ai pu constater les effets négatifs d'une focalisation des étudiant.e.s universitaires sur les notes, dans le cadre d'un système qui promeut la concurrence entre ceux-ci/celles-ci.

Dans la majorité des établissements d'enseignement supérieur, les étudiant.e.s sont évalués à travers de notes. Et dans certains de ces établissements, on s'inscrit aux examens plutôt qu'aux cours. De plus, il y a des avantages (notamment les semestres d'échange à l'étranger ou l'obtention d'un stage ou emploi après les études), qui sont attribués en fonction des notes. L'impact négatif de ce type de système d'évaluation est quadruple.

Premièrement, cela pousse les étudiant.e.s vers une attitude de conformité à une norme qui est fixée par une autorité externe au sujet (Laffitte, 2016), et donc vers une aliénation du sujet. De plus, cette situation entrave le développement de l'esprit critique et l'apprentissage de l'étudiant.e en général. Il n'est pas rare de se retrouver, à l'université, avec un.e étudiant.e qui demande à l'enseignant.e ce qu'il faut écrire à l'examen pour obtenir la note maximale.

Deuxièmement, cela génère du stress chez les étudiant.e.s, car cela les met, et les maintient, dans une situation d'« insécurité permanente » (pour reprendre le terme de Patrice Baccou, cité par Laffite, 2016, p. 260). Le fait d'avoir l'impression que la propre employabilité dépend de manière substantielle du relevé de notes fait des examens une source de stress, voire de détresse, importante. De plus, pour les étudiant.e.s n'obtenant pas la moyenne nécessaire pour obtenir un stage, ou pour simplement pouvoir continuer les études, et même pour celles et ceux qui ne sont pas dans le haut de la distribution des notes, cela a un impact négatif sur l'estime de soi.

Troisièmement, cela décourage les étudiant.e.s d'entreprendre des activités éducatives potentiellement enrichissantes mais qui ne contribuent pas (ou peu) à la note. Par exemple, un.e étudiant.e pourrait être particulièrement intéressé.e par une ou plusieurs lectures à option, ou par des sources qui n'ont pas été proposées par l'enseignant mais qui seraient enrichissantes pour le sujet et le groupe. Cependant, bien que l'étudiant.e puisse avoir le désir d'apprendre en utilisant ces sources, il/elle a des incitations à y renoncer afin de privilégier les activités proposées par l'enseignant.e que cet étudiant.e perçoit comme étant moins intéressantes mais qui contribuent davantage à la note finale d'un cours.

Quatrièmement, l'évaluation par les notes entrave le développement d'attitudes et de compétences promouvant la coopération, qui sont pourtant nécessaires à relever les défis actuels de nos sociétés. En effet, l'éducation supérieure est dans une logique de classement, qui va des classements d'établissements d'éducation supérieure (par exemple les classements *Times Higher Education* ou QS) jusqu'aux systèmes d'évaluation basés sur des notes, que ce soit des nombres ou lettres. Au sein de nombreux établissements d'éducation supérieure, on parle d' « excellence » et de « compétitivité ». Comme l'indiquait Michael Crow, le président de l'Arizona State University, les universités se font concurrence sur l'embauche de professeurs, leur attractivité pour les étudiants, et les fonds publics qu'elles pourraient obtenir (SDG Academy, 2020). Cette logique est cohérente avec le fait que nous sommes dans la société du « chacun pour soi », pour reprendre le terme de Charlot (2020). Dans cette société du « chacun pour soi », l'idéologie néolibérale promeut l'intérêt individuel et l'instrumentalisation de l'autre, ce qui mène à ce que cet auteur décrit comme de la «barbarie», qui (en plus !) est contagieuse.

Pour être plus précise, un système d'évaluation basé sur la notation, où certain.e.s apprenant.e.s réussissent et d'autres ratent, promeut donc ce « chacun pour soi », ce qui est cohérent avec l'idéologie néolibérale promeut l'intérêt individuel, la concurrence, l'instrumentalisation de l'autre, et la « barbarie ». Cette « barbarie », selon Charlot, inclut les terrorismes, les obstacles au sauvetage des migrants en risque de noyade, la confiscation des enfants de migrants clandestins, les actions de groupes criminels et mafias, les féminicides, le retour d'un racisme ou d'un antisémitisme assumés, etc. Elle apparaît lorsque certain.e.s tentent d'imposer une «hiérarchie de l'humain» (Charlot, 2020, p. 14). La « barbarie » étant favorisée par une vision concurrentielle et instrumentale des interactions avec autrui, elle se situe à l'opposé du lien social, la solidarité, et les approches coopératives. Donc, la pauvreté, faim, inégalités, accès à des services de santé et éducation de qualité font aussi partie de cette « barbarie » promue par le « chacun pour soi ».

A la suite de toutes ces réflexions, on peut comprendre pourquoi le système d'évaluation des Calandretas, basé sur des ceintures (les "cenchas"), a retenu mon attention. Ce système a été inventé par Fernand Oury, utilisé dans la pédagogie institutionnelle. Il a l'avantage d'offrir à l'apprenant.e un système de compétences à atteindre pré-établies, et cet.te apprenant.e peut s'entraîner aux exercices de la ceinture supérieure, aidé par les autres apprenant.e.s et l'enseignant.e (APRENE, 2021). Lorsque l'apprenant.e pense qu'il/elle a les compétences associées à une ceinture supérieure, il fait la demande au conseil de la classe, et il/elle doit justifier les raisons pour lesquelles il/elle devrait l'obtenir (Cormier, 2020). Et c'est le conseil

de la classe qui octroie celle-ci par votation. Ce système encourage l'émulation, puisque les apprenant.e.s peuvent prendre exemple des pairs ayant des ceintures plus foncées et se faire aider par ces dernièr.e.s, désamorce la compétition, et ne considère pas l'apprenant comme « un exécuteur servile de consignes » (APRENE, 2021). Le système de ceintures favorise non seulement l'envie d'apprendre et d'avancer, la responsabilité, et l'estime de soi, mais également le développement d'attitudes coopératives et prosociales.

En somme, faire subir à des apprenant.e.s un système d'évaluation par la notation, qui promeut la concurrence et décourage la coopération, va à l'encontre du développement, chez les enfants comme chez les jeunes adultes, de dispositions favorisant la coopération et les attitudes prosociales. Pour développer cette idée, je vais utiliser le terme *disposition* dans le sens de Lahire (2012). Selon cet auteur, le sujet s'engage dans l'action en fonction des expériences qu'il/elle a vécues, et qui se cristallisent sous la forme de compétences et de dispositions à agir, croire, penser et sentir (Lahire, 2013). Lorsque le sujet va se retrouver dans un contexte où il/elle va devoir agir, même si c'est par l'inaction, il/elle va activer une de ses dispositions. L'action entreprise dépend donc, en partie, de l'ensemble de dispositions que le sujet a acquis pendant sa socialisation et son parcours de vie. La force d'une disposition, et donc la probabilité qu'elle s'active, dépend de sa force. Et cette force dépend «de la plus ou moins grande précocité des expériences socialisatrices, de l'intensité avec laquelle la disposition a été formée, stabilisée et entretenue et, enfin, de la plus ou moins longue durée de formation et de renforcement de la disposition » (Lahire, 2012. p. 41).

Donc, un système d'évaluation promouvant la concurrence et décourageant la coopération a non seulement des conséquences négatives pour l'individu, comme nous avons vu plus haut, mais également sur la société, en favorisant des dispositions qui vont à l'encontre de la coopération, le lien social, l'entraide, la solidarité, et le développement d'une attitude responsable envers la société. Ce système favoriserait plutôt les attitudes individualistes, concurrentielles et d'instrumentalisation et de réification de l'autre.

Finalement, si on envisageait d'appliquer un système qui est dans la même logique que celui des ceintures à des jeunes adultes, il serait souhaitable que ce système puisse être constamment revu et modifié dans le cadre d'un processus participatif et inclusif. Il faudrait que le système d'évaluation puisse évoluer au long du temps en fonction des besoins de ces jeunes adultes, ce qui est un complexe mais nécessaire (Cormier, 2020). Si le système d'évaluation est fixé par l'administration et les enseignants, et les apprenant.e.s n'ont pas l'occasion de participer à son

développement et à le faire évoluer, il ne va pas être cohérent avec une culture favorisant la coopération et la responsabilisation du sujet envers sa communauté et la société.

## Bibliographie


APRENE (2021) *Avaloracions*. Accès : https://aprene.org/oc/avaloracions/

Cormier, A. (2020) *Las cenchas de comportament al Licèu Calandreta*. Mémoire de Master 2, mention Métiers de l'éducation et de la formation, spécialité Professeur des écoles bilingues.

Charlot, B. (2020) *Éducation ou barbarie*. Économica, Paris.

Laffitte, P.J. (2016) Norme ou loi symbolique : De deux mondes éducatifs. *Sud/Nord*, 27, 257-271.

Lahire, B. (2012) *Monde pluriel*. Penser l'unité des sciences sociales. Éditions Seuil.

Lahire, B. 2013. « Grand résumé de *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Éditions du Seuil, 2012 », *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales, mis en ligne le 20 février 2013.

SDG Academy (2020) *HESI Special Event: Where Next? Reimagining Further Education for the Future*. Accès https://www.youtube.com/watch?v=KovZDueuIUA&t=7199s

# Contribution d'Elise LE PAGE

Dans ce texte, je vais revenir sur la notion de socialisation à la norme qui est à l'origine de l'intériorisation des comportements, et notamment des comportements individualistes des enfants au sein d'un collectif, dont nous avons discuté lors de notre visioréunion introductive et sur laquelle nos points de vue se rejoignaient malgré des expériences de terrain très différentes.

En effet, qu'il s'agisse, comme évoqué par Jonathan, des comportements de jeunes qui ont tendance à favoriser leur intérêt individuel lorsqu'ils ont la possibilité de prendre des décisions d'intérêt collectif dans le cadre des conseils des structures de quartiers, des étudiants rencontrés par Estefania à l'université qui s'intéressent avant tout à l'évaluation et qui portent davantage d'intérêt aux modalités d'évaluation qu'à la réflexion et au contenu du cours auxquels ils participent, ou encore des enfants bénévoles d'une association qui se trouvent dans un cadre coopératif et dénué de tout enjeu scolaire ou évaluatif mais qui pourtant appréhendent le fait de se tromper, de donner leur propre opinion, d'être jugés, tous ces comportements semblent découler d'une forte intériorisation de la norme en milieu scolaire, notamment celle de l'évaluation.

Comme le montre Pierre Johan Laffitte dans son article « Norme ou loi symbolique : de deux mondes éducatifs », « le recours à l'évaluation assure le règne des normes ». Pour lui, « l'évaluation n'est jamais neutre, elle est impensable hors d'une norme, qui vise à être intériorisée par nos comportements. L'évaluation devient la caution et le moyen de diffusion de la norme, son cheval de Troie dans nos vies et nos établissements.[1] »

Il ajoute ainsi que « les normes sont des dispositifs qui modèlent et contrôlent l'humain dans les mailles de la normalité. Le regard d'une autorité anonyme, supposée incarner le bien commun, juge de ce que nous faisons et valons aux yeux des autres, et finalement à nos propres yeux. Que nous le voulions ou non, nous, individus normés, devenons évaluateurs les uns des autres, donc de nous-mêmes. »

Patrice Bacou s'interroge ainsi : « Pourquoi est-il nocif de noter les élèves ? La note correspond à tout sauf un référentiel stable et objectif. C'est maintenir l'élève dans une insécurité permanente et finalement handicaper les enfants, en exerçant un pouvoir arbitraire et sans partage.[2] »

Cette insécurité permanente, c'est celle que je ressens lors des temps de réunions avec les enfants bénévoles que j'encadre au Secours populaire. Alors qu'il s'agit pourtant de réfléchir collectivement à la mise en place de projets solidaires à destination des enfants et des familles accueillies au sein de l'association, ce « handicap » de la norme, tel que le nomme Patrice Bacou, emprisonne les enfants dans une attitude qui les protège de tout jugement, de tout retour négatif, de toute potentielle erreur, mais qui les prive en quelque sorte de leur liberté de s'exprimer, de se construire une opinion, d'expérimenter…

Cette socialisation à la norme est également évoquée par Alice Simon dans ses recherches sur le rôle de l'école dans la socialisation politique des enfants en France. Elle montre notamment que l'impact de l'école sur la socialisation politique est limité dans le sens où l'école n'infléchit pas de façon significative les opinions des élèves et que les sujets politiques ne sont que rarement abordés de façon frontale. Cependant, cela ne signifie pas selon elle que l'école n'a aucun impact sur la socialisation politique des enfants, non seulement parce qu'elle leur apporte des connaissances sur le monde politique mais aussi parce qu'elle agit à un niveau indirect qui est la socialisation à des normes.

Elle montre que ces normes, qui font partie du curriculum caché, font référence à tout ce que les élèves apprennent à l'école en dehors de ce qui est écrit dans les programmes. L'école joue en ce sens un rôle indirect mais fondamental dans la socialisation politique qui est de participer à la production et à la diffusion de normes sociales qui légitiment un certain nombre d'idées et de comportements auxquels les élèves n'adhèrent pas forcément, mais auxquels ils sont familiarisés et qu'ils apprennent à reconnaître comme étant les normes dominantes.

Elle évoque également, dans une conférence s'inscrivant dans le cadre d'un colloque sur le sujet de la citoyenneté, le fait que l'école peut également avoir une influence sur la socialisation des élèves par le biais des expériences de citoyenneté mises en place au sein de l'institution scolaire. Elle prend ainsi l'exemple des conseils de la vie collégienne ou de la vie lycéenne, qui sont, avec l'élection des délégués de classes, les principales formes de participation des élèves à la vie de l'établissement. Ce sont des institutions spécifiquement dédiées à l'initiation des élèves à la vie citoyenne, dont les membres sont élus. Mais selon Alice Simon, c'est une citoyenneté encadrée qui prévaut dans ces institutions où les adultes exercent une influence forte sur la délimitation des sujets que peuvent aborder les élèves, et donc plus largement sur la définition de leur rôle et de leur champ d'action.

Elle souligne ainsi le fait qu'en pratique, ces conseils n'amènent pas vraiment les élèves à débattre et à délibérer mais plutôt à développer des projets. Tous les sujets conflictuels qui ne correspondent pas aux attentes de ce type d'institution sont soigneusement évités, délégitimés, voire même parfois réprimés par des adultes qui y participent.

Elle en conclut que cette citoyenneté encadrée est une citoyenneté largement dépolitisée, et que la participation à ces instances peut constituer une expérience intéressante pour les élèves, mais a en réalité tendance à leur apporter un certain scepticisme quant à leur réelle capacité à prendre part aux décisions qui les concernent.

On voit donc ici, à travers cet exemple, que, même dans les espaces qui sont spécifiquement dédiés à la participation citoyenne des élèves à la vie de l'établissement, ces derniers n'ont pas réellement la possibilité d'aborder librement les sujets de leurs choix, d'exprimer leur propre opinion ou de débattre.

Comment peut-on alors imaginer que des enfants ou des jeunes, socialisés à ce fonctionnement particulièrement normé qui ne laisse pas de place à leur singularité ni à l'expression de leur point de vue, puissent se sentir légitimes à prendre part à des débats sans crainte d'aucune forme de répression ni de jugement, même dans un contexte éloigné du milieu scolaire où aucun enjeu d'évaluation n'est associé à leur engagement volontaire ?

C'est dans ma note d'investigation, consacrée à la question de l'engagement associatif des enfants comme premier espace de socialisation à la citoyenneté, que je vais poursuivre ma réflexion sur le sujet, en espérant trouver des réponses à mes questionnements.

## Bibliographie

Laffitte, P. J. (2016). Norme ou loi symbolique : de deux mondes éducatifs. *Sud/Nord*, *n° 27*(2), 257 271. https://doi.org/10.3917/sn.027.0257

Simon, A. (2017). *Les enfants et la politique : contribution à l'étude des rapports ordinaires à la politique* (Thèse). Université de Montpellier. https://ged.biu-montpellier.fr/florabium/jsp/nnt.jsp?nnt=2017MONTD017

Simon, A. (2018, octobre 9–11). *France-Turquie : Les voies de la citoyenneté* [Colloque]. France-Turquie : Les voies de la citoyenneté, Istanbul, Turquie. https://www.canal-

u.tv/video/ifea/citoyennete_panel_1_la_citoyennete_faconnee_par_l_etat_ecole_et_citoyennete.46791

---

[1] « Norme ou loi symbolique : de deux mondes éducatifs », Pierre Johan Laffitte. p.259

[2] « Norme ou loi symbolique : de deux mondes éducatifs », Pierre Johan Laffitte. p.260

# Contribution de Jonathan CORREIA

Dans son exposé oral du « quoi de neuf ? » partie 2, Pierre Johan Laffitte explique que « *quand on est libre, on ne fait des efforts que pour ce qui a du sens* ». Cette idée évoquée prouve que le « Quoi de neuf ? » a pour but de libérer la parole du public. Elle peut aussi faire entrer cet outil dans une dualité entre ce qui est important pour le public et le cadre institutionnel posé par l'animateur(trice) de ce moment. J'évoque la notion de dualité car mes expériences passées m'ont démontré qu'il existe souvent un décalage entre la vision institutionnelle de ces espaces démocratiques et la vision qu'en ont les jeunes. Ce qui fait sens pour le public n'est pas toujours en accord avec les objectifs de l'intervenant social. Chaque « quoi de neuf ? » doit avoir comme objectif de permettre aux enfants de s'exprimer.

Il y a un parallèle à faire avec la notion d'*empowerment* défini par Yann Le Bossé, psycho-sociologue, fondateur du laboratoire de recherche sur le développement du pouvoir d'agir à la faculté de Laval, au Québec : *L'empowerment* est « *Un processus par lequel des personnes accèdent ensemble ou séparément à une plus grande possibilité d'agir sur ce qui est important pour elles-mêmes, leurs proches ou la collectivité à laquelle elles s'identifient.* »[1]

Ce qui rapproche l'*empowerment* de la pédagogie institutionnelle est le fait qu'ils ont tous les deux comme point de départ ce qui fait sens pour le public. L'animateur du « quoi de neuf ? » est présent pour réguler, reformuler, distribuer la parole…mais en aucun cas pour trancher et prendre les décisions. Dans le DPA-PC (Développement du Pouvoir d'Agir des Personnes et des Collectivités), le travailleur social doit écouter et poser des questions qui permettent au public de rendre concret leurs problèmes (exemple : un couple divorce. Qu'est-ce qui pose concrètement problème ?). Il ne doit pas décider à la place de.

La discussion qui a eu lieu entre Estefania, Elise et moi a soulevé une problématique de fond :

Alors que le Conseil d'enfants est plébiscité pour sa faculté à redonner du pouvoir d'agir aux enfants en abordant les sujets de leur choix, comment faire face aux débordements ?

Notre discussion a montré que le débordement ne prend pas la même forme selon qu'il soit explicité par Estefania, Elise ou moi. Donc, ce concept de débordement est fonction de l'animateur du Conseil d'enfants. Ainsi, le débordement est un conflit entre l'adulte du groupe et certains enfants. Nous sommes en pleine démocratie car le Conseil permet le débat sur des sujets pour lesquels les différents protagonistes ne sont pas d'accord, comme l'explique Miguel

Benasayag, Angélique del Rey « un débat ne sera considéré comme démocratique qu'à condition d'être « contradictoire » [2]

Cette approche dans laquelle l'animateur neutre, bienveillant, empathique...va se positionner et s'opposer au public peut paraitre paradoxale. Elle ne l'est pas car l'adulte est un membre à part entière, un acteur du Conseil autant que les enfants même s'il n'a pas la même responsabilité. Il est impliqué dans le Conseil car il y vit chaque moment et il ne peut rester distant, reculé, sans réaction ni émotion. Cette vision est confirmée par Pierre Johan Laffitte dans les « Quoi de neuf ? » qui explique que l'enseignante recadre les enfants lorsqu'ils ne respectent pas les règles.

Une autre forme du conflit peut apparaitre : celle où les participants s'opposent les uns aux autres comme ça a été le cas pour nos visioréunions du vendredi soir. Certains débats restés en suspens sur les forums ont amené les étudiants à rediscuter lors des Conseils du vendredi. Le Conseil a pleinement joué son rôle car il a permis à chacun de s'exprimer, de faire passer des messages. Nous avons pu ensuite observer  une meilleure cohésion de groupe et des échanges davantage bienveillants.

Cependant, à la suite d'un de nos conseils, je me suis posé une question :

« Le Conseil, par sa forme, peut-il être source de conflit ? »

Lors du premier conseil, j'ai senti de la frustration de la part de certaines étudiantes. J'ai pris le temps d'en discuter avec elles et, ce que j'en comprends, c'est qu'elles ont eu le sentiment de ne pas participer au débat. Le Conseil peut être source de tension lorsqu'en grand groupe, pouvoir prendre la parole devient un enjeu économique. La parole, à l'image du prix d'un bien, est fonction de l'offre et de la demande. À certains moments, personne ne souhaite la prendre et le débat n'existe pas car la parole est paralysée. Dans le cas contraire, pouvoir s'exprimer en public devient une denrée rare et voulue par tous.

Ces interrogations me posent question sur l'avenir des Conseils. À quoi ressembleront-ils dans le futur ? Comment faciliter la participation ? Je me suis intéressé aux manières de distribuer la parole. J'ai contacté la fédération des centres sociaux du Val d'Oise, spécialisée dans les outils démocratiques utilisés pour avoir une fluidité lors des rassemblements en grand groupe. Ils m'en ont proposé quelques uns :

- Chaque participant reçoit trois jetons avant l'assemblée. En échange d'une prise de parole, il doit donner un jeton

- Le chronomètre, chaque intervention a une durée limite

- Les sous-groupes, se mettre par quatre ou cinq personnes

Les « porteurs de paroles » : Écrire une phrase choc. Mettre une boite aux lettres permettant aux personnes de s'exprimer sur la phrase

## Bibliographie

Benasayag, M., Del Rey, A. (2012). Du traitement des conflits en démocratie. *Eloge du conflit*, pages 11 à 32

Jouffray, C.. (2018). Développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectifs, Presses de l'EHESP, « Politiques et interventions sociales »

Laffitte, P. J. Commentaire de F.Théron. Quoi de neuf en maternelle, 2.[Commentaire audio] *Cours en Master 1 SDE de langues, sens, éthique et pertinence*.

Laffitte, P. J. Commentaire de F.Théron. Quoi de neuf en maternelle, 4.[Commentaire audio] *Cours en Master 1 SDE de langues, sens, éthique et pertinence*.

---

[1] Jouffray, C. (2018). , Développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectifs, Presses de l'EHESP, « Politiques et interventions sociales »

[2] Du traitement des conflits en démocratie

Miguel Benasayag, Angélique del Rey

Dans Éloge du conflit (2012), pages 11 à 32

# Discussion des liens entre les trois textes afin d'approfondir notre réflexion

Après avoir partagé nos textes, nous les avons discutés en visioréunion, afin d'approfondir notre réflexion collective.

**Lien vers la deuxième visioréunion:** https://vimeo.com/548610435/02b579bb10

# POÉSIES SINGULIÈRES

# Evaluation

# Langue, sens,

# Ethique et pertinence

Julia Arslane Andrianjafitsara

Master 1 sciences de l'éducation tout au long de la vie

Paris 8, 2020/2021

n°20024737

*« La beauté sauvera le monde. »*

*F. Dostoïevsky*

*« Il faut simplement regarder en soi,*

*tout est là. »*

*Bram Van Velde*

# Pertinence et sens du langage artistique

*REALISATION D'UN PROJET INSIDE OUT*

En 2021, en pleine crise sanitaire, je coordonne un projet Inside Out dans le centre socioculturel dans le lequel je travaille.

*L'initiative*

Inside Out est un projet initié par l'artiste JR qui souhaite faire sortir les visages de leur cachette, les exposer, les rassembler pour que tous puissent les admirer. Ce projet humaniste se poursuit grâce à des groupes-action qui photographient les visages et les exposent. L'équipe du centre et des adhérents de notre centre socioculturel s'y engagent et réalisent les portraits pour ensuite les coller sur la façade principale de la structure afin de faire passer un message à la population : « *gardons la joie, nous traverserons cette crise ensemble* ».

Ce projet artistique est pensé durant la réflexion autour du projet social de l'établissement, un de nos chemins de travail nous amenait à penser qu'il devenait nécessaire de valoriser le quartier « Politique de la ville » auprès des habitants des autres quartiers et du centre-ville. Je propose la mise en place de ce projet et l'équipe est enthousiaste à l'idée d'entrer dans un projet international d'envergure qui engagera pleinement la population du quartier. Nous verrons que la portée de cette démarche sera bien plus forte. La mise en œuvre de ce projet artistique prévu dans les deux années à venir sera décalée. Nous avançons sa mise en place pour l'intégrer à un projet municipal intitulé « la beauté sauvera le monde », qui prévoit différents événements autour des arts. La crise sanitaire empêchent la population d'accéder à la culture, les musées et salles de spectacles gardent leurs portes closes ainsi l'Art et la Culture viendront à eux. La mairie organise une exposition de grandes œuvres de maîtres sur les panneaux publicitaires, des diffusions de musiques dans les parcs, des citations taguées au sol et des mini-concerts spontanés, sans rendez-vous, dans les quartiers. L'objectif est de mettre un peu de lumière dans les cœurs abimés par les restrictions gouvernementales.

*L'organisation*

Nous organisons 4 demi-journées de prise de vue. 108 personnes, habitantes ou actrices au sein d'associations du quartier, se portent volontaires pour être photographiées. Une émulsion nait durant ses moments inhabituels. Le bouche à oreille fonctionne, l'équipe va vers les habitants, et profitent de cette occasion pour entretenir de nombreux échanges avec les passants. Ce lien éphémère et parfois rapide est positif et bienfaisant en cette période particulière où la distanciation sociale est devenue une injonction. Le lien social rejaillit, l'ambiance de notre lieu d'accueil s'en trouve meilleure et l'ensemble de l'équipe retrouve son enthousiasme. Effectivement depuis les différents confinements, les activités sont

fortement limitées et parfois notre ferveur au partage, à l'animation et notre inspiration pour réinventer nos moyens d'accompagnement s'essoufflent.
Les photographes du club photo du centre socioculturel se prêtent au jeu du shooting, ils sont également ravis de participer à un projet reconnu pour sa qualité artistique et son impact social.
Nous recevons les portraits imprimés sur papier une dizaine de jours plus tard. Le mois suivant, les agents de la ville interviennent avec une nacelle pour coller ces portraits noirs et blancs de 136cm x 91cm sur la façade principale de notre bâtiment.

*La portée du projet*

Les réactions suite à l'installation des portraits sont nombreuses. Les badauds ont la tête haute, le nez levé, ils passent et repassent avec les yeux qui pétillent et des sourires, visibles mêmes si dissimulés. Les familles s'amusent à chercher des visages connus. Les photographiés rougissent ou gonflent le torse de fierté. Les conducteurs de divers véhicules ralentissent pour admirer. Des inconnus, des amis, de la famille des habitants viennent profiter de cette fresque. Tous photographient l'installation pour garder en mémoire cet événement.
Les mots déposés : « c'est vivant », « c'est beau », « c'est nouveau », « c'est joyeux », « c'est marquant », « c'est émouvant » revigorent les esprits qui ont travaillé activement à la réalisation du projet.
Cette mosaïque de portraits rapproche virtuellement les corps si éloignés actuellement et stimule les esprits lassés. Ces visages multiculturels, intergénérationnels, expansifs ou introvertis, festifs, laissant parfois des masques apparaître pour nous rappeler la situation sanitaire raniment le quartier. Notre établissement, tout comme notre esplanade, retrouvent le mouvement. Cette expérience ressemble à un retour à la vie. Cette expérience a permis de retrouver un peu d'envie, de désir, elle a réchauffé les cœurs et indéniablement donner le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue.

*Contexte*

En 2014 j'écrivais ces mots qui m'apparaissent toujours assez pertinents pour expliquer l'état d'esprit dans lequel j'avais peint une collection de toiles nommée « *Le Brouillard* » :

*LE BROUILLARD*

*Grandir, avancer, se projeter, apprendre, aimer, verbes faciles à conjuguer à la première personne quand les bases sont là. L'avenir appartient à ceux qui sont entourés, qui ont une vue sur leur passé, le présent et le futur.*

*Aujourd'hui, la recherche d'identité infructueuse pour beaucoup provoque mal être, difficulté d'intégration, notre mode de vie de plus en plus communicatif et individualiste à la fois modifie notre rapport aux ancêtres ou même à la famille nucléaire et engendre une perte des repères et des problématiques sociales et psychologiques.*

*Il me semble alors essentiel d'aller voir au-delà de la brume qui nous gâche la vue, de retrouver les racines bien plus profondes, qui sont l'appartenance à l'espèce humaine et aux éléments naturels. J'y vois une issue, une porte de sortie du brouillard que peut représenter le vide du passé et le désordre actuel. Ainsi je peins l'horizon commun à tout Homme qui doit permettre à tous de trouver sa verticalité.*

*JuliaA*

En 2021, ces mots gardent tous leur sens et ce brouillard porte un nom : Covid-19. Ce brouillard plus épais que jamais en raison de l'épidémie, perd de nombreux corps et esprits. Les familles vont mal, le moral est bas et assurer le quotidien demande quelquefois beaucoup d'effort. Les contraintes de déplacements d'abord respectées sont de plus en plus subies, les efforts de distanciation demandés impactent les relations sociales, les masques contrarient la communication. Les difficultés peuvent s'accumuler, la perte de revenus, l'éloignement des proches, le manque de sorties et d'animations pèsent. Tous ces facteurs engendrent une perte de sens.

Il est important pour nous, équipe socio-éducative et d'animation plongée au cœur d'un quartier en difficulté, de provoquer du lien, de rester présents, à l'écoute et d'accompagner au mieux les habitants. Depuis une année nos actions n'ont du sens que si elles agissent pour favoriser le lien et maintenir l'espoir, afin que chaque habitant traverse le plus sereinement possible ces moments, sans sentiment de solitude, avec le goût du lendemain.

Je constate ici la puissance du projet artistique collectif et son influence sur l'individu. Les acteurs de cette entreprise ont vécu positivement l'événement et en ont retiré des bienfaits divers qui, d'après mes observations, réinjectent du sens dans leur vie en contribuant à bousculer quelque peu la monotonie du quotidien.

*LES PERTINENCES DU PROJET ARTISTIQUE*

*Un projet artistique en faveur du lien social.*

Ce projet à favoriser le lien social. Le lien social est définit comme l'ensemble des relations qui attachent les individus et les rend solidaires. Il assure l'intégration de tous et maintient la cohésion sociale clairement menacés par le couvre-feu, les limitations dans l'espace et le temps des déplacements, l'interdiction des rassemblements. Ce lien social, mis à mal par l'épidémie, traverse toutes les étapes de la réalisation du projet.

- Une fois le projet validé par l'équipe, nous avons sollicité d'autres services de la municipalité pour échanger autour de la faisabilité de celui-ci.
- Nous avons recherché une centaine de participants. Notre quartier compte un grand nombre de personnes isolées. Ce projet a permis à l'équipe du centre socioculturel de les approcher, d'échanger quelques mots pour leur proposer d'être photographiés notamment. Ces discussions pouvaient aboutir sur des sujets plus importants.
- La prise de vue, durant laquelle les photographiés devaient nous donner un sourire, a été l'occasion de danser, de blaguer ensemble.
- L'installation et l'exposition ont permis à des habitants de s'attarder, se rencontrer, d'échanger, de rire sur le parvis de notre établissement. Cette mosaïque est un sujet de conversation facile pour approcher l'autre.
- Prochainement, quand les mesures s'allègeront, nous organiserons un vernissage qui rassemblera l'ensemble des protagonistes du projet.

Kerlan pense que l'Art a le pouvoir de libérer le meilleur de l'homme et qu'il permettrait ainsi de préserver le lien social vivant et harmonieux. Effectivement la pratique artistique agit sur l'individu, lui offre une opportunité de développement de soi, une chance d'accéder à un équilibre de vie, cela profiterait donc inévitablement au vivre-ensemble.

Le lien à l'autre est ce qui nous ramène inévitablement à notre condition humaine. Il provoque en nous un sentiment d'appartenance, il nous permet d'avancer, de comprendre, de changer, de s'épanouir. Ce langage universel qu'est l'Art nous propose une expérience de fraternité, il nous rassemble. Ce projet est de plus très inclusif, toutes les cultures, les classes sociales, les histoires de vie, les générations y sont représentées. Chacun peut s'identifier et y reconnaitre son voisin. Dewey J., philosophe, écrira « *L'art rend aussi les hommes conscients de leur communauté d'origine et de destin.* ». Le sentiment d'unité qui émerge de ce projet collectif est fort, le lien ne passe pas ici forcément par la parole, il est plutôt sous-tendue par les

émotions, l'engagement, la satisfaction. Être engagé ensemble dans un grand projet a créé une exaltation commune, un rassemblement des esprits à défaut de pouvoir réunir les corps. Nous réalisons et célébrons sous cette fresque notre appartenance à l'espèce humaine. Je dirais que de l'espoir émerge également de ce ressenti d'unité.

*Des portraits pour sortir de l'insignifiance*

Kerlan écrit l'Art permet de « *lutter contre le mal qui ronge le monde moderne et son éducation, la perte de sens, l'insignifiance et l'indifférence* ». Notre époque, la société dans laquelle nous évoluons, la crise sanitaire que nous traversons ont tendance à éloigner le sens de nos vies. Le sens est pourtant nécessaire à notre « survie ». Pour continuer à se lever, à évoluer, à élever des enfants, il faut donner une direction à nos actions. Les projets artistiques pourraient cultiver cette recherche fondamentale de sens à travers leurs bienfaits.

Kerlan parle d'insignifiance et d'indifférence. Ce projet met en lumière des inconnus. Leur visage est valorisé, exposé à la vue de tous. Leur expression joyeuse les rend accessible. Ces clichés nous révèlent une histoire et nous montrent des personnes ouvertes sur le monde. Cette population vulnérable est souvent cachée, victime de discriminations en tout genre et aussi d'indifférence. Elle se sent, se vit comme insignifiante. Ce projet artistique donc esthétique renverse la tendance et met ce monde sous les projecteurs. Les photographiés sont souvent fiers d'avoir participés à ce projet et en retirent une fierté qui peut favoriser une meilleure estime d'eux-mêmes. L'impact positif social, relationnel, émotionnel s'est poursuivi grâce aux médias. La presse locale et régionale s'est intéressée à notre installation et à relayé l'information. Quelques personnes ont pu mettre des mots, derrière un micro, sur leur vécu autour de cette aventure. Les photos des passants et les articles de journaux ou encore émissions de radios ont été relayés sur les réseaux. On parle de ces gens ordinaires avec entrain et bienveillance, on leur donne de l'importance, on les sort de l'indifférence généralisée. Ils ne se considèrent plus comme insignifiants.

Je souhaite que cette expérience soit formatrice pour nombre d'entre eux, qu'elle invite au changement et au développement de soi. Il serait important que beaucoup d'entre eux comprennent que les possibilités sont grandes, qu'ils ont de la valeur et qu'ils doivent reconnaître leur potentiel, que le regard posé sur eux peut-être positif. Ainsi ce projet pourrait leur apporter en savoir-devenir.

*L'Art est une expérience humaine*

Ce projet de mosaïque de visages est une allégorie de la fraternité, du vivre-ensemble, de l'acceptation de la différence, plus largement de l'humanisme.

L'Art est une expérience commune vécue à la fois par l'artiste et le contemplateur, spectateur. Une expérience concerne selon Dewey l'interaction de l'organisme et son environnement. L'organisme qu'est l'individu est porteur de forces, il n'est pas inactif dans l'échange avec l'environnement même s'il peut parfois le subir, il peut réagir. L'expérience est à la fois physique et mentale, la sensorialité et l'intellect y sont associés. Le philosophe est le premier théoricien à flouter la frontière entre l'Art et la vie, il considère que l'Art n'est pas l'objet, l'œuvre, le chef-d'œuvre mais bien l'expérience vécue, celle de l'artiste lors de la création et celle du contemplateur attentif lorsque ses sens reçoivent la création et que sa pensée s'active.

Je travaille toujours à désacraliser l'Art, dans sa pratique comme dans sa contemplation active. Les personnes non-initiées à l'Art ont toujours l'impression qu'il ne leur est pas destiné. L'Art est souvent considéré comme une activité purement intellectuelle, où les connaissances sont indispensables à la réception de sa « beauté ». Je travaille donc à y replacer le sensible, l'émotionnel, le désir afin de le rendre davantage accessible et que chacun se sente concerné par celui-ci. L'Art est un moyen d'expression universel sous-tendu par la relation, le partage. Il ouvre le champ de la discussion non-verbale en direct ou en différé, avec ou sans réponse. Il ouvre la voie à l'indicible mais aussi à l'abstraction et la mise en abîme, ainsi sans distinction de sexe, de classe sociale, d'âge, de langue ou autres caractères distinctifs, il peut être perçu et apprécié et alors rassembler des individus a priori très différents.

La découverte, la joie, l'enthousiasme, le partage ont guidé ces moments de réalisation. Ces émotions positives partagées sous l'égide de l'esthétique semblent ici être à l'origine de l'espoir, du regain de vitalité de l'ensemble des protagonistes. Les acteurs du centre, les photographes, et les photographiés, les colleurs ont vécu pleinement cette expérience humaine collective qui nous ramène à l'essentiel. Kerlan en parle sous ces termes « *l'expérience artistique partagée comme reconquête d'une modalité d'existence oubliée* ». Ces modalités sous-tendues par l'esthétique à (re)découvrir sont l'expérience, la subjectivité, la sensibilité, l'imagination, l'émotion, elles permettent de se rencontrer soi-même. Ce projet aura aussi je l'espère un impact positif vers « l'ouverture à l'expérience » (Maslow). En effet, l'originalité, la différence est aujourd'hui dans notre quartier souvent pointée du doigt, notamment par une

jeunesse qui recherche à s'intégrer, parfois s'effacer, pour laquelle il devient ainsi nécessaire d'adopter un mode de vie normé par leur communauté d'appartenance. Vivre cette expérience nouvelle seulement guidée par le plaisir, collectivement, sans appréhension peut encourager à sortir du familier, s'extraire de sa zone de confort, à développer un intérêt pour le monde et pourquoi pas s'investir sur le chemin de la créativité, vectrice de réalisation de soi.

*La particularité de l'expérience esthétique*

Cette mosaïque de portraits relève de l'artistique, elle est esthétique, véhicule une émotion, un message fort, elle est inhabituelle, elle peut donc être assimilée à une œuvre d'art mais elle possède un attrait supplémentaire, elle est directement inspirée de la vie du quartier ainsi elle apparait donc comme pertinente pour tous. Les habitants et autres passants admirent et se font un avis sur une « œuvre » sans en avoir conscience. Chacun s'y retrouve, y fait résonner un vécu, y projette une histoire singulière, y dégage des émotions différentes et un sens particulier. La pertinence du projet réside aussi dans cette portée insoupçonnée avant la réalisation de la fresque : l'expérience esthétique.

Dewey décrit la particularité de l'expérience esthétique comme l'instant où le soi et l'objet ne sont plus distincts, l'organisme et l'environnement sont si intimement liés qu'ils forment une unité. Il explique que l'expérience ordinaire peut engendrer la monotonie et la lassitude, ainsi vivre ce moment hors du commun sous-tendu par l'esthétique peut faire rejaillir l'attention nécessaire pour réactiver la pensée et le sensible qui redonne de la saveur au quotidien.

La conduite esthétique correspond au plaisir d'être pleinement plongé dans son activité mentale et corporelle, elle consiste en une vigilance accrue pour ce qui nous entoure. Souvent assimilée au seul domaine de l'Art, l'esthétique devient pour Dewey une modalité de la vie quotidienne. Profiter de ce moment privilégié de présence à soi et à son environnement dans une conduite esthétique au quotidien serait un mode de vie encourageant l'épanouissement personnel. Il s'agit donc de s'installer dans cette vision du monde, cette manière d'être en relation avec le monde pour accéder au sens de celui-ci. Il est ainsi nécessaire de faire vivre l'expérience artistique à travers les arts comme à travers la beauté de la nature, d'un comportement, d'une activité, aux plus jeunes afin qu'ils ressentent la puissance et les bienfaits de cette posture et l'adopte pour leur vie future. Ce mode d'attention spécifique m'apparait également important pour se détacher de la capture de notre attention par les

écrans et les grandes entreprises qui cherchent à orienter notre quotidien vers la seule consommation.

Ainsi cette initiative artistique profite pleinement aux habitants en leur apportant une occasion de lien social, une mise en lumière permettant une valorisation de leur environnement et de leur individualité, le partage d'une tranche de vie entre surprise et émotions positives, ainsi qu'une opportunité de vivre une expérience esthétique intense et potentiellement libératrice. Ces objectifs atteints, anticipés ou non, révèlent à l'ensemble de l'équipe socio-éducative la portée bienfaisante de l'activité artistique.

## LE SENS DE l'ART DANS L'ACTION SOCIO-EDUCATIVE

L'art trouve aujourd'hui sa place dans les institutions éducative, sociale, médicale, en raison de la portée remarquable de la pratique artistique sur l'individuation, l'épanouissement et le développement de soi, les objectifs contemporains de l'éducation. Il est nécessaire pour les professionnels de mener ces projets artistiques avec une certaine éthique, une posture particulière qui mettra en exergue les effets bienfaisants et le sens de l'expérience artistique auprès de leurs bénéficiaires.

### *De l'Art pour encourager l'autoformation*

Aujourd'hui la science nomme médialités biographiques (Delory-Momberger et Bourguignon, 2020) les médiums à travers lesquels l'individu s'exprime. Cette appellation intègre la construction du sujet à la pratique artistique. En effet la création est une activité qui incite à l'individuation et par conséquent à l'émancipation. La pratique artistique mène l'artiste débutant, amateur ou professionnel vers une autoformation existentielle c'est-à-dire vers la conquête de son accomplissement en l'engageant dans un processus d'individuation au travers d'une activité qui encourage la réflexivité.

Le terme d'individuation développé par Jung, couvre deux concepts : celui de la prise de conscience qu'on est une personne entière et différente des autres, et celui que l'individuation mène à la maturité. Simondon G. soulignera la dynamique de ce processus psychique, il

considère l'Être humain en perpétuel mouvement, et définit l'individuation comme « l'*autoconstitution du sujet par sa propre action* ». Ce processus s'effectue dans l'expérience et l'altérité, en confrontation avec l'environnement, il « *se construit dans la résonance avec des parties de nous-même* » (Macé), un constant réaménagement de notre personne vers toujours plus d'estime de soi, de confiance en soi, vers la sagesse. S'intéresser à l'Art, le pratiquer ou l'admirer c'est vivre l'expérience esthétique qui permet cette résonance puissante.

L'activité artistique, comme celle de contemplation, nous offrent des moyens de lier l'intérieur et l'extérieur dans les étapes d'intention, d'impression, d'expression et de relation (Forestier R). La tension entre l'individu et le milieu dans la pratique artistique fait naitre de nouvelles possibilités d'individuation, nous incite à vivre des expériences personnelles nouvelles et à nous approprier les expériences des autres qui nous feront mûrir.

*Des activités artistiques pour favoriser le vivre-ensemble*

Proposer une activité artistique, une visite au musée, un rendez-vous au théâtre, des places de cinéma m'apparait toujours pertinent dans un centre socioculturel pour les effets possibles sur l'individu décrits précédemment. L'expérience artistique est profitable à l'individu mais ce processus est également bénéfique au vivre ensemble comme nous l'avons constaté avec le projet Inside Out. Une personne épanouie sera ouverte d'esprit, sans peur, prête à aller à la rencontre de l'autre et trouver sa place dans le monde. Son intégration sera facilitée. Le lien social et donc la cohésion sociale peuvent donc s'en trouver améliorés.

Lefebvre parle du moment utopien dans la création : l'action de l'artiste est de transfigurer la réalité, de la montrer sous un angle différent. Le contemplateur peut donc y dégager une liberté, un sens. Ce sens peut être différent selon les personnalités qui lisent l'œuvre. L'expérience esthétique peut réunir, une œuvre peut satisfaire de nombreuses individualités, les réunir sous l'égide esthétique. Le contemplateur peut être ramené à une partie de lui-même depuis une toile d'un artiste étranger, une chorégraphie d'un opposant dans la vie politique, une personne âgée touchée par un dessin d'enfant, un adolescent ému par une chanson dont il ne comprend pas les paroles. L'expérience esthétique à cette faculté de rassembler la pluralité (Kerlan) des points de vue divers et variés, de créer l'unité car elle touche à ce que nous avons de commun.

*Un atelier pour goûter à la liberté*

Lefebvre dira que la création ne peut s'effectuer qu'en périphérie du système. Offrir une expérience esthétique à nos adhérents c'est aussi leur donner la chance de vivre un moment hors cadre. L'Art procure un espace-temps où le désir surpasse la norme, où la liberté et le plaisir sont les maîtres-mots. Proposer une activité peinture ouvre la voie du plaisir sensoriel, de l'expression libre, de l'improvisation, de l'expression naïve ou réfléchie. Le cadre et la posture de l'animateur doivent donc être pensés ainsi, ne pas imposer, guider si besoin mais laisser le champ des possibles ouvert. Libéré de la norme, l'individu peut s'ouvrir, lâcher-prise, s'exprimer sans contrainte, sans limite et donc avec authenticité. Cet espace-temps de la création engage l'individu dans une mise à nu, sans la préoccupation du regard et du jugement de l'autre. Se rendre au musée ou au spectacle permet de constater l'ampleur des possibles et de changer de rapport à l'Être et au monde (Sibony). Un rapport plus positif, inclusif, bienveillant, qui peut redorer le sens de la vie.

Ce Projet Inside Out propose une expérience esthétique tout à fait pertinente et qui apporte du sens aux individus et au groupe. Différentes caractéristiques de ce projet artistique le rendent accessible à tous et offrent des bienfaits importants aux participants. Le contexte de crise sanitaire tout à fait particulier marque les esprits autant que les corps, le sens de ce projet prend alors une autre consistance. Les contraintes, la solitude et la monotonie pèsent sur le psychique, l'événement créé par cette mosaïque est alors vécu plus intensément. La valorisation des individus, le lien social rétabli, l'expérience humaine et esthétique forte apporte espoir et incite les protagonistes à se projeter davantage. Cet environnement devenu hostile peut tout de même encore procurer du plaisir, éveiller les sens et la pensée à travers l'Art. Ce projet révèle l'importance de cet outil qu'est le média artistique pour le bien-être de tous. Tous les effets pertinents de l'activité artistique permettent de réinjecter du sens dans la vie des habitants d'où l'intérêt de l'Art dans l'action socio-éducative. On pourrait conclure que Dostoïevsky est proche de la réalité lorsqu'il énonce « *la beauté sauvera le monde* ».

Julia

## *Bibliographie*

Dewey J., 1934-2021, *L'art comme expérience,* Folio Essai.

Forestier R., 2007, *Tout savoir sur l'Art-thérapie,* Favre.

Hess R, 2009, *Henri Lefebvre et la pensée du possible, théorie des moments et construction de la personne*, Economica, Anthropos.

Maslow A. H., 1968-2020, *La psychologie de l'Être,* Fayard.

Macé M., 2011, *Façon de lire, manière d'être*, Gallimard « NRF ».

Simondon G, 1997, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Milon.

## *Sitographie*

Delory-Momberger et Bourguignon J-C, 2020, *Médialités biographiques, pratique de soi et du monde*, Le sujet dans la cité, n°9, p.17 à 26, https://www.cairn.info/revue-le-sujet-dans-la-cite-2020-1-page-17.htm.

Kerlan A., 2013, *A la source éducative de l'Art*, Staps, n°102 p. 17 à 30, https://www.cairn.info/revue-staps-2013-4-page-17.htm

Kerlan A., 2007, *L'art pour éduquer, la dimension esthétique dans le projet de formation post-moderne*, Education et Société, n°19, p.83 à 97, https://www.cairn.info/revue-education-et-societes-2007-1-page-83.htm

**UNIVERSITÉ Paris 8 Vincennes-Saint-Denis**
**Master : sciences de l'éducation**
**Parcours : Éducation tout au long de la vie**

Présenté par :

EL HAGE Ivan

Matière : Sémiotique, pratique et clinique
Enseignant : Mr. Pierre Johan Laffitte
Année universitaire : 2020-2021
Date : 30 Mai 2021

## Cadre d'analyse

## Contexte de l'étude et objet de recherche

Pour bien comprendre le sujet de l'étude, il est intéressant d'exposer dans un premier temps le contexte de l'étude : l'explosion de Beyrouth et ses conséquences qui touchent toute la communauté, ainsi que de présenter et de montrer la nécessité de la santé mentale et du soutien psychosocial dans les situations d'urgence.

### 1- Le contexte Libanais

La Méditerranée orientale est sujette aux catastrophes en raison de ses instabilités et troubles politiques accrus, et à l'augmentation des guerres et du terrorisme dans la région[1].

Le Liban est un petit pays d'une superficie de 10 425 km2 de cette région. La population totale du pays est estimée à environ 6 millions, dont 40 % ou 2,4 millions de personnes habitant à Beyrouth et dans sa banlieue.

Depuis sa fondation en 1920, le Liban a traversé plusieurs crises géopolitiques (la chute de l'empire Ottoman, les guerres du golfe, les conflits israélo-arabes, etc.) et il a connu également une guerre civile qui a duré 15 ans entre 1975 et 1990, une occupation israélienne entre 1982 et 2000 et la guerre dite des trente-trois-jours pendant l'été de l'année 2006[2].

De plus, le Liban est actuellement gravement touché par la guerre civile syrienne qui dure depuis 2011. L'afflux de réfugiés syriens, qui dépasse maintenant 1 millions de personnes, a eu un impact sur le système socioéconomique et de soins de santé du pays, et sa capacité à faire face efficacement aux besoins d'urgence croissants[3].

Les problèmes politiques, socioéconomiques et financiers continus, associés à des infrastructures médiocres et services publics sous-financés, ont exacerbé la vulnérabilité du gouvernement libanais[4].

---

[1] Al-Hajj, Samar; Abou-El-Hassan, Hadi; Khalil, Lana; Kaafarani, Haytham; El Sayed, Mazen (2020). Hospital disaster and emergency preparedness (HDEP) in Lebanon: A national comprehensive assessment. International Journal of Disaster Risk Reduction. P. 1-9.

[2] Irani, George Emile (2008). Pulling Lebanon together. The European Institute of the Mediterranean. Barcelona.

[3] Lefèvre, Raphaël (2014). The Roots of Crisis in Northern Lebanon. Carnegie Middle East Center. Beyrouth.

[4] Gaub, Florence (2015). Lebanon's civil war: seven lessons forty years on. European Union Institute for Security Studies. Paris.

La détérioration rapide de la situation économique depuis septembre 2019 a fait perdre plus de 300% à la monnaie locale, la livre libanaise.

Par conséquent, le taux de pauvreté de la population est passé de 28% à 55%, et l'extrême pauvreté est de 23 %. La part de la population à revenu moyen a diminué de 57 % à moins de 40 % entre 2019 et 2020.

Les taux de pauvreté et de vulnérabilité actuels vont probablement augmenter pendant les prochaines années en raison de la corruption, du manque de réformes politiques et socioéconomiques, des conséquences de la Covid-19 et de l'impact de l'explosion du port de Beyrouth affectant particulièrement les emplois, revenus et la disponibilité et les prix des aliments et des biens de première nécessité[5].

L'histoire du Liban est riche en conflits et destructions depuis un grand nombre d'années. Son peuple a souffert régulièrement de violences, d'insurrections de classe et de combats intercommunautaires qui ont parfois entraîné des massacres et des déplacements forcés des populations. Les facteurs politiques, financiers, économiques, sociaux, idéologiques et la corruption ont fortement contribué à cette histoire de conflit et de violence et menacent et freinent toujours le développement socio-économique, politique et culturel du pays[6].

### 1.1- L'explosion du port de Beyrouth

Le 4 Aout 2020 aux alentours de 18 h, deux explosions successives ont eu lieu dans le port de Beyrouth à cause d'une déflagration et détonation de 2 750 tonnes de nitrate d'ammonium ayant une masse équivalente à presque 90 tonnes de TNT, qui ont été stockés depuis 2014 dans le port[7].

Les explosions ont été ressentie en Turquie, Syrie, Israël, Palestine et à Chypre, à plus de 240 km du Liban. Elles sont considérées comme les explosions artificielles non nucléaires les plus puissantes de l'histoire.

[5] ESCWA (2020). Poverty in Lebanon: solidarity is vital to address the impact of multiple overlapping shocks. ESCWA. Beyrouth.

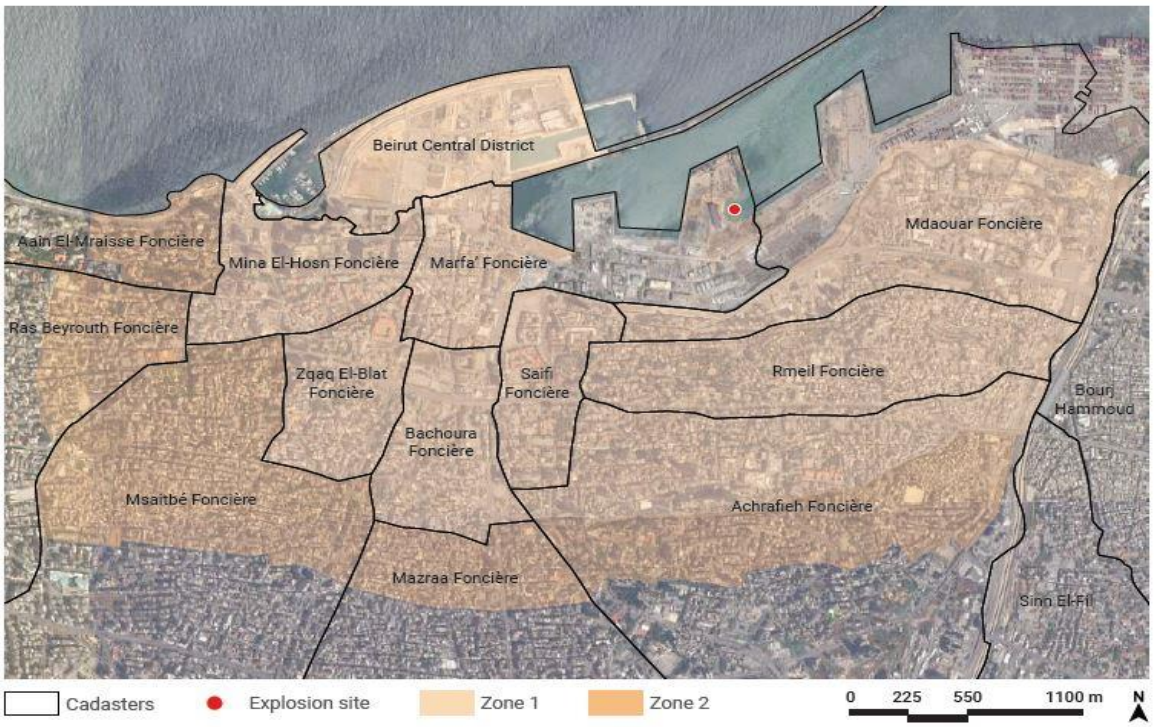
[6] International Center for Transitional Justice (2013). Lebanon's Legacy of Political Violence: A Mapping of Serious Violations of International Human Rights and Humanitarian Law in Lebanon, 1975–2008. International Center for Transitional Justice (ICTJ). Beyrouth.

[7] Sleiti, Ahmad (2020). Beirut explosion 2020 -Ammonium nitrate disasters graphical data. Qatar University. Doha.

Ces explosions ont eu des conséquences dramatiques sur la population libanaise déjà touchée par de multiples crises. Elles ont généré des ondes de choc sismiques dans un rayon de 10 km qui ont secoué le sol, brisé les fenêtres, et détruit des milliers de bâtiments à Beyrouth et dans sa banlieue et eu d'énormes dommages sur le secteur économique et sanitaire des villes touchées.

- Schéma 1 : Le port de Beyrouth post-explosion, le 5 aout 2020[8]

[8] BBC (2020). Beirut explosion: Before-and-after images. https://www.bbc.com/news/world-middle-east-53680772.




- Schéma 2 : évaluation des bâtiments endommagés par l'explosion[9]

Le dernier rapport du gouvernement sur l'explosion daté du 26 Octobre 2020 a recensé plus de 200 morts et 6 500 blessés, ainsi que neuf disparus. Plus de 300 000 personnes ont également perdu leur logement et sont désormais déplacés, avec des dégâts matériels estimés à plusieurs milliards de dollars. Il faut noter que la majorité des citoyens affectés par l'explosion n'a pas les moyens de reconstruire son logement ou de louer un nouveau logement[10].

## 1.2- Le modèle écologique de Bronfenbrenner

Le psychologue Urie Bronfenbrenner a développé la théorie du système écologique, qui est une théorie de la psychologie du développement, et qui a également été appelée la théorie de socialisation et la théorie des systèmes bioécologiques.

Le mot écologie est d'origine grecque (oikos logos). Oikos signifie maison ou environnement et logos signifie savoir ou connaissance. Ainsi, l'écologie en sociologie est la science qui étudie

[9] Mansour, Elie; Abi Sleiman, Georges (2020). Beirut Municipality Rapid Building-level Damage Assessment. Municipality of Beirut and UN-Habitat. Beyrouth.
[10] Sleiti, Ahmad (2020). Beirut explosion 2020 -Ammonium nitrate disasters graphical data. Qatar University. Doha.

les interactions ou les relations que les humains ont avec l'environnement dans lequel ils vivent[11].

En effet, Bronfenbrenner a développé sa théorie des systèmes écologiques dans le but de définir et comprendre le développement humain dans le contexte du système de relations qui forme l'environnement de la personne.

Cette théorie est axée sur la qualité et le contexte de l'environnement de l'enfant, qui essaye d'expliquer comment le développement humain est influencé par différents types de systèmes environnementaux[12].

Vardhini et Krishna Katragadda déclarent à ce sujet que le modèle socio-écologique devrait être utilisé plus souvent comme base d'intervention car il prend en considération les aspects sociaux, physiques et culturels d'un environnement qui peuvent avoir un impact sur la santé. Selon eux, ces aspects sont essentiels à inclure dans toute intervention[13].

Bronfenbrenner déclare également qu'au fur et à mesure que l'enfant grandit, l'interaction avec ses environnements devient plus complexe à cause du développement de ses structures physiques et cognitives. De plus, selon ce psychologue, le développement de l'individu et la socialisation sont influencés par différents environnements avec lesquels cet individu est en relation active[14].

Ce modèle se concentre également sur plusieurs niveaux d'influence de l'environnement, ce qui permet d'élargir les options d'interventions.

Ainsi, selon la théorie initiale de Bronfenbrenner, l'environnement est composé de cinq couches de systèmes : l'onto-système, le microsystème, le méso-système, l'exo-système et le macro-système, qui interagissent de manière complexe et peuvent à la fois affecter et être affectés par

[11] Ramade, François (2012). Éléments d'écologie- Écologie appliquée : action de l'Homme sur la biosphère. Paris. Dunod.
[12] Bronfenbrenner, Urie (1979). The ecology of human development: Experiments by nature and design. Cambridge. Harvard University Press.
[13] Vardhini Katragadda, Haritha; Krishna Katragadda, Jay (2018). Prescription Drug Abuse in the United States of America and a Proposed Multilevel Intervention Based on Social Ecological Model. International Journal of Scientific Study. P. 103-105.
[14] Bronfenbrenner, Urie (1979). Ibid.

le développement de la personne. Bronfenbrenner a ensuite ajouté une sixième couche, ou dimension, qui comprend l'élément du temps et qui est le chrono-système[15].

L'onto-système ou les facteurs intra-personnels ou individuels font référence aux ensembles des caractéristiques, attitudes, compétences, connaissances, expériences, vulnérabilités et des déficits innés et acquis de l'individu qui influencent ses comportements[16].

Selon Berk, un microsystème est un schéma d'activités, de rôles et de relations interpersonnelles vécues par la personne en développement dans un contexte donné. Berk ajoute que le microsystème est l'environnement le plus proche pour un individu et comprend les structures avec lesquelles il a des contacts directs (ex : les camarades à l'école, les clubs de sport, les clubs académiques, l'école, la maison, la famille, les groupes de jeunes)[17].

Christensen explique qu'à ce niveau, les relations entre les personnes se font de deux manières, de l'individu vers l'individu. Ainsi, par exemple, les parents influencent le comportement et les croyances de leurs enfants, mais l'enfant peut également influencer les croyances et le comportement des parents. Bronfenbrenner appelle cette influence bidirectionnelle et il souligne que de telles relations existent dans tous les environnements[18].

Le méso-système, quant à lui, comprend les liens et les processus prenant place entre deux ou plusieurs paramètres contenant la personne (par exemple, les relations entre maison et école et école et lieu de travail)[19].

Christensen définit le méso-système comme un système qui englobe l'interaction des différents environnements dans lesquels l'individu se trouve, comme par exemple, les connexions entre l'enseignant d'un enfant et les parents ou l'église de l'individu et son quartier[20]. En d'autres termes, un méso-système implique l'interaction entre les différents microsystèmes dans lesquels les individus sont intégrés.

---

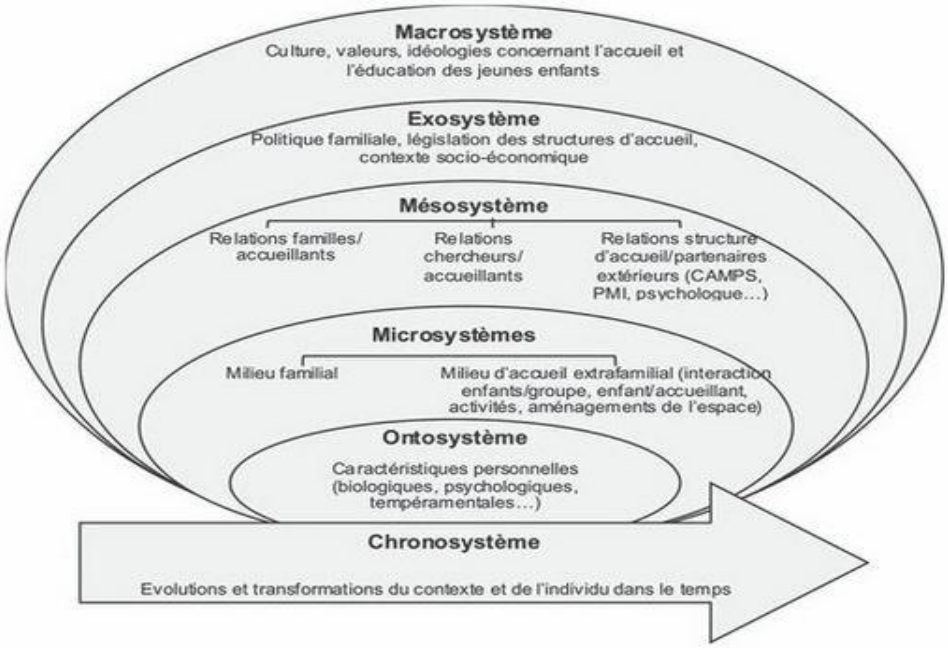
[15] Bronfenbrenner, Urie (1985). Developmental ecology through space and time: A future of perspective. American Psychological Association.
[16] Smith, Andrew (2017). Utilizing the social ecological model to address drinking behaviors among college students participating in NCAA division I non-revenue generating sports. Kentucky
[17] Berk, Laura (2000). Child Development. Allyn & Bacon. Boston.
[18] Christensen, Jonas (2010). Proposed Enhancement of Bronfenbrenner's Development Ecology Model. Education Inquiry. P. 117-126.
[19] ANSEM (Agence nationale de l'évaluation et de la qualité des établissements et services sociaux et médicaux-sociaux) (2018). Personnes handicapées : Recommandations de bonnes pratiques professionnelles. Paris.
[20] Christensen, Jonas (2010). Ibid.

L'exo-système fait référence aux microsystèmes dans lesquels les individus sont impliqués mais pas directement intégrés. Par exemple, pour un enfant la relation entre le domicile et le lieu de travail des parents, pour un parent les relations entre l'école et le groupe de quartier.

Quant au macro-système, c'est la couche la plus externe de l'individu, qui englobe les valeurs, cultures, croyances, traditions et lois. Le macro-système influence également tous les autres systèmes.

Enfin, le chrono-système, ajouté plus tard, représente une dimension temporelle qui influence le fonctionnement de tous les niveaux des systèmes écologiques. De plus, le chrono-système peut faire référence aux dimensions temporelles à court et à long terme au cours d'une vie, ainsi que la dimension temporelle socio-historique du macro-système dans lequel vit l'individu[21].

Le schéma ci-dessous (Schéma 2) explique en détails le modèle socio-écologique de Bronfenbrenner.




- Schéma 3 : Le modèle socio-écologique de Bronfenbrenner[22]

[21] ANSEM (2018). Ibid.

[22] Bronfenbrenner, Urie (1979). The ecology of human development: Experiments by nature and design. Cambridge. Harvard University Press.

Le développement optimal et le bien-être des enfants sont influencés par plusieurs facteurs y compris la famille, l'entourage, la communauté, les services, les structures, les valeurs, la culture, les dimensions socioculturelles et politiques, etc.

Le modèle socio-écologique illustre l'importance des réseaux et structures des personnes qui entourent les enfants, préservant leur bien-être psychosocial et soutenant leur développement optimal.

Les couches qui forment ce modèle sont responsables des besoins, de la protection, de l'apprentissage, de l'appartenance, de l'identité et de l'adaptation des enfants face aux catastrophes et aux situations d'urgence[23].

Le modèle socio-écologique développé par Bronfenbrenner est donc une théorie qui va me permettre d'explorer et d'analyser les différentes conséquences de la catastrophe de Beyrouth qui affectent le développement, le bien-être et la santé mentale des individus, notamment des enfants[24].

De plus, ce modèle est un moyen de présenter visuellement, étudier et examiner les interventions de santé mentale et de soutien psychosocial qui ciblent les enfants, les familles et la communauté, pour générer des changements et étudier leur efficacité.

[23] Snider, Leslie; Hijazi, Zeinab (2018). Community-based MHPSS in humanitarian settings: three-tiered support for children and families. UNICEF. New York.
[24] Wloch, K; Ksiazek, P; Warchol-slawinska, E; Drop, B; falkownski, A (2014). Drug addiction: relationship to the Ecological Health Model and social interactions. WELLNESS AND SOCIETY. Lublin.

## Bibliographie


Al-Hajj, S., Abou-El-Hassan, H., Khalil, L., Kaafarani, H., & El Sayed, M. (2020). Hospital disaster and emergency preparedness (HDEP) in Lebanon: A national comprehensive assessment . *International Journal of Disaster Risk Reduction* , 1-9.

Berk, L. (2000). *Child Development.* Boston: Allyn & Bacon.

Bronfenbrenner. (1979). *The ecology of human development: Experiments by nature and design.* cambridge: Harvard University Press.

Bronfenbrenner, U. (1979). *The ecology of human development: Experiments by nature and design.* Cambridge: Harvard University Press.

Christensen, J. (2010). Proposed Enhancement of Bronfenbrenner's Development Ecology Model. *Education Inquiry*, 117-126.

ESCWA. (2020). *POVERTY IN LEBANON: SOLIDARITY IS VITAL TO ADDRESS THE IMPACT OF MULTIPLE OVERLAPPING SHOCKS.* Beyrouth: ESCWA.

Gaub, F. (2015). *Lebanon's civil war: seven lessons forty years on.* Paris: European Union Institute for Security Studies.

Irani, G. E. (2008). *PULLING LEBANON TOGETHER.* Barcelone: The European Institute of the Mediterranean.

Lefèvre, R. (2014). *The Roots of Crisis in Northern Lebanon.* Beyrouth: Carnegie Middle East Center.

Mansour, E., & Abi Sleiman, G. (2020). *Beirut Municipality Rapid Building-level Damage Assessment.* Beyrouth: Municipality of Beirut and UN-Habitat.

Ramade, F. (2012). *Éléments d'écologie- Écologie appliquée : action de l'Homme sur la biosphère.* Paris: DUNOD.

Sleiti, A. (2020). *Beirut explosion 2020 -Ammonium nitrate disasters graphical data.* Doha: Qatar University.

Smith, A. (2017). *Utilizing the social ecological model to address drinking behaviors among college students participating in NCAA division I non-revenue generating sports.* Kentucky: University of Kentucky.

Snider, L., & Hijazi, Z. (2018). *COMMUNITY-BASED MHPSS IN HUMANITARIAN SETTINGS : THREE-TIERED SUPPORT FOR CHILDREN AND FAMILIES.* New York: UNICEF.

Vardhini Katragadda, H., & Krishna Katragadda, J. (2018). Prescription Drug Abuse in the United States of America and a Proposed Multilevel Intervention Based on Social Ecological Model. *International Journal of Scientific Study*, 103-105.

Wloch, K., Ksiazek, P., Warchol-slawinska, E., Drop, B., & falkownski, A. (2014). *Drug addiction: relationship to the Ecological Health Model and social interactions.* Lublin: WELLNESS AND SOCIETY.

Université Paris 8

# Les notions de collaboration, de coopération et d'horizontalité dans le cadre de construction de projets professionnels de jeunes non scolarisés dans des villages et bidonvilles au Maroc

Par

Basma Benchaou

Numéro d'étudiant : 19011804

Master 2 en sciences de l'Education, Mention Education Tout au Long de La Vie

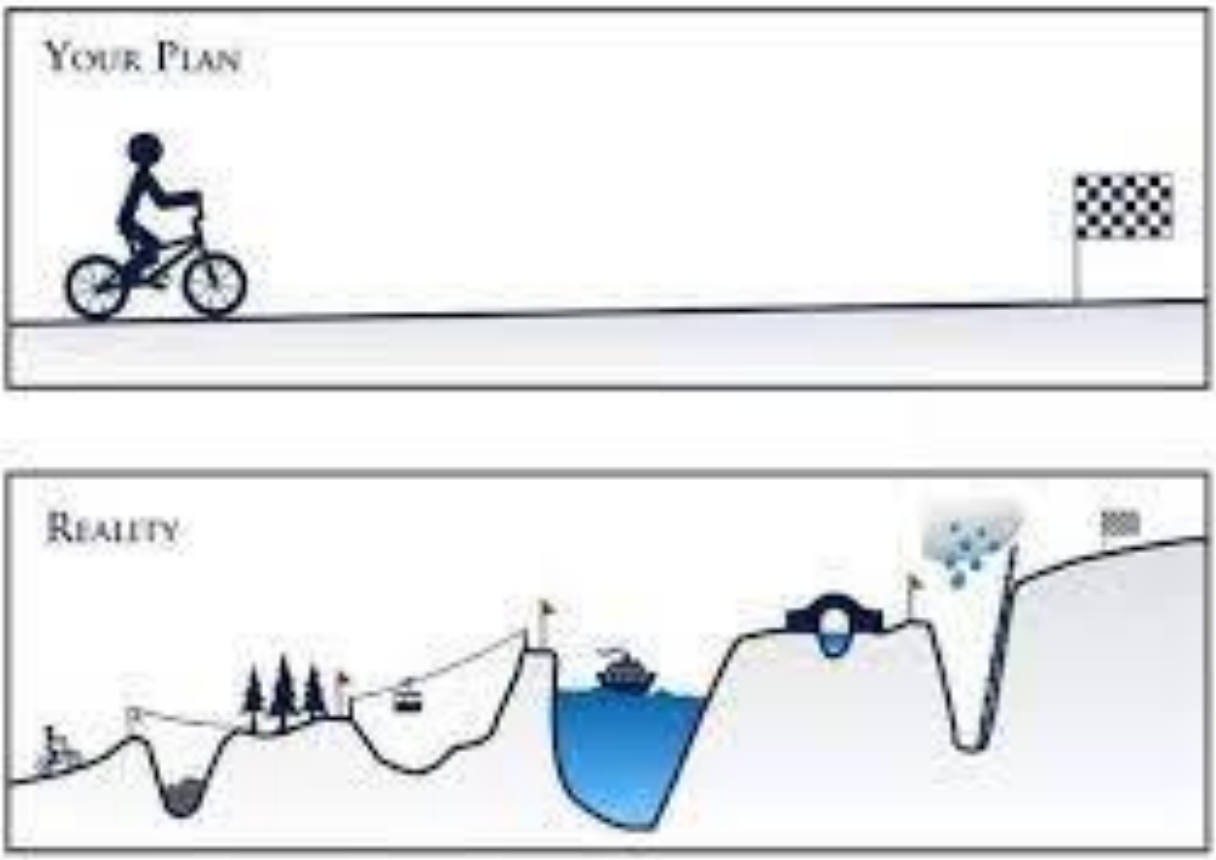
Institut de l'Enseignement à Distance

Travail Proposé au Pr. Pierre Johan Laffitte

Dans le cadre de l'UE : Sens, Ethique et Pertinence

Mai 2021

Voilà comment je peux résumer mon travail de recherche de ces deux années :



J'aimerais profiter de ce texte pour prendre un temps de pause, comme quand on se met debout devant un arrêt d'autobus, nos idées vagues vont et viennent dans cette attente qui parfois semble interminable. On a parfois même le temps de refaire le monde, monter une révolution que l'on a vite fait d'étouffer au moment où l'engin se dresse devant nous, ouvrant une porte nous invitant à y pénétrer et par la même occasion à retourner dans l'univers que l'on s'est construit.

Je souhaiterais donc, dans cet arrêt d'aujourd'hui, parler de ce que je fais actuellement et en même temps de mon travail de recherche. Au départ, quand j'avais commencé ce Master, les deux étaient intimement liés : en tant que maman homeschooler / unschooler et voyant le potentiel de ces méthodes d'apprentissages – d'éco-formation – je souhaitais voir cela se généraliser dans les milieux de grande pauvreté, reculés parfois et parfois même en pleine ville. Au lieu de leur imposer le cadre scolaire qui jusqu'à aujourd'hui n'a pas fait de preuves réelles dans ces milieux-là. On pouvait alors partir de l'existant et construire une instruction adaptée à leurs besoins et respectant leur individualité.

C'est ainsi que je m'étais naturellement dirigée vers les pédagogies nouvelles : dans un premier temps Montessori puis Freinet avant de plonger dans le grand océan de l'histoire des pédagogies[1]. Bouleversée par tout ce que j'y avais découvert, j'ai décidé d'ouvrir mon propre centre basé sur la pédagogie Montessori pour accueillir les enfants homeschooler. Je pense que ce point-là a été le premier venu creuser petit-à-petit le fossé entre mon travail actuel et ma recherche.

De l'autre côté, celui de ma recherche, je réalisai qu'il y avait un travail à faire d'une part sur les parents et leur éducation et d'autre part sur les enfants eux-mêmes. Il s'agissait de travailler sur la parentalité et sur la construction de confiance en ce que les enfants apprenaient déjà.

Alors, j'ai décidé de rencontrer des groupes de mamans d'enfants et de jeunes non scolarisés pour voir dans une certaine bienveillance et dans un esprit freinetien quelles étaient les problématiques auxquelles elles étaient livrées avec leurs enfants et comment co-construire de manière horizontale un projet éducatif structuré avec et pour leurs enfants.

[1] Merci à Philippe Meirieu et à son siteweb très complet : www.meirieu.com

J'ai rencontré deux groupes pour commencer « l'expérimentation » : le premier groupe était celui de mamans d'adolescents ayant quitté l'école pour des raisons diverses et variées. Il me semble d'ailleurs important à ce stade du récit d'expliquer comment je les ai rencontrées.

Dans mon centre, j'ai recruté une jeune femme pour cuisiner (les enfants restent ici à l'heure des repas), faire un grand ménage hebdomadaire et garder mon fils de 20 mois si nécessaire[2]. Agée de 25 ans, elle-même avait quitté l'école à 15 ans pour se marier avec un homme plus âgée qu'elle d'une dizaine d'années. Habitant dans un bidonville mais heureuse dans son mariage avec ses enfants, elle m'avait dit que des cas comme le sien, il y en avait beaucoup et surtout autour de l'âge de 15 ans, une période sensible. Lui ayant expliqué mon projet de recherche, elle m'a dit que dans son village d'origine - ayant été précédemment un bidonville – elle connaissait un groupe de mamans dont les enfants maintenant jeunes adolescents n'allaient plus à l'école et qu'elle pouvait me les faire rencontrer, ce que j'acceptais avec joie. C'est ainsi que j'ai été présentée à ces dames dans un cadre informel, chez la mère de la jeune femme autour d'un théet de petits gâteaux pour parler d'elles et de leurs enfants.

Avec du recul, je réalise que ce cadre-là leur a permis de s'ouvrir à moi plus facilement pour me parler de leur vie personnelle et ainsi m'expliquer comment et pourquoi leurs enfants s'étaient retrouvés dans ces situations. Ce qui m'avait le plus interpellée c'est l'urgence dans laquelle se trouvaient ces femmes, nageant dans la peur de la drogue et de la délinquance dans laquelle leurs enfants pouvaient se retrouver et qui pesait sur leurs têtes comme une guillotine prête à trancher à tout moment.

Ce qui sortit de ce premier entretien était qu'il y avait un besoin réel d'information sur les différents dispositifs en marge de l'école déjà mis en œuvre par l'état ou différentes associations afin de « sauver » ces enfants livrés à la délinquance et leur apporter un avenir professionnel.

La suite était de rencontrer leurs enfants pour voir comment ils voyaient leur propre apprentissage et la suite de leur vie… pour le moment, à cause de plusieurs événements extérieurs que je ne pourrai énumérer que dans une note de bas de page[3], nous n'avons

[2] La nounou-cuisinière-ménagère est une sorte de « package » bien connu chez nous.

[3] J'ai eu le fameux Corona, suivi de ce qu'on appelle le covid long qui m'a réellement handicapé pendant plusieurs semaines : j'avais des vertiges continus, perte de mémoire et très mauvaise concentration. Je ne pouvais pas tenir une conversation de plus de cinq minutes… Aujourd'hui les vertiges sont en diminution, moins de perte de mémoire mais toujours du mal à me concentrer longtemps sur quelque chose
Il y a eu aussi un décès dans la famille d'une des dames du groupe
Puis le Ramadan est arrivé aux portes ce qui a rendu les mamans complètement indisponibles

toujours pas réussi à organiser un second entretien. Toutefois, j'ai espoir que cela puisse être faisable à la fin de ce mois-ci.

Parlons maintenant du second groupe, celui qui m'a le plus marquée. Lors d'une formation que j'avais organisée dans mon centre, j'ai rencontré une jeune psychomotricienne qui travaillait dans une association avec des enfants handicapés, à 100 km de Marrakech, dans une petite ville en construction : Sid Moukhtar. Elle m'avait dit que dans cette association, il y avait un groupe de jeunes filles non scolarisées, ayant immigré dans la petite ville et qui apprenaient la couture dans l'enceinte de l'association. Ayant parlé de mon travail de recherche à la présidente, elle accepta de m'accueillir pour rencontrer ces jeunes, les écouter, écouter leurs histoires de vies et voir enfin sur quoi l'on pourrait travailler ensemble.

Avec du recul ici aussi, je peux déjà dire que le cadre de mon arrivé avait déjà fait une différence : il était formel et froid, comme si j'étais déjà dans le camp ennemi selon elles : celui de l'association et sa présidente. Pour commencer, dès mon installation à leurs côtés avec mon sourire se voulant volontairement naïf et accueillant, une vague de silence s'installa et ce dès les premières minutes. J'ai tenté de casser le silence en me présentant et en expliquant ce que je faisais là. Et je voyais bien dans leurs yeux qu'elles ne me prenaient pas au sérieux, comme si elles disaient « oh, encore une qui veut « aider » ». J'ai ensuite enchaîné en leur posant des questions sur elles et leurs parcours, sur la formation de couture dont elles profitaient dans l'association.

Nous avons passé plus de deux heures d'entretien seulement pour que je puisse comprendre ce qu'elles faisaient exactement dans leur formation, leur montrer en quoi elle pouvait être cruciale pour elles et surtout pour leur faire comprendre qu'elles pouvaient faire des choses de leurs compétences. Cependant, elles n'avaient qu'un mot en bouche : l'argent. « Sans argent, on ne peut rien » disaient-elles.

Après ces deux heures, la présidente de l'association surgit de nulle part pour me demander comment les chosent se passaient, je répondis avec un sourire que ça allait – faire connaissance prenait du temps, gagner la confiance des autres aussi. Et là, elle gronda presque les jeunes filles en leur ordonnant de me parler de leurs vies puis enchaîna : « ceux sont les filles de paysans ayant émigré de leurs villages et quitté leurs maisons à cause de la sécheresse qui s'était emparée de la région depuis quelques années. Arrivés dans cette toute petite ville en construction, sans compétences selon eux, ils se battent tous les jours pour se nourrir et vivent au jour le jour. Celle-là là, (elle pointa du doigt la plus jeune de 14 ans), ses

parents n'ont même pas de quoi lui payer un stylo (la jeune fille se recroquevilla sur elle-même comme si elle ne voulait pas qu'on le dise aussi fort), dans une telle situation, qu'est-ce qu'elles vont faire ? Alors elles sont venues ici dans l'association pour apprendre la couture ».

C'est sûr qu'avec un discours pareil, on est bien loin de l'idée de mettre en valeur ses propres apprentissages aussi formels soient-ils car en marge de l'école…

Pour revenir à ces jeunes filles qui n'avaient que ce mot en bouche : l'argent, je leur expliquai que je venais moi-même du milieu de l'entrepreneuriat[4] et je leur assurai que pour monter un projet, ce n'était pas l'argent qu'il fallait en premier mais l'idée.

Après beaucoup de difficultés, j'ai pu placer l'idée de créer une coopérative de couture. Elles pouvaient créer une page sur Facebook ou Instagram pour y partager leurs créations puis petit à petit développer vers un petit business de prêt à porter et / ou couture sur mesure. Cela ne coûtait rien de poster des photos car elles avaient toutes des smartphones et des comptes sur les réseaux sociaux. J'ai aussi créé un groupe Whatsapp pour échanger régulièrement avec elles compte tenue de la distance nous séparant. D'ailleurs, pour l'anecdote, quand j'avais demandé leurs numéros, elles disaient presque toutes ne pas avoir de Whatsapp et dès que j'ai parlé de coopérative, de travail, de perspectives, elles en avaient toutes ; « je peux utiliser celui de ma mère » disait l'une, « tiens, finalement, voilà le mien » disait l'autre.

L'histoire avec ce groupe ne s'arrête pas là (heureusement ou malheureusement) puisque la création du groupe de travail sur whatsapp a donné lieu à des échanges… des échanges de blagues et d'anecdotes… Au départ, j'avais un peu rejoins le mouvement sans trop plonger dedans, juste de quoi sympathiser puis plus tard, j'ai proposé que l'une d'entre elles (sans imposer de nom) s'occupe de créer une page sur Facebook, j'ai même transmis des références et tutoriels pour la créer. « On n'a rien compris » disait l'une, « Je ne sais pas trop… je vais regarder » disait l'autre. Et ceci n'est qu'un exemple de nos échanges car on avait aussi parlé de dresser une liste des fournitures dont elles auraient besoin pour commencer un projet de coopératives et ce, afin d'évaluer le montant du capital dont elles auraient besoin… « Ben, les fournitures, les fournitures… elles sont claires, c'est évident ce qu'il faut… ».

[4] Quelques années avant d'atterrir – plutôt amerrir - en sciences de l'éducation, j'avais fait un parcours prépa-école de commerce.

Devant cette apparente nonchalance, j'ai été complètement désorientée ; je n'ai pas l'habitude de faire face à des personnes donnant cette impression et même quand je travaillais dans l'humanitaire je rencontrais des personnes qui voulaient de mon aide… alors comment des personnes dans des situations de grande pauvreté ne s'accrochent pas à ce qui leur est présenté comme espoir de s'en sortir ? Comment ces personnes du « quart monde[5] » donnent cette impression de vouloir y rester ?

Ces questionnements m'ont fait penser à un autre entretien que j'avais eu avec un journaliste marocain très engagé dans la ville de Mohammedia et là, je vais transcrire ses termes tels quels : on parlait de la situation des bidonvilles dans la ville qui en compte le plus grand nombre au Maroc ; après que le roi avait lancé le décret de supprimer tous les bidonvilles du pays en offrant aux habitant des terrains à construire, le nombre de bidonvilles avait triplé au Maroc… il m'a dit « ces gens-là, tu as juste envie de verser un bidon d'essence chez eux et d'allumer ! »

Je trouvai ces propos très violents mais ne ils ne faisaient en réalité que traduire la violence devant laquelle on se trouve soi-même dans ce genre de terrain et aussi la violence dans laquelle ces personnes-là s'enracinent. Et là je parle plus d'une violence morale, psychique et intellectuelle. Il m'a même ajoutée que j'avançais sur un terrain miné. Lui qui d'habitude milite pour la ville a gentiment refusé de m'aider.

Après m'être entretenue avec ce second groupe, j'avais même découvert que la présidente les avait pris seulement comme façade pour que l'Etat lui donne des locaux ; elle, en réalité voulait travailler avec les enfants en situation d'handicap mental. Cette information m'avait encore plus désorientée.

[5] Vous vous doutez ici que je fais référence aux discours de l'ATD quart monde

Cette dernière expérience a remis en cause beaucoup de choses chez moi : la façon de voir mon travail de recherche et la manière avec laquelle je l'abordais. Il ne s'agissait plus d'un long fleuve tranquille mais d'un terrain glissant menant tout droit à un volcan à ébullition. Je pensais partir sur les pédagogies nouvelles et même rester dedans, je me suis retrouvée au milieu de quelque chose qui me dépassait. Et je dois avouer que jusqu'à maintenant je me demande si je veux continuer en doctorat avec le même sujet, ce qui m'embête sérieusement.

C'est ainsi que la coupure net s'est mise entre ma recherche et mon centre : Montessori ne pouvait pas grand-chose pour ces jeunes filles car pour l'instant, elles avaient besoin d'autre chose…

Après des semaines de blanc total dans mon esprit, de quelques lectures, de discussions avec mes camarades soit par téléphone ou dans les forums, le désarroi et toutes les autres émotions liées à cela s'étaient apaisées. En effet, je compris déjà ce que voulait dire le journaliste quand il parlait de « terrain miné » ; le tout tourne autour du fait d'aider des gens qui paraissent ne pas vouloir s'aider eux-mêmes.

Je dois dire que mon but n'avait jamais été de me placer en « maîtresse » sachant mieux qu'eux mais d'apporter une présence bienveillante et créer une relation assez forte pour avancer de manière horizontale et collaborative.

Je me suis toutefois très vite heurtée à la difficulté d'installer cette horizontalité avec les jeunes filles de Sid Moukhtar. En fait, je réalise que je m'étais retrouvée devant des personnes brisées mentalement par la pauvreté, non plus dans le sens financier mais aussi la pauvreté d'histoire, de repères, de racines comme le soulignait Joseph Wresinski[6]. Cela en arrive jusqu'à l'autodestruction de tout rêve et le sabotage de tout projet. C'est comme si on ne pouvait ni rêver ni planifier quoi que ce soit quand on avait atteint le seuil de la misère.

La conférence d'Yves Cohen[7] était alors arrivée au bon moment; l'idée que son travail était en cours m'avait captivée puisque toujours en ébullition tout comme ma propre recherche. Même si je ne suis pas sure qu'il arrive vraiment à voir ces phénomènes d'horizontalité avec le plus

[6] Voir : Joseph Wresinski : « culture et grande pauvreté » https://doi.org/10.3917/retm.235.0009

[7] « Expériences de l'horizontalité dans les années 2010 : se passer des chefs dans les mouvements sociaux et les activités collectives du quotidien » - le 8 Février 2021, IED, Université Paris 8.
lien de l'enregistrement de la conférence : https://zoom.us/rec/share/E9oizMr7YArYxS-vZI8IaHtRJ5v8Tz5Ja5V7OIzf9KIKieeil7zybtwEHyixsNIY. (Code secret : a16RF.*5)

de neutralité possible ou au moins en plaçant chaque expérience dans son contexte socio-culturel (ou alors ne l'ai-je peut-être pas vu !), il n'empêche qu'il m'a permis de poser des mots sur mes ressentis et des phénomènes que je voyais avec le groupe de jeunes filles qui paraissaient nonchalantes et absentes, elle m'a ouvert les yeux sur l'horizontalité et m'a fait comprendre les différents contextes où elle a eu lieu mais elle m'a également ouvert à une autre façon de penser plus critique : me demander si dans ce genre de contexte, la présence d'un chef ne serait pas plutôt plus seine voir indispensable, en tout cas dans un premier temps ? Est-ce qu'on peut vraiment se passer d'un maître, d'un chef, d'un guide dans les milieux de misère que j'ai côtoyé, dans des milieux où le fait d'être livré à soi-même représente justement toute la problématique empêchant peut-être les personnes d'avancer tant bien que mal ? Et quand je parle de se passer de chef, je le dis pour toute activité aussi minuscule que passer un coup de fil ou poser une question parce qu'on n'a pas compris…

J'ai alors eu une esquisse de réponse lors d'une autre conférence, celle de Vincent Ranaivo[8]. Il y a en effet « une urgence d'éduquer » qui devient « une éducation dans l'urgence » et c'est ainsi le serpent qui se mord la queue : l'éducation est synonyme d'émancipation et de libération des chaînes de la misère mais en même temps, dans des milieux de misère l'on se retrouve bien trop vite dans l'urgence du moment, celle du maintenant tout de suite, il s'agit de répondre à des besoins immédiats ; alors comment espérer tendre vers cette éducation émancipatrice si les personnes en face dans leur souffrance sont incapables de voir plus loin que le bout de leur nez ? Je ne dis bien sûr pas cela dans un sens de dénigrement mais pour exprimer jusqu'où mène la misère (ou pas !).

J'ai compris alors que l'intervenant extérieur, celui venu initialement pour « aider » devra d'abord réaliser un travail très en amont qui est de s'intégrer à ce groupe avec ses propres codes et particularités. Dans ce genre de milieu, c'est la relation de confiance qui prime ; pour aller vers de l'horizontalité dans les relations et la construction de projets, il faut d'abord soigner la proximité. Vincent dans la conférence disait qu'il était allé jusqu'à consommer des substances illicites, un peu peut-être pour dire « je suis dans la même mouise que vous ». J'ai donc compris que cette notion de proximité n'avait pas été instaurée avec les jeunes filles du second groupe pour plusieurs raison, la première étant la distance géographique puis la

[8] « « Urgence d'éduquer : s'éduquer dans l'urgence », l'expérience du squat des Veyettes à Rennes ». Conférence ayant eu lieu de 30 Maris 2021 à Paris 8.
Lien de l'enregistrement Zoom : https://zoom.us/rec/share/DIzVvWgG_0GIhNrZR1G8k_J4MIuxESjss-3TWbD2sn_zsXDx8-FtZ-y.a.1fMA38eWyyZMre-
(Code secret : 4KFcbzR)

manière avec laquelle j'avais été présentée à elle : il y avait déjà une sorte de hiérarchie qui s'était installée de manière intrinsèque et informelle. En effet, la présidente de l'association dans laquelle se trouvait ce groupe avait réuni ce dernier de manière formelle et avait parlé de moi comme une sorte de « sauveuse » qui allait les sortir de leur situation. Bref, on a mal commencé.

Aujourd'hui, je vois les choses d'un autre angle et continue mon travail en essayant de rééquilibrer la relation avec elles même si la distance n'aide pas. Je verrai d'ici l'été ce que cela aura comme résultat. Et la suite – positive je l'espère - s'écrira bientôt, alors retrouvez-moi et mes aventures de chercheuse dans quelques mois à l'intérieur de mon mémoire de fin d'études.

Basma.

# Langues, sens, ethique et pertinence

**Pierre Johan Laffitte**

**2ème semestre – UE2 EC2 – DNA2EDG3**

Master 1 Sciences de l'éducation - ETLV
2020/2021

Barbara VERITE
Etudiant n° 20019508

Université de Paris VIII
IED Master 1 ETLV

# Table des matières

Préambule ..... 1

1. Le quoi de neuf ? ..... 1
2. Une réunion de direction en DSDEN ..... 1
3. L'intérêt d'un quoi de neuf en milieu professionnel ..... 2

Conclusion ..... 3

Annexe 1 : règlement intérieur de la DSDEN « FREINET » ..... 3

## Préambule

Durant la visioconférence du 16 avril 2021, animée par Pierre Johan Laffitte dans le cadre du séminaire « Langue, sens, éthique et pertinence », a été abordée la question de la pédagogie institutionnelle. Notre conférencier a animé cette réunion en ayant recours à des outils pédagogiques propres à Célestin Freinet dont celle du Quoi de neuf ? Pendant les échanges, des étudiants ont fait part de leur réflexion sur l'utilisation de ces méthodes pédagogiques.

D'un seul coup, je me suis dit que les discussions touchaient uniquement les domaines éducatifs, associatifs, et de loisirs. Et si ces outils de pédagogie institutionnelle étaient mis en œuvre au sein de mon travail. Je pense ici plus précisément au Quoi de neuf qui trouverait toute sa place dans notre réunion de direction hebdomadaire où les collègues, et moi-même, en ressortons parfois avec un sentiment de frustration voire de colère.

## 1. Le quoi de neuf ?

Le quoi de neuf est un outil de pédagogie institutionnelle initiée par Célestin Freinet[1] puis développée par Fernand Oury[2]. Ce Quoi de neuf, appelé aussi entretien du matin, consiste en un moment où les enfants en classe peuvent parler librement. Ces réunions peuvent avoir lieu quotidiennement ou uniquement deux à trois fois par semaine. Les enfants s'y inscrivent généralement à l'avance. La parole est donnée librement par l'enseignant mais avec certaines règles pour permettre l'écoute de tous.

Durant ce Quoi de neuf, les enfants font état d'un moment qui leur tient à cœur afin que celui-ci ne pèse plus dans la suite des activités pédagogiques de la journée. Ce Quoi de neuf peut introduire un conseil de classe coopérative.

## 2. Une réunion de direction en DSDEN[3]

Je suis fonctionnaire d'Etat et j'occupe le poste de cheffe de DOS[4] en DSDEN depuis le 1er janvier 2019.

[1] Instituteur et pédagogue (1896-1966).
[2] Instituteur et pédagogue (1920–1998), fondateur de la pédagogie institutionnelle avec Aïda Vasquez, psychologue.
[3] Direction des Services Départementaux de l'Education Nationale.
[4] Division de l'Organisation Scolaire.

Chaque lundi matin à 10h30 se tient une réunion de direction animée par la secrétaire générale de la DSDEN et l'ensemble des chefs division (DAGF[5], DOS, DRH[6], DSI[7] et DVS[8]).

Lors de ce rituel immuable, les informations et décisions sont prises de façon très verticale. Dans un premier temps, la secrétaire générale livre les dernières informations relatives aux activités de la DSDEN et fait le point sur les attentes ou commandes de l'Inspectrice d'Académie. La parole est ensuite donnée à chaque chef de division afin qu'il fasse état de l'activité en cours dans son service et éventuellement des difficultés rencontrées. En fonction de cette activité, la secrétaire générale peut donner des directives pour la réalisation de telle ou telle mission à venir selon un calendrier plus ou moins contraint.

Régulièrement, l'un ou l'autre des chefs de division peut sortir de cette réunion avec un fort sentiment d'incompréhension quant à la nécessité d'accomplir telle mission sans que ne soit pris en compte les difficultés inhérentes à son service, voire ses propres soucis personnels (fatigue, indisponibilité d'ordre familial, etc.).

### 3. L'intérêt d'un quoi de neuf en milieu professionnel

Je me dis qu'un Quoi de neuf en introduction de ces réunions de direction serait salutaire pour plusieurs raisons :

- Donner la possibilité, à l'image de ce qui se fait pour les enfants, de laisser sur le pas de la porte une humeur, des difficultés personnelles, etc., pour que les chefs de division soient plus disponibles pour la réunion qui suit,
- Permettre une parole plus libre de chacun, sans retenue quant aux difficultés rencontrées pour l'exécution des missions de la division,
- Toucher à l'ambiance.

Cette question de l'ambiance j'ai pu la découvrir avec Jean Oury[9] et Pierre Delion[10]. Dans un entretien mené par Nicolas Philibert[11], Jean Oury fait référence à la question de l'ambiance lorsqu'il compare un hôpital psychiatrique classique et la clinique de La Borde[12]. L'ambiance

[5] Division des Affaires Générales et Financières.
[6] Division des Ressources Humaines.
[7] Division des Systèmes d'Information.
[8] Division de la Vie Scolaire.
[9] Psychiatre et psychanalyste français (1924-2014).
[10] Psychiatre, professeur des universités-praticien hospitalier émérite en pédopsychiatrie à l'université Lille-II et psychanalyste français (né en 1950).
[11] L'invisible. Source : https://www.youtube.com/watch?v=BG0yOfIlUc0
[12] La Clinique de la Borde est une Clinique psychiatrique privée pour adultes, agréée et conventionnée. Elle a été fondée en 1953 par le Docteur Jean OURY.

est forcément différente entre un établissement qui pratique la contention par exemple et la clinique de La Borde où le patient peut librement exercer des activités. En effet, cette clinique se caractérise par le fait qu'aucun lieu de soin n'est fermé et la circulation des patients est libre. On y retrouve ainsi un club qui participe à cette ambiance avec l'existence de différents ateliers artistiques, ludiques, de cuisine, etc., où les soignés prennent en charge des petites responsabilités.

Pierre Delion a repris cette notion de l'ambiance quand il aborde la question de l'accueil du patient, et notamment de l'enfant autiste. Pierre Delion explique l'intérêt des constellations transférentielles, c'est-à-dire le fait que l'ensemble des professionnels d'un établissement se réunissent afin de travailler ensemble, d'échanger autant que nécessaire, de leur propre initiative, avec le soutien de leur hiérarchie. Tout ceci touche à l'ambiance d'un institut, d'un lieu de travail dans l'intérêt des soignants comme des soignés.

Si ce Quoi de neuf était instauré en introduction à nos réunions de direction, la parole de chaque chef de division serait accueillie par tous et participerait à une ambiance de travail de qualité.

**Conclusion**

Un Quoi de neuf mis en place dans un milieu professionnel d'ordre administratif dépasserait le cadre de l' outil pédagogique pour devenir une méthode managériale efficace. Pour autant, je peux décider d'appliquer ce principe à moi-même en tant que cadre, mais je ne serai pas en mesure de l'insufler à ma hiérarchie car cela reviendrait à remettre en cause leur propre management.

Quoiqu'il en soit, j'ai voulu formaliser ce désir par un règlement intérieur symbolique.

**Annexe 1 : règlement intérieur de la DSDEN « FREINET »**

Source : https://www.clubdelaborde.com/

**REGLEMENT INTERIEUR DE LA DSDEN « FREINET »**

Validé par le conseil coopératif du 16 avril 2021.

## I- OBJET ET APPLICATIONS

Article 1 : le présent règlement définit la mise en œuvre d'un Quoi de neuf lors des réunions de directions hebdomadaires de la DSDEN Freinet.

Article 2 : le Quoi de neuf introduira toute réunion de direction.

## II- FONCTIONNEMENT DU QUOI DE NEUF ?

Article 1 : la secrétaire générale ouvre la réunion en demandant à chaque chef de division s'il souhaite faire part à l'assemblée d'un sentiment, d'une humeur, d'une information qui l'interpelle, lui plaît ou lui déplaît.

Article 2 : les membres présents peuvent librement s'exprimer à la suite de cette intervention sous forme de question, avis ou remarque.

Article 3 : la secrétaire générale s'assure que la parole et l'humeur de chaque membre présent a été librement accueillie avant de débuter la seconde partie de la réunion qui est plus formelle.

## III- INTERET DU QUOI DE NEUF ?

Article 1 : donner la possibilité de laisser sur le pas de la porte des difficultés personnelles, matérielle, ou autre pour que les chefs de division soient plus disponibles pour la réunion qui suit.

Article 2 : autoriser une parole plus libre de chacun, sans retenue quant aux difficultés rencontrées pour l'exécution des missions de la division.

Article 3 : permettre à chaque chef de division de trouver sa place en faisant part de la tonalité dans laquelle il se situe, et contribuer ainsi à l'amélioration de l'ambiance de l'établissement.

Année 2020 / 2021

Master 2 en Sciences de l'éducation

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES-SAINT-DENIS

# Sens, Ethique & Pertinence.

***Pierre Johan Laffitte***

« *Enlevez l'un des trois terme et l'humain s'effondrera immédiatement ou bientôt" J.Laffitte.*

**Mellouki Hanna -** 19010721

La liberté est aussi dangereuse que l'emprisonnement car que nous soyons libres ou prisonniers c'est de nous que découlera notre état d'esprit. Dans cet océan de liberté que m'offre ce séminaire je vais tout de même commencer par m'appuyer par le commencement que vous nous aviez inspiré en me posant la question suivante : quel sera mon apport à moi ?

Je suis le constituant d'un tout, un proverbe arabe dit : " nous sommes un corps et lorsqu'un membre a mal alors c'est le corps tout entier qui souffre". Ainsi, je peux me laisser à penser que lorsqu'un membre fait du bien autour de lui alors le corps en ressentent aussi les bienfaits. Est-ce naïf de ma part que d'induire qu'une idée puisse devenir une logique et en faire découler d'autre ? Et si j'ai raison et que semer le bien permet d'en récolter les bienfaits alors c'est avec ces trois mots que j'irais combattre afin de semer : éthique, pertinence et pratique.

Cette parabole nous éloigne de mon champ de bataille et de ma réalité ainsi que des armes, alors je vais tâcher de revenir à ce qui est réel. Aujourd'hui je suis qualiticienne dans un centre d'appels, sur une activité où nous traitons les demandes de nos clients. Les soldats, les premières lignes, ce sont les téléconseillers. Leurs armes ce sont les apports académiques, théoriques, les procédures et la réalité ce sont ces cas "à part " qui ne sont répertoriés nul part , ce sont ces êtres humains qui par essence sont imprévisibles, ce sont ces messages qui nécessitent constamment un décodage de la part du récepteur qui en tant que professionnel est censé tout comprendre.

Ce qu'on attend de moi c'est de juger la qualité de chaque interaction, de chaque phase d'un appel, de chaque compréhension d'une procédure, du savoir-être qui se dégage d'un téléconseiller. Ce qui est **pertinent** c'est de creuser sans cesse, se demander pourquoi, ne pas être imperméable à la réitération de cas, en effet si j'évalue 20 téléconseillers et que 8 d'entre eux commettent la même erreur alors dois-je blâmer sans essayer de comprendre ou dois-je plutôt creuse jusqu'à trouver d'où vient l'incompréhension afin de réformer ce qui doit l'être ? Ce qui est éthique c'est d'admettre que les machines ne sont pas toujours fiables, que parfois il s'agit d'un bug, que les procédures sont faites pour la majorité des cas mais qu'elle ne répondent pas à tous, que l'humain est imprévisible et que sa gestion ne peut aucunement être normée dans des écrits et que toutes les solutions ne découlent pas de ce qui est prescrit mais que parfois plutôt c'est dans l'intelligence relationnelle et l'innovation que s'inscrit la meilleure issue.

Ce qui est pertinent ce n'est pas seulement de réformer ce qui doit l'être mais aussi de briefer tous les acteurs concernant la réforme, de s'assurer qu'elle soit comprise et acquise, c'est de déterminer des plans d'action qui permettent d'éviter les erreurs sur du long terme de façon pratique et réalisable sans alourdir le travail déjà complexe des téléconseillers. Ce qui est pertinent c'est d'être à l'écoute de la source, à l'écoute des premières lignes qui confrontés aux batailles et à la dureté des tranchés sauront nous faire remonter les meilleures postures, les meilleurs éléments de discours et les meilleures pratiques. Ce qui est pertinent c'est d'admettre que ce qui est pensé par ceux qui pensent sans pratiquer ne cesse de s'améliorer par ceux qui pratiquent sans penser, car plongés dans le terrain et l'envie de bien faire, manque de retrospection. Ainsi la qualiticienne que je suis, en constante écoute du terrain et des besoins, en écoute sur plus de cent appels dans le mois, ne peut-elle pas être ce petit pont là qui permettrait de rendre un peu plus homogène ce qui est prescrit et ce qui est réèl ? Et si chaque acteur en faisait autant ?

Ce qui est **pratique** ce sont les actions pensées dans la pertinence que nous mettons en place. Ce sont ces quiz qui nous permettent de juger de la compréhension d'un apport théorique. Ce sont ces ateliers que je crée après avoir réalisé qu'un refresh été nécessaire concernant un point en particulier. Ce sont des exemples avec lesquels j'alimente sans cesse les modules de formation afin de faire vivre un écrit qui semble scolaire et tellement théorique. Ce sont aussi ces jeux de rôle que je fais lors d'un debrief après avoir repris un cas client avec un téléconseiller afin de l'entrainer vers de meilleures pratiques ou une meilleur prise en charge. Ce sont aussi les écrits que je modifie. Je vais aller plus loin, je crois que même l'état d'esprit est une pratique, oui je sais on ne peut pas tellement décrire une façon d'être ou expliquer quel type de pratique elle est, mais lorsque dès le matin je souris passe voir les conseillers, plaisantent avec eux leur donne le sourire qui ensuite se transmettra au client via le téléphone, car l'ambiance est chaleureuse sur le plateau, ne peut-on pas estimer qu'il s'agit d'une pratique. Peut-être est-ce de l'ordre du psycho-social et peut-être repose-t-elle seulement sur la dimension relationnelle aux autres mais elle joue un rôle fondamentale et elle a un impact que la qualité du savoir-être des téléconseillers.

Ainsi mon texte aura pour conclusion que ma naïveté se défend : **un impact positif est possible** et même si le proverbe arabe est peut-être un peu trop humaniste pour certains avec **éthique, pertinence et pratique**, un seul membre peut influencer positivement un corps au même titre que le contraire est faisable.

*Seminaire : Sens, Ethique et pertinence dans la praxis pédagogique par Pierre Laffitte.*

# EC Langues, sens, éthique et pertinence

Evaluation cours de M1

RADZIMSKI JULIE

N°20020849

julie.radzimski@gmail.com

*L'Accueil*[1]

J'ai été accueillie dans la vie par des parents aimants,

J'ai été entourée, choyée, poussée, respectée,

C'est cela, sans doute, qui fait que j'ai choisi de t'aider, t'accompagner,

Toi, cet autre, cet usager, cet enfant, cet adulte, cette personne,

Tu n'as peut être rien demandé, ou au contraire crier haut et fort ton besoin d'être soutenu,

Car, elle est semée d'embûches cette vie,

Elle est vallonée et la ligne d'horizon parfois disparaît,

Nous écoutons tes joies, tes peines, ton quotidien, ton désarroi,

Nous t'accueillons dans nos services,

Nous recevons tes silences, tes bizarreries, tes colères, tes souffrances,

Nous créons cet espace, cette parenthèse,

Vous, enfants, adultes, psychotiques, nous faites grandir,

Vous nous livrez vos peines, vos doutes, vos questionnements,

Vous faites bouger nos pratiques sans cesse,

Vous nous faites vivre des moments de joie, de tristesse, de doute, de questionnements,

Ils sont fous ! diront les uns,

Ils sont à plaindre, diront les autres,

Ils ont surtout besoin d'être entendus, respectés, choyés à leur tour,

Ils ont besoin d'être Accueilli.

Julie RADZIMSKI

[1] Ce texte m'a été inspiré par l'écoute de Pierre Delion sur la psychiatrie institutionnelle, par la lecture du *Quoi de neuf ?* de Françoise Théron, et l'écoute de l'analyse qui en est faite par Pierre Johan Laffitte. Mais également par la lecture des forums et aussi et surtout par mon expérience.

Anne Coquerelle-Herbet

Étudiante : 20020496

Texte très libre d'évaluation dans le cadre du cours Langues, sens, éthique et pertinence de

Pierre Johan Laffitte

Master 1 sciences de l'éducation Ied Paris 8

# La lumière des Fadas

Anne Coquerelle-Herbet

Il avait été amené ici, comme tous les autres, suite à sa tentative de suicide. Il savait pourtant qu'une fois sa décision prise, il ne devrait pas échouer. Chaque tentative de suicide signait l'échec du Système. Elle était lourdement condamnée. Le coupable était amené manu militari dans cette Cité autrefois Radieuse et convertie en centre de rééducation pour traitres au Système. Une fois interné ici, on n'en ressortait jamais, les récidives ayant été trop nombreuses par le passé.

Les hommes résidaient au deuxième étage, les femmes au quatrième. Ils ne se croisaient jamais. Les anciens commerces du troisième étage étaient transformés en bureaux et salles de soin. Personne n'allait jamais au premier étage. L'arrêt de l'ascenseur à cet étage avait été supprimé et l'issue qui donnait sur les escaliers de secours était surveillée jour et nuit.

Deux fois par jour, il était conduit dans la salle de soin avec les autres. Assis en cercle, on leur demandait de parler de leur geste. L'objectif était qu'ils fassent rapidement amende honorable.

Chaque fois, il restait muet. Toutes ses tentatives pour s'exprimer restaient vaines. Aucun son ne sortait de sa bouche comme si sa parole s'était définitivement éteinte. Muré dans le silence, il savait ses jours comptés. Paradoxalement, maintenant qu'il sentait sa vie en danger, il se mettait à avoir envie de vivre. C'était cela l'invention du Système. Réveiller en chacun une formidable pulsion de vie pour mieux la détruire. De l'orfèvrerie psychologique…

Ce jour-là, lorsqu'il sortit de chez lui, il s'immobilisa interdit. Il sentit une peur panique l'envahir. Il regarda une fois encore le haut de sa porte d'entrée et dut se rendre à l'évidence, l'ampoule était éteinte. Mauvais présage… Au début, il avait suspecté des défaillances du système électrique mais rapidement le lien entre ces pannes et les disparitions était devenu évident. Depuis quelques temps, elles s'étaient multipliées. A ce sujet, le personnel médical restait étrangement muet et les interrogations demeuraient. Le cauchemar était devenu quasi quotidien.

Il ferma sa porte et jeta un regard inquiet derrière lui. Il vit une dernière fois le long couloir noir et les portes de couleur encore éclairées. Poussé par la peur et la volonté de vivre, le cœur battant, il fit rapidement demi- tour, prit les escaliers de secours et s'engouffra dans le local technique. Il actionna le levier. Les lumières s'éteignirent toutes en même temps, les portes perdirent leur couleur et le noir s'installa, opaque et salvateur.

Anne Coquerelle-Herbet

*Université Paris 8 – Institut d'Enseignement à Distance (IED)*

*Master 1 – Sciences de l'éducation*

Langues, sens, éthique & pertinence

# *Une expérience du silence à l'hôpital psychiatrique*

# *Approche en psychiatrie institutionnelle*

***Enseignant : Pierre-Johan Laffitte***

UNIVERSITÉ PARIS 8 VINCENNES-SAINT-DENIS

*Semestre 2*

*Mai 2021*

*Introduction* 2

Silence de vie 3

Silence de mort 6

Conclusion 10

Bibliographie 12

# *Une expérience du silence à l'hôpital psychiatrique*
# *Approche en psychiatrie institutionnelle*

## *Introduction*

Ce travail reprend des écrits que j'ai mené lors de ma L3 de Sciences de l'éducation. Pour le cours de philosophie de l'éducation ; j'avais commencé à écrire un journal spirituel sur ma quête de sens à l'hôpital psychiatrique et sur la souffrance. J'avais notamment commencé à écrire sur le silence à l'hôpital psychiatrique qui était un sujet qui m'avait apparemment beaucoup marqué. J'ai finalement redoublé cette première L3 de sciences de l'éducation et l'année suivante j'ai écrit un journal spirituel relatant mon voyage de 6 mois en Inde que je faisais en parallèle de ma seconde L3 et la quête de spiritualité qui l'accompagnait. Pour parler des motivations qui m'ont conduite à vouloir expérimenter une cure Vipassana, j'avais repris ce passage entier sur mes deux hospitalisations en service psychiatrique et notamment sur le rapport au silence que j'avais pu expérimenter là-bas. J'avais lu dans le cadre de cette évaluation le livre "Du silence" d'André Le Breton et j'avais commenté mon expérience au regard de ce livre. L'idée de reprendre et de retravailler ces écrits, à la lumière de la psychologie institutionnelle et du cours, vient d'une phrase de Jean Oury. En effet, il a passé un an à Ste-Anne en 1986 pour parler de la *vie quotidienne*, pour s'imprégner de l'*ambiance*, des *entours.* En 2003 , il se pose toujours la même question primordiale selon lui : "*Et je terminais en disant que la question qu'on devrait se poser serait : quel est le réel de la réalité quotidienne ?*"(Oury, 2003). J'ai décidé de décrypter un peu l'*ambiance* ou plutôt les *entours* de cette hospitalisation à la lecture de ce que j'avais pu écrire 6 mois après cette hospitalisation. Mon approche concerne principalement la question du silence et moins celle de la vie quotidienne car c'est ce qui m'intéressait à l'époque, et ce qui m'avait le plus marquée. Néanmoins comme le dit Jean Oury la question de la vie quotidienne en psychiatrie ne se

résume pas seulement à : "*on se lève, c'est l'heure de déjeuner, du coucher, etc." mais c'est " subtil, presque inatteignable*." Jean Oury dans le livre qui retrace son expérience de la vie quotidienne assène que pour étudier le *collectif* il faut aussi étudier chaque individualité : "*Notre but est qu'une organisation d'ensemble puisse tenir compte d'un vecteur de singularité : chaque usager doit être envisagé, dans sa personnalité, de la façon la plus singulière. D'où une sorte de paradoxe : mettre en place des systèmes collectifs, et en même temps préserver la dimension de singularité de chacun.*" (Oury, 2005). On pourra ainsi essayer d'esquisser un portrait du *collectif*, de *l'ambiance* à partir de l'étude de mon cas particulier. Je reprends donc ici cette partie de ce journal qui relate mes deux hospitalisations et les commente à l'aune du cours et des lectures annexes que j'ai pu faire dans ce cadre. Je vais commenter cette partie du journal sous le prisme de la psychothérapie institutionnelle de Jean Oury.

## Silence de vie

Le silence à l'hôpital psychiatrique avait eu une signification particulière pour moi. J'ai été accueillie en circuit ouvert dans un premier temps et en circuit fermé (à 3 semaines d'intervalle) dans un second temps. Selon le service, le silence sera plus ou moins respecté et vécu totalement différemment. Le circuit ouvert accueillait principalement des gens qui avaient choisi et accepté leur hospitalisation. Ils étaient ici, des dépressifs , des anorexiques qui essayent de s'en sortir, des bipolaires en phase d'observation. Ce service était profondément silencieux, pas de cri, des pleurs silencieux. Je n'avais jamais pensé au silence, jusqu'à ce que je le découvre. Nous étions des individualités dans une souffrance silencieuse. En circuit ouvert, le silence est omniprésent, seulement interrompu par des cris de souffrance de temps en temps. Ce silence est voulu pour certains, les dépressifs par exemple. Pour d'autres il est induit par les médicaments donnés à forte dose.

Je n'avais jamais goûté au silence avant, les premiers jours sont une torture. Les gens se croisent, mangent à la même table, mais ne se parlent pas. Je ressentais ce silence comme très pesant la première semaine puis on s'y habitue. Pour pallier ce silence, l'esprit finit par se parler à lui-même. J'ai beaucoup pensé, beaucoup, beaucoup, même trop des fois. Je ne pouvais plus me cacher derrière le bruit, les séries Netflix, la parole, la musique pour m'occuper l'esprit, et pour oublier tout ce qui ne va pas. Au départ, j'étais face à moi-même dans un silence de mort. Et puis je me suis lancée dans la lecture, beaucoup et là j'ai découvert l'intérêt du silence, le vrai. Le silence s'était installé autour de moi et dans ma tête. Il est devenu un silence de vie. On y prend très vite goût et on est dans cette bulle de silence dont on profite à chaque instant. J'ai plus lu et peint en 1 mois et demi en hôpital psychiatrique qu'en 1 an de temps auparavant. J'ai pu découvrir les bienfaits du silence. J'ai pu me rendre compte que j'en avais besoin pour mettre de côté tout ce qui m'a fait arriver ici. J'ai été impressionnée de tant de ferveur dans le silence de tous les patients. J'avais l'impression qu'un contrat implicite y avait été souscrit. Même moi qui ait pour habitude d'extérioriser ma colère, je n'ai ni crié, ni pleuré de façon hystérique une seule fois. "Le cri n'est jamais loin du silence, deux manières proches de faire le deuil du langage quand la souffrance insiste" écrira André Le Breton. Pourquoi ce silence de mort à l'hôpital ? Certains avancent l'idée que "l'accablement réduit au silence" comme le dit Le Breton. La maladie rend les gens taciturnes et c'est sûrement le cas de certains. Le silence pourrait traduire l'abandon, le désespoir ou encore l'impuissance des pensionnaires. Lorsque je parle de contrat ; on pourrait penser à un simple contrat de bienséance, de politesse pour ne pas déranger autrui comme une mise en jeu de l'effacement du corps dont parle l'auteur. C'est celui que nous expérimentons tous en prenant un TGV, un grand silence que personne n'ose ruiner. Et c'est ce que je pensais au début, lorsque ce silence me paraissait étrange, malaisant. J'étais silencieuse par politesse puis après quelques jours ce silence-là a changé de sens pour finalement prendre de la valeur et devenir ce que je pense être une des bases de ma guérison. C'est en tout cas ce que j'ai ressenti : un silence non pas de mort mais plus un silence méditatif, respectueux, un désir de ne pas semer le trouble dans l'esprit de quelqu'un, de ne pas prendre le risque

de changer l'atmosphère des lieux. Ce que j'avais nommé à l'époque "*atmosphère*" me fait penser aujourd'hui à ce que Jean-Oury appellera "*l'ambiance*" (Oury, 2003).

J'avais par la suite écrit : "Le désir de ne pas s'immiscer dans les préoccupations de l'autre" , dans le cours on voit que le silence peut-être aussi "*le signe "que "ça" travaille de façon sous-jacente"* mais à la lecture du livre de David Le breton et du cours on se rend compte que le silence a la valeur que l'on veut bien lui donner. Et ce silence a vraiment été bénéfique pour moi. Il ne s'est pas réduit à cette politesse de rigueur demandée dans certaines institutions mais a pris une forme de silence "méditatif". André Le Breton dit que " [...] *le silence est un chemin menant à soi, à la réconciliation avec le monde.*" dans le cadre d'un monastère par exemple et pour ma part ça a été le cas lors de cette hospitalisation. Je me suis réfugiée dans le silence et ce temps passé à l'hôpital psychiatrique m'a vraiment permis à l'instar d'une retraite de prendre de la distance avec ma vie. David Le Breton dit *"qu'on y fait provision de silence avant de retourner affronter les agitations de la ville ou de sa propre existence*". Ce séjour à l'hôpital a été comme une parenthèse dans ma vie pour me ressourcer, remettre les choses à plat, voire les choses "*comme elles sont vraiment*" (Le Breton, 1997) avant de repartir affronter mes problèmes en sortant. J'ai réussi à trouver un sens à cette hospitalisation, à ce silence, "*Le travail de sens qui se fait autour de la maladie, de manière individuelle ou collective, permet de ne pas tout à fait se laisser submerger par elle, de la tenir à merci et donc de juguler une part de la souffrance qu'elle cristallise. L'écriture a joué en ce sens un rôle exemplaire de symbolisation.*" Dans mon cas, ce n'est pas à travers l'écriture mais bien à travers la psychothérapie, la lecture et notamment le livre "*En souffrance*" d'André Le Breton que je lisais à ce moment et qui a beaucoup résonné en moi, que le travail de sens autour de ma maladie s'est fait. C'est aussi lors de cette hospitalisation que je me suis mise à rêver de l'Inde et à l'envisager et que j'ai pu donner un sens à cette hospitalisation comme une étape, une voie vers la guérison.

De plus ce silence n'était pas total, c'était un silence ponctué de regards bienveillants, de petits sourires, de "rencontres" au sens de Jean Oury "*On le voit bien dans la vie de tous*

*les jours, quand on rencontre quelqu'un : des fois on n'y prête pas attention, mais en général, on se fait un signe, qui, parfois, est plus important qu'une parole. […] c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui s'est passé, qu'il suffit d'un signe pour…*" "*C'est une dimension « déictique » : faire des signes qui veulent dire quelque chose, mais qui ne peuvent fonctionner, pratiquement, que si ça s'inscrit dans une relative temporalité, dans une dimension « anaphorique », c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui s'est passé, qu'il suffit d'un signe pour… Cette pratique est bien plus générale qu'on ne le croit. Il y a de l'anaphorique et du déictique au niveau de la vie quotidienne.*" (Oury, 2003). A l'hôpital il me semblerait que ce n'est pas la parole qui a donné du sens à mon hospitalisation mais bien le silence comme forme de langage et tous ces petits gestes, signes, sourires, larmes silencieuses, que l'on va croiser, comme le dit Pierre Johan Laffitte "*Ainsi, tout silence, ou : toute manifestation produite et reçue comme silence (soit positivement : accepté, soit négativement : imposé ou contrarié), est langage.*" (Laffitte, 2021).

Une question persiste en moi, comment savoir que ce silence ressenti comme positif pour moi n'a pas pu être seulement dans ma tête ? Est-ce grâce à ces *rencontres* ou à cette *ambiance* que j'ai ressenti ce silence comme bénéfique ou est-ce grâce au fait que j'avais déjà commencé à chercher du sens à cette hospitalisation ? Autrement dit, comment savoir si ce que j'ai ressenti est personnel ou collectif ? Comment savoir si ce silence qui a été interprété comme un bon moyen de retour à moi n'a pas été interprété par quelqu'un d'autre comme de la torture ? L'*ambiance* a-t-elle permis d'éviter ça ?

## Silence de mort

La seconde hospitalisation a été plus difficile. J'avais dû faire face à beaucoup de stress pour travailler les devoirs du premier semestre, les fêtes de Noël avaient été difficiles à vivre de manière générale et apparemment je n'étais pas la seule à être concernée : le

service ouvert était saturé et ils n'avaient de place pour moi qu'en circuit fermé. Le circuit fermé est plus strict, le sac est fouillé à l'arrivée, les lacets, les chargeurs, les miroirs sont confisqués. Les portes sont fermées à clé. Les mouvements, les visites, les sorties sont limités, voire interdits. Dans ce service, les patients présentent souvent des pathologies plus graves. Le circuit fermé est fait pour que les personnes potentiellement dangereuses pour elles-mêmes en période de crise ne puissent pas se faire de mal. Bien que toutes ces restrictions ne soient pas utiles dans mon cas et ne me concernent pas vraiment, je devais m'y plier pour que tous les patients du service soient à égalité. Cette expérience a été nettement moins reposante voire anxiogène. Certains autres malades sont tellement dans leur monde, que leur pathologie et leurs symptômes (cris, pleurs, délires etc) viennent vous percuter de plein fouet. Les soignants sont à bout de devoir gérer 10-15 fois les même "problèmes" et ne sont plus du tout pédagogues. La douleur de ces patients est tellement forte qu'elle ne peut que s'exprimer par les cris, les hurlements, les gémissements. Plus personne ne fait honneur à ce contrat implicite dont je parlais plus tôt. "*Le silence pesant qu'interrompt parfois le cri ou le soliloque insistant d'un pensionnaire traduisent le vide, l'abandon, le désinvestissement social. Un personnel peu attentif aux soins et aux activités de l'institution, englué dans la même ronde d'un temps figé et sans valeur, où le même événement ne cesse d'advenir chaque jour, ne donne guère l'occasion d'échanges personnalisés.*" (Le Breton, 1997). Il y régnait ce que je ressentais comme un silence de mort ponctué par des cris de patients, la nuit, comme le jour. C'était ça le pire pour moi : de sursauter d'alerte en entendant un cri et de me sentir totalement impuissante. Si j'ai ressenti mon hospitalisation en circuit fermé comme un silence de mort, ce qui m'a beaucoup marqué aussi c'est l'absence de ces petits signes, gestes, et rencontres. Comme j'avais déjà été suivie par le psychiatre du circuit ouvert, il a été décidé qu'il descendrait pour continuer à me suivre. Un seul étage nous séparait mais il semblait que ce soit plus compliqué qu'ils n'y paraît, il a pu venir beaucoup moins souvent qu'auparavant. Le personnel est exténué et stressé par la pesanteur et la difficulté de gérer les patients. Quant aux patients eux-même, ils sont le plus souvent prostrés dans leur chambre, souvent médicalisés à hautes doses, et leur principale manifestation de vie passe

par les cris, les pleurs, l'agressivité. Je me suis vraiment rendue compte lors de cette seconde hospitalisation, de l'importance qu'avait eu le silence la première fois. Ce silence a eu une importance capitale dans ma prise en charge thérapeutique et c'est ce qui m'a incitée à vouloir faire un séjour dans un centre Vipassana. "*le silence de vie, empli de possible et de désir, écrasé entre injonction à parler et perte de sens dans la désintég*ration de la noise ambiante, se transforme, à force d'être ignoré, en un silence de mort." Cité dans (Laffitte, 2021) A la lecture du cours ; j'ai l'impression d'avoir expérimenté les deux, le silence de vie, la guérison, l'espoir, le rêve puis le silence de mort, les restrictions de liberté, de choix, l'impression de ne plus avoir le contrôle sur son existence et surtout l'injustice d'être dans un service qui ne m'était pas destiné, de perdre mes libertés sans raison aucune. On a pu voir que le silence est une forme de langage, qui peut transmettre autant que les paroles. Le silence peut être à la fois, un partage à l'autre et un retour sur soi mais qu'est-ce qui influence cela ? Comment dans le même hôpital, la même dépression, les mêmes bâtiments et à 3 semaines d'intervalle la même personne peut-elle avoir un ressenti complètement différent ?

Alors quels *entours* ici ont pu largement modifier mon ressenti du silence, et plus largement ici (sans que cela soit exprimé explicitement) ma guérison au sein de cet hôpital ? Jean Oury donne l'exemple d'une femme schyzophrène qui se sent bien à un moment précis et à un endroit précis et qui sans signe annonciateur fait une crise. Jean Oury expliquera ce changement par l'influence des entours : "*Ce sont des éléments qui doivent s'articuler, avec ce que rappelle depuis toujours la « pathoplastie ». C'est-à-dire l'influence des entours. […] On peut varier les entours, et ça modifie quelque chose. Ça ne modifie pas profondément son état d'exubérance. Mais ça modifie quelque chose et elle s'en souvient, elle enregistre tout. Ça modifie la façon dont on doit accueillir, etc*." (Oury, 2005). Je pense comme Jean Oury que la réponse est à chercher dans l'institution, institution comme le définit Pierre Delion : "*l'institution à l'instar de l'établissement prend en compte les hommes et les femmes qui y travaillent, quand on parle d'institution psychiatrique on remet en avant le fait que les travailleurs ont habité les lieux, la grande question de l'institution est de faire en sorte que l'équipe qui effectue ces missions soit*

*vivante, et qu'elle puisse mettre sa force psychique et physique au service de cette mission*." (Leitgel Gille, 2016). Pour ça l'institution a besoin de différentes choses : il parle de psychiatrie transférentielle c'est à dire basée sur la relation qui va se nouer entre un patient, les autres patients et les soignants et de constellation transférentielle c'est-à-dire l'ensemble des personnes en relation avec le patient qui vont pouvoir s'interroger sur la relation avec le patient (Leitgel Gille, 2016). La psychiatrie institutionnelle est une histoire de relation, pas seulement de relation patient/médecin mais aussi de relation patient/autres patients/employés de l'hôpital en général. A mon sens les relations, bien que silencieuses, que j'ai nouées au fil de ma première hospitalisation grâce à l'*ambiance*, à la *gentillesse* du personnel en général fait partie des entours de l'hospitalisation et ont permis la guérison comme le dit Valentin Schaepelynck en citant Hermann Simon : "*[…] pour soigner, il faut d'abord soigner l'institution de soin. Comment faire vivre une institution au quotidien ? C'est le travail de la psychothérapie institutionnelle, faire en sorte que le quotidien des malades et des soignants soit au centre. Il a fallu élaborer des dispositifs collectifs où le clivage entre soignants et soignés est remis en question… On peut parler de désessentialisation, qui passe par une pratique de la relation. C'est la relation qui soigne*." (Schaepelynck, 2019). Et rétrospectivement, l'ambiance et la gentillesse permettent la relation. Une autre donnée qui permet la relation est comme le pense Oury est la "*liberté subjective interne*" que j'ai pu ressentir. Cette liberté perdue pour un motif que je vivais, à l'époque, comme "injuste" (dans le sens où il ne dépendait pas de ma volonté et que ce service ne m'était pas destiné) "*Ce qui se crée dans la vie quotidienne, sorte de tissu social, a pour effet de favoriser des possibilités de rencontres. Mais, pour qu'il puisse y avoir rencontre (tuché), une certaine liberté est nécessaire, qui ne soit pas simplement objective. […] Mais ce n'est pas simplement cela : il s'agit surtout d'une liberté subjective, « interne ». Comment donc agir pour qu'il puisse y avoir une liberté interne qui permette la rencontre ?*" (Oury, 2003). Je pense que *l'ambiance*, la *liberté* n'ont pas permis la mise en place de *relations* même silencieuses lors de cette seconde hospitalisation. Le silence n'avait plus la même saveur pour moi, passé d'un silence de vie, un silence "méditatif", il m'est apparu, la seconde fois, comme un silence

de mort, pesant. L'ambiance dans son ensemble me paraissait différente, moins reposante, les *entours* et donc les relations nouées étaient différents et mes ressentis par rapport à ceux-ci aussi.

## Conclusion

Comme dit plus haut, mon devoir originel portait en partie sur une réflexion autour d'une cure de deux semaines en centre Vipassana que je souhaitais faire en Inde car : "Je voyais ça comme une réplique de mon expérience à l'hôpital : un appel au silence, à la déconnexion, à l'enfermement… Mon expérience à l'hôpital avait été salvatrice et je pensais que décider par moi-même de refaire ce chemin me serait que plus fructueux." Pour replacer le contexte, le centre Vipassana est une centre de médiation qui a pour but de replacer l'individu dans le moment présent, dans son intériorité et dans le monde. Il s'engage donc pendant 2 semaines à 1 mois à ne se concentrer que sur le moment présent, ce qui l'entoure et il n'a donc "pas le droit" (on a toujours le choix de partir bien sûr mais un réel engagement se fait en début de cure pour essayer dans la mesure du possible de ne pas abandonner) d'avoir de contact même visuels avec les autres participants, il n'a pas le droit de lire, d'écrire et peut seulement se promener dans le parc. Les repas sont frugaux, végétariens et sans viande 2 fois par jour, le sommeil est peu présent (levé à 4H30 du matin) et les activités consistent à méditer environ 6 heures par jour. En cas de besoin il est possible de parler au professeur pour des renseignements mais les contacts s'arrêteront là. Bref le langage dans ce centre Vipassana était réduit à son maximum avec l'idée que l'absence de langage avec autrui mène à une meilleure connaissance de son corps et de son esprit propre. Il y a ici la recherche de taire tout type d'*expression* au sens de Georges Molinié (Laffitte, 2021), expression à l'autre mais aussi à soi par le fait d'empêcher la lecture, l'écriture, etc…

Déjà à l'époque sans avoir le vocabulaire approprié et en analysant ce que je cherchais à reproduire des expériences de l'hôpital psychiatrique je me suis rendue compte de l'importance du silence oui, mais de l'importance du langage que véhicule aussi le silence,

de l'*entour* qui compte et de la *gentillesse* qui est une donnée importante dans l'établissement de *relations* au sein de l'hôpital et donc de mon ressenti vis-à-vis de cette hospitalisation.

## Bibliographie

Laffitte, P. J. (2021). *DANS LE SILENCE, LA FABRIQUE DU DIRE Variations sémiotiques et pédagogiques sur le silence langage*. pages 75 à 84.

Le Breton, D. (1997). *Du silence : Essai*. Éditions Métailié.

Leitgel Gille, M. (2016, mai 30). *I comme Institution avec Pierre Delion*. https://www.psynem.org/Pedopsychiatrie_psychanalyse/Clinique_techniques_conditions/Institution

Oury, J. (2003). Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose. *Cahiers de psychologie clinique*, *n° 21*(2), 155 −165.

Oury, J. (2005). *Le Collectif*. Champ social. https://doi.org/10.3917/chaso.ouryj.2005.01

Schaepelynck, V. (2019, septembre 26). *Machines partout, Œdipe nulle part—Ép. 4/4—Faut-il tuer Freud ?* France Culture. https://www.franceculture.fr/emissions/les-chemins-de-la-philosophie/faut-il-tuer-freud-44-machines-partout-oedipe-nulle-part

Production libre

A partir de Langues, sens, éthique & pertinence
Accompagné par Pierre Johan LAFITTE

Master 1, Sciences de l'Education,
Parcours tout au long de la Vie

Anne GAUTIER
17, rue Benjamin Delessert
93500 PANTIN
Tél : 06.11.20.23.10

N° étudiante : 19008750
annegautier75@gmail.com
Année universitaire 2020-2021

Je choisis ici de venir écrire ce que les séances du séminaire ont suscité en moi et de ce que j'y associe librement.

A la présentation du séminaire, et du fait du laps de temps pour leurs mises en œuvre, je n'y comprenais rien. Mais j'ai une tendance naturelle à faire confiance à Paris 8, ça fait deux ans maintenant que j'y suis inscrite et si j'ai de l'anxiété et de la méfiance, elle ne se situe pas tellement envers les autres que pour moi-même. Aussi j'y voyais un genre de Kamoulox[1], ai compris des premiers textes diffusés que nous allions parler de langues, de pédagogie institutionnelle. Alors, pourquoi pas ? La pédagogie institutionnelle, j'en ai entendu parler quand je travaillais en psychiatrie adulte (notamment lors d'un colloque des Croix Marines) malheureusement je ne l'ai jamais vu en pratique, j'étais (et pour mon premier poste d'assistante sociale) dans un service intra-hospitalier qui maltraitait les patients. J'avais dit à une amie et camarade de l'école d'assistant sociale, « si je m'y habitue un jour, tu me mets une claque », j'en suis partie heureusement. Et puis je l'ai réabordée autrement l'année dernière en licence 3, en analyse institutionnelle… Les langues et les pédagogies nouvelles associées, là encore pourquoi pas ? Je viens de Nantes, mes parents sont bretons, du pays gallo[2], avec quelques mots hérités de cette langue que j'utilise parfois (ben dam' oui !), et j'associe les écoles Diwan, auxquelles je prête une dimension alternative.

Voici donc les représentations que j'avais de ce séminaire. Avec en toile de fond de second semestre : la note d'investigation omniprésente, les conférences passionnantes des actualités des recherches et pratiques en éducation tout au long de la vie… J'ai trouvé que ce second semestre laissait place à une liberté de penser son sujet, de faire des liens, d'aller chercher ce qui nous parlait, davantage pour ma part que sur la première période, où par ailleurs j'étais moi-même moins disposée à la créativité et la liberté.

Je n'ai pas pu assister à la première conférence puisque j'étais en atelier collectif de guidance avec quelques camarades avec Françoise F. Laot. Sur le groupe Facebook,

[1] https://www.youtube.com/watch?v=vv4s5Y2dO8I
[2] https://fr.wikipedia.org/wiki/Gallo

j'ai compris a postériori qu'il traitait d'un des thèmes échangés sur les forums, que j'avais déserté tout un temps. J'ai pris connaissance du débat intéressant mais houleux et à la limite du respect de l'autre parfois. J'ai donc visionné la conférence dans l'après-coup et amputée (je l'ai compris après) du quoi de neuf, où il s'est passé quelque chose d'essentiel, dont je n'ai pas su la teneur. Tant pis, faire le choix d'aller à la guidance collective entraîne des conséquences, dont celle-là. J'ai compris dans l'après-coup, avec les excuses répétées de Pierre, que des reproches avaient été adressées sur le défaut de présence, d'organisation voire de cadre dans ce séminaire. Pour ma part, il n'y a de fautes ou disons de manquements que s'ils restent sans réponse, et la mise en mots de Pierre sur deux conférences fait réparation et mise en pensées pour chacun.

Au visionnage de la première conférence, j'ai pris beaucoup de note en lien avec mon sujet de recherche. J'ai été surprise du niveau démocratique, que j'expérimente pour la première fois depuis ma reprise d'étude à Paris 8. Etonnamment me suis-je dit, au regard de l'histoire de cette université, que Sandrine Deulceux nous avait fait découvrir en Licence 3 avec un extrait de « Folies et raisons d'une université, Paris 8 de Vincennes à Saint-Denis ». C'est une chose de nous transmettre l'histoire et ce qu'il existe d'alternatif dans l'éducation et la pédagogie, et je l'ai bien sûr apprécié, c'est une autre dimension de la vivre, de l'appréhender en tout cas dans une expérience, même courte. J'ai été agréablement surprise de la teneur des échanges avec des références, une tonalité qui me parlent particulièrement : j'y entendais aussi de la psychanalyse. J'y ai fait des liens avec mon sujet de recherche, qui est le suivant : « En AEMO, en quoi l'équipe de pairs contribue à la construction de l'identité professionnelle et à la transmission de savoirs ? ». Il y est question d'émancipation, de constructions de l'identité professionnelle, au sein d'un groupe de pairs avec des processus d'identifications… Tout cela avec, en fond, ce travail avec les familles et les enfants que nous rencontrons, qui rencontre les mêmes visées émancipatoires. Je suis obnubilée par mon sujet, qui m'est aussi très personnel, et la frontière est fine entre révélations et illuminations. Néanmoins, j'ai fait beaucoup de lien sur le groupe de pairs, l'ambiance, la fonction thérapeutique du milieu, la violence dans la rencontre à l'autre et la surface d'inscription sur laquelle elle peut se projeter (le groupe, la personne dans l'oralité, l'écriture), la posture solide et pas rigide, la loi du groupe comme introjection de la loi symbolique.

J'étais présente lors de la seconde visio. Je retiens aussi qu'elle constitue l'endroit pour moi de rencontrer mes camarades, autrement que par les échanges sur les forums. En ce qui me concerne, l'oralité fait lien là où l'écrit fait pensées et idées mais ne permet pas la création d'affinités, d'identifications. Sauf pour certaines belles rencontres dans l'écriture, plus sensibles et moins intellectuelles, et là, je pense à Zoé Valdès, James Lee Burke, Gaël Faye, Alice Ferney, Daniel Pennac etc et bien sûr dans la chanson (je ne me lance pas dans une liste qui pourrait être infinie) … Je ne peux m'exprimer ici qu'en mon nom mais ces temps me donnent l'envie de connaître certaines personnes, avec qui j'ai « accroché ». Peut-être que l'heure de la séparation vient aussi agiter chez moi des émotions particulières, le besoin d'être ensemble mais ces espaces semblent faire communauté là où les étudiants de l'IED peuvent être en peine de la trouver, si comme moi ils sont sensibles à des échanges plus incarnés. Le thème qui a été abordé : « la participation silencieuse » était extrêmement riche et nouveau pour moi ; je pense même qu'il s'agit d'un non-dit pour chaque groupe qu'il faudrait pouvoir aborder. En début d'année universitaire, on perçoit des tendances à ceux qui sont plus présents, plus actifs et on ne voit pas les plus silencieux sur les forums. Peut-être faudrait-il proposer des sessions en visio pour nommer ces diversités d'être qui peuvent s'instituer rapidement et qui pourraient (ou pas) se jouer autrement ? J'associe, à l'instant où j'écris, le silence et le rapport au temps. Je pense à une collègue qui ne supporte pas d'entendre le bruit de l'horloge en salle de réunion, qu'on peut entendre lorsque le silence se fait. Je pense alors au temps qui passe, à ce qu'il nous renvoie de notre mort, à la chanson les vieux de Jacques Brel :

« Et fuir devant vous une dernière fois la pendule d'argent
Qui ronronne au salon
Qui dit oui qui dit non, qui leur dit "je t'attends"
Qui ronronne au salon
Qui dit oui qui dit non et puis qui nous attend »

Dans mon équipe de travail actuelle, la parole est un sujet complexe pour chacun ; pour autant elle reste non abordée, non traitée en tant que telle. Dans cet espace, comme dans d'autres pour moi, je me trouve confrontée à cette question centrale pour moi : je parle, j'énonce, je dénonce et je me confronte aux effets de cette parole, qui sont éprouvants pour moi et difficiles émotionnellement. Alors, je me dis que je dois me méfier, faire autrement, être différemment. Puis le temps fait son œuvre, les

émotions se calment et je retrouve le sens pour moi d'avoir parlé. Jusqu'à la prochaine fois…

Je pense aussi aux co-interventions auprès des familles avec certains collègues et comment nous réussissons à faire avec nos façons d'accueillir la parole ou la non-parole. Comment nous ajustons nos propres pas avec l'autre intervenant (travailleur social ou psychologue) dans l'entretien, dans l'après-danse, pour trouver une danse commune avec la famille ? Une danse à recréer à chaque instant…

Hier j'ai passé une bonne journée au travail : 3 entretiens avec deux collègues psychologues-psychanalyste et un accompagnement d'un jeune en voiture très riche. Le premier entretien s'est fait à distance avec une mère qui fuit notre intervention. Sa fille aînée de 13 ans est « tombée » dans la prostitution à l'automne dernier et ses parents ont pris la décision de l'envoyer en Tunisie dans sa famille paternelle depuis le mois de décembre. Malgré la résistance de la famille plus agie qu'exprimée, nous relançons notre désir de pouvoir dialoguer avec les parents et la jeune fille. Lors de notre échange, Madame a pu revenir sur la violence qu'elle avait vécu à tous les niveaux (pour elle, dans la relation à sa fille, pour son mari, avec les institutions -police, ASE, Juge des Enfants-) et faire part de quelques éléments de sa famille d'origine. Nous avons exprimé auprès d'elle ce que nous entendions de cette violence vécue, de sa crainte des institutions et du respect de ces solutions propres. Nous avons aussi conclu cet échange sur la possibilité de nous retrouver lorsqu'elle serait en présence de sa fille. Je fais ici le lien avec le respect de l'autre, dans ses absences, dans son silence tout en maintenant chez nous, la permanence du lien, le désir d'être et de faire ensemble.

Deuxième temps fort de la journée et avec la même professionnelle : un entretien avec une mère et sa fille. Cette mesure est compliquée car nous sommes soumis en tant que professionnels du service éducatif aux mouvements familiaux discontinus, où le lien et le désir sont mis à mal. Les temps passés ensemble sont toujours riches mais les espaces intermédiaires troués font un effet de perte de sens à mon niveau. Mais hier, nous avons vécu un temps fort, qui je le souhaite, marquera un tournant dans cette relation entre nous et la famille. Je pense d'ailleurs, en l'écrivant, venir le dire lors de notre prochain échange, peut-être en remerciant Madame. Madame s'est racontée à nous d'une manière qu'elle n'avait jamais faite : elle a parlé de son enfance, de sa puberté, alors qu'elle vivait au Mali, son pays de naissance… De la violence physique reçue par son père alors qu'elle vomissait du fait qu'elle avait ses premières règles, il

la croyait enceinte ; sa grand-mère paternelle étant alors intervenue auprès de son fils « mais tu es fou ! ». Elle a enchainé sur les djins (sa grand-mère savait qu'elle n'avait pas été avec les hommes grâce à cela) et le sien, un « bon djin » musulman. Elle riait à nous raconter cela, ne savait pas bien comment l'exprimer, ce que nous avons compris comme une gêne à venir expliquer cela à un autre tellement différent qu'il ne pourrait pas comprendre ou peut-être tout au moins juger. Nous l'avons écouté toutes, sa fille -particulièrement attentive- et la psychologue et moi-même, et elle a pu dérouler des moments et croyances dont on pouvait percevoir le sens et l'importance pour elle. Cette maman nous a vraiment ouvert la porte de son être profond et nous sommes sorties, ma collègue et moi, très heureuses de cet entretien, que nous avons qualifié de proche d'une approche ethnoclinique. Là encore, à partir d'une mesure imposée, non désirée, comment cette impossible demande peut laisser place, avec le temps, à un travail où mère et fille se rencontrent, se racontent. La transmission un temps stoppée par des évènements traumatiques successifs (dans la famille d'origine ? la migration ? puis la famille qu'on se crée ?), peut se refaire dans un espace, où l'accueil est inconditionnel.

Enfin, troisième temps fort de cette intense journée : S. un adolescent de 13 ans qui vit à Saint-Denis. Nous le connaissons depuis décembre, il accepte et est toujours présent pour rencontrer le psychologue tous les 15 jours, avec ma présence à la fin de l'entretien (pensé pour amené des éléments de l'extérieur, notamment des ateliers scolaires, où il est inscrit). S. demeure très silencieux, tout en investissant à sa manière cet espace ; mon collègue lui propose un rendez-vous à deux semaines ou à trois semaines : il choisit toujours l'échéance la plus proche ! Je vais le chercher chez lui ou aux ateliers scolaires et le raccompagne à son domicile en voiture : ces temps de trajet à l'aller sont toujours silencieux et au retour ils le sont moins. Petit à petit, il me fait découvrir son univers, notamment par la musique : Freeze Corleone[3], Guizmo[4]… Hier, S. m'a dit qu'il aimait comprendre les paroles dans ces chansons. Au retour, il interrompait la chanson, pour me donner des « punchlines » me demandant ce que j'en comprenais et semblait étonner de mes réponses ; peut-être cela venait faire bouger ses représentations, ses clivages ? Nous avons ouvert une discussion sur le sujet ; il est très intéressé par les références que j'entends et qu'il ne connaît pas : les références à Zyed et Bouna, au film Malcolm X. Lorsque nous sommes arrivés au

[3] https://www.youtube.com/watch?v=iuxtMUhfzgg
[4] https://www.youtube.com/watch?v=vlFN3AkL69w

service, trois autres jeunes étaient en salle d'attente car ils participaient à une sortie à vélo le long du canal avec Caroline, éducatrice sportive et scolaire de notre équipe. Après avoir demandé leurs avis, je suis allée chercher le « Uno Extrême » et nous avons commencé une partie de jeu. Les autres, habitués au collectif et aux éducateurs, étaient à l'aise et se situaient dans l'ambiance habituelle faite de rires et de plaisir partagés. S. avait jusqu'à lors refusé nos propositions en collectif. Il a joué avec M., A., N. (quel acronyme !) et moi. Nous avons eu une discussion sur les formes d'expression : le théâtre, les chansons, j'ai parlé de l'écriture, du journal intime. Cela a généré des rires chez les garçons, à l'exception de S. qui a dit quelque chose dont malheureusement je ne parviens plus à me souvenir. Mais son goût pour les chansons, comprendre les paroles, me donne à voir comme une indication de ce qu'on pourrait penser ou faire ensemble. Par la suite, le psychologue l'a reçu et je les ai rejoints pour venir exprimer ce que j'avais ressenti lors d'un entretien au domicile de sa mère, en présence silencieuse de S. Sa mère refuse l'intervention et ne comprend pas que le Juge lui impose. Elle est seule parent à élever S., Monsieur étant décédé il y a 8 ans. S. est le dernier de la fratrie, et le seul à « poser des problèmes ». Lors de cet entretien au domicile familial, et en présence de S., j'ai annoncé que nous demandions le renouvellement de la mesure : elle s'est mise en colère, son visage exprimant son état émotionnel (elle a pâli, ses narines étaient dilatées), le dialogue n'était plus possible. Je lui ai indiqué que nous pouvions ne pas être d'accord mais que nous pouvions aussi nous pouvions aussi nous écouter sur nos points de vue. Elle m'a alors passée sa fille par téléphone, indiquant ne pas comprendre du point de vue de la langue. Je pense qu'elle pouvait tout à fait me comprendre mais qu'elle ne pouvait alors pas m'entendre. Nous avons dialogué avec M., la fille aînée, et à l'audience aussi en présence de cette dernière, Madame est repartie en colère, disant au Juge, qui a renouvelé la mesure, que désormais, il fallait traiter avec ses enfants aînés. Nous avons entendu et le prenons en compte. S. a été attentif à mon récit et aux émotions que cela avait suscité en moi. Il a opiné à certains éléments du récit et a pu dire qu'il n'était jamais la raison de la colère de sa mère, « sa mère on la respecte ». Peut-être dois-je y entendre une indication pour moi ? Le psychologue a repris cela et a émis des hypothèses de « à qui on peut adresser sa colère alors ? ». S. s'est fait exclure de cinq établissements scolaires depuis la 6ème, s'est fait arrêter quelques fois par la police, et s'est battu surtout au début de la mise en place des ateliers scolaires. S. avait demandé au psychologue de faire des activités, sans doute en lien avec le temps passé en salle

d'attente, l'envie que ses pairs avait pu lui transmettre bien mieux que nous et nos parfois longs et ennuyeux discours. Nous avons convenu ensemble que, désormais, je lui proposerai les temps collectifs qui auront lieu. La fin de l'entretien a coïncidé avec le retour des cyclistes, et S. a pu partager de nouveau un moment avec eux et Caroline ; ils ont parlé ensemble de foot, ont fait un nouveau jeu. Nous avons un chat au service, et il a tenté de sortir quand nous quittions les locaux, S. a dit « je crois qu'il veut rejoindre les autres [ceux du parking, où il est né], il veut retrouver son côté sauvage » ! Le temps du retour en voiture était particulièrement détendu, dans ce moment précis, je le sentais embarqué dans notre ambiance.

Lors de la visio du 07 mai et dernière séance, et compte tenu de l'expérience précédente, je me suis présentée dans une ambiance plus familière, bien que fatiguée et me sentant peu disponible psychiquement. Finalement, je me suis investie aussi par ce qu'a amené Catherine et sa manière de le faire, les nombreux liens qui ont pu être tissés. La question existentielle de notre finitude dont on essaie tous à notre niveau de nous défendre. A l'heure du ça va-t-y/ça-va-t-y-pas, j'ai été oublié un temps mais Catherine a été vigilante et l'humour a pris place pour dédramatiser ce moment. L'IED, ou l'université je ne sais pas, permet difficilement la singularité de l'étudiant alors cet espace fait déjà articuler le singulier et le collectif davantage qu'ailleurs. J'ai noté ce qu'avait dit Pierre « l'humour c'est le rapport entre le sérieux et le précaire », ce qui me fait associer à une vidéo partagée par Barbara sur les forums où Jean Oury cite Roger Gentis : "si ce type-là n'avait pas été dépressif, il serait resté con toute sa vie".

Plus généralement, je trouve que ce séminaire fait pour moi, sur la forme et sur le fond, un précipité, au sens chimique, de l'apport de ces deux années d'études à Paris 8 pour moi. Comment après des années d'expérience professionnelle, on peut retrouver du sens, de l'éthique et de la langue à sa pratique ? Si je reprends mon parcours, j'ai souhaité à l'origine faire ce métier pour réparer l'autre afin de lui permettre de reprendre sa parole propre et sa place dans la citoyenneté. Après quelques années de travail et d' « accidents de la vie », j'ai dû moi-même initier un travail sur moi et parallèlement suis devenue une technicienne du travail social. Sans pour autant m'en lasser, je m'étais éloignée de mes motivations initiales et me trouvais dans une forme de réparation mutuelle plus conscientisée. C'est pendant la reprise d'étude, que j'ai pu

renouer avec mes motivations premières, plus politiques, plus émancipatrices. Lors de ces quelques séances de séminaire, j'y ai trouvé l'espace de questionnements, de mises en mots, du sens et l'éthique de nos pratiques professionnelles et aussi personnelles, si nous ne sommes pas trop clivés. Aussi, j'ai envie de poursuivre ces moments et d'être aux arrêts d'autobus, si je peux y être.

Après ces deux années de reprise d'étude, je ressens le besoin de m'arrêter. Je ne dis pas que je ne reprendrai pas de nouveau mais ces deux années ont été intenses, je ne me suis pas autorisée à profiter de ce qui me fait plaisir ordinairement. Je cherche néanmoins à retrouver ce type d'espace que j'ai vécu comme ressourçant à Paris 8, que ce soient les conférences dans le cadre des actualités en recherches et pratiques en éducation tout au long de la vie ou dans ce séminaire. Je ne sais pas encore si cela sera possible avec Paris 8 ou si je dois trouver cela ailleurs. A penser donc…

UNIVERSITE PARIS 8
Vincennes - Saint-Denis

**Master 2 Sciences de l'éducation**

*Éducation Tout au Long de la Vie*

**Institut d'Enseignement à Distance (IED)**

Texte libre :

# Les REP+

**Lena JIMENEZ**

n° : 19010730

« Sens, éthique et pertinence »

**Pierre Johan Lafitte**

Mai 2021

**Les Réseaux d'Éducation Prioritaire (REP)**

J'ai travaillé pour la première fois en REP+ en 2018, trois mois après avoir découvert le métier d'Assistant d'Éducation (AED) par le biais d'un service civique dans un collège anciennement REP et récemment sorti du classement. J'ai pris mon premier poste dans un collège REP+ du centre ville, tout proche de la gare, et qui surplombait le quartier de la Belle de mai. Celui-ci a longtemps été classé « quartier le plus pauvre d'Europe » et est certainement encore un des quartiers les plus pauvres de France. Je travaille aujourd'hui dans un collège REP+ des quartiers nord de Marseille, qui fait face à plusieurs cité HLM et leurs points de vente de stupéfiants. Les établissements classés REP abritent des réalités multiples, dans des contextes de pauvreté parfois extrême et donc de mal-logement, de mal-nutrition, aux enjeux familiaux complexes et dans des espaces urbains marqués par l'abandon municipal, le dénuement urbanistique et la violence qui encadre les trafics en tout genre. Dans ce contexte, notre mission d'AED est d'accompagner et participer à l'éducation d'enfants en situation d'apprentissage. Mais c'est difficile pour moi d'écrire sur les REP, sans tomber dans le sarcasme ou le cynisme.

Quand j'écris que le collège où j'ai travaillé en tant qu'AED en REP+ pour la première fois est à côté de la gare, voici ce que cela m'évoque : La gare, c'est pratique. Les collèges REP reçoivent des financements de l'état, et de temps en temps l'état envoie un représentant pour vérifier du bon usage des-dits financements. Un collège REP+ à moins de cinq minutes de la gare : c'est pratique. En un an et demi, je crois que j'ai vu passer au moins deux ministres, si ce n'est le Président, et vraiment beaucoup de journalistes. De nombreux intervenants venaient de toutes parts participer à des projets dans ce collège au cœur de la misère – mais à trois cents mètres de la gare. La gare, c'est pratique.

La gare, c'est aussi dangereux. C'est l'endroit où atterrissent tous ceux qui sont perdus, qui sont miséreux, et ceux qui traînent, qui sont fous ou drogués. « C'est pas un endroit commode », comme on dit, et dans la plupart des gares du monde il ne vaut mieux pas traîner, ni trop tard ni trop seul.e.

Sur les enfants du collège, la proximité de la gare et de tous ses vices n'influe pas de la meilleure façon. Ils sortent de l'école et vagabondent dans un espace plein de grandes personnes, en voyage ou en perdition.

En dessous de la gare : le métro, qui donne l'accès au monde entier. Je le vois dans le collège où je suis aujourd'hui, et où il faut faire vingt minutes de bus pour accéder au moindre métro : ce n'est pas la même liberté, ni les mêmes dangers qui les attendent. Les « petits du centre-ville » comme les marseillais les appellent, sont davantage livrés à eux-mêmes dans un monde où la fracture sociale se voit tout de suite plus fort : la présence effective des classes supérieures et de leurs magasins de luxe à proximité directe des immeubles délabrés et des marchands de sommeil. Combien de fois ai-je croisés en manif des enfants de ce collège du centre-ville, en train de jeter des bouteilles de bière vides et des cocktails Molotov sur les policiers ? Un jour, des manifestants ont cassé les vitrines d'une boutique de luxe dans un boulevard non loin de la gare. Tout le monde s'est rué pour prendre quelque chose, dont des gens que je connais personnellement. Ce même jour, j'ai croisé avec une collègue un petit du collège. Il nous a montré les montres qu'il avait « chourées » dans le magasin à la vitrine cassée. On ne savait pas vraiment quoi lui dire, on n'aurait pas pu lui faire des reproches et on ne pouvait pas non plus le féliciter. C'est souvent difficile d'être cohérent dans le message qu'on envoie à ces enfants. Parfois, leur refus des règles sonne comme un besoin d'exister. Comment le leur reprocher ?

Enfin la gare, c'est dangereux quand les enfants en font un jeu. Au-delà du jeu malsain des arrachages de sacs, je les ai surpris plusieurs fois, alors que je quittais le travail, en train de jouer avec le métro. Ils montaient entre les deux wagons, à l'extérieur, en équilibre sur les énormes boulons qui tiennent les voitures entre elles. Le jeu, c'était de sauter in extremis, après le « biiip » du métro qui annonce que le train part, et d'atterrir indemne sur le quai. S'ils n'arrivaient pas à sauter, ils pouvaient toujours rester accrochés comme ça jusqu'à la station suivante.

Du coup, quand j'essaie de penser à mon expérience en REP, et que je pense à mon premier collège REP+ à côté de la gare, et que les pensées qui suivent sont « Macron en visite au collège c'est pratique », « les petits du centre-ville sont aliénés par la proximité entre misère et richesse » et « c'est vrai que j'ai failli en voir mourir un ou deux avec leur jeu dans le métro » - forcément, je me dis que ça va pas être simple de raconter mon expérience en REP+ sans tomber dans le cynisme et le sarcasme.

Les REP, pour les enfants, c'est la violence de s'identifier à un groupe « dominé ». Être à l'école pour eux signifie le constat qu'ils ne sont qu'entre noirs et arabes, qu'entre pauvres, qu'entre enfants qui ne partent pas en vacances, à qui on n'achète pas des habits neufs et dont

les parents ne savent pas lire le français. Ce groupe-là, il n'a pas choisi d'être un groupe. Mais il l'est à plus d'un titre. Ce n'est pas juste un groupe d'enfants scolarisés dans le même établissement, c'est aussi un groupe d'enfants issus de l'immigration et surtout de la classe populaire. Être enfant en REP c'est être au cœur de la lutte des classes, mais ne pas avoir les conditions d'apprentissage suffisantes pour pouvoir le dire et le comprendre. Ils vivent le cœur du politique, de la politique : ils incarnent tous les maux de ce pays. Mais on ne leur donne pas les armes pour penser cette situation. On les dissuade presque d'apprendre leur histoire. On ne leur dit jamais qu'ils doivent la connaître pour ne pas la revivre.

Les enfants ne sont pas bêtes et ils le sentent. Ils ne savent pas bien comment, mais ils sentent qu'ils se font avoir. Faute d'un plan de contre-attaque, ils ont une méfiance à priori envers quiconque représente l'école, l'état, la France. « Les français » c'est ceux qui ont la tête des publicités, qui articulent bien avec les bons accords et les bonnes liaisons, ceux qui ne s'habillent pas en jogging Lacoste-TN, ceux qui partent en vacances. En gros les profs, l'administration, puis le Pôle Emploi, les impôts. En gros, quasiment toutes les institutions qu'ils rencontrent sont des lieux « de français ». Et eux, clairement, n'en font pas partie.

Eux ne font pas partie des français tout simplement car ils n'ont pas les mêmes droits. Qui aujourd'hui oserait encore parler d'égalité des chances en comparant un collège public d'un centre-ville bourgeois avec un collège public de banlieue ? Un enfant scolarisé en REP qui fait une bêtise ? C'est un apprenti délinquant. Un enfant scolarisé en collège normal qui fait une bêtise ? On le remet sur le droit chemin. Pour ces deux enfants, la société ne prévoit pas la même direction. Et l'école est chargée d'envoyer chacun d'eux vers les « bons rails », c'est-à-dire ceux de la reproduction sociale – qui étaient déjà ceux de leurs parents, de leurs grands-parents avant eux et ainsi de suite.

Mais que dire à un enfant dont le grand-père est mort pour la France, puis dont la famille n'a jamais touché de pension, dont la mère n'a jamais pu apprendre le français, puis dont le grand-frère subi des violences policières, et qui se fait lui-même insulter, à qui on demande de dire merci ou de rentrer chez lui – que dire à cet enfant-là, qui ne soit pas propagande d'un état qui veut cacher ses crimes de guerre ? Comment lui enseigner une histoire que la France ne veut pas reconnaître ?

Souvent je me dis que si je leur disais tout, je finirais en prison. Si je leur racontais leur histoire telle que je l'ai comprise, telle que je l'étudie, je pense qu'ils voudraient se rebeller. Ils

seraient prêts à prendre les armes. Et on me reprocherait d'avoir embrigadé une armée d'adolescents contre « la France et les valeurs de la République ». Mais ils le sont déjà, dans les armes et la guerre. Et cette guerre est faite contre eux, elle est cachée, elle ne dit pas son nom. Sont-ils vraiment « oubliés » ces quartiers ? Terrains de jeux des officiers de la BAC, je ne crois pas qu'on ait oublié ces quartiers. On les a mis là où on les voulait (éloignés) et on n'y pense que quand il faut se débarrasser des problèmes qui en émanent. Ces enfants, qui ont tous déjà vu un cadavre, s'ils avaient toutes les clés pour comprendre pourquoi ils sont ici, là et maintenant, que feraient-ils ? Une partie de moi pense qu'ils prendraient les armes, toutes les armes. J'ai l'espoir qu'ils étudieraient pour avoir le diplôme, pour ouvrir la porte, pour donner leur avis. Je veux croire qu'ils se battraient s'ils pouvaient nommer leur ennemi. Mais les choses sont bien faites : en REP+ on peut être en classe de 4e et ne pas savoir lire. Et quand on ne sait pas lire, de l'ennemi, on ne sait pas grand-chose de plus que le fait que ce soit un « français ».

En REP il y a beaucoup de douleur vécue par les enfants. Elle est vécue par les adultes aussi, s'ils essaient de faire leur travail dans l'amour. Un jour, on m'a demandé de faire quelque chose et j'ai refusé. C'est la seule fois de ma (certes courte) vie où j'ai refusé une mission au travail. C'était la fin de l'année. J'aimais bien mon travail, j'avais de bonnes relations avec les enfants. C'était dans le collège du centre-ville, à côté de la gare. Le CPE est venu me dire « *Il y a les profs qui sont en train de faire les classes, vous pouvez y aller afin de donner votre avis, défendre un peu nos élèves ?* ».

J'ai demandé autour de moi de quoi il s'agissait et on m'a expliqué : « *Les profs sont tous en salle de réunion, t'as une carte pour chaque élève avec son dossier et puis ils s'échangent les cartes pour faire les classes jusqu'à ce qu'ils soient d'accord entre eux.* ». Puis j'ai entendu des profs dire : « *Cette année on fait quoi avec machin et machin ? Pff ils fatiguent.* » et « *Dites, on se fait pas une classe de nuls cette année comme ça on se prend pas la tête ?* ». Je ne me suis pas sentie le courage de le faire, d'y aller, de défendre les enfants avec lesquels je travaillais.

Le pire, je crois, était à propos de la classe de 3ème prépa-métier. Avec des financements supplémentaires et une prime pour l'enseignant en charge, la 3e prépa-métier propose trois voyages et plusieurs stages dans l'année de 3e pour professionnaliser les élèves. Ce dispositif est supposé concerner les élèves qui n'ont pas un bon dossier et ne peuvent pas prétendre à aller en général. Dans le collège du centre-ville où j'étais, le prof de 3eme prépa-métier avait

décidé de prendre exclusivement les très bons élèves du collège, ceux qui avaient une chance d'aller en général, parce que lui préférait avoir une classe tranquille pour organiser les voyages. Et les élèves qui apprenaient qu'ils allaient partir en voyage dans l'année étaient heureux d'avoir été pris en prépa-métier. Leurs familles ne savaient pas non plus qu'il fallait dire non à cette fausse récompense qui leur faisait vivre une année de 3ème privilégiée, puis leur fermait l'intégralité des portes qui devaient s'ouvrir à eux en les destinant à faire un bac pro esthétique ou sécurité.

Moi, j'avais tout ça en tête : ça, plus tout le vécu quotidien de l'établissement, les engueulades entre élèves et enseignants, tout le passif humain de l'année au collège. L'ensemble a pesé si fort sur moi que je ne me suis pas sentie le courage émotionnel d'aller défendre à bout de bras ces enfants en prenant la responsabilité de leur avenir, face à des profs trop désabusés pour se rendre compte qu'ils sont en train de décider de la vie d'êtres humains.

Dans ce premier collège, j'ai aussi vécu la violence de l'exclusion. « *Je me fais toujours avoir !»,* pourrais-je dire avec ironie. Je m'attache à un enfant, j'entreprends un travail éducatif puis, hop, viré. C'était le cas d'un petit Samy, qui s'était fait virer au bout de trois mois. Il avait volé le portefeuille de la professeure documentaliste avec un autre élève. Puis ils étaient allés à Casino, avaient acheté deux euros de bonbons en carte bleue (ce qui avait intrigué le caissier) et s'étaient débarrassés du portefeuille en le jetant sur un toit. Malheureusement, un toit visible depuis le collège, d'où la professeur avait reconnu son portefeuille éventré. Samy avait aussi pris soin de préciser à son camarade : « *Si tu parles, je te tue.* », et avait ainsi garanti pour lui-même une exclusion définitive de l'établissement. Je veux bien qu'il mérite une sanction. Mais je ne comprends pas qu'on oublie que c'est un enfant, parce qu'il a dit « je te tue », alors qu'il est allé voler deux euros de bonbons... Dans la même logique, j'ai vu plusieurs exclusions d'enfants qui avaient apporté des pistolets à billes à l'école. Ce symbole de l'arme à feu est perçu par l'adulte comme une annonce d'un danger. Je ne comprends pas qu'on en oublie le symbole des billes. Ces enfants expriment des choses d'adultes, mais ils ne peuvent le faire qu'avec leurs jeux d'enfants. On les sanctionne comme si le danger venait des billes dans le chargeur en plastique. Plus j'avance et plus je crois que le danger survient quand on oublie que ce sont des enfants qu'il faut aimer et protéger d'eux-mêmes comme du monde ultra violent dans lequel ils grandissent.

Un autre vécu d'exclusion m'a celui-là vraiment traumatisée, parce qu'il a entravé un travail éducatif et parce que l'enfant pense qu'il est de mon initiative. Une jeune fille du collège avait un comportement particulier qui posait problème à beaucoup d'adultes. Scolarisée en 5e, elle était « hyper-sexualisée » pour son âge : j'en étais arrivée à la certitude qu'elle avait subi et/ou été témoin de violences sexuelles. Je ne sais pas si elle avait été violée par son père ou si sa mère se prostituait, toujours est-il que ce comportement hyper-sexualisé posait énormément de problèmes au collège. Elle provoquait les enfants du collège, qui se mettaient à dire des horreurs en retour. Et elle influençait sa copine qui s'habillait, à son image, de façon toujours plus sexualisée. On l'avait retrouvée dans les toilettes avec deux garçons, et sa copine avait été agressée sexuellement dans un hall d'immeuble par une dizaine de garçons du collège.

La situation commençait à dégénérer. On avait entreprit une démarche pour la faire suivre par un psychologue et ensuite la placer quelques jours de la semaine en hôpital de jour, pour qu'elle ne soit pas toujours au collège et qu'elle puisse guérir du traumatisme que chacun constatait sans pour autant savoir vraiment ce qu'il en était. Pour que le psy la prenne en charge, il fallait remplir une quantité de papiers. Parmi ces papiers, il fallait un certificat médical. Je me souviens que le dossier venait d'être renvoyé au collège parce qu'on avait fourni celui d'un médecin, et qu'ils voulaient celui d'un pédiatre.

On en était là. Puis, un jour, on a passé deux heures avec quelques collègues à courir après la jeune fille en question et sa copine, qu'elle entraînait avec elle dans toutes ses bêtises. Au bout d'un moment, je m'étais arrêtée dans mes recherches parce que j'avais trouvé deux élèves allongés dans les escaliers et que je négociais leur retour en classe. Les deux jeunes filles sont passées en trombe, ont enjambé les garçons allongés et sont parties en courant dans un couloir. Les deux garçons se sont relevés et m'ont dit « *T'inquiète c'est bon on va en cours, pas comme cette folle !* ». Et je me suis lancée à la poursuite des deux filles dans le couloir.

Alors j'ai fait quelque chose que je ne referai plus jamais : j'ai tenté de la bloquer physiquement. Elle allait passer devant moi et je l'ai attrapée. Pourtant je n'étais pas formée, je ne suis pas éducatrice spécialisée. En discutant par la suite avec une amie qui l'est, j'ai pu comprendre que « contenir » quelqu'un est une pratique dangereuse si elle n'est pas encadrée : il est nécessaire d'avoir construit une relation au préalable avec la personne que l'on doit contenir. Sinon, cette contention agit comme un déclencheur et la personne peut entrer en crise : sécrétion d’adrénaline, force décuplée, réflexes violents et perte de contrôle de soi. J’ai attrapé la petite au vol, qui s'est mise à me frapper de toutes ses forces et autant qu'elle

pouvait, en hurlant et pleurant, en se jetant tour à tour au sol ou contre le mur, en risquant de nous entraîner toutes les deux dans les escaliers. Une fois que je la tenais, je ne savais plus quoi faire : je n'arrivais pas à la lâcher. Je n'arrivais pas à voir que je n'aurais pas dû la (con)tenir. Aussi j'ai insisté, jusqu'à qu'on ait mal toutes les deux, que je finisse par lâcher malgré moi et qu'elle parte quand même en courant.

J'ai écrit un rapport. Deux jours plus tard, la jeune fille était exclue temporairement du collège jusqu'à son conseil de discipline. Lors du conseil, on lui a lu mon rapport. Elle a été exclue définitivement. Les démarches qui avaient été faites au collège pour qu'elle soit suivie psychologiquement ont été avortées, et peut-être, espérons-le, réinitialisées dans son nouveau collège. Aucun suivi des élèves n'est fait entre l'établissement qui exclut et celui qui accueille. C'est un jeu malsain de chaises musicales. Le nouvel établissement ne saura pas que nous avions entamé une démarche, il devra tout recommencer. Et pendant ce temps, la jeune fille continuera d'être traumatisée et de répandre les stigmates de son traumatisme autour d'elle parmi les autres enfants.

Cette enfant, Lila, je l'avais déjà croisée dans la rue avec un garçon plus âgée qu'elle. Il se comportait comme si il la possédait et il nous avait regardées de travers quand on les avait interpellés ma collègue et moi – comme on faisait toujours quand on croisait un élève dans la rue. J'ai peur de la croiser un jour en train de travailler comme prostituée. Elle m'avait dit une fois, alors que je leur parlais d'avenir, d'études etc. : « *Ben pourquoi je vais me prendre la tête moi ? Les putes elles se mettent bien, elles prennent des 2000 euros par mois.* ».

Après son exclusion, je l'ai recroisée dans la rue : psychodrame. Elle m'a crié dessus alors qu'elle était à plus de vingt mètres, suivie de sa troupe de petits garçons de rue. Elle hurlait comme si elle était la chef des enfants de la rue, qui reprennent sur le pavé le pouvoir qu'on leur a volé à l'école. « *Grosse connasse. Je me suis faite virer à cause de toi. Ton rapport de merde là et je me suis faite virer, espèce de grosse pute.* ». J'ai essayé de lui dire « *Ah bon mon rapport ? Lila, tu l'as vu ton dossier ? Y en a des dizaines, dedans, de rapports.* », ce à quoi elle a délicatement répondu, devant sa cour : « *Mon dossier tu peux le prendre et te le rentrer dans la chatte.* ».

En fait, oui, il y avait d'autres rapports que le mien dans le dossier de cette petite fille de douze ans (qui parle si joliment). Mais c'était mon rapport qui leur avait permis de déclencher la machine institutionnelle de l'exclusion. Je m'en suis voulue, et encore aujourd'hui, d'avoir

écrit ce rapport et d'avoir permis l'exclusion d'une enfant qui avait besoin d'être soignée. Quand elle m'a hurlé dessus – au-delà du stress lié au fait de se faire agresser par « les enfants perdus » (cf. Peter Pan), et de ma propre adrénaline produite pour rester crédible devant eux en répondant « *Enfin, Lila, ton dossier il était bien rempli.* » – j'ai culpabilisé. J'ai pris la mesure des conséquences qu'avait eu sur sa vie le petit texte que j'avais écrit sur un bout de papier. Depuis je crains de la voir, et de ne pas savoir comment lui dire que je suis désolée. Je suis d'autant plus désolée que je n'aurais jamais dû la contenir. Que j'aurais pu le prédire, si j'avais su, si j'avais été formée, qu'elle réagirait comme ça. Elle a été exclue du collège pour violence sur un adulte, mais c'est moi qui ai initié cette violence en entrant en contact avec elle alors qu'elle était au bord de la crise. J'ai déclenché une crise chez une enfant qui a des troubles du comportement et qui s'est mise à décompenser sur moi à coup de pieds et de poings. Les conséquences de cette contention et de ce qu'elle a entraîné n'ont impacté que la jeune fille. Rien ne m'a été reproché par ma hiérarchie. Malgré ça, je me sens responsable.

Depuis, j'ai écrit en tout quatre rapports. Et j'ai toujours fait attention à ce que les élèves en question n'en aient pas suffisamment pour que le mien change la donne et déclenche un conseil de discipline. Une collègue, dans le collège où je travaille actuellement, a dit quelque chose la dernière fois qui raisonne avec mon expérience. Elle a dit en rigolant : « *Tous les rapports que j'ai écrits, ils ont donné lieu à des exclusions. Il faudrait que je fasse attention.* ». Elle choisit d'en rire, mais son rire détonne avec la gravité de la situation. Je choisis de faire toujours attention : pour dix lignes que j'écris, je risque de recroiser dans dix ans un enfant perdu que l'école a exclu et qui me dira « *Lena, à cause de ton rapport...* ».

Pour toutes ces raisons j'ai du mal à écrire. J'ai du mal à peser mes mots et à ne pas tomber dans le militantisme. C'est pas facile pour moi de parler des REP sans tomber dans le sarcasme et le cynisme – ou la tristesse.

# TEXTE LIBRE

Lorsqu'au 1er semestre de mon Master 2 il m'a fallut choisir les séminaires que je voulais suivre, je me suis tournée vers ma tutrice pour m'aider à faire un choix entre deux d'entres eux concernant l'UE 4.

En effet, j'hésitais entre « sens, éthique et pertinence » et « éducation, existence et politique ». Elle m'a alors conseillé celui de Mr Pierre Johan Laffitte car elle estimait qu'il serait en adéquation avec le sujet de ma recherche.

La première visioconférence est surprenante…. Je ne connais pas le concept des conseils de classe : quoi de neuf ?, propositions, excuses, remerciements, je me demande qu'est-ce donc que cela…Puis je me prends au jeu mais je suis un peu en décalage, pas dans la temporalité du groupe…. Tant pis, une fois de plus je me lance…Et puis je parle beaucoup au final, je suis presque honteuse à la fin, comme l'impression d'avoir monopolisé la parole mais j'ai tellement aimé et tellement de pensées qui jaillissent….

Les liens se font, une fois de plus !

J'apprécie de pouvoir parler librement et de ne pas sentir de jugement….Liberté !

Je me documente sur la pédagogie institutionnelle, moi qui ai déjà bien travaillé sur la psychothérapie institutionnelle et l'analyse institutionnelle.

Je retiens l'importance de la collaboration, de la coopération et cela va de pair avec le travail du commun que je développe dans mon mémoire.

La question de permettre plus d'horizontalité dans une organisation verticale est soulevée….

Alors aujourd'hui, il me faut rédiger un texte libre pour le rendu servant à valider ce séminaire, je choisis de partager avec Pierre ce que son séminaire m'a permis de rédiger à l'intérieur même de mon mémoire, car cela ne me semble pas anodin… Peut-être aussi ma façon de le remercier pour ce qu'il m'a apporté….

En effet, un séminaire qui éclaire ma recherche, qui me permet de penser les pratiques professionnelles des travailleurs sociaux sous un autre angle, je ne l'aurais pas imaginé il y a encore six mois…

C'est grâce à ce séminaire qu'émerge l'idée de montrer en quoi la coopération peut permettre plus d'horizontalité au sein d'une équipe et ce dans le but de redonner du sens à nos pratiques de professionnels.

Toutefois, je choisi aussi de partager ce texte car lors de notre dernière visioconférence, j'ai pu m'exprimer sur mon sujet de mémoire et sur la rédaction de cette partie : nous en avons parlé, échangé, débattu en toute confiance, transparence et sincérité….

Pour situer le contexte dans lequel la partie que je vais partager se situe, voici une présentation succincte de l'articulation de mon mémoire.

Mon mémoire s'articule autour de la problématique suivante :

**A partir d'une crise institutionnelle observée et analysée, comment interroger et mettre du sens dans nos pratiques de travailleurs sociaux?**

Après de nombreux aller/retours, j'ai imaginé ce travail en plusieurs parties.

Dans une première partie, il s'agit de s'intéresser au vaste sujet qu'est le travail social. Pour ne pas trop rester dans le vague justement, il conviendra de retracer les contours des politiques sociales qui orientent notre secteur. Car comment penser nos pratiques sans faire ce détour théorique si important qui vient délimiter le champ d'action des professionnels du secteur. Entre des politiques contraignantes et une volonté de diversification, quelle place trouvent les établissements innovants dans notre secteur ?

Dans une deuxième partie, nous nous intéresserons à la crise institutionnelle qui a traversé mon lieu de travail, lieu de ma recherche-action. L'idée est de pouvoir conceptualiser ce terme de crise pour ensuite procéder à son analyse à la lumière de l'analyse institutionnelle. Ainsi, cela devrait nous permettre de mettre à jour les analyseurs et de poser des constats sur nos pratiques, notre quotidien.

Une troisième partie sera consacrée à la démarche clinique pour tenter d'en comprendre le fonctionnement mais également pour voir ce que la clinique peut m'apporter sur mon sujet.

Et enfin, une quatrième partie consistera à penser la question du sens des pratiques professionnelles des travailleurs sociaux.

Comme pour l'éducation populaire, ma recherche sera mise au service du vivre-ensemble et de l'émancipation, « deux perspectives à réaliser ensemble par l'intermédiaire de l'éducation mutuelle qui ne vont pas de soi ; la pédagogie qui la sous-tend est égalitaire et nécessite l'implication de ceux qui apprennent, dans la démarche d'apprentissage : à leur tour, ils éduquent les autres en s'éduquant eux-mêmes. »[1]

Il est à noter que ce texte sur la coopération vient mettre un point final à ma participation à ce séminaire tout comme il se situe quasiment à la fin de mon mémoire….

En effet, ce texte à suivre trouve sa place dans ma 4ème partie intitulée :

Redonner du sens à nos pratiques professionnelles, un but à atteindre.

Dans cette 4ème partie, un 1er chapitre est consacré à la question du sens de nos pratiques professionnelles et un 2ème chapitre porte sur nos pratiques professionnelles.

---

## CHAPITRE 2 : NOS PRATIQUES PROFESSIONNELLES : ENTRE COOPÉRATION, COMMUNICATION ET SUPERVISION

L'idée de ce chapitre est de proposer quelques dispositifs qui peuvent permettre de relancer la dynamique réflexive des professionnels du travail social et de comprendre comment ils peuvent le faire.

En effet, tout au long de ma recherche, je me suis attachée à lier la théorie acquise et mon expérience de terrain dans une organisation singulière mais il me semble que permettre l'émergence des possibles au sein de mon lieu de travail peu donner des pistes de réflexion à tous les professionnels du secteur qui souhaiteraient s'en saisir.

Cette réflexion doit dépasser la simple pensée réflexive pour devenir une pratique réflexive….

[1] Eric Beaudout, *Séminaire Master 1 Education populaire et écologie*, I.E.D. Paris 8, p6.

Lors des deux entretiens que j'ai fais auprès de deux professionnelles extérieures à mon lieu de travail, j'ai posé la question de ce qu'était pour elles le processus de réflexivité : Elles n'ont pas su me répondre.

Pour Schön (1984), le processus de réflexivité du professionnel est sa capacité de « penser en cours d'action » et de « penser sur son action ». Penser sur son action comprend 4 étapes : prendre conscience d'un problème, structurer le problème, restructurer le problème, expérimenter des solutions nouvelles.

C'est dans cette veine que j'ai pensé cette dernière partie, considérant que nous venions de procéder aux trois premières étapes, il s'agit maintenant de penser des solutions nouvelles.

En m'appuyant sur la théorie acquise, comment pensez nos pratiques sur un registre une peu différent ?

## I. La coopération…où comment permettre plus d'horizontalité

La coopération est « l'action de participer à une œuvre ou à une action commune »[2].

Dans chaque équipe de travailleurs sociaux il y a nécessité de fonctionner ensemble, de porter des valeurs communes, de construire une culture professionnelle qui repose sur les valeurs fondamentales.

Pour B. Bouquet[3], le travail des professionnels n'est possible que s'ils peuvent s'appuyer sur la confiance et le soutien indéfectible de leurs cadres, de leurs directions, de leur employeur et si le projet de service qui les réunit tous leur permet de partager les mêmes valeurs. Nous avons en effet pu le constater dans nos observations de la crise.

Or, penser de façon plus collaborative, à la lumière de ce que nous en a démontré la psychothérapie institutionnelle ou encore comme le prône les mouvements de pédagogie institutionnelle impulsé par Freinet, ne serait-ce pas là un champ des possibles ?

[2] C.N.R.T.L.
[3] B. Bouquet, *Ethique et travail social : une recherche de sens*, Dunod, 2003

1. Des pratiques (ré) inventées à la lumière de la pédagogie institutionnelle

En 1958, Jean et Fernand Oury sont à l'origine de cette pédagogie et se sont inspirés du mouvement de la psychothérapie institutionnelle lors d'un congrès du mouvement Freinet qui était pour sa part un des premiers mouvements de l'éducation nouvelle.

En psychothérapie institutionnelle, chacun est en mesure de parler du « patient » de sa place, la hiérarchie statutaire n'a pas plus de poids dans les prises de décisions.

Aussi, la pédagogie institutionnelle veut penser ce même modèle au sein des classes. La relation ne doit plus être duelle (enseignant/enseigné) mais la communication doit se faire entre tous les acteurs.

La pédagogie institutionnelle se résume par une formule dite des 4L : Lieux, Limites, Lois et Langage. « Il faut comprendre qu'il s'agit de définir des Lieux, de préciser des Limites et de décider des Lois pour produire du Langage qui donne accès au sens »[4].

Il s'agit donc de pouvoir investir le lieu dans lequel on exerce. A ce sujet, F. Oury et A. Vasquez ont écrit en 1979, « Là où on est, se sentir chez soi, semble une des conditions premières préalables à tout engagement personnel dans une action quelconque ».

*« Au final le déménagement a eu lieu. Les travaux ont été faits. La maison est toute belle et nous change la vie, notre façon de travailler. Le fait qu'elle soit baignée de lumière apaise et rassure. Des bricoles restent à faire mais cela reste de l'ordre du détail, de la cerise sur le gâteau pour la très grande majorité. Les jeunes sont contents et c'est ce qui compte. Ce renouveau m'inspire, j'ai plein de projet en tête. Le but est de personnaliser cette belle toile blanche, de la faire nôtre, de la rendre accueillante pour tous : jeunes et professionnels. »*[5]

Les limites et les Lois outre celles qui sont définies par le cadre réglementaire de nos interventions peuvent être imaginées également en coopération, en collaboration.

En effet, si l'on considère les Limites et les Lois comme celles instituées en direction des usagers mais aussi des professionnels, il est nécessaire de penser au mode de participation des usagers dans la vie de l'institution qui est en plus une directive de la Loi du 2 janvier 2002.

[4] C. Vander Borght, *Travailler ensemble en institution,* ed Fabaert, 2014, p 12
[5] Éducatrice spécialisée, *extrait de journal*.

Pour ce faire, chaque équipe doit réfléchir à la forme qui y sera donnée.

*5/11/2020 : Le journal institutionnel : Bureau*

*Aujourd'hui, une des questions posées par l'équipe questionne la possibilité de donner la parole aux jeunes sur le fonctionnement de l'institution. Autant dire que pour moi c'est une "chance", je m'en saisis en leur disant que potentiellement ils peuvent aussi écrire dans le journal institutionnel dont je viens de parler. Faisant le lien avec la psychothérapie institutionnelle, je me dis que tout le monde peut être mis à un même niveau et qu'ainsi on va créer du commun.... Bon je m'aperçois vite que l'équipe n'en est pas là. Ils s'opposent à ce que les jeunes lisent leurs écrits.*

A la lumière de la pédagogie institutionnelle imaginée par Oury, il s'agit de penser des institutions permettant à chaque acteur de participer de manière importante à la vie de l'établissement. Cette pédagogie qui se veut responsabilisante laisse une grande place à la parole, au langage : Chacun devant se sentir libre de s'exprimer et ce dans le but de favoriser l'évolution positive du groupe.

Alors, comment pouvons-nous envisager cette liberté de parole, ces décisions prises de façon collégiale dans une organisation managée de façon verticale ?

Une des institutions pourrait alors être les réunions de fonctionnement sur le modèle du conseil de classe.

2. Des réunions d'équipe à l'image d'un conseil de classe

Pour permettre aux équipes de prendre un peu le pouvoir dans un établissement managé de façon verticale, il est possible d'envisager une institution où chacun pourrait être en mesure de donner son avis et où les décisions seraient prises par le groupe.

A l'image du conseil dans la pédagogie institutionnelle, les réunions d'équipe pourraient être ce Lieu.

Aussi, il est nécessaire de réfléchir en amont à ce qui pourrait y être décidé en son sein parce que bien évidemment, il y a des Limites et des Lois qui ne peuvent pas être soumises aux décisions du groupe dans les établissements médico-sociaux.

En effet, certaines décisions découlent directement des prescripteurs mais aussi de l'association.

Toutefois, nous pouvons imaginer que ce qui relève de l'accompagnement direct des jeunes pourrait se parler, se décider dans cette institution.

Pour que cela soit possible, il faut pouvoir réunir deux conditions : le désir des acteurs et le niveau de responsabilités qui peut être partagé.

Aussi, penser ces temps de réunion à l'image du conseil : Quoi de neuf, propositions, excuses, remerciements, ca va t'y… etc… Permet d'après l'expérience que j'en ai eu sur ce semestre de créer une vraie cohésion de groupe, Lieu dans lequel chacun se sent libre de parler, sans crainte d'être jugé.

D'une manière générale, les réunions d'équipe font partie de la vie institutionnelle : lieu de régulation, d'échange, de discussion pluridisciplinaire… Les travailleurs sociaux sont ainsi en mesure de rompre avec leur solitude, ils bénéficient d'un soutient technique de la part des autres acteurs et ainsi, ils exposent leurs positionnements, leurs ressentis, leurs valeurs etc.

Pendant longtemps, ces réunions ont eu du mal à être instaurées de façon régulière en raison des nuits qui étaient effectuées par les éducateurs spécialisés. Aussi, ce n'est que depuis la modification de l'organigramme et de la présence des surveillants de nuit, que ces temps font partie intégrante du planning hebdomadaire de tous les éducateurs.

Mais ces temps ne sont pas forcement utilisés à bon escient….

*« Les réunions qui se focalisent sur des questions relatives aux objets ou à l'aménagement de la maison sont des stratégies elliptiques. L'ellipse étant définie ici comme un évitement. Ces revendications, toujours ramenées au bien être des jeunes, apparaissent alors comme un manque de capacité à s'interroger sur les pratiques éducatives et l'évolution psychique des ados pris en charge.*

*Peut-être aussi est-ce une façon de critiquer la fonction hiérarchique tout en évitant la charge frontale (Qui serait plus honnête et amusante aussi). »*[6]

En repensant collectivement la forme et le contenu de ces temps de réunion cela permettrait à chacun de pouvoir s'en saisir. Il faut bien sûr que chacun le désire, y trouve son intérêt et en comprenne toute l'importance pour le travail quotidien.

[6] Psychologue, *extrait de journal.*

C’est en pensant collectivement nos modes d’échanges, de communication et l’intérêt que cela a dans les prises en charge que nous pouvons être en mesure d’être force de proposition….

ORTEGA Laëticia, née DIAGNE

N°étudiant : 19010829

# Sens, éthique et pertinence

# Texte libre

Enseignant : Pierre-Johan Laffitte

**MASTER 2 SCIENCES DE L'EDUCATION TOUT AU LONG DE LA VIE IED**

**UNIVERSITE PARIS 8 2020-2021**

Je me souviens être arrivée devant cette grande maison il était 16H50. Je commençais à 17H00, j'ai attendu cinq minutes et je suis allée sonner. La gorge serrée, le ventre noué la bouche sèche. La porte s'est ouverte une femme d'une quarantaine d'année m'a ouvert. : « Vous êtes ? », « Laëticia, je viens remplacer pour faire la nuit. », « Entrez. »

Je me retrouve dans une entrée où il y a deux bancs, des baskets en dessous. Deux porte-manteaux sur lesquels se trouvent quelques manteaux et vestes. Elle s'engouffre dans les escaliers : « Suis-moi, on va se tutoyer se sera plus simple. » Je lui emboîte le pas et monte ces dizaines de marches. Arrivées en haut, elle ouvre la porte : « rentre, installe-toi (en me montrant la chaise en face d'un grand bureau), je m'assieds. Je regarde autour de moi, c'est un bureau qui fait aussi office de chambre. Un lit une personne, un grand bureau, un coffre, deux chaises et une télé. Sur le bureau un cahier, des dossiers, un téléphone et cet énorme trousseau de clés posé à côté d'elle. « Alors bah bienvenue, c'est toi qui fais la nuit ce soir ? ça va ? ». Nous sommes là toutes les deux afin qu'elle m'explique, me montre le fonctionnement de la maison.

Cet énorme trousseau de clé… c'est vrai qu'à y repenser et à l'écrire il m'avait impressionné, intimidé, inquiété. Je n'avais jamais vu autant de clés sur le même trousseau. J'ai pris la mesure de l'entrée dans de nouvelles normes. Apparemment ici on ne laisse rien ouvert. Pourquoi ? Pourquoi autant de précautions ? A 19H00, ma collègue devait partir et elle m'a confié ce trousseau de clé. Avoir ces clés dans mes mains m'a donné la responsabilité de cette maison et des jeunes qui s'y trouvaient. Je me suis sentie à la fois perdue, mais déterminée à ce que cela ne transparaisse pas. Excitée par la confiance et les responsabilités qu'on me donnait, et à la fois terrorisée intérieurement pour les mêmes raisons. A la fin de son service, on donnait les clés de la maison à son collègue, comme un relai qu'on passe à un autre coureur.

« *Tu sais Laëti c'est quand même pas juste. C'est les parents qui s'occupent pas bien de nous et c'est nous qu'on est en foyer »* Laura, 12 ans et quatre ans de placement dans la même MECS

*« Lae, est-ce qu'on peut se voir c'est important j'ai besoin de te parler »* Paul, 19 ans ancien MNA du service

*« Mlle D. sans vous on aurait perdu notre fille, merci de nous avoir aidé à la comprendre* » M. et Mme L, une mesure d'AEMO de 30 mois

*« T'es une maltraiteuse !!! t'as pas le droit de me punir, c'est chez moi ici pas chez toi !! »* Paul, 8 ans placé depuis l'âge de 2 ans

*« Tu passeras me dire bonne nuit hein ? »* Kévin, 17 ans et demi, placé en CEF pour de nombreux actes de délinquance

*« Tu sais aujourd'hui si je viens te voir c'est pour te dire que je vais changer de travail. C'est une autre éducatrice qui à partir de maintenant va venir continuer à travailler avec maman et toi » ; « dis c'est à cause de moi que tu pars ? »* Dimitri, 7 ans. Je l'accompagne depuis son retour et organise les droits de visites médiatisés avec sa mère depuis qu'il à l'âge de deux ans.

« *Bonjour Mme O. nous allons bien tous les trois, petite routine mais agréable. Je vous remercie d'avoir pris le temps de répondre à mes questions. Je vous donnerai encore des nouvelles de nous un peu plus tard. Bonne fin de journée »,* un texto reçu de Mme F. après plusieurs mois d'arrêt de la mesure d'AEMO

« *Tu sais moi j'ai perdu ma maman, alors aujourd'hui j'aime toutes les femmes du monde. » ; « Eh bah tu sais quoi, toutes les femmes du monde t'aiment aussi ! »*, échange entre Martin et moi lors de son entretien d'admission.

« *Tu me connais par cœur. Tu vois mes expressions sans même que je les dise. Ça fait maintenant deux ans que je te connais, je t'adore. Tu seras toujours mon éduc préférée* », petit mot de Mélanie dont j'ai été la référente pendant deux années

« *Tous ceux et celles qui sont toujours là pour moi... Je vous dis merci. Big dédicace à Mme ORTEGA* », statut WhatsApp d'un ancien du service MNA

« *Bonjour notre Laëticia, nous allons tous super bien sauf que ton visage nous manque énormément j'te jure. Nous t'aimons beaucoup Laëticia* », mail reçu d'anciens jeunes dont j'ai été la référente.

« *Bonjour Laiticia hier je suis déménager je vais te remercier encore tu m'aider beaucoup. Merci bonne journée* », Thibaut

« *Je n'ai pas su vous dire aurevoir car dans la spontanéité j'en aurai oublié la barrière professionnelle sachez que j'ai été très heureuse de vous avoir connu et de vous avoir à nos côtes, mes deux amours et moi »,* courrier reçu après mon départ du service d'AEMO.

Je me revois devant la porte d'entrée du service. Un sac à l'épaule, un autre dans la main, je tiens par le coude la « pochette du véhicule » et je tape le code. La porte s'ouvre, j'entre dans le hall, la lumière s'allume. Je monte les escaliers qui arrivent devant la porte des bureaux. Je prends mes clés, j'ouvre la première porte, je traverse un petit couloir et j'arrive devant mon

bureau, je déverrouille la porte et j'entre. Je pose sur mon bureau mes sacs, je pars ranger la pochette du véhicule dans l'armoire. J'en profite pour ranger les clés des appartements où je suis allée faire une visite aujourd'hui. Quelle journée !

J'allume le PC et je remplis mes « *comptes-rendus d'interventions* », jeune après jeune. Je remplis la « *fiche de sortie* » de Matthieu, on vient de finir son déménagement. Je suis allée le récupérer à la sortie de son boulot et je l'ai accompagné sur son nouveau lieu d'accueil. Un petit studio sympa dans une résidence sociale, au top ! Ça n'a d'ailleurs pas été de tout repos de parvenir à ce qu'il s'y installe. Un combat de plus avec le Conseil Départemental, mais cette fois-ci Matthieu et moi avons gagné. Je finis mes comptes-rendus, j'éteins l'ordi.

Je regarde le mur à côté de mon bureau, rempli de photos, de cartes, de « phrases du jour ». Je décroche une à une les pièces de mon patchwork. J'ouvre les tiroirs du bureau et je les vide. Outre les documents du service, mes tiroirs sont remplis de « au cas où », qui m'ont tous servis au moins une fois pour dépanner un jeune, ou pour réparer quelque chose. De la monnaie, du fil et une aiguille, des bonbons, de la glue, des préservatifs, des fascicules sur le planning familial, un trousseau de géométrie, et tant d'autres. Au fond du tiroir une petite enveloppe, dans cette enveloppe la photo d'identité de chacun des jeunes que j'ai accompagné dans ce service, ça aussi je le prends. Une fois tous les tiroirs vidés, tous mes affichages décrochés et empaquetés je m'assois. Je regarde le bureau de mon collègue, il va me manquer.

Je repense aux bons souvenirs, l'emménagement dans ces nouveaux locaux, l'équipe motivée plus que jamais, la direction au plus proche du terrain. Ce soir, tout ça c'est bien loin.

Je suis fatiguée. Fatiguée d'avoir mal, fatiguée de me sentir seule, fatiguée de pleurer, fatiguée de me battre, fatiguée de ne plus me sentir à ma place. Fatiguée mais satisfaite, soulagée et déterminée. Satisfaite du travail accompli, des rencontres que j'ai faites, soulagée d'être arrivée jusque-là sans jamais me compromettre et déterminée à me rester fidèle quoi qu'il en coûte.

Je remets mon sac sur l'épaule, prends le second dans ma main, je passe la première puis la deuxième porte que je referme. Ma gorge est nouée, mes yeux me piquent. Je descends les escaliers, j'ouvre la porte. Je dépose les clés dans la boite aux lettres, il est 21h30. Ce soir, définitivement, je passe le relai à un autre coureur.

# NOTRE DISPOSITIF, SON ANALYSE INSTITUTIONNELLE ÉPARPILLÉE, MAIS LÀ…

# Courriel général envoyé le 6 juin 2021

Pierre Johan Laffitte

*L'expérience du séminaire, à la fois dans la première année que la seconde, à distance, du parcours « Éducation tout au long de la vie », du mastère en sciences de l'éducation de l'université de Paris 8 a été constitué un moment important, imparfait, fait de hasard et de création. Dans ce cadre, contrairement aux années précédentes, je n'ai produit que peu d'écrits, des échos, des échanges.*

Bonjour à chacune et chacun,

Voici avec retard mon écho à vos mots, ceux en tout cas des textes libres que vous m'avez fait parvenir.

Trois parties à ce courriel. La première, commune ; en fin : des questions (soulignées) auxquelles je vous demande de répondre si vous l'estimez nécessaire (si vous n'y répondez pas, je considérerais que vous acceptez mes propositions) ; et enfin, en dessous de ma signature, la copie des notes que j'ai prises à la lecture de vos textes libres.

Veuillez avant tout excuser l'aspect impersonnel de cette première partie du courriel, qui est commun à toutes. C'est qu'il y a bien quelque chose de *commun* et de *partageable*, dans cette aire de discours que de facto nous avons toutes rendue existante, et dans l'existence de laquelle la singularité de chacune de nos paroles — même silencieuses — ont injecté du possible, de l'incalculable, de l'ouvert, empêchant ainsi à nos discours de se figer, de se ranger dans le seul horizon particularisant, classifiant, enrégimentant d'une doxa vaguement « pédagogie émancipatrice chic ».

Ce commun, c'est d'abord le fait que nous avons toutes fait l'expérience d'une traversée. Traversée qui pour certaines s'est faite dans une solitude et un retrait interrompus seulement par ce texte-libre — mais c'est un positionnement possible parmi les placements qu'a rendus accessibles l'institutionnalisation de notre groupe. En conseil, et dans notre façon de travailler, il a été accepté que chacune d'entre nous puisse poser sa voix selon son rythme, au point le plus exact de sa tonalité. De quoi respecter sa singularité. En effet, lors des conseils, nous avons évoqué le fait que, pour valider (pas évaluer !) notre participation à l'espace de ce séminaire, il fallait qu'il y ait des traces d'une présence sur les forums, et qu'ensuite il y ait l'affrontement d'une prise de parole libre. Or, j'en atteste pour avoir lu tout ce qui m'a été envoyé, les quelques personnes qui n'ont pas écrit dans les forums n'en ont pas moins « parlé ce silence » dans leur texte libre : ce silence ne fut jamais absence. Il fut parfois retrait, parfois inhibition, parfois refus, jamais indifférence ; les textes libres ont été le lieu où s'est inscrit cette présence dans le forum. Cela peut sembler pataphysique, mais c'est sans doute cela, le véritable principe efficace de l'institutionnalisation d'un milieu : on peut être là « par ailleurs », c'est-à-dire que l'on peut être pris en compte à tel endroit de la vie du groupe en étant entré dans cette vie en un autre endroit ; parfois participer à une agora est trop inhibant, en revanche on peut filer un coup de main aux unes et aux autres, qui en conseil remercieront cette aide ou l'évoqueront — inscription sur « la feuille d'assertion » comme disent Charles Sander Peirce et Michel Balat que forme l'épistémè et l'appareil psychique partagé du groupe en vie, relié, parlant. Parfois, on peut donner son avis dans des lieux moins généraux, plus restreints, mais ces lieux peuvent être reliés à d'autres, et comme une petite goutte d'huile sur un cran de la chaîne, peuvent remettre du liant à l'ensemble du circuit en trois coups de pédale. On peut être parlé par d'autres, en d'autres moments : exister dans le langage des autres, même en ne disant rien. Et entrer dans le circuit institutionnalisé des échanges, de la valeur qui se construit et vit. Donc, à mes yeux, il n'est pas une personne qui n'ait participé de notre aire de discours. Participer de cette aire, c'est autant être parlé que parler ce langage commun —

tout comme le bébé : il est parlé avant de parler, ça ne l'empêche pas d'être pleinement le sujet de son existence et de sa parole. Dans le silence, dans l'absence de mots, « en-deçà des mots », il a pu y avoir du langage ; la trace des textes libres, traces ô combien singulières et élaborées, profondes parfois jusque dans leur simplicité si parlante, m'a embarqué dans cette certitude. Je vous en livre ma trace, dans mes notes reproduites tout en bas de cette page de courriel.

Mais le commun, c'est aussi et avant tout ce que nous décidons et assumons ensemble, en tant que décision collective. Communauté politique, et éthique. Lors d'un conseil, nous avons statué sur le fait que, si un cas « problématique » se présentait, j'en informerais l'ensemble des membres du groupe, c'est-à-dire l'autorité du conseil, pour que nous voyions si un tel cas (laissé totalement anonyme, évidemment) pouvait ou non être validé. Cela, afin que jusqu'au bout, l'autorité du conseil, du groupe souverain, garde le pouvoir sur notre production et sur sa valeur — au lieu de me laisser « reprendre le pouvoir ». En effet, nous avons pris le parti, à la majorité, de valider collectivement, par une note fixe et partagée par tout le monde, la valeur sociale de notre travail, mais ce, dans des cadres impliquant la preuve d'un tel travail, d'un certain engagement dans la dynamique de nos échanges. Au vu de ce que je viens de décrire, sentez-vous libre de dire si vous pensez que de tels cas nécessitent que nous en discutions — personnellement, je ne le pense pas. J'ai rédigé pour chacun de vos textes (ou enregistrements, ou images) un commentaire, une note de lecture. Leur ensemble forme une masse assez conséquente (34 pages), et témoigne de ce que la note de 17 n'est pas galvaudée, au vu par ailleurs des forums (de leur masse, de la qualité et de la profondeur de leur contenu), et évidemment des trois visioconférences (consultables sur mon site), sans parler les « arrêts d'autobus printanier » de nos jeudis soir, dans une proximité institutionnelle et éthique, mais n'entrant pas à proprement parler dans le cadre établi de notre séminaire.

Nous avons produit quelque chose qui excède la somme de nos petites parties, et qui ne se réduit pas à un holisme du « gros forum qui en jette ». Il y a eu création d'un univers de discours, émergence d'une complexité groupale, qui n'est pas allé sans conflits, angoisses ni ratés, mais qui a aussi donné lieu à, pour, des paroles singulières, nullement emboîtées sagement dans ce qui, de ce discours commun, aurait pu virer à une doxa, un surmoi (aussi idéologiquement émancipateur qu'il se revendique : rien n'est plus putassier que certains discours prétendument et bruyamment « révolutionnaires » et d'autant plus surmoïques et tyrannique et surtout conservateurs et sadisants). Ainsi, pour pasticher le vieux Leibniz, « quelque chose plutôt que rien » s'est inscrit sur cette feuille d'assertion ; et ce faisant, ce quelque chose a matériellement créé cette feuille d'assertion elle-même — c'est le postulat matérialiste d'une analyse praxique des discours, et de la rencontre entre sémiotique et praxis. Rien n'était écrit d'avance, il n'y avait rien d'avance sur quoi écrire quoi que ce soit ; seule une présence, une passion, un engagement subjectif a pu, on ne le sait jamais qu'*après*, faire en sorte qu'il y ait quelque chose qui fasse sens, plutôt que rien (ou pas grand-chose de plus que seulement de la reproduction macrosociale plus ou moins utile d'une doxa ou d'une aliénation mortifère à du discours universitaire). À proprement parler, cela inestimable — donc inévaluable. C'est sacré — à régime de praxis en tout cas. Et c'est bien de cela, et de cela seulement, qu'il s'agit pour moi en vous ayant proposé cet énoncé : « langue, sens, éthique et pertinence ».

Enfin, ce commun, c'est aussi quelque chose de reconnaissable, de partageable avec l'extérieur de notre séminaire, avec ce dans quoi il s'intègre, c'est-à-dire le mastère. D'où le fait que, au nom du conseil, je propose à notre collègue Francis Lesourd, la validation de chaque participantes, faute de pouvoir le faire par un « validé » beaucoup plus neutre et personnellement plus en phase avec ma conception de la véritable émancipation pédagogique, par une note de 17. Nous avons évoqué en conseil la possibilité, tout à fait légitime, qu'il pourrait trouver à redire sur une telle décision. Si tel était le cas, je reviendrais vers vous. Quoi qu'il en soit, son regard a aussi compté. Francis est donc destinataire de cette partie commune du courriel.

Mais il y a aussi la partie « personnelle », que je vous envoie ci-dessous. Et entre, une place pour ma propre expérience. Je tente de la resituer à présent.

Je me sens à une place privilégiée : j'ai pu avoir cette relation personnelle avec chacune. J'avoue que j'en ai profité pour vivre, ou rejouer, plusieurs choses à la fois.

La première, c'est que mon absence d'écriture sur les forums, ou presque, a été un manque, peut-être un manquement : non seulement dans le plaisir de l'échange et du partage d'idées, mais aussi dans la rupture qu'elle a occasionnée de certaines médiations et de certains cadres, qui alors se sont révélés dans toute leur nécessité à la pacification des échanges. Nous l'avons toutes vécues, même sans nous sentir toujours impliquées immédiatement (mais certaines si, et ça a pu faire mal). Il m'a semblé important, au moins, de venir ici mettre des mots là où ils ont pu manquer, alors. D'où le fait que j'ai tenu à écrire à chacune, à écouter là où, auparavant, je n'ai tout simplement pu assumer une telle écoute — notre groupe a su tenir une « fonction d'accueil », laquelle a pu reposer sur « les épaules psychiques du groupe », comme dit Delion, permettant à certains sujets — et en l'occurrence, je parle du sujet initialement porteur, c'est-à-dire moi — de pouvoir être là, même quand c'était sur le seul mode qui leur soit accessible sur le moment (tout mars, pour moi), celui de leur propre incapacité à porter un tel poids. Mais ce poids, il a été plus lourd, plus esquintant par moments, pour l'ensemble du groupe, que je ne l'aurais prévu. On n'efface pas une épreuve, une ecchymose. On fait en sorte de répartir le poids sur le reste du corps collectif, nous l'avons tenté au fil des visioconférences ; je pense que nous avons réussi à redonner un certain allant, bien que boiteux au départ, au cheminement du séminaire. On fait surtout en sorte que quand on a fait une bêtise une fois, on ne la répète pas par la suite. « Ça m'apprendra », comme on dit ! L'an prochain, mèfi…

L'autre chose qui s'est imposée à moi, c'est que chaque fois, cette longue place de réponse à une voix ou un visage singuliers, a été aussi la place pour moi d'une écriture. Autant de petits textes libres, oui, et parfois, des « impros » que je dois à la surprise de votre lecture, et j'espère vous voudrez bien les supporter (de fait, c'est très exactement cela dont il s'agit, au sens « jazz » du rapport entre l'impro et ses entours — *I'm gonna try with a little help from my friends*). Ce faisant, on pourrait musarder dans chacun de vos textes, et dans chacune de mes réponses, pour y trouver le discours, la *théorie*, de ce que nous avons fait : nous avons tenté d'extraire, d'abstraire, même sans nous en rendre compte, « le sens de ce qu'on a fait là, ensemble ». Différents regards, différentes théories même sous-jacentes de ce qu'est écrire, ou être dans un métier, ou dans ce mastère, ou dans notre séminaire, ou même, au début, dans « son » séminaire bizarre, mal fagoté au départ, un peu angoissant… Bref, de facto, une fonction d'analyse institutionnelle qui court tout au long, qui se dit sur une hétérogénéité de modes qui font précisément que nous avons produit une épistémè non bétonnée, et donné lieu à une expérience dont la portée, l'interprétation, le sens ressemblent à un étoilement (parfois hétéroclite, en habit d'arlequin) d'hypothèses — hypothèses abductives, logique vague : cf. le séminaire « Sémiotique, pratique, clinique » — plutôt qu'à un contrat bien comme il faut, signé au départ, projet dans les clous et évalué en fin de parcours par des consommatrices ou des usagères prenant la casquette de contrôleuses (comme si cet échange de casquettes, entre usagers et « responsables », d'un même sadisme de pointeux et d'inspecteur, suffisait à subvertir et interrompre la connerie morbide de l'établissement d'une université managée…). Bref, mon discours dans ce séminaire, j'ai pris l'occasion, le style et le rythme de cette lecture pour l'écrire, dans ces différents courriels. « On ne sait jamais qu'après » : cette année, j'ai pris au pied de la lettre cet adage issu d'un texte que je vous conseille de lire : « Les sarcasmes de Fernand Oury ». Cette théorie immanente du séminaire en train de se cheminer, elle fait écho à tout ce que j'ai écrit, répondu, les semestres ou les années précédentes, dans d'autres séminaires. Elle forme un tout avec ce passé, avec ce qui chaque fois s'ouvre sur ce qui viendra après, peut-être (« en vue de plus tard ou de jamais », comme dit Mallarmé). Cette possibilité d'un regard (*theorein*…), je la dois à cette communauté changeante, dans laquelle aucune identité ne m'intéresse, je le dis franchement, seulement les bifurcations singulières qu'elle permet au sujet, et le fait de cheminer avec, potentiellement, un temps suffisamment serein, une bande de copines.

Mais en fait, le vrai texte libre, la véritable inscription, cette année, pour moi, est bien plus large. Cela a consisté dans le fait même de récolter, d'enregistrer, telle la « fonction scribe » de Michel Balat, l'intégralité de nos tâtonnements et de nos traçages, y compris les plus brouillons, les plus raturés. Depuis plus d'une année maintenant, à toute chose malheur est bon, « ça s'enregistre » ; il y a quelque chose plutôt que rien, et ce quelque chose convoque autre chose que ma seule écriture, ou qu'un échange « privé » : quelque chose s'est construit *coopérativement*. Ce que mon copain Olivier Francomme appelle un « chercheur collectif coopératif » ; ce que j'appelle une praxis ; ce qui n'aurait jamais existé si, pressé dans une situation

passablement désintégratrice, je n'avais eu comme « moindre des choses » l'idée de dire : « on prend la boîte à outils la moins frelatée pour accueillir le pas prévu ». Cette boîte à outils n'est pas l'objet ni le thème de ce qui s'est inscrit durant cette année, de ce texte libre : elle est seulement ce qui a permis que ça s'inscrive et que, surtout, s'y joue quelque chose qui fasse du sens, voire qui refasse du sens, qui en fasse alors qu'on avait plus perdu l'habitude qu'il puisse y en avoir à ce régime-là. Un « nous » vague, et de plus en plus défini, s'est emparé de ces outils, de ces lieux, et le cabossage concerté a commencé de tâtonner. Ces espaces de séminaire ont fait portance ; il y a eu, comme dans des ateliers dans de vrais lieux concrets, coprésence : bricolée, pas la panacée, et surtout pas la caution d'un « tout distanciel » (ce nouveau mot exécrable, mortifère comme tout « allant-de-soi »). Voilà ce dont la page « travail collectif », dans la partie « Séminaire coopératif », de mon site, se trouve la principale dépositaire. Aurai-je la tartuferie d'ignorer que ce « nous » est le véritable sujet du savoir qui s'est, qui sait, fomenté là ?

Comme prévu, je vais faire un recueil de vos textes, que je vous ferai parvenir.

Certaines personnes préfèrent anonymiser leur texte, d'autres ne pas le partager. Si votre avis changeait, dans un sens ou dans l'autre, veuillez me le signifier par retour de courriel. Si jamais vous m'avez livré un texte avec votre nom, et que vous tenez à l'anonymat, vérifiez et renvoyez-moi un document dûment anonymisé.

Par ailleurs, il me semblerait possible, au moins pour les textes rendus publics, que j'intègre également mes propres notes de lecture. Si cela vous pose problème, là encore, dites-le moi.

Enfin, de par la qualité humaine, intellectuelle et d'écriture d'une telle constellation, je pense légitime de recueillir nos écrits et de les mettre sur mon site, au même endroit que nos visioconférences. C'est une étape supplémentaire dans la diffusion et publicisation de nos écrits : j'ai conscience qu'il s'agit d'un élargissement de l'audience possible (dans les faits, relativement peu de personnes auront l'occasion de venir les regarder, tout de même !). Là encore, si vous ne voulez pas de cette publication, ou si vous souhaitez amender votre texte, l'anonymiser, etc. veuillez me le dire par retour de courriel ; et si jamais vous voulez un petit délai pour revoir votre texte, dites-moi quand vous comptez le rendre.

En gros, je pars du principe que qui ne dit mot consent. Ça vous évitera un courriel de plus, dans cette période que je sais chargée pour la plupart d'entre vous !

Plus simplement, tout aussi sincèrement, mais en plus bref : merci…

Voilà…

Dans l'amitié,
Pierre

Master Sciences de l'Education
Education tout au long de la vie

# *Réflexions*

# *sur la communauté de référence*

# *et l'émancipation*

**Pierre Johan LAFFITTE**
**Sémiologue, Maître de conférences en Sciences de l'éducation,**
**Séminaire Langue, Sens, Ethique et pertinence**

**Université Paris VIII – Saint Denis**
**Institut d'Etudes à Distance (IED)**

Avant-propos

Mon rendu de devoir est un des chapitres composant ma note d'investigation, dont le titre (encore provisoire, mais il indique toutefois une direction...) est :

*« Découverte et exploration du monde diariste*

*au sein de l'Université Paris VIII-Saint Denis »*

Mes développements sont axés sur la désaliénation scolaire, l'histoire du diarisme à l'université (écriture impliquée, transversalité, transduction), et sur le rôle de la communauté de référence et l'émancipation qui en découle.

Cette introduction de devoir se présente sous forme de journal : l'approche est très particulière et très personnelle puisqu'elle est très impliquée, et elle est un des outils qui contribue à construire et alimenter mon avancée dans ce cursus. Ma démarche narrative est encore à ce jour généreusement confortable, je l'avoue : toutefois, j'apprends, lorsqu'il est nécessaire, à évoluer vers un style davantage académique. Pas simple, mais je m'emploie régulièrement à relever ce challenge !

En annexe, je partage un de nos courriel reflétant un regard singulier, mais pas unique, de mon cheminement.

**Mardi 20 avril**

**Raison : comme un extrait de journal...**

Cette dernière ligne droite de M1 paraît à la fois vertigineuse, et paradoxalement, j'ai la sensation que des éléments commencent à s'imbriquer entre eux. Comme une araignée qui commence à tisser sa toile : Journal d'investigation, séminaire de Fabien et celui de Pierre.

No stress, ou presque : je pense à l'instant T que l'affaire est sous contrôle. Vite vite vite, maintenir cet état de confiance et l'étirer encore et encore ! ; les idées de sujets sont à présent identifiées. Je dois les présenter de manière narrative, comme je prends plaisir à le faire depuis plusieurs mois maintenant : avoir cette liberté de déposer ses pensées dans un journal, sans protocole figé. Puis, il me faudra les conceptualiser et les mettre en résonance avec mes connaissances littéraires.

Je repense au message de ... sur le forum de Pierre, qui partage ses doutes sur la légitimité de certains thèmes de discussion, du sytème de notation : pour bien vivre ce Master, il faut en approfondir le fonctionnement, le décortiquer, faire sauter les coutures et les cadres. Chacun est là pour engranger des savoirs, avec la particularité de le faire à sa convenance, avec ses propres sensibilités, ses perceptions, sa vision des choses.

Les notes ne correspondent qu'à une demande institutionnelle: elles sont anecdotiques et symboliques au sein de ce cursus, même si paradoxalement, elles sont indispensables à la validation finale.

**Jeudi 22 avril**

**Objet : Ci-dessous ma réponse à une étudiante de notre promo, posté sur le forum *Langues, sens éthique & pertinence,* ce jeudi 22 avril.**

> *Bonjour ...,*
> *Moi qui ait un esprit très très très cartésien, je me suis laissée prendre au gentil piège de ce cursus ETLV : fâchée avec les années collège et lycée, j'ai découvert ici une approche très libre des séminaires, et j'ai très subjectivement et modestement tentée d'élaborer ma propre stratégie pour m'approprier les savoirs et connaissances proposés. A chaque nouveau sujet, la rencontre n'est pas forcément aisée : souvent perdue en début de thématique, je*

*reste en mode sous-marin quelques temps, je suis peu présente sur les forums car je ne m'y sens pas légitime. J'ai besoin de temps. Cette légitimité se construit au grès de mes rencontres sur d'autres séminaires, comme sur le site de Pierre « sens et praxis » : complètement déroutant les premières fois, mes premiers visionnages de vidéo furent courts car ils me perdaient. Comme tu le dis, je ne voyais pas trop que faire de tous ces échanges, certes intéressants, mais ils ne rentraient dans aucune de mes cases mentales. Et j'entends un peu souvent le même discours : « je me perds dans ces discussions, dans ces échanges. Je suis bien dans ce groupe de paroles mais je me sens noyée ; je ne sais quoi en extraire». J'ai souvent entendue cette thématique, que j'ai vécu comme d'autres. Au fil du temps, je me suis prise au jeu de ces rencontres, certes virtuelles car d'une, ce n'est pas en direct, et de deux, je visionne parfois des vidéos datant de 2 ans. Mais, les sujets sont en lien avec l'état d'esprit de notre Master : certes, il faut bien assouplir la notion de transversalité, car ça part un peu dans tous les sens, mais il m'est intéressant d'écouter d'autres promos, de les entendre évoquer leurs approches, leurs doutes (point très très commun de tous les étudiants) et interrogations quand ils évoquent leur note d'investigation. Il me semble que ça rassure car même avec ce statut d'étudiant à distance, nous nous sentons moins seuls lorsque nous partageons nos questionnements et autres difficultés.*

*Je suis également complètement d'accord avec D, quand elle écrit « vos échanges, … ont fait écho au point d'éveiller mon esprit pour mon texte libre (rien de mirobolant, mais suffisant pour m'animer à le travailler). ». Il s'agit exactement des mêmes ressentis pour moi : j'écoute et ça m'inspire, ça résonne et me donne à réfléchir pour les autres séminaires, les devoirs et journaux en cours. En somme, tout se lie.*

*Voilà …, ce que je peux te dire, avec mes mots et ma façon très narrative de partager mes ressentis...*
*Bonne journée !*

**Dimanche 16 mai**

**Objet : Finaliser le rendu pour Pierre**

Ci dessous passages des deux thématiques : la communauté de références et l'émancipation

## La communauté de références

### Présentation

Une des grandes différences entre l'enseignement en présentiel et l'enseignement à distance, est le mode de communication qui découle de chacune des approches. *«Aujourd'hui, même si le mot d'ordre reste « pas de pédagogie de Masse ! », on a pris conscience que « l'autogestion pédagogique des forums passe par un certain nombre d'inscrits, qui permette une vie des échanges transversaux entre étudiants[1].»*

Le climat et l'ambiance à l'IED mettent en avant des enseignants présents et bienveillants, tout en étant en retrait, observant les étudiants de loin, les incitant à avancer par eux-mêmes, à s'autonomiser dans leurs apprentissages. Ces enseignants de séminaires transmettent un cadre universitaire, mais l'intérieur du cadre nous appartient : nous sommes libres d'évoluer avec nos atouts, nos sensibilités, nos émotions, nos perceptions.

Alors effectivement, l'étudiant s'interrogeant sur un devoir à rendre, s'il faut une marge de 4 carreaux à gauche ?, ou une introduction de combien de lignes, etc etc... n'obtiendra pas automatiquement de réponse. Certes, je caricature certaines situations mais le principe est là : les étudiants évoluent dans une nouvelle atmosphère ; il est demandé d'être autonome dans les initiatives, de se désaliéner d'un format scolaire et cadré. Un écrit doit être basé sur le reflet de soi et la longueur du texte dépend du sens, de la signification. Une des difficultés est de démanteler les nombreuses strates derrières lesquelles sont enfouies chaque personnalité et construire ses apprentissages par soi-même.

Dans l'enseignement à distance, la faculté d'interaction physique est peu présente mais il existe une énergie différente : en effet, au sein de l'IED par exemple, les étudiants

1 - HESS Remi et ILLIADE Kareen, Les Formes de l'écritures impliquées, *Cultures & sociétés*, N°12, 2009, Page 46

sont essentiellement salariés et ils étudient au gré de leurs possibilités (le soir, le week-end, pendant leurs congés, ou en journée si certains travaillent en horaires décalés). Les interventions se déroulent donc selon les possibilités de chacun, à des heures différentes.

*«Une communauté de référence, c'est le fait d'écrire mais aussi de réfléchir (...) c'est un dispositif d'auto-analyse « dans le sens d' "être impliqué" (...) ses choix, ses prises de position dans une situation institutionnelle ne peuvent se comprendre que mis en relation avec ses appartenances qui constituent la transversalité du sujet2» .* Alors, ici l'écriture prend un autre sens et les interrogations ou réflexions de chacun, sont retranscrites par des mots, des expressions. Le questionnement des uns chemine suite à la lecture du cours, des documents fournis par les enseignants, des lectures annexes, des observations auxquelles nous sommes confrontés lors de notre quotidien : la résonance est un des socles, une des bases de la démarche dialectique et inhérente des forums. Le lien est intrinsèque et entraîne l'écriture vers une forme de conceptualisation, de théorisation. La richesse de ce groupe est sa diversité car les profils sont très différents. Chacun découvre les interventions de l'autre, par des sensibilités propres à chaque individu.

*« Les échanges épistolaires constituent un capital, un patrimoine qui appartient, qui participe même à la constitution du commun de la communauté de référence*[2]».Certains ont cette faculté d'expression écrite, qui fait qu'ils ont cette aptitude à produire de nombreuses lignes sur un sujet. *« Procéder ainsi me semble permettre de partager entre vous l'essentiel de chaque élément de cours, ainsi mous pratiquerons un enseignement mutuel à distance en prenant appui sur une pratique d'éducation populaire : l'arpentage. Ce travail en commun permet à tous d'avoir une vue d'ensemble de tous les documents*[3] *» .* Cette intervention sur un forum, sous forme d'arpentage, peut alors être appréhendée par les étudiants. Le cours proposé par l'enseignant est reformulé, présenté différemment : la notion de transversalité est alors très présente puisque par exemple, une thématique est exploitée et abordée de multiples manières, par des cheminements différents.

Par conséquent, intervenir sur un forum, provoquer des réactions positives ou négatives suite à des propos édictés, transmettre de la compassion, et des résonances chez l'autre, tous ces facteurs génèrent de la confiance en soi, et renforcent les capacités à constituer la pyramide des savoirs du groupe.

---

2 - HESS Remi, MUTUALE Augustin, CAILLE Christine, CORMERY Anne-Claire & GENTES Déborah, L'écriture du journal comme outil de formation de soi-même. *Le Télémaque*, 1(1), 2016, page 148

3 - BEAUDOUT Eric, *Education populaire et pratiques écologiques – Pédagogies,* Séminaire Master 1 SDE, Université ParisVII Saint Denis

Au fur et à mesure de l'année universitaire et des interventions sur les forums, les étudiants ont appris à se connaître, et ce sentiment d'appartenance à un groupe contribue lui aussi à assoir la confiance, l'assurance. « *À force de nous parler de nos journaux, de correspondre, de nous répondre, nous écrivons une langue qu'on appelle la communauté de référence avec son vocabulaire propre*[4] *»*. Il naît alors un autre sentiment, celui de l'émancipation qui incite à intervenir encore davantage sur les différents forums des séminaires. Oser partager un avis, une lecture, une réflexion : c'est continuellement une surprise de constater la bienveillance qui règne vis-à-vis des uns et des autres. Les forums sont sources d'inspiration, généreuses, abondantes, intarissables. Rien n'est obligatoire, et cette approche offre la possibilité de s'investir un peu, ou en mode sous-marin, ou abondamment, selon les sensibilités des étudiants. L'écriture est libre et peut-être que démarre ici une forme de désaliénation scolaire. Le cadre semble informel et la liberté d'expression écrite est désinvolte et non jugée. Chacun s'exprime avec ses mots, ses idées, sa vision des thématiques soumises.

La solidarité et le partage sont en somme implicites et intuitifs entre les étudiants. Pour cette note d'investigation, j'ai sollicité cinq camarades de ma promotion, en leur demandant de partager un de leur journaux : je suis surprise d'avoir obtenu autant de réponses positives à mes demandes, autant de bienveillance. C'est réellement une des marque de fabrique de ce cursus SDE, déjà vu durant la L3 SDE et encore davantage pendant cette année de Master. C'est d'autant plus surprenant que ce sont des aspects de sociabilité guère présents dans notre quotidien. Je travaille en entreprise où la notion de rentabilité est constante, où il est souvent question de course au rendement ; je suis très loin de ces standards d'écoute et de respect vis-à-vis des uns et des autres. Cet ensemble de comportements bienveillants accroit la confiance en soi. Ces partages de mails me surprennent agréablement et me transmettent une énergie alliant émulation et enthousiasme, et m'aident à poursuivre la construction de ma note d'investigation.

A chaque interactivité de messagerie électronique, j'accepte une énorme bouffée de bienveillance, de petit bonheur, de bien-être. Ces accumulations de confiance en soi et de prise d'assurance sont effectives, bien que nous ne nous connaissions pas physiquement. Nous n'avons pas (ou peu) de contact visuel entre nous : est-ce que ce mode de contact développe des facultés sensorielles différentes ? Est-ce une des raisons qui suggère cette sensation de liberté dans le groupe ? Ces quelques échanges par mails avec 5 autres étudiants génèrent un sentiment curieux, comme si je disposais enfin d'une place à moi au

4 - HESS Remi, MUTUALE Augustin, CAILLE Christine, CORMERY Anne-Claire & GENTES Déborah, L'écriture du journal comme outil de formation de soi-même. *Le Télémaque*, 1(1), 2016, page 149

sein de cette communauté.

**Emancipation**

Par l'écriture du journal, la construction de la confiance en soi démarre et s'enrichit au cours d'un cheminement : l'émancipation est enclenchée à la suite d'expériences, de rencontres, d'erreurs qui s'avèrent constructives ; ces propos se nourrissent de sens car oser différentes approches destinées dans l'apprentissage des savoirs, accompagnent et assistent dans l'épanouissement.

Et pour bien vivre ce Master, il faut en approfondir le fonctionnement, le décortiquer, estomper ou supprimer les coutures et les cadres. Chacun est là pour engranger des savoirs, avec la particularité de procéder à sa convenance, avec ses propres sensibilités, ses perceptions, sa vision des circonstances.

Un jour, je visionnais un travail collectif enregistré et mis en ligne sur le site *Sens et Praxis*[5], dont S est l'une des invités. Doctorante et issu d'un Master en SDE, elle touche par sa personnalité, ses idées, ses discours. Cette jeune femme atteint par sa fragilité qu'elle partage, ses parcours, sa sensibilité artistique et son engagement professionnel auprès d'enfants dans une école démocratique. D'ailleurs, l'enseignant nous raconte lors d'un enregistrement d'une séance de discussion, que S exprime les mêmes idées que lui, mais avec davantage de compréhension pour le groupe d'étudiant présent. Petit commentaire de l'enseignant, qui fait sourire l'assemblée, qui conforte ce moment à la fois sérieux, engageant et bienveillant. Ce moment s'inscrit dans une temporalité fédératrice de bien-être, d'écoute, de partage. Un groupe, ensemble dans cet intervalle temporel, avec un peu cette sensation de partage, d'échange, de sociabilité.

Ces travaux collectifs apparaissent comme un outil d'apprentissage, parfois subjectif, mais constamment riche en terme de solidarité dans cette sensation d'être noyé, submergé par l'ampleur des efforts à élaborer, dans le but de finaliser une année de Master : cependant, l'approche communautaire et collégiale accompagne les étudiants dans leur ascension : *« [...] le collectif d'éduqués qui, en se constituant en collectif, « déborde » de la situation éducative pour s'ériger en sources de dynamiques diverses »* (Marcel, 2018). La dimension collective a cette capacité à soumettre une possibilité d'affranchissement et d'indépendance au sein d'un séminaire, proposé sous forme de compagnonnage universitaire : nous ne sommes pas seuls, même avec ce statut d'étudiant à distance, et il existe un groupe, une communauté. Nous ne nous connaissons

5 - https://www.sensetpraxis.fr

pas comme les étudiants en présentiels, et nous nous sommes découverts différemment, par nos textes sur les forums. Le champ de l'écriture est représentatif de notre carte d'identité et a donc une place centrale dans notre cursus.

Ces moments consécutifs à différentes lectures et visionnages, synonymes de bienveillance, de mise en confiance, confortent dans un cheminement et accompagnent dans l'identification d'un fil conducteur, encore très ténu en début de cursus universitaire.

Ce libre cadre nous entraine et nous autorise à poursuivre nos recherches, nos constructions, et pourvoit à la préparation de notre émancipation.

Est-il possible de s'émanciper sans guide, sans support ? Avons-nous cette capacité à nous affranchir d'une démarche éducative instituée par un encadrement scolaire ? Dans un contexte de Recherche-Intervention, la notion de bienveillance est mise en parallèle avec le principe participatif et est présentée telle *« une phase d'appropriation ou du respect des spécificités de chacun qui apparaît comme une condition minimale pour pouvoir collaborer et coopérer, [...] souligner l'absence de hiérarchisation entre chercheurs et participants [6]».*

Cet esprit et cette mise en condition sont des aspects puissants, transposables à ce cursus universitaire : chacun se forge un espace avec son bagage culturel, professionnel, éducatif, familial, et qu'il possède un profil universitaire ou pas. Dans chaque séminaire, l'individu est force de proposition, de réflexions, d'analyses, d'énonciation de débat, mettant à disposition de l'autre ses richesses culturelles.

L'enseignant ne se positionne pas en tant que maître qui détient un savoir, mais tel un tuteur, un guide, une personne ressource «*pratiquant des méthodes d'éducation stimulant l'initiative de l'élève [7]»,* tel un accompagnant qui suggère une palette d'outils et d'accessoires afin de déambuler dans les antres des savoirs, quelle *que soit l'approche développée. « Transmettre c'est d'abord recevoir, accueillir l'Autre, dans sa singularité, pour l'inscrire dans un partage du "commun". L'Autre renvoie à une individualité mais aussi à un collectif, la relation pédagogique s'inscrit dans une dynamique d'un partage des savoirs[8] ».*

L'étudiant élabore implicitement une forme d'émancipation intellectuelle, progressive, inhérente à l'appartenance de cet ensemble corporatif. La communauté endosse le rôle

6 - MARCEL Jean-François, « L'émancipation au risque de la bienveillance », Questions Vives [En ligne], N° 29 | 2018, mis en ligne le 19 décembre 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/questionsvives/3526 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsvives.3526

7 - https://www.cnrtl.fr/definition/tuteur

8 - HESS R.,MUTUALE, A.,CAILLE, C.,CORMERY, A. & GENTES, D. (2016). L'écriture du journal comme outil de formation de soi-même. *Le Télémaque*, 1(1), page 150

d'une base, d'un socle, au sein duquel l'individu puise ses forces émancipatrices.

Emanciper, c'est aussi *« « renforcer la liberté de jugement » : instruire, c'est donner aux élèves les moyens de leur émancipation[9] » .* Nous discernons ici la globalité des notions de transversalité : les savoirs sont matériellement nourris d'infinies sources et origines, en résumé, un arc en ciel de provenances. Par conséquent, le principe d'éduquer nous rappelle que *« ces deux conceptions se retrouvent au sein même de l'étymologie du mot « éducation ». Ce terme emprunte à une double origine latine : educare et educere.*

*Educare est synonyme de nourrir, d'élever. Dans ce premier sens, l'éducation vise à aider l'individu à être plus grand qu'il n'est, en s'appuyant sur ce qu'il est. On insiste sur l'intériorité qui conduit à faire confiance d'abord aux potentialités du sujet à éduquer. Educere signifie faire éclore, aider à mettre au monde, conduire, diriger. Ce deuxième sens renvoie plus massivement à l'action de l'éducateur qui doit symboliquement conduire, dans le sens d'apporter aux élèves les contenus nécessaires à l'éducation afin d'accompagner l'enfant au-delà de ce qu'il est[10]. »*

L'ambivalence entre bienveillance et émancipation émerge par répercussion d'un concept éducatif, soumettant également dans la pratique une forme d'opposition de ces deux thématiques. L'un ne doit pas ensevelir l'autre et le dosage, assujetti, soumis, voire lié, à la sensibilité et la finesse de celui qui transmet, reste ténu, subtile et impalpable.

En somme, l'émancipation prend ses racines dans *« une certaine forme de d'(auto)créativité existentielle (...) constitutive de l'émancipation, dans notre relation à nous-mêmes tout d'abord, puis à autrui. Mon émancipation me change, me rend différent de ce que j'étais [11]».* Le processus démarre dans une déconstruction de notre approche institutionnalisée, et s'émancipe vers une ouverture des possibles dans sa globalité.

9 - HAMELINE Daniel , « ÉDUCATION / INSTRUCTION, notion d' », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 24 avril 2021. URL : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/education-instruction-notion-d/

10 - SELLENET Catherine (2013). Un voyage découverte. *L'école des parents*, 1(1), 30-35. https://doi.org/10.3917/epar.600.0030

11 - VERRIER Christian, « Émancipation, auto éducation existentielle et éducation populaire de demain », *Recherches & éducations*, 16 | 2016, 49-60.

BIBLIOGRAPHIE


BEAUDOUT Eric, *Education populaire et pratiques écologiques – Pédagogies,* Séminaire Master 1 SDE, Université ParisVII Saint Denis

MARCEL Jean-François, « L'émancipation au risque de la bienveillance », *Questions Vives* [En ligne], N° 29 | 2018, mis en ligne le 19 décembre 2018, consulté le 10 décembre 2020. URL : http:// journals.openedition.org/questionsvives/3526 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsvives.3526

HAMELINE Daniel , « ÉDUCATION / INSTRUCTION, notion d' », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 24 avril 2021. URL : http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/education-instruction-notion-d/

- HESS Remi et ILLIADE Kareen, Les Formes de l'écritures impliquées, *Cultures & sociétés*, N°12, 2009

HESS R.,MUTUALE, A.,CAILLE, C.,CORMERY, A. & GENTES, D. (2016). L'écriture du journal comme outil de formation de soi-même. *Le Télémaque*, 1(1)

SELLENET Catherine, (). Un voyage découverte. *L'école des parents*, 1(1), 30-35, 2013. https://doi.org/10.3917/epar.600.0030

VERRIER Christian, « Émancipation, auto éducation existentielle et éducation populaire de demain », *Recherches & éducations*, 16 | 2016, 49-60.

ANNEXE

**Expéditeur:**

**Date:** 2 mai 2021 à 12:01:55 UTC+2

**Destinataire:** pjlaffitte@almageste.net

**Objet: TR : Présentation Séminaire M1 SDE EDTL - Langues, sens, éthique, et pertinence**

Bonjour Pierre,

En réponse à votre message concernant le rendu final, et notre participation lors des séminaires coopératifs, visibles après coup sur le site Sens et Praxis, voici quelques ressentis :

Vous écrivez :

*« il y a une dynamique qui se crée, et qui se déporte peu à peu du centre supposé unique, du point de départ initial, à savoir le matériau que je vous ai proposé ».*

Pour ma part, cette dynamique au sein de ce séminaire, est très présente car elle m'insuffle de l'énergie, de la confiance, une envie de poursuivre mon cheminement au sein de ce cursus. Je visionne des séminaires, avec des thématiques différentes, et enrichissantes à un tel niveau que j'en suis à chaque fois surprise, agréablement.

Ce matin, j'ai visionné les échanges sur la participation silencieuse

Ressentis :

Cette thématique du silence est comprise dans ce groupe de parole (dans le monde des ES, notamment) : je fais un parallèle avec un contexte professionnel (hors médico-psycho) comme le mien, où le silence est synonyme de retrait social, de désaccord avec un environnement, de non motivation, de refus des notions de sociabilités. C'est mal vu de ne rien dire lorsque l'on est en groupe. Mal vu car incompris. J'ai aujourd'hui 50 ans, et j'ai accepté cet état de fait. Dans mon environnement professionnel, le jugement des autres par rapport à mes non-prises de paroles m'est complètement indifférent. (je travaille en milieu industriel)

Nous vivons dans une société de paroles, où les silences ne sont pas déchiffrés. L'environnement lambda n'a pas de connaissances théoriques sur le sujet : c'est méconnu.

10' : Pierre, vous dites dit que avoir honte quand certains parlent et synthétisent en 3 mots

alors que vous vous nommez « un tartinneur de paroles » : sachez que cette même honte m'habite quand je dois parler et qu'au final, je n'ai pas plus de trois mots à exprimer sur un sujet. Je suis la reine de la synthèse et parfois, ça me pèse. Je dois me fair violence pour décortiquer une thématique car ça ne me vient pas naturellement.

Ma participation silencieuse : j'ai dévié la thématique sur mon expérience personnelle.

Elle est réelle dans ce cursus d'enseignement à distance. C'est une approche dans laquelle je me sens bien. Je n'aurais pas parlé pas dans les visios . Je participe peu aux forums et pourtant je m'exprime : intérieurement, dans mes journaux universitaires, dans mes recherches.

A la suite de cette visio, j'accepte davantage cette légitimité d'avoir ma place dans ce cursus, j'assume davantage mes silences, mes expressions silencieuses, l'ensemble des non-dits verbaux, ma position de retrait au sein d'un groupe.

Ma personnalité silencieuse est implicitement acceptée au sein de cet environnement.

Donc je suis comme je suis,, d'apparence réservée et plutôt en retrait lorsque je suis en environnement sociétal. Mais à l'intérieur, ça boue, ça frétille non stop ; j'ai un cerveau en ébullition constante.

Finalement, peut-être que mon interlocuteur parfait, ce serait moi... C'est un peu égocentrique comme raisonnement. A affiner...

Souvent, je me dis que les autres doivent avoir un drôle de ressentis vis à vis d'une personnalité comme la mienne. Mais, au final, s'interrogent-ils réellement sur celui qui leur fait face ? Est-ce un raisonnement qui intervient dans une finalité de jugement vis à vis de l'autre ?

Comme à chaque visio de séminaire coopératif, c'est une bouffée d'oxygène et de motivation qui m'envahit. La bienveillance, l'accumulation de confiance et de se dire que l'on est quelqu'un, même si d'apparence, on ne propose pas les même codes extérieurs de langage que les autres.

Voilà Pierre, je ne risque, a priori pas de vous noyer sous mes paroles, car pour l'instant, je ne pense pas avoir trouver comment exprimer tout ce qui habite mon cerveau en termes de réflexions, de pensées, d'analyses, etc etc...

Par ailleurs, est-ce que un jour je trouverais ? Est-ce que j'en ai envie ? Est-ce qu j'en ai besoin ? Je ne sais pas répondre, donc c'est que peut-être il n'y a pas à s'interroger . Laisser venir les choses comme elles se présentent. Ma poursuite dans ce cursus m'emmènera où je souhaiterais implicitement et simplement me diriger.

A part ça, je vais plutôt bien ☺

Concernant mon rendu final, il portera sur la notion de groupe au sein de cursus, et la bienveillance qui en découle, véritable moteur pour ma part : mon travail est en cours.
Je vous souhaite sincèrement un bon dimanche !
Bien à vous
...

PS : j'ai gardé le meilleur pour la fin... Pour vous permettre de mieux me connaître, voici un mail en réponse à Fabien Granjon, qui proposait un système de validation de séminaire collectif.

24 mars : De ... à Fabien,
*Bonsoir Fabien,*
*Un des aspects qui me plait vraiment dans ce cursus, c'est la bienveillance permanente de l'ensemble des personnes acteurs et actrices de ce cursus : cette quête permanente au bien être de l'étudiant, c'est que du bonheur.*

*Pour cela, je vous dis, à vous comme aux autres, merci, merci et encore merci.*

*Votre proposition de mémoire « collectif » est intéressante, mais apparaissent immédiatement les problématiques inhérentes à ma vie « d'étudiante-à-l'IED-et-qui-a-un-travail-à-plein-temps ».*

*Le gros avantage pour moi dans ce cursus est la possibilité d'étudier au gré de mes contraintes. En effet, selon mes impératifs « logistiques famille » (et surtout de mon état de fatigue), je peux passer plusieurs jours sans étudier car je n'en ai tout simplement pas la force ni l'énergie. Certes, ça me frustre mais je suis dans ma 5ème année à l'IED (un DEUG en Psycho, une L3 psycho avortée, puis une L3 SDE validée, et enfin cette année de Master) et même si j'ai la sensation de ne faire qu'éteindre des incendies à gauche à droite, j'avance malgré tout dans ce cursus, bon gré mal gré.*

*Pour que vous situiez mon quotidien, je suis salariée à plein temps en industrie (poste en supply-chain), j'ai 5 semaines de congés par an dont 4 imposées par mon employeur.*

*Donc, je travaille dans un secteur qui n'a rien à voir avec mes sujets d'études, encore que je suis confrontée à tellement de situations sociales loufoques, que ça me donne matière à penser et à étudier … Côté vie de famille, un mari et 2 enfants (profils atypiques) étudiants.*

*Alors, le gros avantage pour moi est de ne dépendre de personne pour étudier et avancer dans mes années d'études, à mon rythme, à ma manière. De plus, je crois être une des rares étudiantes à ne pas baigner dans un milieu socio-médico-éducatif. Par conséquent, c'est une réelle problématique d'écouler mes journées à traiter approvisionnements et gestion de flux de marchandises, et le soir venu, de changer complètement d'environnement, de resituer mentalement des ouvrages ou des séminaires parcourus la veille au soir, afin de me reconnecter à cette ambiance étudiante. Pas simple...*

*Concevoir un mémoire à plusieurs ? J'ai du mal à me projeter dans cette approche, et je ne vois pas comment je pourrais m'organiser, me rendre disponible pour les autres, et être réactive aux besoins d'un groupe. Durant le 1er semestre, j'ai élaboré l'ensemble de mes devoirs seule, car il m'a été impossible de m'organiser pour un travail de groupe régulier. J'ajoute à cela que ma manière de fonctionner s'est bien adaptée à ce fonctionnement de relations virtuelles, qui je pense, à mon humble niveau, est en parfaite adéquation avec mon non-besoin d'être confrontée physiquement aux autres (probablement une petite overdose de mon quotidien professionnel).*

*Au sein de l'IED, les échanges entre étudiants sont constants mais ponctuels. Notre communauté est conçue de profils très représentatifs de notre monde : des meneurs, des discrets, des organisés, des philosophes, etc... mais que des individus bienveillants. Bref, c'est finalement très homogène et j'ai trouvé ma place dans cette drôle de structure. J'y suis bien, vraiment bien.*

*Ceci-dit, compte-tenu du profil du groupe de ce Master, j'aurais envie de dire que votre proposition conviendra à bon nombre d'entre nous. C'est une pensée dont j'étais convaincue il y a encore quelques jours. Aujourd'hui, je partage un nouveau ressenti et je vais développer un peu.*

*Mon mémoire porte sur l'écriture impliquée dans le mode diariste. Pour alimenter mes recherches, j'ai demandé à 5 étudiants de ma promo s'ils acceptaient de partager leurs journaux rédigés durant cette année universitaire, ou lors de leurs précédentes années d'études, notamment ceux en L3 SDE. Ma sélection s'est portée sur 2 « bavards », 1 de profil « organisé », 1 artiste, et 1 ayant un des similitudes avec mon fonctionnement « qui doute tout le temps ». Après lecture de leurs écrits, j'ai été surprise de relever autant d'analogies dans les journaux : le doute (le sacro-saint doute !!!), le manque d'assurance, jamais le temps de travailler comme on le souhaiterait, et la fatigue, cet éternel fléau qui nous accompagne durant nos années de reprise d'études... Et paradoxalement, quasiment toujours la réussite au bout de l'aventure !*

*Que ce soit sur les forums de Moodle, ou sur notre réseau social coopératif (FB), chacun s'efforce de montrer son dynamisme, son envie d'aller de l'avant, d'être attentif aux petits soucis des uns et des autres : l'ensemble de ces réactions démontrent la force du groupe, les bienfaits d'une collectivité et cette énergie communicative qui nous entrainent à ne jamais rien lâcher.*

*Je pense m'être une peu perdue dans mes ressentis mais je vous les livre tels quels : je pose ça là et je vous laisse prendre possession (ou pas) du fond de mes écrits ;-) J'ai été un peu longue dans mes explications ; je ne sais pas si vous aurez eu la patience de lire jusqu'au bout, mais ce sont mes résonances du moment...*

*Bien à vous*

**UNIVERSITÉ DE PARIS 8**

**INSTITUT D'ÉTUDES À DISTANCE**

Master 1 Sciences de l'Éducation

# DNA2EDG3 – Langue, sens et éthique

# JOURNAL DE LECTURE

RAJAONA ANDRIANTSOA Meva

Numéro d'étudiant : 19004351

Enseignant: Pierre Laffitte

**Sommaire**


Présentation ……. 1

Forum « Apprendre par l'expérience et le quotidien » …… 3

Forum de présentation « Journal de recherche et RA » ……... 4

De l'aliénation à la désaliénation ……..…….. 5

Entretien de Bertrand Crépeau et de Remi Hess ……..……. 6

Le diariste résilient ……...……...…… 7

La communauté de référence ……...……..... 7

L'appartenance au groupe ……...……..... 8

La relation pédagogique ……...……..... 10

Le groupe classe ……...……..... 10

A chacun sa sauce ……...……..... 12

Un réaliste ……...……..... 13

Utopie ……...……..... 14

Chapitre de Gaston Maliaret, sur "la recherche en sciences de l'éducation" 15

Un amour agape ……...……..... 15

Ma recherche en action ……...……..... 16

**Regard sur mon journal** 19

Le temps de tâtonnement ……...……..... 19

**Ma pratique** 19

Le choix de lecture ……...……..... 19

La forme de mon journal ……...……..... 19

Le public comme lecteur ……...……..... 20

Les outils de travail ……...……..... 20

La rigueur comme pilier ……...……..... 20

**Les outils de travail** ……...……..... 21

Le choix du moment d'écriture ……...……... 21

La relecture et la mise en forme ……...……... 21

La concision du travail ……...……..... 22

La rétrospective du chemin parcouru……...……. 22

**Conclusion** La gratitude ……...……..... 23

**Présentation**

Je souhaiterais commencer ma présentation en empruntant Jiddu Krishnamurti dans “Tel que vous êtes": “Observez votre propre esprit, découvrez-en la profondeur, ce n'est pas mon enseignement qui compte, mais vous-même."

Je me nomme RAJAONA ANDRIANTSOA Meva, je suis malgache et je suis enseignante surnuméraire au primaire au Lycée Français de Tananarive, à Madagascar. J’ai commencé à travailler à 19 ans en tant qu’enseignante de Français Langue Etrangère à l’Alliance Française de Majunga. Majunga, c’est ma ville natale qui se trouve au Nord-Ouest de Madagascar. J’y ai effectué mes études de Droit Privé par correspondance simultanément à mon travail d’enseignante. Après avoir travaillé à l’Alliance Française durant trois ans, j’ai intégré le Collège Français Françoise Dolto de Majunga en tant qu’enseignante de Langue Vivante, à savoir l’anglais, durant trois autres années. Ayant terminé mon Master II en Études juridiques, et ayant trouvé un charmant bel homme qui m’a épousée en 2014, j’ai quitté mon emploi pour le rejoindre dans la capitale, à Tananarive. J’ai pris le temps de m’occuper de mon foyer et de mon fils qui est né en 2015, je suis donc mère au foyer et me suis consacrée à l’accompagner à grandir grâce aux conseils de Maria Montessori que je lisais et que j’appliquais. De fil en aiguille, je me suis rendue compte que ma vocation était d’accompagner les enfants au maximum de leurs compétences et non pas de devenir magistrat ou avocat comme cela a été prévu quand j’avais entrepris mes études de droit. En 2018, enceinte de mon second enfant, j’ai déposé mon CV et je me suis présentée à l’Inspectrice de l’Education Nationale de notre zone afin de lui parler de ma motivation, et aussi du besoin que j’avais de travailler. Voilà mon parcours avant d’arriver à aujourd’hui, où je suis étudiante en Master 1 en Sciences de l'Éducation.

Ici, je reprends la citation de Jiddu Krishnamurti pour confirmer que ce choix de carrière, je l’ai senti en moi au fur et à mesure que j’accompagnais mon enfant à grandir. Et il s’affirme encore plus en ayant donné naissance à mon deuxième enfant. Aujourd’hui, je me retrouve derrière l’écran de mon ordinateur en reprenant le statut d’étudiante car je " pérenniser mon emploi en étant titulaire d’un diplôme français. Ensuite, le choix s’est vite accompli étant donné que les tenants et aboutissants de l’éducation me sont importants.

Par ailleurs, j’ai choisi de vous rendre le journal que j’ai rendu pour mes séminaires d’analyse institutionnelle, d’apprendre par l’expérience au quotidien et du journal de recherche. Je trouve qu’il y a une transversalité dans ces séminaires. Cela se complète également avec votre séminaire et ce partage que nous avions effectué. Cher lecteur, j’espère être à la hauteur de vos attentes dans les pages qui suivront.

**Lundi 26 octobre 2020 – 20h – chez moi**

**Forum « Apprendre par l'expérience et le quotidien »**

Lorsque je pense au mot "expérience", un flot de citations et d'images me vient à l'esprit. Alors un sourire vient se glisser sur mes lèvres. L'expérience pour moi c'est mon vécu: mes essais, mes erreurs, mes réussites. En tout, c'est l'ensemble de situations et d'événements qui ont modelé ma façon de penser, d'agir et d'être. Sabrine Rouressol le résume si bien: "Notre vie est Expérience".

Je rejoins Johny Grichtchouk qui parle de "l'expérience souhaitée" en affirmant qu'elle est également estimable en argent: les années d'expérience comptent pour l'avancement d'échelons. Force est de constater que la plupart du temps, l'expérience s'associe à des qualificatifs bons ou mauvais. En effet, on pourrait dire qu'on vit de bonnes ou de mauvaises expériences, mais, personnellement, je dirais que je vis des expériences, tout simplement. Je me rappelle lorsque j'étais adolescente, j'expérimentais "tout", et je ne faisais pas forcément les bons choix. Alors j'ai appris qu'à force de jouer avec le feu, on se brûle... Et cela fait mal! Je me dis alors que j'ai fait un mauvais choix, mais c'était une expérience, sans ajouter de qualificatif.

Aujourd'hui, je peux affirmer que mes expériences m'ont permis de grandir et d'avancer. Par ailleurs, je suis dans une démarche d'apprentissage continuel. Sur le plan personnel, mes expériences ont éclairé ma façon de voir le monde et les personnes qui m'entourent.

Sur le plan professionnel, j'ai été repérée et embauchée par la directrice de l'Alliance Française de ma ville lorsque j'avais 19 ans, pour enseigner le FLE. Être la plus jeune dans la salle et être la personne qui donne les cours à des adultes, ça a été un grand défi pour moi. J'ai alors appris que tout comptait: ma présentation, ma posture, le contenu des cours, ma façon de les transmettre, le respect que je me donnais à moi-même et aux autres afin d'être respectée et écoutée.

Simultanément à mon travail d'enseignante de FLE, j'étais étudiante en Droit dans une Université à distance. Je me voyais devenir magistrat ou avocat. Ayant obtenu mon M2 en Droit, j'ai enchaîné les métiers d'enseignante (d'anglais, de malgache, de droit du travail, de CM2, de CP). Et puis je ne me voyais pas exercer un autre métier. Afin de pérenniser mon emploi, je me devais d'avoir mon diplôme de Licence en Sciences de l'éducation. Mes années d'études en Droit ainsi que mes expériences en tant qu'enseignante m'ont permis d'être reçue en L3 ici à l'IED. Et je suis toujours ici aujourd'hui parce que j'ai vécu une très belle année en L3: j'ai non seulement obtenu des savoirs mais j'ai également repris goût aux études.

**Mardi 27 octobre 2020 - 13:22, Antananarivo**

**Forum de présentation « Journal de recherche et RA »**

Je suis Meva, une enseignante dans une école primaire française à Antananarivo, Madagascar. J'ai 30 ans, je suis mariée et maman d'un garçon de 5 ans et d'une fillette de 2 ans.

A 19 ans, j'ai été repérée puis recrutée et formée par la directrice de l'Alliance française de ma ville natale, Majunga, qui se trouve au Nord Ouest de Madagascar. Je travaillais en tant qu'enseignante de FLE le matin, et le soir je lisais mes cours, car j'étais inscrite dans une Université à distance. J'ai pris un grand plaisir à suivre le cours de Madame Kareen Illiade sur le journal de recherche l'an dernier. J'avais eu du mal à entrer dans le cours car c'était tout nouveau pour moi, mais après avoir lu 2, 3 séquences, j'ai adoré son cours. Je suis ravie de pouvoir continuer à approfondir mes connaissances quant à la rédaction du journal.

Mes expériences dans l'enseignement ainsi que les connaissances que j'ai acquises en L3 m'incitent à réfléchir sur les enjeux et défis de la pédagogie interculturelle associée à celle de la pluralité qui implique l'enseignant à adapter sa pédagogie aux profils des élèves.

**Dimanche 01 novembre 2020 - 10:30- Antananarivo**

**Forum "Analyse institutionnelle"**

Lorsque j'ai lu l'intitulé de ce cours, j'avais une réticence au fond de moi. Avec un peu de recul, j'ai compris le pourquoi du comment. Lorsque je suivais mes études de Droit, en première année, nous avions eu le cours "Histoire des institutions". Je trouvais le cours lourd et barbant...Quand je pense "Institutions", je pense au pouvoir exécutif et législatif, donc à ceux qui dirigent le pays et ceux qui font un contre-pouvoir.

Je rejoins Barbara Vérité dans son affirmation selon laquelle "l'Institution ou les institutions sont généralement défaillantes, difficiles à bousculer dans leurs pratiques". C'est peut-être pour ça que je ressens une lourdeur dans ce mot "Institution"?!

Par contre, je considère que mon lieu de travail est également une institution avec ses règles et son fonctionnement. Les personnes se froissent facilement lorsque la voie hiérarchique n'est pas respectée, lors de l'envoi d'une lettre par exemple. Il y a des codes à suivre lorsque l'on fait partie d'une institution.

**Mardi 3 novembre 2020 - 14:01 - Antananarivo, école D**

En attendant le conseil de cycle de mon école, je commence la lecture du livre *Penser l'institution*[1]. Quelle joie de lire l'introduction et de sentir l'ardeur de Camille Rabineau qui prend des notes. Et également de voir les différents noms cités dont Rémi Hess dont Mme Kareen Illiade a beaucoup parlé dans son cours de "Journal de recherches" en L3, et Augustin Mutuale dont j'ai suivi deux cours en L3. Lorsque je pense à M. Mutuale, je pense surtout à une certaine ambiance: il avait une façon imagée de parler ou plutôt d'écrire. Dans son cours sur la relation pédagogique, il nous disait que nous faisions partie d'une agora où il dépend de chacun de nous de mettre en place une atmosphère accueillante et où il fait bon d'y vivre. Par ailleurs, tous les étudiants qui suivaient son cours s'accordaient à dire que c'était une personne inspirante et un bon pédagogue. Ceux qui l'ont rencontré lors des regroupements reconnaissent en lui une personnalité charismatique.

**23:05, à la maison**

Je n'ai pu reprendre ma lecture qu'à cette heure-ci: les enfants sont couchés et le calme se fait sentir. J'aime travailler lorsque je me retrouve exclusivement avec moi.

Le questionnement de Valentin Schaepelynck suivi par celui de Remi Hess sur les faits concernant la nationalité ainsi que le milieu dans lequel nous débarquons m'interpelle. En effet je me suis longtemps posée cette question : pourquoi ai-je atterri dans ce pays en voie de développement? Pourquoi ai-je grandi dans cette famille de classe moyenne mais parmi les plus pauvres dans la famille élargie? Quant à l'éducation que j'ai reçue, je ne m'en suis pas plainte puisque cela me convenait: les échanges ainsi que les "moments de qualités" que j'avais avec mon père m'ont conféré une richesse d'âme dont j'étais fière. Je dois reconnaître que la vie était un long fleuve tranquille jusqu'à ce qu'à un certain âge, des événements viennent éveiller des questionnements et des réflexions.

**<u>De l'aliénation à la désaliénation</u>**

Les différents interlocuteurs affirment que nous naissons libres tout en étant contraints d'atterrir dans un pays, dans une religion et à une certaine époque. Lorsque Hess pose la question selon laquelle un homme qui naît esclave peut-il s'affranchir de sa position, Epictète me vient en tête. Cet esclave boiteux, malade et enchaîné, Epictète ne tarde pas à s'élever par la pensée au-dessus de la vanité et de la misère des choses humaines. Comme quoi nous

[1] *Dialogue imaginaire avec les théoriciens du mouve-ment de l'analyse institutionnelle*, Georges Lapassade,

sommes libres de choisir notre réaction face à une situation donnée. Et le fait de savoir si ce que nous vivons dépend de nous ou non influe beaucoup sur notre être et notre perception de la situation.

**Mardi 4 novembre 2020 - 11h51 - Antananarivo, dans ma salle de classe.**
**Entretien de Bertrand Crépeau et de Remi Hess**

J'ai fini mon cours plus tôt aujourd'hui, alors je prends le temps de me poser dans un coin de la BCD équipée de ma liseuse et de ma tablette afin de prendre des notes.

Le passage de la page 2 du livre m'interpelle: "peut-on faire de la recherche sans contrainte? Je ne pense pas" dit Rémi Hess. Moi non plus je ne pense pas que cela soit possible. Rien que de penser à être chercheur et à la production que je dois effectuer à l'issue de cette année, je sens la charge de travail qui m'attend. Dans quoi me suis-je embarquée? Dans une aventure sans doute complexe, mais dont les sentiers seront remplis de feuilles violettes de jacaranda comme j'en vois dans ma ville, et où l'odeur de l'ylang-ylang parfumera les routes. Les chants des oiseaux me rappelleront que je ne suis pas seule dans cette aventure: chaque matin est la garantie d'un nouveau jour et d'un nouvel essai d'accomplissement pour chaque être vivant.

Je pense que la complexité d'être diariste c'est de se sentir " à la hauteur" de la tâche qui lui incombe. En effet, mettre par écrit ses pensées et ses œuvres suppose avoir des compétences et connaissances transversales telles que la maîtrise de la langue et de ses composants, la richesse culturelle et le suivi continu des informations qu'il y a autour de nous. Rémi Hess montre lui-même l'exemple en relisant des définitions. Ne jamais se contenter de ce qu'on croit savoir et toujours chercher à élargir ses connaissances afin d'être chercheur dans ses propres savoirs. Toutefois, il ne faut pas oublier que nous portons en nous une "essence" tout aussi importante que ce qu'on peut trouver à l'extérieur.

**Jeudi 12 novembre 2020 - 10h16 - dans ma salle de classe**

Je comprends l'importance de mettre par écrit ses démarches ainsi que son cheminement d'idées suite à l'explication de Hess. En effet, il parle de "garder les traces". Cela a l'air évident lorsque les pensées sont encore claires et lorsqu'on réagit à chaud. Mais la poussière du temps vient ensuite se poser sur nos souvenirs afin de les rendre flous.

Je pense notamment à ma co intervention avec un collègue la semaine dernière. N'ayant pas mis par écrit les notes pour la séance, j'étais perdue lorsque j'ai essayé de mettre au clair le déroulement que nous avons choisi. Quel embarras!

**Le diariste résilient**

Je n'arrive plus à compter le nombre de fois où Hess a reçu des réponses négatives et affligeantes. Je pense que c'est sa force de caractère qui l'a aidé à surmonter tout ceci. C'est le fait de comprendre que la négation n'est pas contre sa personne, mais que chacun est libre de ses choix. Et le fait d'avoir son but bien clair dans sa tête est important. Comme le disait l'enseignant de l'art oratoire, Stéphane André, il faut servir une idée et non pas se mettre soi-même en avant, au risque de se perdre dans son égo et de ne pas aboutir à son objectif.
Il y a de ce fait un apprentissage transversal de ce point de vue là. D'ailleurs, à la page 15, Hess confirme cela.

**La communauté de référence**

Je retrouve ici la notion de groupe abordée dans le cours d'analyse institutionnelle. Il est important de s'entourer de bonnes personnes afin de stimuler notre curiosité et de renforcer nos compétences dans un domaine ou un autre. Et même si le mot "transduction" est nouveau pour moi, je comprends qu'il signifie avoir accès à l'Autre, à ses pensées et à son cheminement afin de comprendre ses écrits.

**Jeudi 19 novembre 2020 - 13h18 - salle de classe**

En lisant les différentes définitions des termes, je me rends compte du processus complexe qu'effectue le cerveau humain afin d'aller d'un point à l'autre. Plusieurs mécanismes se mettent en place. Tel est le cas des apprentis lecteurs en CP. Une programmation des graphèmes et phonèmes à apprendre est mise en place par l'enseignant. Chaque élève avancera ensuite selon son rythme en choisissant une voie directe qui passe directement par le lexique, ou une voie indirecte qui passe par le décodage et qui est donc plus lente. Il faut admettre que le bagage culturel de l'élève ainsi que son environnement social jouent un rôle important dans l'encodage et le décodage.

J'ai l'impression que cette histoire du "je" et du "moi" est un jeu de mots. Dans le "je suis...", j'exprime un état (heureuse, dubitative, désolée, certaine) ou je m'exprime "je suis telle que je suis. Je suis moi."

**Mardi 10 novembre 2020 - 01:38 - chez moi**

J'ai une hâte de lire le séminaire sur Apprendre par l'expérience et en même temps je fais le choix de ne m'y plonger que lorsque je suis en pleine conscience afin de tirer en moi le maximum d'idées et de ressources.

J'ai eu du mal à trouver le livre de G. Weigand, R. Hess sur *La relation pédagogique*, 2° édition présenté par Lucette Colin, Paris, Anthropos, 2007. Mais je l'ai quand même trouvé et je prends le temps de commencer ma lecture. Je me retrouve dans ce que vous dites dans la séquence du cours, selon quoi l'expérience est un vécu qui intervient dans la personnalité, voire l'être intérieur de la personne. En effet, nous sommes des êtres vivants qui sommes tous appelés à grandir. Alors, chaque événement ou situation de notre vie joue un rôle dans ce développement personnel. N'oublions pas l'essentiel: le fait de vivre est déjà une expérience." La vie est une succession de leçons qui doivent être vécues pour être comprises[2]".

**Vendredi 27 novembre 2020 - 15h30 - dans ma salle de classe**

**L'appartenance au groupe**

Je dois admettre que je ne me suis jamais posée la question quant à la notion de groupe avant de lire la page 25. Je me remémore tous les groupes auxquels je fais partie: au travail, ici à l'IED, au sein de la Croix Bleue de l'église où je suis, au sein de l'église. C'est vrai que cela donne l'impression que cela va de soi d'appartenir à une cause, à une communauté. Mais il arrive un moment de la vie où l'on se sent fier d'être là, que le temps de bénévolat dans une association à but non lucratif n'est guère perdu.

Toutefois, dans la Croix Bleue où je suis membre du bureau, nous remarquons un vieillissement de nos membres et un manque d'intérêt des jeunes à entrer dans notre association. Je dois préciser ici que ce n'est pas une association d'alcooliques anonymes, mais nous aidons ceux qui souhaitent sortir de l'alcoolisme et de toute autre dépendance. Personnellement, à 21 ans, j'ai pris la décision de faire partie de la Croix Bleue car mon père était alcoolique. Et je sentais en moi l'appel vers cette association. Y adhérer jeune n'est pas très fréquent, car le regard des camarades n'est pas facile à "porter", mais il faut donner envie à ces jeunes de venir dans l'association et qu'ils soient assurés qu'ils ne seront pas jugés une fois qu'ils y sont. C'est le rapport interpersonnel dont Lapassade parle qui nous manque. Et ce n'est pas évident de faire comprendre cela à notre Présidente qui ne pense qu'à l'âme de la personne. Nous devrions prendre en compte la personne entière. Je dois admettre que je ne me suis jamais vraiment posée la question de la raison pour laquelle j'adhère à un groupe. En

[2] Hellen Keller

effet, il est primordial de pointer le mal-être des membres afin que nous puissions surmonter cela.

Aujourd'hui, c'était l'élection des délégués dans la plupart des classes de primaire. Une élève de CP dans laquelle j'intervenais n'a reçu aucune voix. Elle pleurait durant les deux heures de cours de l'après-midi. Et l'idée m'est venue d'aborder la notion de groupe abordée dans le cours m'est venue en tête. Elle s'est sentie rejetée. C'est dur comme sensation. Je l'ai ressentie, et les chaudes larmes qu'elle versait étaient incontrôlables, elles étaient le signe d'une grande souffrance intérieure. Je n'avais pas les mots pour la calmer. La prendre dans mes bras aurait été bien, mais la Covid19 et les réglementations ne me l'ont pas permis. Je me rappelle d'ailleurs de ce que m'a dit le directeur lorsque j'étais recrutée: je suis l'enseignante des élèves. Je ne suis ni leur tante ni leur maman. Une éthique est à respecter. Mais comment faire dans ces moments pendant lesquels l'élève est démuni?

Rentrée à la maison, mon fils de cinq ans vient me voir en me disant qu'une fille de son groupe de table le désigne pour être le dernier en tout: en lavage des mains, il est le dernier et

Les autres filles ne l'attendent pas. Lorsqu'il s'agit de se mettre en rang, elle monte la tête des autres filles du groupe et n'accepte pas qu'il aille avant elles. C'est une situation qui le frustre et qui le rend malheureux. De là je comprends l'importance du principe d'appartenance ainsi que la grande place que tient la communication dans les relations humaines. Malheureusement dans certains cas, on ne peut agir à la place de l'autre qui doit régler seul la situation dans laquelle il se trouve.

**Jeudi 10 décembre 2020 - 7h50 - dans ma salle de classe**

C'est avec la pratique que je conçois l'importance de l'organisation dans un groupe. En effet, ayant eu un directeur d'école qui était plus occupé à courir après les femmes plutôt qu'à mettre en place le bon fonctionnement de l'école, nous avons senti un désordre dans ce que nous avons entrepris. Lors des réunions, il n'était maître ni de la parole ni des décisions si bien que l'on se croyait être dans une basse-cour.

**Samedi 12 décembre 2020–22 heures–chez moi**

Lorsque l'égalité homme femme est abordée dans l'Analyse institutionnelle, quand on parle de polygamie et de polyandrie, je ne peux m'empêcher de penser à l'amende qu'a dû payer, en 2020, la maire de Paris, Anne Hidalgo, puisqu'elle avait nommé trop des femmes dans son équipe, à savoir onze femmes contre cinq hommes sur des postes de directeurs. La

question de l'égalité homme femme n'est pas prête d'être résolue. Pour cause, chacun garde sa position et pense que l'un vaut plus que l'autre.

Je suis bien contente de lire que la question de l'équivalence quant au diplôme a été abordée. En effet, j'ai un diplôme malgache de Master II en droit, et pourtant, lorsqu'il s'agit de travailler à Madagascar dans un système français, ce diplôme là n'est pas valorisé. J'ai alors dû repasser une licence française, mais cette fois-ci en sciences de l'éducation, pour être reconnue dans mon métier. Toute institution est souveraine dans ses décisions et dans son interprétation des faits. Encore une fois, tout est discutable et il faudrait avoir la verve pour pouvoir convaincre. De plus, la coutume a mis en place certaines pratiques qui, sans elle, n'auraient jamais été acceptables. Cela se voit bien avec nos politiques, mais également dans notre entreprise de tous les jours. Par exemple, au début de l'année scolaire, en conseil des maîtres, chaque enseignant choisit s'il veut reprendre le même niveau qu'il a enseigné l'an dernier, ou s'il veut changer de niveau. Et la coutume a fait que la personne la plus ancienne choisit en premier.

**20 décembre 2020 - 13:02 - chez moi**

**La relation pédagogique**

Dans ma lecture, je fais le choix de choisir le livre *"La relation pédagogique"* de G. Weigand et R. Hess puisque cette notion de relation m'intéresse. En effet, durant toute son existence, l'Homme est appelé à communiquer. Que cela soit avec sa progéniture ou avec son entourage, l'Homme est doté d'outils qui lui permettent de mener à bien une relation dont le langage verbal et corporel.

Je retiens de la lecture de la préface de Lucette Colin que la relation pédagogique se présente comme une pédagogie *basée sur la personne*. Voilà un terme que je découvre et qui me permet de situer le thème que j'ai choisi de développer dans mes travaux de recherches qui porte sur la pédagogie interculturelle.

**Le groupe classe**

Dans l'introduction où une définition est donnée sur la relation pédagogique, je ne peux m'empêcher de sourire en lisant que c'est une *influence réciproque* entre enseignants et enseignés. En effet, à chaque début d'année scolaire ou à chaque début de cours, il y a toujours un test que font les étudiants par rapport à l'enseignant: soit ils bavardent, soit ils te contredisent afin de tester jusqu'où se trouvent les limites de l'enseignant. Lorsque j'étais enseignante remplaçante, la première séance avec un groupe d'élèves se déroule toujours sous

forme de test de la part des élèves. C'est alors l'occasion pour moi de mettre en place les règles que l'on doit adopter lorsque je suis avec eux. Ce que j'apprécie avec cette relation pédagogique c'est que les élèves, particulièrement, s'adaptent vite à la personne avec laquelle ils sont. Ainsi, en fin d'année scolaire, ils veulent toujours choisir l'enseignant avec qui ils seront l'année d'après. Mais à la rentrée scolaire, je découvre toujours qu'ils prennent un grand plaisir à être dans la classe d'un(e) enseignant(e) qu'ils redoutaient.

En évoquant la notion de groupe classe, l'auteur met le pont entre l'institution et la relation pédagogique. Je retrouve alors mon premier repère par rapport aux deux cours de ce M1, à savoir "l'Analyse institutionnelle" et "Apprendre par l'expérience et le quotidien".

Je suis sceptique par rapport à la finalité de la relation pédagogique qui consiste à éduquer. Certes, l'école est là pour "donner envie aux enfants d'y aller pour apprendre, affirmer et épanouir leur personnalité[3]" ; mais en aucun cas elle ne va prendre la place du tuteur ou des parents qui éduquent les élèves. Bien qu'il y ait l'EMC (enseignement moral et civique) pour tous les élèves du CP à la terminale, jamais l'école ne pourra se substituer à l'éducation des parents. Je me souviens, lorsque j'ai commencé mon métier d'enseignante, le directeur de l'école où j'étais m'a dit que je ne suis ni la tante des élèves, ni leur nounou et encore moins leur maman. De ce fait, l'éthique de l'enseignant est différente de celle des personnes sus-citées.

Milner affirmait que l'enseignant est "celui qui sait". Pourtant, l'enseignant n'est pas le seul détenteur du savoir, même si de par son expérience, il a acquis beaucoup de connaissances. Ainsi, je ne mets pas l'enseignant sur un piédestal car ce serait limiter la capacité des élèves. L'enseignant est là pour guider, pour montrer le chemin à suivre, et pour donner l'opportunité aux élèves de parler et de montrer ce en quoi ils excellent: cela peut être une discipline scolaire ou extra-scolaire. L'école se présente aussi comme un terrain d'entraînement de la future vie d'adulte: oser s'exprimer, expérimenter, argumenter, fournir une présentation sont autant de compétences utiles dans notre vie d'adulte qu'il est important de mettre en exergue dès le plus jeune âge.

[3] https://www.education.gouv.fr/l-ecole-maternelle-11534

**A chacun sa sauce**

Je dois admettre que la réflexion et le questionnement des élèves ont leur pertinence. Ils permettent de jauger d'une certaine manière les demandes des élèves afin d'avancer dans le cours. Cela peut aussi représenter une suite logique de la séance de l'enseignant. Je dirais alors que c'est là tout l'art de l'enseignement: guider l'élève dans ses raisonnements, lui donner sa liberté de penser. Ce n'est en aucun cas le leurrer en lui faisant croire qu'il mène le cours. Bien au contraire, cela marque ce qu'est le "leadership" efficace: montrer à l'autre son importance en notre présence! Quoi qu'il en soit, les élèves peuvent eux-mêmes chercher la réponse à leur questionnement pour ensuite partager leur connaissance en classe. C'est ce que je fais en mettant en place le moment du "quoi de neuf" du matin, cinq minutes après l'entrée en classe. Et durant toute l'année scolaire, je peux affirmer que je reçois également ma part de culture générale lors de ce créneau.

Attention! "Ambiance bon enfant" ne signifie pas laxisme. Au contraire, c'est donner plaisir à l'enfant d'apprendre dans un environnement sain. Ce n'est pas parce que la vie est difficile à l'extérieur que les élèves ne peuvent pas passer une superbe année scolaire dont ils se rappelleront à vie. Pour ma part, je mets en place la classe flexible: les élèves ont le droit de choisir leur façon d'écrire et d'apprendre: debout, assis par terre, sur un tapis, dans le jardin… Tout cela se passe dans le respect d'autrui et des règles de silence et de chuchotement. Celui qui enfreint les règles restera à la place "normale" d'un écolier. C'est tout. Et ça marche! Certains enseignants possèdent des ballons sur lesquels s'assoient ceux qui ont la bougeotte. Personnellement, je ne me sens pas prête pour ce genre de matériel, mais je suis d'avis que cela aide beaucoup certains élèves. Rousseau a-t-il entendu parler des élèves qui ont la boule au ventre à l'idée d'aller à l'école, ceux qui retiennent leurs besoins car ils n'osent pas demander la permission de sortir? Ou est-ce vraiment dans un monde de terreur qu'il entend développer l'intelligence des élèves? C'est désolant!

Idriss Aberkane, à la page 31 de son livre "Libérez votre cerveau", cautionne l'idée de la classe flexible en parlant de l'art de rester à sa place qui est enseigné à l'école. Et que tous ceux qui ne supporteraient pas ce joug n'excelleraient pas à l'école. Aberkane conseille donc de ne jamais rester à sa place si on veut réussir, aussi bien intellectuellement qu'économiquement.

Concernant la démocratie, j'admets que la prise de parole en public constitue une compétence indispensable pour l'homme de demain. J'entends bien "l'homme" et non seulement le leader. En effet, dès que les élèves ou les étudiants entrent dans la vie, en tant que simples citoyens ou pour exercer notamment une profession libérale, la nécessité de

pratiquer la parole en public s'impose. Sans doute cette nécessité peut être plus ou moins éludée, mais c'est toujours au préjudice de celui qui n'ose l'affronter. Par ailleurs, savoir respecter autrui, savoir écouter et ne pas harceler représentent des compétences tout aussi indispensables à acquérir pour les élèves, tout comme savoir calculer. Ainsi, c'est à l'enseignant de mettre en place des rituels d'apprentissage afin que ces compétences-là soient acquises ou développées. Cela peut être très difficile avec des élèves qui ont le crâne "bourré d'à priori" de la part des parents. Nous ne sommes pas dans un monde de bisounours, je le reconnais. Mais est-ce qu'on devrait abandonner sous prétexte que la bataille ne sera pas gagnée d'avance?

**Un réaliste**

En lisant vite fait les principes de Johann Friedrich Herbart, je remarque qu'il est plutôt philosophe comme Rousseau. Je n'arrive pas trop à faire le rapport entre philosophe et pédagogue. Ainsi, j'ai fait ma petite recherche et je suis tombée sur cette citation de Platon dans République 536-e: «L'homme libre ne doit rien apprendre en esclave; car si les travaux corporels pratiqués par force ne font aucun mal au corps, les leçons qu'on fait entrer de force dans l'âme n'y demeurent pas.» Même si je comprends et que j'adhère à cette citation qui parle du plaisir d'apprendre et de participer de bonne foi afin d'aboutir à des connaissances solides et ancrées chez l'enfant, je continue à croire qu'un philosophe est un être complexe qui émet beaucoup de théories. A l'opposé, je suis convaincue qu'un pédagogue est un homme de terrain qui a vécu, a connu des situations diverses pour ensuite en tirer la leçon afin d'améliorer cette transmission de savoirs.

Toutefois, je dois admettre que je suis d'accord avec le concept de «tact pédagogique» de Herbart. En effet, je me reconnais lorsqu'il parle de lien indispensable entre la théorie pédagogique et la pratique pédagogique. Herbart pointe ainsi la capacité d'empathie et de jugement nécessaire à l'enseignant s'il veut agir et prendre des décisions justes avec des êtres jeunes, et cela dans des situations pédagogiques toujours renouvelées. Herbart envisage la capacité de l'éducateur ou du maître à appliquer ces principes - lorsqu'il s'agit d'aider un être jeune à devenir autonome - sur telle jeune fille ou tel jeune garçon et de les concrétiser dans une action. La différenciation pédagogique me vient en tête. Elle me fait penser à cette élève qui ne supportait pas le bruit en classe et à qui j'ai permis de porter des bouchons d'oreille de temps en temps. A un autre élève, je lui ai permis d'avoir une balle anti-stress. Un autre pouvait faire ses exercices à l'extérieur ou sur le tapis. Je pense avant tout qu'un élève

heureux de venir à l'école aura déjà effectué la moitié du chemin afin de «bien apprendre» et fera de merveilleuses découvertes en chemin.

Je dois admettre qu'au fil de ma lecture, j'apprécie Herbart, ce pédagogue, car je comprends qu'il a vécu ce qu'il partage. Et moi qui suis une enseignante qui débute, j'ai vécu ce qu'il partage.

**23 décembre 2020 - 23h - chez moi**

**Utopie**

Il se fait tard, et le seul moment pour moi de retrouver une tranquillité afin d'avancer dans mes études, c'est la nuit, lorsque les enfants sont couchés.

La relation pédagogique "en dehors de la classe" montre que durant toute sa vie, l'homme est appelé à être à la fois élève, puis enseignant, puis apprenant, puis formateur. Ce sont différentes postures qu'il est appelé à adapter à tout moment de sa vie.

Par ailleurs, la "Prière aux amis et bienfaiteurs de l'humanité" me rappelle tellement mon pays, Madagascar. Dans les rues, on a toujours des familles qui n'ont ni foyer, ni repas. Et durant l'hiver, même si nous n'avons pas de neige, il fait tout de même 10 degrés à Antananarivo, dans la capitale. Et ces familles-là, composées essentiellement d'enfants en bas âge, ou de femme enceinte, vivent dans la misère grande et profonde. Et je ne m'étais jamais imaginé que cela pouvait exister dans des pays européens, et le fait même de savoir que Pestalozzi a grandi dans une famille modeste voire pauvre, m'apprend des choses.

J'ai découvert Pestalozzi l'an dernier, lorsque je préparais ma licence. J'ai retenu de lui qu'il était un battant qui n'abandonnait pas malgré les nombreux échecs qu'il avait pu rencontrer dans ses entreprises pour les orphelinats. C'est une grande leçon de vie.

Je fais le rapport de la méthode de Pestalozzi avec celle de Korczak et je remarque une similitude dans la façon de mettre en confiance l'enfant, de répondre d'abord à ses besoins naturels et primitifs, avant de commencer quoi que ce soit. Ensuite, je suis d'accord avec son fonctionnement qui vise à laisser l'enfant vivre seul ses expérimentations et en tirer ses propres leçons. Toutefois, lorsque je me réfère à l'éducation qui se fait à l'école, il faut tout de même un plan préétabli et non pas se lancer "dans le vide" ou du moins en faisant confiance à la nature, comme l'a fait Pestalozzi. Il faut juste viser à bien mettre en exergue la relation entre l'apprentissage théorique et les situations de la vie quotidienne dans lesquelles les enfants seront appelés à réutiliser leurs apprentissages. Je trouve qu'en ce qui me concerne, c'est ce qui a manqué. Je n'ai jamais aimé les mathématiques car je n'avais jamais compris à quoi cela allait me servir. D'ailleurs, au baccalauréat, j'ai eu la pire note de ma vie en

mathématiques. Par contre, l'anglais et le français m'intéressaient car je savais que cela me servirait à communiquer lorsque je voyagerai.

Enfin, j'aurais juste une critique à faire par rapport au travail de Pestalozzi. Je trouve louable qu'il veuille inculquer dans les générations le concept de bien et de mal; mais comment y arriver si une trop grande liberté est laissée aux élèves. Je pense que plus tôt on inculque une certaine valeur aux enfants, mieux c'est. Comme le dit la bible, "Instruis l'enfant selon la voie qu'il doit suivre; et quand il sera vieux, il ne s'en détournera pas." Je dois reconnaître tout de même que la fonction d'éducateur n'est pas facile, surtout dans le cas d'orphelinats où les enfants n'ont pas de cadre familial stable, mais comme l'a dit Pestalozzi, c'est la foi en un monde meilleur par l'éducabilité de tout homme qui est un fil conducteur afin d'arriver au résultat prôné.

**Jeudi 24 décembre 2020 - 06:39**

**Chapitre de Gaston Maliaret, sur "la recherche en sciences de l'éducation"**

Il existe une grande variation dans les différentes méthodes de recherche en sciences de l'éducation. Toutefois, dans ce texte, je comprends qu'il existe une pluralité de méthodologies de recherche. D'un côté, des chercheurs de laboratoire mettent en place leurs techniques et offrent une multitude de questions à diverses entités afin d'en sortir une proposition d'amélioration de la méthode de travail. De l'autre, il existe des chercheurs moins formels tels que les enseignants membres d'une équipe pédagogique qui innovent leurs pratiques. Cependant, de part et d'autre, un problème se pose: la pédagogie travaille sur de l'humain. Ainsi, beaucoup de variabilités doivent être prises en compte.

**27 décembre 2020 - 20h - chez moi**

**L'Amour *agape***

Je suis tout d'abord impressionnée par la sagesse des parents de Schleiermacher qui ont su déceler l'esprit vif de leur enfant et de l'orienter vers ce qui pourrait développer en lui l'humilité. C'était un orateur. Waouh. Moi qui suis une grande fan de la rhétorique et qui me perfectionne jour après jour pour avoir cette aura d'être écoutée afin qu'on adhère à ma cause J'essaye de me perfectionner non seulement devant les élèves avec qui je suis tous les jours, mais également dans la société et aussi durant les réunions avec les parents.

Je retrouve un terme que Mme Illiade a utilisé dans son cours en licence, et dont vous me permettez d'approfondir le sens: herméneutique. Je pense, d'après vos explications, que la compréhension herméneutique n'est donc pas donnée à tout le monde puisqu'il faut réunir

beaucoup de qualités. Ces dernières sont à travailler, me diriez-vous, certes, mais elles me paraissent difficiles à atteindre.

Ensuite, pour Schleiermacher, agir avec religion signifie “respecter, dans le commerce avec ses semblables, la liberté, l’individualité et la dignité des personnes qui agissent avec vous”. Moi, je dirais qu’il y a un mot qui résume ce que l'auteur dit : c'est l'Amour. L’Amour “agape” du Christ, sans artifice ni forcing. Car bien que l’on soit motivé par la bonne intention du monde, face à une personne qui nous a fait du mal ou qu’on ne porte pas forcément dans notre cœur, on se retrouvera toujours en difficulté. Pourtant, l'apôtre Paul a dit: “L'amour est patient, il est plein de bonté; l'amour n'est pas envieux; l'amour ne se vante pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il ne soupçonne pas le mal, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité; il pardonne tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout.” Je trouve juste dommage qu’en tant que théologien, il n’ose pas parler franchement de sa foi qui aurait touché plus de personnes et aurait par ailleurs été plus cohérent.

Ensuite, la vision de Schleiermacher dit que la pédagogie ne doit pas seulement viser l’acquisition de connaissances, mais aussi la participation à la vie sociétaire. Comme me le répétait souvent mon père: “ Ne subis pas l’histoire, écris-la.”

**Mardi 12 janvier 2021 – 03 :31**

**Ma recherche en action**

La recherche-action se base principalement sur du concret, à savoir sur l’observation de ce qui se passe sur le terrain. En lisant les trois étapes  par lesquelles devraient passer le chercheur selon le document de Cairn Info dans le cours, l’expérimentation que j’ai menée avec quatre autres enseignantes de CM1-CM2 durant l’année scolaire 2018-2019 me revient à l’esprit. En effet, les difficultés rencontrées lors des années précédentes pour amener chaque élève au maximum de ses compétences et amener les élèves experts à développer leurs capacités; le fait de pouvoir travailler ensemble et mutualiser la mise en œuvre des séances, des ateliers et passer « de la simple conversation de cour à une formalisation d’un travail partagé »; l’intérêt d’une classe multi-âges où les élèves de différents âges apprennent les uns des autres (tout comme dans la vraie vie); toutes ces raisons ont fait que les enseignantes du cycle 3 ont mutualisé leurs compétences, leurs personnalités et leurs connaissances afin de mettre en place des ateliers spécifiques qui répondent aux besoins des élèves en mathématiques et en français.

Pour cela, les enseignants ont commencé par présenter le dispositif aux parents en début d'année scolaire en présence de l'Inspectrice de l'Education Nationale de la zone Océan Indien afin de répondre à leurs questionnements. En effet, certains parents pensent que leurs enfants qui sont en CM2 redoublent en étant dans une classe multi niveaux. Cela a tout à fait été possible de mettre en place des classes de CM1 et de CM2 purs puisque nous avions 123 élèves, mais l'objectif étant de répondre aux besoins de chaque élève, peu importait le niveau de classe dans lequel ils pouvaient être.

Ensuite, des évaluations diagnostiques élaborées par l'équipe sur la base des données de l'Inspecteur de l'Education Nationale ont été menées en septembre afin de mettre en place des groupes de besoins en ateliers de mathématiques et de français.

Concernant l'évaluation, nous avons repris des exercices des évaluations diagnostiques qui ont servi de base à la mise en place des modules travaillés. Suite à cela, nous avons constaté que 75% des élèves ont progressé par rapport à leur évaluation diagnostique concernant le module travaillé.

Du côté de la mutualisation des enseignantes, nous avons mis en place un tableau de suivi des réunions effectives et de présence des enseignantes, un classeur des Comptes rendus pour chaque réunion et un classeur des Comptes rendus pour chaque module travaillé.

Face à la mise en œuvre de ce travail de cycle, nous avons constaté qu'il y a une meilleure cohésion dans les classes et dans la cour de récréation entre les élèves de CM1 et CM2. La posture pédagogique est naturelle et il y a un étayage démultiplié. La consolidation des connaissances est effective. Il existe une horizontalité de la transmission du savoir. Et surtout, l'épanouissement pour l'intelligence émotionnelle et sociale est présent.

Dans mon optique de recherche sur la pédagogie interculturelle, j'ai pu faire un constat simple: l'école est aujourd'hui le lieu de la rencontre de l'Autre, de l'altérité, des différences culturelles et parce qu'elle est elle-même un univers culturel où beaucoup d'enfants n'habitent plus et les phénomènes d'enculturation deviennent importantes. Nous connaissons les inégalités scolaires et pouvons alors poser le problème différemment en nous préoccupant davantage des notions de diversité et d'altérité. Dans ce cas, il faudrait donc les aider à s'ouvrir à ces notions, ce qui est différent symboliquement et au niveau même des pratiques pédagogiques[4]. Etant donné que la recherche que je souhaite mener consiste à mettre en place des actions qui améliorent le monde des élèves, je pense que le formateur devrait essayer de se décentrer et de proposer différents modèles sans rester dans une vision ethnocentrique où

[4] Kerzil & Vinsonneau, 2004, p. 76

c’est principalement la culture européenne qui est mise en valeur. J’en suis profondément attachée puisque ma classe est le lieu où toutes les différences culturelles sont remarquées et remarquables et un modèle pédagogique ne peut s’envisager sans tenir compte des différents profils qui se tiennent face à moi.

# REGARD SUR MON JOURNAL

## Introduction

*Le temps de tâtonnement*

Quelle situation perplexe que la rédaction d'un journal de lecture qui sera évalué, mais qui te demande d'être plus sincère que diplomate. C'est un parcours qui paraît simple à première vue, mais lorsqu'on arrive au milieu du terrain, on s'aperçoit que des techniques sont requises afin d'assurer la réussite du parcours. J'ai dû tâtonner, comme le concept de la pédagogie d'Elise et Célestin Freinet l'illustre bien: une assimilation progressive de l'environnement par l'organisme. Et en tant qu'élève, j'ai appris mon "métier d'élève", comme le disent bien les sociologues, en tâtonnant, en essayant, en gommant et en faisant des ratures. Toutefois, je suis arrivée au bout du tunnel. Les phares ont fonctionné de temps à autre, les routes n'ont pas toujours été en bon état, mais le véhicule a fait son chemin et est arrivé à destination, selon son rythme et ses compétences. Ci-dessous, j'exposerai ce parcours tel un "circuit training" pendant lequel s'enchaînent des petits exercices.

## Ma pratique

*Le choix de lecture*

Mes lectures ont porté sur les séquences des cours sur l'Analyse institutionnelle, l'apprentissage par l'expérience et le quotidien, le journal de lecture et langue, sens et éthique; mais également sur les livres que vous avez proposés. Comprendre leur secret à travers ce livre tout en joignant cela à mon métier qu'est l'éducation, voilà une excellente lecture!

*La forme de mon journal*

Je me suis appuyée sur le cours de Madame Sandrine Deulceux qui porte sur l'aide à l'écriture d'un Journal de recherche. Quant à la forme de mon journal, spontanéité, franchise et temporalité ont été mes maîtres-mots.

*Le public comme lecteur*

Je dirais sans prétention que des intellectuels constituent mon public escompté. Et pourtant, il y a tellement de parties intimes et personnelles dans ce journal qui pourraient être facilement jugées et librement interprétées. Quelle angoisse de se dévoiler! J'aurais volontiers signé avec un nom d'auteur pour justement ne pas me faire connaître. Mais Pierre Laffitte, vous avez su me mettre en confiance à travers les forums et nos rencontres en

visioconférence. Alors la tension redescend d'un cran, mais la pression interne reste bien vive.

*Les outils de travail*

J'ai fait le choix de beaucoup utiliser le numérique: une tablette afin de lire les séquences du cours, un téléphone portable qui est facile à transporter partout, Google Drive pour stocker les documents, Google Docs pour écrire avec ou sans connexion. A cela s'ajoutent la documentation via internet et les documents papiers.

Je dirai qu'en plus de ces outils, j'en ai utilisé un moins formel, à savoir l'analyse du récit par rapport à mon vécu, à mes lectures et au cours. Je pense que ce point-là est important à préciser étant donné qu'il permet justement la diversité de points de vue et la richesse culturelle et intellectuelle.

*La rigueur comme pilier*

Je me suis rendue compte de la complexité du travail qui m'attendait en voyant arriver les séquences des autres matières. Je n'ai donc pas pu tenir mon journal de lecture quotidiennement car je me devais de lire les autres cours et préparer mes séquences dans mon travail. J'ai ainsi établi un emploi du temps personnel qui tournait sur deux semaines. Une difficulté est apparue en cours de route à cause de cette pandémie mondiale qu'est le coronavirus. Il a ainsi fallu mettre en place la continuité pédagogique en ligne, et toute cette réorganisation a chamboulé mon emploi du temps de lecture. Ce qui m'a permis de tenir le coup et d'arriver à bout de ce travail, c'était la rigueur et la motivation de réussir, non seulement ces séminaires, mais surtout le Master 1. Je pensais également à vous, chers enseignants: votre présence malgré vos différentes fonctions. Je me suis par ailleurs demandé quel est votre secret afin de réussir à concilier tout ce travail. Je crois avoir trouvé la réponse dans le livre de Aberkane: c'est l'amour de votre métier.

Rester dans le moment présent afin de suivre et comprendre le raisonnement du cours et de l'auteur a constitué un exercice quotidien. C'est déjà un travail de développement personnel que j'effectue depuis quelques années. Mais rien n'est acquis et chaque jour permet de se perfectionner. Il m'a bien fallu "De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace!" comme l'a dit Danton devant l'Assemblée Nationale en 1792. En effet, diriger mes pensées vers l'objectif vers lequel tend ma lecture n'a pas été évident. Au cours de mon travail, des pensées n'ayant pas de rapport avec le cours sont apparues: le cahier journal de l'école à compléter, la liste de courses à terminer, l'envie de me lever pour boire du jus de fruit…

Autant d'envies et de pensées qui venaient déranger ma concentration. Ces petites victoires quotidiennes ont oeuvré à la garantie de la finition de cette besogne.

**Les apprentissages**

*Le choix du moment d'écriture*

Je lisais dès que je pouvais ou dès que mon emploi du temps me le signalait. J'avoue qu'il y a eu des moments où j'ai dû zapper ma lecture car mes enfants ou des réunions ou tout simplement le sommeil sont venus perturber mon timing.

J'ai lu dans différents endroits: sur le lit, dans la salle d'attente chez le dentiste, dans la voiture pendant les embouteillages, dans la salle de classe entre deux créneaux ou pendant la récréation. Entre les mains, j'avais toujours une tablette pour lire les séquences et un téléphone portable qui me permettait de prendre des notes quant aux émotions, aux souvenirs ou aux récits qui me revenaient en tête durant mes lectures.

Les heures de lecture et d'écriture variaient allant du matin jusque tard dans la nuit, après avoir couché les enfants. Un choix s'impose à tout moment, et j'ai appris qu'on a toujours le choix, même si c'est difficile de choisir entre passer du temps avec ses enfants ou étudier.

*La relecture et la mise en forme*

Durant mes années de collège, j'ai retenu de mes professeurs de français de toujours relire mes écrits quels qu'ils soient : copie ou production écrite. J'ai relu mes écrits au fur et à mesure que j'avançais afin de reformuler mes phrases, d'expliciter mes idées, d'éviter les redondances et de corriger les fautes de syntaxe. La grande relecture a eu lieu à la fin de la production, et ce recul a été nécessaire puisque j'ai pu "m'aérer le cerveau".

Ce n'est que lorsque cette étape a été franchie que j'ai pu passer à la mise en page suivant les consignes données à savoir la vérification de la police et de l'interligne, l'alignement justifié du texte afin que toutes les lignes soient étirées pour avoir la même longueur et la pagination. La page de garde se devait de contenir les informations me concernant et concernant les séminaires. Le respect des consignes devant primer, une vérification de la conformité des notes que j'ai prises concernant cette évaluation par rapport à ma production a été effectuée.

*La concision du travail*

Ce journal de lecture demande de la spontanéité et de la franchise de la part du diariste. J'avoue que cette situation a suscité en moi une joie car je ne sais qu'être vraie. Toutefois, en avançant intensément dans la lecture, j'ai fait des rencontres avec moi-même et avec mon passé. Ces rencontres-là m'ont permis non seulement de comprendre vos cours mais également d'entrevoir les visions de différents auteurs et d'interpréter leurs écrits, en miroir à mon propre vécu. Je dois reconnaître que certains de leur choix m'ont ainsi surprise, choquée ou m'ont fait sourire. Il m'est même arrivé d'acquiescer de la tête en lisant, voire même de dire à voix haute ce que je pensais tout bas. C'était comme si j'avais un interlocuteur en face de moi. Heureusement que ces moments se passaient dans le privé. Certains passages ont fait revivre en moi des odeurs, des mélodies ou encore des visages.

*La rétrospective du chemin parcouru*

Le journal permet de réagir à chaud en gardant une trace aussi bien de ses idées que du temps d'écriture. En arrivant à la fin de mon récit, j'ai regardé la date à laquelle j'ai débuté, et cela m'a paru lointain. J'avais noté la date et l'heure. Certains moments étaient limpides dans ma tête tandis que j'en oubliais d'autres. Cette trace écrite m'a permis de comprendre la continuité de mes écrits et de mon raisonnement. Force est de constater qu'avec du recul, je suis étonnée de voir mes réactions à certains passages. J'ai ainsi compris l'importance de garder une trace de son travail.

En rédigeant cette note réflexive, je me rends également compte que je mets par écrit les étapes du sentier que j'ai choisi afin d'arriver à ce résultat. En réfléchissant aux choix que j'ai effectués, je m'aperçois que je me suis appuyée sur les séquences du cours, la lecture du livre et j'ai mis en pratique une méthode à ma sauce. Quelle joie!

**Conclusion**

*La gratitude*

Je me rappelle le moment où j'ai commencé à lire les premières séquences des cours. J'y ai pris goût. Chez nous, il y a un proverbe qui dit qu'on n'apprend pas à un veau à nager tout comme on n'apprend pas à un enfant noble à palabrer. Je suis consciente à quel point la parole est importante car elle donne du pouvoir à celui qui en fait bon usage. Mon père m'a bien inculqué cette culture en m'encourageant à prendre la parole avec audace et sagesse. Saurin disait: "l'art de bien dire est avant tout l'art de penser juste, l'idée saine d'abord, ensuite le mot précis." Je trouve qu'écrire dans les forums est un exercice plus aisé que débattre face à face étant donné que nous avons le temps pour réfléchir à nos arguments, écrire, effacer pour reformuler nos propos.

Ensuite, le sentiment d'avoir une main accompagnatrice a engendré un climat de sérénité tout le long du parcours. Arrivée à mi-chemin, le doute me reprenait quant à la nouveauté de l'évaluation qui m'attendait. Puis, arrivant au bout du tunnel, je peux dire que la route a été glissante, mais trébucher permet de se relever. Se relever après avoir tâtonné, c'est aussi reconnaître que des plaies peuvent subsister. Elles apparaissent alors comme des imperfections que peuvent contenir mon journal et mon travail. Mais j'ai pu découvrir ma capacité à mieux travailler.

J'emprunte ces propos de Confucius que je fais miens: "Dis-moi et j'oublierai, montre-moi et je me souviendrai, implique-moi et je comprendrai."

Merci Pierre Laffitte de m'avoir impliquée dans ce travail. Merci pour votre souplesse et pour le conseil coopératif. Merci d'avoir cru en mes capacités d'apprentissage, d'analyse et de rédaction.

# Index

**A**

Aberkane …… 11, 19, 20, 21

**H**

Herbart ……... 13, 14

Hess …… 5, 6, 7, 10

Herméneutique …….. 15

**K**

Krishnamurti …….. 1

**M**

Maliaret ……. 15

**R**

Rousseau …… 12, 13

**S**

Schleiermacher ……... 15, 16

**W**

Weigand ……. 8, 10

# BIBLIOGRAPHIE


ABERKANE Idriss, *Libérez votre cerveau !* Robert Laffont, Octobre 2016.

ARRIEN DE NICOMEDIE, *Le Manuel d'Epictète*, Versions électroniques, janvier 2011.

BARBIER René, *La recherche-action dans l'institution éducative*, Gauthier-Villars, 1977.

CORMERY Anne-Claire, Cours sur Apprendre par l'expérience et le quotidien, IED 2020-2021.

CATROUX Michèle, Introduction à la recherche-action : modalités d'une démarche théorique centrée sur la pratique, Recherche et pratiques pédagogiques en langues de spécialité. Cahiers de l'Apliut, 2002.

DEULCEUX Sandrine, Cours sur le Journal de recherche et recherche- action, IED 2020-2021.

HESS Rémi, *Penser l'institution avec Georges Lapassade : Dialogue imaginaire avec les théoriciens du mouvement de l'analyse institutionnelle*, Presses Universitaires de Sainte Gemme, 2012.

HOUSSAYE J., *Questions pédagogiques,* Encyclopédie historique, 2002.

KORCZAK J., *Les moments pédagogiques*, traduction Anna Royon, Anthropos, 2005.

MIALARET Gaston, Chapitre V. La recherche en sciences de l'éducation, Que sais-je?, 2017.

SPENLEHAUER Claude, Cours sur l'Analyse institutionnelle, IED 2020-2021.

WEIGAND Gabriele, *La relation pédagogique*, Anthropos, 2007.

MASTER 1 SCIENCE DE L'ÉDUCATION

PARCOURS ÉDUCATION TOUT AU LONG DE LA VIE

# UE2 Langues, Sens, Ethique et Pertinence

## Mr Pierre Johan LAFFITE

**Travail de Groupe**

# *1,2,3 SOLEIL !*

GODARD Juliette N° 20019683

MERZOUGA Ep. ETIENNE Kheira MERZOUGA N° 20021096

RIVAL FOUBERT Catherine N° 263876

# INTRODUCTION

L'entrée en Master à l'Université de Paris 8 s'est faite, pour tous, dans un contexte sans précédent.
Chacun avec son vécu, son ressenti, ses affects, est entré dans cette aventure protéiforme, en quête de sens, de travail sur soi ou de curiosité.
Au beau milieu de cette institution, avec son jargon et ses codes, nous prenons nos marques.
Le premier semestre est ponctué d'échanges via les forums, de rendus… Il faut avouer qu'à ce moment-là, chacun avance face à son écran. Il y a bien un groupe Facebook pour s'informer. Nous y échangeons des informations, mais peut-on appeler cela de la communication ? Sans doute pas…
Jusqu'au jour où, le travail pour la validation de l'UE Approche multidimensionnelle qui est proposé est un travail de groupe. Ce mode de travail génère toujours une appréhension, une peur de l'inconnu, probablement plus ou moins marquée selon les tempéraments.
Il faut se lancer, s'inscrire autour d'un thème fédérateur. Première étape, parfois plus difficile que l'on ne pourrait penser. C'est ainsi que nous nous retrouvons. Quatre filles, « quatre pelos » comme Catherine aime à nous nommer, devant rendre un devoir collectif. Le collectif justement… à quoi tient-il ? Intérieurement, chacune de nous cherche à trouver sa place. Dire ce que l'on pense, écouter les avis des autres, trouver des terrains d'entente, des façons de faire, se comprendre pour que l'ensemble fasse sens et soi pertinent. Nous sentons ce travail d'équilibration, ce mouvement dynamique fragile qui se crée. Le travail pour cet UE se construit et fini par aboutir. Une fois le travail rendu, la fameuse phrase est lancée : « on reste en contact ». On ne sait jamais ce qui va s'en suivre… Ce fut le cas pour trois d'entre nous : Catherine, Kheira, Juliette. Le contact avec Leila, déjà ténu, se perd. Hasard de la vie ou non, nous nous y attendions plus ou moins.

Le deuxième semestre débute. Nous nous rencontrons de temps à autre toutes les trois via « Zoom », plateforme inconnue il y a deux ans, employée tous les jours aujourd'hui… Notre vie sociale est désormais régie par ce « moyen impalpable » et la qualité du réseau. La communication à distance, tout le temps et partout. Le discours réac ferait dire « c'était quand même mieux avant ». Pour une fois, beaucoup d'entre nous sont d'accord.
Ces rencontres permettent des échanges. Nous avançons sur nos travaux respectifs. Un jour, vient le sujet de l'UE « Sens, Éthique, Pertinence ». Nous sommes quelque peu désarçonnées par ce cours, nous y cherchons un sens, une application. Nous nous disons « on y verra plus

clair avec les consignes du devoir ». Pas de consignes. Plutôt un mot d'ordre : un devoir libre, authentique, seul ou à plusieurs.
Nous sommes un peu perdues. Nos différences de tempérament nous permettent de confronter nos visions et nos ressentis donnant cours à des discussions improbables.
Nous en venons à une conclusion : et pourquoi pas faire ce travail ensemble ? Décision actée. Mais sur quoi ? De l'authentique… pourquoi pas nous raconter ? « On se raccroche aux branches comme ça ». Le groupe rassure et motive.
C'est comme ça, un peu par hasard et par l'envie de raconter ce qui est un pilier pour nous trois de notre formation, que nous avons choisi de réaliser ce devoir sur nous, nous dans le groupe, en jouant l'authentique et en tentant de comprendre pourquoi l'alchimie a opéré.
Nous avons pris le parti de décrire nos vies, nos parcours, sur quelques pages. Sans concertation, « au feeling ». De ces écrits, après les avoir lus, nous en avons discuté, un long moment. Une manière de nous découvrir, différemment ou non, toujours en cherchant à comprendre pourquoi la dynamique du groupe a marché et quels ont été nos ressentis.
L'ensemble de ces écrits et des réflexions qui en ont découlé constituent le corps de ce devoir, libre, authentique et à la recherche de sens.

## 1- Juliette…

Je m'appelle Juliette Godard. J'ai 30 ans. Je suis masseur-kinésithérapeute depuis bientôt deux an et également responsable pédagogique dans un institut de formation en kinésithérapie. Mon parcours scolaire a fait des détours avant de s'orienter vers la masso-kinésithérapie et l'enseignement dans ce domaine. Écrire aujourd'hui me met face à mes réflexions : "Comment en suis-je arrivée là et à faire ce master ?".
Je ne vais pas détailler mon parcours, mais à travers lui, essayer de trouver un sens à ce que j'ai vécu et mettre en avant les rencontres qui m'ont construite.
Sortie d'un Baccalauréat Scientifique je n'avais pas d'idée précise de ce que je voulais faire. Médecine, classe préparatoire aux grandes écoles, fac de bio ? J'ai fini en classe préparatoire, poussée par mes professeurs, pas nécessairement par choix. Je me rends compte que j'étais déjà prise dans une institution sans en avoir conscience.
Deux ans où j'ai acquis méthode de travail et rigueur sans pour autant m'épanouir dans ce que j'apprenais, sans envie particulière de passer les concours, sans réelle perspective. La camaraderie permettait de tenir la pression, les connaissances acquises constructives, mais pas de vision claire de mon avenir. Toujours désireuse d'apprendre j'ai continué mon parcours en

faculté : licence de biologie puis M2 en Recherche clinique au cours duquel j'ai pu travailler sur des essais thérapeutiques auprès de patients. Pour suivre ce projet j'ai poursuivi avec un M2 Santé "Expertise en gérontologie". En y repensant, ce qui me plaisait dans la recherche était le contact avec les patients, l'échange et les interactions, le souci de l'autre. Difficile d'allier tout cela lorsque l'on se retrouve à traiter des données derrière un ordinateur. Depuis un certain temps déjà, l'envie de rejoindre le monde de la santé se faisait sentir et plus particulièrement la kinésithérapie. J'avais le sentiment que c'était ma voie. Cela faisait sens pour moi, sans trop comprendre pourquoi.

Choix difficile, réorientation complète, repartir de zéro. Et de nouveau ce sentiment d'être parfois en dehors du cadre, hors de là dans la norme. J'ai souvent entendu : "tu vas repartir pour 4 ans d'études ?!". Et pourquoi pas… Ma conviction était plus forte que le reste. Je postule, mon dossier passe toutes les étapes. J'arrive à convaincre les membres du jury lors de l'oral final. Je ne le saurai que plus tard mais ce jour-là, je rencontrais "mon maître" pour la première fois. Me voilà dans une nouvelle aventure. Celle qui m'a transformée avec l'impression de m'être trouvée.

Mes études en kinésithérapie furent empreintes de moments de tension, de cohésion et de rencontres.

J'y ai appris l'anatomie, des sciences fondamentales (la biomécanique, la physiologie…) Mais aussi d'autres choses sur lesquelles, au départ, je ne mettais pas de nom. Ces choses, ces sentiments c'est ce que je regroupe aujourd'hui sous le nom de Sciences Humaines et Sociales. Au fur et à mesure, j'ai pris conscience de l'importance fondamentale de comprendre ce qui régit les interactions humaines et comment s'imbrique la kinésithérapie dans le monde de la santé pour voir l'ensemble des facettes de la profession à laquelle je me suis destinée. Cette envie est née d'une rencontre, celle avec mon directeur de mémoire me poussant toujours plus loin dans la compréhension et la prise de distance. Questionnée, parfois bousculée mais toujours avec une grande bienveillance, il est à l'origine d'une démarche qui me servira toute au long de ma vie aussi bien professionnelle que personnelle. Cette rencontre m'a fait grandir et demeure encore aujourd'hui une grande source d'inspiration.

C'est avec cette rencontre que j'ai entrepris de réaliser mon mémoire dans le champ des sciences humaines et sociales, la réforme des études de kinésithérapie nous en donnant la possibilité. J'ai ainsi choisi de m'intéresser à une compétence, celle du diagnostic masso-kinésithérapie. Cette compétence a été abordée sous l'angle de la sociologie des professions, de la psychologie cognitive et des représentations sociales. Cette initiation, guidée par mon directeur de mémoire, m'a plongé dans un monde que je ne connaissais pas. La réalisation de ce travail nourrie

d'échanges et de lectures et dessinant les contours d'une démarche qui me transformait, l'idée de poursuivre l'étude du champ des sciences humaines et sociales commençait à germer.

Diplômée en 2019, je me suis engagée à l'Assistance Publique. J'ai fait mes armes, bien malgré moi, au beau milieu de la première vague de crise sanitaire… Ce n'est que maintenant que je me rends compte de la violence de ce que nous avons vécu.

Je ne peux m'empêcher de me remémorer ces moments vécus en réanimation lors de la première vague quand j'étais en équipe "décubitus ventral".

Objectif de cette équipe : retourner les patients (du dos sur le ventre ou du ventre sur le dos) atteints du covid dans un dernier espoir d'améliorer leur oxygénation et épauler les équipes médicales et infirmières.

À ce moment-là déjà les opérations chirurgicales étaient déprogrammées, les services fermaient leurs activités pour se consacrer à l'accueil des patients covid. En tant que kinésithérapeutes, les demandes de rééducation se raréfient, nous avons été redéployés où le besoin était. En réanimation. J'étais prête à assumer la tâche, sans vraiment savoir ce qui m'y attendait. Des patients par dizaines. Intubés, dans le coma avec des paramètres respiratoires à faire pâlir. Nous passions d'une chambre à l'autre, habillés de haut en bas en combinaison. L'impression irréelle d'entrer dans un film au scénario improbable. Impossible de nous reconnaître les uns les autres. Et pourtant ces retournements nécessitaient un travail de cohésion et surtout de force. Pendant toute cette période, à l'hôpital, j'ai mis mon cerveau en veille. Ne pas réfléchir, ne pas penser. Peut être un moyen de se protéger et de tenir sur la longueur. Je ne me rappelle d'aucun nom de patient… je ne les ai jamais connus, peinant parfois à savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. La déshumanisation du soin totale. Pour une première année professionnelle, nous avons vécu quelque chose que personne n'aurait imaginé, une expérience ineffable.

En parallèle, la gestion des cours à distance pour mes étudiants de l'institut de formation était complexe. Comment transformer et poursuivre une formation où la majorité des actes passent par le toucher ? Ce défi et l'échange avec mes étudiants, sur le terrain de la crise sanitaire pour beaucoup d'entre eux, n'a fait que renforcer mon envie de travailler auprès d'eux.

Je n'ai pas écrit de journal sur ce "moment". Je crois que j'ai éprouvé le besoin d'en écrire quelques lignes aujourd'hui. Une sorte de catharsis. Un retour sur expérience.

A posteriori, je pense que le tournant fondamental et ce qui m'a conduit à faire ce master aujourd'hui a débuté lors de ma troisième année en école de kinésithérapie. Ce fut l'année où j'ai beaucoup échangé avec deux personnes durant et concernant la formation et la réforme des études de kinésithérapie. Ces deux rencontres ont bouleversé ma "façon de voir". Il existe des

rencontres qui marquent et influencent les parcours de vie. Ce sont ces rencontres qui m'ont orienté vers les sciences de l'éducation et l'envie de transmettre et construire avec des étudiants.

Pour être tout à fait honnête, avant de postuler au sein du Master Paris 8, j'avais démarré un M2 Sciences de l'éducation dans une autre faculté, formation dans laquelle je ne me suis pas retrouvée. Je n'arrivais pas à y trouver du sens. Très axée sur « l'acquisition de compétences » et « l'employabilité post diplôme », cette formation ne correspondait pas à ce que je cherchais. Impossible de trouver un écho à ces termes. J'ai donc pris la décision d'abandonner et trouver une formation qui correspondait à mes envies : Lire, discuter, faire des liens avec mon activité professionnelle, comprendre le monde dans lequel je vis autrement et lui donner du sens.

Je ne suis pas déçue d'avoir réorientée ma route vers le Master de Paris 8 en M1 (et non pas en M2). Je dois ici, une nouvelle fois, des remerciements sincères à mon directeur de mémoire en kinésithérapie qui me dit souvent de « *prendre le temps…* ».

Voilà comment j'en suis arrivée là… Le début d'une aventure où là encore, des rencontres m'ont permis d'avancer. Et pourtant… difficile d'imaginer nouer des relations durables et sincères lorsque l'ensemble de la formation se passe en face à face avec un écran.

## 2- Kheira…

Savez-vous combien de codes, de mots de passe, d'identifiants nous effectuons par jour ? A combien de tentatives d'entrées virtuelles nous nous soumettons quotidiennement ?

J'ai tenté, de nombreuses fois, de répondre à cette question…En vain ! Le décompte tombe inlassablement dans l'oubli, comme anesthésié par l'hémorragie insatiable des informations collectées, triées, organisées, hiérarchisées, mémorisées dans la journée…

Incantation numérique, sorcellerie digitale…Je me plie comme tout un chacun au rituel quotidien de l'accès au monde virtuel : SMS, mails, comptes personnels, outils numériques, logiciels. La machine froide et inanimée accepte ou réfute nos entrées, obéit ou résiste à nos commandes. Pas de discussion possible.

Paranoïa de la protection des données, hystérie frénétique du binaire, schizophrénie des systèmes : Laborde n'est pas loin !

Cette apoplexie cérébrale à laquelle nous nous plions pourrait bien mener à l'aphasie relationnelle. Et pourtant, alors que je rencontre virtuellement 2 camarades dans le cadre du Master, je sens poindre le trait d'union, la ponctuation réelle et bien vivante de la rencontre. Il

y a les points de suspension de Catherine qui invitent au rire, le rythme endiablé de ses points d'exclamation qui partage son dynamisme, les parenthèses de Juliette dont l'ironie exhortent à la réflexion et ses phrases déclaratives qui recadrent le discours. Nos langages se confrontent, s'interpellent et, au fil du temps, forment cette valse à trois temps qui m'est chère.

La vie est un jeu ! Pardonnez cette trivialité mais la vie est un jeu, un « je » dont les parties s'enchaînent au rythme de la donne toujours différente des cartes que nous possédons.

J'ai exercé pendant près de 10 ans en tant que commerciale, pendant 8 ans en tant qu'Educatrice de Jeunes Enfants et occupe aujourd'hui le poste de Cadre pédagogique au sein d'un Centre de Formation. L'expérience commerciale a révélé mon appétence pour la découverte des normes et valeurs véhiculées au sein des classes sociales aisées de la population. Il s'agissait pour moi de pénétrer un espace éloigné du mien afin d'en comprendre les habitus. La naissance de mon fils et l'intense crise existentielle qu'elle a provoquée a invoqué l'impérieuse nécessité d'un ré-accordage intrinsèque : il me fallait remettre le train de mon autobiographie sur des rails plus authentiques, réparer l'outrage de l'oubli de soi.

Ma reconversion au métier d'Educateur de Jeunes Enfants s'est dans ce cadre doublée de l'entrée dans la Fonction publique territoriale. Animée par des valeurs humanistes que j'ai toujours tenté de défendre, je me suis cependant heurtée aux dysfonctionnements d'un système qui à mon sens trahit tel un analyseur sa vocation première : le sens professionnel s'y effrite au contact de son propre système.

La fin de l'année 2020 marque un tournant important dans mon parcours : le centre de formation au sein duquel j'intervenais jusqu'alors en tant que professionnelle contractuelle me propose de rejoindre l'équipe pédagogique. L'exaltation qu'offre le nouveau voyage, l'hétérotopie d'une nouvelle Espérance m'enjoignent à quitter le nid confortable de l'Institution publique. A travers l'accompagnement pédagogique des étudiants, mes planètes s'alignent, l'équilibre des forces est atteint.

Je me définis comme une travailleuse sociale ou du moins une travailleuse du social, au sens large du terme. Une sorte de passeur d'espaces en quelque sorte. Ma naissance dans une famille dont le maître mot serait la « recomposition » (3 mariages de ma mère et 2 de mon père) m'a d'emblée exposée à la question du lien, de l'inclusion, sorte de bain déterministe dans lequel trempe ma vie familiale. Il me semble que le travail social relève de la même préoccupation : celle de créer des transitions entre les espaces personnels, familiaux, éducatifs, institutionnels dans lesquels l'individu tente de s'épanouir à travers le sens qu'il leur attribue.

L'inscription au Master reflète ce besoin existentiel et ontologique de l'Ici et du Maintenant, du « Qu'est-ce que je fous là ? » de Jean Oury. C'est l'entrée et la sortie de ces espaces qui aiguisent ma curiosité, ces mouvements individuels et collectifs d'inscription dans ce grand ensemble que représente l'Institution qui me questionnent. J'observe le désir, l'instituant, la remise en question de l'existant présent en chacun de nous et interroge ses effets, parfois paradoxaux à l'instar de « l'échec de la prophétie » de Festinger. Les miens en premier lieu que je devine à peine par le truchement de l'écriture et ceux des étudiants que je vois poindre, évoluer, se tarir parfois. Sans doute influencée par l'œuvre de Fröbel à l'initiative des Jardins d'Enfants, j'accompagne la naissance des professionnels tout au long de leurs parcours. Je chemine à leurs côtés, m'efforce de faciliter la transformation individuelle et collective, à l'image des balayeurs facilitant le cheminement de la pierre au curling.

A mesure du temps cependant, je vieillis et accepte l'irruption inattendue de l'absurde, l'effraction du non-sens dans cette quête. Amusée de cette réalité que je tente de décrire et de mes promenades existentielles, je ris.

## 3- Catherine

***« Les paroles d'un enfant fou, les mots ont un poids, ils sont vivants, résonnent en écho à ce qui est dit… Quel monde voulons-nous donc pour eux ?***

***Quelle lutte sommes-nous encore capables de mener pour transmettre à notre descendance le désir de vivre tout simplement ? »***

Maud MANNONI, in *Que sont devenus nos enfants fous* ?

Je suis Catherine RIVAL, mariée et mère de deux enfants Simon et Victor. J'ai 41 ans…Depuis mon enfance, je crois que je suis traversée par la question de l'autre dans sa différence, de l'autre dans ses difficultés, de l'autre dans son fonctionnement psychique et de la relation entretenue avec eux. J'ai également une passion pour la lecture (romans, polars, classiques), les livres, le jeu de société, et les contes.

Après une période d'animation et de direction en séjours de vacances adaptées ou non, le baccalauréat littéraire en poche, je débute des études de psychologie, il y a une vingtaine d'années. Je passe le concours d'éducateur spécialisée que j'obtiens en 2000 et m'élance alors dans trois ans d'études. Ce sera le pilier, le fondement, une seconde naissance pour moi, pour ma fonction, la construction d'une identité professionnelle. Cette formation a été l'occasion de me construire dans le savoir, de me le réapproprier, de me faire un chemin singulier dans cette

profession, très hétéroclite. Durant ces trois ans de formation, j'ai travaillé beaucoup la psychanalyse : qu'est-ce qu'être à l'écoute du sujet ? J'ai également beaucoup travaillé la question de l'institution, du collectif. Puis je me suis engagée dans la vie professionnelle : en pédopsychiatrie, dans un service qui ouvrait le CATTP Adolescents.

Ces quelques éléments me permettent d'expliquer un peu qui je suis : éducatrice spécialisée, formée dans une école de pédagogie institutionnelle, engagée sur la clinique du sujet et sur la question du désir de savoir et d'être avec l'autre. Si cette formation a été une seconde naissance, un véritable événement pour moi, réjouissant et constructif, elle a été également le fruit de moments douloureux tant elle est venue déconstruire tous mes repères, toutes mes représentations infantiles.

Un chemin de trois ans, douloureux dans le fait de travailler sur soi, car j'y ai découvert qu'être avec l'autre, nécessitait de s'ajuster avec soi-même : j'entame alors une psychanalyse personnelle, démarche me permettant de m'ajuster avec mon histoire, de trier ce qui est de soi et de l'autre dans toutes ses dimensions. Je découvre donc à travers ce parcours la dialectique entre soi et les autres, entre la théorie et la pratique, entre l'institution et le sujet.

Après presque 20 ans d'exercice, à 40 ans, je sens à l'intérieur de moi naitre une forme d'ennui, une forme d'automatisme, de désintérêt. Je cherche à changer de lieu professionnel, mais aucun ne me convient vraiment. Je commence à regretter le « temps perdu », des phrases comme « c'était mieux avant » forment l'essentiel de mon discours. J'ai le sentiment de ne plus parvenir à exercer et évoluer dans ce monde hospitalier, je me sens bloquée sur la suite de ma carrière. Passer un diplôme d'encadrement semble être la seule voie possible : passer un CAFERUIS, devenir chef de service éducatif. L'idée me séduit, mais très vite, je sens que je n'en veux pas : je ne veux pas être encore plus malmenée par l'institution, je ne veux pas de ce « pouvoir » dont je ne saurais que faire, je ne veux pas être dépossédée de la clinique des adolescents. Je ne parviens plus à penser au travail, j'ai la sensation d'étouffer sous les protocoles hospitaliers, j'ai le sentiment de travailler avec des pédopsychiatres automatisés, distribuant le « Tercian » et les neuroleptiques dans le seul but de faire taire les symptômes gênants : nous sommes devenus des agents sociaux, régulant les excès… : faire taire ce qui sort de la norme, ce qui parle.

Perdue entre mes positions cliniques, mes revendications, mon éthique et ma carrière, je me demande donc s'il n'est pas urgent de ne rien faire mais plutôt de se remettre à penser aidée par un collectif. L'université et le fait de reprendre des études arrivent dans ce contexte pour moi.

Il y a dix ans, je débute une licence 3 de psychologie avec l'IED dans le but de terminer ma licence déjà entamée avant mon entrée dans l'école d'éducateur. Je tente de parvenir à valider mon bac+3, sans plaisir, avec acharnement…j'ai à ce moment-là des enfants en bas-âge, je ne trouve pas ce que je suis venue chercher dans l'université : peu de clinique analytique, un parcours très cognitif… J'abandonne définitivement la psychologie et la licence, me disant que la question du sujet, la question clinique, la question institutionnelle ne faisait plus partie du parcours universitaire. A ce moment-là, je pense ne plus être faite pour des études : un savoir universel, transmis de façon horizontale, valable et applicable à tous. Une déception, le sentiment de ne jamais parvenir à obtenir un bac+ 3, participent à la mise en place d'un sentiment d'échec, de mise en échec de ma part. J'ai le sentiment de ne jamais parvenir à retrouver une école comme celle que j'ai rencontré à l'unité de formation de travailleurs sociaux : un vrai « paradis perdu », et une inquiétude de ne plus parvenir à partager des savoirs, à rencontrer une qualité pédagogique créant pour moi un accès à mon désir de savoir. Je laisse les années passer, à la fois involontairement, mais consciemment et cherche des voies professionnalisantes pour changer de fonction : dans le même temps, à l'hôpital, je crée des projets de groupes thérapeutiques (contes, paroles, photolangage famille) qui me permettent de me faire tenir, de me bousculer dans ce quotidien professionnel. Je recherche également d'autres lieux de travail : rien ne fonctionne, rien ne correspond. Mais le désir de changement se fait de plus en plus pressant : il n'est plus pensé comme une alternative, il devient désormais une nécessité fondamentale, existentielle. Dans le même temps, et durant les cinq dernières années, la vie institutionnelle hospitalière change dans le service : départ d'un chef de service pédopsychiatre qui assurait une forme d'analyse interne institutionnelle, l'arrivée de jeunes pédopsychiatres formée à une pratique médicale très objective et scientifique, la disparition inquiétante de vocabulaire comme inconscient, sujet et clinique, tour à tour remplacés par projet de soins, parcours patient, protocoles, et Durée Moyenne de Séjour… Des restrictions de budget se font lentement sentir : peu d'accès à des soins pérennes, qui ne font plus sens : « faire mieux avec moins » semble être devenue la devise de l'Agence Régionale de Santé, qui à force de chemin, s'insinue dans la tête des soignants. Bricoler est notre seule force, mais m'épuise et me perd dans cette clinique des adolescents.

Avec ce double regard personnel et institutionnel, avec les années qui passent, j'arrive à mes 40 ans ; mes enfants ont grandi… Avoir 40 ans et le sentiment de ne plus être au travail, au sens de l'essence, devient insupportable. Pendant mes années d'études à l'école d'éducateur spécialisé, puis à travers des colloques de professionnels, je travaille sur certains textes de Jean

Oury, je connais l'institution de La Borde à travers les documentaires et les lectures. Elle représente pour moi une autre voie possible institutionnelle, elle représente l'anti-institution hospitalière, elle est un chemin possible entre le collectif et la clinique du sujet. Je décide donc de faire une demande de stage à La borde, un désir d'aller voir ailleurs, de me confronter à la réalité de cette institution : ne plus la rêver, la fantasmer mais aller à sa rencontre afin d'en comprendre quelque chose, d'en saisir les enjeux. Partir deux mois (c'est le temps minimum qu'ils proposent afin de s'imprégner correctement, d'avoir le temps) me parait un peu fou : obtenir au travail une autorisation d'absence à l'hôpital, laisser la vie familiale… Afin d'obtenir un stage, je dois m'inscrire dans un parcours universitaire : une licence de psychologie, avec l'IED, que j'obtiendrais ou pas, mais qui me permettra de valider mon stage à La Borde, qui à ce moment-là est la seule chose qui compte. Je fais en 2019 des demandes de validation d'acquis, et en consultant le site internet, je « tombe » sur la L3 de sciences de l'éducation : je lis les descriptifs des cours, je lis la question de l'Analyse Institutionnelle, je découvre les parcours universitaires et le laboratoire de recherche. Je décide, presque, « par hasard », (un hasard mais sensé) de finalement m'inscrire en L3 de sciences de l'éducation qui propose à la fois un stage, et des questions sur la relation à l'autre, en tant que sujet, sur la question du désir de savoir, et une réflexion sur les institutions.

Je débute donc ma licence avec distance, et à distance, désirant à la fois partager, travailler, articuler, chercher, apprendre. J'ai peur du travail par écran interposé : peur de ne pas m'investir, peur de ne pas parvenir à me faire à ce nouveau mode de communication informatique. En fait, je crois peu au fait qu'une licence à distance va m'apporter quelque chose de dialectique. J'ai toujours eu besoin de m'appuyer sur des relations transférentielles pour apprendre, j'ai la crainte de cette licence à distance, de ne pas trouver sur qui m'appuyer… Mais très vite au bout de quelques jours je découvre pleins d'outils qui me permettent de me dire et je sens que des rencontres, différentes du présentiel, certes, mais des rencontres de savoir vont être possible. Ecrire un journal de formation et mon autobiographie langagière sera mon mode d'entrée dans un véritable travail personnel et professionnel.

L'exercice du journal sera une révélation qui me permettra de me dire, de m'écrire. Le fait d'avoir une obligation à participer dans les forums a été la première difficulté : s'y contraindre, se plier à l'échange, trouver les mots justes pour dire sa pensée et faire en sorte qu'elle soit claire et intelligible par d'autres… Un mélange de soi, de l'autre, dans toutes ses fonctions. J'ai trouvé tout au long de cette année universitaire des possibilités pour moi de me frayer un chemin à travers le savoir, en m'appuyant tour à tour sur les forums, mes écrits et les retours des

enseignants ; et ce malgré mes doutes, mes réticences, mes représentations… C'est cette année universitaire vécue qui m'a permis d'imaginer un travail de master 1.

En janvier de l'année universitaire de L3, je pars pour deux mois à la clinique de La Borde. Nous sommes en fin de premier semestre, nous devons rendre tous les travaux…. L'un imbriqué dans l'autre, le vécu, les peurs, la découverte de cette institution sera le pivot de mon année de licence…un pivot, dans le sens du pilier, mais aussi un pivot dans le sens qu'il m'aura permis de me tourner vers un second semestre sur la (re) découverte du courant de l'Analyse Institutionnelle. J'en reviendrais définitivement différente : la question de la théorie des moments de H. Lefebvre et R. HESS prend toute sa dimension. Un moment, c'est ce qui fait qu'après ce ne sera plus tout à fait la même chose qu'avant… Je termine un premier semestre, assez satisfaite de moi au regard de mes résultats, je suis à la Borde et m'épanouit en me frayant un chemin dans cette grande institution, découvrant tour à tour les principes de la psychothérapie institutionnelle et ses limites… Les ponts entre institution hospitalière, mon service, et La Borde s'entrechoquent : mon regard a changé, et l'Analyse Institutionnelle me permet de lire le collectif institutionnel avec plus d'armes, un autre regard, une façon d'envisager le collectif autrement. En fait c'est comme si mon projet de recherche était né du mélange expérientiel entre les principes de l'IED (à distance, avec le journal, dans les forums), mon quotidien hospitalier, et le vécu de La BORDE… Vivre à la fois quelque chose que l'on a désiré, auquel on s'était préparé sans imaginer à quel point rien n'est dû au hasard : j'ai pris conscience au fur et à mesure du chemin parcouru, et que finalement ce hasard de rencontres était bien une construction personnelle de ma part : un chemin désirant, me permettant d'accéder à un regard construit et critique. De ce vécu, je tire d'importants bénéfices personnels, professionnels : le manque d'air et de pensée n'est plus présent, je suis de nouveau dynamique dans mes lectures, mes propos, mes discussions.

Voilà l'état d'esprit et le cheminement qui m'ont conduit sur la route du Master en sciences de l'éducation à Paris 8. Comme dans toutes les traversées, il y a eu des moments de doutes et d'orages, mais il m'assure une mise en mouvement, qui me permet de retrouver du sens à mon quotidien. Le sens est ce qui ouvre à la question de l'essence, profondément, sans laquelle l'élan vital ne peut pas advenir. La mise en mouvement est la condition qui assure au désir du sujet la perspective d'un futur possible : elle pose la question de sa propre aliénation, et permet de se frayer un chemin à travers un collectif, malmené dans bien des institutions.

# CONCLUSION

Lourde tâche que cette conclusion à travers laquelle nous nous somme confrontées à la difficulté de dire, de se dire, de nous dire.

1,2,3 soleils ! Il faut se figer, se regarder dans la crispation du temps comme des statues immobiles avant de tenter d'identifier, de cerner ce que l'Autre nous renvoie de lui-même…

Nous avons pris le temps de questionner l'étrange relation qui a permis notre rencontre, ses ajustements et son élan créateur. Nous nous sommes de nouveau observées et reconnues dans ce temps.

Chacune à notre manière avons apporté notre « pierre à l'édifice » : celle-ci s'est avérée tour à tour oblongue, plate et lisse ou encore irrégulière, anguleuse et rugueuse. Les représentations et transferts, parfois devenus conscients, trouvent leur expression à travers les mots, les hésitations, les rires et encore bien d'autres murmures à peine remarqués.

C'est d'abord l'orientation, le cap, l'objectif d'un travail de groupe, extérieur à chacune d'entre nous, qui nous a réunies. Le sujet choisi « Le tournant de vie que constitue la reprise d'études » fait écho à chacune : Catherine (éducatrice spécialisée), Juliette (kinésithérapeute) et moi-même (éducatrice de jeunes enfants) reprenons justement nos études. Nous sommes quatre étudiantes, embarquées dans le même bateau, celui du Master. La première rencontre, les premiers regards après quelques échanges écrits bouleversent les premières images mentales et laissent place à cette drôle de mise en scène : Action !

Nous nous découvrons alors, attentives et perplexes face à l'espérance que nous portons de mener à bien notre projet. L'engagement, ce subtil mélange d'abandon et de maîtrise entre sur la pointe des pieds à pas feutrés pour certaines, débarque à grand fracas pour d'autres. A distance aussi, nos échanges font langage : le décalage joyeux de Catherine, insinué par son joyeux cynisme et le pragmatisme de Juliette qui n'a de cesse de recadrer le discours. Nous acceptons nos différences et peu à peu les célébrons !

Dans cet entrelacs de complicité naissante se dessine pourtant la discrète différence, le hiatus incontrôlé d'une indicible impression de désordre : l'une d'entre nous fait silence, disparaît malgré elle et resurgit plus tard. Quelques semaines s'écoulent et son engagement, sa volonté de faire corps n'entrent plus en résonance avec la mélodie que nous jouons depuis quelques temps. « Lui avons-nous laissé une place ? N'avons-nous pas d'ores et déjà cimenté l'édifice ? » Le questionnement, présent, reste sans réponse. Le travail s'effectue malgré tout, ponctué d'échanges de mails et de dépôts de contributions et nous rendons notre travail.

Repos !

Et puis un jour, les retrouvailles autour d'un « Comment vas-tu ? » : sollicitude, envie, espérance. Il dessine déjà la vague qui ourle sa crête de la promesse de l'élan. Nous sommes devenues les unes pour les autres l'enveloppe contenante de ce master : cette enveloppe accueille et régule nos ressentis, étaye et encourage nos cheminements, interroge nos blocages. Plaisante sensation de se révéler à l'Autre dans son impudique authenticité dont nous mesurons à chaque fois l'équilibre si fragile.

1,2,3 soleils !

ORACIUS Garina
Master 1 Sciences De L'éducation
Numéro : 19005212
oraciusgarina@gmail.com
Année Universitaire : 2020-2021

06/03/2021

*"Rien ne vaut la recherche lorsqu'on veut trouver quelque chose."*

*J. R. R. TOLKIEN*

# Langues, Sens, Ethiques et Pertinences.

ENSEIGNANT : LAFFITTE PIERRE JOHAN

Mots-clés : Epistémologique, Société, Analyse institutionnelle, Santé, Politique, Education.

# TEXTE LIBRE

Je suis Oracius Garina, à la suite de l'obtention d'une licence en psychologie à la faculté de Reims ainsi qu'une licence en Science de l'éducation à l'université de Paris 8, je me suis inscrite en master 1 en Sciences De l'éducation afin d'approfondir mes connaissances. Je travaille en tant qu'animatrice Socioculturelle auprès des enfants en classe élémentaires de (3 à 12 ans).

Tout au long de mon cheminement à l'université de Paris 8, il y'a quatres cours qui continuent de me marquer : le cours d'autobiographie langagière[1] de Monsieur Hassane Hacini en licence 3 en sciences de l'éducation, le cours sur la relation pédagogique de Monsieur Mutuale Augustin ; et deux cours en master 1 ; il s'agit du (journal de la recherche-action) de Madame Sandrine Deulceux au premier semestre, ainsi que ce cours de (Langues, sens, éthiques et pertinence) au deuxième semestre. Ces cours se complètent.

A la lecture du texte de Gaston Mallaret sur la recherche en sciences de l'éducation, chapitre V, j'ai compris que la notion du (journal Recherche-Action) peut se définir de la manière suivante, distinctes mais complémentaires. Le mot (Recherche permet de récolter certaines informations en se questionnant sur un sujet , que ce soit (à travers des livres, des expériences, émet des hypothèses…).En ce qui concerne le mot (Action) : c'est ce qui permet de mettre en pratique ,afin d'avoir des données pertinentes ; cela peut être à travers des chiffres statistiques, des grilles de comportements observables, des retranscriptions d'analyses d'entretiens etc. Qu'en est -il au niveau éthique ? comme nous l'avions vu durant le deuxième semestre , cette notion envoie à tous ce qui engage notre existence, nos pratiques, nos choix et non à une règle dite « moral ». Que ce soit à travers nos rapports avec la langue, une culture…

En quoi cela a un lien avec la notion de la recherche ?

Par exemple, avant de travailler sur une problématique bien précise pour la rédaction de ma note d'investigation, j'ai dû réfléchir, observer ce qui se passe dans mon environnement

[1] Mise en pratique des savoirs , des langues et des identités.

professionnel, familial, et autres afin de confirmer mon choix. Ce sujet de note d'investigation a pour objectif de comprendre «en quoi l'environnement extrascolaire influence l'apprentissage scolaire des enfants) . En ce qui concerne la méthodologie de cette recherche, cela consiste à aller sur le terrain et faire passer des entretiens à des familles ainsi que leurs enfants ; ce qui renvoie à des aspects épistémologiques et méthodologiques de ce type de recherche. Quatres familles ainsi que leurs enfants âgés de 5 à 12 ans ont été interrogés .Il s'agit d'une recherche ethnographique ,d'une observation participante, voir (flottante)inspirée des pratiques de la notion d'ethnométhodologie. C'est-à-dire qu'ici , le but n'est pas de me mettre en position d'enquêtrice ou d'imposer une activité aux parents afin de les observer, mais de préférence d'identifier une parole significative, une action, un geste durant l'entretien, un moment de silence, comme le souligne et cité dans le texte ( dans le silence , la fabrique du dire)[2] *« Tout est langage », dit Françoise Dolto (Dolto, 1995) : tout silence peut être sujet d'un dire* »; ce que François Laplantine considère aussi dans son livre sur la ( description ethnographique)[3] comme La transformation du regard en écriture : faire voir à travers des écrits ce que l'on voit et ce que l'on essaie de comprendre.

Pour l'enfant, cela permettra d'avoir leurs avis …et aussi croiser les deux discours. Durant l'entretien , Il y'a aussi la notion du moment qui intervienne, une phase d'exploration et aussi en quête d'informations. Comme le souligne Henri Lefebvre dans son livre[4] « Chaque moment à des propriétés essentielles, notamment celle de permettre à la conscience de s'y engager, y rester prisonnière d'une « substantialité » absolue. Ainsi, durant ce moment il y'a la notion d'acte libre qui intervienne, cet acte libre se définit par la capacité de se dépendre, de changer de « moment » dans une métamorphose et peut être de créer, voir même transmettre des savoirs.

A la suite de la lecture de l'article de Corinne l'héritier ( le fait de parler l'occitan aux titres des minorités invisibles), cela me fait penser à la langue créole aux Antilles ( Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane, la Dominique…). Il y'a des années en arrière , transmettre le savoir en créole n'était pas possible sous prétexte que : cette langue ne permettait pas aux enfants « d'acquérir à des réelles connaissances » pour pouvoir accéder à un statut dans la société. Cette situation nous permet de se questionner sur la transmission du savoir. Est-ce que transmettre des connaissances est une affaire de politique ?, d'intérêt personnel ? ou de la prise en charge réelle de l'individu dans sa singularité et de son adaptation à un milieu ?

---

[2] Pierre johan laffitte, texte in dans le silence, la fabrique du dire.
[3] Page 29.
[4] Henri Lefebvre, (Sandrine Deulceux, Remi Hess), vie, œuvres, concepts, ellipses 2009.P 99

De ce fait, comment transmettre ?

On n'enseigne pas seulement, « ce que l'on sait, mais ce que l'on est»[5]. Lorsqu'on transmet des connaissances, notre part d'intellect est très important ; mais l'amour, la manière de procéder peuvent faire toute la différence, ce qui renvoie à la notion du sens.T.K.V et Neal[6], soulignent que « la manière dont nous sommes en relation avec les autres est une façon de reconnaitre et de faire avancer la quête »[7] .Par exemple , en tant qu'animatrice auprès des enfants en maternels et primaires , j'anime quelquefois des ateliers de chants, ainsi que des travaux manuels. Je constate que les enfants sont très sensibles dans la manière dont nous leur communiquons, le son de notre voix, le regard, même dans les remarques les plus banales. Cela nous renvoie aussi à certaines explications de Jeanne Mallet[8]sur les qualités humaines qui consiste à croiser les différents savoirs au lieu de les juger et aussi l'éducation du cœur.

Et la place de l'école ?

L'école joue un rôle très important et répond à certains besoins spécifiques dans la transmission du savoir ainsi que l'acte d'éduquer, dans le but de former une nouvelle génération en accord avec cette pédagogie nouvelle. Par exemple, Pour Platon , il existe des différences innées qu'il a donc défini en trois points dominés par ( le désir, le courage ou par l'intelligence)[9]. Pour Bernard Charlot, les écarts culturels se traduisent par la différenciation de trois statuts économiques, sociaux .Rousseau, à la différence de Platon, part de l'idée que « tous les hommes sont égaux par nature, mais il exclut l'économique de cette égalité ».Platon distingue aussi plusieurs types de naturels humains, le naturel supérieur, qui représente la nature humaine dans son accomplissement, est toujours celui qui est le plus apte à comprendre les fondements philosophiques de l'univers[10]. Néanmoins, certaines limites s'imposent, par exemple nous pouvons se demander ( comment serait ce notre société sans un hiérarchisation des classes sociales. ? ) , est-ce que cela voudrait dire que ça mettrait tout le monde sur le même pied d'égalité ?.Est -ce tant la classe sociale qui dérange ou de préférence la manière dont cette classe est présenté par les exécutifs en place incluant le système?.

[5] Phillipe Filliot, Spiritualité et éducation, séance 2, p.2
[6] T.K.V DESIKACHAR avec MARTYN Neal, en quête de soi p.24
[7] P17
[8] Titulaire d'un doctorat obtenu à l'Université d'Harvard. - Organisatrice de séminaires de formation pour des états-majors d'entreprises publiques et privées (en 1994), professeur en sciences de l'éducation à l'Université de Provence à Aix (en 2003).
[9] Bernard CHARLOT, La mystification pédagogique, p.65
[10] La mystification pédagogique P.67

Mots-clés : Epistémologique, Société, Analyse institutionnelle, Santé, Politique, Education.

Ainsi , Si « Notre être au monde détermine notre être dans la recherche » cela nous peu nous permettre d'aborder les choses sur plusieurs dimensions, ; que ce soit sur la dimension anthropologique (un autre regard sur le monde en ce qui concerne l'influence de l'environnement sur l'apprentissage des enfants) et aussi sur une dimension sociologique et psychologique (en prenant en compte les différentes interactions entre les individus).

## Bibliographies


- Alain Marchive.Les pratiques de l'enquête ethnographique.]en ligne] :Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle 2012/4 (Vol. 45).Disponible sur https://www.cairn.info/revue-les-sciences-de-l-education-pour-l-ere-nouvelle-2012-4-page-7.htm (consulté le 20 janvier 2021)

- Corinne Lhéritier, Professeur des Écoles, Calandreta Aimat Serre, Nîmes Paissèla-Ajudaira, centre de formation Aprene, Béziers Colloque « minorités invisibles », 28-29/11/2013 ; parle l'invisible.

- DESIKACHAR T.K.V avec NEAL Martyn, En quête de soi, en particulier chap. « l'apprentissage de l'écoute », éditions Agamât, Palaiseau, 1999.

- Gabrielle Weigand, Remi Hess, La relation pédagogique, Anthropos, 2007.

- Gaston Mialaret Chapitre V. La recherche en sciences de l'éducation.(en ligne) Les sciences de l'éducation (2017), pages 100 à 107.Disponible sur https://www.cairn.info/les-sciences-de-l-education--9782130798408-page-100.htm (consulté le 21 janvier 2021).

- Georges Lapassade (Remi Hess, Charlotte Hess), vie, oeuvres, concepts ellipses 2010.

- Henri Lefebvre, (Sandrine Deulceux, Remi Hess), vie, œuvres, concepts, ellipses 2009.

SEIGNÉ Laura

N° étudiante : 20 02 74 03

seignelaura@gmail.com

# Langue, sens, éthique et pertinence

## Enseignant : Pierre Johan LAFFITTE

Master 1 Sciences de l'Education

Parcours Education Tout au Long de la Vie

Année 2020/2021

SEIGNÉ Laura
N° étudiante : 20 02 74 03


# Table des matières

Introduction ..... 1

I/ Découverte du processus du séminaire ..... 2

II/ Le silence dans la formation ..... 3

III/ Le silence dans le travail ..... 4

Conclusion ..... 7

# Introduction

Nous sommes début mai et je m'attèle à la mise en mots de mes réflexions autour du séminaire « Langues, sens, étique et pertinence ». En effet, après quelques semaines de doutes, je décide enfin de poser sur le papier ou plutôt sur l'écran mes pensées. Entamer un master à distance est déjà un challenge lorsque l'on travaille, le contexte sanitaire à ajouter une difficulté à cela. Je suis coordinatrice éducative au sein d'un Institut Médico Educatif. Je suis en charge de l'accompagnement d'équipe, de la prise en charge des jeunes et du pôle social de l'institution. Ainsi, les différents changements liés à la crise sanitaire ont été complexes à organiser sur le quotidien. Cela a demandé une énergie supplémentaire quant à l'adaptation sur le terrain. Néanmoins, cet écrit sera pour moi le moyen de participer à la dynamique collective. Je souhaite reprendre mes questionnements et impressions sur le séminaire tout en amenant des points de vue personnels.

La question de l'éthique et du sens dans le travail social me parait primordiale. En effet, nous sommes confrontés à l'Humain, à la vulnérabilité par moment. Il s'agit de pouvoir accueillir les personnes avec bienveillance et pertinence. Le professionnel ne peut répondre et solutionner toutes les demandes. Néanmoins, il se doit d'être juste, de mettre du sens sur ses actions et d'avoir une éthique. Ainsi, le séminaire évoque pour moi l'occasion de prendre du recul sur mes pratiques et de questionner la façon dont on peut encore améliorer la relation à l'Humain.

Malgré les possibilités de créer différents supports pour le rendu du devoir. Je ne vais pas aller dans l'originalité car je souhaite passer par un écrit structuré à l'aide d'un plan. Je vais tout d'abord aborder ma découverte du séminaire en passant par des exemples et le débat d'un forum. Je rebondirai ensuite sur le sujet du silence dans la formation qui est un point soulevé lors du séminaire pour ouvrir ensuite sur le sens du silence dans le travail.

# I/ Découverte du processus du séminaire

Avec l'organisation proposée, je me suis sentie perdue et dépassée. Cela n'était pas exclusivement liée aux propositions mais au rythme de travail dans un contexte particulier. J'ai été énormément happé par mon quotidien et j'ai pu délaisser les différents séminaires. Ainsi, j'ai tenté de raccrocher les wagons un peu en retard.

J'ai ainsi découvert le séminaire à travers la deuxième visio. Ne sachant pas le format qui allait être proposé, je suis restée silencieuse et sans caméra, dans l'observation et l'écoute. J'ai participé à une heure du séminaire où il s'agissait de définir les thèmes à aborder mais aussi d'en débattre. Il y avait différents temps à cette visio : le quoi de neuf, le recueil des questions ou besoins, le conseil, les débats. Ce sont en tous les cas, les thèmes que j'ai relevé après mon écoute. J'étais très intriguée, surprise de ce format et de cette proposition. J'ai constaté que certains étudiants s'en saisissaient et semblaient avoir compris la démarche. Au regard de cela, je me sentais en décalage d'où ma participation silencieuse (thème qui a été abordé plus tard par ailleurs).

Le conseil, c'est ce qui m'a surpris à différents niveaux. Premièrement, j'ai trouvé cela intéressant car la parole était libre et le cadre se définissait en fonction des envies des étudiants. Par ailleurs, j'ai trouvé ce moment très long également, comme si, le débat n'avançait pas. Je n'avais pas l'impression d'être dans un apprentissage car les échanges semblaient ressembler à de simples discussions. Cependant, un point m'a interloqué lorsque l'on a abordé la question de la notation et plus précisément des étudiants qui n'auraient pas la possibilité de rendre leur devoir. J'ai senti comme un flou s'installer dans les échanges et entre les étudiants. Un étudiant a mis en avant le fait qu'il était gêné qu'une note de groupe soit attribué à quelqu'un qui n'aurait peut-être pas fourni le travail nécessaire. Il souhaitait que cela repasse par le conseil et non pas directement pas le responsable du séminaire. Cela m'a posé question dans la forme, sur notre rôle en tant qu'étudiant et surtout le non jugement dont nous devons faire preuve. Ainsi, il a été statué que si le cas se présentait, alors le responsable du séminaire reviendrait interroger le conseil. Un cas si spécifique arrive assez rarement, ainsi j'aurai aimé faire le test de cet exemple. Cela aurait permis de faire tout un travail autour de la dynamique de groupe, du positionnement de chacun et aussi de la valeur réelle d'une éventuelle note collective. C'est avec cet exemple que j'ai commencé à comprendre le sens de cette partie du séminaire ou en tous les cas il a fait sens pour moi. Cela m'a permis d'appréhender comment faire naitre une décision collective et suivre une trajectoire commune avec un but commun.

Dans le cadre de la troisième et dernière visio, je ne pouvais mettre ma caméra ni mon micro à cause d'une connexion internet assez précaire. Ainsi, j'ai suivi le séminaire en étant à l'écoute et j'ai participé aux échanges par écrit. J'ai pris conscience que j'étais beaucoup plus à l'aise durant cette visio, j'avais pu réfléchir et prendre de la distance par rapport à ma première expérience. Je pense que trois visios, c'est un dispositif trop court pour permettre à chaque étudiant de se saisir du support.

Monsieur Laffitte a pu remettre en question à plusieurs reprises le cadre qu'il nous a proposé et notamment les soucis de démarrage du séminaire. J'ai trouvé cela intriguant car c'est assez rare ce format de cours, de positionnement. Il n'y avait pas cette notion de hiérarchie avec le professeur et ses élèves ; c'était la mise en place d'un groupe collaboratif où chacun peut apporter. Néanmoins, j'ai aussi le sentiment que nous, les étudiants, nous n'avons pas assez mis en relief que c'est la réalité de vie et des cours à la fac, d'avoir des changements et de devoir s'adapter. C'est lors de la fin de la dernière visio, que j'ai pris conscience du temps, de l'énergie accorder grâce à ce format de séminaire. Il faut rappeler que nous sommes dans un master à distance où la majorité des séminaires sont proposés avec des forums et des documents transmis. Je pense que nous avons été déroutés aussi par ce format qui se veut dans l'échange direct.

Une majorité d'étudiants semblent avoir été dérouté mais souhaitent également poursuivre l'expérience en version « arrêt d'autobus ». Tous les jeudis, ceux qui le désirent pourront continuer de se retrouver pour débattre et questionner les sujets qui leur tiennent à cœur. Malgré cet espace disponible et proposé, j'ai choisi de poursuivre mon développement sur la question du silence dans la formation.

## II/ Le silence dans la formation

Sur le forum, je ne suis pas intervenue car il est impressionnant de voir le nombre et la quantité de commentaires après un temps d'absence. Il est complexe de s'investir pleinement sur les forums, c'est un outil spécifique à utiliser. Pour ma part, je n'ai pas beaucoup participé car j'ai pris peur. J'ai l'habitude de débattre et questionner dans la réalité, de vive voix. Passer à l'écrit est un exercice totalement différent qui vient mettre en lumière une forme de difficulté à s'exprimer peut-être. En effet, faire passer une idée ou une opinion par écrit est un exercice totalement différent. Nous pouvons faire le lien avec la communication non verbal également qui existe lors d'un débat. Ce sont ces éléments qui ne m'ont pas permis d'être pleinement active sur les forums. Néanmoins, j'ai pris le temps de lire certains débats et notamment celui

lancé par Aude sur la pédagogie institutionnelle en maternelle. Ainsi, j'étais dans une participation silencieuse. Je me suis nourri des débats, des avis et des échanges.

Le débat autour de la pédagogie institutionnelle en maternelle a amené des questionnements autour des outils et méthodes comportementales. C'est un sujet qui m'intéresse car j'ai pu travailler dans une structure qui utilisait exclusivement des méthodes comportementales dans le cadre de la prise en charge d'adolescents avec autisme. C'était au début de mes expériences professionnelles et cela m'a énormément questionné. En effet, des méthodes très structurées étaient appliquées dans tous les temps de la vie quotidienne et avec tous les jeunes. Cela laissait imaginer que c'était un guide, une consigne à appliquer sans le remettre en question. Il y avait d'ailleurs une professionnelle de Belgique qui venait une fois par mois pour filmer les actions des professionnels afin de les analyser par la suite avec l'équipe. D'après mes observations, certains outils permettaient un mieux être pour les jeunes accueillis. Cependant, l'injonction de l'application ne correspond pas à une prise en charge optimum. Certains jeunes n'avaient pas besoin de la mise en place de ces méthodes, ils réussissaient à trouver des stratégies par eux-mêmes. Ainsi, je pense que l'utilisation des méthodes comportementales ou autres sont surtout à définir en fonction du besoin des personnes. Il s'agit à mon sens d'avoir une boite à outils complète et d'adapter l'utilisation. Cette utilisation si elle n'est pas bordée et réfléchi peut vite engendrer des dérives. Ainsi, il était intéressant de voir les sensibilités des étudiants face aux échanges, chacun semblait avoir peur de critiquer ou juger l'autre. Avec une posture silencieuse, cela permet de suivre les débats avec un regard différent. En effet, j'ai pu me concentrer sur le fond du débat mais également la forme de celui-ci. La posture silencieuse permet cette double réflexion.

## III/ Le silence dans le travail

J'ai choisi de développer la question du silence au sein de mon travail, de mon quotidien. En effet, ce thème m'interpelle et m'intéresse car j'accompagne des jeunes avec un handicap mental et/ou psychique, la parole n'est donc pas toujours le moyen de communication privilégier. Ainsi, les débats autour de la question du silence m'ont permis de m'intéresser à mon parcours et mes expériences.

Tout d'abord, il y a différents silences que j'ai pu découvrir en étant auprès de personnes en situation de handicap. Il y a des silences qui signifient que la personne souhaite être en interaction, d'autres qui parlent d'un mal être ou encore d'autres qui signifient le besoin d'isolement. Pour décrypter les types de silence, en tant que professionnel, nous développons

d'autres outils de communication autour du non verbal. L'observation tout d'abord, qui permet de prendre en compte l'Autre avec toute sa singularité. Il s'agit d'être à l'écoute du corps, des gestes, des postures et des regards. Tout cela pour décrypter les besoins et attentes de la personne. C'est un travail à long terme qui ne s'invente pas, il s'agit de connaitre la personne et de développer sa posture d'écoute polyvalente. Il y a également l'observation active, que je décrierai comme des phases de test pour appréhender les silences. Nous pouvons essayer de dialoguer à travers des objets, des supports visuels. Ainsi, encore une fois, à travers le regard ou le geste que la personne va déclencher, nous pourrons mieux comprendre la signification du silence. Enfin, je nommerai l'outil « ne rien faire », qui doit surement être le plus difficile à accepter et développer en tant que professionnel. Il s'agit d'accepter le silence comme il est et de ne pas chercher à en sortir. En effet, il y a certains silences qui ne nous appartiennent pas et qui permettent aux personnes de se retrouver et se ressourcer. Il s'agit de pouvoir les accepter et d'évoluer avec. Cette action « ne rien faire » ne signifie pas pour autant que la personne ne nous transmet rien avec son silence. La encore, c'est une écoute active qu'il faut déployer.

La question du silence m'intéresse particulièrement en lien avec mon objet de recherche. En effet, je m'interroger sur le passage à l'âge adulte des personnes en situation de handicap mental. Ainsi, la question du silence peut être au cœur de mes questionnements par moment. En effet, un jeune adulte qui n'est pas en mesure de s'exprimer pleinement, qui est présent dans une réunion par exemple mais qui ne va pas verbaliser ses besoins ou envies. Est-ce pour autant qu'il n'a pas la possibilité de faire des choix ? J'ai le sentiment que le silence est trop facilement associé à l'incompréhension alors que cela est une interprétation. Certaines personnes avec un handicap mental sont dans une forme de silence mais comprennent très bien ce qui se dit ou se joue autour de leur prise en charge. Je souhaite questionner la place de la parole pour ces jeunes adultes que l'on enferme souvent dans ce silence de façade.

Je fais le lien avec les réunions d'équipe ou même les réunions en visio dans le cadre du séminaire. Certaines personnes ne s'expriment pas et restent dans le silence, ce n'est pas pour autant qu'il n'y a pas de réflexion ou d'avis. Certes, une personne avec une déficience n'aura peut-être pas tous les enjeux et l'analyse du contexte, pour autant elle n'a pas aucun ressenti ni avis. Il me semble important d'insister sur ce point. Le silence peut être une source de richesses mais il peut aussi mettre à mal, il s'agit de le défendre et d'en avoir une compréhension.

Ces différents éléments me permettent de mettre en avant en quoi le rôle du silence doit être pris en compte dans nos différents espaces de vie. Avec notre société basée sur la rentabilité

avec un besoin permanent de faire toujours plus vite, il faut impérativement qu'en tant que professionnel de l'éducation, nous soyons attentifs aux silences que nous rencontrons. C'est aussi grâce à cela que nous aurons une meilleure compréhension de l'humain. Nous nous devons d'avoir un regard attentif et bienveillant auprès des personnes que nous rencontrons.

## Conclusion

A travers ce document et les éléments développés, j'ai souhaité mettre en perspectives quelques questionnements personnels. Il était complexe de revenir sur l'ensemble des débats et sujets abordés par le collectif. Je repense par exemple à la situation exposée par Catherine lors de la dernière visio, sur cet adolescent cherchant le sens de la vie. Je pense que c'est le fil conducteur de ce séminaire, à savoir le sens que l'on souhaite mettre dans nos réflexions et nos actions. Comment pouvons-nous faire face à l'Humain en perte de sens ? y-a-t-il un sens à trouver pour chacune de nos actions ? Tout comme la bienveillance, le sens est un grand mot mis en avant par beaucoup. Celui-ci semble peut-être un peu idéalisé. Dans l'accompagnement de l'Humain, nous ne pouvons mettre en avant la question du sens en permanence. En effet, les professions font « ce qu'ils peuvent » au moment voulu et avec les moyens en place. Aussi, questionner le sens en permanence fait référence pour moi à la question des objectifs et du rendement mis en avant dans notre société de consommation. Barbara Stiegler l'évoque dans son ouvrage « Il faut s'adapter ». Elle interroge ainsi ce besoin d'adaptation permanent, l'esprit de compétition et le besoin d'être dans l'action. Je fais le lien avec la question du sens et de la bienveillance qui deviennent des objectifs ultimes dans les métiers de l'éducation sans forcément les mettre en perspective avec les réalités de terrain. Un terrain où la temporalité et le public nous mettent face à un autre besoin. Le besoin d'être en relation et de garder une posture éthique.

Je souhaite terminer cet écrit en abordant la place des travailleurs sociaux sur les dernières semaines. Dans la visio, il a été abordé qu'ils accueillaient aujourd'hui le public dont plus personne ne veut. Cela me questionne et surtout sur les formations que nous disposons en tant que professionnels pour accueillir des publics de plus en plus vulnérables. Parfois, un sentiment de solitude peut apparaitre malgré le collectif d'une équipe et d'une institution. Il s'agit d'avoir les bons réflexes pour prendre du recul et réfléchir sur nos pratiques. La prise de recul passe également par les espaces personnels pour se libérer. Anne évoquait des professionnels qui ne pouvant sortir au cinéma, au restaurant ou voir des amis, se retrouvaient dans une forme de détresse au travail. Il est important d'avoir différents espaces pour élaborer, penser et prendre du recul. Ainsi ce séminaire et les autres proposés dans le cadre du master, ont été pour moi cette année, ces espaces de liberté me permettant de prendre du recul. J'ajouterai que l'humilité est une des forces de l'ensemble des personnes présentes sur les forums, cela permet à chacun de trouver sa place.

BOUVAREL SYLVESTRE Eline Mai 2021

Numéro étudiant 18909238 Session 1

# Production libre

## Langues, sens, éthique & pertinence

*Pierre Johan Laffitte*

DNA2EDG3

Institut d'Enseignement à Distance – Paris VIII

Master Sciences de l'Education – 1ème année

Éducation Tout au Long de la Vie

# Table des matières

Introduction ..... 1

Les sens et l'essence des mots ..... 2

## Introduction

Vendredi 16 avril 2021 s'est tenue notre première visioconférence, avec une grosse vingtaine d'étudiants et Pierre comme animateur. Comme en témoigne mon commentaire du 19 avril dans le fil de discussion « Partage de réflexions suite à la visio de vendredi 16/04/21 », j'ai été interpellée par différents aspects de ce moment d'échanges. Mon propos s'est articulé autour de l'évaluation, des rituels et des vécus subjectifs des participants. J'ai été soulagée et heureuse d'avoir le retour de certains, montrant bien à quel point une situation partagée peut être vécue très différemment par les différents protagonistes.

Ce que je n'avais pas écrit en revanche, c'est que cette visioconférence m'avait vraiment brassée. Notamment car aucun des étudiants concernés n'a pris la peine de répondre à mes questionnements au sujet des dérapages, des mécompréhensions et des désaccords sur le fil de discussion « PI en maternelle, Ethique et pratiques éducatives, Droits de l'enfant », ouvert quelques semaines plutôt. Sans m'étendre longuement sur ce point, je dirais simplement qu'il me semble trop facile de faire l'autruche après avoir mis un coup de pied dans la fourmilière.

Ne trouvant donc pas de réponse ni d'échange possible sur ce point, j'ai ressenti le besoin de jeter quelque part ce qui trainait en moi. J'ai choisi de vous livrer le résultat de ce jet, impulsif, spontané, imprévu. J'étais partie me coucher et me suis relevée pour l'écrire. J'ai eu la sensation de vomir ce poème. Il s'est vraiment écrit malgré moi, dans un moment de total lâcher prise. Aussi j'espère que vous serez indulgents sur la forme ; ce sont des presque alexandrins, certains vers faisant sept pieds au lieu de six, si l'on applique les véritables règles de décompte de la poésie française. Mais l'éthique m'a commandé de rester authentique, et de laisser un peu de côté la forme, afin de ne pas défigurer le fond.

Je vous laisse donc découvrir mon poème, pure création, reflet d'un sentiment, d'un questionnement à un moment donné. S'il n'a rien d'exceptionnel en regard de la poésie, il porte néanmoins des idées qui me sont chères, et qui, je l'espère, vous parleront. Bonne lecture.

## Les sens et l’essence des mots

Quelques mots pour faire sens,
Et mettre au jour l’essence
Que les mots quand ils dansent
Portent en eux sans qu’on pense.

Dans une folle cadence,
L’accueil, l’indifférence,
L’écoute, ou bien l’absence
L’espoir ou l’innocence,
On pose au creux du monde
Ces idées qui nous fondent
Et en quelques secondes
Nos esprits se fécondent.

C’est toute la magie,
Sans doute l’écueil aussi,
Le pouvoir des mots dits
Marque de son fer la vie.

# Langue, sens, ethique et pertinence

Textes libres, coopératifs et multiréférentiels

Johnny GRICHTCHOUK n°20019477 – dans le rôle de la Langue
Jean-Marc OVAZZA n° 2001969 – dans le rôle du Sens
Aude LOGET n°20020260 – dans le rôle de la Pertinence

# Langue

Par Johnny GRICHTCHOUK

Il est question ici de laisser la parole à la langue :

« Je suis la langue, celle que l'on tourne sept fois dans sa bouche pour éviter de l'avoir trop pendue. Je suis la langue, celle que l'on dit de vipère parce que trop fourchue. Je suis la langue, celle que l'on se doit parfois de tenir pour ne pas avoir à l'avaler à moins que l'on ne la donne au chat. Je suis la langue, celle que l'on dit de bois au risque d'être coupé. Je suis la langue, celle qui ne reste pas dans la poche pour montrer qu'on en a dans le pantalon. Je suis la langue, celle sur la laquelle il nous arrive d'avoir un cheveu ou un mot sur le bout. Je suis la langue maternelle et maternante. Je suis la langue. Je suis paroles. Je peux être parlée ou écrite. Je peux être discours, roman, chanson, poème ou… mode d'emploi. Je sers la paix comme la guerre, l'amour comme la haine, le démocrate comme le dictateur, l'athée comme le prophète, le thérapeute comme le pervers, l'anarchisme comme le capitalisme, l'obscurantisme comme la lumière. Je suis une arme de destruction massive de l'ignorance comme de la connaissance. C'est pourquoi, même s'il peut parfois m'arriver de manquer de sens et de pertinence, je me dois de ne jamais manquer d'éthique. Mais je ne suis que la langue, je ne suis que paroles, je ne suis qu'agencement de sons et de tons, de verbes et de ponctuation, toujours sujette à interprétation. Quelle que soit ma « voie », cordes vocales, manuscrits ou tapuscrits, mon éthique reste tributaire de celui ou celle qui m'utilise. Je n'y peux rien, c'est ainsi. Déjà dans l'antiquité, Socrate se servait de moi pour tenter de faire accoucher les esprits d'eux-mêmes afin de les libérer par la « vérité » pendant que les sophistes me voyaient comme un simple outil de rhétorique permettant de définir leur propre vérité comme bon leur semblait :

« Alors Ctésippe, le jeune ami de Socrate, prend la parole : « Parbleu, si tu es si savant, Dionysodore, donne-m'en une preuve décisive. » « Laquelle ? » demande alors le sophiste. « Eh bien ! Sais-tu combien de dents a Euthydème, et Euthydème sait-il combien tu en as ? » « Mais comment ? Puisque nous t'assurons tout savoir, cela ne te suffit donc pas ? » Non, pense Socrate. » (Dumont, 2002)

Je peux donc guider les esprits et par là-même, les corps et les actes de chaque être humain. Je peux ainsi favoriser le caractère le plus sensible comme la barbarie la plus extrême car :

« L'impuissance linguistique, parce qu'elle condamne certains de nos concitoyens, à un enfermement subi, à une communication rétrécie, rend très difficile toute tentative de relation pacifique, tolérante et maîtrisée avec un monde devenu hors de portée des mots, indifférent au verbe. » (Bentolila, 2016, p. 123)

Bien sûr, lorsque des gens qui s'aiment usent de moi entre eux, il peut m'arriver de devenir plus simple d'utilisation. En effet, les liens affectifs peuvent permettre de se dire les choses plus simplement, voire même parfois de se passer des mots pour se faire comprendre

mais il en est tout autrement lorsque des gens qui ne s'aiment se retrouvent dans l'obligation de communiquer. C'est pourquoi :

> « A nos enfants, nous devons apprendre que la langue n'est pas faite pour parler seulement à ceux que l'on aime, mais qu'elle est faite surtout pour parler à ceux que l'on n'aime pas. C'est en leur transmettant les vertus pacifiques du verbe que l'on peut espérer qu'ils en viennent aux mots plutôt qu'aux mains. (Bentolila, 2016)

Pourtant, nous savons que je suis aussi parfois capable d'utiliser des mots qui donnent envie d'en venir aux mains. Voilà pourquoi, ceux qui usent et abusent même parfois de moi se doivent de faire proportionnellement usage d'éthique. Pour cela, il s'agit aussi de savoir d'où « je » parle car :

> « Qui n'a pas fait l'étrange expérience de s'interroger inopinément d'où pouvait provenir ce qu'il est en train de dire, comme si brutalement sa profération venait d'ailleurs, d'un au-delà de soi, comme si les mots sortaient, dictés par quelqu'un d'autre que soi ? Cette expérience est toujours inquiétante ; elle ouvre vers un continent énigmatique parce qu'elle manifeste une instance étrangère à soi mais en soi, elle confronte par surprise à la dimension de l'inconscient. » (Texier, 2014)

Il m'arrive donc de provenir de l'inconscient, c'est-à-dire de ne pas être toujours totalement maîtrisée ou désirée. C'est alors que surgissent de votre bouche ce que l'on nomme les lapsus que l'on dit parfois révélateurs, mais révélateurs de quoi ? Diraient-ils tout haut ce que vous pensez tout bas ? Ou bien sont-ils simplement des mots hasardeux sortis tout droit du magma de vos inconscients et ne révélant finalement rien de plus qu'un rêve totalement incompréhensible, provenant d'ailleurs plus ou moins du même endroit ? Plus simplement encore, n'ai-je pas simplement fourchée ? Cependant, au-delà de ces lapsus, est-il possible que vous ne soyez pas toujours totalement conscients, non pas du choix de vos mots, mais de ce qu'ils signifient parfois en « filigrane » ? Le signifiant est-il toujours « accordé » au signifié ? Dans le doute, peut-être est-il pertinent dans un but d'éthique langagière d'être conscient de cet inconscient de la même manière que reconnaître sa subjectivité peut permettre de tendre vers plus d'objectivité. Je suis la langue mais je ne suis pas le seul langage. Corps, gestes et regards « parlent » tout autant. Il arrive même que nous ne soyons pas tous en accord, c'est ce que l'on nomme le manque de congruence. Cependant, il arrive parfois que nous trouvions un consensus, c'est alors que je prends tout mon sens. »

Ainsi, entre langue, sens, éthique et pertinence existent des rapports qui ne vont pas toujours de soi. C'est une affaire de réflexion et de réflexivité, de vigilance et de tolérance vis-à-vis de soi-même tout autant que des autres. A vrai dire, il s'agit toujours d'attention au monde.

# Bibliographie de la Langue

Bentolila, A. (2016). *Le verbe contre la barbarie, apprendre à nos enfants à vivre ensemble*. Odile Jacob.

Dumont, J. (2002). Socrate et les sophistes. Dans : Jean-Paul Dumond éd., *La philosophie antique* (pp. 27-38). Paris cedex 14, France: Presses Universitaires de France.

Texier, D. (2014). D'où « je » parle. *Contraste*, 1(1), 51-68. https://doi.org/10.3917/cont.039.0051

# Le Sens !

Par Jean-Marc OVAZZA

Le cours « Langues, sens, éthique & pertinence » sera validé par un travail libre à réaliser seul ou en groupe. Le quatuor que nous avons formé avec trois autres étudiants du M1 va reprendre du service pour ce travail. Nous avons pensé à une réflexion libre sous forme d'un échange en visio conférence en nous répartissant les quatre termes du titre de ce cours. J'ai proposé de traiter du SENS et voici mes quelques idées à ce propos :

J'ai commencé par m'interroger sur la signification du terme « sens » et très vite le film des Monty Python « Meaning of life » m'est venu à l'esprit.

Par l'absurde le sextuor anglais attribue au terme SENS celui de signification :

« *Why are we here, what's life all about?*
*Is God really real, or is there some doubt?*
*Well tonight we're going to sort it all out*
*For tonight it's the meaning of life* »

La signification implique une explication par la succession de signes.

Ces signes permettent la compréhension de la vie. Et justement mes recherches portent sur les histoires de vie et les apports de la généalogie, donc des vies précédentes.

Cette compréhension implique donc une certaine temporalité puisqu'apparemment le sens de la vie se construit par la succession de signes

De la temporalité on en vient naturellement à la direction puisque c'est le sens de la vie, de la naissance à la mort.

- ⇨ Le sens de la vie est donc un sens unique mais la vie peut avoir plusieurs sens :
- De la naissance à la mort
- De l'ignorance au savoir

C'est là un double sens qu'on retrouve chez Alain Berthoz dans son : Sens du mouvement[1] :

Peut-il y avoir :

- Immobilité et savoir ?
- Mouvement et ignorance ?

[1] Berthoz, A. (1997). Le Sens du mouvement. Odile Jacob.

Qu'est-ce qu'un contre-sens, une régression ou un autre sens ?

On touche là à la Temporalité du Sens.

Hypothèse : pas de savoir (sens) sans mouvement (sens) => Le temps serait donc le support du mouvement puisque Berthoz nous dit que si nous étions immobiles (comme un rocher par exemple) le temps n'existerait pas.

Si on considère que le mouvement est : le Temps + la Distance

- ⇨ La Distance implique un sens (direction)

Mais la distance nécessite une mesure. Notre cerveau la calcule en énergie musculaire et notre culture a créé des concepts pour la conscientiser plus facilement : les unités de mesure.

Tout ceci nous conduit à la question de la mesure qui pourrait prendre en compte le sens (la signification) : si l'homme est la mesure de toutes choses comme l'aurait dit Protagoras, est-ce au sens de l'individu et donc de son histoire de vie ou de l'humanité et de sa généalogie ?

## Générique, par ordre d'apparition

Jean-Marc Ovazza……..…..Candide
The Monty Pythons …… ……..…..Les chanteurs
Alain Berthoz……...……..Un scientifique dans le mouvement
Protagoras ……....Un Grec

# Pertinence

Par Aude LOGET

**Le 25 avril 2021, Heidelberg.**

## Pertinence.

Je ne sais pas pourquoi ce concept est celui qui m´est tombé dessus car je ne me définirais pas comme la plus pertinente des personnes.

Non je n´irais pas dans la direction étymologique car je ne la sais pas, là tout de suite, l´origine de cette notion. Et aller à sa rencontre serait troubler une décision motivée par mon besoin de « *Fun* », en l´occurrence expérimenter avec une nouvelle forme d´écriture que je pressens comme infiniment créative, infiniment libératrice.
Une écriture de l´impertinence inconsciente.

Je suis là dans le printemps de mon jardin ; émue, troublée par cette explosion de vie qui m´emporte dans son tourbillon ; sur un transat ; les pieds à l´air libre et j´ai choisi d´écrire en mode libéré. Je tape sur mon clavier dans un processus automatique car j´ai envie de rencontrer la nature profonde du Texte Libre que j´imagine dans mes représentations littéraires comme la marque de fabrique de cette écriture automatique et subversive à laquelle se sont adonnés ceux et celles qui, un jour, ont choisi de rencontrer la surréalité pour dépasser l´inhibition immobile de leur Être.

Alors j´ouvre une porte sur un Moi invisible et présent pourtant.

Je m´ouvre à moi, à mon impertinence de ton ; à mon bafouillement existentiel.

Je frémis et je laisse mes mots s´écrirent…s´écrier ?

Vite, sans pause, à la vitesse transductive et transversale de ses flashs cognitifs que je ne peux que peu souvent saisir car ils sont tout simplement saisissants.

Non je ne suis pas pertinente dans mes propos ; seulement dans mes actions. Est-ce que cela fait une différence. Oui : les mots sont l´arme des forts, des puissants. Les orateurs au pouvoir ! les initiateurs au placard ! Vous me direz l´initiative ne peut-elle être portée par les mots ? Oui, sans doute répondrais-je mais dans un monde qui m´est inconnu, un monde que je ne suis même plus sûre de vouloir explorer car les pics venimeux que je risquerai à nouveau d´y rencontrer me tétanise avant même d´avoir osé.

Non, je ne suis pas de celle qui dise correctement, adéquatement.

En effet, souvent on me dit, ici à droite et à gauche, plus rarement de manière nuancée afin de me rencontrer là où je suis, que je suis difficile à suivre alors qu´intérieurement, rapidement, follement, mes pensées se dessinent dans ce que je ressens comme une logique intimement intuitive mais qui semble ne vouloir que se développer dans le cocon protecteur de ma propre intimité…Et alors, les mots se défilent dès que j´essaye de les prononcer, mon regard s´éparpille, mon corps s´anime et mes paroles s´embrouillent. Pas par timidité, non, seulement car ma pertinence à moi c´est d´avoir appris très tôt à me taire car les gifles cinglantes de l´impertinence incomprise m´ont souvent mise à terre et j´en suis devenue muette de tristesse refoulée.

Et il y a des mécanismes qui sont difficiles à dépasser ;

Sauf quand je suis dans cette joie de la spontanéité naturelle que m´autorise mon métier ou les gens bienveillants qui m´entourent, me rassurent. Un retour cyclique dans un monde de

l´enfance où je me sens à ma place, dans lequel la logique imagée décrit au-delà des phénomènes la magie d´un monde qui prend forme à la lumière de ces métaphores acclamées, assumées qui s´enracinent dans une compréhension, un saisissement direct d´une vie à peine découverte et encore si étonnamment merveilleuse.

Une vie vécue en mouvement, dans le mouvement.

Car n´est pas cela la pertinence de la vie ? Non pas celle que l´on déclame à coup d´arguments bien pensés car ils seraient bien-pensants. Mais bien plus cette pertinence impertinente qu´autorise la parole des sens et du corps ?

Ça y est je redescends dans ce monde de la raison. Je frappe sur mon clavier plus lentement, avec plus de distance. Et insidieusement entre le jugement qui m´interpelle et me dis : mais où vas-tu ?

Je ne vais pas. J´écoute sensiblement le monde et en saisi la transversalité momentanée incarnée dans ces moments que je construis là, face à moi, face à mon manque de pertinence, mais impertinemment ouverte à toutes nouvelles expériences qui me proposent ci et là, intensément, dans une rencontre avec des facettes invisiblement prédominantes de mon être, de vivre telle que je le vois dans une perception précise et captivante, à défaut d´être pertinente.

Et la magie du geste intuitif, inspiré s´est essoufflée.

Mon corps trésaille encore de cette vitesse folle qui a fait sienne mes mains.

Je me sens vidée, prête à être à nouveau ici.

Recueillie dans une couverture solaire qui m´apaise à nouveau.

J´entends à nouveau ses mots : « une grenouille, dans le filet… »[2]

Est-elle encore dans le fil de la vie ?

Alors ce texte pour rester un tout cohérent au regard de l´Expérience choisie arrive à sa fin.

J´aurais pu enchainer sur mes dernières lectures…Barbier et « l´écoute transversale ».

J´aurais pu thématiser ce film tout juste rencontré : « Le folklore oral de l´enfant » et dire ces colombes qui dans le conte, par mimologie, savent pertinemment roucoulées si on les laisse parler dans leur langage propre, non grimé par des traductions qui oublient la pertinence de ton de celui qui créée.

Mais tout cela, tout en ayant paradoxalement influencé le texte ici composé, m´éloigne du projet initial.

Être pertinent c´est tout simplement ne pas falsifier.

PS : La grenouille est en vie : un crapaud retourné dans l´eau !!!!

[2] „Da ist ein Frosch im Netz“: phrase originelle. Le filet n´étant qu´une épuisette, utilisée pour nettoyer un mini, mini étang.

FIN

# LANGUE, SENS, ÉTHIQUE ET PERTINENCE

## SÉMINAIRE M1 ETLV, 2021

## UNE RÉPONSE

## DE PIERRE JOHAN LAFFITTE

### RÉPONSE DE PIERRE AU 6 AVRIL 2021

Bonsoir chères et chers collègues,

vous le savez, j'ai repoussé la prise en charge personnelle de ce séminaire à avril, pour des raisons de « lourdeur » : mes épaules avaient besoin de répartir la charge professionnelle sur une période de temps plus large que le seul mois de mars, et je vous suis très reconnaissant d'avoir accepté, je l'espère sans trop de gêne, que je décale ainsi ma venue parmi votre aire de discussion (je vais revenir sur ce terme).

### Questions de cadre

*Nous donner rendez-vous*

D'ores et déjà, je tiens à vous proposer, en plus de ces réponses écrites, de nous donner des rendez-vous par visio-conférences, qui nous permettrons d'échanger, de reprendre dans la chaleur et la rapidité d'une parole orale, ce qui a été posé dans la lenteur, le silence et la lecture des mots écrits sur le forum. J'aurais tendance à vous proposer de nous retrouver en visioconférence (via big blue button, logiciel libre, facile d'accès et d'usage, où je vous invite) : est-ce qu'un soir de semaine, de 18h à 20h par exemple, par exemple le jeudi ou le vendredi, tous les 15 jours, vous conviendrait ? Nous pourrions étaler ces séances jusqu'à mi-mai, par exemple, cela nous ferait 3 rencontres. Nous pourrions commencer vendredi 16, par exemple. Si cela vous convient, je vous indiquerai le lien dans une « annonce » de ce séminaire ou sur ce forum.

Nous enregistrerions ces séances, qui seraient mises en accès sur mon site (sur la page consacrée aux différents séminaires auxquels je participe : https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Travail_collectif), afin que tout le monde, même qui ne pourrait y participer, puisse avoir connaissance du contenu de nos échanges.

*Validation : être là, et texte-libre*

Par ailleurs, ce soir, par une discussion avec quelques-unes d'entre vous, j'ai entendu les attentes, voire les inquiétudes d'un certain nombre d'entre vous concernant la validation de votre participation à ce séminaire. Je vous propose ce que je propose par principe dans tous mes séminaires : à la fois une participation avérée à nos échanges, sur le plan de la coprésence les unes aux autres (N.B. Vous vous souvenez, je mets tout au féminin, ça va plus vite !), et, sur le plan de l'expression de votre propre point de vue, un texte-libre. Cela ne vous étonnera pas, je suppose, maintenant que vous savez que je suis un « freinétique » incurable ! 😉 Texte-libre, autrement dit : vous me proposez une forme et un contenu tout à fait libres, tant dans la quantité (un poème peut être dense, un article peut être étendu ou nerveux, un roman peut être ample…) que dans le langage choisi (linguistique, visuel, sonore, etc.). Ce peut être un travail déjà réalisé par ailleurs, mais réorienté, ou mis en perspective (introduit, commenté…). Il peut être destiné à constituer une partie de votre mémoire, ou d'un autre de vos travaux à rendre. Il peut être fait seul, à deux, à plusieurs… N'hésitez pas à poser des questions : dans « texte libre », ce qui le plus souvent ne semble pas clair, c'est « libre »…

Ensuite, nous pourrons rassembler l'ensemble de ces productions en un « Journal », si vous êtes d'accord.

## De votre, de notre discours

Avant d'en venir à la discussion concernant le contenu — je m'y emploierai au fur et à mesure de mes différentes venues, en gros bi-hebdomadaires, sur ce forum, et/ou de nos séances en visio —, je voudrais revenir aujourd'hui sur « ce que je découvre ». En effet, à voir s'afficher ces différentes discussions dans notre forum, j'ai sous les yeux un « dispositif institutionnel[1] » qui, de fait, existe, travaille, agit, et produit — Produit quoi ? Des effets (sur qui ? comment ?), mais aussi du penser, du savoir (quoi ? sous quelles formes ?). Bref, je vous propose quelques hypothèses d'analyse du discours de « notre » groupe. Et déjà, « notre », c'est un terme à déplier.

En effet, je dis « *votre* aire de discussion », car il est évident que cette dernière existe bel et bien, et que vous n'avez pas eu besoin de moi pour que se crée une véritable aire de dialogue, dont je vais tenter de retirer quelques impressions d'ambiance, voire de style, mais aussi, plus fondamentalement, une aire discours, ce que je tenterai là aussi de préciser. En y précisant, aussi, ce que je vois se dessiner comme ma place, ma responsabilité, et somme toute une certaine subjectivité à laquelle vos paroles me renvoient — ce qui ne peut manquer de me *toucher*, à tous les sens du terme. Bref, je suis le premier à être travaillé par ce dispositif institutionnel. *Votre, je, nous* : c'est toujours singulièrement, parmi d'autres, qu'on se sent ou non accueilli dans un groupe. Ici, le paradoxe est que je me sens accueilli, attendu — « attendu au tournant », même, sur certains points ? mais avec une éthique, que je ressens, et sans laquelle la notion d'accueil serait frelatée[2].

### *De l'ambiance, du style*

J'aimerais en venir sur le plan de l'ambiance. Par « ambiance », j'entends comme un « air ambiant », quelque chose qui permet de caractériser un lieu : il ne suffit pas que des gens se trouvent physiquement ou langagièrement dans un même espace pour qu'il y ait à proprement parler un groupe, des repères partagés qui aident à faire sens. Ici, cela me semble être le cas. Et ce qui se crée, c'est un style partagé. Et c'est à la recherche de cette myriade de styles, de cette constellation de petites choses qui brillent, qu'on peut aussi reconnaître cette ambiance.

Dans cette discussion, comme lors des semestres précédents, avec d'autres séminaires, je vois se déployer avant tout une quantité tout à fait remarquable de contributions. Quantité tant dans le nombre de participants, que dans la taille de certaines interventions. Surtout, cette quantité est porteuse d'une hétérogénéité de points de vue. Cela pourrait n'être qu'une addition de points de vue qui ne circulent pas, qui n'échangent pas : bref, de l'hétéroclite, pas de l'hétérogène. Ici, non : il y a une dynamique qui se crée, et qui se déporte peu à peu du centre supposé unique, du point de départ initial, à savoir le matériau que je vous ai proposé.

Les paroles que je lis tentent avant tout d'être respectueuses et exigeantes, tentent de « ne pas s'en laisser passer une », tant sur le plan des idées, que sur le plan de l'éthique. Cette année, je vois qu'il y a des sujets qui font consensus, d'autres qui font dissensus — en particulier, la question de l'outil pédagogique de la monnaie intérieure (je reviendrai de façon appropriée sur ce point, qui en effet mérite que nous en parlions de façon très précise, *juste* : c'est-à-dire ajustée). Comment se déploient les échanges ? Comment partent-

---

[1] D'emblée, je renvoie à l'une des possibles liaisons que l'on peut faire avec une autre parole, celle de mon ami Pascal Nicolas-Le Strat, qui parle de « dispositif » ; je vous renvoie à sa prise de parole du 5 mars 2021 dans un séminaire commun, et audible sur mon site, à cette page : https://www.sensetpraxis.fr/Seminaires_colloques/Invites (adresse directe de la vidéo : https://youtu.be/f5tCPeWXpUs).

[2] Par cette notion de « fonction d'accueil », j'entends la plus haute fonction éthique de tout groupe vis-à-vis de la singularité de chacune, de chacun, mais aussi du hasard de la vie véritable, du « dehors » (au sens où Artaud parlait de la pensée du dehors). Il n'est pas étonnant que ce soit dans la praxis la plus en prise avec le dehors, l'étrangeté de l'autre, que cette fonction d'accueil ait été le plus profondément questionnée : « fonction d'accueil » est un terme que j'emprunte à mon ami le pédopsychiatre Pierre Delion, dont je vous conseille, par exemple, l'intervention dans le Diplôme universitaire que je co-anime (« psychothérapie institutionnelle et psychiatrie de secteur ») : https://www.sensetpraxis.fr/Clinique/Invites (dans la présentation de cet entretien, vous trouverez d'autres liens, en particulier ceux du site www.psynem.org).

ils, bifurquent-ils, s'interrompent-ils ? Bref, peut-on repérer, dans ces ambiances, des situations et des traits repérables dans nos usages, dans nos façons de prendre la parole, de réagir ?

Elles nous mènent à lier fondamentalement discours et pratique : ce qui se crée, c'est une aire d'échanges que nous pratiquons, dont nous nous emparons ; ce qui se crée, c'est une aire de discours, qui se définit de façon dialectique, insécable, en rapport avec nos prises de parole personnelles. Dans un sens, nos paroles émergent depuis des points de vue, des points de vie, des rythmes, absolument singuliers, irréductibles. Parfois, nos propos les thématisent, les racontent, les partagent « ouvertement » ; mais d'autres fois, c'est seulement à la façon dont on écrit qu'une personnalité se donne à entendre, comme on entend, soudain, un ton, une « musique » qui ne ressemble pas à une autre, mais qu'au fur et à mesure de nos visites, on reconnaît — à la syntaxe, à la façon d'engager la parole, d'interpeller, de soigner, et d'investir, telle ou telle partie de son texte là où d'autres ne le font pas forcément (certains donnent des bibliographies, d'autres citent les personnes avec qui elles conversent, d'autres introduisent des images, etc.). Toutes ces présences ont leur poids propre, pas forcément lourd ou ouvertement massif, mais chacune a sa force d'attraction — y compris dans sa rareté ou sa discrétion —, et cette force d'attraction influe sur le champ général de nos échanges : cela crée des plissements de terrain, des reliefs, des moments où des aires apparemment lointaines se rapprochent d'un seul coup (une citation, un renvoie, une tonalité qu'on avait l'habitude de voir agir dans une autre discussion.

Mais non seulement ces singularités stylistiques ne sont pas isolées, mais elles ne sont pas les seules à agir, et on peut dire, surtout, qu'elles ne sortent pas « indemnes », inchangées, de ce champ de leurs rencontres, de ce carrefour. L'ensemble se structure, et l'équilibre d'ensemble finit, en retour, par avoir des effets sur les styles individuels qui viennent s'inscrire. Notre groupe crée ses propres repères, ses propres habitudes : ses propres « lieux communs ». Ce sont ces lieux communs auxquels je vais tenter de faire participer ma voix propre, au fur et à mesure de mes réponses et de nos visioconférences.

*Dans l'écart : d'un rythme, singulier et partagé, et de sa naissance*

Ce « matériau usagé », est désormais passé de main en main, alors que je le croyais — et que je le sais toujours — être mien et propre, au moment où je l'ai déposé à votre intention. Par lui, manipulé par vos mots et vos pensers, je suis renvoyé à une étrangeté, sans pour autant que celui-ci cesse de « me parler », c'est-à-dire de garder cette propriété à mes yeux. Bref cette étrangeté qui ne me rejette pas, c'est bien l'indice de la naissance d'un rythme commun.

Cela aurait pu être la destruction d'un rêve — vous auriez pu mettre à bas, détruire, mésinterpréter radicalement ce que je vous proposais — ou la banale soumission scolastique d'un rassemblement d'étudiants sous le chef d'un intitulé, d'un « corpus d'étude » et du code plus ou moins sous-entendu qu'il impose en guise d'orientation de la parole. Mais non : il y a la naissance d'un groupe, c'est-à-dire d'une dynamique de langage, d'affects, de relations. — D'ailleurs, peut-être, en guise d'ouverture et de progression (pour ce printemps, l'an prochain, bref « en vue de plus tard ou de jamais » comme dit Mallarmé) : peut-être est-il possible d'envisager une subversion, un cabossage, une émancipation, encore plus franches au sein de notre aire de discours ? Il y faudrait « une seconde tranche » de temps, une retrouvaille, qui profiterait de tout ce qu'en ce moment nous partageons, et qui en constituerait le sous-sol, l'arrière-fond, l'archéologie indispensable et nécessaire.

Il s'est produit un processus, une dynamique s'est engendrée, « en mon absence ». Après cette absence, je retrouve mon matériau « dans un état usagé », il a servi — et bien servi ! Cette variation me permet d'insister sur ce qui fait le véritable intérêt de ces forums : ce qui importe n'est pas le fait de « camper sur ses différences », de chercher à savoir qui pense quoi, mais à sentir ce qui se joue dans l'écart, toujours mouvant, entre le point de vue des unes et celui des autres, mais aussi, en retour, entre nos propres prises de parole, au fur et à mesure que ces dernières évoluent.

Aussi, ce que je trouve intéressant, c'est le rythme de ces échanges, le déploiement et l'inscription de leur suite. Certains échangent « s'échauffent », ils se suivent à une cadence qui parfois est très rapide, très resserrée, soit dans le temps, soit de par les personnes qui se sentent concernées. Mais d'autres lieux sont au contraire plus paisibles. Cette variation d'intensité se voit, immédiatement, au nombre de « réponses » à

chaque discussion proposée : mais cette seule quantité pourrait ne faire croire qu'à la possibilité de « faire un top 10 » des sujets d'intérêts privilégiés, bref entrer dans le fonctionnement doxique, pauvre, de la statistique. Au contraire, cela peut être lu comme on lit une carte de géographie : il y a des endroits de grande densité et concentration, et d'autres espaces plus paisibles, plus calmes, où la qualité peut se lire comme raréfaction des présences — mais peut-être, aussi, et plus révélatrice, une rareté ou une relative confidentialité comme possibilité de voir se renforcer un intérêt partagé, une élection plus fine d'expériences ou de sensibilités moins communes.

Bref, la notion de rythme n'a rien de quantitatif, et ne doit surtout pas être perçu comme réductible, sur le plan temporel, à une affaire de cadence, ni, sur le plan spatial, à une affaire de masse. C'est dans ce que permettent ces distributions quantitatives, « visibles », de dégager en ce qui concerne les écarts, les variations, bref ce qui « vient entre », ce qui dans les failles permet de faire repérage des singularités signifiantes, « qui parlent ». Il y a l'inscription des singularités, des bifurcations de chacune ou chacun : certaines personnes ont tendance à être plus présentes dans les « gros » groupes, d'autres, dans les marges ; d'autres, avec une certaine concentration dans le temps, d'autres, de loin en loin mais sur une durée plus longue ; avec, entre, toutes les variations possibles. Le rythme est ce qu'il y a de plus singulier dans la présence : exactement comme le ton dans une voix. C'est ce qui fait qu'il y a forme plutôt qu'une présence informe, chaotique, ou une présence pauvrement cadencée, obéissant à des patterns prédéfinis, « génériques », des « formes-types ». Le rythme n'a donc rien à voir, par exemple, avec d'un côté ce qu'on entend par les « rythmes chrono-biologiques » : le rythme a plus à voir avec le désir, au sens psychanalytique du terme, la pulsion, le fantasme ; ni avec, d'un autre côté, avec la conformation, la correction, la « perfection a priori » d'un programme déjà tracé ou d'un idéal inamovible qu'il s'agirait d'imiter à une échelle réduite (personnelle, groupale) : le rythme a plutôt à voir avec le pas d'un cheminement poétique, non écrit d'avance, celui d'une existence. Le rythme est le propre de la naissance d'une forme, d'une forme existante, de la formation présente d'une parole, d'une aire de parole, qui « se tient » toute seule, de son propre mouvement. Pensons, à cet égard, aux vers fameux d'Antonio Machado : *Caminante, no hay camino, el camino se hace al andar* — « Promeneur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant ».

De quoi tout cela est-il le signe ? D'une part du hasard des temporalités, et cela, il ne faut pas l'oublier, est l'une des conséquences quasi-automatiques de la mise en place de l'enseignement à distance, et de la constitution d'un groupe spécifique. Mais d'autre part, ils sont le signe de ce que, à partir de ce hasard, des logiques se mettent progressivement en place, et là, naît véritablement une dynamique, et pas seulement des « automatismes » de présence « scolaire ». Souvent, les gens en IED viennent d'endroits différents, mais aussi de parcours de profession et d'existence différents : on se connecte à l'IED à différentes heures, selon différentes régularités. Bref, toute une étude serait à faire concernant le « style » général de l'enseignement à distance en général, et dans le cas particulier du parcours ETLV. De quoi établir les « lieux communs » qui forment à la fois les cadres, les codes et les thèmes de notre aire de travail, qui est avant tout une aire de discours : critères de généricité générale : le virtuel, la prééminence du format forum, paradoxalement recentré sur un échange écrit, mais d'une grande souplesse en termes de disponibilité et de continuité de la présence, etc. Sauf que, quant à la qualité de cette continuité, on en vient alors aux « lieux communs » particuliers à notre parcours : les thèmes de nos discussions, l'orientation, disons « politique » ou « humaniste » de nombre de nos métiers ou centres d'intérêt, ne peuvent pas ne pas influencer la coprésence de nos attentions et de nos engagements dans les discussions.

## D'un étonnement, d'une angoisse, d'un désir — D'une parole
## Ma parole dans notre discours
## (ou : *chacun fait c'qu'il peut, ma pôv'dame !*)

Dans quelle disposition, personnelle, singulière, suis-je ainsi mis, de par la disposition effective de nos échanges ?

Ce groupe est né à l'occasion d'un rassemblement que j'ai pro-posé, sans m'y montrer (ou presque), et dont vous vous êtes emparé. C'est une situation, donc, somme toute *étonnante*, c'est-à-dire qui provoque en moi un étonnement, une force qui presse sur mon penser, et qui demande à ce que je mette des mots sur cette force. Car cette force n'est pas une « image » abstraite : si ça force, c'est que cet effet porte de façon physique (toute force est un effet physiquement ressenti), et m'affecte. C'est cette affection qui « force du dehors » mon penser : je suis face à quelque chose qui existe, et qui, de toute façon, que je le veuille ou non, a échappé à ce que j'avais en tête quand je vous ai fait cette proposition de matériaux. C'est une chose de dire : « Allez-y, impliquez-vous, que pensez-vous de tout cela ? », c'est autre chose de voir réellement que vous l'avez fait, et qu'à ce titre, ce n'est plus mon désir (au sens psychanalytique : ni plaisir, ni besoin, mais quelque chose de plus profond, de l'ordre du sens, même obscur, à ce que je fais, à ce que je vis), mais le vôtre, qui est désormais aussi, et majoritairement, le sujet écrivant cette page, cette « feuille d'assertion » (concept d'origine sémiotique, si jamais vous voulez qu'on en parle un jour) qu'est notre forum.

Quand j'ai vu s'ouvrir cela, quand j'ai vu toute l'amplitude des thèmes, des réactions, des affects engendrés par cette *agora* libre et engagée (la qualité de vos propos *et de leur réception* en atteste), peu à peu, c'est une certaine angoisse qui s'est manifestée. « Angoisse » n'est pas un gros mot, c'est plutôt un bon signe. Sur deux plans au moins.

Cette angoisse a joué, de la façon la plus repérable et immédiate, sur le registre d'une mise en demeure de venir argumenter, expliquer, rebondir, bref entrer en dialogue. Je me retrouve embarqué dans une aire d'échanges auquel chacune d'entre vous avez « donné le *la* ». Et cet échange, son étalon, je n'ai pas à en décider, vous l'avez décidé pour moi : quelle monnaie a cours dans les échanges de notre agora ? Vous avez posé les problèmes, les questions, les enjeux. Certains entrent dans le paysage que j'avais tenté de dessiner, d'un premier trait, mais que vous avez ensuite affiné de vos propres croquis, ébauches et arabesques. Les miennes doivent à présent venir.

Par ailleurs, si l'angoisse est bon signe, surtout, c'est que cela touche à quelque chose de vrai, mais d'absolument inattendu, incalculable, hors de tout ce que j'étais prêt à rencontrer : bref, une rencontre véritable, dans le hasard. Aristote appelle cela la « tuché », c'est-à-dire la pure rencontre, de l'ordre du hasard. C'est ce qui arrive quand une subjectivité se heurte au réel : le réel des autres, mais aussi, immédiatement, le réel de soi-même. Quoi, dans ce dont vous parlez, dans ces objets de discussion que vous prenez au sérieux, c'est ce que j'ai déposé, c'est-à-dire une part de ce qui fait sens dans mon travail intellectuel et enseignant, qui est questionné, qui est discuté, qui est *mis à la question* (à tous les sens du terme…) ? Il y a de quoi se sentir « convoqué ». Et sous des traits qu'à aucun moment je n'aurais envisagé être ceux qui dessineraient ce que je croyais être ma figure (en gros, ce que je vous propose de moi-même, de mon univers intellectuel, pédagogique, politique, etc.), et qui, à travers vos discussions, me reviennent avec cette surprise et cet indéniable qu'ont ces reflets de votre propre visage dans un jeu indirect de miroirs qui vous font vous voir de profil, d'un seul coup, avec ce bref moment de doute : « c'est moi, ça ? » Freud parlerait de cette « inquiétante étrangeté » qui apparaît quand la rencontre opère entre un sujet et lui-même. Et c'est toujours dans l'indirect, dans le regard absolument indécidable des autres, à travers leur langage, leur *point de vue*, que cette rencontre trouve son occasion — où l'on se retrouve larron, comme toujours… Permettre une rencontre dans la plus grande intimité, sur le plan le plus radicalement singulier du sujet avec lui-même, est peut-être le premier, et le moins repérable, des effets de discours dans un groupe réel, où l'on peut se fier aux regards des autres, à leur éthique (ils peuvent être pertinents ou pas, peu importe : l'important est qu'ils soient dans le registre du sérieux, de la connivence et du respect).

Et puis, cette angoisse, il faut bien le dire, naît d'un constat que je n'attendais pas : j'ai peut-être, sans doute, été manquant. Je pensais que « vous laisser vous débrouiller avec tous ces documents » serait suffisant, faute de pouvoir être présent, être au moins en réponse. Or je me rends compte qu'il y a peut-être des échanges qui ont pu grossir, parfois atteindre des dimensions conflictuelles, par exemple autour de la monnaie et des extraits de l'ouvrage d'Isabelle Robin, dans la discussion autour de la maternelle, alors qu'ils auraient pu s'apaiser sur le plan affectif — sans pour autant s'éteindre sur le plan des convictions ! — , si j'étais intervenu, pour resituer certains des matériaux, certains des outils présentés par la pédagogue,

pour remettre en perspective ou en « proportion » ce qui a pu, dans mon silence, laisser libre cours à des imaginations. Là, oui, il y a eu manque de ma part. Cela n'a pas été le cas dans toutes les situations où, pourtant, dans les sessions précédentes, des thèmes autrement plus « touchy » auraient pu enflammer des discussions. Question de personnalités, peut-être, mais aussi question de cadres, cette fois sans doute pas assez assurés, assurants, rassurants, structurants…

C'est sans doute cette palette-là de l'angoisse, qui du signe d'un appel à une altérité à laquelle votre parole m'a rendu, jusqu'à une certaine culpabilité de n'avoir su être en position de répondant *à temps*, qui motive ma décision de reprendre ces questions, et de le faire par une visioconférence : de quoi « couper » dans une certaine ambiance du « ping-pong » du forum qui peut finir par s'alimenter ou s'étouffer, mais en tout cas dans les deux situations, risquer de noyer et de perdre ce qui fait du sens. Passer à un autre type de coprésence, d'écoute, de « répons » : « nous voir », et voir ce qu'on entend quand on parle, quand on emploie tel ou tel mot, avec telle ou telle tonalité dans la voix.

Voilà. Vous trouverez peut-être bizarre, décalée, insatisfaisante, cette réponse qui ne répond pas à tout ce que vous avez, pourtant, déposé comme sujets de débat, d'échanges. Chacun entre dans la danse de son pas propre, parfois bizarre…

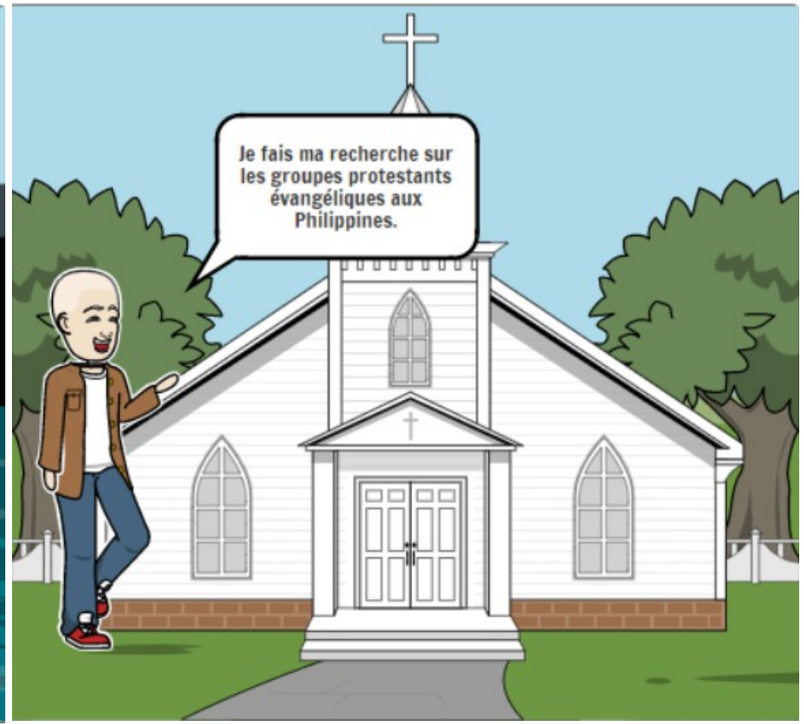
Mais c'est faire d'un Pierre au moins deux coups, et si possible plusieurs ricochets. Et d'une, tenter de regarder ce qui, dans notre discours, et dans les langues que nous portons, fait sens dans ce le fait de venir dire et écouter, porte trace d'une dimension éthique dans la façon de le dire, de l'entendre et d'y répondre, et en fin de compte tente, précairement, de construire ensemble des bouts de ficelle de pertinence. Et de deux, vous remercier de toute cette présence à la fois commune et multiple.

Bien amicalement,
Pierre

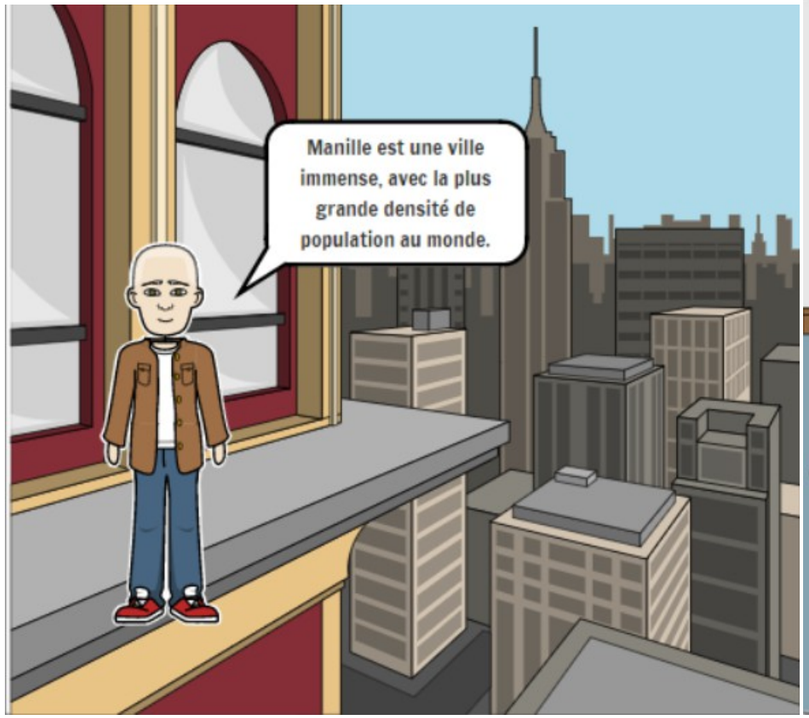
Jérémy Ianni

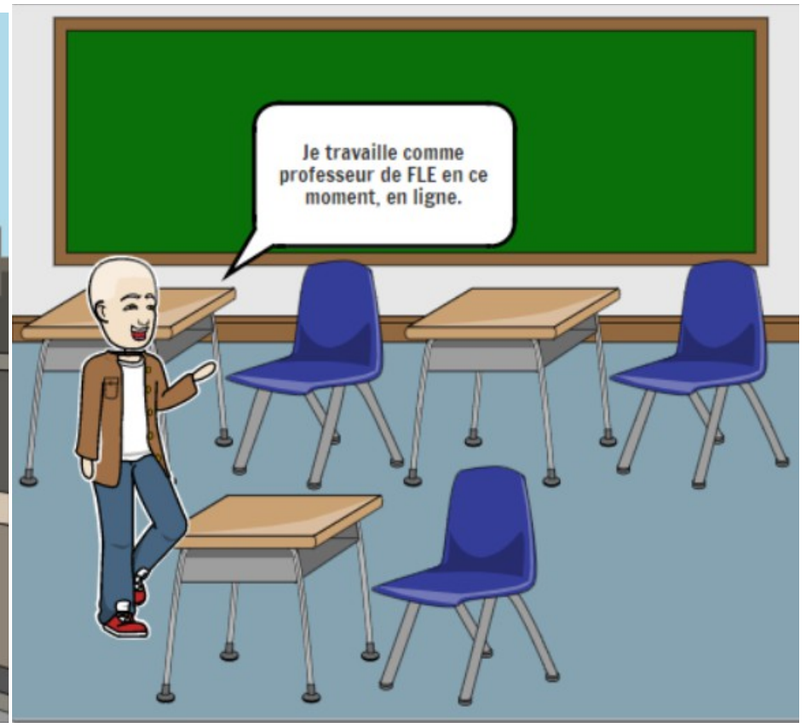
# POÉSIES SINGULIÈRES

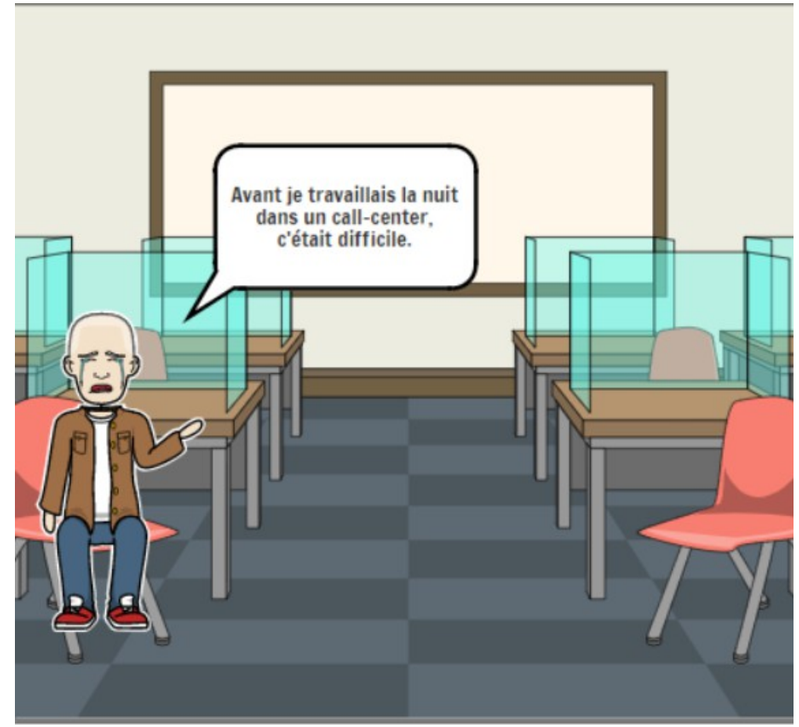
Bonjour, je m'appelle Jérémy et je vis à Manille.


Je fais ma recherche sur les groupes protestants évangéliques aux Philippines.

En particulier sur la manière dont ils contribuent à la redéfinition d'un nouveau type de gouvernementalité.

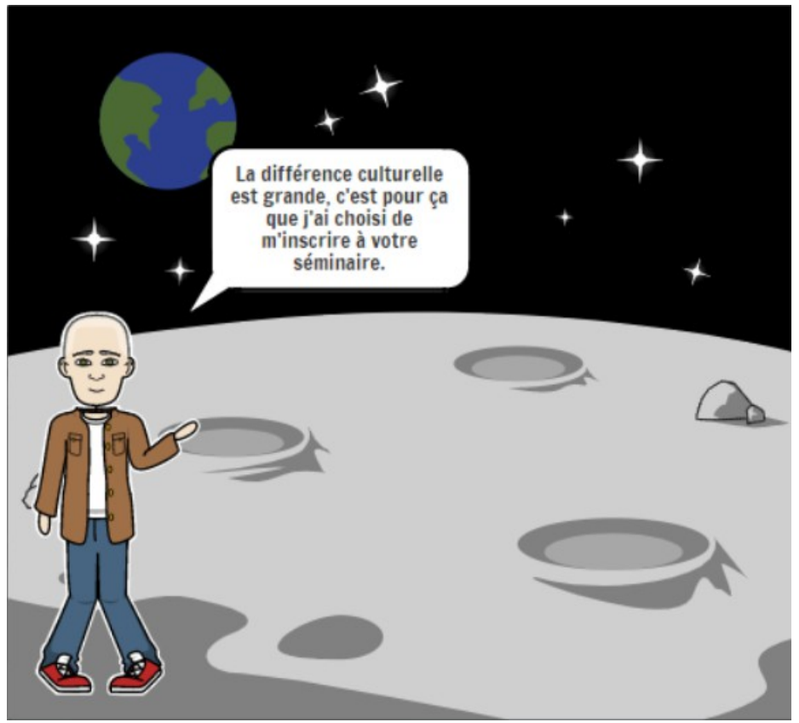

Manille est une ville immense, avec la plus grande densité de population au monde.


Je travaille comme professeur de FLE en ce moment, en ligne.


Avant je travaillais la nuit dans un call-center, c'était difficile.

Encore avant, je travaillais dans le cimetiere publique avec ATD Quart Monde.

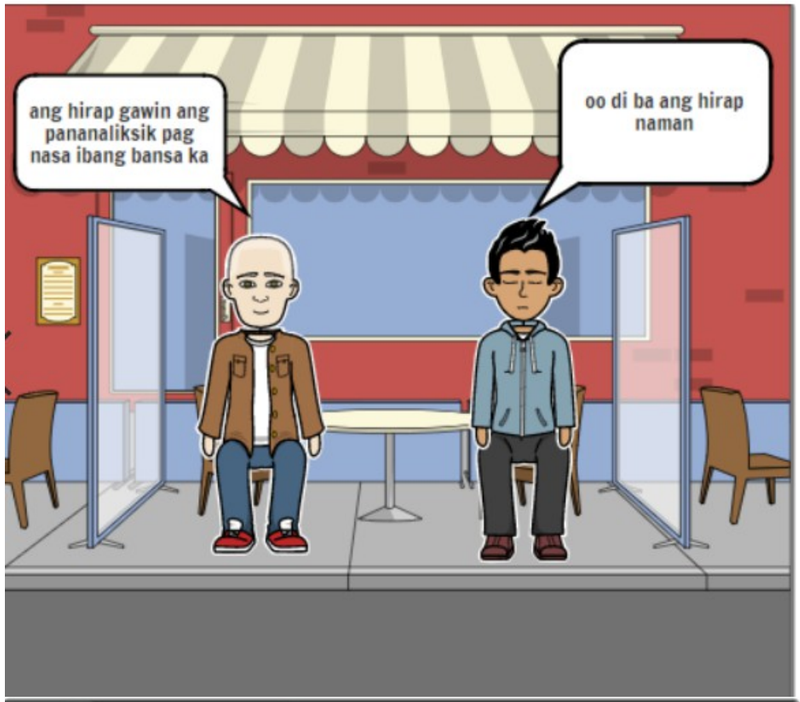
Je fais ma recherche dans mon quartier.


La différence culturelle est grande, c'est pour ça que j'ai choisi de m'inscrire à votre séminaire.

Je réfléchis souvent avec mes amis ici ou mon copain.

Je veux mener une recherche sérieusement et éthiquement.

et ne pas être le roi du dancefloor comme certains étrangers ici.


ang hirap gawin ang pananaliksik pag nasa ibang bansa ka
oo di ba ang hirap naman

La dimension éthique de la recherche interculturelle me travaille beaucoup.

car les Philippines ont été colonisées pendant plus de 400 ans

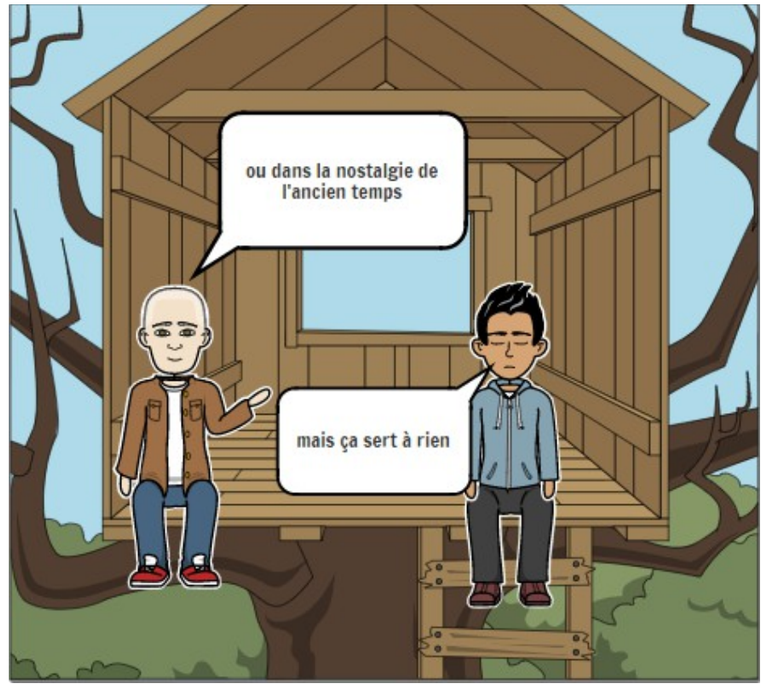
et abandonnées à leur propre sort
C'est injuste mais il faut avancer avec ça.

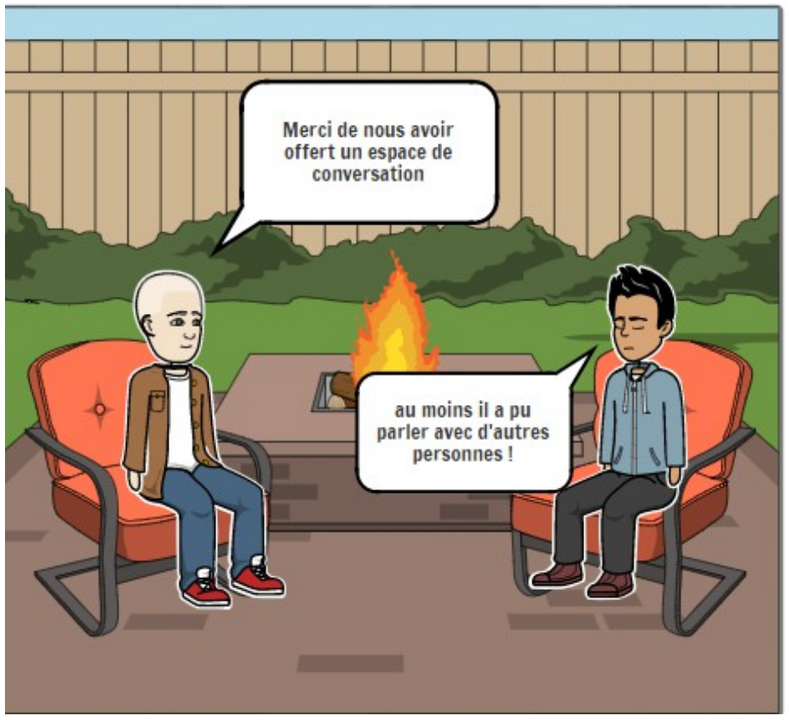
tout a explosé

et a été reconstruit apres la guerre.

De votre séminaire, je retiens la praxis : que fait-on?
Oui il faire faire, et essayer de regarder devant.

sans faire, on reste dans la contemplation


ou dans la nostalgie de l'ancien temps
mais ça sert à rien


Merci de nous avoir offert un espace de conversation
au moins il a pu parler avec d'autres personnes !

Reposez-vous bien, bonnes vacances,
et grand bonjour des Philippines

et tenez vous éloignés des écrans pour vous reposer !

**Le 21 avril 2021 : première production**

Je commence la rédaction de ce texte pour le séminaire « Langues, sens, éthique et pertinence ». Pierre Johan Laffitte propose la rédaction d'un texte libre. C'est une proposition, nous pouvons en discuter et débattre ensemble dans les forums et regroupement en visio-conférence lors des conseils coopératifs. C'est une découverte, cette possibilité d'un texte libre, c'est assez incroyable pour moi mais aussi presque quelque chose d'inouïe puisque j'ai toujours ressenti ce poids institutionnel, le formatage des institutions scolaires et enfin je suis là, j'existe bel et bien. J'avais déjà eu cette sensation l'année dernière en licence 3 avec la découverte des journaux. C'était fou… Je n'avais jamais eu conscience en 26 ans de vie qu'il était possible de se sentir un peu plus existé et ce en écrivant, en se racontant, tout en faisant des liens avec de la théorie.

Je n'avais pas forcément décidé de continuer en master. Au début, j'avais fait la licence science de l'éducation dans le but de commencer ensuite un autre master pour me former au métier de professeur des écoles. Enfin maintenant, j'ai enfin compris que ce n'était pas du tout ce que je voulais, ce n'était pas mon choix ! J'ai toujours des difficultés à prendre des décisions. J'ai tenté de réaliser plusieurs parcours de formation, professionnel, de vie… J'arrêtais très facilement tout, je ne trouvais pas ma place et le pire j'étais malheureuse. Je me rends compte depuis l'année dernière que jamais enfaites il n'y avait une décision vraiment personnelle dans ces actions. La formation de professeur des écoles, ce n'était encore une fois pas mon choix. Heureusement j'ai pu m'arrêter à temps avant de refaire la même erreur.

Merci l'écriture de m'avoir fait comprendre ça, de m'avoir permis une sorte d'émancipation, de liberté individuelle de choix, pour une fois… Je me rends que j'écris comme ça vient… J'avais pourtant fait un plan, noté mes idées après cette première rencontre, mais qui veut texte libre, veut liberté des mots pour introduire mes propos. Je suis très impliquée dans mon écriture qui est devenu mon thème de recherche. A-t-on toujours un lien particulier avec son thème de recherche ? Moi oui et je crois que la majorité des autres étudiants de ma promotion aussi, car ils sont souvent en lien avec leur profession ou leur vie plus personnelle. Nous sommes beaucoup dans un concept de recherche-action. Hier lors d'un entretien justement pour ma recherche, j'interrogeais une camarade de promotion sur ce rapport à l'écriture et selon elle, il n'est pas possible de faire de la recherche sans une part de sensibilité. Nos émotions seraient importantes pour créer une certaine subjectivité dans nos propos. J'ai trouvé ça très beau. Je crois que c'est parce qu'elle venait de mettre des mots très justes sur ce que je commençais à percevoir, étant en pleine rédaction de ma note d'investigation. En effet, je suis beaucoup dans

la narrativité et plus que je ne le pensais. Pour moi l'écriture est vraiment devenue importante depuis l'année dernière. Je me demandais justement ce que je répondrais moi-même aux questions que je pose lors de mes entretiens de recherche : « où est ce que je me positionne moi-même dans ma recherche ». J'aime cette idée de remettre l'individu au cœur des choses. J'ai toujours eu une sorte de malaise quant à ma place dans la société, ce qu'on pouvait attendre de moi, ou bien d'être dans les normes. J'ai subi ma scolarité… J'arrive à l'aube de mes 30 ans et je crois que je n'ai jamais autant ressenti la pression sociale qu'en ce moment : avoir un CDI bien payé, une grande maison, une grande voiture, penser à fonder une famille etc. Après, je ne veux pas non plus dire que je souhaite être dans la marginalité totale, j'aime flirter avec certains de ces projets. De toute manière, je vois que je me conforme quelque fois à certaines de ces « demandes » pour être plus tranquille peut-être. Cependant, je reviens sur le fait que je suis heureuse car pour une fois j'ai fait un choix par moi-même, sans me soucier des avis des autres en choisissant ce master et pas un autre où j'y ai toute ma place. Il répond à beaucoup de mes interrogations justement concernant cette place de l'individu à part entière, à la recherche de sa propre émancipation face à toutes ces pressions ou institutions. J'ai été étonné lors de notre rencontre du système du conseil. C'est vraiment intéressant, cette possibilité que chacun puisse s'exprimer, se positionner tel qu'il est. C'est vrai, souvent je me plains, je le dis, le clame haut et fort, que je n'en peux plus de me laisser emprisonner par les injonctions mais je n'arrive jamais à avoir cette place d'instituant. Je n'arrive pas à émettre des idées, je subis et je râle dans mon coin. Peut-être est-ce le début d'un processus après tout, une première étape, prendre conscience des choses et surtout mettre au clair ce qui ne va pas. Aussi j'aimerais aborder un autre aspect sur lequel j'essaie de beaucoup travailler, c'est cette place de l'Autre. Je n'ai pas confiance en moi, je le dis, je l'écris car c'est un véritable diagnostic posé par des thérapeutes et que moi-même j'observe et sur lesquels j'ai commencé il y a quelques années à mettre des mots dessus et à travailler. Je n'ai plus honte de le dire ou l'écrire puisque ça fait partie de mon histoire de vie. Mais je remarque que cette place me marque encore plus surtout quand j'ose revendiquer des idées qui peuvent justement un peu sortir de « l'ordinaire », c'est toujours la même réponse « mais tu es tellement utopiste, t'es encore tellement immature dans ta tête, ce n'est pas ça la vie ». Déjà que peut-on entendre par « idées qui sortent de l'ordinaire » ? Quand bien même, n'y-a-t-il pas dans chaque révolution, si petite qu'elle soit, une part d'utopisme ? Cependant, en écrivant ces mots, je me rends compte qu'il faut que je fasse preuve d'un peu d'humilité. Avant (et encore maintenant de temps en temps), je m'énervais tout de suite après ces personnes qui tenaient de tels propos et j'allais très facilement dans le jugement. J'y suis encore quelque fois, un exemple me revient en mémoire. Je lisais un article sur la ville de Dubaï

qui n'était pas si fantastique que ça quand on l'observe de plus près : problèmes écologiques, évasion fiscale, inégalités sociales, problèmes de droits etc. Cela me révoltait et j'ai commencé à m'énerver contre toutes ces personnes qui veulent partir en vacances là-bas et j'étais pratiquement dans le jugement du style « ils sont vraiment bêtes et sans valeur ». Mais aujourd'hui en écrivant, je me rends compte que non ce n'est pas leur faute à eux. Déjà, s'ils apprécient aller en vacances dans cet endroit car c'est une chose qui leur plaît, je n'ai pas à demander qu'ils soient conscients des problématiques de cette ville. Qui plus est, est-ce eux qui décident de leur volonté d'aller là-bas ou n'est-ce pas un phénomène de mode, une culture dite dominante qui nous dicte finalement ce qu'on doit faire ? C'est un peu comme ce qu'il est acceptable d'aimer, la définition du bon goût, la définition d'être cultivé etc. Ainsi je me dis, qu'il faut que je prenne toujours plus de recul sur les situations. Même ces personnes qui peuvent me heurter en me disant « tu es immature et utopiste », c'est leur droit, s'ils veulent me dire cela pour se rassurer car ils souhaitent (du moins je l'espère que c'est ce qu'il souhaite au plus profond d'eux…) se complaire dans la société comme elle constituée. Il faut vraiment que je réfléchisse à comment je peux apporter mes propos, si j'arrive en disant cash « non mais en gros vous êtes tous aliénés et prisonniers de cette société », je suis dans le jugement et surtout pour qui je me prends à dire ça ? C'est un long chemin pour moi ce processus. J'aimerai un jour presque toucher la sagesse du bout des doigts, écrire me permet d'espérer ça, d'y voir plus clair. Merci le texte libre. Il ne faut pas renoncer, mais continuer à tout faire pour découvrir et faire des petits pas de côté pour espérer créer soi-même ce qui nous va le mieux, c'est-à-dire aller vers une certaine émancipation. J'espère être sur le bon chemin.

**Le 24 avril 2021 : deuxième production**

J'ai eu envie ce matin de revenir écrire une deuxième fois. J'ai laissé mon envie prendre le dessus puisque il y a le mot « libre ». J'avais pourtant bien tout planifié comme d'habitude, un beau plan après la première rencontre. Mais c'est un texte libre, je suis libre de faire un peu ce que je veux, je m'écoute un peu. Cependant, je ressens bien qu'il y a quelque chose de particulier qui revient un peu sur le devant de la scène, une petite voix, un petit automatisme qui me dit « structure bien surtout, mets des références théoriques pour bien montrer que tu as lu tous les textes, tu auras une bonne note » Une bonne note… Des années de formation scolaire… Je ne supportais pas avoir en dessous de 18, j'étais ultra perfectionniste à m'en rendre malade. Toujours à vouloir être la première de classe, alors que je n'ai absolument pas ces

valeurs compétitrices à l'heure actuelle. Des années de formatage ? A m'en rendre malade car j'allais contre ce que je voulais vraiment ?

Mes productions tournent beaucoup autour de ma personne je trouve. Est-ce qu'il prendra la forme d'un journal ? Ou tout simplement d'un texte libre. A vrai dire, je n'avais jamais expérimenté le texte libre qui plus est à l'université. C'est une excellente expérience, en plus tout à fait en lien avec ma recherche actuelle. Je travaille sur le processus de l'acculturation de l'écrit universitaire chez les personnes en reprise d'étude, en réfléchissant à différentes formes que peuvent prendre l'écrit afin de faciliter l'acculturation universitaire et servir dans le même temps à une sorte de démocratisation du monde universitaire et participer à une certaine formation de soi et d'émancipation. Pour l'instant mes premiers résultats d'enquête (lecture et entretiens) montrent une importance à l'expression du sensible par l'écrit. Se raconter, en mettant en avant expérience et sensibilité, en lien avec de la théorie, pour créer une certaine subjectivité et faire surgir des savoirs tout à fait inédit. Je suis très impliquée dans ces productions. Cependant, je commence à percevoir pourquoi. Par mes difficultés antérieures, je fais des liens avec ce que je ressens dans l'expérience du texte libre, de l'écriture, des forums, du conseil coopératif etc. Je crois que j'ai un rapport particulier à l'éducation comme présentée à l'heure actuelle et cette possibilité de mener une réflexion sur des pratiques éducatives m'anime par ces expériences passées. Je ne suis vraiment pas là par hasard. Pourquoi la recherche plutôt que la formation de professeur des écoles ? Certainement car moi, je ne voulais pas revivre ça mais changer ça. Je suis contente de pouvoir expérimenter, de savoir qu'il existe la possibilité de faire des petits pas de côté, des actions un peu différentes qui remettent l'individu au cœur des choses et lui permettent de trouver un chemin vers l'émancipation. Je ne sais pas si l'émancipation totale existe mais prendre le chemin vers ce but est un bon début. Fabien Granjon disait la dernière fois « un monde aliéné et aliénant ». C'est certainement vrai… Et le chemin vers l'émancipation est compliqué… Par exemple, je trouve que les discussions ouvertes sur les forums notamment dans le séminaire « Langue, sens et pertinence » sont d'une grande richesse. Cependant, je n'ai pas toujours été très à l'aise pour m'exprimer dans certaines conversations alors que j'avais envie, mais je gardais le silence et je me nourrissais des lectures des autres. C'est bien aussi. Dans la discussion « Langage : le plaisir du texte écrit », une camarade de ma promotion, évoque les bienfaits de l'écriture, mais il peut être compliqué de choisir le bon mot, la bonne tournure de phrase, être certain d'être bien compris etc. C'est vrai que le nombre de fois où j'ai commencé à écrire des choses sur le forum et tout supprimé en me disant « non mais c'est trop nul, c'est incompréhensible ». Tiens j'ai le souvenir d'avoir lu

il y a quelques semaines dans les textes proposés justement dans ce séminaire**, Dans le silence, la fabrique dire de Pierre Johann Laffitte**. Ce silence qui peut évoquer énormément de choses aussi… Une fois je disais à mon conjoint après une réunion, « j'ai rien dis, tout le monde a parlé sauf moi, tout le monde monopolisaient la parole » ce à quoi il m'a répondu « tu sais souvent c'est ceux qui ne disent rien qui ont le plus à dire »… Oui le silence peut dire beaucoup de choses… Beaucoup de choses peuvent de passer dans un moment de silence… Comme ça fait du bien de tenir compte de l'individu, de sa singularité, de lui laisser prendre une place, pour une fois !

**Le 3 mai 2021 : troisième production**

Je n'ai pas pu participer à la rencontre vendredi en fin de journée. Je viens de regarder l'enregistrement. Le sujet de conversation est la « participation silencieuse ». J'évoquais ce thème justement lors de ma dernière production. C'est intéressant d'avoir pu écouter les avis et expériences des uns et des autres après ma propre réflexion. Elle n'en est qu'enrichie. Il y a vraiment beaucoup d'interprétations au silence, et qui diffèrent selon le contexte dans lequel il s'installe. Je suis très souvent silencieuse de peur que mes mots ne soient pas à la hauteur et j'ai souvent donc perçu le silence comme quelque chose de négatif, sans y réfléchir concrètement. Cependant, il y a des moments de silence qui sont tout à fait bénéfiques pour soi ou la situation. « La parole est d'argent, le silence est d'or ». En voici un exemple je crois… Il y a cependant beaucoup de citations très différentes avec ce concept de silence et avec des significations très différentes. Je crois que plus j'avance, plus j'aime le silence. Comme le disait quelque uns de mes camarades, ces moments silencieux prennent place pour se permettre de se retrouver avec soi-même, laisser place à une certaine introspection et réflexion. Quelque chose s'est « éveillée », j'ai envie de prêter plus d'attention à ces moments silencieux et d'en profiter, pouvoir les vivres pleinement et percevoir quels pourraient être les bénéfices. Et aussi, profiter de mes propres silences, ne plus les voir forcément négativement. Pourquoi ne pas écrire dessus ? Mettre des mots sur ce que j'ai pu ressentir lors de ce silence, ce qui a pu se travailler en moi par exemple ? C'est une idée, à expérimenter…

J'ai voulu écrire ici, le passage d'un livre intitulé *Suis-je hypersensible ?*, qui m'a fait penser à ce texte libre que je suis en train de produire : « Or seul le vrai self a le pouvoir de créer. Quand il est étouffé, l'option qui reste est de conformer, d'imiter, de se plier aux attentes des autres, d'entrer dans un moule trop petit, trop étroit, trop obscur. D'abandonner ce qui est le propre de

l'hypersensibilité : le déploiement. La singularité n'a plus le droit d'être. Les moindres aspérités de la personne sont étouffées par un rôle imposé qui ne lui convient pas. Plus rien n'est spontané ni naturel, aucun désir propre ne vient réveiller la vie » (Midal, 2021, p.55-56)

J'ai pensé à ce texte qui d'une manière générale et sans que cela soit ma première intention, prend le chemin de l'expression de soi au plus profond. Une sorte d'émancipation, à vouloir prouver mon existence malgré « les chaînes », ou ces conformités pas forcément nécessaires. C'est un bel exercice pour moi qui réfléchit dans ma note d'investigation à une éventualité de forme d'écrit universitaire au plus proche de l'individu.

Je repense aussi à cet extrait d'article que j'avais pu lire lorsque je faisais des recherches sur la pédagogie Freinet.

> « Avec les techniques Freinet (…) La classe atelier, la classe coopérative devient possible. L'imprimerie, au centre de tout le dispositif, est un organisateur de première force ; elle impose un rythme à la classe et un ordre des choses qui ne repose sur aucun arbitraire. Par surcroît, elle mobilise des compétences variées et complémentaires permettant à chaque enfant d'avoir une place dans le processus de fabrication et d'occuper "sa" place unique et irremplaçable au sein du collectif. Le journal, outre ses qualités d'outil pédagogique (orthographe, grammaire, arithmétique, etc.), est un instrument qui ouvre sur la vie, qui fait entrer le monde dans la classe et qui donne sens à tout le travail. Le texte libre enfin, c'est le désir qui fait irruption, l'imaginaire qui a droit de cité. » (2008, Jeanne, p.113-117)

**Le 10 mai 2021 : quatrième production**

L'année dernière en licence, j'avais écrit mon autobiographie langagière. Je viens de m'en souvenir et cela fait écho à ce séminaire. Déjà, on parle de « Langue », et cette question : qu'est-ce que c'est ? Avant, je ne m'étais jamais posée cette question. J'ai eu la chance de pouvoir découvrir et lire des textes qui ont éveillé cette curiosité et mis des mots sur différents concepts qui peuvent définir le langage. Je découvrais les aspects culturels, sociaux, genrés, historiques d'une langue. Cependant, je ne pensais pas que cela s'appliquait à moi. Ma langue maternelle est le français et c'est avec elle que je m'exprime au quotidien. Puis en nous proposant d'écrire cette autobiographie, j'ai découvert des aspects nouveaux de moi. Et, en plus de cela, en me racontant et en me découvrant, j'ai pu faire des liens avec les textes découverts et je me suis

appropriée ces concepts en formant des savoirs spécifiques. Ce moment est très révélateur. En lien avec mes premières écritures dans des journaux, je comprends que se raconter, que l'émergence du sensible en tension avec la théorie permet à l'individu d'exister, de se découvrir au plus profond de soi-même et en même temps créer des savoirs plus généraux. Les deux sont donc possibles !

J'ai apprécié ce séminaire puisque ce n'est pas juste la mise à disposition des informations à analyser ou à disserter. Nous avons des textes à disposition, nous pouvons échanger dessus avec les autres et il y a la participation par nous-même à ce processus avec les conseils coopératifs et l'écriture du texte libre. J'arrive de mieux en mieux à percevoir le sens de ma problématique de recherche par ma propre implication et expérimentation.

Cela peut surprendre aux premiers abords. Moi la première, je me demandais comment il était possible de pouvoir évaluer quelque chose avec un texte libre ou un journal personnel. J'aime beaucoup cette citation « Ecrire, c'est une façon de parler sans être interrompu » de Jules Renard ; écrire pour être soi, avec soi-même sans être interrompu ou influencé par quoi que ce soit…

Je m'aperçois de plus en plus qu'il faut faire « confiance » aux individus, qu'ils ne sont pas là pour « tricher ». Si on leur donne les bons outils et les bons contextes, sans les interrompre, des belles choses peuvent se produire puisqu'on leur permet d'être eux-mêmes et de leur donner du sens, d'exister… En tout cas, grâce à ce texte, j'ai pu une nouvelle fois en prendre conscience par une réelle introspection, tout en me sentant exister et ça fait du bien !

## BIBLIOGRAPHIE

Jeanne Y. (2008), « Fernand Oury et la pédagogie institutionnelle », *Reliance*, vol. 28, n° 2, pp. 113-117.

Laffitte, P. (2021). Dans le silence, la fabrique du dire: Variations sémiotiques et pédagogiques sur le silence langage. *Spirale - Revue de recherches en éducation*, 1(1), 75-84. https://doi.org/10.3917/spir.067.0075

Midal F. (2021), Suis-je hypersensible ? Enquête sur un pouvoir méconnu, Paris, Flammarion

Afin de laisser cette année de master 1 s'échapper vers le large, se muant au fil du temps en connaissances et en souvenirs, je choisis de l'achever sur ce texte libre. En posant à présent ce qui a été, j'accouche ici ce que j'aurais désormais à protéger.

Aujourd'hui, le mercredi 19 mai 2021, à 22h56, je me questionne sur les mots qui sauraient dessiner une esquisse de ce que mon corps a su percevoir en quelques mois, réfléchissant de toute une existence. Faire sortir un petit bout de cette œuvre qui est mienne, absolue et représentative de mon monde et de ma volonté à vivre, c'est me permettre de faire émerger l'essentiel, ce que je suis. Je laisse aller ce qui a été, naviguant entre mer et ciel.

La mer. Ce flot agité de la vie humaine nous remue en permanence. Les mouvements incessants de nos pieds propulsent nos corps bien lourds vers la surface. Nos bras achèvent de forcer pour extraire notre tête hors de l'eau. Dans un effort physique éprouvant, l'instinct de survie domine. La pression de l'eau appuie sur nos cages thoraciques et nous essouffle tandis que le rythme effréné de nos battements de cœur saisit irrémédiablement nos carotides. Des clavicules aux tympans, ce tempo singulier nous lie à la vie lorsque le mouvement régulier de la mer nous remue au gré du tumulte humain. Chacun de nos cris, lointains et inaudibles, résonne et déraisonne au milieu de tous ces autres hurlements nous assourdissant à leurs tours. La densité de cette houle humaine semble alors être notre seul salut. Les uns et les autres, nous nous risquons à l'objectivation de nos voisins pour émerger de cet enfer. L'appui de, sur, par, pour, avec l'autre nous apparait être l'unique salut de nous-même dans cette mer d'altérité.

> « J'vais vous dire un gros truc : si je vivais en couple j'attendrai tellement d'être sauvé par l'autre. Car si je vis en couple faut qu'il m'sauve, faut qu'il fasse que la vie soit supportable, faut que j'sois plus déprimé, faut que j'sois plus un individu, j'veux qu'il m'enlève de moi, j'veux qu'elle m'enlève de moi, j'veux qu'elle me sorte de moi, j'veux plus supporter plus rien, j'veux qu'elle me fasse un miracle, j'veux qu'elle soit miraculeuse, j'parle même pas de physique. J'veux qu'elle soit miraculeuse, faut qu'elle me sorte de moi. Ça c'est pas possible, personne peut te sortir de toi. »
>
> Fabrice Lucchini
>
> Mix électro Miku – Le couple
>
> (https://youtu.be/mEL-z_IL-dg)

Le ciel. Cette étendue insaisissable de l'humanité nous surplombe. Nous nous mouvons avec une étonnante facilité et nos corps s'expriment avec des mouvements fluides. Scier l'air sans effort nous apporte une sensation de liberté. Nos bronches captent l'air, nos rétines perçoivent la lumière, nos pavillons saisissent le bruit, notre langue recueille les saveurs et notre peau reçoit l'environnement. Nous nous imprégnons de tout notre être-au-monde alors que nos pieds sont condamnés à demeurer enchainés au sol. Le dôme invisible nous retenant vers le cœur de la terre est également notre échappatoire. Nous rêvons aussi haut que nous nous l'autorisons, et davantage encore. Ce surgissement de nous-même, dépassant nos potentialités physiques sans pour autant contrarier nos sensations intrinsèques, nous porte vers un haut-delà-de-nous impraticable accessible. La persistance du fantasme contrebalance l'évanescence du vivant, qui lui est bien ancré en terre.

> « C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de 50 étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute, il se répète sans cesse pour se rassurer : « Jusqu'ici tout va bien… Jusqu'ici tout va bien… Jusqu'ici tout va bien. » Mais l'important, c'est pas la chute. C'est l'atterrissage. »
>
> Hubert dans le film La Haine
>
> Mix électro : Antoine Malye – Paris (Lost Frequencies Remix)
>
> (https://youtu.be/cM8ydrQyjcI)

Aujourd'hui, le jeudi 20 mai 2021, à 02h16, je vogue sur un navire bâti jusqu'alors. Entre mer et ciel, je tiens l'eau et prends garde au baromètre. Je me grandis d'un tout étouffant et de ma liberté de choir. Dans cette métisse, j'arme mon navire hissant les voiles au gré du temps qui passe et qui future. Je laisse partir ce qui a été. Jusqu'à cet instant.

**Université Paris 8**

**Institut d'Enseignement à Distance**

**Département Sciences de l'éducation**

# *Sens, éthique et pertinence*

**Par**
**Marion CHANTELOT**
**19010438**

**Master 2 Sciences de l'éducation**
**Travail présenté à Pierre Johan Laffitte dans le cadre de l'UE4**

**Mai 2021**

# Texte libre

## De l'intérêt d'avoir un cercueil en or

L'argent fait-il le bonheur? Je n'ai pas la prétention de pouvoir répondre à cette question, je crois que le bonheur dépend du sens que chacun lui donne. Mais je peux y répondre pour ma part, et pour ma part, non, l'argent ne fait pas le bonheur… A l'inverse, l'évolution du compte bancaire est proportionnellement inverse au sentiment de bien-être quotidien.

Je le partage dans ce texte libre, car comme au semestre dernier, j'ose y parler d'un sujet dont en fait j'ai un peu honte, qui pourrait faire polémique. En fait, j'ose parler de ces sujets qui me tiennent à cœur mais sur lesquels je ne souhaite pas discuter, recevoir d'avis ou de conseils; juste vider mon sac.

Et celui-ci est épineux: qui oserait se plaindre du confort financier? Quand j'y pense, moi-même je me dis "ce sont bien des problèmes de riches ça"! N'ai-je pas honte de voir augmenter mes richesses matérielles au détriment de ma joie de vivre, de mon épanouissement personnel? Pourquoi ne pas changer cela, j'ai les MOYENS, bon sang. Les gens démunis, qui ne peuvent soigner leurs enfants, nourrir leur famille, pratiquer des loisirs, partir en vacances. Les gens qui subissent les guerres, les maladies, toutes les horreurs réelles du monde, que diraient-ils s'ils m'entendaient? Ils ne m'entendront pas. Je ne mentionnerai jamais ce mal être à quiconque, à part à mon conjoint, car c'est honteux, c'est inavouable de se plaindre de cela.

Mais non, l'argent ne fait pas le bonheur.

Je peux en parler. Je viens d'une famille aisée, c'est-à-dire que sans être très riches, mes parents pouvaient s'offrir de belles voitures, une résidence secondaire, une carte gold et se plaindre de leur imposition. Ma maman d'ailleurs, la seule fois où je lui ai demandé sa position politique, m'a fait cette réponse: "Ce qui est sûr, c'est qu'il faut éviter les extrêmes. A partir de là, moi je vote à droite. Mon coeur voudrait voter à gauche, mais mon portefeuille ne me le permet pas".
Son portefeuille, en revanche, nous a permis de ne manquer de rien. Sauf peut-être de temps avec elle, un travail qui rapporte est chronophage. Sauf peut-être de "je t'aime" formulés, car l'argent n'apprend pas à dire ces choses. Mon enfance n'a pas été malheureuse. Pour autant, aujourd'hui j'ai 33 ans, je ne suis pas proche de mes parents, car en fait je ne l'ai jamais été. Je les connais mal, nous n'avons pas partagé grand-chose. Nous avions une gouvernante à la maison, puis l'école bien sûr, mes parents ayant des "postes à responsabilité".

Je peux en parler, car j'ai vu les deux côtés de la barrière. J'ai emprunté un chemin qui m'a séparé de mes parents et donc du confort financier. En tant que monitrice d'équitation, le

salaire tourne autour du SMIC. En résumé, on mange beaucoup de pâtes et on ne roule pas dans les modèles de voiture les plus récents! J'ai eu cette situation pendant des années, et jamais je n'ai ressenti de mal-être par rapport à ces faibles moyens. J'avais assez pour vivre, voir mes amis, monter à cheval, voyager à moindre coût. J'ai mené à bien mes projets, de formations, de compétitions, de déménagements. J'étais libre. Aucune situation financière que je n'aurais pu retrouver ailleurs ne me retenait, je n'avais pas d'attaches, pour ainsi dire pas de possessions. Et les conjoints que j'ai pu avoir pendant ces années étaient dans la même situation: les projets pouvaient s'envisager à deux, le salaire auquel on allait renoncer en se lançant dans autre chose n'était pas un obstacle.

Puis ma situation a changé. J'ai rencontré mon conjoint actuel à 27 ans. L'amour, le vrai. Il est extraordinaire, tout ce dont je pouvais rêver: gentil, agréable, drôle, cultivé, beau, travailleur, responsable, fidèle. C'est un compagnon attentionné et un papa fantastique.
Il vit dans une station de montagne où il occupe un gros poste dans l'immobilier. Je l'y ai rejoint, optimiste, persuadée de trouver du travail, une vie qui me convienne. Mes frères et mes amis habitent très loin de ce coin perdu à 2000 mètres d'altitude? Je me débrouillerai, je l'aime, j'y vais.

Sauf que. Sauf que je n'avais pas pris en compte qu'un métier dans mon secteur (équestre), qui me passionne depuis toujours, pour lequel j'ai pu accéder aux formations les plus pointues à force de travail, un tel métier n'existe pas à cet endroit, ni 100 km à la ronde d'ailleurs. Là bas, les sportifs sont des skieurs et les pâturages sont réservés aux vaches…
L'équitation en compétition? Le cheval de sport? Jamais entendu parlé, ça ne rapporte pas.
Les vaches de beaufort, elles, sont une manne et sont implantées depuis toujours.

Les amis si loin? Pas si facile de traverser la France sur un coup de tête pour les voir, surtout qu'entre-temps nous sommes devenus parents.

Le climat montagnard? Notre lieu de vie envahit régulièrement de touristes? Les routes impraticables, les avalanches, le froid? Je croyais que je m'y ferais. Six ans plus tard, ce n'est pas le cas.

Pourquoi ne pas déménager? Aller vivre dans un autre endroit, moins spécifique, moins perdu, qui me permettrait à moi aussi de m'épanouir?
Pour l'argent. Un poste pareil, un salaire pareil, il ne retrouvera pas ailleurs. Et rien à faire, il ne bougera pas… Peut être parce que pour lui, l'argent fait bien le bonheur.

C'est un sujet de discorde qui revient constamment, qui causera peut-être à terme notre séparation, si tant est que je me résolve à faire ça à nos enfants. Il ne comprend pas mon point de vue. Pour lui, je fais ce que je veux, je n'ai pas besoin de travailler, je n'ai qu'à partir de temps en temps voir mes amis au bout de la France. Mais de mon côté, j'aime travailler, je me sens exister, valorisée. Mon travail est un métier passion, que je fais bien , dans lequel je peux maintenant bien gagner ma vie. J'y suis reconnue et respectée. Ma vie professionnelle et

sociale me manque; j’ai l’impression que mon esprit s'engourdit, s’appauvrit, à force de n’être pas sollicité.
Avoir l’impression de vivre aux crochets de quelqu’un, de ne plus s’assumer seule est très difficile également. Et mes amis, je veux pouvoir les voir à l’envie et pas une fois par an. Je veux pouvoir pratiquer l’équitation dans une vraie écurie, je veux aller en compétition. Impossible, ici.

Et le pire dans tout cela, c’est que lui-même n’est pas très épanoui à cet endroit. Il aime son travail, mais sa famille vivant très loin lui manque. Il adorait les sports de montagne, aujourd’hui il s’en lasse. Lui-même me dit que la côte lui plairait, rapprocher les petits-enfants de leurs grands-parents également. Et les heures passées à travailler ne lui permettent pas de profiter de ses propres enfants autant qu’il le voudrait. Mais non, la réussite financière semble être plus importante que tout, pour “être à l'abri" selon lui. À l'abri de quoi? Pour quand? Pour qu’on soit riche à la retraite? Pour qu’on puisse déménager quand il n’y aura plus de grands-parents? Moi je crois qu’il faut vivre heureux maintenant, et qu’avec nos expériences et nos niveaux de diplômes nous retrouverons des emplois largement suffisant pour vivre sans difficultés ailleurs.
Je lui demande souvent, si l’objectif est d’avoir un cercueil en or, le plus beau du cimetière. Cette remarque semble l’atteindre, mais pour autant, c’est bien moi qui suis coincée.

Grâce à lui, à ses connaissances, nous avons investi dans l’immobilier, la bourse, etc. Et aujourd’hui, à 33 ans, nous nous retrouvons avec un patrimoine de plus d’un million d’euros. Je roule dans une grosse voiture, ma maison est belle, grande et chère. Je goûte de grands vins, je vais dans de beaux restaurants.

Je m’ennuie à mourir et j’ai le sentiment, quelle honte, de passer à côté de ma vie.

**CIL Esma**

N° étudiant : 20023097

# Langue, sens, éthique, pertinence

***Vagabondage***

Responsable du séminaire : Pierre Johan Laffitte

UE2 EC2

M1 S2 Sciences de l'éducation Parcours ETLV

Université de Paris 8 IED

J'aborderais la forme libre de ce travail en laissant ma pensée guidait l'écriture, telle un vagabondage d'esprit écrit. Langue, sens, éthique, pertinence. J'aimerais pouvoir m'exprimer dans toutes les langues que je maitrise, en faire un cocktail selon le sens le plus proche de ma pensée que je retrouve dans une langue. Commencer mes phrases en turc, *interjectionner* en anglais, terminer en français, inventer des mots ! Je ne veux pas me sentir enfermé dans une langue, le goût de la liberté prends le pas sur ces formalités également dans mon cas. Je ne veux pas interrompre ma pensée en cherchant des équivalents mais l'exprimer telle que cela vient, dans quelle langue que ce soit. Il en était d'ailleurs question de liberté dans un forum, « L'évaluation a-t-elle un sens en situation de liberté ? L'évaluation ne serait-elle pas un obstacle à la liberté ? » demandait une camarade. Je laisse à évaluation la liberté dans la forme et contenu de ce rendu, si dans la liberté de choisir les modalités d'évaluer l'enseignant nous en laisse aussi une part je me la saisis sans questionner le résultat. J'aimerais parler de musique, cette langue universelle à travers un film documentaire « BalsiKa ». Étant volontaire dans une association agrée jeunesse et éducation populaire, je me retrouve dans des ateliers de musique dont le répertoire multiculturel et plurilingue est adapté aux besoins et spécificités des bénéficiaires. La langue de chacun·e est entendue et chantée. Parmi les ingrédients de ces moments interculturels, on retrouve l'universalité de la musique au-delà des différences (Wolton, 2020), la valorisation de la langue-culture maternelle, la connaissance et la reconnaissance de chacun (Abdallah-Pretceille, 2004). La langue minoritaire ne peut être synonyme de minorée comme on le retrouve dans l'exemple de l'école Calandreta où l'on entend parler la langue régionale et qualifiée d'invisible, l'occitan. J'ai inscrit parmi mes références dans le mémoire cet ouvrage qui vient de paraitre : « Minorations en chansons » de Valeria Villa-Perez. L'auteur avance la contribution de la chanson à la « (re)dynamisation des langues minorées ». Les langues minorées, chantées par des jeunes de langue·s-culture·s différentes reprennent vie pour peut-être sortir de ce statut de minoration et gagner les espaces éducatifs en plus de ceux culturels. Nous intervenons également dans les écoles, comme l'avance Jean Léonard,

l'implémentation importe plus que la réalisation à présent. En organisant des échanges interculturels, on permet aux jeunes de renouer avec la langue maternelle pour en fait se connecter avec cette partie d'identité culturelle intégrante du processus de construction identitaire à cette période. L'identité culturelle n'est donc pas un état stable mais « un processus en relatif devenir » (Belgacem, 2012) et se trouvera « singulièrement dynamisée et parfois perturbée lorsque, dans le monde actuel, l'individu sera impliqué dans des relations régulières et fonctionnelles avec d'autres communautés culturelles ». Il est aussi parlé de cadre de références, forgé en fonction de la langue et culture maternelle, de l'éducation et des différents processus de socialisation. La notion de cadre de références est décrite comme « une sorte de filtre que nous nous sommes fabriqués au fil de nos expériences et qui nous aide à lire et à comprendre la réalité que nous vivons » (De Miribel, 2013 : 233). Ce cadre de références personnel que nous possédons se construit notamment à partir de la·les culture·s maternelle·s. A partir de cette base de marquage culturel, le cadre évoluerait avec la rencontre de l'autre, qui possède une·des langue·s-culture·s différente·s. Weltansicht (i.e. vision du monde) qu'on peut aussi appeler cadre de références, désigne le reflet propre de chaque langue dans le romantisme allemand.

L'élargissement des horizons de l'esprit par l'échange interculturel impliquerait aussi celui du cadre de références que nous développons par nous-mêmes en dehors des apprentissages formels en institution. Claude Cazenabe avance l'idée que plus l'écart entre soi et l'autre est grand, plus le choc culturel risque d'être violent. « Encore faut-il préciser cette notion d'écart : c'est en effet tout autant la représentation que nous faisons de l'écart que sa réalité qui détermine l'intensité du choc interculturel » (Cazenabe, 2003 : 35) dit-il. Mais quelle est l'influence entre langue et culture ? Quel lien entre langue et cadre de références ? On retrouve l'idée que les concepts propres à une communauté linguistique influence la façon de voir et de penser, autrement dit le cadre de références dans la relativité linguistique (l'hypothèse de Sapir-Wolf). Le rapport au monde est-il articulé par la langue-culture ? D'une autre part

l'universalisme suggère que la pensée humaine ne varie pas selon la langue-culture étant donné l'innéisme de l'esprit humain. La conceptualisation linguistique serait finalement la même dans toutes les langues. Delbecque (2006) propose une voie intermédiaire selon laquelle bien que la plupart des catégories conceptuelles sont inscrites dans une langue-culture spécifique, « il y a néanmoins un petit nombre de catégories conceptuelles qui se retrouvent dans toutes les langues et dans toutes les cultures ». Il citera notamment le philosophe anglais John Locke pour qui dans toutes les langues il y a un « un bon nombre de mots … auxquels on ne saurait trouver d'équivalents dans aucune autre [langue] ». La complexité de ces mots intraduisibles représenteraient-ils alors la spécificité de la culture du peuple ?

Je reviens à ce que je voulais partager, le film « BalsiKa ». L'orchestre Balkan-Alsacien « BalsiKa » prends naissance en Bosnie-Herzégovine durant un échange musical interculturel entre Bosniens et Français organisée par l'association bosnienne AkustikUm et celle française Ballade. Le projet international qui porte le nom de l'orchestre va se concrétiser au fil et à mesure que les jeunes musicien·e·s européen·ne·s issu·e·s de tous les pays d'ex-Yougoslavie et alentours rejoignent l'orchestre pour enfin être gravé sur un film documentaire réalisé par Mirko Perović.

Le contexte socioculturel de tensions ethniques actuel fait suite aux massacres et conflits interethniques qui ont déchiré l'ex-Yougoslavie à la fin du XXème siècle. Durant l'éclatement de l'URSS, les Yougoslaves ont commencé à se définir par leur identité nationale, car ces « aspirations nationales ont incarné une solution possible à la crise »[1], les discours valorisant les identités nationales prônés tout autant par les intellectuels que les artistes se multiplient. « Le "nous" devient plainte, déchirure, souffrance. Le "eux" menaçant. Ce processus de polarisation, qui construit la haine, peut conduire à l'affrontement. » (*ibid*.). 54 ans après la Shoah, à la suite du nettoyage

[1] https://www.lhistoire.fr/pourquoi-les-yougoslaves-se-sont-entretués

ethnique des Tatars de Crimée puis des Bulgaro-Turcs, de la guerre de Bosnie et du siège de Sarajevo, se produit la tragédie de Srebenica. Au cours de la première minute du film, Perrette Ourisson décrit l'orchestre BalsiKa dans ces termes : "It's the symbol of reconciliation between what we call inherited enemy" (0:55) (« Il s'agit du symbole de réconciliation entre ce qu'on appelle les ennemis hérités [de l'Histoire] »).

Margalit Cohen-Emerique, apporte une nuance dans la définition de l'interculturel qu'elle adapte en 2000, « C'est un processus ontologique d'attribution de sens et un processus dynamique de confrontation identitaire » pouvant évoluer vers « un affrontement identitaire, une "dynamite" identitaire ». Dans l'exemple du projet européen BalsiKa, comment a été vécu l'échange interculturel en musiques ?

Petja Gorjup, musicienne slovène partage comment elle découvre l'échange BalsiKa, "On the internet I saw "Etno in Bosnia and Hercegovina". And, that moment I thought ok, I'm going to Bosnia to see how it is. It is ex Republic of our ex country and I wanted to see how it is" (11:10) (« Sur Internet, j'ai vu "Etno en Bosnie-Herzégovine". Et, à ce moment-là, je me suis dit ok, je vais en Bosnie pour voir comment est-ce que c'est. C'est l'ex République de notre ex-pays et je voulais voir comment c'est »).

« Qu'est-ce que BalsiKa ? » interroge le narrateur dans sa langue maternelle, le bosnien. « [...] C'est une chanson. BalsiKa, c'est quand je pense à quelque chose et que cela m'arrive, et ce n'est pas un magicien mais de la joie partout sur moi, me transportant des Balkans à ailleurs, de la Bosnie au monde entier. Je me lâche et je tombe dans l'étreinte de la sérénité » (6:42) répond-t-il. Quatre minutes plus tard, nous recueillons la réponse d'une musicienne, « Pouvez- vous expliquer une chanson ou pouvez-vous dessiner l'image d'une chanson ? C'est impossible parce que / parce que la sensation de BalsiKa est comme l'air, c'est comme respirer, vous ne pouvez pas très bien l'expliquer. Vous pouvez juste le lire / vous pouvez juste le sentir, mais vous ne pouvez pas l'expliquer en brut, dans aucune langue. Vous pouvez juste l'expliquer avec de la

musique, juste avec des concerts, juste avec de la danse. (...) » témoigne en anglais Ceren Kaçar, chanteuse turque.

Dans la revue *Music in Conflict Transformation: Harmonies and Dissonances in Geopolitics* édité par Olivier Urbain (2008), est explorée l'importance de la musique dans la promotion de la paix. Johan Galtung aborde la paix comme « la capacité de transformer le (s) conflit (s) avec empathie, créativité et non-violence » (chapitre 4, p. 122). Il considère avec Cynthia Cohen les nombreuses façons dont la musique peut être exploitée pour faire progresser le dialogue inter-groupes dans des contextes non violents tout en reconnaissant les attributs multivalents de la musique. Les auteur·e·s des chapitres 1 et 4 de la revue, Felicity Laurence et June Boyce-Tillman vont reconnaitre tout deux le pouvoir de la musique à la fois d'inciter et d'apaiser les conflits. Sur le film BalsiKa, le monténégrin Mirko Toljić apporte son expérience dans l'échange musical, que je traduis en français : « Si je ne dis pas: « Je suis contre la guerre, mais à la place, je dis: « Je suis pour la paix », alors cela a une connotation complètement différente, porte une émotion différente, transmet un message différent. /// Et il me semble que BalsiKa, avec cette approche placide, apporte exactement le bon message : je suis pour la paix, je suis pour la liberté, je suis pour toutes les bonnes choses qui se passent » (18:24).

Traduit du bosnien, l'extrait suivant du narrateur met en évidence la force inclusive de l'orchestre multicommunautaire dans lequel les différences sont respectées et appréciées. « BalsiKa a la force d'embrasser tout le monde, de donner des ailes à tout le monde, d'accepter et d'embrasser chacun avec toutes ses forces et ses faiblesses. Aucun de nous n'est parfait. BalsiKa a la force d'assimiler tout cela et d'apprendre à tous les participants à se respecter les uns les autres, en premier lieu, et il s'est avéré que la plupart d'entre nous gagnaient aussi en amour. De telles choses n'arrivent que dans une famille » (35:33).

Perrette Ourisson ajoutera quelques minutes plus tard la finalité de l'échange interculturel qui consiste à élargir le cadre de références maternel, « Avec ces équipes, nous ouvrons leurs idées, c'est aussi une chose très importante qu'ils ne restent pas collés toute leur vie à quelque chose qui leur a été raconté dans leur enfance / de manière parfois très restreinte » (38:35). Ainsi, le cadre de références maternel constitué au cours du processus de la socialisation, différente d'une société à une autre, ainsi qu'au marquage culturel se mets en action au cours de l'échange interculturel.

Les lectures, les forums dans lesquelles j'ai peur de me sentir trop enfermée et sur lesquelles je n'ai pas trouvé le temps de mettre le pied à terre ont été survolés avec inspiration et je me pose avec le plaisir d'être libre dans l'écriture dans le temps disponible. J'ai vu beaucoup de couleurs, de partage, à peine de l'agitation et me suis retrouvée dans cette participation silencieuse. Malgré moi, mon langage non verbal, les mimiques sont trop explicites, je crie sans donner voix. L'autre jour, rien qu'en ayant participé à un événement où tout allait bien mais où je ressentais encore les effets du deuil passé je me suis retrouvé à avoir des nausées à la fin et à courir au pied de la cuvette des toilettes pour le faire sortir. Rien n'est sorti … lorsque je suis vraiment malade le vomissement sort même si mon estomac est vide, ne serait-ce que l'eau que j'ai bue est évacué. Et là, tout se met en place dans mon corps pour faire sortir ce que j'ai dans l'estomac mais rien. Qu'est-ce qui voulait sortir ? Ce qui reste de ce que j'ai mangé ou un manque de concordance entre mes ressentis et les actes ? Ce que je ne dis pas ou dont je n'ai pas conscience se manifeste dans le silence. Le psychosomatique. Ce temps nocturne semble me jouer des tours, mais je m'y relance si c'est ce que je ressens écrire.

Sa mort soudaine fut une expérience « non programmée », « survenue inattendue de l'extérieur » (Verrier, 2007) à laquelle je n'ai accordé aucun territoire durant une année pour ne pas l'entendre et ne pas le prendre en compte « frontalement par l'esprit sur le plan réflexif » (*ibid*., p.75).

Durant la longue période de déni au début de mon deuil, lorsque la question se posait, je pouvais dire « il est mort » sémantiquement parlant. Je savais ce que cela signifiait, mais je ne le comprenais pas. Ce n'était pas intériorisé, et par la non-confrontation, par les non-dits, je tentais d'éviter la douleur dans l'étape qui précède le subi de l'expérience du deuil, pour la retarder, pour la mettre en arrêt. Je vivais comme s'il ne s'était rien passé, dans l'attente. Dans l'attente d'une alternative à la réalité. Je n'en parlais pas, je répondais froidement à ceux qui voulaient en parler et on m'en parlait plus ! Ce silence réciproque n'a fait que prolonger le déni ...

La période de déni a duré 1 an. Je me suis confrontée que très tard à sa mort en raison d'une part des circonstances de mort et d'autre part de celles créées cette fois-ci par moi-même et mon entourage. Nous ne laissions pas se libérer la parole, « ce qui se joue autour de la mort est par excellence le lieu clos, le plus intime pour le non-dit. » (Olivenstein, 1988). Il est mort en 2012, en toute fin d'année scolaire de la 4ème. Quelques mois après la mort, je me souviens de cette fois où une amie en commun a essayé d'aborder ce sujet, je lui fis savoir qu'il n'y avait nul besoin d'en parler, que « c'est la vie, la mort fait partie de la vie ». C'est fou, en relisant ces quelques mots on croirait que j'avais tourné la page depuis peu alors que je ne l'avais pas même pas encore consulté. Comment pouvait-elle le savoir alors même que je ne le savais pas moi-même ?

Nous restions alors silencieuses sur ce sujet. Mais ce silence ne suffisait pas à pouvoir ignorer l'événement. Je pouvais voir dans les yeux de tous ces personnes qui l'ont connues une douleur, douleur que je me refusais de vivre. Je ne pouvais plus lire dans ces yeux ces non-dits à vive voix. J'ai commencé alors à fréquenter un autre groupe d'amis au sein de la classe de 3ème, qui ne connaissait que très peu la personne et qui n'avait pas la sensibilité de penser mon état. C'était en fait une nouvelle échappatoire.

Cette année de déni était une année pleine de fous rires, de joie, de folie ... Nous profitions de cette dernière année au collège pour faire le bordel en classe tout en

restant ces élèves studieuses, les professeurs ne réagissaient alors pas fortement à notre attitude. Nous rions haut et fort et nous nous envoyions constamment des SMS pour reparler de nos moments d'exaltations. Chaque moment était plein de joie, aucun vide n'était laissé. Ces circonstances que j'avais provoquées n'ont fait que retarder la confrontation à la mort. J'agissais en fait comme si je ne m'y étais jamais attaché ou plutôt comme s'il n'avait jamais existé. Et je ne sentais rien. Je pleurais, oui, parce qu'il me manquait, pas parce qu'il était mort.

Puis 1 an après la mort, au début des vacances d'été, je suis tombé un soir sur un ancien mail qu'il m'avait envoyé. Pendant que je le lisais, j'entendais sa voix... pour la première fois en un an j'ai été confronté à une trace de lui, et c'était une confrontation involontaire, impersonnelle, je ne l'avais pas cherché ! Qui sait combien de temps est-ce que le déni aurait duré si je n'avais pas ouvert ce mail. C'est à ce moment que j'ai pleuré pour la première fois parce qu'il était mort et quelle douleur ! Je la sentais pleinement, dans tout mon corps cette douleur, elle était en fait toujours là finalement mais je ne l'avais pas laissé s'exprimer. Elle s'est agrandie en moi avec le temps, pendant que je fermais les oreilles, et en est ressorti d'une manière virulente. Dès que j'ai compris sa mort, la douleur ne s'arrêtait plus. Le combustible de l'expérience qui n'a pas été écouté ni mise en mots s'est enflammé lorsque j'ai pris conscience de la perte.

J'ai senti toute sorte d'émotions, il y avait surtout tous les sentiments d'impuissance qui nourrissaient la colère. C'était long, c'était fatiguant ... Plus le temps passé, plus je souffrais. Je ne voulais plus m'éloigner de lui, du temps qui m'a lié à lui. C'était devenu une dépression, un deuil pathologique. Le cœur du deuil a été vécu donc au début du lycée, je n'étais plus avec mes camarades du collège privé qui avaient continué dans un lycée privé hors de la ville. J'ai eu de toutes nouvelles amies qui n'avaient aucune idée de ce qui était arrivé et avec celles du collège, nous avions fini par rompre le contact. J'ai traversé cette période seule. Lorsque j'étais prête à en parler, il n'y avait plus personne. C'est ainsi que le deuil est passé dans le silence, dans le malaise lors

d'anniversaires ou d'événements festifs, après tout ce qui n'a pas été dit, tout ce qui n'a pas été conscientisés. Je l'écris partout à présent et j'en prends conscience de nouveau. L'accumulation d'émotions diversifiées, l'agitation dans mon intérieur, le cheminement et les objectifs fixés qui ont mené à la transformation de ma vision et de moi-même sont apparentes sur le journal que j'ai écrit durant cette période. Par le diarisme j'ai permis « une canalisation, une territorialisation de la souffrance » (Hess, 2010) pour ne pas me laisser submerger par toutes ces émotions et pour transformer la souffrance en réflexivité.

# Bibliographie

Belgacem, D. (2012). Identité et culture: Quelle construction identitaire pour l'enfant de migrant. *Les Cahiers Dynamiques*, 4(4), 51-56. https://doi.org/10.3917/lcd.057.0051

Delbecque, N. (2006). Chapitre 6. Langue, culture et conceptualisation : la sémantique transculturelle. Dans : , N. Delbecque, *Linguistique cognitive: Comprendre comment fonctionne le langage* (pp. 163-190). Louvain-la-Neuve, Belgique: De Boeck Supérieur. https://doi.org/10.3917/dbu.delbe.2006.01.0163"

De Miribel, M., Evano, B., Lizée, B., Faragasso, T. (2013). *Accueillir les publics. Comprendre et agir*. Paris: Éditions du Cercle de la Librairie. https://doi.org/10.3917/elec.miri.2013.01

Hess Rémi, *Le journal de recherche,* Entretien avec Bernard Crépeau, 2010, p. 6

Hess Rémi, Weigand Gabriele, Zambrano Armando, *Théories de l'expérience*, 2008, p. 10

Jean Léo Léonard, IUF & UMR 7018, Labex EFL (7-EM2)

Meunier, D. (2011). Mobilité et apprentissage linguistique : étude du discours métalinguistique d'apprenants Erasmus. *Éla. Études de linguistique appliquée*, 2(2), 137-151. https://doi.org/10.3917/ela.162.0137

Olievenstein, C. (1988). Le Non-dit des émotions. France: Odile Jacob.

Verrier Christian, Expérience réfléchie et expérience non réfléchie, Chapitre 5 de *Penser la relation expérience-formation*, dir. Bézille et Courtois, Lyon : Chronique Sociale, 2007, pp. 71-72

Wolton, D. (2020). Musique, notre universalité. *Hermès, La Revue*, 1(1), 11-11. https://doi.org/10.3917/herm.086.0011

Marie ESCHMANN née KRUTH - 20020008
Texte Libre – Langue, sens, éthique et pertinence

# Ne plus penser.
# Respirer.
# Accueillir.

---

Faire face au vide et se lancer comme c'est le cas pour celle ou celui qui entame une démarche d'analyse.

Je suis en train de courir.

Les muscles sont raides, j'ai mal.

La respiration est saccadée, atroce.

Mon cerveau est figé sur ces difficultés.

Et dans le même temps, un flot quasi ininterrompu de pensées surgissent.

Se détacher de ce que l'on sait, qui freine dans ce que l'on croit de soi-même, se dépasser, se libérer, voilà comment je considère le processus d'analyse.

Mes muscles se détendent, ma foulée s'allonge, je me freine, je n'arriverai pas au bout.

Et si je me laissais surprendre par cette sensation nouvelle ?

Si je la laissais advenir à moi ? Quel est le risque ?

Je me centre sur ce que je perçois.

La douleur devient légèreté.

Mes jambes ne m'appartiennent plus.

Tant pis si après elles ne me porteront plus à la fin, je décide d'accueillir, de me détacher de mes projections.

Faire face à l'étranger[1], accepter sa présence.

N'est-ce pas, après tout, ce que je voulais partager de la psychanalyse ?

L'essentialité de lâcher prise.

Ma foulée s'allonge encore.

J'y prête attention, mes muscles se resserrent.

[1] Dans son acception psychanalytique et non concernant une origine.

J’ai mal.

Courir redevient dur.

Comme une entrée en analyse, quand l’analysé veut maîtriser.

Mais qu’est-ce qui en fait la substance au final ?

C’est de pouvoir se détacher.

Je détache l’attention cérébrale de la douleur.

J’accueille le ressenti de l’entièreté de mon corps,

La douleur et la détente en même temps.

Mes musclent se desserrent.

Comme quand je nage.

Pouvoir accepter ce qui est, sans le nier, mais sans s’attacher à vouloir le dire.

Oser relâcher l’attention.

Mon cerveau a lâché prise.

Pour laisser arriver à la conscience ce qu’on ne sait pas.

Je cours plus vite et, dans le même temps, ma respiration s’apaise.

C’est étrange.

Mais c’est bon.

Fin de la course.

Qu’en reste-t-il maintenant d’avoir osé dépasser ce que je pense savoir de moi ?

En ne me limitant pas à ce que je projetais de mes limites corporelles, j’ai couru plus vite. Au-delà de la rapidité, les sensations étaient bien meilleures.

La sensation.

Elle ne se partage pas, elle est singulière.

Alors écrire ?

Partager à l’écrit le mélange étrange de ce qui vient de se produire, entre réalité du corps et réalité psychique, entre décision consciente et surgissement.

« Produire le hasard » disait Jean Oury.

N’est-ce pas de se laisser surprendre par ce qui surgit sans volonté de le maîtriser mais en l’accueillant ?

C’est une posture.

Une posture *laïque* comme la décrit Guy Dana.

Au-delà d'une posture, c'est une façon d'être au monde et d'accueillir le monde à soi.

Il y a quelques semaines de cela j'ai rêvé de ce texte libre. Dans mon rêve, il s'appelait « Pourquoi j'aime Lacan » et j'y prenais le parti de la psychanalyse si souvent malmenée[2]. J'y évoquais ce qu'elle m'a apporté.
Je me suis réveillée.
Bien en peine à mettre des mots éveillés sur mon apparition nocturne.
Les mots s'échappent.
Comme durant les premières minutes d'une séance.

La page blanche.
Se lancer, comme je me suis un jour lancée sans le savoir dans une analyse.
Comme je me suis élancée à courir.
Observer ce que j'en ressens
Je ne suis pas psychanalyste, juste moi, Marie.
Alors pourquoi chercher à transmettre un vocabulaire qui n'est pas le mien ?

La psychanalyse, le sport, le texte libre.
Ils ont eu en commun de faire advenir des choses à ma conscience.
Ils m'ont permis d'accueillir ce qui advient.
De décider si je le garde ou si je passe mon chemin.

Accueillir ce qui surgit.
Prendre une décision.
L'assumer et en être responsable.
Laisser chacun être ce qu'il est, accueillir ce qu'il accueille, assumer et être responsable de ce qu'il veut.

Accueillir l'Autre.
Accueillir l'étranger.
Et en sortir renforcée.

[2] À juste titre ou non, le développement de cette idée n'a pas sa place dans ce propos.

N’est-ce pas un processus de subjectivation ?

De (re)naissance à soi ?

Dans cet état, où finalement tout ce qui compte c’est devenir soi tant le processus d’analyse aura défait l’analysé de ses aliénations.

Peu importe finalement la forme de l’analyse.

Une cure, du sport, un journal

Tant d’autres biais pour se découvrir soi.

Processus sans fin.

Liberté d’être soi.

Dans un monde pluriel.

**Fatima ELASRI**

**Numéro d'étudiant : 19001706**

**UE5EC1 : Ressources culturelles et éducatives extérieures**

**Encadré : Pr. P.J. Laffitte**

**Master 1 Sciences de l'Education ; Parcours (Tout au long de la vie - ETLV-)**

**Année universitaire 2020-2021**

# Se connecter avec la nature

# Une expérience existentielle pendant le danger du ‘Corona Virus 19’.

**Virus dangereux ; lock-down ; rester enfermé à la maison ; besoin et obligation de porter un masque tout le temps pour se protéger soi-même et les autres, toutes les activités extérieures sont fermées, beaucoup d’informations parviennent des médias… Le monde avec ce virus est engagé une aventure imprévisible.**

## Activité à faire pendant cette période ?

La plupart des gens regardent des films pour lutter contre l’ennui. Et c’est de là que l’idée m'est venue. Après avoir regardé un documentaire sur de mini-aventures, mon compagnon et moi étions ravis de proposer une aventure qui restaurerait l'enthousiasme : cette activité de promenade est plutôt en déclin, malmenée par le cinéma à la maison et les routines quotidiennes.

Nous avons commencé à réfléchir à une façon de vivre une aventure à partir des ressources disponibles dans notre environnement. Or nous avons la chance d'avoir une source à proximité de notre lieu de résidence, l'idée était donc de s'en aller au fil de l’eau et de suivre la rivière jusqu’à l'embouchure.

## Une promenade dans la nature :

***“C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas”*** – Victor Hugo.

La marche est l'une des premières choses qu'une personne apprend dans sa vie. Au fil des siècles, les hommes ont développé des moyens de transport toujours plus rapide, mais cela n'a pas effacé l'importance de la marche qui nous permet de bouger et dispense quelques avantages pour la santé : perte de poids, combustion des graisses, prévention des maladies cardiovasculaires, la production accrue des hormones et de vitamine D etc. Également quelques bienfaits psychologiques : amélioration de l'humeur, réduction de l’angoisse, du stress et des tendances dépressives. On évoque même des avantages spirituels à la marche, qui permet d’évacuer les charges négatives, surtout si nos pieds touchent directement le sol.

L'une des raisons pour lesquelles nous avons choisi de marcher est que nous n’avons eu aucune activité sportive pendant la période d’isolement. Nous voulions donc commencer à marcher :

c’est facile à faire, cela ne nécessite pas de moyens ni d’équipements particuliers comme d’autres sports.

Pour moi c’est une opportunité de se déconnecter du monde, de ne pas être attachée aux informations qu’on reçoit à chaque moment, via Internet, via les médias… et de se connecter avec la nature ; avec soi-même, avec nos sens : (écouter, observer, savoir d’entendre et sentir). Prends un temps pour se découvrir soi-même.

## L’aventure commence : Au long d’une rivière de 60 km :

Aujourd'hui est le premier jour de notre voyage, c'est le matin et le soleil brille dans un ciel vaguement nuageux. Nous avons pris à boire et à manger et surtout nous portons des vêtements confortables et des bonnes chaussures. Nous sommes en route vers la source de la petite rivière « Aar ». Comme nous n'avons planifié la randonnée qu'à l'aide de cartes en ligne, nous ne savons pas à quoi nous attendre. Comme dit le philosophe Henri Bergson « L’unique moyen de savoir jusqu’où l’on peut aller, c’est de se mettre en route et de marcher ». L'appareil de navigation nous conduit au début d'une ligne vert foncé sur une prairie vert clair. Au début, il n'y a rien qui soit en rapport avec la rivière "Aar". (Le mot pré-germanique Aar signifie quelque chose comme "eau qui coule rapidement", au sens figuré "petite rivière dans la basse chaîne de montagnes") d’après Hans Krahe.

Nous nous attendions probablement à quelque chose comme un flot d'eau bouillonnante, mais nous n'avons trouvé qu'une petite flaque d'eau. Entre deux gros rochers coule la source de la rivière. C'est probablement comme cela, quand quelque chose surgit, cela surgit de rien. Du moins, c'est ce qui nous est montré ici de manière très claire.

La source d'une rivière est également appelée Born en vieil allemand, ce qui peut à son tour être comparé à une naissance. Ainsi, dès le début, nous voyons combien de parallèles peuvent être établis entre le cours d'un fleuve et le cours de la vie.

Ce n'est pas une coïncidence si le fleuve commence son voyage exactement à cet endroit, des circonstances extérieures ont conduit à cela. Il fut un temps où elle commençait 500 mètres plus haut, mais cela ne change rien à son existence.  En cet été sec, la rivière a visiblement du mal à progresser et à se développer. Pas à pas, elle se fraye un chemin à travers les hautes herbes et après seulement quelques centaines de mètres, nous pouvons la voir scintiller pour la première fois. Et bien qu'elle ne fasse même pas un demi-mètre de large, de petites vagues dansent déjà à sa surface.

Nous avons marché le long de la voie. Il y avait sur le chemin des arbres et des plantes partout, dont les racines sont alimentées par l'eau de la source qui coule à proximité. Nous avions vraiment manqué d'air frais pendant le confinement. L'obligation de rester à la maison nous avait empêchés de profiter de la beauté et des charmes de la nature.

## Le soi et les questions existentielles :

Pendant la marche, un dialogue interne a commencé, mes pensées se sont entrelacées. Les questions existentielle s'intensifient et se présentent fortement : Qui suis-je? Qu'est-ce que je fais-ici ? Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je peux faire ?...

De nombreuses questions auxquelles je ne trouve pas de réponses spécifiques. « L'homme est condamné à être libre ; condamné parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait ». Jean-Paul Sartre.

Après deux heures de marche à travers la forêt, nous avons trouvé un agréable endroit au bord de la rivière, c'était une belle occasion de faire une pause et d'en profiter pour manger dans cette nature charmante.

« Notre pas sur le chemin, comme notre existence, aura son début, son entre-temps, sa fin, mais, malgré l'inéluctable terminaison du pas, l'expérience du chemin marché sera inépuisablement foisonnante, source continue de ressourcement. Le marcheur ouvrira et suivra souvent le chemin, dirait-on, comme il produirait et pourchasserait son reflet dans le miroir, un peu de sa vraie vie concrétisée en même temps que symbolisée ». Christian Verrier.

Notre chemin a continué le long de la rivière, mais après que le sentier se fut séparé de la rivière, nous avons décidé de marcher un moment le long de la voie ferrée abandonnée, qui longeait également la rivière. C'était un endroit très mystique et primitif que je n'aurais peut-être pas exploré seule.

## Apprendre à apprivoiser les émotions :

### *« Quand on marche seul on va vite, mais quand on marche à deux on va plus loin » Proverbe africain.*

Pour continuer le chemin, nous devions traverser un tunnel sombre de 169 mètre de long, cela était une chose inenvisageable pour moi, car j'ai très peur des ténèbres et des endroits comme celui-ci (je ne suis jamais passé à travers un tunnel, sauf en voiture ou en métro), c'était un

énorme défi pour moi! Mon compagnon m'a dit que nous n'avions pas d'autre choix. Il a essayé de me calmer en disant que nous n'étions pas en Afrique, qu'il était avec moi et qu'il me protégerait. Cela n'a pas arrêté mon imagination, plein de choses me passaient par ma tête, peut-être y avait-il des chauves-souris ou un monstre caché…A ce moment-là, je me suis souvenu d'une série de films de fantaisie que j'avais vu auparavant. J'ai décidé de prendre le risque et j'ai fermé les yeux, je me suis dépêchée de marcher, mon seul objectif était de sortir de ce tunnel.

Nous sommes sortis du tunnel et tout à coup nous nous sommes retrouvés dans la forêt. Même si rien ne se passait, ma peur était toujours là. Je me suis calmée, puis nous avons continué à marcher dans la forêt. Soudain, nous avons vu deux chevreuils et nous nous sommes sentis si heureux de les voir que j'en ai oublié mes peurs précédentes.

Nous avons de nouveau rejoint notre rivière. Cette fois, elle était plus large, car au cours de son chemin, d'autres petites rivières viennent se joindre à elle et elle poursuit sa route.

Le long de la voie ferrée, nous sommes tombés sur un deuxième tunnel, mais cette fois il n'y avait aucune trace de lumière, il y faisait encore plus sombre. Néanmoins, j'ai été très courageuse, j'ai fait taire mes pensées et ma voix intérieure et j'ai continué à marcher, je n'avais plus la même peur qu'avant. Ce tunnel mesure 287 mètre de long.

Sur le chemin, nous avons rencontré un homme qui suivait la voie de chemin de fer ( que notre route croise en plusieurs endroits). Nous avons eu une petite conversation. Il nous a dit que c'était la deuxième fois qu'il parcourait cette route, et que c'était une très belle expérience pour lui, par laquelle il avait pu de se découvrir lui-même, et que cette fois il essayait de faire le deuil de la rupture d'une relation.

Nous essayons tous de gérer nos émotions, de les contrôler ou simplement de les apprivoiser, selon la situation. La marche m'aide beaucoup ; ainsi les situations que j'ai vécues sur la route avec ses surprises inattendues m'ont permis de reconnaitre mes émotions et de faire face à mes peurs pour apprendre à les gérer dans différentes situations.

## La construction d'identité et la nature :

### *``ici je suis humain, ici je peux être `` Johann Wolfgang von Goethe- Faust-*

Ce voyage pour moi était une pause pour passer en revue les décisions précédentes que j'ai prises dans ma vie, une période pour reconstruire une nouvelle identité, une nouvelle

personnalité qui convient à mon nouvel environnement, et pour éliminer les vielles croyances et les malentendus qui ne sont plus de mise pour moi ici.

L'intégration dans un nouvel environnement n'est pas facile; ça fait mal! J'ai comparé cette situation à une plante qu'on ramène de loin pour la planter dans un nouveau biotope. Soit la plante va s'adapter et faire ses racines pour tenir dans ce nouveau sol, soit elle va s'effondrer et se laisser mourir. De même, une personne dans un nouveau pays, c'est comme cette plante, elle doit apprendre à s'adapter et à s'intégrer dans le nouveau milieu, en apprenant la langue, la culture et les lois du pays où elle vit désormais.

J'ai observé tout le lit de cette rivière. Quel que soit l'obstacle qu'elle rencontre, qu'il s'agisse de gros rochers ou de barrières, elle trouve sa voie pour s'écouler jusqu'à l'embouchure. Cela m'a rappelé un conseil de ma mère. Lorsque j'ai eu des jours difficiles dans une période de ma vie où j'avais décidé d'abandonner, ma mère avait utilisé une métaphore pour me soutenir (qui est restée gravée dans ma tête). Elle m'avait dit : « Rappelle-toi toujours que le chemin de la rivière n'est pas toujours rectiligne, mais toujours elle trouvera un chemin et continuera sa route ».

J'ai l'impression que notre mère nature nous donne des leçons de vie, comme ce ruisseau qui trouve son chemin, nous devons aussi suivre la nature et la laisser tracer nos chemins dans un respect mutuel. « Il n'y pas de racines à nos pieds, ceux-ci sont faits pour se mouvoir » David le Breton.

## Nous ne voulons pas arriver :

Après une très longue 4ème étape, où nous avons parcouru environ 35 km en 15 heures, nous avons remplacé nos chausures de randonnée par des tongs pour pouvoir parcourir les 4 derniers kilomètres paisiblement et sans douleur. Désormais, notre rivière coule vers son confluent encastrée entre deux murs de pièrre et passe sous des ponts historiques dans la cité médiévale de Diez. Un sentiment de victoire nous envahit, auquel se mêle aussi un sentiment de tristesse que l'aventure soit sur le point de se terminer. Le chemin était très beau et éducatif, épuisante la marche et pleine de difficultés. Nous avons expérimenté de nouvelles choses et laissé les vieilles choses derrière nous. La glace que nous avons mangée à l'embouchure de la rivère fut notre trophée.

# Conclusion

Au contact de la nature, on a la sensation de laisser derrière soi un monde plein de bruit et de vitesse, de se comprendre soi-même, de prendre du temps pour soi, et par là retrouver une communication harmonieuse, une mère nature qui vous donne de beaux sentiments de liberté, de joie, de courage et de confiance en soi. Et si nous activons soigneusement notre perception, nous recevrons des réponses et des solutions de notre mère nature.

Il est temps de prendre conscience de la protection de cette nature et de la respecter. Il est vraiment temps de relever ce défi et traduire cette conscience par une convention avec la nature en termes de comportements responsables, et de sensibiliser tout le monde autour du même et seul objectif valable qui est le respect de la nature en nous posons la question : quelle planète allons-nous laisser à nous enfants ? Cette question anime ma pensée et occupe mon esprit tout le long de ma randonnée!

C'est par l'action et l'éducation qu'on peut changer les choses : Il faudra commencer par nous-même, changer nos propres comportements par des gestes simples (comme ne pas jeter de déchets sur la route et dans la forêt, essayer de réduire l'utilisation de plastique,) poursuivre par une éducation à l'environnement afin de donner l'exemple aux générations futures. Comme le précise Jean-Paul Sartre : «  L'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie ».

Nos enfants seront les acteurs et les consommateurs de demain, ils doivent apprendre à être responsables de leurs gestes, et être éduqués au respect de l'environnement dans une perspective de développement durable afin de comprendre et de bien gérer les enjeux de notre planète et d'accomplir les bons gestes pour la préserver.

# Bibliographie

Victor Hugo, 1870 ; -Carnets .

Hans Krahe, Unsere ältesten Flussnamen, 1964, essai sur l'hydronomie « vieille européenne ». (Les noms de nos plus anciennes rivières)).

Jean-Paul Sartre, *L'existentialisme est un humanisme (1946).*

Christian VERRIER , 2010, « Voyager à pied : une expérience existentielle », « Le Journal des psychologues » 2010/5, n° 278. P 32 à 37.

*David Le Breton, Marcher ; Eloge des chemins et de lenteur ; Métailié Suites Sciences Humaines N° 165 Avril 2012.*

**‘Aartal la source’**

**1er Tunnel de 169 m**

**Aartal le confluent**

**La rivière se jette dans une autre rivière plus grande (Lahn).**

Cassandra **ALEXIS** N° étudiant **: 15611232**

Devoir Séminaire « Langues, sens, éthique & pertinence »

***Année universitaire*** **:** 2020-2021 ***Enseignant*** **:** Pierre Johan Laffitte

**L'Atelier de médecine narrative** avec Maria Cabral, intervenante lors du

**e-Colloque Humanités médicales du 26 et 27 Novembre 2020**

7 participants dont Rita Charon celle qui a fondée La médecine Narrative

**Mots-clefs** : Aveugle, imagination, interprétation, métaphore, les 5 sens (ex : cf : Proust = souvenirs et odorat)

**Support de texte** : Michel Tournier "Quand les mains savent lire" *Petites Proses*, Paris, Gallimard, "Folio", 1986, p. 221-224.

**Consignes de l'atelier** : Maria Cabral nous propose de prendre une feuille en ayant les yeux fermés puis de la plier en quatre. Elle nous fait une première lecture du texte toujours avec la règle des yeux fermés et en nous demandant de garder en mémoire trois mots du texte qui sortent du lot. A la fin de cette première lecture, toujours les yeux fermés, nous discutons des trois mots que chacun des participants ont choisi dans le texte. Après avoir écrit les trois mots à l'intérieur de la feuille pliée en quatre, il nous fallait écrire l'intitulé de notre futur texte avec les trois mots choisis précédemment en l'écrivant sur la première feuille de garde.

**Ecoute attentive** = Voici mes **trois mots** choisis : « miracle » ; « mystère » ; « caresse » et **le titre** choisi : « La caresse de la lecture, entre le miracle et le mystérieux »

**Rédaction de mon texte = Attention** : « Tel un chat qui se promène dans l'ombre, c'est bien de cet ordre-là que la lecture nous balade. Dans la pénombre, il nous montre la lumière. D'une lumière mystérieuse qui peut nous aveugler. On a envie de le caresser plus longuement mais les images mentales qui nous donnent et défilent sous nos yeux, disparaissent souvent rapidement au fil de la balade. Cette miraculeuse caresse ne peut totalement disparaître car nous savons tous que le chat a plusieurs vies ! »

**Explication de la métaphore au sens ordinaire = Représentation** : Le chat est comparé à la lecture d'un livre. Plus on avance à travers la lecture et les péripéties nous montrent une meilleure compréhension de l'histoire. (Les péripéties sont l'équivalant des yeux « éclairés » du chat). L'intrigue si mystérieuse (avec toutes ses péripéties) mais essentiel peut nous faire perdre dans notre interprétation du récit. On a envie de prendre notre temps pour ne pas le finir si rapidement (caresse = le toucher tactile du livre) mais les mots coulent à flots en même temps que l'imaginaire de l'auteur et celui du lecteur qui se rencontre en une même image mentale (interprétation ambiguë mais authentique) qui se découpent en plusieurs images mentales pour en faire sortir d'autres. Caresse miraculeuse car on fait moins attention à l'esthétique du livre. Esthétique qui veut prendre en considération la forme du livre, la police, sa taille, avec ou sans illustration, la page de garde, parution sous quelle édition etc. Et cette caresse miraculeuse ne peut vraiment disparaître car la lecture a plusieurs vies (plusieurs histoires, plusieurs livres) et voire plusieurs formes de vies (sous formes de livres, livres numériques, en pictogramme, en braille) ...

**Explication de la métaphore au sens extraordinaire = Affiliation** : Si le lecteur est aveugle et il lit donc son livre en braille. Le chat reste la lecture qui se fait dans la pénombre soit yeux fermés ou ouverts mais sans lumière. Cette lumière mystérieuse est donc autre que ce qu'on aurait pu imaginer et interpréter si nous serions aveugles. Dans le noir, la lecture comparée à une caresse (lecture en braille), aide la personne aveugle à y voir plus clair dans son récit. On a envie que cette lecture soit plus longue mais les images mentales que nous donnent cette lecture et qui défilent « sous nos yeux » (sous notre imaginaire) viennent et disparaissent au fil de l'histoire. Ces images mentales, que sont-elles pour une personne aveugle ? Est-ce des images similaires d'une personne non aveugle ? Comment savoir, comment interpréter ce qu'il a pu voir, lire, imaginer et comprendre ? Cela est-il pareil pour un lecteur non aveugle face à un lecteur non aveugle ? Cette lecture/caresse est donc miraculeuse et mystérieuse pour tous où elle ne pourra pas disparaître vu l'authenticité de chacun d'entre nous. Il faut aussi voir la lecture à travers les yeux du lecteur… Son vécu, son interprétation, son handicap.

**Lien avec le cours et mon projet de mémoire**

Mon projet de mémoire est sur l'approche narrative dont la médecine narrative qui pourrait aider le sujet malade à se dépasser et à gagner en résilience grâce à ce procédé.

Concernant le lien avec ce cours, le titre du séminaire est « Langues, sens, éthique et pertinence », dans cet atelier d'écriture, l'auteur du texte (Michel Tournier) essaie de mettre deux formes de langage écrit en relation. Celui par alphabétisation et celui du braille. Quant au sens de ce que nous avons pu lire en braille ou en français, tout cela dépendra de notre interprétation, représentation et expérience vécu. Par exemple si dans notre lecture nous

devons imaginer une voiture rouge comme elle a été décrite, l'image mentale sera propre à chacun surtout venant d'un aveugle n'ayant jamais vu de voiture rouge, un daltonien ou une personne lambda.

**Qu'est-ce que la médecine narrative ?**

« La compétence narrative s'y définit comme une compétence qui permet de « reconnaître, absorber, interpréter et être ému » (Charon, 2015, p. 13) par les histoires de personnes malades. »

La méthode est fondée sur l'écoute attentive et l'histoires de vie des patients (ou autres) avec 3 étapes/états (ou mouvements) pour le médecin (parfois patients, autres soignants ou autres).

Ces trois états/étapes sont :

**L'attention** : Décentrement de soi pour se centrer vers l'autre = Décentrement de ceux qui savent lire avec les yeux pour se centrer vers ceux qui savent lire avec les mains

**La Représentation** : Donner forme à ce qui a été reçu avec un support et/ou thématique (mimésis de Paul Ricoeur) = Support : La lecture/ Le Livre ; Thématique : la cécité

**L'affiliation** : Relation entre le médecin et le patient mais en toute coopération = ici entre un lecteur non-voyant et un lecteur voyant

**Pourquoi je n'ai pas pu participer aux forums et visioconférences** :

J'ai été sujet à des troubles anxieux assez sévère après un épuisement émotionnel en Octobre-Novembre 2020. J'angoissais à l'idée de me connecter sur la plateforme moodle ou même sur la boîte mail étudiante, Zimbra, ratant tout ce qu'il y avait à savoir, apprendre, comprendre, s'informer, échanger, partager dans les cours. Je n'ai pu rien faire cette année et j'espère que l'année prochaine je pourrais reprendre mes marques. Après deux séjours d'hospitalisation d'une semaine en Avril et Mai, j'ai pu commencer un nouveau traitement en plus de ce que je prenais déjà (je suis atteinte d'une maladie autoimmune). Il m'est important de me concentrer sur ma santé pour être prête à reprendre lors de la prochaine rentrée. J'ai quand même voulu tenter de vous rendre ce devoir après avoir vu qu'il était encore possible de le faire…

les millions de petites flammes tremblantes sur toute la terre que font mes livres dans les esprits et dans les cœurs.

A Monteux (Gard), j'ai visité la fabrique de feux d'artifice Ruggieri. Dans des petites baraques légères comme des plumes — prêtes à s'envoler sans dommage à la moindre explosion — j'ai vu d'étranges chimistes mêler dans des tubes des poudres multicolores, lesquelles allaient devenir plus tard, très loin d'ici, fusées, feux de Bengale, soleils, bouquets de lumière. Un écrivain, selon moi, c'est un peu ça.

Michel Tournier

## QUAND LES MAINS SAVENT LIRE[1]

Il y a un miracle dont je suis plusieurs fois par jour le témoin et l'acteur, et auquel cependant je ne parviens pas à m'accoutumer : c'est le miracle de la lecture. On me donne un paquet de feuilles de papier noircies de signes. Je les regarde, et voici la merveille : surgissent dans mon esprit des seigneurs et des belles dames, un château, un parc admirable peuplé de statues et d'animaux rares. Se déroulent des histoires haletantes, drôles ou touchantes, si bien que j'ai peine à retenir mes frissons, mes rires ou mes larmes. Et toutes ces apparitions n'ont pas d'autre source que ce papier noirci. Quel paradoxe !

Ces apparitions n'ont-elles vraiment d'autre source que ce papier noirci ? Il y a lieu, à la réflexion, d'en douter. Et moi alors ? Et moi, le lecteur ? Car cette fantasmagorie qui se déploie dans mon esprit par le miracle de la lecture, elle est l'œuvre autant de mon esprit justement que du texte écrit. Oui, je crois qu'un

1. A propos de l'édition de *Vendredi ou la vie sauvage* en alphabet braille.

livre a toujours deux auteurs : celui qui l'a écrit et celui qui le lit. Un livre écrit, mais non lu, n'existe pas vraiment. C'est un être virtuel qui s'épuise dans un appel au lecteur, comme une graine ailée vole éperdument au gré du vent jusqu'à ce qu'elle tombe dans un creux de bonne terre où elle pourra enfin devenir elle-même, c'est-à-dire feuille, fleur et fruit.

Mais si la lecture ordinaire est un miracle, que dire de la lecture d'un texte en braille par un aveugle ? Cette sorte particulière de lecture possède pour moi une face de mystère insondable, mais aussi un aspect charmant et rassurant. Le mystère, c'est celui de l'image mentale que se forme un non-voyant à partir des mots. J'évoque un paysage, un visage, un corps. Comment cela se reformera-t-il dans l'esprit du lecteur en l'absence de tout matériel de lignes et de couleurs emprunté à l'expérience ?

Mais il y a à l'inverse dans la lecture d'un texte en braille quelque chose qui m'est cher et tout à fait familier : toucher un livre. J'ai toujours été très attentif à la façon dont les uns et les autres manipulent les livres. Certains les empoignent comme de vulgaires objets. On dirait qu'ils vont les assommer. Ils sont en tout cas totalement insensibles à l'aura spirituelle qui entoure le moindre écrit. D'autres, au contraire, les manipulent avec un respect craintif, presque peureux, comme s'il s'agissait de grenades dégoupillées qui menaceraient d'exploser à tout instant. Et que dire de ce geste épouvantable : mouiller son doigt pour mieux (?) tourner les pages ! Rare est la familiarité de bon aloi qui fait qu'on saisit, ouvre, feuillette, referme un livre avec une désinvolture



apparente qui recouvre un grand amour et une longue habitude.

Or si le spectacle d'une bonne et heureuse manipulation d'un livre a de quoi réjouir le cœur d'un écrivain, c'est bien autre chose encore de voir certains lire avec leurs doigts ! Toucher les mots, effleurer les métaphores, palper la ponctuation, tâter les verbes, prendre une épithète entre le pouce et l'index, caresser toute une phrase... Comme je comprends bien cela ! Comme je comprends bien qu'un livre puisse devenir quelque chose de semblable à un petit chat ronronnant sur mes genoux, et que mes mains parcourent avec une tendresse attentive !

C'est que nous vivons dans un monde où l'image visuelle envahit tout par la photo, le cinéma, la télévision. En même temps, on jette sur les sens du contact immédiat — le toucher, le goût, l'odorat — une condamnation absurde qui appauvrit affreusement notre vie. « Ne touche pas ! » L'odieuse recommandation qui a empoisonné notre enfance se prolonge dans une société où font la loi les « déodorants » (un des mots les plus hideux du franglais), et où s'étalent des femmes en papier inabordables et des expositions de jouets et de bijoux derrière d'incassables vitrines.

Alors voici ce que je me propose de faire, maintenant qu'aux traductions en dix-neuf langues étrangères de mon livre s'ajoute cette édition en braille. J'ai l'intention d'aller trouver mes nouveaux lecteurs et de leur demander : vous dont les mains savent lire, montrez-moi ce qu'elles ont trouvé dans ces pages.

En vérité cette question ne sera que la première, et comme une timide préparation à une autre question,

# ATTESTATION DE PRÉSENCE

---

Le Comité d'organisation du e-colloque L'indiscipline des humanités médicales certifie que :

**Cassandra Alexis**

a participé aux journées de conférences, tables rondes et ateliers du colloque qui s'est déroulé les 26 et 27 novembre 2020 en ligne.

A valoir ce que de droit,

Isabelle Galichon
Pour le comité d'organisation

Powered by eventmaker